00100810

BOMBAY BRANCH
OF THE
ROYAL ASIATIC SOCIETY.
TOWN HALL, BOMBAY.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016

COLLECTION MICHEL LÉVY

ŒUVRES COMPLÈTES

D'ALEXANDRE DUMAS

ŒUVRES COMPLÈTES
D'ALEXANDRE DUMAS

Parus dans la Collection Michel Lévy.

AMAURY	1
ANGE PITOU	2
ANTONIO	1
AVENTURES DE JOHN DAVIS	2
LES BALEINIERS	2
LE BATARD DE MAULÉON	3
BLACK	1
LA BOUILLIE DE LA COMTESSE BERTHE	1
LA BOULE DE NEIGE	1
BRIC-A-BRAC	2
UN CADET DE FAMILLE	3
LE CAPITAINE PAMPHILE	1
LE CAPITAINE PAUL	1
LE CAPITAINE RICHARD	1
CATHERINE BLUM	1
CAUSERIES	2
CÉCILE	1
CHARLES LE TÉMÉRAIRE	2
LE CHASSEUR DE SAUVAGINE	1
LE CHATEAU D'EPPSTEIN	2
LE CHEVALIER D'HARMENTAL	2
LE CHEVALIER DE MAISON-ROUGE	2
LA COLOMBE, Maître Adam le Calabrais	1
LE COLLIER DE LA REINE	3
LE COMTE DE MONTE-CRISTO	6
LA COMTESSE DE CHARNY	6
LA COMTESSE DE SALISBURY	2
LES COMPAGNONS DE JÉHU	3
LES CONFESSIONS DE LA MARQUISE	2
CONSCIENCE L'INNOCENT	2
LA DAME DE MONSOREAU	3
LA DAME DE VOLUPTÉ	2
LES DEUX DIANE	3
LES DEUX REINES	2
DIEU DISPOSE	2
LES DRAMES DE LA MER	1
LA FEMME AU COLLIER DE VELOURS	1
FERNANDE	1
UNE FILLE DU RÉGENT	1
LE FILS DU FORÇAT	1
LES FRÈRES CORSES	1
GABRIEL LAMBERT	1
GAULE ET FRANCE	1
GEORGES	1
UN GIL-BLAS EN CALIFORNIE	1
LA GUERRE DES FEMMES	2
HISTOIRE D'UN CASSE-NOISETTE	1
L'HOROSCOPE	1
IMPRESSIONS DE VOYAGE — EN SUISSE	3
— UNE ANNÉE A FLORENCE	1
— L'ARABIE HEUREUSE	3
— LES BORDS DU RHIN	2
— LE CAPITAINE ARÉNA	1
LE CORRICOLO	2
— DE PARIS A CADIX	2
LE MIDI DE LA FRANCE	2
— QUINZE JOURS AU SINAÏ	1
— LE SPERONARE	2
— LE VÉLOCE	2
LA VILLA PALMÉRI	1
INGÉNUE	2
ISABEL DE BAVIÈRE	2
ITALIENS ET FLAMANDS	2
IVANHOÉ de W. Scott. (*Traduction.*)	2
JANE	1
JEHANNE LA PUCELLE	1
LES LOUVES DE MACHECOUL	3
MADAME DE CHAMBLAY	2
LA MAISON DE GLACE	2
LE MAÎTRE D'ARMES	1
LES MARIAGES DU PÈRE OLIFUS	1
LES MÉDICIS	1
MES MÉMOIRES	10
MÉMOIRES DE GARIBALDI	2
MÉMOIRES D'UNE AVEUGLE	2
MÉMOIRES D'UN MÉDECIN (BALSAMO)	5
LE MENEUR DE LOUPS	1
LES MILLE ET UN FANTÔMES	1
LES MOHICANS DE PARIS	4
LES MORTS VONT VITE	1
NAPOLÉON	1
UNE NUIT A FLORENCE	1
OLYMPE DE CLÈVES	3
LE PAGE DU DUC DE SAVOIE	2
LE PASTEUR D'ASHBOURN	2
PAULINE ET PASCAL BRUNO	1
LE PÈRE GIGOGNE	2
LE PÈRE LA RUINE	1
LA PRINCESSE FLORA	1
LES QUARANTE-CINQ	3
LA REINE MARGOT	2
LA ROUTE DE VARENNES	1
LE SALTEADOR	1
SALVATOR	5
SOUVENIRS D'ANTONY	1
LES STUARTS	1
SULTANETTA	1
SYLVANDIRE	1
LE TESTAMENT DE M. CHAUVELIN	1
TROIS MAÎTRES	1
LES TROIS MOUSQUETAIRES	2
LE TROU DE L'ENFER	1
LA TULIPE NOIRE	1
LE VICOMTE DE BRAGELONNE	6
LA VIE AU DÉSERT	2
UNE VIE D'ARTISTE	1
VINGT ANS APRÈS	3

Coulommiers, typ. et stéréot. de Brodard.

LA

PRINCESSE DE MONACO

— VIE ET AVENTURES —

RECUEILLIES PAR

ALEXANDRE DUMAS

PREMIÈRE SÉRIE

L 50 100810
00-K-50

PARIS

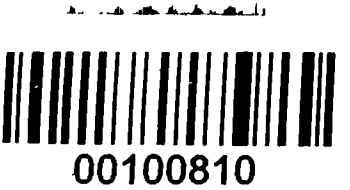
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 5

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits réservés


00100810

PRÉFACE

Tout homme publiant l'histoire d'un prince, d'une princesse, d'un grand seigneur ou d'une danseuse, écrite par lui-même ou par elle-même, doit compte au public, qui doute toujours de l'authenticité de ces sortes de livres, de la façon dont ces sortes de livres sont tombés entre ses mains.

Ce sera chose facile de notre part à l'endroit du livre que nous publions aujourd'hui. Nous n'aurons qu'à raconter les faits dans toute leur simplicité.

En 1838 ou 39 nous écrivions ceci, à propos de notre voyage en 1835 à travers la principauté de Monaco.

. . . . . .

« Monaco fut vers le xe siècle érigé en seigneurie héréditaire par la famille Grimaldi, puissante maison génoise, qui avait des possessions considérables dans le Milanais et dans le royaume de Naples. Vers 1605, au moment de la formation des grandes puissances

européennes, le seigneur de Monaco, craignant d'être dévoré d'une seule bouchée par les ducs de Savoie ou par les rois de France, se mit sous la protection de l'Espagne. Mais, en 1641, cette protection lui étant devenue plus onéreuse que profitable, Honoré II résolut de changer de protecteur, et introduisit garnison française à Monaco. L'Espagne, qui avait dans Monaco un port et une forteresse presque imprenables, entra dans une de ces belles colères flamandes comme il en prenait de temps en temps à Charles-Quint et à Philippe II, et confisqua à son ancien protégé ses possessions milanaises et napolitaines. Il résulta de cette confiscation que le pauvre seigneur se trouva réduit à son petit État. Alors Louis XIV, pour l'indemniser, lui donna en échange le duché de Valentinois dans le Dauphiné, le comté de Carlades dans le Lyonnais, le marquisat des Baux et la seigneurie de Buis en Provence; puis il maria le fils d'Honoré II avec la fille de M. le maréchal de Gramont. (C'est le fils de notre princesse de Monaco qui a épousé la fille de M. Le Grand). Ce mariage valut à M. de Monaco et à ses enfants le titre de princes étrangers. Ce fut depuis ce temps-là que les Grimaldi changèrent leur titre de seigneur contre celui de prince.

« Le mariage ne fut pas heureux; la nouvelle épousée, qui était cette belle et galante duchesse de Valentinois si fort connue dans la chronique amoureuse du siècle de Louis XIV, se trouva un beau matin, d'une enjambée, hors des États de son époux, et se

réfugia à Paris tenant sur le pauvre prince les plus singuliers propos. Ce ne fut pas tout : la duchesse de Valentinois ne borna pas son opposition conjugale aux paroles, et le prince apprit bientôt qu'il était aussi malheureux qu'un mari puisse l'être.

« A cette époque on ne faisait guère que rire d'un pareil malheur; mais le prince de Monaco était fort bizarre, de sorte qu'il se fâcha. Il se fit instruire du nom des différents amants que prenait sa femme, et les fit pendre en effigie dans la cour de son château. Bientôt la cour fut pleine et déborda sur le grand chemin, mais le prince ne se lassa point et continua de faire pendre. Le bruit de ces exécutions se répandit jusqu'à Versailles. Louis XIV se fâcha à son tour, et fit dire à M. de Monaco d'être plus clément; M. de Monaco répondit qu'il était prince souverain, qu'en conséquence il avait droit de justice basse et haute dans ses États, et qu'on devait lui savoir gré de ce qu'il se contentait de faire pendre des hommes de paille.

« La chose fit un si grand scandale, qu'on jugea à propos de ramener la duchesse à son mari. Celui-ci, pour rendre la punition entière, voulait la faire passer devant les effigies de ses amants ; mais la princesse douairière de Monaco insista si bien, que son fils se départit de cette vengeance, et qu'il fut fait un grand feu de joie de tous les mannequins.

« Ce fut, dit madame de Sévigné, le flambeau de ce second hyménée.

« On vit bientôt cependant qu'un grand malheur menaçait les princes de Monaco. Le prince Antoine n'avait qu'une fille et perdait de jour en jour l'espoir de lui donner un frère. En conséquence, le prince Antoine maria,, le 20 octobre 1715, la princesse Louise-Hippolyte à Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, auquel il céda le duché de Valentinois, en attendant qu'il lui laissât la principauté de Monaco, ce qu'il fit à son grand regret le 26 février 1731. Jacques-François-Léonor de Goyon-Matignon, Valentinois par mariage, et Grimaldi par succession, est donc la souche de la maison régnante actuelle.

« Honoré IV régnait tranquillement, lorsque arriva la révolution de 89. Les Monacois en suivirent les phases avec une attention toute particulière; puis, lorsque la république fut proclamée en France, ils profitèrent d'un moment où le prince était je ne sais où, s'armèrent de tout ce qu'ils purent trouver sous leurs mains, et marchèrent sur le palais qu'ils prirent d'assaut, et dont ils commencèrent par piller les caves, qui pouvaient contenir douze à quinze mille bouteilles de vin. Deux heures après, les huit mille sujets du prince de Monaco étaient ivres.

« Or, à ce premier essai de liberté, ils trouvèrent que la liberté était une bonne chose, et résolurent à leur tour de se constituer en république. Seulement, comme Monaco était un trop grand État pour donner naissance à une république une et indivisible, comme était la république française, il fut résolu entre les

fortes têtes du pays, qui s'étaient constituées en assemblée nationale, que la république de Monaco serait, à l'instar de la république américaine, une république fédérative. Les bases de la nouvelle constitution furent donc débattues et arrêtées entre Monaco et Mantone qui s'allièrent ensemble à la vie et à la mort : il restait un troisième village appelé Roque-Brune. Il fut décidé qu'il appartiendrait par moitié à l'une et à l'autre des deux villes. Roque-Brune murmura; il aurait voulu être indépendant et entrer dans la fédération, mais Monaco et Mantone ne firent que rire d'une prétention aussi exagérée. Roque-Brune n'étant pas le plus fort, il lui fallut donc se taire : seulement, à partir de ce moment, Roque-Brune fut signalé aux deux conventions nationales comme un foyer de révolution. Malgré cette opposition, la république fut proclamée sous le nom de république de Monaco.

« Mais ce n'était pas le tout pour les Monacois que d'être constitués en république : il fallait se faire dans les États qui avaient adopté la même forme de gouvernement, des alliés qui les pussent soutenir. Ils pensèrent naturellement aux Américains et aux Français; quant à la république de Saint-Marin, la république fédérative de Monaco la méprisait si fort qu'il n'en fut pas même question.

« Toutefois, parmi ces deux gouvernements, un seul était à portée, par sa position topographique, d'être utile à la république de Monaco : c'était la république française. La république de Monaco résolut

donc de ne s'adresser qu'à elle ; elle envoya trois députés à la Convention nationale pour lui demander son alliance et lui offrir la sienne. La Convention nationale était dans un moment de bonne humeur ; elle reçut parfaitement les envoyés de la république de Monaco, et les invita à repasser le lendemain pour prendre le traité.

« Le traité fut dressé le jour même. Il est vrai qu'il n'était pas long ; il se composait de deux articles :

« Article 1. Il y aura paix et alliance entre la « république française et la république de Monaco.

« Art. 2. La république française est enchantée « d'avoir fait la connaissance de la république de « Monaco. »

« Ce traité, comme il avait été dit, fut remis aux ambassadeurs qui s'en allèrent fort contents.

« Trois mois après, la république française avait emporté la république de Monaco dans sa peau de lion.

« On n'a pas oublié sans doute comment, grâce à madame de D***, le traité de Paris rendit, en 1814, au prince Honoré V, ses États qu'il a heureusement conservés depuis.

« Au reste, le prince Honoré V, plaisanterie à part, est fort aimé de ses sujets, qui voient avec une grande inquiétude l'heure où ils changeront de maître. En effet, malgré le mépris qu'en fait Saint-Simon (1), ils

(1) C'est au demeurant la souveraineté d'une roche, du milieu de laquelle on peut pour ainsi dire cracher hors de ses étroites limites. (*Mémoires du duc de Saint-Simon*).

habitent un délicieux pays, dans lequel il n'y a pas de recrutement, et presque pas de contributions, la liste civile du prince étant presque entièrement défrayée par les deux et demi pour cent qu'il perçoit sur les marchandises, et par les seize sous qu'il prélève sur les passe-ports. Quant à son armée, qui se compose de cinquante carabiniers, elle se recrute par les enrôlements volontaires.

« Malheureusement nous ne pûmes jouir, comme nous l'aurions voulu, de cette charmante orangerie qu'on appelle la principauté de Monaco, une pluie atroce nous ayant pris à la frontière, et nous ayant accompagnés avec acharnement pendant les trois quarts d'heure que nous mîmes à traverser le pays. Il en résulta que nous n'aperçûmes la capitale et sa forteresse, dans laquelle tiendrait la population de toute la principauté, qu'à travers une espèce de voile humide et grisâtre; il en fut ainsi du port, où nous distinguâmes cependant une felouque, laquelle, avec une autre, qui pour le moment était en course, forme toute la marine du prince.

« En traversant Mantone, une enseigne nous donna une idée du degré de civilisation où en était venue l'ex-république fédérative, l'an de grâce 1835. Au-dessus d'une porte, on lisait en grosses lettres : *Marianne Casanove vend pain et modes.*

« Je ne sais pas si les Monacois sont bien nourris, mais je doute que les Monacoises soient bien coiffées.

« A un quart de lieue de la ville, nous retombâ-

mes dans une seconde ligne de douanes et dans un second visa de passe-port ; le passe-port n'était rien, mais la visite fut cruelle, et nous pûmes nous convaincre que, dans les États du prince de Monaco, l'exportation était aussi sévèrement défendue que l'importation. Nous voulûmes employer le moyen usité en pareil cas, mais nous avions affaire à des douaniers incorruptibles qui ne nous firent pas grâce d'une brosse à dents, de sorte qu'il nous fallut, nous et nos effets, recevoir une espèce de contre-épreuve du déluge, attendu que, sous le prétexte de la beauté du climat, il n'y a pas même de hangar. Je profitai de ce contre-temps pour essayer d'approfondir un point de science chorégraphique, que je m'étais toujours proposé de tirer au clair à la première occasion ; il s'agissait de la *monaco*, où, comme chacun sait, l'on chasse et l'on déchasse. Je fis, en conséquence, pour la troisième fois depuis que j'avais quitté la frontière, toutes les questions possibles sur cette contredanse si populaire par toute l'Europe; mais là, comme ailleurs, je n'obtins que des réponses evasives qui redoublèrent ma curiosité, car elles me confirmèrent dans ma première opinion, à savoir que quelque grand secret, où l'honneur du prince ou de la principauté se trouvait compromis, se rattachait à cette respectable gigue. Il me fallut donc sortir des États du prince aussi ignorant sur ce point que j'y étais entré, et perdant à jamais l'espoir de découvrir un mystère que je n'avais pu éclaircir sur les lieux.

« Quant à Jadin, il était complétement absorbé dans un problème qui lui paraissait insoluble.

« Il cherchait à comprendre comment il pouvait tomber une si grande pluie dans une si petite principauté.»

Voilà donc ce que j'avais écrit en 1838, et j'avais parfaitement oublié les lignes que l'on vient de lire, lorsqu'en passant, en 1842, à travers la capitale de la principauté monacoise, je m'arrêtai un jour et une nuit à l'hôtel du *Grand Roi d'Espagne*.

Pour obtenir une chambre et un lit, j'avais dû donner mon passe-port.

Mon passe-port avait naturellement appris à mon hôte qui j'étais.

Mon hôte l'avait appris au reste de la ville.

J'avais déjà reçu, sous différents prétextes, bon nombre de visites des principaux sujets de mon excellent et artistique ami le prince Floreslan Ier, lorsque se présenta une visite qui me paraissait plus mystérieuse que les autres.

Le visiteur était justement le fils de cette excellente *Marianne Casanove*, qui, en 1835, vendait pain et modes.

Son fils avait eu le malheur de la perdre depuis trois ans, il avait vendu le double fonds maternel, et riche d'un petit capital d'une douzaine de mille francs, il était entré ou allait entrer dans l'honorable corps des douaniers sardes.

Or, voilà ce qu'il me voulait.

Son grand-père *Jacques Casanove*, avait, lors de la

révolution monacoise de 1793, pénétré avec les autres révoltés dans le château du prince Honoré IV.

Seulement il s'était trompé d'escalier : au lieu de descendre à la cave avec les autres, il était monté à la bibliothèque tout seul.

L'erreur n'était pas aussi grossière qu'elle pourrait sembler au premier abord; *Jacques Casanove* n'était pas un ivrogne, c'était un bibliomane.

Plus d'une fois, il était venu en cachette, profitant de ce que le ministre de l'intérieur se fournissait de pain, et madame la ministresse de l'intérieur de chapeaux chez sa femme, visiter la bibliothèque, et, dans ses visites, il avait remarqué cinq petits volumes manuscrits intitulés : *Mémoires de Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco*, qui lui avaient tiré l'œil.

Dans la part de dépouilles opimes que pouvait lui offrir le château, c'était celle-là qu'il ambitionnait.

Il mit les cinq volumes dans sa poche et rentra tranquillement chez lui, sans dire un mot à qui que ce fût de la petite soustraction qu'il venait de faire.

Personne, au reste, ne fit attention à la disparition de ces petits volumes manuscrits qui paraissaient être là depuis un siècle, sans que qui que ce fût, excepté Jacques Casanove, eût songé à les ouvrir.

Jacques Casanove mourut en 1813, léguant le précieux dépôt à son fils Nicolas Casanove, lequel mourut en 1830, le léguant à son tour à son fils Gaëtan Casanove, que j'avais là, devant moi.

Un jour, il tomba sur le journal de Nice, lequel reproduisait l'article que je viens de mettre sous les yeux du lecteur. Il vit que j'avais, en passant, remarqué l'enseigne de sa mère. Cette attention lui mit en tête, que, le cas échéant, je pourrais faire quelque chose de ce manuscrit dont son grand-père n'avait rien fait et dont lui ne faisait rien.

Il rumina pendant trois ans un moyen de me faire parvenir ces livres, sans en trouver aucun qui lui parût assez sûr pour le tenter, lorsque justement, vers la fin de la troisième année de ce ruminage, il apprit tout à coup que l'homme, auquel il désirait avoir affaire depuis si longtemps, était arrivé à Monaco.

Il perdit trois autres heures à chercher un moyen de se faire présenter à moi; vers la fin de cette troisième heure, n'en ayant point trouvé, il résolut de se présenter seul.

Il fut à peu près trois minutes devant moi, balbutiant, et sans arriver à me dire le motif qui l'amenait; mais enfin il tira les cinq volumes de sa poche, et finit par où il eût dû commencer, c'est-à-dire par me montrer le titre en me disant :

— Lisez.

Ce titre, on le connaît.

Il était assez piquant, surtout aux yeux de l'homme qui allait commencer d'écrire *Louis XIV et son Siècle*, pour attirer immédiatement mon attention.

Alors, rassuré par mon accueil, il me raconta l'histoire du manuscrit, et comment en ricochant de père

en fils, à chaque génération éteinte, il était enfin parvenu jusqu'à lui.

Maintenant, à quelles conditions j'acquis ce manuscrit de Gaëtan Casanove, c'est ce qui ne regarde que moi et m'intéresse que mon libraire; la seule chose qui importât, c'est qu'au moment de le publier, je misse en lumière tous les détails qui peuvent garantir son authenticité.

Au reste, ce qui la garantit mieux que tous les détails bibliographiques du monde, c'est ce style du commencement du XVIIe siècle, auquel il est impossible de se tromper.

On voit que la femme qui a écrit le livre que l'on va lire a familiarisé avec madame de Grignan et écrit sur la table et avec la plume de madame de Sévigné.

Ceci posé comme prologue indispensable à ce que l'on va lire, commençons.

ALEXANDRE DUMAS.

P.-S. Il va sans dire que, je répète assez haut pour que tout le monde l'entende, même les sourds, que je suis purement et simplement l'éditeur de l'œuvre de *Catherine-Charlotte de Gramont de Grimaldi, duchesse de Valentinois, princesse de Monaco.*

LA PRINCESSE DE MONACO

VIE ET AVENTURES

I

Toutes les personnes un peu considérables de mon temps ont écrit l'histoire de leur vie. Chacun sait que Mademoiselle tient registre de ses belles actions du temps de la Fronde ; que le Père Joseph a conservé les faits et gestes du feu cardinal de Richelieu ; et, quant au Mazarin, mon père, mon oncle et bien d'autres encore, sans compter M. le coadjuteur et madame de Motteville, se chargent de transmettre à la postérité les gentillesses de cette Éminence ; jusqu'au vieux Laporte qui, dit-on, griffonne du papier (la reine-mère l'en dispenserait bien, peut-être !). Je n'ai pas la prétention de me faire un nom dans les lettres, ni de me créer une réputation de bel esprit ; ce n'est pas pour les autres que je veux raconter les événements auxquels j'ai pris part : c'est pour moi, c'est surtout pour un homme qui a seul possédé mon cœur, et auquel je le dévoilerai tout entier. Je ne le reverrai jamais ; il est malheureux aujourd'hui ; ceux qui nous ont séparés sont cause de ce malheur, dans lequel, Dieu merci ! je n'ai trempé ni

de près, ni de loin. Bien des fois, sans doute, mon image lui est apparue ; il a peut-être reconnu ses torts, il a peut-être reconnu que, si j'en eus aussi de mon côté, c'est qu'il m'y a poussée presque malgré moi. Quelques bons procédés, et je restais digne de moi-même, je ne dis pas digne de lui, car il ne me mérite point, même telle que je suis. Quand je serai morte, et je mourrai jeune, on me l'a prédit, on lui remettra ces cahiers. Je serai franche ; je n'écris pas pour autre chose, ce n'est pas la peine de cacher une partie de la vérité et de dire le reste. Je ne parlerai que très-peu des affaires du temps ; je ne m'en suis guère mêlée ; j'aime mieux les gens que les choses ; j'aime mieux plaisanter que raisonner. Ce n'est point le métier des femmes, et je me suis assez moquée de celles d'entre nous qui en font leur occupation principale, au lieu de songer à plaire et à s'amuser.

Je commence par transcrire ici mon portrait, que l'on me condamna à faire un soir chez la feue reine-mère, devant toute la cour. C'était fort à la mode alors, et il n'en est pas une d'entre nous qui n'ait passé par là. Je le crois ressemblant ; du moins mes ennemies assurent que je ne me suis pas flattée. Madame de Montespan, qui me déteste, et à laquelle je le rends bien, a seulement prétendu que je me peignais en buste, et que c'était un médaillon. Si jamais elle lisait ces Mémoires, elle n'en pourrait dire autant, car je suis très-résolue à ce que la peinture soit en pied, sans oublier un de mes défauts. Il me semble que je serai moins malheureuse après.

Je suis née en 1639, au mois de juin, vingt et un mois après le roi, notre sire ; j'ai donc trente-six ans à l'époque où j'écris ceci, en 1675. Ma jeunesse est finie ; c'est le moment de réfléchir ; aussi, ne réfléchissé-je que trop, car le regret me rend malade, et je ne puis m'ac-

coutumer à me voir au second rang des beautés du jour, bien près du troisième encore.

Je suis fille d'Antoine III de Gramont, prince souverain de Bidache et Barnache, duc et pair du royaume, maréchal de France, chevalier des ordrés du roi, etc. ; et de Marguerite Duplessis de Chivré, nièce du cardinal de Richelieu. J'avais deux frères : l'un, bien connu de tous par ses amours, sa bravoure et son caractère particulier, s'appelait le comte de Guiche, ainsi que les aînés de notre maison ; il est mort très-jeune, et je vous assure qu'il est mort d'ennui : rien ne lui plaisait plus dans la vie. On l'a jugé fort diversement ; peut-être ce que j'en dirai par la suite le fera-t-il juger d'une autre manière encore. Mon second frère, le comte de Louvigny, sera duc de Gramont après notre père, et cet espoir, auquel il ne pouvait prétendre, l'a bien vite consolé de la perte du pauvre comte de Guiche ; sa femme surtout eut de la peine à cacher sa joie.

Je suis grande et je suis belle, c'est une chose incontestable, personne ne me l'a jamais refusé. J'ai de superbes cheveux blonds cendrés, des yeux noirs, doux et vifs à la fois, un teint éclatant, le pied et la main bien, sans être parfaits, le bras et la taille remarquables. J'ai la gorge et les épaules faites au tour ; on en a tant parlé dans ma jeunesse, que j'aurais mauvaise grâce à le nier. On m'accorde un fort grand air, un port majestueux, une physionomie spirituelle et quelque chose de très-avenant dans le sourire, quand je ne fronce pas les sourcils, car alors on me craint de bien loin. Mes dents sont étincelantes et mes lèvres vermeilles. Je porte un signe très-brun, justement au-dessous du nez, on dirait une mouche. M. de Monaco a toujours eu la fantaisie de me la faire arracher, je ne lui ai pas plus passé celle-là que les autres. Voilà donc mon

portrait physique; quant au moral, c'est plus difficile.

D'abord, je suis peu instruite, je n'ai pas voulu m'astreindre à étudier. On m'a gâtée dans mon enfance, c'était le temps de la Fronde où l'on ne s'occupait guère de l'éducation. Nos pères se battaient et nos mères se sauvaient, quand elles n'étaient pas forcées d'assister à la bataille. J'ai de l'esprit naturel, j'en ai plus qu'on ne l'a cru : je me suis appliquée à le cacher, afin de mieux m'en servir; je ne suis aimable que quand je consens à l'être, ce qui me donne une double réputation. Les uns me portent aux nues, les autres me traitent de sauvage : M. de Monaco est de ceux-là. Moi, je ris de tous avec moi-même, ayant toujours été mon unique confidente.

Je suis justement fière de ma naissance et de mon rang, je ne me familiarise pas avec les inférieurs ; quoi qu'en ait dit la calomnie, je ne sais ce que c'est que de regarder au-dessous de moi, tout au plus au-dessus, encore cela ne m'est-il arrivé qu'une fois ; mes yeux ne se lèvent ni ne se baissent, ils restent à leur niveau. J'ai juste assez de cœur pour aimer qui m'aime; je ne comprends pas les exagérations et les sensibilités pleurnicheuses, ce ne fut jamais le moyen de m'attendrir. Hors celui dont j'ai parlé, qui fut mon maître, et le sera toujours, pas un homme ne m'a dominée un quart d'heure.

Pour celui-là j'ai tout éprouvé, tout senti, les désespoirs et les joies les plus vives de ce monde. Les autres m'ont plu, m'ont amusée; ils n'ont approché que de mon amour-propre et de mes sensations. J'étais supérieure à tous, je les savais par cœur au bout de deux heures d'intimité, et aucun ne m'a coûté une larme.

J'ai peu de piété, selon l'expression générale de ce mot, cependant je remplis mes devoirs exactement, par bienséance, et pour ne pas permettre à mes inférieurs de me blâmer. Je suis active et courageuse, je

cours les chemins dès que je suis libre et je cherche les aventures ; c'est un besoin pour moi. Je suis naturellement gaie et rieuse, je manie la raillerie avec une certitude de coup d'œil qui me rend redoutable. Gare à ceux qui me déplaisent et qui m'offensent ! Je pardonne peu et j'oublie encore moins, tous mes sens ont de la mémoire.

J'en conviens, j'ai peu d'amis. Cela vient plus de mon orgueil que de ce que je ne suis pas digne d'en avoir. Je trouve au contraire, moi, que bien peu de gens sont dignes de l'être, et je ne prends pas la peine d'en chercher. Mon père ne m'aime pas beaucoup, il n'aime que lui et sa maison ; Louvigny et moi ne lui sommes rien ; aussi, a-t-il pleuré son fils aîné, parce qu'il était le comte de Guiche ; il n'a point permis que Louvigny prît ce titre.

Ma mère est une sainte, qui a souffert par son mari et par ses enfants ; son cœur est plein de miséricorde, et son intelligence aussi nulle que commune. L'esprit de famille est peu ardent chez nous, mais *l'esprit de nom* nous a tous empêchés de le montrer. Nous nous soutenons, nous nous vantons, et le fond de cela est assez sec ; nous ne sacrifierions pas une révérence.

J'ai besoin de plaisirs, de distractions, d'hommages. La cour m'est aussi indispensable que l'air. Je suis coquette, l'intrigue m'attire et entretient l'activité de mon âme. Je ne suis pas menteuse, je ne suis pas fausse, je suis cachée. Je n'entends pas qu'on me devine, cela me paraît impertinent. J'aime à commander : ma petite couronne de Monaco, les honneurs qu'elle m'attire dans mon *royaume*, m'ont souvent inspiré des rêves d'ambition, et des regrets de n'être pas réellement souveraine. Si je ne me suis pas plus mêlée des affaires du temps, c'est que je ne me trouve point à ma place ; j'as-

pire à monter plus haut; l'impossibilité me repousse et me fait prendre toutes choses en dégoût : je les laisse aller comme il leur plaît, ou comme il plaît à Dieu.

Je prise surtout la magnificence et le faste. L'avarice, et même l'économie, me semblent des vices ignobles pour des gens de notre naissance. Ce sont des péchés du peuple qu'il ne faut pas lui prendre, il en a besoin. Nous avons reçu des trésors afin de les dépenser et de posséder une supériorité de plus. Il y a lâcheté de les garder pour soi et de perdre un de ses avantages.

Je suis violente et colère; pourtant un simple mouvement de mon orgueil m'arrête sur-le-champ. Je ne permets pas aux indifférents d'assister à mes furies; on les blâmerait ensuite, et c'est ce que je n'entends point. Me voilà dépeinte, et sans flatterie, j'espère. Il est facile de distinguer dans ce portrait les traits ajoutés à celui que j'ai tracé chez la reine-mère. Ces aveux ne se font pas devant une cour, disposée incessamment à tourner en ridicule ceux qui s'y prêtent, surtout quand l'envie, cette lèpre du courtisan, trouve à placer ses dents d'acier sur une existence semblable à la mienne.

Ainsi que je l'ai dit, je naquis vingt et un mois après le roi Louis XIV. Louis XIII vivait encore, et ma famille était en grande faveur. Mon père, déjà maréchal de France, se comptait parmi ce qu'on appelait les dix-sept seigneurs, c'est-à-dire parmi ce qu'il y avait de plus élégant, de plus brave, de plus élevé. M. le cardinal, en lui donnant sa nièce, lui donna ainsi une grande preuve de l'estime où il le tenait. Le roi l'aimait, la reine en avait peur; son horreur profonde pour le comte de Louvigny, mon oncle, assez vilain compagnon, il est vrai, se reflétait sur nous tous. Cette haine s'entretenait par madame de Chevreuse, sa favorite, et cela se conçoit du reste. Le comte de Louvigny trahit autrefois le

pauvre comte de Chalais, amant de la duchesse : il fit contre lui une déposition fausse, qui le conduisit à l'échafaud, le tout pour plaire au cardinal et en tirer quelque faveur.

Il ne sortit pas non plus très-blanc d'un duel avec Hocquincourt, auquel il donna un coup de Jarnac par derrière, qui le retint au lit six mois. On l'estimait peu, et mon père lui-même le regardait comme une sorte de bravache, indigne de nous et bon à jeter à la porte. Mon autre oncle, le chevalier, depuis comte de Gramont, est assez connu, d'ailleurs nous le retrouverons plus tard.

C'était le temps du règne de M. de Cinq-Mars sur l'esprit du roi, le temps de la gloire du grand Corneille, du commencement de M. le prince et de M. de Turenne. On conspirait contre le cardinal, on criait beaucoup à la tyrannie, et il semblait fort difficile de se maintenir en équilibre, au milieu de ces écueils. Mon père y parvint néanmoins, grâce à une souplesse d'esprit et à une habileté gasconne qu'il conserva jusqu'à la fin de ses jours. Il a de ces mots qui déconcertent la mauvaise humeur, et auxquels Louis XIV lui-même n'a jamais su résister.

Sous prétexte de franchise, mon père est souvent grandement insolent, on le lui passe ; il est sur ce pied-là, le comte de Gramont aussi, et moi comme eux.

Le comte de Guiche avait un autre genre, il sophistiquait à perte de vue, en ne se comprenant souvent pas lui-même. Il avait de l'esprit, du savoir, mais il manquait tout à fait de naturel, ou, pour parler plus juste, il était affecté naturellement, comme un autre est simple. Je n'ai jamais cru à ses passions, il en eut des douzaines, et toujours excessives, disait-il. Il agonisait au moindre refus, la jalousie lui donnait des vapeurs, la facilité le rebutait, une senteur un peu forte le faisait

évanouir, à la moindre querelle, il nous revenait comme un crucifié. Ma pauvre mère passait les nuits à son chevet, elle lui parlait de Dieu, un peu, et, malgré sa dévotion, de ses maîtresses, beaucoup. Elle l'exhortait à la patience, il entrait en furie, maudissant les inhumaines, les volages, avec de grands cris. Sept à huit petits chiens couchaient dans sa chambre et lui répondaient en hurlant.

Si mon père entendait cette musique, il arrivait enragé, traitait son héritier de belître, sa femme de folle, frappait les chiens, qui n'en pouvaient mais, et qui n'en hurlaient que mieux; personne ne dormait dans l'hôtel.

On fit du comte de Guiche un héros dans ses amours avec Madame, vous verrez plus tard la vérité de cela, j'admire combien le monde est facile à tromper.

J'avais encore une sœur, qu'on appelait mademoiselle de Barnache. Sa naissance fut un remords de mon père, elle avait quatorze ans de moins que Louvigny, elle était borgne et très-laide, ce qui n'empêcha pas M. d'Hacqueville, l'ami intime du maréchal, de devenir amoureux d'elle, aussitôt qu'elle parut chez ma mère. Il s'en défendait, car il sentait le ridicule d'un sentiment disproportionné de toutes manières. Cependant, il en fut si fort blessé, qu'il en fit une maladie.

— Je n'aurais jamais cru d'Hacqueville capable de pareille extravagance, amoureux d'une fille telle que celle-là ! Comment pourrait-elle être mieux qu'elle est, je l'ai faite si à contre-cœur !

— Oui, répondait Guiche, avec sa nonchalance ordinaire, vous avez oublié un œil, monsieur.

Ma sainte mère levait les regards vers le ciel, pour le prendre à témoin que ce n'était pas sa faute.

Nous étions établis, à l'hôtel de Gramont, proche du Louvre. Nous courions, mes frères et moi, dans notre

grand jardin, nous souciant peu des intrigues politiques, bien graves en ce moment-là. Je me souviens pourtant d'une chose qui me frappa et qui éveilla chez moi des idées auxquelles je n'ai que trop obéi plus tard.

M. de Cinq-Mars, que l'on appelait M. Le Grand, à cause de sa charge de grand écuyer, prit pour maîtresse mademoiselle de Chaumeraut. Elle et lui venaient souvent à l'hôtel de Gramont. Je me les rappelle à merveille, bien que je fusse toute petite, et certainement la circonstance que je vais dire en est la cause. M. Le Grand avait la meilleure mine possible : c'était un des hommes les mieux faits de la cour. Toujours vêtu d'un art miraculeux, de couleurs assorties, ce fut lui qui donna cette mode d'incarnat noir et blanc si longtemps suivie du temps de la Régence. Mademoiselle les adopta, et le roi les choisit souvent dans les ballets, soit pour plaire à sa cousine, soit pour les imposer selon son caprice.

Mademoiselle de Chaumeraut était belle et d'un grand air, le roi Louis XIII en gagna une jalousie incroyable chez un si illustre prince, et un jour, las de souffrir, il lui intima l'ordre de se retirer en Poitou, son pays. Cet arrêt la trouva près de ma mère, ainsi que M. de Cinq-Mars ; ils descendirent dans le jardin, où nous étions mon frère et moi. En les voyant arriver très-vite et fort animés, Guiche et Louvigny se sauvèrent. Moi je restai ; ils ne me remarquèrent point, j'entendis toute la conversation.

— Je partirai, disait mademoiselle de Chaumeraut ; je vous ferai heureux en vous cédant la place. Ce n'est pas le roi qui me chasse, c'est vous.

— Vous êtes injuste, ingrate, mademoiselle : vous me voyez accablé, vous m'accablez encore.

— Vous êtes heureux, vous dis-je ; vous voilà libre avec votre princesse Marie de Gonzague. Vous allez l'ai-

mer, la courtiser sans obstacles. Pauvre papillon ! vous vous brûlez à la flamme, et, avec l'éclat de vos ailes d'or, vous êtes perdu. L'avenir ne me vengera que trop !

M. Le Grand ne répondit pas. Il essaya de baiser sa main, qu'elle retira d'un geste superbe, puis elle essuya ses yeux et retourna vers le logis. Il la retint.

— Non, non, continua-t-elle, c'est en vain : adieu. Vous ne m'aimez pas, vous me sacrifiez à votre ambition, à votre vanité ; vous oubliez les plus saintes promesses, vous en serez victime, car vous êtes trompé et vous vous trompez. Restez entre le roi et la princesse Marie, soyez le jouet de tous les deux, et rejetez loin de vous le seul cœur qui vous aime, le seul dévouement qui ne vous eût jamais failli. Un jour, vous vous souviendrez de mes paroles.

Il a dû s'en souvenir, en effet. Moi aussi, je m'en souviens. Enfant, j'en fis un jeu ; je disais souvent à mes frères et à mes cousins :

— Jouons à M. Le Grand et à mademoiselle de Chaumeraut.

Et je répétais la scène.

Plus tard, j'en fis une leçon ; plus tard encore, un regret, un retour sur moi-même ; j'ai connu tout cela.

Ce fut aussi une réputation héroïque bien usurpée que celle de M. de Cinq-Mars. Mon père (et il s'y connaissait, mon père), le définissait ainsi :

Un hanneton botté, coiffé de plumes et armé en guerre. Il mène beaucoup de bruit, et il est impuissant à bien faire, sinon à nuire, quand on ne l'écrase pas du pied.

Le cardinal écoutait mon père quand il parlait ainsi : il souriait de son sourire indéfinissable, et il fit, involontairement sans doute, un mouvement du pied qui n'échappa à personne.

Je n'ai plus revu M. Le Grand depuis ce jour-là. La cour partie pour se rendre dans le Midi, mes parents la suivirent, nous demeurâmes : on nous laissa notre gouvernante et nos gens. Guiche avait deux gentilshommes, dont l'un l'instruisait dans les armes et dans l'équitation. Nous ne le voyions guère. Louvigny l'accompagnait quelquefois à l'académie, quelquefois aussi il restait près de moi. Les pages que le maréchal n'avait pas emmenés partageaient ses jeux. Ma sœur n'était pas encore née.

Tout dans ma vie devait être étrange ; cette singularité commença dès le moment où j'avais quatre ans à peine, par une aventure dont j'ignore encore aujourd'hui la signification. Ce fut le premier anneau d'un commerce qui durera sans doute autant que moi, et dont les circonstances offrent un mystère impénétrable même à mes propres yeux.

Ma nourrice avait une sœur : cette sœur habitait auprès du bois de Vincennes, et un matin, à force de tourmenter ma gouvernante, j'obtins qu'elle me mènerait boire du lait chez cette bonne femme. Mes deux frères voulurent être de la partie. Nous montâmes en carrosse, accompagnés à l'ordinaire, et lorsque nous arrivâmes, la paysanne était absente. Je me mis à crier en véritable enfant gâté, il fallut, pour me satisfaire, me conduire à une jolie maison distante d'un quart de lieue, où, nous dit-on, elle se rendait chaque jour. Cette maison appartenait à une dame qui la protégeait et lui achetait presque tous ses légumes. Guiche et Louvigny s'ennuyèrent de cette course, ils gagnèrent pays, et s'en allèrent au château même, voir les mousquetaires de M. de Tréville, dont une partie restait à la forteresse, en punition de quelque folie.

Je partis seule avec ma gouvernante, mon écuyer et

mes gens pour le logis de la dame inconnue, tout à fait enfoncé dans le bois. Je voulus marcher; pour comble de tyrannie, il faisait un froid de décembre et une belle gelée. A mesure que nous approchions, nous trouvions les allées plus étroites, les arbres plus épais. Le toit de cette maison nous apparaissait pointu et ses ardoises reluisantes au soleil, une vraie gentilhommière du temps de Henri II, lequel y cacha, en effet, une gentille fillette, qu'il fallait dérober à la fois à deux jalousies de femmes : celle de la reine Catherine et celle de la belle Diane de Valentinois. Une seule barrière en fermait le jardin, que notre guide, le fils de ma nourrice, ouvrit sans peine. Nous nous trouvâmes dans un enclos planté de pommiers couverts de givre, et où tout annonçait les soins les plus minutieux de propreté et d'économie. Le soleil jetait un reflet sur les branches de la haie ; c'était si gai et si charmant, que les oiseaux s'y trompaient et chantaient d'avance le printemps.

En avant de la maison, j'aperçus une grande femme, vêtue de noir, avec des engageantes de dentelles de Flandre, encapuchonnée de carapouſs de velours, ni plus ni moins qu'un chanoine : à côté d'elle un enfant, un peu plus âgé que moi, ramassait des graines de lierre sèches, tombées de la muraille voisine! En nous entendant, la femme tourna la tête : je vis une figure maigre et pâle, comme une figure de Benoît (1), deux grands yeux bleus clairs, percés et hardis, et un sourire si glacial qu'il m'en ôta l'appétit de mon déjeuner. La sœur de ma nourrice me reconnut, et s'élança vers moi en me nommant :

— Mademoiselle de Gramont!

— Mademoiselle de Gramont! reprit la dame, en

(1) Célèbre cabinet de cire du temps où Madame de Monaco écrit,

saisissant la main du petit garçon et en l'entraînant vers le logis.

Ma gouvernante comprit notre indiscrétion et fit deux pas en arrière, j'étais déjà loin, elle me rappela en vain.

— Ma bonne Gothon, criai-je, je viens manger ton lait et tes œufs !

L'enfant suivait sa compagne sans résistance, mais, au mot de lait, il s'arrêta tout court et se tourna vers moi :

— Du lait ! j'en veux aussi, et on m'en donnera, répliqua-t-il en me regardant.

Cet enfant était beau comme les anges, paré à miracle, une fierté sans pareille régnait dans toute sa personne, sa lèvre supérieure, plus forte que l'autre se relevait dédaigneusement à l'autrichienne. Il portait un pourpoint de velours violet, la petite oie en rubans semblables et des ferrets d'améthystes et de diamants. Son collet et ses manchettes, en point de Venise, étaient d'un prix ridicule pour un campagnard. Jamais rien ne m'a tant étonné depuis que je suis au monde que cette apparition au milieu de la forêt. Cela rappelait les contes du prince Percillet, abandonné par ordre de sa méchante belle-mère et protégé par une fée.

— Venez, monsieur, répéta la vieille femme, il n'est pas l'heure de vous arrêter ici.

Elle semblait visiblement effrayée ; j'avais pris le bras de l'enfant, avant qu'elle eût pu nous empêcher de nous rejoindre.

— Comment vous appelez-vous? demandai-je, hardie comme une fille du maréchal de Gramont, que j'étais.

— Je m'appelle Jules-Philippe, répondit-il, malgré les efforts de sa conductrice pour le reconduire à la maison.

— Et après?

— Après? c'est tout. Est-ce que cela ne suffit pas?

— Le roi seul s'appelle Louis tout court, répliquai-je, piquée de son orgueil, et vous n'êtes pas le roi, apparemment!

L'étrangère prit le petit garçon dans ses bras, et s'enfuit avec une peur si inexplicable, qu'elle eût donné des soupçons à tout autre qu'à une fille de quatre ans. Je courus après elle, sans cérémonie, et j'arrivai à la porte au moment où elle la fermait. Ma gouvernante et Gothon me suivaient, elles employèrent en vain les séductions les plus positives pour m'enlever de cette place, je m'entêtais à rester, en criant à fendre les pierres, pendant que Philippe me répondait de la même façon. Je vous l'ai dit, je suis obstinée, je le suis de naissance, je me serais fait tuer plutôt que de céder, ce que voyant la bonne Gothon, qui m'aimait fort, elle offrit d'obtenir pour moi la permission tant désirée de revoir l'enfant mystérieux. Elle fit le tour du petit château, pénétra par une autre porte, et, après un quart d'heure d'attente, la tête blonde de Philippe parut à la fenêtre.

— Nous allons manger du lait et jouer dans la salle basse, me dit-il.

En effet, les verrous se tirèrent. On nous introduisit avec des excuses embarrassées, dont j'eus plus tard l'explication, et nous entrâmes. Tout était riche, mais sévère, autour de nous : les meubles du temps de Henri II y étaient encore, un portrait de la récluse d'amour ornait cette grande chambre. L'expression de la mélancolie la plus douloureuse couvrait ses traits, elle tenait sur ses genoux un enfant triste et pâle comme elle, leurs noms et leurs souvenirs s'étaient perdus, il ne restait d'eux que cette image. Je ne fis point alors

ces réflexions ; mais, depuis, j'ai revu bien des fois ces lieux, et leur singulière destination m'a frappée de plus en plus. Nous les retrouverons, nous retrouverons aussi Philippe et sa compagne.

Pauvre Philippe, quelle destinée que la sienne, et combien de choses ignorées j'aurai à raconter plus tard !

II

Ce jour-là on nous apporta une collation, que nous mangeâmes du meilleur accord en nous racontant nos prouesses. Vers la fin du repas, ma gouvernante, et la femme que Philippe appelait ma mie Rougemont, causaient fort à leur aise, les nuages semblaient dissipés, quand un homme se précipita dans l'appartement, et, avant de nous avoir aperçus, s'écria :

— Madame de Rougemont, le cardinal de Richelieu est mort !

La maîtresse du logis se leva en pied, devint plus pâle encore, et nous montrant du geste :

— Je ne suis pas seule, monsieur ; nous causerons tout à l'heure.

Son œil plein de larmes se tourna vers mon nouvel ami et se reporta sur ma gouvernante et sur moi.

— Madame, reprit-elle, le hasard nous a fait rencontrer ; le caprice de ces enfants nous a réunis ; ma position nous interdit toutes les visites. Pardonnez-moi si je vous prie de me quitter, si je vous prie surtout d'oublier le chemin de ma demeure. Cette belle petite doit être heureuse : vous appelleriez sur elle peut-être des malheurs incalculables, si vous cherchiez à nous revoir, ou si vous vous souveniez de nous avoir vus. J'ai

été faible pour mon pupille, je m'en repens. Dieu veuille que nous ne soyons pas tous punis du moment de plaisir bien innocent que nous venons de goûter ! J'ai cru bien faire, ai-je mal fait? Je le crains.

Dix minutes après, j'étais sur la route de Paris, dans mon carrosse, avec mes frères, auxquels je ne parlais que de Philippe, malgré la défense de ma gouvernante, soucieuse des menaces de madame de Rougemont. Heureusement, l'enfance oublie vite, et cette rencontre n'eut des suites fâcheuses pour personne. L'annonce de la mort du cardinal, à l'agonie depuis quinze jours, ne nous impressionna guère. A cet âge, qu'importe un grand événement !

Ainsi que je l'ai dit, le cardinal de Richelieu était l'oncle de ma mère; elle en porta le grand deuil à cause de la qualité de cette Éminence. Louvigny et moi, nous en fûmes exemptés, n'ayant pas sept ans accomplis. M. le maréchal revint avant le roi, pour une affaire en parlement au sujet de lettres patentes refusées à mon oncle le chevalier de Gramont, lequel en avait besoin je ne sais plus pourquoi. Il nous trouva fort grandis, et permit au comte de Guiche de rester le matin dans son appartement, où il recevait une grosse cour de gentilshommes.

Ma mère, au contraire, ne revint que plusieurs semaines après à la cour, en litière, malade et dolente. Elle regrettait beaucoup M. son oncle; peut-être était-elle la seule personne qui le regrettât véritablement. Elle lui savait un gré infini de l'avoir mariée à mon père, qu'elle adorait, et qui, en reconnaissance, fit rage toute sa vie de lui donner des rivales.

Une autre pleureuse du cardinal, que nous eûmes à nos gages pendant plusieurs semaines, fut mademoiselle de Gournay. Elle fit si bien, que ma mère gagna

de madame la duchesse d'Aiguillon la continuation, pour toute sa vie, d'une pension obtenue de feu M. le cardinal par Boisrobert, pour cette docte demoiselle, d'une façon originale. Elle avait écrit quatre vers au bas d'un portrait de Jeanne d'Arc, et ces vers, assez mauvais du reste, plurent à Son Éminence ; il en désira voir l'auteur. L'abbé la lui amena. Le cardinal se divertit à la recevoir en cérémonie, et lui débita un compliment en vieux mots tirés d'un livre de sa composition, intitulé : *L'ombre ou les présents et les avis de la demoiselle de Gournay.* J'ai aperçu ce bouquin couvert de poussière dans un coin du cabinet des livres, à l'hôtel Gramont; je ne crois pas que personne de nous l'ait jamais lu. La muse comprit que Son Eminence se jouait à ses dépens, mais sans se déconcerter le moins du monde :

— Vous riez de la pauvre vieille, monseigneur, dit-elle, mais riez, riez, grand génie, il faut que chacun contribue à votre divertissement.

Le grand génie, étonné de cette réplique si bien tournée en compliment, lui dit un petit mot d'excuse, et se tournant vers Boisrobert :

— Lebois, continua-t-il (il l'appelait familièrement ainsi), il nous faut faire quelque chose pour mademoiselle de Gournay; je lui donne deux cents écus de pension.

— Mais, répliqua l'abbé, je ferai observer à monseigneur qu'elle a une servante.

— Et comment s'appelle la servante?

— Mademoiselle Jamin, bâtarde d'Amadis Jamin, le page de Ronsard.

— Je donne cinquante livres par an à mademoiselle Jamin.

— Mais, monseigneur, avec sa servante, mademoiselle de Gournay a encore une chatte.

— Comment s'appelle la chatte?

— Ma mie Piaillon, monseigneur.

— Je donne vingt livres de pension à ma mie Piaillon, ajouta Son Éminence.

— Mais, monseigneur, ma mie Piaillon vient de chatonner.

— Combien de chatons a-t-elle faits?

— Quatre, et c'est une grande famille pour une veuve!

— Allons ! les enfants d'une chatte de cette sorte ne peuvent aller à l'hôpital; j'ajoute une pistole pour les chatons.

Cette histoire courut les ruelles, ainsi qu'une autre de la demoiselle de Gournay avec Racan : on l'a trop répétée, je ne la dirai pas. Ce que j'aime mieux raconter de mon illustre oncle, ce sont ses amours. Il en eut de bien des sortes, sans compter ses familiers, grands originaux, dont la duchesse d'Aiguillon et ma mère héritèrent. D'abord Boisrobert, qu'il chassa pour une étourderie à propos de sa pièce de *Mirame*. Cette Éminence n'entendait pas la plaisanterie sur ses vers et sur tout ce qui s'y rattachait. Il avait (j'entends Boisrobert) un bout de table chez le maréchal, et Dieu sait comment il le payait en histoires ! J'en ai toujours retenu des mots qui m'amusaient. Entre autres, les distractions de Racan, mettant ses bas à sécher sur la tête de madame de Bellegarde et de madame de Lorges, qu'il prenait pour des chenets ; un plus attentif s'y serait trompé, j'en conviens, ces deux mascarons n'avaient pas leur pareil à la cour. Mon père se réjouissait à le leur rappeler, et il ajoutait avec sa brusquerie gasconne :

— En vérité, le pauvre garçon serait excusable, si

ce n'est que des chenets ne parlent pas et que ces dames sont des crécelles.

Le vieux Lafollone s'établit aussi à l'hôtel, après la mort de Son Éminence. Il avait la plus drôle des prières possibles pour ses grâces :

— Mon Dieu ! faites-moi la faveur de bien digérer ce que j'ai si bien mangé.

Cette mauvaise pièce du chevalier de Gramont apprit cette prière à huit ou dix enfants de la cour, qui la répétaient croyant bien dire, et qui n'en voulurent pas accepter d'autre, tant il les en avait entichés. Il ne se frotta pas à nous, il craignait mon père, qui ne le marchandait pas.

— Mon frère, lui disait-il, voici de l'argent, il vous en faut pour tricher au jeu, sans cela vous vous feriez peut-être coupeur de bourses par les chemins, et je n'aimerais pas à vous voir pendu.

J'ai parlé des amours du cardinal de Richelieu. Marion Delorme, qu'on lui prêta, ne voulut point de lui, elle le trouvait trop ladre et trop petit compagnon.

— J'ai eu toute la seigneurie de l'Europe, disait-elle, je n'ai plus de place chez moi pour ce prestolet.

Il lui en garda rancune et la ruina si bien, qu'elle est morte dans l'obscurité, abandonnée de ses amants et remplacée par Ninon, moins belle qu'elle. La duchesse de Chaulnes se montra moins difficile, et il faillit lui en coûter cher. Un soir qu'elle revenait de Saint-Denis, des officiers du régiment de la marine arrêtèrent son carrosse et cherchèrent à lui casser deux bouteilles d'encre sur le visage. Rien de plus merveilleux pour défigurer ; pendant les guerres civiles, on en fit un grand usage. Le verre coupe, l'encre pénètre dans les coupures, cela ne s'ôte point, tout est dit. La duchesse se défendit tant, que le carrosse et ses jupes en furent seuls

endommagés. Combien de fois j'ai envié cette vengeance, et quelle joie d'arracher à une rivale la beauté dont elle est fière! Madame de Montespan a été bien heureuse que les convenances de mon rang et de ma famille aient imposé silence à mes ressentiments; j'ai toujours trouvé cette femme sur mon chemin, et j'ai toujours été vaincue par sa beauté. A mon lit de mort je me souviendrai de ce qu'elle m'a fait souffrir. Elle est encore, à l'heure où j'écris, plus belle que moi, malgré ses couches et ses passions furieuses. Cela ne finira point!

Madame la duchesse d'Aiguillon, ma tante, autrefois madame de Comballet, fut dit-on, la plus constante maîtresse de Son Éminence. Cet amour fut nié, mais non caché de manière à ce qu'on ne le découvrît pas. Elle eut quatre enfants de son oncle, deux sont morts, deux vivent encore. La fille a épousé, avec une bonne dot, un gentilhomme du Périgord, qui la tient en chartre privée, sous prétexte de lui faire honneur. Le garçon, connu dans le monde sous le nom de chevalier Duplessis, obtint un brevet de Malte, je ne sais sur quelles preuves. C'est un beau cavalier, fin comme son père, nous le retrouverons; est-ce que tous les bâtards de ce siècle ne m'ont pas poursuivie? M. de Lauzun disait que j'avais le vol des bâtards, il en prenait des airs superbes à lui fermer la porte au nez.

Le roi Louis XIII se mourait. Sur la fin de ses jours, il avait pris une manie : celle de raser ses courtisans; il fallait se laisser faire sous peine de disgrâce. Mon père, qui n'était pas encore duc et qui aspirait à l'être, n'eut garde de refuser son menton au royal caprice. Il amusa le tapis par ses contes habituels; le roi se mit à rire, et la main lui trembla.

— Prenez garde, sire! vous allez me couper! s'écria

le maréchal, incapable de se contraindre, et à qui sa franchise était un moyen de faveur.

— C'est fait, mon cher maréchal, répondit le monarque, il n'y a plus à revenir.

— C'est la marque de l'ouvrier, sire, je la garderai, ma foi jurée, et je conserverai cette mouche au-dessous de ma lèvre pour cacher la cicatrice.

— Ce sera désormais une royale, maréchal, puisqu'elle vient de la main d'un roi.

De là cette mode que la volonté d'un autre roi a seule pu faire disparaître. Combien peu de gens se rappellent ce trait aujoud'hui !

Ma mère était bonne et sainte ; mais elle était crédule : elle avait foi aux devins, et les consultait malgré l'avis de son confesseur. Mon père disait qu'elle choisissait ce péché-là pour avoir à s'accuser de quelque chose, et parce qu'elle n'avait pas juré d'être parfaite. Le plus célèbre astrologue, à ce moment, était Campanella. Le cardinal l'avait tiré des prisons de Milan, où il gémissait sous l'accusation de magie, pour dresser l'horoscope de M. le Dauphin, maintenant Louis XIV. Il en fit un fort remarquable et qui, jusqu'à présent, semble devoir s'accomplir.

— Cet enfant, a-t-il dit, sera luxurieux comme Henri IV, et très-fier ; il régnera longtemps et péniblement, quoiqu'avec un certain bonheur. Mais sa fin sera misérable, et amènera une très-grande confusion dans la religion et dans le royaume.

Voici ce qui nous arriva à ma mère et à moi, peu de jours avant la mort de Louis XIII. Elle se sentait malade, et l'idée de sa fin la poursuivait nuit et jour. Cependant elle désira connaître son sort, afin de s'y préparer sans doute ; en même temps l'idée lui vint de s'assurer de mon avenir, elle m'emmena avec elle. Nous sortîmes à

pied, déguisées, c'est-à-dire cachées sous des mantes, l'écuyer de la maréchale lui donnait le poing, et son valet de chambre me tenait par la main. Nous arrivâmes à une maison isolée, située près de la Grange-Batelière, dans ces marais croupissant au-dessous de Saint-Lazare. Cette maison fermée de toutes parts, entourée d'un jardin que l'humidité du terrain rendait vert plus tôt et plus tard que les autres, semblait un couvent de pénitence, tant elle était triste. Je perdis un de mes souliers dans la boue, maladroite que j'étais à marcher longtemps, et je pleurai de grosses larmes quand je me vis si loin de toute habitation, perdue dans un désert.

On frappa, la porte s'ouvrit toute grande, sans qu'on vît personne ; nous entrâmes, et une manière de nain, contrefait et hideux, parut sur le seuil de la maison. Il nous fit signe de nous arrêter, une voix de l'autre monde demanda ce que nous cherchions.

— L'illustre Campanella, répondit ma mère en tremblant.

— Pourquoi faire ?

— Pour connaître la vérité de notre fortune.

— Avez-vous la foi ?

— Sans doute, nous l'avons.

— Entrez alors !

Nous entrâmes. Ma mère dut laisser à la porte son écuyer et son valet de chambre, nous pénétrâmes seules dans le sanctuaire. Campanella était enveloppé d'une longue soutane à trois couleurs, noir, violet et rouge ; il portait un grand bonnet pointu bleu fourré, avec un paquet de grelots au sommet, ce qui faisait un bruit assourdissant, selon qu'il le trouvait convenable à ses sortiléges. Il avait une barbe blanche fort longue et fort vénérable. Il ne se leva point, mais il nous regarda d'un œil de basilic, noir et étincelant, puis il allongea le

bras, et fit signe à la maréchale de s'asseoir ; elle s'assit, je restai debout tout intimidée. D'un geste, il m'attira vers lui.

— Voulez-vous savoir ce qu'il adviendra de cette jeune fille, madame ?

Ma mère fit un signe que oui, sans avoir le courage de répondre. Il prit ma main, l'ouvrit presque de force, et se mit à la contempler ; tout en mesurant des lignes de mon visage, il secoua lentement la tête en signe de mécontentement.

— Ce n'est pas là du bonheur, c'est de la puissance, de la richesse, des honneurs, presque un diadème ! Voici bien des larmes, un cœur fier pourtant. Enfant, méfiez-vous des lundis, méfiez-vous des yeux verts, méfiez-vous des langues dorées. Vous porterez une couronne malgré vous ; vous mourrez jeune, vous n'aurez pas de regrets. Un astre singulier préside à votre destinée, vous serez aimée de beaucoup, surtout des enfants sans mère. Quant à vous, vous aurez des enfants que vous aimerez peu. Rappelez-vous un jour ce que je vous annonce aujourd'hui, votre étoile n'est point fixe, et vous aurez comme elle des temps sombres. Allez ! je ne me plais point en votre pensée, elle est triste et me repousse. Vous serez belle, pourtant !

Le sang de mon père a toujours étrangement bouillonné en moi, même à cet âge. Je me redressai fièrement ; la sorcellerie de Campanella ne m'effrayait pas, j'aurais tenu tête au diable en personne.

— Vous êtes bien insolent, lui dis-je, de parler ainsi à la fille du maréchal de Gramont. Si vous ne vous plaisez pas en ma compagnie, la mienne n'est pas faite pour vous, et je ne sais pourquoi on m'y a conduite.

Et sans regarder si ma mère me suivait, j'entrai dans l'antichambre où se tenait le nain contrefait, je cherchai

la porte, je ne la trouvai point. Il m'examinait en silence et immobile.

— Par où puis-je sortir? demandai-je du même ton.

— On ne m'a pas commandé de vous mettre hors, me répondit-il.

J'étouffais presque de colère : moi que l'on ne contrariait jamais, moi que toute la cour avait gâtée pour plaire à ma mère, nièce du cardinal ! un misérable nain, son maître, aussi misérable que lui, osaient me résister ! Je rentrai dans le laboratoire, où ma bonne mère se confondait en excuses, promettant monts et merveilles pour conjurer le sort. J'entendis Campanella qui disait :

— Je n'y puis rien, madame, je ne suis pas le destin ; cette fille si impérieuse aura un maître, un maître dur et impitoyable, elle ploiera sous son genou.

— Vous en avez menti ! m'écriai-je, je ne ploierai sous le genou de personne. Ouvrez-moi tout à l'heure, je veux sortir d'ici.

Je me plaindrai à mon père, il saura qu'on m'y a conduite, et nous verrons, monsieur le devin, si devant lui vous parlerez aussi haut.

Madame de Gramont devint pâle. Elle craignait son mari, elle nous craignait Guiche et moi, elle craignait surtout mon oncle le chevalier, qui l'épluchait comme une volaille, du bout des doigts, et qui mettait mon père en furie. Elle eut grand'peur de mon rapport.

— Mon enfant, me dit-elle, vous ne ferez pas cela.

J'étais déjà retournée près du nain, auquel Campanella avait crié d'une voix de tonnerre :

— Laissez aller !

Nous sortîmes, et nos gens nous attendaient transis de peur. La sotte canaille ! Je sais bien que ces marais à cette heure étaient effrayants. On y entendait des

bruits étranges, des cris de toutes sortes, des trépignements lointains. Une lumière brillait à la fenêtre de la Grange-Batelière. La nuit était venue pendant notre consultation. Le couvent de Saint-Lazare présentait au loin ses masses noires et les murailles de son clos immense. Nous avions fait emporter des torches par précaution, un laquais les alluma. Nous revînmes à pied jusqu'au rempart; le carrosse nous y attendait; j'étais toujours en colère, et ni les prières, ni les menaces de la maréchale ne me purent apaiser.

Quand nous entrâmes à l'hôtel, j'aperçus Guiche que son gouverneur emmenait chez M. le duc de Beaufort, pour assister à de beaux exercices que faisaient là, je ne sais pourquoi, en vérité, une troupe d'enfants de la cour. Il me tourmenta comme à l'ordinaire, sur mon air superbe, ce qui acheva de m'exaspérer. Je courus droit chez mon père.

— Monsieur, lui dis-je, défendez donc à madame la maréchale de me conduire chez des gens qui me manquent de respect!

Le maréchal se mit à rire, et m'attira vers lui.

— On vous a manqué de respect, mademoiselle de Gramont? et qui donc, s'il vous plaît?

— Une espèce de sorcier qui s'est terré au bas de Saint-Lazare, un moine italien, avec des sonnettes à son bonnet, comme les bouffons de M. le cardinal.

— Encore! Ah! la pauvre maréchale fera la fortune de ces baladins aux dépens de la mienne. Et que vous a-t-il prédit?

— Que j'aurais un maître, monsieur, et que je ploierais à genoux devant lui.

— Voyez-vous l'insolent! un maître à mademoiselle de Gramont!

Quand mon père m'appelait ainsi, c'était pour se railler de moi, et je m'irritais contre lui-même.

— Ah ! monsieur, m'écriai-je, vous aussi, vous vous amusez à mes dépens.

Mon père dit alors ces paroles mémorables, que je n'ai point oubliées, et dont M. de Guiche ne fit que trop l'application.

— Quel dommage que cette petite fille ne puisse porter le nom de Gramont toute sa vie ! elle le défendrait mieux que ses frères, elle le placerait aussi haut que moi. C'est là mon vrai sang !

Il n'en fut pas davantage. Ma mère ne m'en reparla jamais, elle avait trop peur de me fâcher.

Il passa par la tête à Mademoiselle, en ce temps-là, de nous appeler aux Tuileries pour se jouer avec nous ; bien qu'elle eût beaucoup d'années de plus que moi, je fus au nombre des élues. Elle faisait venir chez elles mesdemoiselles ses sœurs, filles du second mariage de Monsieur, à peu près de mon âge et même un peu plus jeunes. Je n'aimais point ces jeux. Il me fallait me soumettre aux caprices des princesses, et cela me déplaisait. Mademoiselle surtout, aussi orgueilleuse que moi, me faisait bouillir le sang. C'était un pressentiment sans doute, car c'est une des personnes que j'ai le plus détestées, et avec le plus de raison. Elle commençait à avoir chez elle alors un tout jeune garçon, fils naturel de Monsieur son père, et d'une fille nommée Louison Roger, qu'il avait connue et aimée dans ses séjours en son apanage à Tours et à Blois. Cette fille était belle et spirituelle, mais elle n'était pas de taille à venir à la cour. Mademoiselle la vit beaucoup et prit dans sa maison le petit chevalier de Charny, sous prétexte de plaire à Monsieur, mais bien plus dans l'idée de faire pièce à sa belle-mère, la nouvelle Madame, Marguerite de Lor-

raine, que Gaston épousa à l'insu du roi, et que Mademoiselle détestait de tout son cœur.

Ce chevalier de Charny était une charmante créature. Dès qu'il me vit, il s'attacha à mes jupes et ne me quitta plus. Il me plaisait aussi; nous nous en allâmes, nous tenant la main en courant, pendant qu'on ne s'occupait pas de nous, jusqu'au cabaret de Renard, dans le jardin des Tuileries. Là, mon compagnon voulut agir en cavalier, et prenant un air d'importance, il me demanda si je n'accepterais point un cadeau ou quelques rafraîchissements.

— Je ferai venir Renard, ajouta-t-il, il me connaît bien, il me voit souvent avec Mademoiselle, et nous servira de suite. D'ailleurs, voici là-bas mon cousin de Beaufort.

— Comment, votre cousin de Beaufort! m'écriai-je, étonnée de l'outrecuidance.

— Oui, répliqua-t-il très-tranquillement; M. de Beaufort est petit-fils de Henri le Grand comme moi, comme Mademoiselle, et le côté ne fait rien à l'affaire.

Je fus au moment de me révolter, mais il me passait par la tête un projet délicieux, et je ne voulais point m'en distraire en me fâchant. Depuis que j'avais vu Philippe, sa jolie maison, et goûté son bon lait, je demandais sans cesse à y revenir. On me refusait, bien entendu. L'heureux succès de mon escapade avec mon nouvel ami me donna l'idée de la pousser plus loin.

— Vous avez un gouverneur? lui dis-je.

— Non, j'ai une mie.

— Est-elle bien bonne et bien complaisante?

— Elle fait tout ce que je veux.

— Est-elle bien vieille?

— Oh! oui, je crois qu'elle a au moins cinquante ans. Pourquoi cela?

— Parce que les vieilles mies ne savent pas refuser;

nous irions mieux à notre fantaisie. Avez-vous un carrosse?

— Oui, pour ma mie et pour moi.

— Allons chercher la mie et le carrosse, et promenons-nous.

— Je le veux bien; mais Mademoiselle?

— Qui le lui dira avant? Si elle le sait après, elle vous grondera, vous vous laisserez gronder, et vous vous serez amusé.

— Allons !

Nous reprîmes notre chemin, sans que personne s'en occupât. M. de Beaufort et ses amis tenaient le cabaret, ils buvaient, se querellaient et ne nous voyaient pas. La mie Gothon n'essaya même point de nous contrarier; on attela le carrosse, et nous voilà partis pour le bois de Vincennes, battant des mains et sautant de joie. Ma mère m'avait conduite aux Tuileries et ma gouvernante aussi. Ma mère me crut avec madame de Basté, madame de Basté me crut avec ma mère; on avait ouvert les grands appartements, afin de donner plus d'espace à nos jeux. Quant au chevalier, il vaguait par la maison du matin au soir, et Mademoiselle, qui le protégeait plus par orgueil que par tendresse, se confiait à la mie Gothon.

Nous arrivâmes au château. Comme la première fois, nous y laissâmes nos gens, et je me chargeai de servir de guide. Je ne puis oublier cette journée, elle eut une grande influence sur ma vie, sans doute. Nous courions, nous sautions autour de la mie, le chevalier et moi. Nous n'avions à notre suite que deux laquais; c'était un fort petit équipage, et personne n'eût soupçonné notre rang en nous voyant accompagnés de la sorte. Charny, qui courait plus que moi encore, sauta un fossé, et par un effort, déchira son haut-de-chausses, ce qui fut

un grand événement, auquel je ne pouvais ni remédier ni assister.

— Faites à votre aise ! criai-je à la mie Gothon, j'aperçois le logis, j'en sais le chemin et je vais vous faire ouvrir la porte.

J'approchai, en effet, du jardin, la grille en était poussée, je la franchis, mais la maison était close. La sœur de ma nourrice, dans ma première visite, avait trouvé derrière le bâtiment une entrée; je n'hésitai pas à la chercher; est-ce que j'hésitais, moi ? Je découvris une cour assez sombre, puis un perron ; il n'y avait absolument personne, le plus profond silence régnait partout, la porte céda sous ma main et m'introduisit dans un vestibule, où j'en vis plusieurs autres, toujours personne.

Un bruit de voix m'attira vers une chambre, en face d'un assez bel escalier. J'écoutai : Philippe était là certainement, j'entendais ses réponses à des questions faites plus bas sans doute. Je ne m'amusai pas à réfléchir davantage, et je me mis à frapper de toutes mes forces en m'écriant :

— Philippe ! Philippe !

Le pêne tourna en même temps et je restai clouée à ma place. J'avais en face de moi la reine Anne d'Autriche et le cardinal Mazarin, qui venait de succéder à mon grand-oncle, et que je connaissais parfaitement, pour l'avoir vu pateliner à l'hôtel.

— La petite de Gramont ! dit la reine en fronçant le sourcil. Qu'est-ce ceci, madame? et pensez-vous bien à ce que vous faites !

III

Madame de Rougemont resta pétrifiée comme moi; car, toute hardie que j'étais, la présence de la reine m'imposait plus que qui que ce soit. La reine Anne était belle, mais elle n'était ni bonne, ni avenante, excepté pour ceux qu'elle voulait s'attacher. Autrement, son visage froid, ses yeux vifs et impatients, sa lèvre dédaigneuse, manquaient plus de dignité que de grâce; elle était violente et colère, on l'a bien vu depuis, dans la Fronde. En cette circonstance, elle fut loin de se contenir. Me prenant par le bras, elle me secoua fortement.

— Que faites-vous ici, mademoiselle? répondez.

Je commençais à me remettre, j'osai lever les yeux.

— Je suis venu voir Philippe, madame.

Elle m'attira au milieu de la chambre, et s'asseyant dans un fauteuil sous le portrait de la recluse d'amour dont j'ai déjà parlé :

— Dites donc, dites donc, petite malheureuse, parlez, qui vous a appris cette route ?

Madame de Rougemont, un peu moins effrayée aussi, prit la parole avant que je pusse répondre.

— S'il plaît à Votre Majesté, dit-elle, je lui expliquerai ce qui s'est passé, et la fatalité de tout ceci.

Elle raconta en peu de mots notre première rencontre, et le hasard qui l'avait amenée ; elle ne manqua pas d'ajouter l'injonction positive faite à ma gouvernante, et les promesses de celle-ci.

— N'importe ! c'est votre faute, madame, il ne fallait pas admettre ici cette paysanne, il ne fallait pas...

L'emportement de la reine était tel, qu'elle allait sans doute en dire plus qu'il n'était convenable. M. de Mazarin l'interrompit d'un geste, et lui parla longtemps à l'oreille en espagnol, langue que je commençais à étudier comme c'était l'usage à la cour alors, mais que je ne savais pas assez pour tout comprendre. Je saisis quelques mots; cependant, ces quelques mots ne purent m'apprendre que l'existence d'un secret d'État, dont je me trouvais dépositaire à mon âge. Quel était ce secret? on ne le dit point. Ce qui me frappa le plus, ce fut la voix doucereuse du cardinal, ce fut son accent insinuant, ce fut la manière dont la reine l'accueillit, et dont il apaisa sa colère. J'avais aussi été étonnée d'une chose : la reine et le cardinal étaient déguisés, la reine, en petite bourgeoise ; le cardinal, en cavalier, et déguisés à ce point, que, très-probablement, si Anne d'Autriche ne m'eût point interpellée, je ne l'aurais pas reconnue. Je n'aperçus pas un domestique. Ils étaient venus seuls dans une mauvaise chaise de voyage, que je distinguai à travers les arbres où elle était cachée. Toute jeune que j'étais, j'étais si bien née pour la cour, j'étais si bien fille du maréchal de Gramont, que je flairai une position importante et difficile ; instinctivement, sans m'en rendre compte, je compris que je devais me taire, et qu'il ne fallait pas me laisser surprendre.

La reine répondit encore assez vivement à Mazarin, qui lui répliqua de nouveau, toujours du même ton.

— Où est cette gouvernante? interrompit-elle ; comment a-t-elle osé après ce qu'on lui avait dit...?

Le cardinal fit un signe de la main pour la prier d'avoir patience ; puis il m'appela :

— Mademoiselle, me demanda-t-il, avec qui êtes-vous venue?

Je lui racontai, à mon tour, tranquillement, clairement, comme quoi Charny et Gothon m'attendaient dans le bois. Il m'écouta sans émotion apparente ; il n'en fut pas de même de la reine, qui s'écria :

— Charny ! Mademoiselle ! Monsieur ! mais c'est l'enfer, que tout cela !

— Un instant, un instant, madame; apprenons tout ; le mal n'est pas grand peut-être.

Les questions continuèrent.

— Monsieur le maréchal a-t-il eu connaissance de votre venue ici, mademoiselle ?

— Non, monsieur.

— Pourquoi cela ?

— Parce que mon père me gronde souvent et que je ne lui dis rien de ce que je fais.

Le cardinal sourit. L'interrogatoire reprit encore; ils parlèrent bas de nouveau; pendant tout ce temps, Philippe resta caché derrière les jupes de madame de Rougemont, hasardant quelquefois la tête pour me regarder; il avait bien plus peur que moi. Je ne sourcillai pas. La reine écoutait impatiemment; elle avança la main, puis m'examinant avec des yeux furibonds :

— Retournez d'où vous venez, emmenez Charny, et si jamais...

— Pardon, madame, interrompit le cardinal. Ma chère enfant, vous êtes fort raisonnable et fort discrète; vous en donnerez une preuve de plus en ne révélant à personne ce que vous avez vu aujourd'hui. M. le maréchal en serait très-fâché contre vous et l'on vous enfermerait au logis pour bien longtemps.

— Vous avez raison, monsieur, je m'en souviendrai.

— Cette petite fille ! dit la reine toujours prête à s'emporter, il faudrait...

J'avais la prétention de ne pas être une petite fille ; je pris un air superbe et je répondis :

— Vous verrez, madame, si je suis une petite fille !

— Emmenez-la, emmenez-la, madame de Rougemont, qu'elle parte ! Fermez les portes ! laissez Philippe avec moi. Allez ! allez !

J'entendis qu'elle ajoutait en espagnol, se penchant vers le cardinal :

— Il vaudrait mieux l'enfermer pour sa vie.

— Et son père ?

Je me retournai furieuse. Madame de Rougemont m'entraîna, elle m'accabla de reproches, me menaça des plus terribles châtiments si je revenais et si je parlais. Je ne lui répondis point. Je commençais à avoir peur : elle m'effrayait plus que la reine, parce qu'elle était laide. Néanmoins, je me tus. Nous passâmes à côté de la chaise. L'homme qui la gardait était le même que j'avais entendu, à ma première visite, annoncer la mort de mon grand-oncle. Nous ne lui parlâmes pas.

Charny et Gothon m'attendaient au milieu de l'allée.

Madame de Rougemont alla droit à eux.

— Je vous ramène cette petite imprudente, ma mie ; une autre fois ne la suivez plus et ne vous laissez plus conduire chez des gens qui ne désirent pas vous voir. Vous êtes trop heureuse qu'on ne prévienne pas Mademoiselle de la façon dont vous élevez son pupille. Adieu.

Elle s'échappa sans rien ajouter, ma mie Gothon me prit par la main, Charny de l'autre et retourna vers notre carrosse, très-penaude et très-embarrassée. Alors ma colère éclata. Je poussai des cris terribles, et mon petit compagnon comme moi, sans savoir pourquoi il criait. Gothon nous entraînait malgré notre résistance ; elle eût voulu déjà être bien loin. Je ne me souviens

plus de ce que je pensais, mais, une chose qu'on aura beaucoup de peine à croire et qui n'en est pas moins très-positive, c'est que je n'ai jamais ouvert la bouche de tout ceci. Je me promis de me taire par orgueil, pour montrer que j'en étais capable, et aussi un peu par crainte. Ce qu'il y a de sûr, c'est que la reine, c'est que le Mazarin eurent de ce moment les yeux sur moi, c'est que cette discrétion me valut de leur part une faveur constante. Jusqu'à sa mort, la feue reine-mère me reçut avec la plus haute distinction; il ne tint qu'à moi d'entrer chez elle avant et après son mariage; elle me désigna pour être chez la jeune reine, et comme le roi voulut donner cette place à une de ses fidèles; elle insista pour que je fusse la surintendante de la première Madame. Le cardinal Mazarin arrangea mon mariage avec M. de Monaco. Il faisait grand cas de moi et le répétait à qui voulait l'entendre. Jamais entre nous la moindre allusion ne fut faite à ce qui s'était passé, il n'en est pas moins vrai que cette journée décida de mon sort, ainsi que je l'ai dit, car elle fit mon avenir. Sans M. de Mazarin, qui se mit Monaco en tête, et qui le mit à mon père, j'aurais probablement épousé celui que j'aimais, ou un autre.

Voici bientôt le moment de l'introduire dans ma vie, voici le moment où son nom se trouvera à chaque instant sous ma plume, car, depuis lors, il n'est pas sorti de mon cœur. Personne ne sait jusqu'à quel point j'ai aimé cet homme, personne ne sait combien je l'aime encore, et combien la douleur de son exil contribue à la maladie qui me tuera prochainement. Je ne suis pas de ceux qu'on abuse, Fagon ne l'ignore pas, aussi m'a-t-il prévenue de me tenir prête. J'ai quelques années devant moi, et ce sera tout. Que m'importe ! Je ne suis plus jeune, je ne suis plus belle, je ne puis pas être

reine; je n'ai donc en perspective ni succès ni puissance, à quoi bon vivre alors?

Le roi Louis XIII mourut, je m'en souviens bien; je me souviens du grand deuil, et d'avoir été en personne, dans une lanterne, au premier lit de justice du petit roi Louis XIV. Je me rappelle sa gravité, et je me rappelle surtout combien je fus frappée de sa ressemblance avec mon ami Philippe. Peu de jours après cette séance solennelle, nous partîmes pour le château de Bidache, ma mère et moi; nous y devions rester seulement quelques mois, afin d'essayer de remettre sa santé : c'était son dernier remède. Mon père voulut que je l'accompagnasse, ainsi que Louvigny; il garda le comte de Guiche. Ma sœur n'était pas encore née, remarquez-le bien, par conséquent, la bonne maréchale avait encore quelque chose à faire en ce monde. Elle se rétablit, en effet, merveilleusement pendant cette campagne, et nous laissa, mon frère et moi, très-libres de nos fantaisies. Nous courions le pays comme des fils de montagnards; je montais à cheval, je grimpais les rochers, j'étais la première dans les découvertes; aussi je me rendis très-populaire dans cette province, où nous étions souverains, et l'on m'y adorait.

Un soir nous revenions d'une promenade lointaine avec notre suite de petits garçons, que l'on régalait à l'office, et qui nous avaient frayé les chemins toute la journée. J'entrai dans l'appartement de ma mère, encore mouillée d'une averse; elle m'embrassa, me grondant à moitié, selon son habitude, et dit à la gouvernante de me faire mettre un habit propre pour souper.

— Nous avons du monde, ajouta-t-elle.

— Et qui cela, madame?

— Un de nos parents, ma fille, un des cousins de M. le maréchal, le marquis de Nompar de Caumont de

Lauzun; il vient ici pour nous remettre son fils, le jeune comte de Puyguilhem, auquel votre père veut bien permettre d'étudier dans sa maison; nous le ramènerons à Paris.

Ceci ne me frappa guère, et c'était pourtant tout mon avenir. Je remontai chez moi; on m'habilla, je jouai encore quelques instants avec mes poupées, et lorsque le souper fut servi, madame de Basté me prit par la main pour m'y conduire; c'était une joie toujours nouvelle; lorsque le maréchal était présent, nous ne mangions jamais à table.

En entrant au salon, j'y trouvai les personnes annoncées. Je fis la révérence au marquis, auquel ma mère dit, de sa meilleure grâce :

— Monsieur, voici ma fille.

Il me salua, et, voulant répondre par la même politesse envers une enfant de mon âge, il me présenta le jeune comte, en ajoutant :

— Mademoiselle ma cousine, voici mon fils le comte de Puyguilhem.

Je levai les yeux sur le jeune homme, car, vous le savez, je ne suis pas timide, et je trouvai en lui je ne sais quel attrait qui me charma. Plus âgé que moi de six ans, il avait déjà l'air d'un seigneur, bien qu'il fût petit et qu'on ne pût le regarder comme un joli garçon. C'est ici le lieu de faire son portrait, je crois, non tel qu'il était alors, mais tel qu'il est devenu; c'est ici le lieu de dépeindre cet homme, qui tint tant de place à cette cour, où il en restait si peu en dehors du roi, et qui a réussi par des moyens qui eussent mené les autres à leur ruine, pour se briser plus tard sur des obstacles dont le plus niais eût triomphé. Il était, à l'époque de notre connaissance, un cadet de famille, très-pauvre, sans espérance qu'en la faveur de mon père et en sa pro-

pre habileté. Il n'était jamais sorti de la Gascogne, son pays; il était né Gascon, et je vous réponds qu'il mourra de même. S'il quitte sa prison, il parviendra encore à reprendre des dupes; c'est le sort de cet homme; il a besoin de tromper, mais il a plus besoin encore de dominer; qu'il doit être puni derrière ses murailles!

Puyguilhem, plus tard le comte de Lauzun, et si connu sous ce nom, est plutôt petit que grand, plutôt maigre que gras, plutôt blond que brun, je dirai mieux, plutôt laid que beau. Avec tout cela, il n'est personne de plus agréable, de mieux fait, de plus accompli, quand il le veut. La première fois, il ne frappe point; mais, quand on l'a remarqué, il ne peut passer ensuite inaperçu. Il a dans la taille je ne sais quelle légèreté, quelle grâce, quelle hardiesse, que je n'ai vues qu'à lui seul. Son pied et sa main sont de sa race et de sa province, c'est tout dire. Il a la jambe belle et l'étale volontiers; les bottes à manchettes ne lui plaisaient guère, il aime mieux le genre actuel. A qui la montre-t-il maintenant?

Son caractère est entreprenant, entier, téméraire jusqu'à la folie. Il a une volonté de fer, il ne plie jamais, il se brise plutôt. Son esprit est brillant, plein de saillies, mais il est extravagant et brouillon. Il pense comme dans les romans, il rêve des choses impossibles à tout autre, qui, par lui, se trouvent réalisées. Sa bravoure n'a pas besoin d'être vantée, on la connaît, et l'on sait partout que c'est un des plus honnêtes hommes de ce siècle. L'ambition est son premier mobile, l'idole à laquelle il sacrifie; ne l'a-t-on pas vu du temps de Mademoiselle? Il devint favori du roi sans y tâcher, par hasard, et il conserva cette faveur sans se ployer à aucune des exigences du monarque; il a même affecté la brusquerie; il a fait entendre à Louis XIV ce que jamais autre n'eût osé dire. Le roi l'aimait plus qu'il n'aimait le roi; mon

père, avec son cynisme ordinaire, a parfaitement dépeint cette position-là :

— Lauzun est, avec Sa Majesté le roi de France, comme une fille de joie avec un cadet de Gascogne.

Je vous prie de croire que le maréchal se servait d'autres termes que les miens.

Lauzun n'a pas de cœur; il n'aime rien, il n'a jamais aimé, c'est un parfait égoïste. Il ne donnerait pas un fétu de nous toutes, qui l'avons chéri. Il nous a foulées aux pieds, et la dernière des femmes, dont il pourrait se servir à la cour, ou ailleurs, pour son avantage, nous rejetterait bien loin, je ne l'ignore pas. Il a autant d'orgueil que moi, ce qui n'est pas peu dire. Il m'a dominée, et il me domine encore, au point de tout abandonner pour lui. Je vendrais de bon cœur la principauté de Monaco à celui qui le tirerait de Pignerol; la difficulté serait que M. de Valentinois ne la livrerait point. Quant à Lauzun, il ne m'en aimerait pas davantage pour cela, une fois qu'il serait dehors.

Il a le caractère intraitable, il ne cède point, et ne souffre pas qu'on le contredise. Avec madame de Montespan, il avait des furies à s'arracher les yeux; ils sont aussi méchants l'un que l'autre. Il n'oublie, ni ne pardonne. Quiconque lui a fait du mal, volontairement ou involontairement, est sûr de le payer tôt ou tard. Enfin, c'est l'assemblage le plus complet de défauts et de vices qu'on adore malgré soi, en les connaissant, en les appréciant, en les détestant même. Beaucoup de femmes ont aimé Lauzun, aucune n'a pu s'en guérir, en apprenant à ses dépens combien il méritait peu cet amour. Il a en lui un charme qui enivre, il dédommage en une heure des siècles de souffrances; lorsqu'il le veut, il fait de cette vie misérable un paradis qu'on n'échangerait pas contre celui des anges.

Je sais parfaitement ce qu'il a été, ce que je lui dois de chagrins, d'humiliations, de hontes; aussi je le hais à la mort. Ne croyez pas que cela soit impossible, et demandez plutôt à Mademoiselle ce qui en est. Cet homme était destiné à soumettre au joug les orgueilleuses.

Voici l'homme; revenons à l'enfant.

Pendant cette soirée, il se montra parfaitement à sa place; il parla peu, et consentit à jouer avec Louvigny, plus jeune que lui, et beaucoup moins avancé que son âge. Cependant, mon frère l'ayant frappé à la joue, en plaisantant et sans savoir ce qu'il faisait, il devint pâle comme son linge, et s'avançant vers ma mère, il lui dit avec une de ces colères qui se contiennent si mal :

— Madame la maréchale, n'a-t-on pas enseigné à M. le comte de Louvigny qu'un gentilhomme ne se frappe jamais à la joue?

Si vous l'eussiez vu en cet instant, comme il grandissait!

Le lendemain, M. son père partit, et il devint le commensal de la maison. M. le maréchal en avait donné l'ordre. Il ordonnait aussi de le traiter comme un de mes frères, de lui rendre les mêmes soins, de ne pas faire de différence entre eux. Les Nompar sont de grande race, et mon père le savait.

On a dit de moi que je n'avais jamais eu d'enfance. Il en eut moins encore. On nous rappela à Paris. Les troubles commençaient. Mon père voulait tenir en grand état sa maison; il avait besoin de sa femme, non qu'elle l'aidât considérablement, mais sa présence et son nom étaient tout. Pendant le voyage, que nous fîmes en litière, ma mère et moi, Puyguilhem me bouda constamment; il resta sans cesse avec le gouverneur et mon frère, soit dans leur carrosse, soit à cheval. Il faisait le

jaloux du comte de Guiche, parce que j'étais joyeuse de le revoir.

— Vous m'aimez donc moins que vos frères, ma cousine? me disait-il. Eh bien, aimez-les si vous voulez; moi, je ne vous aimerai plus.

J'en pleurais toutes mes larmes, car, au contraire, mes frères étaient loin de lui dans mon cœur. Nous ne fîmes la paix qu'à Paris, longtemps après. Nous nous voyions si peu ! Il fut sur-le-champ adopté par le maréchal et mes oncles. Il les suivit partout. Le chevalier de Gramont lui trouvait des dispositions admirables et voulait les cultiver, disait-il. Quelle belle culture que celle-là !

C'est au moment des *Importants*, lorsque le duc de Beaufort, le *cousin de Charny*, se mit à leur tête et compta diriger les affaires. L'hôtel de Gramont était littéralement envahi, car mon père hésitait encore ; il ne se décidait pas si vite. Il pesait d'abord le pour et le contre. La cour lui faisait mille promesses auxquelles il tendait la main ; les Importants lui annonçaient monts et merveilles. Souvent on le mettait au pied du mur ; nous lui servions alors de faux-fuyants.

— J'ai des enfants, répondait-il, je dois penser à eux.

Puis il faisait une révérence et tournait les talons.

En ce même temps arriva la fameuse histoire des lettres d'amour trouvées chez madame de Montbazon et que celle-ci attribua à madame de Longueville. Ce fut une rumeur générale ; chacun prit un parti : les hommes pour madame de Montbazon, les femmes pour madame de Longueville, que madame la princesse sa mère défendait à outrance.

De tout ceci je ne sais rien que par ouï-dire, j'étais trop jeune ; j'entendais quelquefois parler, mais je ne retenais guère. J'écrirai tout à l'heure, en quelques pages seulement, ce dont je me rappelle du temps de la

Fronde, les scènes que j'ai vues, où j'ai même joué un rôle. Le reste se trouvera dans les historiens. D'ailleurs, je n'écris pas l'histoire de France, c'est mon histoire à moi. Quand les intérêts de la France se trouveront mêlés aux miens, il me faudra bien m'en occuper; autrement, je me tais. Que m'importent les affaires de ce temps, à présent que rien ne m'importe plus! Cependant, si j'avais été autre chose qu'une enfant à cette époque-là, j'aurais cherché les aventures comme Mademoiselle. J'aurais fait parler de moi, je vous en réponds.

Le maréchal se décida, il prit parti pour la cour. Ma mère y contribua par ses prières continuelles et ses obsessions.

— Songez à mon oncle, monsieur, lui disait-elle; songez qu'il nous a mariés et que vous ne pouvez vous déclarer contre le roi, contre le cardinal Mazarin, son élève.

C'était la même antienne à perpétuité.

M. de Beaufort vint en personne faire des reproches à mon père.

— Nous comptions sur vous, monsieur le maréchal, lui dit-il de son air enragé.

— Et moi aussi, j'y comptais, monsieur; mais que voulez-vous? madame de Gramont a exigé... Vous comprenez... la mémoire de son oncle... Ce qui ne m'empêche pas d'être fort serviteur de la maison de Vendôme.

— Vous jouez un mauvais jeu, je vous en avertis. J'ai pour moi le peuple, et si Louis XIV, le pauvre innocent! est le roi de la noblesse, moi je suis...

— Le roi des Halles, monsieur; je le sais fort bien.

Ce fut lui qui lui donna le premier ce titre, dont le duc de Beaufort fut assez simple pour être flatté. Le lendemain, cela courait Paris, et on ne l'appela plus autrement.

Quelques semaines après, M. de Beaufort fut arrêté. Mon père, ce jour-là, en rentrant, embrassa la maréchale, ce qu'il ne faisait jamais, et lui dit :

— Vous êtes une merveille de sagacité, madame.

La pauvre femme pensa en tomber à la renverse.

Il arriva, vers la même époque, une chose que je n'oublierai jamais. Je jouai, ainsi que Puyguilhem, un rôle dans cette aventure, qu'une seule personne eût pu nous éclaircir, et cette personne ne parlait point, c'était le cardinal. Mon père et ma mère même n'ont pas été plus instruits que nous. Voici le fait :

Un matin, mon oncle le chevalier, l'homme de ce monde le plus léger et le plus futile, vint de bonne heure chez mon père. Il avait un de ces airs solennels qui annoncent quelque chose, surtout chez les gens de cette espèce. Mon père s'en aperçut à l'instant.

— Qu'y a-t-il, chevalier? Vous avez l'air de porter le monde, lui dit-il.

— J'ai besoin de vous parler seul, monsieur ; j'en demande pardon à la maréchale, et quant à ces enfants....

— Ils vont rentrer chez eux avec leur mère, même votre élève, à qui vous apprenez de si belles choses.

Nous sortîmes en effet. Ce qui se passa, je ne le sais pas en détail. Le chevalier apportait à son frère une lettre remise par un inconnu à sa porte. Par cette lettre, on annonçait au maréchal que le soir même, à neuf heures, il eût à tenir sa maison à la disposition d'un ami, pour y recevoir un étranger ; que cette entrevue était un secret important, et que, par conséquent, personne, fût-ce le maréchal ou ma mère, ne devait se trouver au logis. Le billet portait la marque, très-connue, des serviteurs d'Anne d'Autriche, par laquelle elle leur transmettait sa volonté. Mon père devait obéir ; quant à mon oncle, il n'y comprenait rien, n'étant en tout ceci qu'in-

termédiaire, pour plus de sûreté, sans doute, et n'ayant jamais été initié à quoi que ce fût en politique, pour de bonnes raisons.

Les ordres s'exécutèrent. Ce bon temps de la Fronde était fort étrange ; il arrivait les choses les plus inouïes sans que personne s'en étonnât. Jamais on ne pourra les raconter, fît-on mille volumes de Mémoires sur cette époque. Tous les hommes et toutes les femmes intriguaient, chacun dans leur sens et chacun pour soi. On changeait de parti selon son intérêt ou sa fantaisie; tout était mystères, menées inconnues, aventures ténébreuses ; on se vendait, on s'achetait, on se trahissait, on livrait la vie des autres souvent en marchandant fort peu, et cela avec une bonne grâce, une gaieté, une élégance qui ne ressemblent qu'à notre nation ; aucune autre n'y eût pu tenir.

Ce jour dont je parle, nous étions brouillés Puyguilhem et moi, pour jouer à M. Le Grand et à mademoiselle de Chemerault, et nous nous étions donné rendez-vous, à la nuit tombante, dans un petit cabinet des livres, où le maréchal s'enfermait pour dormir, sous prétexte d'étudier l'art de la guerre dans des in-folio, qu'il n'ouvrait jamais. Hors ce moment, ce cabinet était l'endroit le plus solitaire et le plus retiré de la maison. Il avait issue sur le grand cabinet du maréchal, et une fenêtre-porte ouvrait de l'autre côté sur le jardin. Le grand cabinet était justement l'endroit choisi pour le rendez-vous mystérieux. Le nôtre était pour nous d'une bien autre importance ; il fallait s'échapper, il fallait mettre en défaut madame de Basté et l'écuyer du maréchal, qui gardait Puyguilhem ; il fallait nous retrouver là au moment indiqué ; mes rendez-vous sérieux ne m'ont pas donné depuis une émotion plus vive. Le cœur me battait. Je mis la main sur ma poitrine pour en comprimer les

palpitations. J'étais à huit heures et demie dans notre asile ; Puyguilhem m'y attendait. Nous nous étions glissés par le jardin, ne prévoyant guère ce qui allait nous arriver plus tard.

Je commençai mes mines et mes agaceries ; mon cousin cherchait à m'embrasser tout bonnement, ce dont je ne me défendais qu'en qualité de mademoiselle de Chemerault, car pour mon compte, je n'y faisais point de façons quand on ne me voyait pas. Au moment le plus intéressant, nous entendîmes marcher sur le degré de pierre, et, à travers les carreaux qui laissaient passer les rayons de la lune, nous aperçûmes un homme qui montait.

— Nous sommes perdus ! dis-je en cachant ma tête.

IV

C'était le valet de confiance de mon père ; il venait fermer à clef les volets de notre porte et ne se doutait pas de notre présence. Je fus au moment de crier, Puyguilhem me mit la main sur la bouche.

— Nous sortirons par l'autre côté, me dit-il.

Au même instant, on entra dans le cabinet du maréchal. La peur nous prit bien plus fort encore, je me serrai contre mon cousin, moi d'ordinaire si hardie. Je ne sais d'où venait cette crainte, peut-être l'instinct de la pudeur qui s'éveillait déjà. Nous entendîmes marcher, aller, venir, c'était une personne seule, probablement le laquais préparant les flambeaux et les siéges. Nous eûmes la même pensée, mon compagnon et moi. Mon père allait venir travailler. C'en était fait de nous.

— On nous séparera ! dit Lauzun avec fatuité.

Après quelques instants, tout redevint tranquille.

— Si nous sortions, lui dis-je, car j'ai grand'faim,

— Et moi donc!

C'était l'heure du souper, notre estomac le savait. Je marchai sur la pointe du pied, pour quitter ma cachette, mais un bruit du dehors me repoussa en arrière. Deux hommes furent introduits dans la pièce voisine, le mouvement des chaises, un moment d'hésitation auparavant, nous prouva qu'on s'asseyait après les cérémonies convenables.

— Mon cousin, repris-je bien bas, nous ne nous en irons plus.

J'avais grande envie de pleurer. Lauzun me consola. Il prenait des airs d'amant qui me charmaient, je le trouvais tout à fait dans le personnage de M. Le Grand. Un éclat de voix d'un de nos voisins attira notre attention, cette voix nous était inconnue, ainsi que celle de l'autre interlocuteur. Pour la seconde fois dans une si courte existence, j'allais me trouver à portée d'un secret important, et, comme l'autre, ce secret me resterait caché.

Ils se parlèrent plus bas alors, nous n'entendîmes rien qu'un murmure. Le premier qui s'était exclamé continua :

— Quoi! monsieur, les Vendôme?

— Tous?

— Moins la maison de Condé, monsieur.

— C'est vrai. Et pourtant, il reste encore une hydre à cent têtes.

— Je vous apporte la plus dangereuse.

— Le ferez-vous?

— Je le ferai.

— Nous tenons le duc de Beaufort, nous le tenons bien.

— De bonne foi, monsieur, qu'est-ce que le duc de

Beaufort? Un bras sans cervelle, un héros de carrefours, une goutte du sang d'Henri IV mêlée à je ne sais quel limon grossier.

— C'est vrai.

— Au lieu que *lui!*

La conversation recommença de la même manière, j'écoutais en vain ; le discours fut long, il dégénéra en une discussion assez vive. Dans les temps où nous vivions, la chose était concevable. Je viens de le dire, on conspirait les uns contre les autres, on se jouait des tours affreux et l'on traitait la question de vie ou de mort comme la plus secondaire. Ce qu'il y eut de singulier, c'est que, devenue femme d'un des grands seigneurs de France, d'un prince souverain étranger, mêlée par mes relations à ce qu'il y avait de considérable, cette occasion ne s'est plus présentée. Je n'ai été initiée à rien, ni volontairement, ni par hasard. Il est vrai que le roi a mis la chose sur un autre pied, et que, d'ailleurs, je me soucie peu de la politique.

— Monsieur disait-on à côté de nous, pouvez-vous m'en répondre?

— Sur ma tête, monsieur.

— C'est grave, au moins.

— C'est certain.

— Donnez-m'en des preuves ; il m'en faut sur-le-champ.

— Enfin, monsieur, je ne demande ni argent, ni honneurs, rien que la permission d'agir, rien que le droit de délivrer la reine, le jeune roi, d'un ennemi implacable. Est-ce trop ?

— Vous le haïssez donc bien?

La réponse, qui dura quelques minutes, nous échappa encore ; on sentait pourtant l'animation dans cette voix qui se contraignait, qui se forçait à s'éteindre. L'autre

ne répliquait pas, il écoutait sans doute et bien attentivement. Il y eut un silence assez prolongé.

— Monsieur, nous ne pouvons accepter un marché semblable.

— Un marché ! Est-ce que je vous demande quelque chose pour ce service ?

— Vous nous demandez l'impunité d'un crime, vous nous demandez la sûreté d'une vengeance; n'est-ce pas assez ? Si nous l'acceptions, ne serions-nous pas complices, et l'odieux de ce meurtre ne retomberait-il pas sur nous !

— Jamais ! J'accepte tout.

— Allez donc, monsieur; alors, vous n'avez pas besoin de nous pour être responsable de vos œuvres. Faites ce qui vous conviendra.

L'argument n'était pas inattaquable, car l'homme à la vengeance débattit la question de la même manière. Nous trouvions la séance longue ; il se leva enfin, et voici ses derniers mots :

— Je vais faire part de votre proposition à qui de droit, et je vous transmettrai la réponse.

— Où cela ?

— Vous en serez prévenu. On trouvera une maison pour nous recevoir.

— Et d'ici là, qui m'assure que je ne serai pas inquiété?

— La parole de la reine que je vous donne en son nom.

— C'est bien !

Il se fit encore des cérémonies pour partir, puis la porte se referma, puis le silence; nous étions libres ! Je m'élançai, Lauzun m'arrêta.

— Ma cousine, ne parlons point de ceci.

— Je sais bien autre chose que je ne dis pas ! répliquai-je avec dédain.

Nous nous échappâmes. Grâce à Dieu, ma gouver-

nante disait ses prières, et le souper n'était point servi encore. Elle se contenta de mon assurance que je n'étais point sortie de chez moi, car on lui avait recommandé d'y veiller. Quelle étrange gouvernante que madame de Basté ! La plus honnête, la plus sainte de tout l'univers, mais la plus facile à tromper ; elle dormait la moitié de sa vie, l'autre moitié elle récitait des patenôtres et se coiffait. Ignorante comme un capucin, elle me fit apprendre à lire, à écrire fort mal l'espagnol, sans grammaire, et voilà tout. Bonne jusqu'à la faiblesse, elle ne me contrariait point et souffrait que je lui manquasse de respect. Ma mère plaçait en elle sa confiance ; mon père s'en reposait sur toutes deux, il avait bien autre chose en tête ! Ma gouvernante était, du reste, une femme de bonne maison, ruinée sous la Ligue, parente éloignée du maréchal et qu'il considérait. On verra dans la suite jusqu'où les négligences de cette pauvre dame nous conduisirent toutes deux.

J'ai souvent cherché à m'expliquer ce que j'avais entendu dans le cabinet, et mes lumières, réunies à celles de Lauzun, nous ont amenés à y rattacher le fait suivant, que Dieu me pardonne si je me trompe !

Monsieur, les princes du sang et beaucoup de courtisans furent invités à un régal que faisait la reine au palais neuf, à Saint-Germain ; on y but avec tant d'excès, que le duc d'Orléans, très-facile à enivrer, comme les gens faibles, marchant vers le minuit dans la galerie, pour se remettre, se jeta tout habillé sur un lit, placé là pour quelque gardien. Il était enveloppé dans son manteau, connu à la cour, à cause du gros diamant qui le soutenait, et pour lequel Mademoiselle s'est tant disputée avec Madame sa belle-mère. Personne ne passa de deux heures, jusqu'à ce que M. de Candale, en se retirant dans sa chambre au palais, s'approcha pour

voir qui dormait ainsi ; il reconnut le prince. Monsieur avait parmi ses pages un frère de Louison Roger, qu'il aimait et qui ne le perdait jamais de vue, l'enfant se promenait sur le degré ; apercevant un homme près de son maître, il vint. M. de Candale lui demanda si Gaston était malade.

— Non, monseigneur, il est ivre.

— Eh bien, dit charitablement le duc, emportons-le chez moi, il n'est pas séant que l'oncle du roi soit vu en cet état par la canaille des estafiers qui loge ici.

Ils l'emportèrent, en effet, oubliant le manteau sur le lit. M. de Candale donna congé au page de se reposer, ajoutant qu'il veillerait sur Monsieur et que sa chambre était trop petite pour contenir trois personnes. Le page s'alla jeter sur le matelas, s'entortilla du manteau et s'endormit, la tête cachée par le feutre de son maître, oublié aussi, qu'il se posa, en manière de rideau, par-dessus l'oreiller.

Monsieur se réveilla le matin, remercia Candale et demanda son page. On l'alla querir, et l'on trouva le pauvre petit avec un poignard dans le cœur, le manteau percé, le chapeau à la même place ; on l'avait ajusté si droit, que ses yeux ne s'ouvrirent pas.

Jugez quelle surprise, quels cris ! un meurtre dans le château royal, sur un enfant, un favori de Monsieur ! On examina l'affaire de tous les sens, on ne put rien découvrir. Les sentinelles affirmèrent n'avoir vu personne. Cela fit du bruit pendant quelques jours, et on l'étouffa soigneusement, malgré les réclamations du duc d'Orléans, criant qu'il donnerait la moitié de son apanage afin de connaître la vérité. Le peuple et les Frondeurs en herbe accusèrent le cardinal. Le page avait été certainement pris pour son maître, à cause du manteau et du chapeau, personne n'en doutait.

Monsieur consulta les devins. Campanella lui montra le visage du meurtrier dans un miroir : il ne le connaissait pas. Le sorcier, par son art de magie, en fit tirer un portrait, dont on répandit le plus de copies possible afin de faciliter les recherches ; ce fut inutile. Je ne vois que cette circonstance dans les événements survenus, qui puisse se rapporter à ce que j'ai appris d'une façon si étrange. Et encore n'avons-nous pas pu deviner quel était l'homme, et pourquoi il haïssait si fort Monsieur. Ce sera quelque complice de ses conspirations contre le cardinal de Richelieu, qu'il aura perdu par sa faiblesse, son indifférence et son manque de foi, car des rivalités d'amour, il n'en eut guère qui en valussent la peine. Les deux fils de Henri IV, du vert galant, ne tenaient pas de lui.

Pendant ces premiers jours de la régence, la révolution d'Angleterre éclata, et la sœur de ces deux princes, l'épouse de Charles Ier, chassée, ou plutôt poursuivie, se réfugia en France, avec ses enfants. Elle fut d'abord reçue en reine et conduite au Louvre, où on lui donna de beaux appartements et où elle eut une grosse cour. A peine y était-elle établie, que ma mère eut l'honneur de la voir en particulier ; la reine fit de grandes démonstrations de joie ; elle l'avait beaucoup connue dans sa jeunesse, le cardinal de Richelieu, comme le cardinal Mazarin, ayant approché sa famille le plus possible des personnes royales.

La reine d'Angleterre eut la bonté de me demander pour être des amies de la princesse Henriette, sa fille ; on m'y conduisit dès le lendemain : de là mes habitudes et ma familiarité avec elle. La princesse d'Angleterre s'engoua de moi et de ce que l'on appelait mon intelligence prodigieuse. A dater de ce jour, nous ne nous quittâmes plus, et mon existence se passa entre

elle et Puyguilhem. Celui-ci, jaloux de tout, me faisait la mine lorsque je restais longtemps au Louvre, il ne travaillait à aucun de ses exercices et refusait même de manger. On en riait à l'hôtel de Gramont, mon père plus que les autres.

— Ce hardi compagnon ne regarde pas au-dessous de lui, disait-il, cela promet.

Il a tenu ses promesses, en effet, il ne les a que trop tenues !

Je passe sous silence les troubles, les barricades, les batailles, M. le coadjuteur et le président Broussel, le parlement et les princes, tout cela est de l'histoire, mais il est plusieurs événements cependant que je veux dire, parce qu'ils m'ont frappée. D'abord, ma courte connaissance avec ce pauvre Tancrède de Rohan, qui ne pouvait manquer à ma recherche, en sa qualité de bâtard, car il l'était bien, quoiqu'il ne le fût pas; c'est-à-dire que madame de Rohan l'avait mis au monde sans que son mari s'en mêlât, et qu'il n'en était pas moins Rohan pour cela, malgré les réclamations de madame sa sœur qui défendait aux autres ce qu'elle a tant fait elle-même. Il fut amené chez mon père par la duchesse, et il y plut à tous. Je le trouvai plus beau que mon cousin, ce dont celui-ci se mit en furie et lui eût volontiers cherché querelle. Une tristesse profonde régnait sur ce pâle visage, et, comme il le répétait lui-même, il était né pour le malheur. Son histoire est des plus touchantes : enlevé chez sa nourrice, élevé en Hollande par un mercier, il se crut longtemps un misérable orphelin. Madame de Rohan le cachait, disait-elle, à cause de ceux de la religion, qui l'auraient voulu pour leur chef et pour recommencer les guerres. Le grand duc de Rohan connaissait son existence et l'aimait comme un fils unique, toujours à ce que disait madame de Rohan.

Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il ne parut qu'après sa mort, tout à coup, venant réclamer l'héritage, dont mademoiselle sa sœur se croyait bien maîtresse, sans contestation possible. Ce fut une grande rumeur, le parlement, saisi de l'affaire rendit un jugement saugrenu, qui ne décidait rien.

Mais Dieu devait décider pour lui. Tancrède avait dix-sept ans, il semblait en avoir vingt. Sa tristesse et ses réflexions continuelles le vieillissaient encore. Dès qu'il me vit, moi, qui n'avais rien non plus d'une fille de mon âge, il annonça à sa mère qu'il n'accepterait jamais d'autre femme. Ce furent des étonnements, d'autant plus que rien n'était moins sûr que son état, malgré les espérances qu'on en conservait. Madame sa mère avait été et était encore une des personnes les plus galantes de la cour. Elle aimait les jeunes gens et leur eût donné une partie de son bien, si sa fille n'y eût mis bon ordre. Celle-ci épousa, malgré vent et marée, M. de Chabot, dont elle fit un duc de Rohan, et ils tenaient fort, on le conçoit, à ce que Tancrède ne fût point reconnu ; peut-être la dame plus encore, car plus de duché, elle était madame de Chabot, bien maigrement.

Mon oncle le chevalier, pour lors abbé de Gramont, dont il était bien marri, s'avisa de faire la cour à mademoiselle de Rohan, Chabot l'appela en duel. L'abbé y alla bravement ; une fois sur le pré, il se frotta les mains et dit qu'il avait froid. Chabot ne valait guère mieux, les voilà qui se regardent, l'un et l'autre voyaient la figure d'un grand couard.

— Pourquoi nous battons-nous ? dit Chabot.

— Ma foi ! monsieur, répondit l'abbé, je n'en sais rien, et il me semble que nous ne nous battons guère. C'est peut-être à cause de ce que j'ai demandé à ma-

dame la duchesse si mademoiselle sa fille avait toujours le droit de parer sainte Catherine. Ce n'est pas moi qui ai inventé la réponse, mais il est de fait qu'elle m'a riposté :

« — Hélas ! l'abbé, elle est si négligente, qu'elle pourrait bien avoir laissé le chapeau de la sainte en quelque coin, avec ses coiffes.

Chabot écumait, et il ne disait mot. Il gelait à pierre fendre, ils tremblaient tous les deux, autant de peur que de froid. Enfin, ils ne se battirent point. Mon père, apprenant cela, s'écria en colère :

— Mon frère ne veut point de ses abbayes, et parle de s'intituler chevalier. Je l'enverrai à mon père, dans une valise, par le messager, pour en faire un moine.

C'était une étrange vie que celle de madame de Rohan la mère. Elle changeait volontiers de galants, et sa liste était longue. Les principaux furent : MM. de Candale, Miossens et Jarzé. Tancrède était le fils de M. de Candale, bien qu'il eût un toupet de cheveux blancs, comme le duc de Rohan, son autre père, ce dont la duchesse menait grand bruit. Elle se retira à Romorantin avec lui, et s'en fit donner la capitainerie, afin de lui réserver quelque chose. Dès que la guerre civile commença, elle le renvoya à Paris et lui recommanda de faire rage contre M. le prince, qui se déclarait le soutien de sa sœur et son plus grand ennemi. En racontant cette circonstance à ma mère, il disait :

— M. le prince aura beau faire, je sais qui je suis et je tiendrai le pavé.

Il continuait ses exercices; du matin au soir à l'académie, il ne la quittait que pour moi, je n'en étais pas peu fière, car on ne parlait que de lui. Les plus belles dames le voulaient pour serviteur, c'était le héros du jour. Il n'entendait que mon nom. S'il eût vécu, je l'au-

rais sans-doute épousé, car on a su depuis que le parlement allait le recevoir duc de Rohan, et que ses Bretons allaient lui faire rendre ses terres, ils détestaient Chabot, qu'ils appelaient un intrus. Il s'en fallut de peu qu'ils ne le jetassent à la porte, quand il vint présider les états.

La veille de la sortie de Vincennes, il galopa jusqu'à Paris, afin de me voir; il était plus triste que de coutume, on le trouva changé.

— Vous vous donnez trop de peine, monsieur, lui dit ma mère.

— C'est qu'en l'état où je suis, madame, il ne faut pas s'endormir, si je ne vaux quelque chose, je n'ai plus de ressources à espérer.

Je l'écoutais avec admiration, j'ai toujours aimé les braves. Puyguilhem n'était point au logis ce jour-là, et je me laissai cajoler plus à mon aise. Les dames présentes n'en revenaient pas de nous voir. Une femme de vingt ans n'eût pas su mieux entendre les discours d'un galant. Je me souviens que je pris l'éventail de ma tante et j'en jouai. Nous nous promenions dans la galerie, où il y avait quantité de belles fleurs, quoique ce fût le dernier jour du mois de janvier; ma mère y tenait beaucoup. On ne le troublait point.

— Mademoiselle, me disait Tancrède, me laisserez-vous vous aimer et vous mériter par mon épée?

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur, répondis-je en minaudant, ainsi que je le voyais faire aux précieuses de la cour.

— Oh! mademoiselle, je suis jeune, je suis peu de chose encore, mais si vous vouliez me le promettre, je prouverais à tous que je suis bien un Rohan. Vous ne savez pas combien vous êtes mon unique pensée, combien j'ai toujours votre nom sur les lèvres et votre

image devant les yeux. Ce matin, qu'il faisait froid, la forêt de Vincennes étincelait, au lever du jour, comme une aigrette de diamants; c'était un spectacle magnifique. Je sortis de mon quartier, afin de m'entretenir avec votre idée, ma compagne ordinaire, et comme je me sentais fort en m'appuyant sur votre souvenir ! j'aurais, je crois, bouleversé le monde. Je marchais toujours sans savoir où j'allais, sans penser que l'ennemi n'était pas loin; j'aperçus tout à coup, au détour d'une allée, une petite maison, au toit pointu, bien cachée parmi les arbres, et que je ne connaissais pas; elle semblait un nid dans le feuillage, et je songeai qu'il y ferait bon enfouir ses amours.

— Je sais, je sais, répondis-je.

— Cette maison était habitée, et déjà on s'éveillait pour partir.

— Partir?

— Oui, j'ai vu monter dans un carrosse une vieille dame, un joli enfant et une servante, avec quantité de coffres arrangés par un vieux laquais. Les chevaux qui traînaient le carrosse étaient marqués d'un chiffre, comme ceux des gens du roi. Un gros de cavaliers armés l'entourait, commandés par un gentilhomme que j'ai vu quelquefois en différents lieux, ici, et qu'on appelle M. de Saint-Mars. Ils me regardèrent de travers, et leur chef s'avança jusqu'à moi; il me demanda, avec politesse, si j'avais affaire à eux et si j'étais seul.

— Je me promène, monsieur, répondis-je, je suis seul, et je n'ai affaire à personne qu'à ma pensée.

Il me salua, et tout partit au galop.

— Pauvre Philippe ! songeai-je, où le conduira-t-on ?

— Et moi, mademoiselle, poursuivit Tancrède, je continuai à marcher. Bien des espérances marchaient devant moi, il me semble pourtant que ces espérances

me fuyaient. Je les voyais comme des anges, en robes blanches, planant au-dessus de ma tête ; je cherchais à les saisir, elles s'envolaient à tire-d'ailes, et, se retournant vers moi une fois encore, toutes me montraient votre visage baigné de pleurs, m'envoyant un adieu. Je mourrai bientôt.

— Monsieur, repris-je, ce sont là des enfantillages.

Il ouvrait ses grands yeux, si sérieusement tendres, et me disait :

— Nous devrions, vous et moi, être des enfants, en effet, et nous parlons comme ceux qui ne le sont plus. C'est qu'on mûrit vite au feu des événements et des guerres civiles. Nos pères et mères, à nos âges, étaient jeunes, mais ceux d'avant avaient la Ligue, et qu'auront les enfants à naître? Tenez, par moments je crois que la vie est funeste et qu'il fait meilleur là-haut.

— Vous êtes pourtant de la religion, monsieur.

— Oui, mademoiselle, comme mon père et ma mère.

— Alors, je ne saurais vous épouser, car je ne voudrais pas aller au prêche à Charenton.

— Est-ce que M. de Chabot, mon beau-frère, y va?

— Et vous ne vous ferez point catholique?

— Je n'y pense pas avant d'être reconnu pour ce que je suis, sans quoi l'on dirait que j'ai voulu séduire mes juges. Si jamais je fais abjuration, ce sera pour l'amour de vous, mademoiselle, et aussi pour la Vierge Marie.

— Pour la Vierge Marie?

— Oui. Je ne puis assez vous dire combien je l'aimerais, elle est si belle et si divine! La mère de Jésus-Christ! mais elle est toute-puissante, toute bonté, elle doit tendre la main à ceux qui souffrent, elle qui a tant souffert; elle doit protéger les orphelins, les abandonnés, elle doit être notre mère, enfin une mère pure, sans tache. Ah! je me surprends souvent à la prier!

— Vous n'êtes pas huguenot, alors, car c'est pour eux une abomination.

— Voici l'heure de retourner à mon poste : je vous dis adieu, mademoiselle, je vous remets à Dieu. On annonce pour demain une escarmouche d'avant-garde; j'y serai le premier. Ne me donnerez-vous point un de vos rubans, afin de me porter bonheur? Ne me refusez pas, je vous en conjure... Qui sait? c'est peut-être la dernière chose que je vous demande.

Je fus si touchée de sa prière et de son regard, que les larmes me vinrent aux yeux. J'ôtai un de mes nœuds d'épaule et je l'attachai à son épée. Il était bleu et blanc. Madame la marquise de Sévigné passait près de nous, allant faire la révérence à ma mère ; elle s'arrêta.

— Voyez les beaux enfants, dit-elle à son oncle, l'abbé de Coulanges, qui l'accompagnait; ils jouent à la poupée d'amour.

Tancrède en devint rouge de vergogne, et le regarda fièrement. Je la conduisis jusqu'à la porte. Lorsqu'elle fut fermée, il me sembla entendre un grand soupir; je regardai autour de moi : j'étais seule. J'eus peur, et je me sauvai dans ma chambre. Si mon cousin eût été là !

Le lendemain, dans cette escarmouche qu'il m'avait annoncée, il reçut une arquebusade à travers le corps. On le ramassa sur le champ de bataille, mourant, mais ayant encore sa connaissance; on le transporta au château du bois de Vincennes. Son caractère resta le même; il ne faiblit point, et ne voulut point donner à ses ennemis la joie d'une pareille capture. On l'interrogea, il répondit en hollandais, ne parla que hollandais et ne voulut passer que pour un Hollandais. Il demanda une plume et de l'encre à une espèce de ritmestrer au service de M. le Prince, et écrivit quelques mots à son valet de chambre ; c'étaient des adieux pour

moi et pour sa mère, sans nommer personne ; puis il mourut presque de suite après. On me rapporta mon ruban.

Je ne dirai pas que j'en fus touchée, c'est trop pour cet âge : j'en fus frappée. Depuis, je l'ai regretté davantage, j'ai mieux senti sa perte, et je suis persuadée qu'il m'eût aimée de toute sa vie autrement que je ne l'ai été.

Il fut tué par les troupes de mon père, alors du parti de la cour, le lendemain de la défaite du chevalier de Sévigné, à la tête du régiment de Corinthe au coadjuteur, que l'on appela la *Première aux Corinthiens.*

V

J'avais appris de la sorte le départ de Philippe, et, tout enfant que j'étais, cette séparation sans terme me semblait cruelle à supporter. Je n'avais dit mot au pauvre Tancrède, dont la mort me frappa presque en même temps, mais j'ai toujours été de nature à ne rien oublier. Voilà pourquoi je n'ai jamais pu souffrir M. de Monaco, qui m'a insultée le jour de mes noces, ainsi que je le raconterai en son temps. Je l'ai tourmenté, il me l'a rendu ; seulement il me l'a rendu sottement, comme un sot qu'il est : il a ameuté les rieurs contre lui, et il est parvenu à me donner raison, malgré mes torts. On rit de lui, on leva les épaules de pitié, on se raconta tout haut et tout bas ses extravagances, et jamais il n'a pu gagner qu'on le plaigne, bien qu'il soit à plaindre, j'en conviens, dans le genre de malheurs qu'il a choisi.

Laissons là M. de Monaco, nous aurons assez à en par-

ler dans la suite; à présent, je suis encore ce que j'enrage de ne plus être, en effet, la petite de Gramont, enfant gâté, modèle en miniature d'une coquette et d'une dame de qualité, et aussi, comme je vais le dire, d'une héroïne; peu de personnes peut-être eussent montré autant de courage et de présence d'esprit que moi.

J'ai promis de raconter succinctement les deux seules circonstances de la Fronde auxquelles j'aie pris une part active. Le reste, je ne l'ai vu qu'à travers les récits des autres, et je n'en sais pas assez long pour ennuyer d'une chose si connue. On a mis cela partout; le dernier hobereau de province a son histoire de la Fronde, ou, quand il n'en a pas, il en invente. Je ne vous en importunerai donc pas longtemps.

Mon père, ainsi que tous les seigneurs de cette époque, changea deux ou trois fois de parti, et entra successivement dans l'un ou dans l'autre; mais, plus que les autres grands seigneurs, il était toujours parfaitement reçu, parce qu'il se préparait les voies : il avait un otage quelconque dans tous les camps; et puis, semblable au singe de la Fontaine, lorsqu'il essaya la couronne, dans une de ses fables nouvelles que je lisais l'autre jour, le maréchal de Gramont passait si bien à travers la difficulté, s'en faisait un cerceau si facile, que c'était merveille de l'entendre.

Par exemple, le roi déteste qu'on lui rappelle aucun incident de sa minorité, il déteste surtout ceux qui ont embrassé la défense du parlement et de MM. les princes, ne fût-ce que pour quelques jours, il ne souffre pas une allusion à ce temps-là : eh bien, mon père lui raconte ces vieilles histoires, et il ne manque pas d'ajouter en clignant son œil :

— C'était dutemps que nous servions Votre Majesté contre le *sieur* Mazarini.

A quoi le roi ne manque pas non plus de rire aux éclats à sa manière, car Louis XIV, par dignité, ne rit jamais, même dans l'intimité la plus grande. On ne se fait bien une idée de ce soleil-là qu'après avoir été brûlé par ses rayons.

C'était donc au bon temps de la révolte, où Paris vivait sens dessus dessous, et ne s'en portait pas plus mal pour cela. La cour avait une peur épouvantable, M. le cardinal Mazarin surtout. Mon vaillant grand-oncle, l'autre cardinal, n'eût pas tremblé pour si peu. On se résolut donc à repartir de nouveau (ils étaient déjà partis une fois), mais il fallait le plus grand mystère, car la populace s'y fût opposée, et la populace n'y fait pas tant de façons. On mit peu de monde dans le secret, pas même les intimes de la reine, mais mon père en fut.

Tous les ans, le 5 janvier, il donnait un grand souper où on tirait les Rois; d'ordinaire, la fine fleur des galants y assistait, voire même les princes, et on nous faisait venir au dessert, nous et beaucoup d'autres enfants de qualité, avec lesquels nous jouions à la fête. Ce jour-là, ce fut comme de coutume, M. de Nemours, madame de Longueville et le duc de Bouillon y étaient; il fallait l'effronterie du maréchal pour faire de ces choses-là.

Le souper fut magnifique et mon père charmant; la maréchale, qui ne se doutait de rien, fut à l'ordinaire. Madame de Longueville fut reine et M. de Nemours fut roi. Vers une heure, chacun se retira, malgré les sollicitations du maréchal, qui souhaitait en apparence prolonger la nuitée. Aussitôt, il monta dans l'appartement de ma mère, qui, par goût, ne pouvait souffrir le rez-de-chaussée et se tenait toujours au premier; j'y étais avec Guiche, Louvigny et Puyguilhem; les étrangers nous avaient quittés depuis longtemps. Ma mère

donnait ses ordres à ses femmes et aux nôtres, parce que le lendemain on nous menait à l'église de bonne heure; Puyguilhem, selon sa morgue ordinaire, y voulait aller avec Guiche et les écuyers du maréchal, ma mère lui prêchait la modestie.

— Madame, dit le maréchal en entrant, tout botté, nous allons partir à l'instant.

— Nous partons, monsieur! à cette heure?

— Non pas vous, non pas Louvigny, non pas Puyguilhem, non pas mademoiselle de Gramont, mais Guiche et moi avec une partie des mes gens.

— Ce voyage ne peut-il se remettre?

— C'est impossible, le roi, la reine et Monsieur sont au Cours-la-Reine, où est le rendez-vous, la cour s'en va à Saint-Germain; il faut bien s'échapper, ou messieurs les Parisiens tendraient leurs chaînes et nous prendraient comme dans une souricière.

— J'y vais aller aussi, monsieur, dit la maréchale avec son sang-froid.

— Non pas, ma mie, ne fermons pas la porte à toutes choses; *restez ici et voyez, au contraire, beaucoup* MM. les princes et leurs partisans. Je vous laisse en bonne posture avec eux. Protestez que je suis parti à votre insu, que vous ignoriez tout, que d'ailleurs vous ne m'eussiez pas suivi. Arrachez-vous les cheveux de ce que je vous ai dérobé le comte de Guiche, et jurez que du moins vos autres enfants appartiendront à la cause parlementaire, dès qu'ils seront en âge d'appartenir à quelque chose. Vous ne courrez pas de disgrâce, allez! avant ce temps-là, les parlementaires et les royalistes auront changé dix fois d'avis.

— Cependant, monsieur, il ne fera pas bon ici peut-être en l'absence de la cour, et mes enfants.

— Vos enfants ne courent aucun danger, ni vous non

plus; si les Parisiens viennent céans, ouvrez les portes et ne leur refusez rien, sans quoi ils prendraient et ce serait le pis. Écrivez un mot au coadjuteur, mettez-vous sous sa protection; accablez-moi, plaignez-vous, je vous le pardonne, je vous le demande.

— Monsieur, je ne puis faire cela.

— Je vous le demande, vous dis-je, pour un rien je vous l'ordonnerais. Cela m'arrange et me convient. D'ailleurs je vous promets de vous le rendre, et de crier sur les cheminées à Saint-Germain que vous avez agi contre mes ordres. Je vous attendrai huit jours durant, après lesquels je proclamerai, en la déplorant, votre rébellion.

— Cela ne se peut, monsieur, je ne suis point rebelle, je suis soumise, je ne vous ai résisté de ma vie.

— Eh! morbleu, si vous êtes soumise, soyez-le donc, et faites ce que je vous dis. Je n'ai point de temps à perdre, je vous le répète, adieu et je m'en vais. N'oubliez pas mes instructions, s'il vous plaît.

— Je m'en souviendrai, mon père, lui dis-je avec cet aplomb magnifique que je tenais de lui, et qu'il aimait en moi à cause de cela.

— Ah! c'est juste, j'aurais dû m'adresser à vous, mademoiselle, et me rappeler que vous étiez la forte tête de la maison.

Pendant ce temps Puyguilhem tirait le maréchal par son manteau.

— Monsieur, monsieur, disait-il, voulez-vous me répondre?

— Qu'y a-t-il, monsieur? mais ayez hâte, car je serai en retard.

— Auriez-vous la bonté de me dire si on se battra plus à Saint-Germain qu'à Paris?

— Pourquoi cela?

— C'est que j'irai où l'on se battra.

— Vous irez où je veux, s'il vous plaît; en voilà un plaisant muguet qui raisonne.

— Monsieur le maréchal...

— Monsieur le bambin! non, je me trompe, monsieur le Quinola, ne savez-vous point qu'en mon absence il faut un homme ici, et que je ne puis me confier mieux qu'à vous! Je vous laisse la garde de ma maison et de madame la maréchale, c'est la plus grande marque de confiance que je puisse vous donner, et j'espère que vous vous en montrerez digne.

Puyguilhem ne branla pas. Il releva sa tête et se sentit tout fier. Le maréchal le regarda en souriant :

— Allons! dit-il, vous êtes un brave cadet, et je ne désespère pas de vous voir, un jour, maréchal de France.

Puyguilhem ne répondit pas, comme je ne sais quel cuistre disait à mon père :

— Monsieur, si je ne suis pas maréchal de France, je suis du bois dont on les fait.

— Il est certain, monsieur, que lorsqu'on en fera de bois vous aurez tous les droits possibles, répliqua M. de Gramont.

Il était joli, mon père, et il avait de ces bouffées qui faisaient rire toute la France. Quand je dis *il avait*, je devrais dire : *il a*, car il est toujours le même et il vivra plus que moi.

Ma mère finit par comprendre et par accepter selon son habitude. Nous n'en dormîmes pas de la nuit. Le lendemain, à son réveil, Paris apprit le départ du roi; ce furent des cris, des révolutions, des furies. Tous les marmots couraient les rues en hurlant, et nos gens arrivèrent, joignant les mains et levant les yeux au ciel; ma mère joua piètrement la comédie; de plus fins auraient

vu que nous savions la chose. Elle se souvint heureusement de sa lettre au coadjuteur, elle la fit de son mieux, ce qui n'était guère. Le coadjuteur lui envoya un hoqueton qui devait rester au logis, pour nous protéger. Quant à moi, je m'en allai droit chez madame de Rambouillet, grande amie de ma famille et dont mon père avait manqué d'épouser la fille, mademoiselle Julie d'Angennes, si célèbre par les beaux esprits qui l'ont chantée. Mon grand-père (il vivait encore et venait d'être fait duc), en vrai pingre qu'il était, ne voulut pas donner au maréchal une dot suffisante, et madame de Rambouillet, malgré tout son désir, refusa sa fille. Elle ne nous en aimait pas moins et me faisait souvent venir le matin dans cette chambre bleue d'Arthénice, le sanctuaire des muses et l'antichambre du Parnasse.

Ce soir-là, j'y allai de moi-même pour prendre l'air. *Prendre l'air* était le mot, car la chambre d'Arthénice était grande. Madame de Rambouillet ne pouvait supporter ni la chaleur du feu, ni même celle du soleil. Elle devenait écarlate, à quatre toises, si bien que tout l'hiver elle restait sur son lit, les jambes enveloppées dans une peau d'ours en manière de sac. Chacun se chauffait à la lueur du bel esprit, chacun aussi se plaignait de geler, et l'on soufflait dans ses doigts.

Je la trouvai avec mademoiselle Paulet, la célèbre lionne de Voiture ; cette fille dont toute la France avait parlé, qui fut la maîtresse de tout le monde, et qui, en vieillissant, était devenue si prude qu'elle voulait marquer au front celles qui avaient eu des galanteries. Mon père, seul dans l'univers, avait son franc-parler avec elle, et Dieu sait pourquoi ! il lui disait :

— Mademoiselle, mademoiselle, de l'indulgence : l'indulgence sied si bien à la vertu ; et vous seriez trop fière d'avoir seule le front net.

Il fallait voir son sourire avec ces paroles ; la Paulet en devenait chèvre et n'osait répondre. Je me souviens qu'une autre fois elle faisait un grand tapage de je ne sais plus qui, prise sur le fait par son mari, et demandait justice contre la dame avec des gestes et des cris d'hurlubière.

— Mon Dieu, mademoiselle, lui dit mon père selon sa façon que je ne répéterai point : si, toutes les fois qu'il se fait dans Paris un mari cerf, on menait pareil sabbat, on n'entendrait plus Dieu tonner.

Jodelet, plus tard, s'empara du mot et le raconta sur le théâtre, un jour que l'on jouait les *Sosies*, de Rotrou. M. de Gramont a souvent bourré la foire ou l'hôtel de Bourgogne de ses bons mots.

Mademoiselle Paulet me déplaisait à la mort à cause de ses sermons. Elle nous prêchait la haute morale, et madame de Rambouillet, la vertu la plus enragée, lui passait ses aventures, et en faisait sa chérie. Voilà pourquoi l'autre criait tant. Le matin du 7 janvier elle en était sur la nouvelle, et prenait ses airs sublimes de précieuse, dont la marquise se pâmait d'aise. En me voyant arriver :

— Ah ! voilà la petite de Gramont ! dirent-elles. Nous en saurons davantage.

— Ah ! que nenni ! mesdames, répliquai-je, en faisant une belle révérence, car je n'en sais pas plus que vous. M. le maréchal est parti cette nuit, sans rien dire, avec M. de Guiche, et nous a laissées ma mère et moi. Je ne saurais vous exprimer le trouble où nous sommes.

— Quant à moi, répliqua la marquise, j'ai envoyé mon page par la ville, il ne tardera pas à revenir.

— Quoi ! votre vilain page, qui écorche tous les mots qu'il dit et qu'on ne saurait entendre sans trépigner ? Je ne comprends pas comment, vous, la perle des

précieuses, vous pouvez garder un tel garnement.

— C'est M. de Chaudebonne qui me l'a installé chez moi et je n'ose le chasser de peur que Chaudebonne ne s'en tourmente. Pourtant, il a mille défauts : il se querelle avec les laquais de M. de Rambouillet, avec son écuyer même, et l'autre hier ils m'arrivèrent tous les deux en bataille.

« — Madame la marquise, il m'a menacé.

« — Soutiendrez-vous pas que je vous ai frappé, par exemple ?

« — Non, parce que incontinent que vous m'avez montré le poing, je *sorta*.

« — Il est vrai, madame la marquise, répliqua l'écuyer, qui ne manque pas de saillies, il *sorta* tout aussitôt; mais incontinent après il *rentrit*. »

Mademoiselle Paulet faillit quasi tomber en entendant ces barbarismes. Très-certainement Molière connaissait cette histoire quand il fit les *Femmes savantes*, et mademoiselle Paulet, la belle lionne aux cheveux roux, servit de modèle aux *Précieuses ridicules*. Elle passait pour être la fleur des beautés ; je ne l'ai pas connue jeune. Ce que je puis assurer, c'est qu'elle avait la senteur de sa couleur rousse et que toutes les eaux de la reine de Hongrie ne l'auraient pas éteinte.

Mademoiselle Paulet, qu'en langage de précieuse on appelait Parthénie, comme Voiture la nommait la lionne, avait une magnifique voix. Elle chantait si bien, qu'un jour, à une fontaine de Rambouillet, on trouva deux rossignols morts de jalousie après l'avoir entendue. On s'organisait en ce temps des flatteries de cette espèce, et bien que tout le monde sût à quoi s'en tenir, on s'en faisait des compliments à la ronde.

Elle était presque toujours à l'hôtel de Rambouillet, dont mon père charmait les habitants, qui l'aimaient

justement parce qu'il ne leur ressemblait point. J'y avais, moi, habitude avec la petite de Montausier, fille de la célèbre Julie d'Angennes, qui est présentement duchesse d'Uzès et un modèle de dévotion, de vertu, comme ses deux mères. Seulement, elle a moins de lettres et parle un peu plus souvent la langue des mortels. En ce temps-là c'était une jolie petite fille, dont l'esprit se citait déjà par ses reparties. Je me souviens qu'en cette circonstance, elle prit un air très-grave et dit à madame de Rambouillet :

— Puisque voilà mademoiselle de Gramont, ma grande-maman, parlons, s'il vous plaît, d'affaires d'État, à cette heure.

Elle était fort drôle avec M. de Grasse, qu'on nommait dans cette langue incroyable *le nain de la princesse Julie*. Il élevait un renard, que l'on conduisit à M. de Montausier ; dès que la petite l'aperçut, elle porta la main à ses perles de cou. Comme on lui en demandait la raison :

— C'est de peur, dit-elle, que le renard ne me les vole : ils sont si fins dans les fables d'Ésope !

— Et tenez, ajouta sa tante, voici le maître du renard ; que vous en semble ?

— Il me semble encore plus fin que son renard.

— Vraiment, mademoiselle ! Je ne suis pourtant pas assez fin pour savoir depuis combien de temps votre grande poupée a été sevrée. Me le direz-vous ?

— Et vous-même, combien y a-t-il que vous l'êtes ? car vous n'êtes guère plus grande qu'elle.

On racontait ces bons mots jusque chez la reine ; pourtant, je l'aimais assez, elle était bien moins jolie que moi. Nous nous fréquentons peu depuis que nous sommes des femmes. Je trouve qu'elle a moins d'esprit qu'autrefois. Nous allions ensemble par tout Paris,

après cette fameuse fugue de la reine et du cardinal, surtout chez madame de Longueville, dont je ne bougeais, et qui me faisait l'honneur de m'admettre à ses conseils, disait-elle. C'était merveille de la voir commander, ordonner, retourner les seigneurs, les présidents, les bourgeois, cajoler M. de la Rochefoucaüld, tenir en bride le coadjuteur, intriguer contre la cour, arrêter ses furies en menaçant M. le prince et en caressant M. le prince de Conti. Quant à M. de Longueville, il fallait bien qu'il vînt ensuite, il n'avait garde de résister.

Cependant M. d'Elbeuf *et ses enfants*, comme disaient les triolets, faillit lui jouer un pied de nez, et sans moi la Fronde eût tourné d'une autre manière. C'est justement ce que je veux dire, avant d'abandonner les affaires publiques et d'entrer dans les miennes.

Mon père avait un œil à Paris et un œil à Saint-Germain; avec sa perspicacité gasconne, il devinait et savait tout ce qui se passait ici, les projets du coadjuteur, ceux du cardinal, enfin toutes choses. Il était à l'affût des gens, des paroles, des écrits, même des intentions. Le jour où MM. d'Elbeuf quittèrent la cour, il l'apprit à la minute, et commença à épier leurs amis, leurs protecteurs et leurs protégés. Il se défia surtout de l'abbé de la Rivière, l'âme damnée de Monsieur, cet intrigant de bas étage qu'on retrouve partout dans la Fronde, qui voulait tout faire et ne faisait rien, qui se posait de fête pour brouiller, et qui, comme son maître, comme mon père, comme MM. d'Elbeuf, comme les autres enfin, avait toujours sa petite trahison dans sa poche, bien atournée et bien parée, afin de ressembler à un dévouement quelconque à quelqu'un ou à quelque chose.

Il résulta de cette surveillance la possibilité de copier une lettre adressée par M. d'Elbeuf à ce mièvre abbé,

laquelle lettre le compromettait largement vis-à-vis des parlementaires, et servait en tout point les projets du coadjuteur envers M. le prince de Conti, dont il voulait faire le chef de sa mécanique, non à cause de lui, le pauvre homme ! mais à cause de son nom.

Mon père avait un page, le compagnon fidèle de Puyguilhem, comme lui spirituel, entreprenant, hardi même. Il le fit venir et lui demanda, avec son ton ordinaire de persiflage, s'il était disposé à mourir sans confession.

— J'aimerais mieux avoir le temps de voir un prêtre, monsieur le maréchal, mais, s'il le faut absolument, je dirai un *Pater* et un *Ave*, une prière à mon saint patron, et en avant !

— Bien, monsieur le héros, je suis content de vous. Voici ce dont il s'agit : Cousez ce papier dans votre pourpoint, dans la semelle de vos bottes, dans votre plumet, où il vous plaira, présentez-vous ensuite à la porte que garderont MM. les bourgeois, et demandez à rentrer dans Paris pour rejoindre votre maîtresse, madame la maréchale de Gramont. On vous fouillera à vous laisser tout nu, et si le papier n'est pas bien caché, il est parfaitement sûr que vous serez pendu haut et court, fussiez-vous aussi noble que le roi.

— Je n'en doute pas, Monseigneur.

— Et cela ne te fait pas trembler ? Il est vrai que tu es Gascon. Si tu es pendu, je dirai que tu n'es qu'un sot et je ne te regretterai guère ; si tu n'es pas pendu, tu iras à l'hôtel, tu rendras ta lettre à la maréchale, et tu la prieras de l'envoyer immédiatement, *mais non directement*, au coadjuteur.

— Ensuite ?

— Ensuite, tu n'as pas besoin d'y songer. Occupe-toi d'abord d'arriver en sûreté et de ne pas être pendu ;

c'est pour toi et pour moi, en ce moment, la principale affaire.

— Devrai-je revenir, monseigneur?

— Quand tu auras vu l'effet de mon message. Je n'ai pas besoin de te le dire; si tu es fin, tu le devineras, et alors ta fortune est faite. Dieu protége ceux qui se protégent eux-mêmes. Tu auras encore, pour ce retour, quelques précautions à prendre. Ces bons Parisiens n'aiment pas qu'on cherche à quitter leur bonne ville. Ils tireront peut-être une ou deux arquebusades dans les chausses; mais, je te le répète, un Gascon et un bâtard, qui est plus! n'a pas d'excuses s'il se met à néant tous les quarteniers et les dizainiers de la garde bourgeoise.

Le jeune homme s'inclina..

— Un mot encore, monsieur le maréchal; ceci doit parvenir de suite à M. le coadjuteur, c'est très-pressé? si je le portais moi-même?

— Et ta livrée, buse! Est-ce que cela doit venir de ma part? Est-ce que je dois prendre une enseigne pour mieux m'annoncer? tu ne comprends donc rien?

Cet enfant était un bâtard de Bassompierre, né du maréchal et d'une jolie femme, dont il avait connu la famille en Béarn, lorsqu'il passait, pour son ambassade d'Espagne. Elle vint à Paris lorsqu'il était à la Bastille et en amourette avec madame de Gravelle.

Notre *Bidachienne* ne laissa pas de l'aller voir, après en avoir obtenu la permission par le moyen de mon père, qui la visait aussi, ce qu'il y a de beau. Il en résulta, malgré madame de Gravelle, ce fils, auquel mon père disait quelquefois plaisamment qu'il n'avait pas mi, mais c'était une calomnie, car sa mère resta attachée à Bassompierre, quittant tout pour lui, vivant cachée et obscure dans un coin de son logis, et ne s'occupant que de son fils. Quand le vieux maréchal mourut,

M. de Gramont eut un bon mouvement, et dit qu'il prendrait chez lui l'orphelin et le ferait élever avec ses pages; la mère s'en montra reconnaissante, et préféra cette école à laisser le petit Louston-Bassompierre, car il portait ma foi ce nom, avec ses frères : Latour-Bassompierre, fils du maréchal et de madame la princesse de Conti, et l'abbé de Bassompierre, présentement évêque de Xaintes, qu'il avait eu de mademoiselle d'Entragues.

Ce beau favori des dames n'était point avare de son nom, il le laissait porter même à ses maîtresses.

— Qu'est-ce que cela me fait! disait-il, elles ne me l'ôteront pas.

Il va sans dire que ce petit Bassompierre-Louston que son aîné, Latour-Bassompierre, ont été au nombre de mes galants, ils n'y pouvaient manquer, en leur qualité de bâtards. Pour le dire en passant, Latour était très-bien fait et brave comme un lion. Il s'avisa un jour de chercher querelle à un autre de mes amis dont il était jaloux, sans qu'ils fussent néanmoins, je vous le jure, plus avancés l'un que l'autre. Ce rival avait reçu à la guerre une blessure qui lui tenait le bras droit impotent, et avait fort bien appris à se servir de l'autre. Latour, pour égaliser la partie, se fit attacher le bras droit, et emmancha son épée de gauche, avec tant d'adresse qu'il blessa son homme, et lui rendit les deux côtés égaux.

C'était un gentilhomme allié à la maison d'Estrées, qui m'a aimée en rage toute sa vie, et qui est mort de malefaim à je ne sais quel siége, car il s'obstinait à guerroyer.

Latour est mort de maladie plus tard.

Le petit page, hardi et adroit, passa comme une anguille, lui, son cheval et sa lettre. Il faillit se faire porter en triomphe, comme le coadjuteur, en haranguant les

poissardes. Lorsqu'il arriva à l'hôtel, j'y étais seule, avec ma gouvernante et Louvigny. Ma mère courait par la ville depuis le matin pour apprendre des nouvelles, et Puyguilhem avait été envoyé au Louvre pour saluer la reine et la princesse d'Angleterre. Louston ne se déferra pas, il demanda à me parler. Il me fit part de son message, et j'étais déjà si dressée au manége des cours, que je compris sur-le-champ l'intention de mon père.

— Mademoiselle, je suis bien empêché de l'absence de madame la maréchale, qu'on ne sait où trouver encore, et cette commission ne souffre pas de retard.

— Il faut qu'elle arrive au coadjuteur sur-le-champ ?

— Oui, et *indirectement*. Je songe à un moyen ; mais...

— Lequel ?

— Madame de Lesdiguières.

— Ah ! vous avez raison, et laissez-moi faire, je m'en charge.

— Vous, mademoiselle ! s'écria la gouvernante épouvantée.

— Madame, j'exécute les ordres de mon père. Faites demander un carrosse, et vous, Bassompierre, apprêtez-vous à me suivre.

— Jésus-Dieu ! mademoiselle, dans l'état où est Paris ! Je ne souffrirai point cela.

— Madame, M. le maréchal ne vous le pardonnerait jamais.

Elle leva les bras au ciel et fit ensuite la croix de par Dieu.

VI

Nous partîmes, et ce n'était pas une petite entreprise. Le carrosse fut arrêté et fouillé plus de vingt fois, la

bonne dame se mourait de peur. On nous demandait à chaque pas si nous sortions de Paris, si nous allions à Saint-Germain, et lorsqu'on reconnut nos livrées, ils poussèrent quelques cris contre mon père. Je n'eus pas une minute de crainte. Je répondis à tous que nous allions chez madame de Lesdiguières, et qu'on n'avait qu'à nous y conduire pour en être sûr. Ils acceptèrent, nous voilà avec cette belle escorte de voyoux.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que dira la maréchale ? répétait la gouvernante ; pourvu qu'il ne nous arrive pas malheur !

— Il n'arrivera rien, et nous aurons obéi à mon père.

J'étais enthousiasmée ; pour Bassompierre, il me regardait déjà avec admiration. Après plus de trois heures de marche, nous débarquâmes à l'hôtel de Lesdiguières, dont les grilles étaient fermées. Il fallut parlementer pour les faire ouvrir, l'aspect de la canaille ne rassurant point le suisse.

— Attendez-moi ! leur criai-je quand le carrosse entra dans la cour ; je ne tarderai guère, et vous me reconduirez à l'hôtel de Gramont.

Cette bravade les charma. Les Français aiment la témérité. Ils n'en eurent pas le démenti, et m'attendirent, heureusement, comme on le verra.

Madame de Lesdiguières fut dans tous ses étonnements de me voir, entre mon page et ma gouvernante, escortée de ces gens en haillons qui criaient.

— Vraiment, ce sont les amis du coadjuteur, ma belle demoiselle ; ils ne mourront ni de froid ni de besoin à ma porte.

Elle fit allumer un grand feu et distribuer du vin et de la viande : ce fut bientôt un bruit infernal, on entendait les cris à travers les cours ; je crus que madame de Basté en mourrait, moi j'en riais.

— Madame la duchesse, dis-je enfin, vous ne vous doutez guère de ce qui m'amène en pareil équipage?

— Non, en vérité.

— Madame, je vous le dirai à vous seule, et c'est bien un coup de ma tête, car ni père ni mère ne s'en doutent seulement.

Je disais la vérité. Ma gouvernante eut grand'peine à me quitter : il fallut l'ordre et l'autorité de madame de Lesdiguières. Elle finit par entrer dans la pièce voisine.

— Madame, dis-je très-vite, voici ce dont il s'agit ; mais gardez-moi le plus grand secret. Peut-être est-ce un enfantillage, alors je m'en retourne ; peut-être aussi cela peut être utile, en ce cas il ne faut rien négliger.

Je lui tendis la copie de la lettre, toute de la main de l'abbé de La Rivière, et portant dans un coin ces mots :

« A conserver soigneusement. »

Madame de Lesdiguières devint rouge.

— Comment avez-vous eu ce papier, mignonne? me demanda-t-elle.

— Quant à cela, madame, je ne le dirai point, on me gronderait trop.

— De me le dire?

— Non point de vous le dire, mais de l'avoir trouvé.

— Enfin, qu'importe! Ceci est précieux, et il faut le faire tenir de suite au coadjuteur ; vous aurez peut-être sauvé la cause.

— Qui le portera au coadjuteur?

— J'ai des envoyés... j'y puis aller moi-même.

— Ou moi?

Elle réfléchit.

— Non, j'irai. Vous, ma petite, faites autre chose : rendez-vous chez madame de Longueville, et racontez-lui aussi secrètement qu'à moi ce que vous venez de faire.

J'étais si charmée de me sentir un personnage que je n'hésitai pas. Je quittai la duchesse en cérémonie, reconduite jusqu'à mon carrosse par M. son fils, et je repris à la grille mon honnête canaille, à laquelle je fis presque la révérence, en leur criant que j'allais chez madame de Longueville. Ils se remirent à m'accompagner et crièrent bravement cette fois.

Lorsque mon père racontait cette histoire, il s'en pâmait toujours de rire, et il ajoutait :

— Cette petite est bien ma fille; il n'y avait qu'elle et moi en France, capables de faire de sang-froid une révérence à la canaille sur le marchepied de son carrosse, en grande livrée, et sans s'en soucier.

Comme j'arrivai chez madame de Longueville, je les trouvai dans l'embarras, et je les réconfortai avec ma nouvelle, c'est-à-dire la princesse et M. le prince de Conti, son frère, car je me gardai d'en parler à personne autre. Ma mère était là qui n'en sut rien. Je recommandai à Bassompierre de n'en souffler mot.

Madame de Longueville était grosse alors de ce pauvre jeune homme que nous avons tant regretté au passage du Rhin, et qui passait, avec raison, je crois, pour le fils de M. de la Rochefoucauld, l'amant avoué de la duchesse. Elle venait d'avoir la petite vérole; mais elle était belle comme un ange, et le peuple de Paris l'adorait. Si elle eût pu devenir le chef de la fronderie au lieu de M. son frère, tout eût marché plus vite. Elle fut si charmée de moi, qu'elle demanda à la maréchale de me laisser avec elle quelques jours, ce à quoi ma mère consentit sur ma prière, et sur ce que je lui rappelai combien mon père avait recommandé de se tenir amis de la duchesse.

Il en résulta que je la suivis à l'hôtel de ville le jour où elle y alla faire la reine et y déposer son *dauphin*

entre les mains des Parisiens, avec madame de Bouillon et sa marmaille ; mais je fus séparée d'elle par un gros de gens, et me voilà au milieu de la place entre trois commères et des chaudronniers tout noirs qui criaient à s'égosiller :

— Nous avons la petite princesse de Conti ! Laissez-nous passer avec la petite princesse de Conti !

Je regardais, et je n'étais pas fière de me trouver ainsi toute seule dans ces sales mains. Sans compter qu'il leur prit envie de m'embrasser, et que je servis de patène à ces lèvres baveuses, à ces nez barbouillés, à ces baleines avinées ! j'eus beau me débattre, il fallut y passer.

— On ne te mordra pas, va ! ma petite *dauphine*. (Voilà pourquoi, tout à l'heure, j'appelais ainsi les enfants de la duchesse ; j'avais bien mes raisons.) C'est de l'amour, et l'amour du peuple, s'il est dur, est solide.

Quand ils m'eurent bien baisée sur les deux joues à me les rendre bleues, ils m'élevèrent en l'air comme dans la gloire de Nignée, et me promenèrent jusque sous les fenêtres de l'hôtel de ville, où M. le coadjuteur jetait de l'argent. Il aperçut ma splendeur et devina bien vite que je n'étais pas à mon aise.

— Mes amis ! leur cria-t-il, apportez ici cette jeune demoiselle, elle est de mes amies et nous a rendu à tous aujourd'hui un grand service.

Cette funeste inspiration continua mon supplice ; ils pensèrent m'étouffer et m'ajustèrent si bien que je n'avais plus une jupe à sa place. En ce moment je repris courage pourtant, j'eus moins peur ; je savais que le coadjuteur ne m'abandonnerait pas. En effet, il m'envoya M. de Quincerot, capitaine au régiment de Navarre, le même qui avait porté ma fameuse lettre de la part de madame de Lesdiguières. Cet officier me tira de

leurs mains, aidé d'une charmante fille dont je raconterai tout à l'heure l'histoire, car elle mérite d'être conservée.

Quand je parus dans la salle, la princesse, les princes, les seigneurs assemblés, se pressèrent autour de moi, et je fus couverte d'applaudissements sur ma belle conduite. Ce fut à qui me féliciterait. Autant j'avais en horreur la faveur des manants, dont je venais de voir un échantillon, que je n'ai jamais oublié, autant je fus charmée de ces succès de cour, autant je pris une haute idée et une grande envie du rôle que jouaient alors madame de Longueville et Mademoiselle.

Au milieu de ces visages j'aperçus les yeux inquiets de Puyguilhem, caché derrière mon oncle Louvigny, et qui semblait dans un état d'angoisse incompréhensible. Dès que je pus me dégager, j'allai vers lui.

— Ma cousine, me dit-il, j'ai failli mourir de peur que vous ne mouriez ; je vous en conjure, ne restez pas ici, allez à l'hôtel de Gramont, ou bien encore au Louvre, chez la reine d'Angleterre, car la princesse Henriette vous demande à grands cris; elle dit que vous seule pouvez la rassurer.

— Y viendrez-vous avec moi ?

— En doutez-vous, mademoiselle?

— J'irai donc, alors, quand nous aurons fini céans : aussi bien, l'hôtel de Gramont m'ennuie : ma mère et ma gouvernante ont peur de tout.

Je me croyais nécessaire à l'hôtel de ville, à ces brouillons, qui se trouvèrent complétés quelques jours après par l'arrivée du duc de Beaufort, lequel, depuis sa fuite de Vincennes, errait dans le Vendômois, et revint à Paris aussitôt qu'il apprit le départ de la cour. Son entrée fut un triomphe. On faillit le mettre en pièces, à force de passion. Les poissardes l'enlevèrent du

carrosse du coadjuteur et le voulurent avoir au milieu d'elles, dans le marché. Là, une de ces bonnes femmes, appelée la Marlotte, qui vendait du poisson à l'hôtel de Condé et chez madame de Vendôme, comme dans presque toutes les maisons de Paris, s'approcha de M. de Beaufort, tenant par la main sa fille âgée de seize ans, la plus belle qui fût en toutes les halles. La Marlotte était fort riche ; elle portait sur elle pour plus de deux mille écus de dentelles ou de chaînes d'or et d'argent, avec des agréments en pierreries.

— Monseigneur, lui dit-elle, voici une fille qui est à moi, que l'on trouve bien faite, je vous la donne ; c'est ce que j'ai de plus cher, vous me ferez grand honneur en l'acceptant.

Il va sans dire que le duc ne la refusa point, et que les harengères s'en montrèrent plus fières que des princesses.

Elle eut un fils du prince, que l'on appela Henri, comme son bisaïeul Henri le Grand. M. de Beaufort le fit élever et lui donna le titre de chevalier de Pezou, qui est un bourg dépendant de la seigneurie de Vendôme. Il l'aimait fort et disait, en parlant de lui :

— C'est l'enfant de mes amours avec la bonne ville de Paris.

Ce pauvre chevalier de Pezou ne pouvait manquer à sa destinée ; aussi le retrouverons-nous plus tard dans ces mémoires. Je l'ai beaucoup connu.

Ainsi que je l'avais promis à Puyguilhem, je me fis conduire auprès de la reine d'Angleterre, alors retirée au Louvre, et qui n'avait pas encore rejoint la cour, à cause d'une maladie de la princesse sa fille, maladie causée par les privations de toutes sortes, car la fille de Henri IV, l'épouse de Charles Ier, recevait une hospitalité si misérable, qu'elle manquait de tout, même de

bois pour se chauffer. Le jour où j'allai les voir, ma mère en fit porter des charretées, ainsi que des couvertures, des matelas, des rideaux, tout ce qu'il fallait pour meubler deux chambres. Madame Henriette restait au lit faute de feu ; lorsqu'elle aperçut le fagot qui flambait, elle en fut si heureuse, qu'elle n'en dormit pas de la nuit, et voulait toujours voir la flamme, en s'écriant :

— Ah ! que c'est joli ! ah ! que c'est bon !

Ces deux princesses étaient alors bien malheureuses de toutes les manières : de tout ce qu'elles avaient à souffrir ici, elles avaient une inquiétude des plus douloureuses au sujet de Charles Ier, qui, en effet, fut décapité à Londres en ce même mois de janvier. Elles s'y attendaient, mais n'en avaient pas encore la nouvelle. La reine me faisait l'honneur de m'aimer beaucoup, et la princesse encore davantage, elle m'appelait sa sœur, elle eût voulu m'avoir sans cesse auprès d'elle. Nous jouions aux mêmes jeux, nous dansions ensemble, ce qui plus tard nous rendit les meilleures danseuses de la cour. Madame Henriette était alors très-maigre, peu jolie, pâle, sans formes, mais elle avait déjà cette grâce exquise à nulle autre pareille, ce charme auquel nul ne résista jamais, et qui déguisait si bien ses défauts, qu'on ne les voyait plus, car Madame n'était pas meilleure qu'une autre, au fond : coquette, capricieuse, volontaire; elle eût rendu la vie très-dure à ceux qu'elle n'eût pu subjuguer; il est vrai que je n'en connais pas, excepté le chevalier de Lorraine et d'Effiat, qui l'eussent aimée, si elle n'eût commencé par le leur défendre. Tous, à la cour, hommes et femmes, sont devenus ses esclaves et ses admirateurs.

En ce temps-là, elle avait déjà un penchant très-vif pour mon frère, le comte de Guiche, penchant qui,

quelques années après, se révéla d'une autre manière ; je crois qu'elle m'aimait à cause de lui. Elle m'aimait aussi, parce que je l'amusais, parce que ma gaieté faisait trêve aux chagrins de sa mère, dont elle était victime à un si jeune âge. La folie de la danse, que nous nous étions misé en tête toutes deux, occupait une grande partie de nos journées. Je vais dire comment cette folie nous était venue, aussi bien, ce sera raconter l'histoire de la jolie fille dont je parlais tout à l'heure et qui aida Quincerot à me retirer des mains du peuple à l'hôtel de ville. C'est elle qui fut notre maîtresse.

Un jour de l'été précédent, nous étions à une des fenêtres du Louvre, du côté de la rivière, la princesse et moi, et nous nous amusions à regarder les gens qui descendaient sur la grève, où beaucoup lavaient du linge, en ce temps-là, puis des enfants qui se battaient, puis des soldats allant à la maraude. Nous vîmes arriver au bout du pont Neuf une foule, laquelle ne semblait que joyeuse, chose rare en ce moment, où l'on se gourmait partout. Ceci nous piqua de curiosité, nous regardâmes encore, la foule venait à nous. On s'arrêta devant la croisée. Au milieu de la place, il se fit un cercle, où nous découvrîmes une troupe de Bohémiens, les plus jolis du monde, habillés à la perfection, et tout autrement que n'ont accoutumé ces sortes d'espèces. Parmi les femmes, il s'en trouvait une si belle, que la princesse et moi nous la remarquâmes sur-le-champ. Elle avait la gorge fort couverte, et fort décemment atournée, puis une jupe de tabis isabelle, avec une robe courte de satin bleu, en broderie, couverte de passements d'or et d'argent, les cheveux en serpenteaux, descendant jusqu'à la ceinture, un apretador émaillé sur la tête, et à côté une guirlande de sequins de Venise, avec une enseigne de clinquants au-dessus.

En cet équipage, elle était si accorte, si leste, si gentille, qu'on la remarquait toute seule. Ce fut bien pis quand elle dansa, on n'eut des yeux que pour elle. Elle tourna autour de son danseur, faisant des figures, des façons merveilleuses ; nous n'en revenions pas, la princesse et moi, et nous la fîmes appeler. Elle monta, avec son petit tambour, et nous fit la révérence sans effronterie comme sans embarras. La reine d'Angleterre lui demanda son nom.

— Liance, madame, répondit-elle.

— Vous êtes une bohême d'Égypte?

— Non, Madame, répondit-elle en souriant un peu, je suis de Fontenay-le-Comte, en bas Poitou.

— Et vous courez pays ainsi comme des folles, toutes seules?

— Oh ! madame, nous sommes avec mon père et ma mère, mes frères et mes sœurs, toute la famille, nous ne volons pas et nous ne menons pas une mauvaise vie.

— Vous n'avez point de galants ?

— Non, madame, j'ai un mari, le plus beau, le meilleur de notre troupe.

— Dansez un peu pour voir.

Elle se mit à danser d'une grâce, d'un air ! Elle enlevait la paille, enfin. La princesse Henriette dit qu'elle voulait apprendre cette danse, et moi aussi. Nous lui ordonnâmes de nous donner des leçons, et la reine lui fit présent d'un très-joli bijou. Depuis, elle revint presque chaque jour, et c'est à elle que, madame Henriette et moi, nous avons dû notre réputation de bonnes danseuses.

Liance n'avait point menti, elle était honnête et sage : malgré qu'elle eût après elle tous les galants de la cour, pas un ne lui avait baisé le bout du doigt. M. le prince et ses petits maîtres, étant à Saint-Maur, la demandè-

rent. Elle dansa tant qu'ils voulurent, mais ce fut tout; pour le reste, ils n'y purent rien. Elle en faisait le conte avec des gestes et des mines à mourir de rire.

Une autre fois, chez madame la princesse la mère, ce fou de Benserade lui pressa le genou, croyant avoir affaire à une fille ordinaire. Elle se retourna comme une lionne en furie, en tirant fort résolûment une demi-épée qu'elle portait toujours à sa ceinture :

— Si nous n'étions céans, dit-elle, je vous poignarderais.

— Cela étant, répondit Benserade avec son sangfroid impertinent, je suis donc bien aise que nous y soyons.

Madame la princesse la jeune, témoin de ce fait, répliqua à Benserade qu'il lui manquait de respect, et, se retournant vers Liance, elle lui fit des offres magnifiques pour l'engager à rester chez elle.

— Je vous donnerai beaucoup et je vous aimerai bien; vous me suivrez partout, et vous quitterez ce vilain métier.

— Je ne le peux, madame. Sans ma danse, mon père, ma mère et mes frères mourraient de faim. Pour moi, je laisserais volontiers cette vie-là.

— Mais vous les secourrez.

— Madame, ils ne l'accepteraient pas. Et puis, ils sont six. Cela ne se peut; j'en suis bien fâchée, cela ne se peut.

La Roque, capitaine des gardes de M. le prince, en était amoureux à tourner la tête, et fit faire son portrait par Beaubrun. Elle le voulut bien souffrir, ce qui étonna le monde, et, comme on le lui disait :

— Le portrait tant qu'il lui plaira, cela fait gagner de l'argent au peintre; mais après, c'est tout, messieurs, mesdames.

Gombault, La Roque et bien d'autres lui donnèrent

à souper ; elle était en bergère et lui en berger couleur de rose. Elle montra un esprit plein de verve et d'à-propos ; elle mangea plus grassement qu'une duchesse, et de meilleure grâce que personne. La Roque en perdait le sens. Il se trouvait là un poëte qui, depuis deux heures, les ennuyait de ses vers. On entreprit de le railler.

— Vous aurez beau dire, reprit-il, je ne crois pas mes vers fort beaux ; mais, franchement, je les crois fort passables.

— Vous avez fort raison, lui répondit Liance, ils sont passables en toutes façons, car vous, vous seriez bien passé de les faire, nous nous serions bien passés de les entendre, et la mémoire en passera bien vite.

Quelques jours après, elle dansait à l'accoutumée sur la place du Châtelet. La foule était grande autour d'elle. Quand elle eut fini et fait le tour avec sa sébile, que portait un petit singe, elle vit deux hommes fort propres, vêtus de noir, qui vinrent à elle, et l'arrêtèrent. Elle s'informa de ce qu'ils voulaient.

— De la part de la reine, ma belle fille.

— Et pourquoi faire, messieurs ? Sa Majesté souhaite-t-elle que j'aille danser à Saint-Germain ? Ce serait bien de l'honneur pour moi.

— Sa Majesté ordonne que vous nous suiviez... Elle a été fort sollicitée pour vous, et elle décide qu'elle vous fera mettre en une religion.

— En une religion, moi ! je suis mariée.

— Aussi ne ferez-vous point de vœux, mais vous apprendrez à mener une sainte vie et vous réformerez vos façons, après quoi on vous rendra libre.

Liance n'était pas en position de résister ; elle suivit les deux hommes en pleurant bien fort, et on l'enferma chez les Ursulines du faubourg Saint-Antoine. Les pre-

miers jours, les yeux ne lui séchèrent pas, mais ensuite elle prit un autre parti qui pensa rendre toutes les religieuses enragées. Dès qu'on lui parlait d'oraison, ou de n'importe quel autre objet du crû, elle se mettait à danser et prenait des attitudes. La supérieure, la prieure, l'abbesse, l'aumônier lui-même, y perdaient leur latin. On en donna avis à la reine, et on demanda permission de la mettre dehors.

— Puisqu'elle ne veut pas de la grâce, dit Sa Majesté, qu'on l'abandonne, je ne puis plus rien pour elle.

Liance fut rendue à son mari, et à sa bande; ce fut une grande joie pour eux et pour bien d'autres, car dès que Liance paraissait sur une place, jusqu'aux petits enfants l'applaudissaient.

Tout ceci eut une triste fin. Le mari de Liance, entraîné par les autres, se mit à voler par les grands chemins. Comme on se défie toujours de ces bohêmes, ils ne furent pas longtemps à être arrêtés et amenés prisonniers à l'Abbaye du faubourg Saint-Germain. Je n'oublierai jamais cette pauvre fille, quand elle arriva au Louvre afin de supplier la reine d'Angleterre de lui rendre son *chéri*, ainsi qu'elle l'appelait. Elle était pâle, ses cheveux tombaient de dessous une cape de drap; elle avait, au lieu de sa belle robe, un haillon, et ses pieds étaient tachés par la boue. Elle pleurait à fendre le cœur, et se jeta aux genoux d'Henriette de France, qui la releva tout émue.

— Je ne puis rien, mon enfant; voyez vous-même dans quel dénûment on me laisse, et jugez si l'on se soucie de nous. Mademoiselle de Gramont est plus puissante que moi, demandez-lui de parler à M. son père, elle obtiendra mieux que personne.

Je n'y manquai pas, vous le pensez bien, ce fut ma première affaire, et je tourmentai tant le maréchal, que

le maréchal en tourmenta la reine. De son côté, Liance alla chez toute la France ; elle supplia, conjura, pleura, enfin la reine prit la chose en main, fit querir le bailli et voulut voir les charges.

Le jour qu'elle avait fixé, Liance et ses compagnes vinrent au Palais-Cardinal et se jetèrent à ses genoux.

— Dieu vous punit, Liance, d'avoir fui sa maison, dit la reine, qui n'était point bonne. Vos maris m'ont bien la mine d'être roués, sans que je puisse l'empêcher ; je dois protection à mes sujets, qu'ils pillent, assassinent et détroussent.. Ne m'importunez pas davantage, il n'y a pas moyen de les sauver.

Ces malheureuses se relevèrent et partirent désolées. Tout ce que Liance put obtenir, ce fut de ne point quitter son *chéri*. A dater de ce moment, elle s'enferma dans sa prison, elle adoucit toutes ses douleurs, elle le suivit au supplice et elle y assista, humectant ses lèvres d'une liqueur adoucissante et soporifique, dit-on, qui le fit mourir plus tôt et souffrir moins. Elle le baisait au front et l'encourageait de paroles, tout cela avec la même bonne grâce qu'elle dansait autrefois, et en renfermant sa douleur. Il y eut presque une sédition. Le peuple voulait sauver son mari et porter Liance en triomphe ; les gens de la prévôté dégaînèrent et emmenèrent la pauvre femme. Heureusement, son *chéri* était mort.

Elle obtint son corps, et l'ensevelit fort honorablement pour un roué.

Depuis ce temps-là, la triste Liance a toujours porté le deuil et n'a plus dansé avec son tambour.

VII

Les affaires tournèrent comme chacun sait. Mon père suivit la fortune de M. le prince dans ses différents partis; mais, lorsqu'il le vit prisonnier, il ne voulut plus servir personne, et s'en retourna planter ses choux à Bidache. Il est bien entendu que ma mère et nous tous les suivîmes, excepté le comte de Guiche, qui demeura à Paris avec son gouverneur, pour prendre les airs de la cour et conserver nos amis, disait le maréchal.

Nous nous en allâmes à très-petites journées. Puyguilhem nous accompagnait à cheval, avec un fripon d'écuyer de mon père, qui s'appelait Dutertre, et qui, depuis, fut pendu, ou roué, je ne sais lequel. Il s'était mis en tête un peu avant d'enlever une fille, et en vint demander la permission à son maître, comme aussi de le servir et de le protéger.

— La fille t'aime-t-elle fort? Est-ce de son consentement?

— Nenni, monsieur, je ne la connais guère, mais elle a du bien.

— Ah! si c'est ainsi, je te conseille d'enlever mademoiselle de Longueville, car elle en a encore davantage.

Et il lui défendit d'y penser, sous peine de le mettre dehors. Il l'emmenait pourtant. Plus tard, il le fit gouverneur de Gergeau, près d'Orléans. Lorsqu'il fut pendu, le curé dit au prône :

— Priez pour l'âme de M. Dutertre, notre gouverneur, qui est mort de ses blessures.

Ce beau sire cheminait à côté de Puyguilhem, en tête de l'équipage, lorsque les gendarmes nous arrêtèrent

près de Bordeaux. Puyguilhem mit l'épée au vent; on ne l'écouta pas; mon père se montra, point d'affaires! on voulait nous fourrer au château Trompette, et nous commencions à avoir peur, quand enfin un officier entendit la raison.

— Eh ! que diable, monsieur, disait mon père, cela se fait chez les cannibales, pas ailleurs; je ne suis point armé contre personne; je vais tout doucement à Bidache avec ma femme et mes enfants; qu'est-ce qu'on me veut, enfin?

Nous passâmes. Ma mère en fit presque une maladie. Elle ne cessa de répéter plusieurs lieues durant

— Ah ! mon cher maréchal ! mon cher maréchal

Nous avancions vers le Midi, nous voyions ces belles montagnes des Pyrénées, si effrayantes, et nous nous sentions bien tristes d'aller vivre dans cette retraite. Bien que ma famille fût souveraine de Bidache, que nous y ayons des officiers, des juges, et tout ce qui nous est accordé par les chartres, mon père ne s'y plaisait point, surtout en ce temps-là, que mon aïeul vivait encore. Il était gouverneur du Béarn; nous ne le vîmes point; il résidait à Pau. Mon père y alla; nous restâmes à Bidache. Ma mère était malade, et moi si fatiguée du voyage, que je ne pouvais mettre un pied devant l'autre.

Mon grand-père était plus que méchant, il était cruel. Marié en premières noces à mademoiselle de Roquelaure, il s'imagina, sur le faux rapport d'un valet, qu'elle le trompait, et qu'elle passait son temps avec un de ses cousins, fort bien fait, qui l'avait suivie. Il ne trouva rien de mieux que de l'enfermer dans la chambre nommée des oubliettes, à Bidache. En un endroit le plancher s'enfonce, et l'on tombe dans un trou profond. Madame de Gramont, sans défiance, s'alla mettre, bien triste, sur le meilleur fauteuil, placé justement en

ce lieu, pour y pleurer à son aise. Elle s'engouffra et se rompit une cuisse. On eut la barbarie de la laisser là deux jours, malgré ses cris; il en résulta que sa blessure était incurable, et qu'elle en mourut. M. de Gramont se remaria en secondes noces à mademoiselle de Montmorency-Boutteville. Elle eut, à mon avis, bien du courage de se jeter entre les mains de cet homme. Quant à moi, je ne l'aurais pas fait; et j'ai toujours, par précaution, placé M. de Monaco devant moi partout, à Monaco, jusqu'à ce que les secrets du château me fussent connus. On ne sait ce qui eût pu lui venir dans la tête, où il se met de si singulières idées.

Aussitôt notre arrivée à Bidache, je repris mes anciennes promenades; mais la maréchale adopta son grand air de résistance et me le défendit.

— A votre âge, mademoiselle, cela ne se fait plus. Une demoiselle qui s'est mêlée de tant de choses, qui en sait si long en politique ne peut courir les champs comme une petite fille.

Il fallut se soumettre, d'autant plus que mon père était là. Je m'ingéniai donc à étudier, ou plutôt à en avoir l'air. Les seules leçons que je répétais avec plaisir étaient celles de la pauvre Liance. Nous dansions chaque soir, Puyguilhem, Louvigny et moi, avec des jeunes filles du pays; elles nous apprenaient leurs pas, ce que l'on appelle le pas de Basque, que j'introduisis depuis dans la danse qui porte mon nom et sur laquelle on a fait de si sots ponts-neufs. Mon père se divertissait de ce qu'il nommait ses ballets ordinaires et ses petits danseurs. Certainement Puyguilhem était alors d'une grâce sans pareille, il eût été remarqué à la cour, et depuis il ne dansa jamais si bien, à ce point qu'il finit par ne plus danser du tout. Bassompierre le suivait de près; il le surpassait de beaucoup en beauté, néan-

moins Lauzun était le plus charmant. Nos journées se passaient chacun de notre côté, madame de Basté faisant rage, enchantée de me tenir ainsi à sa disposition.

Quant à moi, je courais dans tous les coins dès que je me pouvais arracher de ses griffes. J'aimais surtout la galerie, avec ses portraits de famille. Celui de Corisandre de Gramont, qui fut une des mies d'Henri IV, me faisait rêver. Je me demandais ce qu'avait voulu dire mon père en la regardant. — Quand on pense qu'il n'a tenu qu'au duc de Gramont d'être déclaré fils du roi Henri, et que nous aurions à l'heure qu'il est le pas sur les Vendôme, qui sont pourtant si fiers! Ah! si cela eût été moi!

J'ai compris depuis, et je ne sais pourtant si je le regrette. La bâtardise, même royale, est toujours une tache, il vaut mieux, je crois, être ce que nous sommes, pour n'en pas tirer meilleur parti que MM. de Vendôme, et se faire appeler, comme M. de Beaufort, le roi des Halles! Ne voilà-t-il pas une belle principauté, lorsqu'elle n'est pas la première de toutes?

Mon père était le plus divertissant du monde, surtout avec mon oncle de Toulongeon, qui ne le nommait jamais autrement que le *piètre prince de Bidache.*

— Cependant, mon frère, répliquait le maréchal, M. le prince m'appelle le *grand prince de Bidache;* il me semble que...

— Il ne me semble qu'une chose, c'est que M. le prince n'a pas vu la principauté de Bidache.

M. de Toulongeon avait beaucoup d'esprit, mais il passait, avec raison, pour le plus grand lésineur de France. On ne lui a jamais vu un habit neuf. Son équipage était misérable, ses écuyers perdaient leurs chausses, et il faisait à mon père des scènes inouïes sur notre train en Béarn.

100810

— Vous ruinerez vos enfants, et je serai obligé de les nourrir, monsieur; le jeu, les chevaux, les donzelles, la viande, que sais-je, moi? rien n'y manque.

— Monsieur, je ne suis point un prodigue, demandez plutôt à ma fille.

— Ah! monsieur, je le voudrais bien apprendre, et ce me serait une grande consolation. Est-il certain, mademoiselle de Gramont, que le maréchal ne jette pas son argent à ses gens par poignées?

— Cela n'est pas vrai, monsieur, répondis-je sans me déferrer, il le jette bien, mais c'est quand il a perdu; ses pages et ses laquais se ruent dessus.

— Je m'en repens, mademoiselle l'insolente, je le reprends vite, en criant : « Pages, quartier! »

— Mais, par la mort Dieu! vous perdez donc, alors, monsieur mon frère?

— Hélas! quelquefois, quand j'ai des bêtes autour de moi; ainsi ce d'Andonville, que je chassai, parce que son nom de cloche me portait malheur. Mademoiselle, racontez, je vous prie, comment je payai l'année dernière les vingt-quatre violons qui me vinrent donner les étrennes.

— Oh! monsieur, ce sera, selon vous, un des plus beaux exploits de mon père. Il écouta tranquillement, la tête à la fenêtre, ces pauvres gens qui s'escrimaient. Quand ils eurent fini :

« — Combien êtes-vous, messieurs?

« — Nous sommes vingt, monsieur.

« — Je vous remercie tous les vingt bien humblement.»

« Et il referma sa croisée.

— Ceci est à merveille. De quoi ces pleutres s'avisaient-ils de régaler qui ne le demandait pas?

Tant que nous sommes de Gramont, nous avons notre

coin d'extraordinaire, et tous de l'esprit; Louvigny est celui qui en a le moins.

Cependant le temps marchait, les affaires de la cour s'arrangèrent, mon père trouvait le temps long de ne pas y être, et il y faisait faute, on lui écrivait lettres sur lettres. Il se décida à partir, laissant ma mère malade! Pour cela, nous ne pûmes pas aller avec lui; il emmena néanmoins Louvigny, et la maréchale demanda en grâce de garder Puyguilhem. Mon père, qui n'y tenait pas, il ne tenait à rien, ni à personne, le lui accorda; mon cousin n'en fut pas fâché, et moi je ne m'en sentais pas d'aise. Bidache, seule avec ma mère, était un tombeau. Ma sœur était née, j'ai oublié de le dire, on s'en occupait fort; la maréchale l'aimait, je crois, plus que nous, à cause de son œil. Elle croyait lui devoir un dédommagement, je m'en souciais peu, je n'ai jamais pu souffrir les enfants, excepté les miens.

Mon père parti, nous restâmes dans une grande solitude. Nous y restâmes près de quatre années, et c'est alors que commença l'histoire de mon cœur. Avant de la dire, il me semble que j'ai besoin de me reposer un peu. Cette longue chaîne à dérouler, tous ces anneaux qui se suivent m'effrayent parfois. Que d'événements! que d'erreurs! que de larmes! que de caractères à faire connaître! que d'hypocrisies à dévoiler! que de masques à jeter bas! En ce siècle, on a la manie de la grandeur; depuis le roi, qui se fait plus grand que le monde, jusqu'au dernier courtisan, qui veut être grand aussi, tout est immense. Et pourtant combien de petites gens et de petites choses! à commencer du plus haut même!

Puyguilhem ne passa pas ces quatre années avec nous. Il alla chez monsieur son père, ensuite, il fit un voyage à Paris, il revint encore chez monsieur son père; enfin il arriva un matin, par un soleil de printemps, au mi-

lieu des fleurs et de la rosée, comme le dieu du jour, éclatant, paré, superbe. J'avais quatorze ans, il en avait vingt, mais mes quatorze années étaient plus âgées que ses vingt ans; j'avais l'air d'une femme et par ma taille et par mon visage, encore bien plus par mon esprit et par mes pensées.

Ce matin-là, sans l'attendre pourtant, je m'étais levée plus tôt que de coutume, et, sans autre parure que ma jeunesse, en simple déshabillé, je descendis au jardin avec un roman, ma lecture favorite : c'était l'*Astrée*. Depuis une heure au moins je me délectais dans ces aventures, que j'aurais tant voulu faire miennes, et je n'étais plus en ce monde, quand je m'entendis appeler par mon nom, d'une voix qui tremblait et qui m'alla au cœur. Je relevai les yeux et je ne vis personne.

Mon cœur battait pourtant bien fort. D'où venait cette voix que je connaissais, et qui me nommait d'une façon si tendre? A côté de moi s'élevait une charmille épaisse; j'écoutai; le vent seul agitait son feuillage et m'apportait par bouffées la senteur des roses plantées à l'entour. La voix parla encore. Je n'en pouvais plus douter, c'était Puyguilhem, il se cachait derrière cette charmille envieuse, et je ne pouvais le voir; ce qui me consolait, c'est qu'il ne me voyait pas davantage.

— Ah ! m'écriai-je, c'est donc vous, monsieur?

— C'est moi, mademoiselle.

— Vraiment ! vous, à Bidache ! je ne l'aurais jamais cru. Vous vous souvenez de nous?

— Je n'oublie rien.

— Vous venez de la cour?

— Oui, mademoiselle.

— Et vous y avez appris, sans doute, à faire la conversation à travers les branches?

— C'est que je n'ose pas me montrer.

— Pourquoi?

— J'arrive à cheval et je suis en bottes.

— Qu'importe? ne suis-je pas en déshabillé?

— Permettez-vous les bottes?

— Je les demande, et je ne m'excuse pas du déshabillé. Est-ce qu'il est question de toilette après six mois d'absence?

Cette phrase sentait la Clélie dont j'étais imprégnée comme une éponge. J'entendis courir, et bientôt j'aperçus Puyguilhem, volant de son plus vite. Ma tête était en feu, mon cœur battait. Quant à lui, il était pâle.

Au lieu de nous élancer l'un vers l'autre, suivant notre habitude, nous restâmes interdits à la même place, n'osant pas nous regarder. Puyguilhem me fit la révérence, et je la lui rendis. Ces six mois avaient amené en nous un changement immense. Il était un homme, et un homme de cour; quant à moi, j'étais tout à fait une femme, je l'ai dit; les deux enfants avaient disparu.

— Ma cousine, dit-il enfin, ma cousine...

— Eh bien, mon cousin?

— Oh! que je suis heureux de vous voir!

— Moi aussi.

— Bien vrai.

— Est-ce que je mentais autrefois?

— Vous êtes devenue si belle!

— Est-ce une raison pour mentir?

— C'est une raison pour ne plus m'aimer.

— Ah! mon cousin!... on aime toujours ses amis.

— Merci, mademoiselle.

— Vous avez donc vu le roi, la reine?

— Oui, mademoiselle.

Toute sa joie était partie. Ses *mademoiselles* étaient froids et tristes comme un adieu. Je le regardai et je me tus. Je sentais comme lui je ne sais quelle tristesse

vague, qui n'était pas sans douceur peut-être, mais qui m'ôtait de l'esprit tout ce que j'avais à lui dire.

A ce moment-là même, ma gouvernante parut.

VIII

Madame de Basté prit son grand air harpigneur quand elle aperçut Puyguilhem à mes côtés. Puyguilhem, renforcé dans sa braverie, couvert de rubans et de points de Venise, avec des airs évaporés et qui la salua comme un petit maître.

— Vous ici, monsieur? et vous n'allez pas d'abord chez madame la maréchale?

— Madame, je m'y suis présenté; mais l'on m'a dit qu'elle n'était point visible, répliqua-t-il avec un sourire à déconcerter la haine.

— Ce n'était pas une raison pour chercher mademoiselle de Gramont, sans avoir obtenu son agrément ou le mien, du moins!

— Je ne cherchais pas mademoiselle, je vous le jure, mais je l'ai trouvée; quant à vous, madame, vous rajeunissez, en vérité; vous avez là une coiffure qu'on serait heureux de connaître à la cour. Qui vous l'a enseignée, de grâce, afin que j'en écrive à mademoiselle du Gué Bagnols, qui veut bien avoir quelque estime pour mon goût.

Le petit masque connaissait sa Basté sur le bout du doigt; il savait avec quelle prétention elle portait chaque matin un tour de cheveux frisés et une espèce de béguin en velours noir auquel elle attachait son voile de veuve par des nonpareilles et des manières de ficelles dorées, ce qui lui donnait la même élégance qu'à une bonne

Vierge de village. Mon père lui en faisait sérieusement des compliments; chacun de nous se mit sur ce pied-là, si bien qu'elle nous crut, et que son occupation la plus chère était de se coiffer d'une manière nouvelle. Pour l'achever, Guiche imagina de lui offrir, à un de ses voyages, un touret de nez du temps de la Ligue, qu'il dénicha chez ma grand'mère à Pau. Il le lui donna comme la dernière mode. Elle le portait à toutes nos promenades et nous méprisait avec nos masques, qui dataient, assurait-elle, du règne du roi Guillemot. Ma mère avait beau lui répéter honnêtement qu'on se moquait d'elle,

— Voire! On n'oserait.

Et elle n'en continuait pas moins.

Le compliment de Puyguilhem la toucha et l'adoucit.

— Il n'y a donc rien de nouveau à Paris, monsieur, que les belles demoiselles prendraient les toquets des vieilles femmes de province?

— Si, madame, on y fait encore des choses miraculeuses; j'en ai quelques-unes dans mon portemanteau, que j'aurai l'honneur de vous offrir. Mais rien de plus couru que les tourets de nez; c'est la fine fleur de l'élégance, et mesdemoiselles de Mancini ne sortent pas sans cela.

Madame de Basté me regarda d'un œil vainqueur. Quant à moi, je ne voyais en ceci qu'une espièglerie, et je me préparais à m'en jouer, lorsque tout à coup Lauzun prit une contenance sérieuse et entama avec ma gouvernante le chapitre des affaires. Nous en étions émerveillées, et de l'aplomb avec lequel il débitait ses phrases.

— Vraiment, monsieur, on ne vous reconnaît plus, dit la gouvernante, vous voilà devenu un gentilhomme respectable; vous vous entendez à la chose publique aussi bien que M. le cardinal.

— Ah! madame, c'est que je suis un cadet de Gascogne, de bonne maison, grâce à Dieu! et que j'ai la vue plus haute que ma taille. Il faut que j'arrive et j'arriverai.

Sa physionomie devint nouvelle en ce moment. C'était une résolution, une volonté immuable, une volonté que je n'ai que trop connue. Ses yeux fixés sur moi me mettaient de moitié dans ses projets, et je sentis que je l'aimais en ce moment, je sentis que ma vie, mon avenir dépendaient de ce petit homme, si fier et si décidé. Je le sentis plutôt d'instinct que de fait, mon cœur soulevait par ses battements les plis de ma gorgerette; je ne pouvais m'expliquer ces mouvements, ces palpitations. Cette sorte de rougeur qui me montait au visage, cet attrait qui m'entraînait vers mon cousin, et qui me fit même involontairement risquer un pas en avant, c'était l'amour, l'amour à sa naissance, ou plutôt à son développement; car depuis que je suis au monde, j'ai aimé cet homme et je l'aimerai toute ma vie.

Il venait de recevoir un échec amoureux dans les plus belles ruelles, et sa vanité en souffrait fort. Il s'était mis au char de mademoiselle du Gué Bagnols, depuis madame de Coulanges, déjà célèbre par ses bons mots, son esprit, et une sorte de beauté qui n'en est pas et qu'elle conserve : je crois qu'elle la conservera toujours. Cette fille n'était point une héritière, mais elle avait tant de charmes que tout le monde la voulait. Puyguilhem fit comme les autres, et se mit sur les rangs. Elle le reçut d'abord assez bien, à cause de sa bonne mine et de cette impertinence naturelle qui lui montait le nez au vent, comme s'il en eût eu le droit. Puis un jour, chez Mademoiselle, elle lui tourna le dos. Il eut beau faire, elle persista malgré ses Dieu gard! et ses airs dolents. Quelqu'un lui en demanda la raison.

— Ah! répondit-elle, je ne veux plus de ce pauvre garçon pour mon *mourant;* il est trop bête.

Le mot fut répété; Puyguilhem l'apprit, un peu tard peut-être, mais il l'apprit. Il en pensa enrager de colère, et le conserva sur le cœur; il l'a encore, je gage. Lui bête!

— Ah! je lui prouverai bien, à cette pécore, que je ne suis pas aussi bête qu'elle le croit.

De ce jour, il cessa de s'occuper d'elle, il lui montra son mépris, bien digne d'un enfant de cet âge, et tout propre à donner raison à la demoiselle qui n'en fit que rire.

— Cela prouve qu'il est encore plus bête que je ne l'ai dit, racontait-elle en manière d'oraison funèbre de son galant.

Toute la cour fut pour elle contre lui, même mon père, auquel Puyguilhem porta ses plaintes.

— Monsieur mon cousin, ce n'est pas ainsi qu'on se comporte. Quand une dame vous accuse de manquer d'esprit, on lui prouve à tout prix qu'on en a, au lieu de se retirer comme un sot. Mademoiselle du Gué se moque de vous, elle est dans son droit, et vous n'avez rien à répondre.

Lauzun conserva à madame de Coulanges la rancune de Puyguilhem; celle-ci est une fine mouche et sait se défendre. Elle ne fit pas semblant de s'en soucier, mais elle se garda toujours contre lui lorsqu'elle s'aperçut qu'il fallait compter avec le favori du roi, et qu'elle s'était trompée sur son compte. Elle lui a joué plus d'un mauvais tour qu'il a en vain cherché à lui rendre. Son charmant esprit lui a tenu lieu des dignités qui lui manquaient, et cette femme, appartenant par elle et par son mari à la robe, tint la place que les plus grandes dames lui envient. Elle resta et elle est encore dans les parti-

culiers du roi, par madame de Montespan, par madame de Maintenon, par madame d'Heudicourt, par mille côtés. Elle passe des trois ou quatre jours établie à Versailles, à la toilette de la reine, à celle des favorites; partout on l'appelle, partout on la désire; elle est bien avec tout le monde, et Lauzun est à Pignerol! Décidément, il faut croire qu'elle avait plus d'esprit que lui.

Quoi qu'il en soit, il nous arriva à Bidache tout meurtri de cette chute et désireux de s'en relever. Jusque-là, ses sentiments pour moi n'avaient été que de l'enfantillage; il avait essayé le germe de ses passions sur une petite fille à sa portée, mais la pensée sérieuse de devenir le gendre du maréchal de Gramont n'avait pas pris jour dans sa cervelle. Il était jaloux de moi parce qu'il l'était de toutes choses, parce qu'il l'était de Guiche et de Louvigny lui-même. L'épigramme de madame de Coulanges, son arrivée près de nous, firent éclore à la fois son ambition et son amour.

Il s'aperçut qu'il avait soif de parvenir et que le moyen était à ses côtés. Il s'agissait de le mettre en œuvre, et pour cela, tout jeune qu'il était, il employa la malice du serpent.

Les premiers jours de son séjour à Bidache se passèrent en observations d'abord, ensuite il les employa à se créer des amis. Rien n'était plus attentif, plus charmant que ses manières pour la maréchale; jamais elle n'avait été soignée de cette sorte, et elle se prit à l'aimer presque au-dessus de ses enfants, tous fort peu tendres à son endroit.

— Comme ce petit Puyguilhem est changé à son avantage! Comme il est devenu aimable et galant! On voit bien qu'il a été à l'école du maréchal, et qu'il l'écoute.

Ma pauvre mère ! Pour elle, le maréchal était l'idéal de la perfection, voire même de la bonté; je n'ai jamais rencontré une affection aussi aveugle. Quoi qu'il en soit, Puyguilhem devint promptement son favori. Elle ne pouvait s'en passer, elle ne sortait point sans qu'il l'accompagnât; il lui donnait le poing et ne souffrait pas qu'un écuyer s'approchât d'elle. Madame de Basté avait son tour; quant à moi, il me regardait à peine, je ne comptais pour rien auprès de lui. Il adoptait l'opinion de ma mère, celle de ma gouvernante contre la mienne. Parmi les présents qu'il rapporta, il ne me donna qu'une petite cornette très-simple et très-ordinaire. De dépit, je la donnai devant lui à ma fille suivante, disant tout haut que c'était bon pour elle.

Il en résulta ce qu'il avait prévu, c'est-à-dire une confiance entière de la part de ces saintes personnes, elles ne soupçonnèrent même pas qu'il pût regarder une petite fille de ma sorte, et fermèrent les yeux de leur surveillance. De mon côté, je m'occupai de lui sans cesse, justement par ma colère, par ma blessure d'amour-propre de me voir dédaignée; mon sentiment fit plus de chemin en quinze jours que s'il fût resté six mois à mes pieds. Avec une orgueilleuse, c'est toujours la meilleure voie. J'en arrivai à dessécher d'impatience, à ne trouver de goût à rien, à m'enfermer pour pleurer des heures entières, à traiter, surtout la maréchale et madame de Basté, de Turc à Maure. Je les rudoyais à plaisir, et jamais on ne vit une humeur semblable.

Cette belle conduite durait déjà depuis plusieurs semaines, lorsqu'un jour, par un de ces temps dont les Parisiens ne se douteront jamais, et qui ne règnent que dans nos beaux cantons du Midi, je sortis de chez moi en catimini, seule, avec ma petite chienne Clélie, pour

aller courir dans les champs, afin de me faire bien gronder, mais de donner d'abord une bonne inquiétude et une bonne furie à mes deux tyrans. Tyrans ! pauvres et bonnes créatures ! Je pensais ainsi alors. Tout le monde dormait encore au château, je me faisais une fête de passer cette journée seule, d'aller manger du pain noir et du fromage dans les chaumières et de me faire chercher.

Je sortis heureusement du parc, je trouvai un joli sentier, que je connaissais bien, et qui me conduisit, entre deux haies fleuries, jusqu'au sommet d'une sorte de mamelon où se trouvait une ruine. J'avais cent fois parcouru ces environs avec Puyguilhem et mes frères, j'y rappelais mille souvenirs, je me souvenais de sa tendresse pour moi à cette époque, et, en la comparant à son mépris actuel, je me disais :

— Je suis cependant plus belle, plus grande, plus quelque chose que je n'étais alors; pourquoi donc ne veut-il pas le voir ?

De cette hauteur, j'apercevais le château de Bidache, et je pensais avec une joie maligne qu'on devait y être inquiet à cette heure. Les vitres étincelaient au soleil, tout le paysage avait cet air de richesse, cette grandeur que donnent les rayons de cet astre, et qui m'ont toujours enchantée, à Bidache comme à Monaco. Je me pris à songer à bien des choses, plus sérieusement que de coutume, il me vint à l'idée qu'on me marierait, et je me demandais avec qui.

— J'aurais épousé le pauvre Tancrède, j'épouserais Philippe, mais où est-il ? J'épouserais...

Ici je m'arrêtai.

— Non, je ne l'épouserais point, il adore madame de Basté et son touret de nez, il pense à faire fortune avec les vieilles. C'est un moyen comme un autre. Qu'il y

tâche! Enfin, mademoiselle de Gramont n'est point faite pour si peu que cela.

Je ne pus retenir une larme de dépit en songeant que ce *si peu* me dédaignait. C'était pour en mourir de honte.

— Il faudra qu'il vienne à me regarder, ce beau museau de flatteur, d'hypocrite, je ferai si bien qu'il y sera forcé, et alors! Oh! comme je le dédaignerai à mon tour, comme je le laisserai à mes genoux, comme je me marierai avec quelque prince pour le repousser du pied et le faire enrager à mon aise! Oui, cela sera, oui, cela viendra, je le veux, je le veux!

Clélie courait autour de moi, cherchant dans les brins d'herbe les traces de quelques bêtes, lorsqu'elle s'élança en avant, comme une folle, aboyant à grands cris dans le sentier où des pas se faisaient entendre.

Je n'avais aucune crainte, pourtant jamais fille de mon âge et de mon rang ne se trouva à pareille fête, seule, sans protection, sans même un laquais à ma suite; c'était là une grande équipée, et il fallait être aussi folle que moi pour la tenter.

J'avais imaginé cette vengeance, et je la savourais merveilleusement douce; cependant la frayeur de Clélie, ces pas qui se rapprochaient, commençaient à me faire réfléchir.

— Si c'était quelque voleur, pensai-je.

Et mes yeux se portèrent sur la montre et le crochet enrichi de diamants que je portais, sur mes bagues, mes pendants, mon agrafe. En ce moment, la furie de la chienne redoubla.

IX

On le sait, je ne suis point craintive ; j'avais affronté les cris de la canaille de Paris, ses menaces et ses injures, ce qui n'est pas une petite chose ; pourtant, je ne me défendis point d'une frayeur involontaire, et je me tins prête à résister de mon mieux. Je suis de ces gens qui se dominent, dont la présence d'esprit et la volonté ne se démentent pas, qui sont presque toujours maîtres d'une situation en l'étant de leur courage. J'étais ainsi même alors. Je me levai au-devant du danger, en m'écriant :

— Bien, Clélie ! bien ; pille, pille !

Clélie revint vers moi le poil hérissé, et je frémis encore quand je pense à ce que je vis.

C'était une vieille femme, c'était je ne sais quelle créature hideuse, informe, couverte de haillons, dont les cheveux gris, sales, infects, rares, tombaient en mèches droites sur ses épaules. Elle ressemblait à une vieille Espagnole bohême, dont la reine-mère s'était entichée et qu'elle avait nommée gouvernante des guenons et perroquets de sa chambre. C'était la même tournure, aux guenilles près, car l'autre s'attifait toujours galamment en sorcière, avec du noir et du rouge ; elle prédisait admirablement l'avenir, disaient les filles de la reine, qui la consultaient du matin au soir.

Ma vieille, à moi, s'approchait, écartant Clélie d'une petite baguette de coudrier entourée de vieilles faveurs, et ne s'en souciant pas plus que d'un roquet, malgré son origine et sa généalogie. Elle fixait sur moi ses yeux perçants et noirs à l'instar de deux charbons luisants.

Une pierre, tombée d'une colonne, couverte de lierre, était au bout du sentier, en face de moi. Dès qu'elle y fut parvenue, elle s'assit, et Clélie, indignée, déchira sa cape qui pendait par derrière en lambeaux.

Elle la repoussa d'un geste si noble que le baron le lui eût envié.

— Rappelez votre chien, Charlotte de Gramont, si vous ne voulez pas que je le frappe.

Je n'étais pas accoutumée à ce qu'on me parlât ainsi ; je relevai la tête et je lui demandai d'un ton impérieux où elle prenait tant de hardiesse.

— Dans ma puissance ! me répondit-elle.

— Votre puissance !

— Ah ! vous en doutez ! Imprudente fille, qui venez chercher la liberté, la nature, l'amour peut-être, et qui méconnaissez la reine de ces montagnes, la déesse des pics élevés, des nuages, des neiges éternelles, moins glacées que mon cœur.

Ce langage m'étonnait de plus en plus.

— La reine ! repris-je, d'un air méprisant.

— Oui, la reine, et une reine plus puissante que toutes les reines de l'Europe sur leurs trônes, car je commande non-seulement à mes sujets, mais aux éléments, mais au démon lui-même. Tout m'obéit sur la terre et dans ces espaces ; cette baguette est un sceptre invincible auquel nul ne peut refuser de se soumettre.

Je levai les épaules sans répondre.

— En veux-tu une preuve, enfant indocile ? Regarde.

Elle siffla d'une manière particulière, et si perçante que les échos en retentirent. A l'instant même, cent, deux cents, trois cents figures étranges, épouvantables, horribles, surgirent de je ne sais où et se montrèrent de toutes parts, mais à une grande distance ; les ruines

en étaient semées ; je n'en sais pas le nombre : cela ne pouvait se compter.

— Si tu veux, me dit-elle, ils approcheront davantage ; il en viendra dix fois autant, à ta volonté, *jeune princesse*. Elle appuya sur ce mot avec intention.

Je fus effrayée, je l'avoue. Me trouver seule avec cette multitude de gueux, sans foi ni loi, qui, pour s'emparer de mes joyaux, m'auraient, sur un signe de cette vieille infernale, bientôt mise en pièces, me semblait un danger mille fois plus redoutable que les barricades et les hurlements de messieurs les Parisiens. Je fus sur le point de pleurer ; mais ma fierté a toute ma vie arrêté mes larmes. Je m'efforçai, au contraire, à la regarder en face, et je lui demandai presque sans trembler :

— Quels sont ces gens, et que font-ils sur les terres de mon père?

— Ils ne sont point sur les terres d'autrui, ils sont sur les leurs : depuis le commencement du monde, les montagnes appartiennent à notre race, et elles ne cesseront de lui appartenir qu'au dernier des jours. Parmi ces gens qui t'entourent et que tu méprises, il en est plus de cent dont la noblesse est à la tienne ce qu'une étincelle est au soleil. Leurs aïeux ont porté le diadème lorsque les tiens n'étaient que de misérables serfs. Ne sois donc pas si orgueilleuse, Charlotte de Gramont, et ne dédaigne pas ceux que tu ignores.

J'avais souvent entendu parler à mon père de nos terribles voisins, de ces tribus nomades qui peuplent les Pyrénées et que les Espagnols appellent des gitanos ; je ne les avais pourtant jamais vus. Autrefois ils descendaient jusqu'à Bidache et y pillaient tout ce qu'ils pouvaient prendre ; mais mon aïeul leur fit une furieuse guerre, les décima avec les troupes du roi, les relégua au fond de leurs cavernes et leur fit enfin signer une con-

vention par laquelle ils s'engageaient à respecter nos terres et nos vassaux, pourvu que nous ne nous mêlions pas de leurs affaires avec les autres et que nous restions neutres dans leurs querelles. Ce traité fut scrupuleusement observé de part et d'autre. Il datait de l'enfance de mon père ; depuis lors on n'avait aperçu l'ombre d'un gitano dans la principauté.

On conçoit donc mon épouvante en les y voyant revenir, armés (ils l'étaient tous), menaçants sans doute, et de me trouver à leur merci, éloignée de tout secours, de toute protection. Je me repentais cruellement de mon escapade. Cependant mon instinct me disait que la seule manière de leur imposer était de me montrer calme et courageuse, je recueillis mes forces.

— Que venez-vous faire ici? que me voulez-vous? pourquoi vous approcher de moi et me troubler dans ma solitude?

— Nous t'attendons, nous te cherchons depuis longtemps, Charlotte.

Son accent s'attendrissait au point de devenir presque affectueux.

— Moi ! m'écriai-je.

— Toi-même.

— Qu'y a-t-il de commun entre votre race de proscrits et la mienne?

— Tu ne le sais pas et tu ne peux pas le savoir. Tu vas l'apprendre.

— Je n'ai l'habitude d'être tutoyée par personne, interrompis-je, outrée de cette insolence et incapable de me contenir.

— Je te tutoierai pourtant, et peu m'importe que tu t'en offenses; quand tu sauras la vérité, tu ne t'en étonneras plus. Nous n'avons pas besoin de ces témoins, fais aussi taire cette bête, ou je l'étrangle.

Clélie s'acharnait à crier, à gratter, à remplir enfin les obligations d'un chien habitué à la grande compagnie en face de pareilles canailles. Je la pris dans mes bras, je la caressai, je la cachai sous mes jupes, elle grognait sourdement, mais elle n'aboyait plus.

— Tu me demandes ce qu'il y a de commun entre toi et moi, Charlotte de Gramont. Sais-tu quel sein t'a nourrie?

— Une jeune et belle paysanne, qui mourut peu après m'avoir sevrée et que je n'ai point connue.

— Cette jeune et belle paysanne, car elle était bien jeune et bien belle, c'est vrai! ce n'était pas une paysanne pourtant, c'était ma fille.

— Une gitana, ma nourrice! Non, non, mille fois non; ma mère ne l'aurait pas souffert. Une païenne!

— Ne s'appelait-elle pas Catherinette?

— Oui, un nom chrétien.

— Ma fille était chrétienne, mais elle était ma fille. Ma seule enfant, le seul fruit de mon seul amour, avec un chrétien aussi, ajouta-t-elle d'un air sombre qui recommença à m'effrayer.

Elle garda un instant le silence, puis elle reprit :

— Ce chrétien s'était joué de moi; s'il ne m'aimait pas, il aimait Catherinette; car, malgré mes pleurs et mes cris, il me l'enleva, il lui donna son nom et la reconnut pour sa fille, il la rendit la plus riche parmi vos vassaux de Bidache. C'était pour sauver son âme, disait-il. Je repris deux fois ma Catherinette, deux fois elle s'échappa pour revenir à vos villages, elle ne m'aimait pas, moi qui l'adorais; le sang de son père étouffait le mien dans son cœur. Je ne voulus pas la faire malheureuse, je la laissai libre, ou plutôt esclave, puisqu'elle méprisait la liberté.

Je ne puis vous rendre ce visage hideux qui se trans-

formait, ces yeux horribles qui puisaient de la tendresse dans la douleur, c'était incompréhensible. J'écoutais attentivement, elle se tut encore, puis elle recommença par un cri sauvage qui glaça mon sang dans mes veines.

— Tu as un oncle, Charlotte?

— J'en ai plusieurs.

— Tu en as un qui se rit et se joue des choses les plus sacrées, un traître, un lâche, un trompeur, un infâme, le comte de Louvigny, enfin!

— Parlez avec plus de respect de...

— Du respect à celui qui a tué ma fille! Moi, du respect! A qui d'abord? Je n'en dois à personne, et je ne connais que ma haine pour les chrétiens. Tais-toi! Du respect à Louvigny, le menteur, le suborneur, qui, à l'abri de son nom, de sa jeunesse, de son beau visage, de son amour perfide, a séduit ma Catherinette, l'a rendue mère, et l'a abandonnée pour qu'elle en mourût. Tu ne savais pas cela, jeune fille, n'est-ce pas! Tu avais bien entendu dire que Louvigny était un poltron, un assassin, un dénonciateur, mais tu ne savais pas qu'il fût aussi un menteur impudent, le plus misérable des hommes.

J'étais complétement édifiée sur les faits et gestes de mon oncle, dont nous rougissions dans la famille, entre nous; je ne jugeai pas à propos de répondre. La *reine* continua.

— Elle devint mère d'un enfant que ses larmes étouffèrent; et, comme tu venais de naître alors, comme son père, en apprenant sa faute, l'avait rejetée, Louvigny crut tout réparer en la faisant entrer chez la maréchale pour te nourrir. Elle était alors à Pau, et on s'en rapporta aux quelques renseignements fournis par un domestique complaisant pour le fils de son maître. Il eut ainsi sa maîtresse au logis, et il en profita pour l'humi-

lier. La douce créature supportait tout en silence; elle l'aimait comme une folle, et elle vous aimait, vous, mademoiselle, autant que l'enfant qu'elle avait perdu. Elle vous donna sa vie, car cette vie s'éteignait chaque jour, et cependant jamais lait ne profita mieux que le sien à un pauvre petit enfant du bon Dieu. Mais j'étais loin, bien loin, depuis trois années; quand je revins, il était trop tard, ma Catherinette s'était éteinte comme une belle flamme que le vent souffle; je ne la retrouvai plus.

J'étais intéressée sinon émue par ce récit; je regardais l'horrible vieille avec moins de crainte et d'éloignement. J'attendais ce qu'elle allait ajouter.

— Depuis ce temps, votre oncle de Louvigny a-t-il été heureux, mademoiselle? N'a-t-il pas recueilli le mépris, la haine, même l'injure? Dans quel état est sa fortune? A-t-il réussi à la cour? a-t-il un ami? Vous savez bien que non. Et moi aussi, je le sais, car c'est moi qui ai fait cela; c'est moi qui ai prononcé ma malédiction sur son avenir, et aussitôt ma malédiction a porté ses fruits. Me croyez-vous puissante, à présent?

Ce qu'elle disait était régulièrement vrai. Je sentis un frisson dans mes membres en présence de cette femme extraordinaire; elle me glaçait.

— Mais si ma vengeance a poursuivi ce monstre que j'exècre, ma tendresse s'est reportée sur la jeune fille nourrie de mon sang, nourrie du lait de mes entrailles. A cause de toi, j'ai fait respecter les traités arrachés à mon père par ton aïeul. A cause de toi, ce château de Bidache, ce village sont encore debout. Sans toi, quel bûcher allumé à la mémoire de Catherinette! Comme la maison de Gramont eût disparu de dessus la terre! Tu me rendais tout sacré. J'étouffais ma colère; je la concentrai sur le véritable coupable, et j'épargnai les

innocents. Depuis ta naissance, je te suis de l'œil ; depuis ton retour dans ce pays, j'épie l'occasion de te voir : elle s'est enfin présentée, tu m'entendras jusqu'à la fin. Tu ne peux pas m'échapper.

J'en étais trop sûre pour la contredire.

— Je sais tes pensées, tes désirs, tes espérances, je voudrais pouvoir les réaliser ; mais cela ne dépend pas de moi ; le destin t'entraîne, et je ne te dirai pas jusqu'où il ira, bien que je le sache parfaitement, il ne me convient pas de te l'apprendre. Seulement, Charlotte, tu as vu une partie de mes sujets, eux et moi nous t'appartenons. Quoi que tu demandes, quoi que tu ordonnes, tu seras obéie. Au bout du monde notre assistance te suivra ; à ton premier appel, tu nous verras accourir. Les dangers seront écartés de toi à ton insu. Nous pouvons tout et sur tous. Quelque haut que tu regardes, nous y atteindrons. Il faut seulement que ce secret te reste pour toi seule ; car si tu le révélais, tu nous rendrais impuissants, tu perdrais tes esclaves.

Un grand garçon fort beau, admirablement beau, bien découplé, se drapant majestueusement dans des guenilles, se présenta tout à coup, prononça quelques phrases dans une langue inconnue, à quoi la vieille répondit par deux mots, et il disparut aussi soudainement qu'il s'était montré ; la vieille, se tournant vers moi, me dit :

— Tu vas voir que je sais prévenir tes vœux, même quand tu les ignores toi-même.

X

Je dressai l'oreille à cette prétention, et mes regards exprimèrent probablement le doute ; elle me fit un signe de la main, comme pour m'inviter à la patience.

— Tu aimes le jeune Puyguilhem, continua la sorcière avec un souriré qu'elle voulait rendre malin ; tu es sortie de ta cage dans l'espoir de l'attirer à ta recherche ; j'ai prévu ceci, je l'ai su mieux trouver que toi ; il monte, tu le verras dans cinq minutes, et tu pourras lui parler à ton aise ; je t'en réponds, personne ne vous dérangera. Es-tu contente ?

Je devenais rouge comme une rose de mai, et mon sang battait à mes tempes si fort, que j'en eus un éblouissement. Mon secret entre les mains de cette créature ! J'en frissonnais ; et pourtant mon cousin approchait ; j'allais le voir, j'allais l'entendre, j'allais savoir le mot de cette énigme qu'il me refusait ; c'était un fruit aussi tentant que celui de la mère Ève, et la vieille valait au moins le serpent.

— Quoi ! répliquai-je, Puyguilhem ici, devant vous ?

— Non pas devant moi, soyez tranquille. Ni moi ni les miens ne pourrons vous voir, ni vous entendre, nous vous regarderons de loin. Prends garde à ce jeune homme, pourtant, il est plus fort que toi ; il est plus fin, il est plus méchant ; si tu n'y prends garde, il deviendra ton maître.

Pour la seconde fois, ces maudits devins m'annonçaient un maître, je n'en voulais pas. Je frappai du pied d'impatience. J'entendais déjà ses pas. Je me cachai derrière un pan de mur encore debout ; lorsque je regardai à travers les pierres branlantes, la vieille avait disparu, et Puyguilhem s'avançait ; je ne vis plus que lui, j'oubliai le reste : l'orgueil, la crainte disparurent. Je sortis de ma cachette, tout aussi involontairement que j'y étais entrée ; en m'apercevant, il poussa un cri. Je restai interdite.

— Vous ! mademoiselle, ici, seule ! Ah ! nous vous avons bien cherchée.

— Je suis venue me promener, répondis-je d'un air dégagé; j'étais fatiguée du logis.

— Vous eussiez pu le dire, et ne pas vous exposer à tous les dangers. J'ai vu rôder en bas des hommes de mauvaise mine; il y a des ours, des...

— Monsieur de Puyguilhem, premièrement je ne suis point peureuse; secondement je ne suis pas aussi entichée que vous de la société de ma gouvernante, et j'ai pris un peu de la liberté qu'on me refuse. Vous qui ne vous trouvez bien que sous le vertugadin des vieilles femmes, en face des tourets de nez, vous ne comprendrez pas cette fantaisie, je le conçois.

M. de Lauzun sourit comme il souriait alors, quand il n'était qu'à l'aurore de sa dépravation, quand il avait une ombre de jeunesse et de sentiment; c'était un vrai rayon de soleil que ce sourire.

— Ah! ma cousine, vous qui avez tant d'esprit, comment ne deviniez-vous pas ce que cela voulait dire?

— Il n'y a rien à deviner, ce me semble, et cela voulait dire ce que cela disait.

— Cela voulait dire ce que cela ne disait pas, mademoiselle. Cela voulait dire, ma cousine, si je m'occupe de ce qui m'occupe uniquement, nous avons là deux saintes personnes qui n'entendent point qu'on les délaisse, qui ne souffrent pas aux jeunes la fantaisie de s'amuser, de s'aimer surtout. Il faut leur fermer les yeux, et, pour cela, un seul moyen nous reste, c'est de les tromper si fort, de leur inspirer une telle confiance, qu'elles ne croient pas plus tard ce qu'elles verraient de ces mêmes yeux, si bien fermés. Commencez-vous à comprendre?

— Non, répondis-je malignement, car je comprenais de reste.

— Je m'expliquerai plus clairement, puisque vous êtes

si difficile à persuader. D'ordinaire, les cadets de famille ne sont pas admis à l'intimité des héritières, et, bien que vous ne soyez pas seule, une fille faite comme vous est toujours héritière, ceci est convenu. Au premier regard, au premier soupir, à la première parole, le pauvre Puyguilhem eût été chassé sans rémission; on ne lui eût même plus permis de contempler le seuil de la porte. Au lieu que... Vous avez lu la fable d'Orphée, qui donne un gâteau à Cerbère?

— Oui... je crois.

— J'ai donné de bons gâteaux à vos gardiennes, elles les ont mangés, et elles les digèrent, je vous en réponds. Vienne qui voudra, je ne crains plus ni les médisances, ni les calomnies. Je puis hardiment marcher tête levée, et m'apercevoir quelquefois qu'il se trouve au château de Bidache *une petite fille assez jolie*, selon l'expression de madame de Basté; on ne m'accusera que de politesse, et encore!

— Vous êtes savant, monsieur; c'est à la cour, c'est sans doute mademoiselle du Gué Bagnols qui vous a appris cela?

— Mademoiselle du Gué Bagnols a prétendu que j'étais un sot. Je ne serais pas fâché de prouver à elle et aux autres, qu'elle se trompe, cela est vrai; mais mademoiselle du Gué Bagnols ni la cour n'ont que faire ici, c'est mon cœur.

— Votre cœur? vis-à-vis de moi?

— Oh! que vous le savez bien, ma cousine, et si vous ne le saviez pas, vous auriez une trop mauvaise mémoire. Qui ai-je aimée depuis mon enfance? Quelle a été la souveraine de ma vie? Quelle femme a jamais pu la faire oublier un instant? Pourquoi ai-je porté haut mes visées, si ce n'est pour me rapprocher d'elle? Pourquoi ai-je désiré la gloire, si ce n'est pour la lui offrir?

Pourquoi ai-je ployé mon humeur si fière jusqu'au servage, si ce n'est pour rester avec elle?

— Je ne sais...

— Ma cousine, osez répéter encore que vous ne savez. Répétez-le en me regardant.

Je n'eus garde, car pour le regarder, il eût fallu qu'il me regardât aussi, et j'en avais grand'peur. On est si niais à cet âge! Ah! depuis, je n'ai rien éprouvé de semblable, et j'ai souvent regretté ces ruines, ces montagnes fleuries, ces grandes prairies émaillées de marguerites, où nous promenions notre jeunesse! J'ai tout connu dans la vie, et je ne me souviens que de ce temps-là quand je ne veux pas souhaiter la fin de ce bail où je suis engagée malgré moi.

— Oui, je vous aime, reprit-il avec feu. Je vous aime, non plus comme autrefois, non plus avec ce sentiment enfantin qui n'était que l'instinct d'un autre, mais je vous aime pleinement, ardemment; je vous aime avec une passion profonde, terrible, indomptable, à laquelle je sacrifierais tout, sans hésiter, et dont je mourrai certainement, si vous me défendez l'espérance.

J'ignore s'il pensait tout cela, cette âme double; mais il parlait avec un feu, avec une éloquence à animer les pierres. Mon cœur battait et mes soupirs contraints soulevaient mon corps de jupe. Il prit ma main. J'étais hors d'état de la lui retirer; il la baisa, je ne m'y opposai pas davantage.

Le bonheur, la surprise, je ne sais quoi encore, m'étouffaient; il ne me semblait plus être sur la terre, et ces murailles tombées étaient pour moi un palais enchanté.

— Ma cousine... répéta-t-il, aussi ému, en apparence du moins.

— Mon cou... monsieur... balbutiai-je.

— Pourquoi monsieur? Pourquoi cette cérémonie

entre nous? Ma cousine, est-ce que je puis espérer quelque chose? Ah ! ne dites pas non! ne dites pas non!

Je ne dis rien, mais j'osai lever les yeux. Mes yeux ont toujours été pour moi les plus perfides du monde ; ils ne savent point mentir, ils disent clairement les choses. Je me mets en furie, ils l'avouent ; un homme me plaît, ils le lui disent; une femme est ma rivale, je l'exècre, ils le lui révèlent; je suis heureuse, ils chantent ; je suis triste, ils n'ont point de larmes, et cependant ils pleurent; je suis blessée, ils se plaignent; j'espère, j'attends, je crains, ils racontent tout, les indiscrets! Ce jour de premier aveu ils firent leur apprentissage, et Puyguilhem ne les trouva jamais plus bavards.

Nous restâmes trois heures dans cette douce occupation, gardés par nos sauvages et aussi en sûreté que le roi dans son Louvre. Ces trois heures passèrent vite, elles nous parurent trois minutes. Nous formâmes les plus magnifiques projets qui aboutissaient au même but, c'est-à-dire le mariage du comte de Puyguilhem avec mademoiselle de Gramont, comme s'il n'eût existé ni maréchal ni maître, et qu'il suffit de notre volonté pour conclure ce superbe hyménée. C'étaient des rêves, et ces rêves ont été les plus douces réalités de mon cœur. Aucune vérité n'a pu les effacer jamais, aucunes larmes n'ont pu les éteindre; ils me brûlent encore, ils me brûleront toujours.

Il faut cependant que tout finisse ici-bas. La première chose qui nous rappela à la terre, ce furent les cris de nos estomacs adolescents, lesquels s'accoutumaient peu à la diète. Au milieu d'un château aussi beau que ceux d'Armide, Puyguilhem s'interrompit en riant.

— Ma cousine, demanda-t-il, avez-vous faim ?

— Oui certes, j'ai grand'faim, malgré mon déjeuner champêtre.

— Comment faire, alors? Car j'ai grand'faim aussi, et quelle apparence de trouver à manger dans ces affreuses solitudes...

— D'abord, répondez-moi. Est-on bien inquiet de moi à Bidache ?

— On vous cherche partout, les gens sont en campagne, et je ne m'explique pas comment on ne vous a pas encore découverte ici, il faut qu'ils soient bien stupides; quant à moi, c'est le premier endroit auquel j'ai songé.

— Me grondera-t-on à mon retour ?

— Autant que la langue française servira de termes pour cela.

— Alors, je me ferai gronder pour quelque chose, je veux profiter du crédit qu'on m'ouvre et l'épuiser jusqu'au bout. Il ne serait peut-être pas impossible de nous faire servir un dîner passable. J'y vais esssayer.

— Vous avez donc un Pacolet à votre disposition?

— Peut-être ! Attendez.

Je me levai alors, je me rapprochai le plus possible du bois où je supposais ma vieille amie cachée, et je prononçai à haute voix ces paroles :

— Je voudrais avoir un joli repas, pour mon cousin et pour moi. Les nymphes de ces bosquets, les sylphes, les esprits de l'air, qui nous ont si gracieusement protégés, n'auront-ils pas pitié d'un appétit qu'ils ne connaissent point, sans doute, mais qui est, hélas ! une attribution de notre humaine faiblesse ?

Mon cousin me regardait ébahi, il crut que je devenais folle, et commençait à s'en effrayer, lorsqu'à mon propre étonnement, et au sien bien plus grand encore, nous entendîmes une voix qui semblait venir de loin et qui nous cria comme un écho :

— Entrez dans les ruines.

Puyguilhem me dit tout bas :

— Ma cousine, ceci tient de la magie, ne vous va-t-on point brûler comme sorcière, en manière de Circé?

— Allons toujours, et voyons!

Nous pénétrâmes sous une arcade garnie de ronces et de lierre qui tombaient en guirlandes, avec des églantines et une multitude de fleurs, formant comme une voûte au-dessus de nos têtes. De petits oiseaux y chantaient leurs tendresses, cachés parmi les feuillages, tandis que les insectes de toutes sortes se jouaient au soleil en étalant leurs couleurs. C'était aussi joli, aussi frais que nos amours. Nous parvînmes à une grande salle encore assez bien conservée, d'une architecture barbare, ainsi que cela se rencontre souvent dans ces pays; elle ne manquait pas cependant d'une certaine élégance; d'ailleurs, le temps était si clair, si beau, il sentait si bon dans l'air, qu'on se fût aimés en dépit de soi-même.

Au milieu de cette chambre, sur une pierre soigneusement balayée, nous trouvâmes la plus charmante collation du monde, servie et pimponnée. Des roses, des bluets, des pâquerettes tenaient lieu d'argenterie et de belle vaisselle, mais le laitage, le beurre, les œufs, les fruits, un morceau de venaison froide, du pain blanc magnifique, le tout servi dans des vases grossiers, mais brillants de propreté, n'étaient point à dédaigner; aussi ne dédaignâmes-nous rien, non plus qu'un flacon de vin exquis, la seule pièce de ménage avec les verres, qui sentît le luxe d'un grand seigneur; ils étaient en cristal de Venise, d'une forme étrange, montés en or et garnis de pierreries. Je reconnus à ces soins ma vieille reine : elle avait prévu nos exigences d'estomac; je la remerciai intérieurement, et j'invitai d'un geste mon cousin à s'asseoir sur des siéges de mousse tout préparés.

Il marchait d'étonnement en étonnement. Un billet qu'il trouva sous un fruit l'étonna davantage; il contenait ces mots :

« *Souvenez-vous bien et comptez sur nous.* »

— Vous ne m'expliquerez pas tout ceci, ma cousine ? En vérité, je n'y comprends rien.

— Peut-être ! quand je serai sûre que vous n'êtes pas amoureux de ma mère où de madame de Basté.

XI

Nous mangeâmes comme des amoureux satisfaits, c'est-à-dire du bout des dents, et en nous regardant sans cesse. Le repas fini, il fallut songer au retour ; il nous semblait bien cruel de nous séparer si tôt. La raison de Puyguilhem était alors plus grande que la mienne, il organisa le plan du retour, et se chargea de détourner les soupçons de nos Argus, si notre double escapade leur en avait donné. Il me baisa la main en me quittant ; je m'acheminai seule, avec Clélie, sautant, riant, cueillant des coquelicots dont je lui fis un collier, et à moi une coiffure. J'étais heureuse, heureuse ! Je ne songeais guère à ce qu'on allait me dire, et je m'en souciais bien, ma foi jurée !

Dès que je parus, les servantes et les valets, placés en embuscade, commencèrent à crier et à lever les bras.

— Voilà mademoiselle ! voilà mademoiselle !

Madame de Basté, dont le touret de nez se dessinait à la grille de la cour, fit bien une autre pantomime, et porta sa canne en l'air comme le tambour des Suisses, en proférant quelque chose qui ressemblait à des malédictions ou à des menaces.

Quant à ma mère... il y a une chose que je ne vous ai point dite, sur ma mère, c'est la fausse puissance que lui laissait chez elle le maréchal, et sa rage de mentir à l'endroit de la pauvre femme, sans que j'aie jamais pu savoir à quel propos. Très-peu de nos familiers savaient combien elle était nulle; à la cour et parmi le monde, elle passait pour une personne très-froide, très-adroite, menant son mari comme un joli garçon. Le maréchal prétendait en avoir été passionnément amoureux, et être traité par elle avec hauteur; enfin ils étaient ensemble dans la position des prêtres païens avec leurs idoles. En apparence, tout se faisait pour la déesse, tout s'offrait à la déesse, on commandait en son nom, les adorations du prêtre et du peuple s'adressaient à elle, c'était merveille de le voir. En réalité, l'idole était de bois, elle ne savait, ne sentait, ne faisait rien. Plantée dans sa niche, à une grande hauteur, couverte d'oripeaux et de pierreries, tout fléchissait le genou devant elle, tous la vénéraient, mais le prêtre mangeait les offrandes, mais le prêtre dictait les oracles distribués à l'idole; mais l'escamotait de temps en temps, et lui prenait à son tour ses oripeaux et ses pierreries pour jouer son rôle à sa place; vous comprenez cela, n'est-ce pas?

Ma mère, dressée à ces façons dès son jeune âge, savait si bien se taire en s'étalant, que chacun la croyait sur parole. Elle ressemblait comme deux gouttes d'eau à autre chose qu'à une idole de bois, à force de dignité. En cette circonstance, elle se tenait debout à la porte du salon, non plus émue que son *étoffe* ne le permettait, en ruminant une mercuriale que j'avais notée d'avance. Cela aurait pour exorde, pour discours et pour péroraison :

— Mademoiselle... Quoi ! mademoiselle !... Comment se peut-il, mademoiselle...

Je ferais une révérence, je courberais la tête, j'allongerais la main, comme pour baiser le bas de sa robe; elle la rabaisserait d'un coup d'éventail, et tout serait terminé.

Madame de Basté fit quelques pas en avant, et m'attendant au passage, elle se posa en Euménide.

— Peut-on savoir, mademoiselle, où vous êtes allée si matin, sans être accompagnée, sans prévenir madame la maréchale, ou moi?

Je commençai par elle le cours de mes révérences, et j'en fis une bien profonde.

— Demandez à Clélie, madame, elle ne m'a pas quittée d'un instant.

La gouvernante arracha d'un mouvement brusque son touret de nez, ce qui était la plus épouvantable de ses mesures de rigueur, et elle me fit un signe impérieux de son bâton, pour m'ordonner de passer devant elle. Puis, après quelques secondes, elle reprit :

— Ceci est fort impertinent, mademoiselle, on vous gardera désormais.

Parvenue au milieu de la cour, elle s'arrêta toute droite.

— Et M. de Puyguilhem, mademoiselle, ce cher M. de Puyguilhem, qui, depuis l'aube, court les monts et les vaux pour vous chercher, l'avez-vous rencontré, au moins?

Je marchais toujours et je fus bien rassurée; on ne soupçonnait rien, mon cousin était toujours en grâce. Ma mère ne branla pas sur son perron et l'entrevue se passa exactement comme je viens de vous le dire. Après la phrase sacramentelle, elle rentra au salon, reprit son fauteuil, son éventail et me regarda.

— Madame la maréchale, dit madame de Basté impatientée, jugez-vous à propos de savoir où a été mademoiselle?

— Oui, madame.

— Vous entendez, mademoiselle; répondez à madame votre mère.

— Ma mère, j'ai été courir par les montagnes avec ma chienne, cueillir des fleurs et manger du lait chez les paysans.

Ma mère répliqua par quelques mots de sermon, qu'elle laissa à madame de Basté le soin de finir. J'écoutai l'une et l'autre docilement; c'était plus qu'elles n'espéraient, et elles se calmèrent peu à peu. Mais leur inquiétude pour Puyguilhem ne connaissait plus de bornes. Le fait est qu'il ne revenait point, et que, sans mon alliance avec les bohêmes, j'aurais partagé leurs craintes. On renvoya de nouveau vingt estafiers après lui; à huit heures du soir, ils le ramenèrent fait comme un miquelet, couvert de boue, ses habits déchirés, le visage pâle, les cheveux déroulés; c'était le plus beau désordre du monde : cet homme-là est né comédien. Il raconta des aventures inouïes : il s'était perdu, il avait roulé dans un précipice, on l'avait attaqué, dépouillé, que sais-je, moi! un roman inconcevable. Jugez des exclamations et des cris! On le coucha, on le parfuma, on le soigna aussi bien qu'une relique, mais, ce qui m'amusa fort, on le mit à la diète, sous prétexte qu'il avait la fièvre, lui qui depuis le matin n'avait rien mangé autre chose que notre collation. Il se releva la nuit et vola un pain à l'office.

Cette histoire se termina ainsi. Elle aurait eu peut-être et probablement d'autres suites, s'il n'était arrivé la nuit un courrier de mon père. Il nous envoyait une invitation pressante du duc de Caderousse, pour nous rendre chez lui, à Avignon. Il allait se marier à mademoiselle Duplessis-Guénégaud, et il engageait beaucoup de noblesse à les aller fêter dans leur belle maison de Cade-

rousse, des quatre coins de la France. Mon père l'aimait; il n'y pouvait aller, mais il désirait que la maréchale et moi nous lui donnassions cette marque de déférence. Il avait encore un autre motif; M. de Valentinois y devait être; M. le cardinal commençait à lui parler de ce mariage. Il pensa qu'il me verrait là tout naturellement, bien qu'il n'en fît part à personne, pas même à ma mère, et encore moins à moi. Cette invitation me contraria, et me charma ensuite : il fut décidé que Puyguilhem nous accompagnerait, et j'espérai trouver des occasions dans ce voyage. Il fit le difficile; il fallut le prier.

— Mais je ne connais pas le duc de Caderousse !

— Vous êtes de la maison, et nous sommes tous conviés.

— Mais cela serait indiscret, peut-être !

— Vous vous moquez ! monsieur ! N'avons-nouspas l'honneur d'appartenir à monsieur votre père, et les parents du maréchal de Gramont ne sont-ils pas bien reçus partout ?

— J'irai donc, puisque vous l'exigez !

La bonne âme en grillait dans sa peau.

— Qu'il est discret et modeste ! chantaient en chœur ma mère et madame de Basté; un autre eût profité doublement de la permission pour s'imposer à la grande compagnie, mais lui !

Ce qu'il y eut de beau, c'est que ni l'une ni l'autre n'ont jamais voulu croire à ses déportements et à son caractère, malgré les preuves trop claires, hélas ! et que l'on n'a pas vu un ensorcellement pareil. Ce que c'est que les dévotes !

M. de Caderousse était un homme de qualité, du comtat d'Avignon, fait duc par le pape, et il tenait un rang fort élevé dans la province. C'était un homme

d'esprit, d'une grande discrétion, qui se couvrit de gloire, justement par un trait admirable, dont toutes les femmes raffolaient. Sa femme, mademoiselle Duplessis-Guénégaud, dont le père était secrétaire d'État, avait une santé déplorable. Il consentait à n'être que son frère, pour la ménager, après toutefois avoir rendu le mariage indissoluble. Je vous raconterai son caractère et ses aventures quand nous serons chez lui. En ce moment, nous allons quitter Bidache, et tout notre train se prépare à partir, y compris Puyguilhem et Clélie. Il fallut cependant prévenir le comte de Lauzun, son père, capitaine des cent becs-à-corbin du roi, et qui se sentait quelque envie de l'emmener avec lui à la cour. Au premier mot de la maréchale, il céda de bonne grâce. Nous partîmes un matin, de très-bonne heure, en grand équipage ; j'avais pris un air contrarié de voir mon cousin galoper à la portière, car je devais le haïr comme autrefois, plus qu'autrefois même, puisque ce n'était plus naturel.

Quant à lui, il m'honorait de ses impertinences, affectant de porter les couleurs qui me déplaisaient, de ne me point regarder, de me donner à peine la main pour descendre de carrosse. Il est croyable que nos savantes dames s'y soient prises, je m'y prenais quelquefois moi-même, au point de m'en affliger.

Nous voyagions à journées forcées, avec des chevaux de relais. C'est la meilleure manière, la plus prompte et la moins fatigante, car la poste est une sotte invention ; en temps de trouble surtout, on ne trouve jamais de chevaux. Nous envoyions nos officiers en avant, pour nous préparer les repas dans les auberges, ce midi de la France étant un pays presque sauvage, où l'on mourrait de faim devant une broche.

Il arrivait souvent que les chemins, défoncés par les

pluies, nous arrêtaient au milieu de la journée. Il fallait soulever la voiture, les roues enfonçant dans l'ornière jusques et plus de la moitié. Ma mère s'établissait en ces occasions à dire son chapelet, avec une patience qui me mettait hors de moi ; il semblait qu'elle n'eût qu'à sortir son bonnet de nuit de sa poche. Je cherchais habituellement tous les moyens de l'émouvoir, et j'en avais trouvé un, qui ne manquait jamais son effet. Dès que je prononçais le nom de la belle Corisande des Andouins, comtesse de Gramont, mon aïeule et celle de Puyguilhem, dès que je me permettais sur elle une question plus ou moins indiscrète, ma mère laissait son *Ave* à moitié chemin et me jetait un :

— Taisez-vous, mademoiselle !

qui résonnait à cent pas. Madame de Basté levait les yeux au ciel, et moi, en vérité, je ne savais que penser de cette pauvre Corisande, que mon père aimait si tendrement, et dont la maréchale ne souffrait pas qu'on parlât.

Un jour, nous étions depuis trois quarts d'heure dans une ornière, on ne nous en pouvait tirer. Les chevaux suaient sang et eau, les palefreniers et les cochers juraient ; malgré notre présence, mon cousin avait grande envie d'en faire autant ; Clélie aboyait à se rompre la tête, madame de Basté dormait en ronflant, ma mère en était à la quatorzième dizaine de rosaire ; quant à moi, je chantais, et la complainte de Corisande encore. La maréchale, absorbée dans sa prière, ne m'avait pas entendue.

— Sortirons-nous bientôt de là, monsieur ? criai-je à Puyguilhem, qui passait près de la portière. Les mantelets du carrosse étaient baissés.

— Je l'espère, mademoiselle, car la nuit approche ; voici là-bas un orage, et si nous ne nous en débarras-

sons pas auparavant, nous n'aurons pas un fil de sec sur nous d'ici à une demi-heure.

Les efforts redoublèrent; on fouetta les bêtes, on recria, on rejura, et enfin nous voilà en route. Nous marchâmes quelque temps; les nuages noirs nous suivaient, et il fallait faire grande diligence, car le gîte était loin. Puyguilhem, inquiet, pressait les gens qui ne demandaient pas mieux que de l'être. Nous avancions assez bon train, quand une des roues de devant rencontra une grosse pierre ensevelie sous la boue, et nous versâmes outrageusement les uns sur les autres, dans un océan noir à faire mal au cœur. Nous étions alors dans un pays perdu du Languedoc, au milieu de landes presque incultes, un vrai désert. Ce fut un cri et une terreur générale. Pour nous rassurer, la maréchale répétait, en barbotant dans je ne sais quoi :

— Mon Dieu ! recevez mon âme ; protégez mon mari et mes enfants !

Madame de Basté gémissait à fendre le cœur, et moi j'appelais Puyguilhem à grands cris :

Nous ôter de là n'était pas chose aisée ; il y fallait essayer cependant. Les laquais se dévouèrent, entrèrent dans la crotte jusqu'à la ceinture, et l'on parvint à nous arracher l'une après l'autre, pour mieux recevoir une pluie à verse qui commençait justement.

— Que devenir ? que devenir ?... demandait ma mère.

— Je vais à la découverte, madame la maréchale.

— Ne nous laissez pas seules, Puyguilhem ; gardez-nous ; envoyez un laquais, criait-elle. Ils viendraient nous rouer et nous voler en votre absence.

— Comment faire, alors, madame ? Il faut un gîte, néanmoins.

— Madame la maréchale, poursuivit son écuyer, voilà un homme qui parle d'un château situé derrière ces bois.

— Oui, monsieur, répliqua un de nos postillons de voyage, mais on n'y entre point dans cette maison-là, le diable y tient sabbat, et la porte en est murée.

— Il ne s'y trouve donc personne ?

— Faites excuse, monsieur; il y a deux seigneurs, un vieux et un jeune, trois domestiques. Mais allez-y frapper, vous verrez si l'on vous ouvrira.

XII

Nous étions donc dans cette crotte fort indécis, Puyguilhem n'osant pas jurer à cause de ma mère, mais en ayant bonne envie, les postillons ne s'en faisant pas faute, et moi riant de tout mon cœur, au grand scandale de madame de Basté.

— Ah bah ! dis-je à la maréchale, ne pensez-vous pas, madame, qu'il vaut mieux affronter le gentilhomme si terrible que de rester à la pluie et au tonnerre !

— Je pense, mademoiselle, que nous savons mieux que vous ce qu'il y a à faire dans cette circonstance.

Je ne sais ce qui aurait pu suivre de cette réplique; mais, comme on entendit un bruit de chevaux courant au galop, l'attention ou plutôt l'humeur de ma mère fut détournée, et chacun regarda de ce côté.

C'étaient deux seigneurs avec un laquais, courant à travers la boue en gens qui savent où descendre; mon cousin les appela. Le premier passa sans répondre; le second, qui était un jeune homme, s'arrêta court, ce qui annonçait un bon cavalier. L'inconnu toucha légèrement le bord de son chapeau avec une grâce et une grandeur dont Lauzun se trouva éclipsé.

— Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur? demanda l'inconnu, ou pour celui de ces dames?

— La position où vous nous voyez parle de reste, monsieur; nous ne savons que devenir en ce pays inconnu, et nous vous aurions toute l'obligation du monde si vous vouliez bien nous indiquer une maison quelconque où l'on puisse entrer quelques instants jusqu'à ce que le carrosse soit raccommodé ou remis sur ses roues.

— Rien n'est plus facile, monsieur; si ces dames et vous daignez prendre la peine de me suivre, je vous conduirai en un lieu qui n'est pas bien loin d'ici, et où vous trouverez au moins un abri sûr à défaut d'autre chose.

Le premier voyageur courait fort vite, il arriva à un détour où la route faisait un coude; il se retourna, et, voyant que son compagnon ne le suivait point, il revint sur ses pas en appelant d'un ton brusque :

— Monsieur! monsieur! que faites-vous ainsi par les chemins? Trouvez-vous qu'il fasse si bon à la grêle et par la tempête?

Il arriva juste au moment où Lauzun, vaincu par la courtoisie du jeune homme, avait enfin mis coiffion bas; l'inconnu se tenait près de nous, tête nue, malgré les sollicitations, les ordres de ma mère, et nous montrait un beau visage, noble, franc, régulier, un peu mélancolique peut-être, mais d'un air à brûler le monde. Plus je le regardais, plus il me semblait l'avoir déjà vu ailleurs. Je lui aurais, je crois, demandé son nom, tant j'en étais impatientée, quand le grand gentilhomme parut sur la scène, et nous apporta une autre mine, lui.

A peine mit-il la main à son chapeau, qu'il cria du haut de son nez :

— Venez donc, monsieur, que faites-vous avec ces gens-ci?

Il n'en fallait pas tant pour irriter la susceptibilité gasconne de Puyguilhem; il courut vers ce bourru, remettant son feutre qu'il enfonça d'un coup de poing, et nous couvrit de boue par cette belle manœuvre.

— *Ces gens-ci, mon cher*, sont accoutumés à un autre accueil; au lieu de maltraiter monsieur votre fils pour son honnêteté, vous feriez mieux de mesurer vos paroles.

L'inconnu leva les épaules et répéta comme s'il n'avait pas entendu :

— Venez donc, monsieur, je vous attends, il se fait tard.

Le jeune homme fronça le sourcil et ses traits prirent une expression de hauteur et de crainte qu'il me serait impossible de rendre. Puyguilhem, hors de ses gonds, levait déjà une houssine qu'il tenait à la main, mais notre chevalier errant fit un geste si impérieux et si courtois en même temps, qu'involontairement elle se baissa devant lui.

— Une minute, et un peu de calme, monsieur, je vous le demande; laissez-moi parler à mon tuteur, et je me flatte que nous nous entendrons. Ces dames, vous le voyez, continua-t-il, en s'adressant à son tuteur, sont fort embarrassées et cherchent un gîte dans les environs. J'ai pensé que vous ne refuseriez pas l'hospitalité à des personnes de leur qualité, je la leur ai offerte pour vous, et, si vous le voulez bien, nous allons les conduire à votre logis, en nous excusant d'avance de les traiter si mal.

L'inconnu était un homme d'une quarantaine d'années, bourru et peu accort, il lâcha le mordieu ! le plus sonore que j'eusse entendu de ma vie et fit un mouvement pour tourner bride. Bien lui en prit de se raviser, car mon très-impétueux cousin allongeait la

main vers ses pistolets de voyage et lui eût certainement labouré les côtes de quelque balle, il n'en était chiche. Notre futur hôte lança un regard de colère à son pupille, qui le soutint héroïquement, et s'approchant de ma mère, avec la galanterie d'un chien auquel on va mettre un collier de force :

— Madame, dit-il, vous menez un bien grand équipage pour une dame de cette province, je vous soupçonnais plutôt d'être de la cour.

— Et vous ne vous trompez pas, monsieur, je suis la maréchale de Gramont.

J'oubliai bien vite son mouvement de surprise et de mécontentement en entendant le jeune homme s'écrier :

— Et voici mademoiselle votre fille!

Tous les yeux se tournèrent vers lui; il rougit et se tut.

Le nom de ma mère obtint du rustre campagnard un salut qu'il refusait à notre incognito. Il sembla se consulter lui-même, et *aboya* pour ainsi dire ces quelques mots :

— Si vous daignez, madame la maréchale, venir jusqu'à ma maison, vous y trouverez un asile contre l'orage, et vous me ferez infiniment d'honneur.

— Ce n'est pas malheureux, marmotta Puyguilhem entre ses dents, j'ai cru qu'il nous laisserait fondre ici.

Quant au jeune homme, il ne cessait de me regarder, et profitant du moment où chacun songeait à soi pour sortir le mieux possible de cette crapaudière, il me fit un signe d'intelligence en mettant un doigt sur ses lèvres. Je n'y comprenais rien, et je me perdais en conjectures. La glace une fois rompue, notre gentilhomme fut obligé de commencer son hospitalité: Il descendit de son cheval, dont il jeta la bride à son laquais, et présenta la main à ma mère. Son pupille fut auprès de moi

en un clin d'œil, de sorte que Puyguilhem eut pour figurante madame de Basté, sa bonne amie, dont le touret de nez déteignait par la pluie, et lui donnait la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Je lui fis une mine de condoléance qui l'acheva; peu s'en fallut qu'il ne jetât ma gouvernante dans l'ornière.

Nous voilà donc marchant comme les moines à la procession, deux à deux, ma mère répondant aux apparences rechignées de notre hôte par sa bonté et son indulgence habituelles, et celui-ci se tenant empesé dans son collet, qui ne l'était plus, n'osant couvrir son crâne, dépouillé de cheveux avant l'âge, et sur lequel il ne mettait point de perruque, contre la mode générale. J'avais grande envie de rire, et je ne m'en faisais faute, ne m'étant jamais privée de rien qu'à mon corps défendant.

Mon compagnon regardait autour de lui, et lorsqu'il vit chacun engagé pour son compte, il me glissa dans l'oreille :

— Avez-vous oublié Philippe, mademoiselle?

— Phil...

— Chut ! pas un mot, je vous en conjure ; n'ayez pas l'air de me reconnaître ; j'ai été moi-même bien imprudent, mais la surprise... Ah ! je ne suis pas encore assez maître de moi. Pourtant...

— Comment c'est vous ! Vous ici ! vous, si loin de Paris et de la cour !

— Avez-vous pensé à moi, depuis notre enfance? Avez-vous daigné vous rappeler le pauvre prisonnier de Vincennes? Ah ! pour moi, j'ai toujours eu présentes nos deux entrevues, j'ai toujours désiré vous revoir, et je remercie le ciel, qui vous a si miraculeusement envoyée vers moi.

— Que faites-vous, en ce pays perdu ? avec qui ? et votre mie Rougemont?

— Pas de questions en ce moment; nous tâcherons de nous rejoindre plus tard.

Songez qu'il pleuvait à verse, comme accompagnement à ceci ; que l'orage était dans toute sa force, et que nous nous trempions comme dans la rivière. Les éclairs aveuglaient les chevaux ; ils faisaient rage autour de nous, ils ruaient, se cabraient, lançaient des flots de crotte. C'était à ne plus s'y reconnaître ; les laquais avaient peine à les tenir.

— Arrivons-nous bientôt? demandai-je, lasse de traîner mes jupes devenues d'un poids insupportable.

— Au bout de ce sentier, vous verrez ma prison, répliqua-t-il tristement.

Nous étions alors dans un routin tournant au milieu des arbres. Le terrain en était meilleur; mais le vent, secouant les branches sur nos têtes, nous inondait, en revanche. La pauvre madame de Basté ne jetait qu'un cri. Enfin, nous aperçûmes la grille modeste d'une gentilhommière fort délabrée et en fort mauvais état. Les dorures d'un palais ne m'auraient pas plus charmée. Ma mère entra d'abord, nous ensuite, et le maître se mit à crier de tous ses poumons. Deux vieilles servantes, un vieux cocher, accoururent, et se dispersèrent aussitôt, d'après les ordres qu'ils reçurent : les unes pour allumer des fagots dans les cheminées, l'autre pour conduire les chevaux à l'écurie, aidé de Puyguilhem et de nos valets; il fallait que tout le monde s'y mît. Mon chevalier, cependant, ne branlait pas ; son tuteur lui fit de la tête un signe qu'il comprit, sans doute, car il quitta ma main subitement, non sans trouver le moyen de me dire très-vite :

— La seconde porte à gauche, en haut du degré.

Il se baissait comme pour ramasser mon masque, qui m'échappait, et pour me le rendre ; personne ne l'entendit que moi. Ensuite, il entra dans la maison et disparut.

Cependant notre hôte nous introduisit, avec une cérémonie boudeuse, d'abord dans une grande pièce du rez-de-chaussée, où il restait à peine une boiserie, où les teintures de cuir de Cordoue du temps de la reine Berthe pendaient sur les murailles, où les meubles, brisés, salis, couraient l'un après l'autre. Philippe avait grandement raison d'appeler ce lieu un cachot ; le cœur se serrait, rien qu'en y entrant.

— On vous prépare des chambres, mesdames, dit le châtelain ; excusez-moi si vous les trouvez aussi nues et aussi indignes de vous que celle-ci. Je suis ici depuis peu de temps, j'y compte rester fort peu aussi, je ne reçois absolument personne, et mes goûts sont simples. Heureusement, vous n'aurez pas longtemps à en souffrir.

Cette phrase me sembla le parangon de la politesse.

— Mais, monsieur, dit ma mère après une phrase de compliments où elle s'embrouilla, et cela se comprend ; mais, monsieur, vous savez bien qui nous sommes, et nous ignorons encore chez qui nous venons d'entrer.

Je regardais toujours la porte, et Philippe ne paraissait pas ; cependant je rappelai mon attention pour entendre la réponse du tuteur.

— On me nomme Dupont, madame, je suis un gentilhomme périgourdin, venu en ce pays pour des affaires.

Ce n'était point là le nom qu'avait entendu le pauvre Tancrède. Philippe changeait donc aussi souvent de tuteur que de maison. Combien j'étais impatiente d'en savoir davantage ! Les servantes vinrent nous avertir que le feu nous attendait, et que nos femmes nous avaient

préparé des vêtements secs. M. Dupont s'empressa de passer devant nous, d'offrir la main à la maréchale et de nous guider dans les corridors. Nous montâmes un degré qui ne tenait plus, noir, sale, enfumé, où les araignées prenaient leurs ébats. Il s'éclairait par une fenêtre, ouvrant sur le plus affreux, le plus triste, le plus désolé de tous les jardins. Je vivrais cent ans que je ne l'oublierais pas. Entouré de murs, entièrement inculte, les arbres fruitiers non taillés, les allées couvertes de grandes herbes qui s'enchevêtraient les unes dans les autres. Le chagrin vous prenait rien qu'en y jetant les yeux. Toutes les croisées de cet aimable logis avaient la même vue. Pauvre Philippe !

Nous trouvâmes une galerie obscure en haut des montées, on nous fit tourner à droite; Puyguilhem nous avait précédées et nous attendait sur le seuil de la porte.

— Madame, dit-il à ma mère, je viens prendre vos ordres. Nous sommes fort empêtrés; le carrosse ne peut se relever, il est brisé au timon et à la roue, il n'y a point de charron dans le voisinage, il faut aller à quatre lieues d'ici, à une petite ville, mais on n'en pourra ramener un que demain matin. Mon avis est de passer la nuit ici, si monsieur veut bien le permettre, en lui faisant des excuses de notre dérangement. Il est impossible de songer à partir d'ici, la pluie continue, les chemins sont gâtés. Quant à moi, j'irai chercher le charron, et je resterai à la ville jusqu'au jour. C'est plus sûr et moins embarrassant pour monsieur notre hôte. Vos gens apportent ici vos coffres et passeront la nuit debout, près de vos chambres afin de déranger le moins possible. Nous avons des provisions pour eux et pour vous. Nous espérons donc ne pas être à charge; cela vous paraît-il convenable ainsi ?

— Monsieur, dit le Dupont en se relevant d'un air magnifique, bien que je ne sois pas de la cour, je sais comment on reçoit les dames : madame la maréchale ne manquera de rien.

— Nous resterons ici jusqu'à demain, pensai-je. Ah ! je reverrai Philippe !...

XIII

On avait préparé trois chambres, à côté l'une de l'autre, dont une plus grande, où avait été autrefois le lit d'honneur, pour la maréchale. Les servantes me conduisirent à celle qui m'était destinée, j'y trouvai mes deux femmes avec des habits. Je me séchai, je changeai de linge et de vêtements en un tour de main ; je les congédiai ensuite, inquiète que j'étais de trouver le logis indiqué par Philippe. Une fois seule, je m'élançai dehors, je laissai la galerie, je traversai le haut du degré, et je me préparais à passer à gauche, lorsqu'un obstacle imprévu m'arrêta, une grande grille, très-serrée, pis que celle du couvent le plus cloîtré, la seule chose neuve qui fût dans cette maison, avec d'excellentes serrures, fermées à double tour et deux gros verrous tirés, en dedans et en dehors.

— Philippe disait bien que c'était une prison, répétai-je. J'eus beau examiner de tous les côtés, sous toutes les faces, la grille était inattaquable et le passage bien clos. Je fus obligée de me retirer. Puyguilhem était parti ; j'avais entendu les chevaux dans la cour, je ne craignais plus personne, et je me promis de recommencer plus tard mes recherches. Ma mère et madame de Basté, que je rejoignis, se lamentaient. M. Dupont leur

faisait peur. Ses gros yeux et son air dur leur semblaient épouvantables ; elles se croyaient dans un repaire de brigands, et nos sottes femmes, qui les entouraient, les persuadaient encore davantage par leurs récits.

— Ah ! pourquoi ai-je laissé partir Puyguilhem, s'écria la maréchale. Nous voilà maintenant sans défense.

— Et tous nos gens, madame, pour qui les comptez-vous ?

— Nos gens ! on nous les ôtera !

— Je gage que non. D'ailleurs, mon cousin a voulu aller lui-même à la ville, et il a eu raison, sans cela nous fussions restées ici trois jours, peut-être.

— M. le comte a remarqué qu'on renfermait sous triples barres ce jeune homme si bien fait, qui nous avait reçus d'abord, dit la femme de chambre favorite de ma mère. Il m'a dit, en montant à cheval : « C'est sans doute pour apprendre à ce beau muguet à faire le galant ! » Or, je vous demande ! si on met en prison un si charmant gentilhomme, pour avoir donné la main à mademoiselle, que nous fera-t-on à nous ?

La facilité avec laquelle mon cousin me quittait lorsqu'il se trouvait au logis un jeune garçon tel que Philippe, et qui m'étonnait fort, me fut ainsi expliquée. Il avait vu cela pendant nos compliments avec le tuteur et notre halte dans la salle basse. Il aida peut-être à l'exécution !

— Ah ! le masque ! pensai-je. Je ne saurai donc rien.

Ma mère et madame de Basté continuèrent à gémir. Celle-ci faisait sécher son touret de nez, devenu un peu entortillé, et ne ressemblant pas mal à une coquille de colimaçon. La porte s'ouvrit, toutes ces femmes à la fois jetèrent un cri d'épouvante : c'était tout bonnement le majordome, suivi des deux vieilles, portant un plateau d'argent sur lequel se trouvaient du vin, des fruits, des

conserves et du lait, pour le cas où madame la maréchale ne voudrait pas attendre l'heure du souper qui se préparait à la cuisine, à grand renfort de volailles massacrées ; M. Dupont avait à cœur de justifier son hospitalité.

— Mon maître me charge de demander à madame la maréchale où son bon plaisir est d'être servie?

— Où votre maître se sert ordinairement.

— Mon maître aura-t-il l'honneur de souper avec madame la maréchale?

— Non-seulement lui, mais tous ceux qu'il voudra convier me seront fort agréables.

L'ambassade sortit avec le même cérémonial.

— Ah! madame! s'écria ma gouvernante, qu'avez-vous dit? Il va nous amener sa bande!

— Ah! madame! reprit la femme de chambre, que vous avez bien fait! Si vous eussiez mangé seule, il vous eût peut-être empoisonnée.

Je partis d'un grand éclat de rire. Mon Dieu! qu'elles étaient plaisantes!

— Ma mère, dis-je, n'ayez donc pas cette peur-là. Ce M. Dupont est un homme tout à fait du bel air, et quant à sa maison, assez délabrée, je l'avoue, je vais la parcourir de la cave au grenier, je vous en rendrai bon compte; si elle a des trappes et des piéges, nous le saurons au moins.

— Ma fille!

— Mademoiselle!

— Je vous le défends!

J'étais déjà loin, emmenant avec moi la plus jeune de mes femmes Blondeau, qui ne m'a jamais quittée, par parenthèse, que j'ai mariée à un Monacois, et qui sera chargée de mes Mémoires après ma mort. Elle était comme moi rieuse et hardie, et, comme moi, se faisait un grand plaisir de se moquer des poltronnes.

— Voyons d'abord ma chambre, Blondeau; j'y ai à peine jeté un coup d'œil.

Ma chambre était, comme le reste, sans meubles et sans tenture; une manière de lit à baldaquin, avec des rideaux troués, jadis d'assez belle étoffe, en remplissait un des côtés. Le reste du fagot se mourait dans l'immense cheminée; la fenêtre prenait jour sur cet abominable jardin que j'ai dit. Un figuier, placé en face, et dont les branches venaient jusque-là, donnait encore une ombre plus triste.

— Ah ! le vilain séjour, dis-je, et qu'a donc fait au ciel ce M. Dupont pour y être condamné?

— Ce n'est pas la peine de se faire voleur pour si peu de chose, répliqua judicieusement Blondeau.

— Il y a peut-être des trésors dans les caves ; allons-y voir.

Nous y allâmes, en effet, et partout, hors dans la galerie grillée ; nous allâmes à la chapelle, nous allâmes aux salles à manger, c'était un vaste désert, une désolation de thébaïde. Les cuisines seules vivaient, nous y comptâmes jusqu'à trois marmitons, très-étonnés de s'y voir.

Après une excursion complète, nous revînmes auprès de ma mère, dont la peur était arrivée à l'extravagance, elle n'espérait presque plus mon retour, et suppliait ses femmes de courir après moi, s'il en était temps encore. Elle me demanda en tremblant si je n'avais rien vu d'horrible, en nous déclarant qu'elle ne se coucherait point, et que nous passerions la nuit en prières.

— Madame, lui dis-je, je vous jure qu'excepté les rats, il ne se rencontre pas un être dans cette masure. Je vous jure encore que vous n'y courez aucuns dangers, que personne ne pense à vous faire le moindre mal. Vos laquais mangent dans l'office, et de bon appétit,

on a même porté à souper à ceux qui gardent le carrosse; on a pour eux tous les soins possibles, et ils se trouvent mieux que dans une auberge. Rassurez-vous donc, chère mère, nous serons fort bien, aux araignées près, et nous dormirons, s'il plaît à Dieu.

— Je ne me coucherai pas, ma foi juré! Vous êtes si folle, mademoiselle, vous avez un esprit si incrédule en toutes choses, comment voulez-vous qu'on ait confiance en vos renseignements? Rien que d'avoir en face de moi, à table, cet abominable homme, me fait frissonner d'avance, je ne sais comment je m'en tirerai.

Madame de Basté disait son chapelet dans son coin; de provision, en cas de malheur, elle marmottait ses *Ave*, comme une chèvre qui ronge sa corde. On avertit pour le souper au milieu de tous ces propos, et notre hôte lui-même vint chercher ma mère. Ce fut une scène à peindre. A peine osait-elle s'appuyer sur le poing qu'il lui présentait, il semblait qu'il eût la peste ou le mal Saint-Jacques. Néanmoins, en descendant, elle trouva la force de lui dire :

— Et M. votre fils, monsieur, le jeune gentilhomme qui nous a si gracieusement offert votre logis, ne le verrons-nous point?

— Non, madame, il est parti tout à l'heure pour une affaire pressée. Je le regrette fort, mais il le fallait.

— Ah ! mon Dieu, me dit madame de Basté, le pauvre jeune homme est assassiné !

— Ou bien il a été envoyé pour réunir la bande et la prévenir de la bonne aubaine.

— Miséricorde ! que me dites-vous là, mademoiselle! Je crois que vous avez raison.

— Et ils viendront nous égorgiller cette nuit, soyez-en sûre.

Je lui glissai cet honnête avertissement dans l'oreille,

et je me repris à rire de tout mon cœur, ce qui me valut une mercuriale, de laquelle je me souciai peu. On soupa tristement et cérémonieusement, mais *copieusement*. Le Dupont avait l'air d'une cariatide, il ne mangeait pas et ne parlait guère. Le repas expédié, nous remontâmes comme nous étions descendus, avec des torches fumeuses, portées par les servantes. Le maître de céans nous salua jusqu'à terre, nous souhaita une bonne nuit et disparut.

Madame de Gramont commença par faire une revue minutieuse de toutes nos chambres, puis elle fit jeter dans la cheminée des fagots en pyramide, malgré la chaleur, ensuite elle commanda à ses femmes de rester avec elle, et pria madame de Basté de lui lire quelques prières et quelques chapitres du *Miroir de l'âme chrétienne*, son livre favori. Je m'approchai d'elle alors, et je lui demandai la permission d'emmener Blondeau dans ma chambre, afin d'essayer de dormir.

— Je suis très-fatiguée, madame, je ne suis pas peureuse, et je pense que je me reposerai bien.

— Allez, ma fille, si j'ai trop peur, je vous rappellerai. Je garde Clélie, elle m'avertira.

— A vos ordres, ma mère.

Blondeau me suivit; nous fermâmes notre porte assez solidement pour que ni amis ni ennemis ne pussent l'ouvrir sans notre aveu. J'étais contrariée, cette manière d'embastiller Philippe, de le soustraire, ne me semblait pas naturelle, et j'avais tant envie de le voir! Je voulais rêver en paix à tout cela, j'établis Blondeau dans un grand bahut de fauteuil, où elle ne tarda pas à fermer les yeux. Au bout d'une demi-heure, le plus grand silence régnait autour de nous. On n'entendait que la respiration douce et égale de ma suivante, qui, sous ma protection, ne craignait, disait-elle, ni le dia-

ble ni les hommes. La lune avait dissipé les nuages, elle éclairait la chambre et y marquait les grandes ombres du figuier, dont le vent agitait les branches. J'avais ouvert la croisée, car la chaleur de cette chambre, où il y avait eu du feu, m'étouffait.

Tout à coup, il me sembla entendre du bruit dans le parterre, comme des pas étouffés, se dirigeant au-dessous de ma chambre. Je m'étais jetée tout habillée sur le lit, j'eus bientôt sauté à bas, en un clin d'œil je fus au balcon. Je ne m'étais pas trompée, un homme marchait presque courbé en deux, avec des précautions infinies. Au premier regard, j'eus peur, mon cœur se mit à battre; au second, il battit plus fort, mais non de crainte, c'était Philippe !

J'avais peu cru à son absence, je l'attendais presque, néanmoins je fus aussi surprise que charmée. Je le suivis du regard ; il ne me voyait point, mais ses informations étaient bonnes; il venait droit au but. Arrivé près de l'arbre, il en saisit le tronc, en deux secondes, sa tête se trouva presqu'à la hauteur de la mienne. Il me reconnut, se cramponna à la plus haute branche, et sauta légèrement sur le balcon.

— Mademoiselle !... me dit-il d'une voix émue.

— Chut !

Je lui montrai Blondeau endormie. Je venais de penser qu'il valait mieux la prévenir ; car le moindre mouvement, la moindre parole dite un peu haut pouvait l'éveiller et lui faire donner l'alarme. Je m'approchai d'elle doucement, je touchai son bras; elle ouvrit les paupières et me reconnut.

— Blondeau, lui dis-je, n'aie pas peur; il y a ici un gentilhomme de ma connaissance avec lequel je vais causer : ne t'endors pas, regarde, mais n'écoute point; ce sont des affaires sérieuses.

Blondeau était une fille d'esprit, qui m'aimait; je lui aurais commandé de rester, comme la femme de Loth, pendant dix ans, qu'elle n'eût pas été changée en statue de sel. Elle me fit un signe d'obéissance, et se plaça de façon à ne pas nous perdre de vue, tout en s'éloignant de nous. Je retournai vers Philippe, qui m'attendait impatiemment, tapi au coin de la fenêtre.

— Me voilà, maintenant... causons.

— Ah ! je ne demande pas mieux.

— C'est vous qui devez m'expliquer beaucoup de choses, car votre vie est cousue de mystères, et je vous avertis que je suis enragée de questions. D'abord, au nom de Dieu ! qui êtes-vous?

— Je ne le sais pas.

— Que venaient faire chez vous la reine et Son Éminence ?

— Je l'ignore.

— Vous avez donc quitté M. de Saint-Mars?

— Hélas! non.

— Ce M. Dupont, quoi ! c'est...

— C'est lui-même.

— Mais... alors !...

— Mademoiselle de Gramont ! mademoiselle de Gramont ! interrompit madame de Basté, qui frappait à la porte comme une sourde, ouvrez vite, madame la maréchale vous demande.

Clélie aboyait à se rompre la tête.

XIV

Ah ! madame de Basté ! m'interrompre au moment le plus intéressant ! lorsque j'allais enfin savoir quelque

chose. Et si l'on apercevait Philippe dans ma chambre, que d'histoires ! que de cris ! Ce n'était rien d'être grondée, mes chères matrones ne m'effrayaient pas du tout, mais Puyguilhem l'apprendrait, et comment lui persuader la vérité vraie? il ne la croirait point, il m'accuserait ; je ne savais auquel entendre dans ma pensée, j'hésitais à répondre; mon jeune ami me tira d'embarras, il avait déjà touché la terre par son figuier, en me disant :

— Je reviendrai, soyez tranquille !

Blondeau, bien moins troublée que moi, cria à travers la porte :

— Mademoiselle dort !

— Éveillez-la.

Je m'éveillai moi-même et je demandai ce qu'il y avait.

— Madame la maréchale vous appelle, elle vous veut tout de suite, elle a peur.

Blondeau ouvrait, je m'étais jetée sur mon lit et j'étendais les bras.

— Il faut donc se lever?

— A l'instant, je vous en prie. Une des femmes de madame a entendu marcher dans le jardin, elle a regardé par la lucarne et elle a vu un homme.

— Oh ! pensai-je, il est découvert ! Nous ne nous rejoindrons plus.

J'entendis cette peste de créature qui poussait des cris abominables, la tête passée dans un œil-de-bœuf, et Clélie qui faisait rage.

— Je l'ai vu, je le vois, il est descendu de ce figuier, près de la fenêtre de mademoiselle. A l'aide ! à l'assassin ! au feu ! au voleur !

Et voilà toutes les autres répétant à l'envi :

— A l'aide ! à l'assassin !

— Je ne sais quoi encore, à quoi la maréchale répondit, en se précipitant dans le corridor :

— Partons ! partons ! je ne veux pas rester. Où sont mes gens, ma fille, prenez garde à ma fille !

Les gens étaient couchés pêle-mêle au haut du degré, ils furent obligés de se lever à ce vacarme, et l'écuyer de la maréchale arriva l'épée à la main. Malgré ma colère, j'avais grande envie de rire. Tout ce train pour un pauvre enfant qui voulait causer tranquillement avec une autre enfant, sans faire de mal à personne ! Ma mère s'écriait toujours qu'elle ne resterait pas une minute de plus en cette caverne, qu'on allait nous massacrer, qu'elle partirait à pied plutôt. Il fallut plus d'une demi-heure pour la calmer. Elle fit fermer ma fenêtre, des restes de volets qui ne tenaient point, elle exigea que je vinsse avec elle dans sa chambre, et posa deux laquais en faction à ma porte. Quant à moi, j'enrageais ! j'enrageais !

Le jour point vite en cette saison, il commençait lorsque cette belle cérémonie fut terminée, et que madame de Basté m'eut établie entre ma mère et elle dans leur sanctuaire, où l'on ne respirait plus, et où les torches fumaient à qui mieux mieux. On reprit la lecture du *Miroir de l'Ame*, et qui, pis est, il me fallut l'entendre malgré moi et mes dents ; ma mère s'endormait à moitié, ma gouvernante restait quelquefois au milieu d'une phrase, c'était adorable de bêtise et de ridicule.

Blondeau comprenait tout ; elle retourna dans ma chambre sous prétexte de chercher un chiffon qu'elle y avait laissé, et s'établit à la croisée. Elle craignit que, n'entendant plus de bruit, l'étourdi n'essayât de revenir. Les laquais placés en sentinelle s'endormaient sur le bâton qu'ils tenaient en manière de hallebarde. Tout sommeillait, excepté la jeunesse, et... dirai-je l'amour? Non, pas encore, quant à moi, du moins, car pour le pauvre Philippe il en avait dans l'aile.

Ce que je n'ai point compris, c'est comment les cris de ces hurlubières n'avaient pas attiré M. de Saint-Mars. Il avait peut-être ses motifs, le cher homme; il se débarrassait ainsi de toutes explications.

Jamais nuit ne me parut aussi longue. Au lever de l'aurore, qui fut radieux, j'obtins la permission de retourner dans ma chambre, où Blondeau m'attendait. Elle vint au-devant de moi, mettant un doigt sur ses lèvres et, me montrant un papier dans son autre main ouverte :

— Un billet! me dit-elle à voix basse; il est joli, ce gentilhomme, quel dommage !..

Je pris le billet toute tremblante; je n'en avais jamais reçu; je n'osais l'ouvrir; je le désirais, j'en avais peur; j'étais rouge, j'étais pâle, j'étais émue et fière, j'étais tout ce qu'on est quand on n'a rien été encore, quand on ne sait ni la douleur ni la joie, et que la jeunesse bourdonne à nos oreilles les mots charmants qu'elle commence à bégayer.

— Regarde bien, Blondeau, si on ne nous surprend point, je vais lire. Comment te l'a-t-il donné?

— Hardi comme un page, mademoiselle; il a grimpé les premières branches et me l'a tendu de là-bas; M. de Bassompierre n'eût pas mieux fait.

Je crois que Blondeau connaissait par expérience les façons de peindre de Bassompierre, bien qu'elle n'ait pas voulu l'avouer. J'ouvris le billet : c'étaient quatre lignes.

« Mademoiselle,

« Je m'estime trop malheureux d'être ainsi chassé de ce paradis où j'entrais à peine; mais il faut que je vous revoie, et je vous reverrai. Je sais que vous allez à Caderousse, je sais que cette maison est dans le comtat

Venaissin, et si vous ne m'avez pas à vos genoux avant un mois d'ici, dites que c'en est fait du pauvre Philippe. Je suis né pour le malheur. Je n'ai à attendre de l'avenir ni amour ni gloire, mon tuteur est le seul homme qu'il me soit permis de fréquenter; eh bien, plutôt que de végéter ainsi, je déciderai mon sort tout de suite, et c'est vous qui êtes mon étoile. A bientôt, ou à jamais.

« JULES PHILIPPE. »

Je relus deux fois ce billet, et puis je m'en allai bâiller à la croisée. L'air était adorable, le temps délicieux; les petits oiseaux, qui se becquetaient en chantant sur les branches du figuier, s'enfuirent à mon approche, et s'établirent plus loin pour reprendre leurs ébats.

— Voilà que je leur représente madame de Gramont et madame de Basté cette nuit, pensai-je; ce figuier-là est ensorcelé.

Je cherchais dans ce jardin inculte, sous ses arbres à longues feuilles; je cherchais mon amoureux, et je pensais, je l'avoue, infiniment plus à lui qu'à Puyguilhem. Ce billet si déterminé me plaisait. Cet enfant, risquant la partie tout entière pour me suivre, me semblait un véritable paladin, tout au moins un des bouillants héros de Clélie ou de Cléopâtre.

— Nous verrons bien s'il arrive à Caderousse. Je le voudrais pour lui et pour moi.

Et je relisais encore! Que de lettres semblables j'ai reçues depuis! Je les ai brûlées, j'ai gardé celle-là. C'était la première. Si madame de Basté se fût doutée de cette aventure, elle eût certainement appelé à son aide tous les exorcismes; la bonne femme ne m'a jamais connue. Je n'ai été pour elle que mademoiselle de Gramont d'abord, et la princesse de Monaco ensuite. Pour l'es-

prit, pour le cœur, pour les inclinations et la conduite elle les a ignorés comme elle ignorait les tourbillons de M. Descartes et les cent mille folies des cartésiens. Je ne donnerai jamais une sotte pour guide à une fille d'esprit.

A huit heures, Puyguilhem arriva avec le carrosse raccommodé. Je devins rouge en le voyant; il s'en aperçut, et cette couleuvre était si fine, qu'il me sentit un tort sans pouvoir deviner lequel. Lorsqu'on raconta la panique, il fixa les yeux sur moi et devina ce qu'il pouvait deviner. Il en fut, le reste du voyage, d'une humeur hérissonne.

M. de Saint-Mars reparut pour nous servir un superbe déjeuner, pendant que filles et laquais rechargeaient les coffres. Il fut d'une politesse obséquieuse, de cette politesse du dernier moment, laquelle dit tout clair qu'on est enchanté de vous voir partir. Ma mère était magnifique dans ses façons, elle fit donner de l'or aux marmitons et aux servantes. Mon père les eût payés en monnaie de singe.

Au moment où notre hôte nous disait adieu, elle se crut obligée à un remercîment, et lui annonça qu'au retour nous lui ferions une visite.

— Je vous rends mille grâces, madame la maréchale; je serai très-loin d'ici, et je ne pourrai vous offrir même la triste hospitalité que vous avez reçue.

— S'il en est ainsi, monsieur, recevez mes compliments, et faites état de nous à la cour. Nous y avons encore quelque crédit, le maréchal et moi, nous vous l'offrons volontiers.

Un salut fut toute la réponse du gentilhomme. Nous montâmes en carrosse, on ferma les mantelets, et nous nous remîmes en chemin. A la première halte, Puyguilhem interrogea ces dames sur les événements de la nuit

et sur le mystérieux pupille, dont on n'avait plus entendu parler.

— Il a une ressemblance bien extraordinaire et dont j'ai été frappé de suite, ajouta-t-il, je suis étonné, madame la maréchale, que vous n'y ayez pas songé, tant elle est incroyable. Ce jeune homme est le vrai portrait du roi.

— Du roi? m'écriai-je.

— Oui, mademoiselle; deux gouttes de lait ne sont pas plus semblables : la voix, la taille, tout y est.

— Je ne puis le dire, répliqua ma mère, ni aucun de nous tous, tant que nous sommes ici. Nous n'avons pas vu Sa Majesté depuis son enfance. Vous oubliez notre séjour à Bidache et comme quoi auparavant nous étions de la Fronderie.

— Ah ! c'est vrai.

La conversation en resta là. Nous continuâmes à marcher ainsi, assez vite et sans aventures jusqu'à la frontière du comtat, où le vice-légat nous envoya recevoir et complimenter en italien. On lui répondit en français, le tout selon les usages, qui consistent à se parler lorsqu'on est très-sûr de ne se comprendre ni l'un ni l'autre. On tira le canon; on nous rendit les honneurs. Ma bonne mère assura que tout cela était pour le maréchal, et qu'elle ne s'en glorifiait point.

Une déconvenue nous attendait en arrivant à Caderousse, qui est une très-belle maison, au bord du Rhône. Il se trouva que le mariage n'avait point lieu; cependant, comme on avait convié toute la France et qu'il eût fallu envoyer plus de cent courriers, le duc se résolut à donner les fêtes pour ses hôtes. Ce qu'il y eut de plus étrange en tout ceci, c'est que cet hyménée se renoua plus tard, lorsque mademoiselle Duplessis-Guénégaud eut atteint l'âge où on se marie, car alors ce n'était

qu'une petite fille. On les eût mariés comme les évêques, *in partibus infidelium*. Caderousse essaya d'aller ailleurs, et plusieurs fois il demanda, entre autres, quelques années plus tard, mademoiselle de Sévigné, qui ne fut point pour lui, et devint ma bonne amie et voisine, la comtesse de Grignan.

Il me prend envie de vous conter Caderousse et ses déconfitures, bien qu'elles ne soient arrivées que beaucoup après son mariage manqué. C'est un personnage assez étrange, qui se trouve mêlé à d'autres personnages plus étranges que lui. Il était jeune quand il nous fit ainsi courir par les chemins pour assister à son bonheur. Nous y allons revenir. Parlons d'abord d'une autre entrevue.

En descendant de notre carrosse, dans la cour de ce logis, nous fûmes reçues par le duc lui-même et par plusieurs de ses amis de plaisir. Un d'entre eux se présenta pour me donner la main et me dit d'un air agréable, comme une scie qui grince.

— Mademoiselle, j'ai l'honneur d'être porteur d'une lettre de M. le maréchal de Gramont pour madame la maréchale. Ne pourrai-je pas la lui remettre? je suis le duc de Valentinois.

— Ma mère en sera honorée, monsieur, lui répondis-je, très-sec. Il ne me plaisait point.

Je le regardai du coin de l'œil, et vous allez savoir ce que je vis.

Un gros homme, petit, court, avec des yeux de lapin blanc, un nez en trompe, des lèvres en bourrelet; une perruque démesurée, d'un blond d'épis et sans boucles, un vrai toit de paille; un habit à poches, ce qui commençait à être du bel air, en velours mordoré, avec la petite oie écarlate; des dentelles à profusion, des diamants et des bijoux à tous les doigts, une main d'accou-

cheur ou d'arracheur de dents. Il marchait comme un porteur de chaise, les jambes écartées; mais, ce qu'il avait de remarquable, c'était une de ces peaux de sanguin qui prennent la couleur d'une crête de coq à la moindre contrariété. M. de la Rochefoucauld et la Bruyère assurent que ces sortes de cuirasses d'écrevisses annoncent un grand entêtement et une méchanceté superlatives. Ils ont raison, quant à celui-là, du moins.

Il me conduisit jusqu'au salon, où s'échangèrent les révérences, les embrassades, les Dieu garde! de toutes sortes. C'est ce que madame Pilou appelait une *fricassée de museaux*. M. de Valentinois resta derrière moi, attendant le moment propice. Lorsque tout fut terminé et qu'on s'établit en cercle, il s'approcha de ma mère, arrondit son coude, prit un air de tourtereau et présenta sa missive en souriant :

— Qu'est-ce cela, monsieur ? demanda ma mère étonnée.

— Une lettre de M. le maréchal, madame. Je suis chargé de la remettre entre vos mains.

La phrase me parut un peu de la basoche pour un duc de Valentinois, mais qu'importe? La maréchale, en femme usagère, serra la lettre et n'en parla plus. Il se trouva justement qu'alors M. de Valentinois me regardait! J'étais loin de me douter combien d'orages madame de Gramont portait dans sa poche. Si je l'avais su, grand Dieu! A présent que l'on a vu M. de Valentinois en profil, revenons-en à Caderousse et à ses historiettes, cela retardera d'autant le jour où il faut arriver pourtant, et que je voudrais si bien oublier!

mérite à la plus haute dignité du royaume, et les mit en posture de prétendre à tout. Leur mère, demeurée veuve de bonne heure, en voulut faire, à son exemple, de saintes et dignes personnes. Elles ne demandaient peut-être pas mieux; mais le diable s'en mêla, et elles devinrent ce que nous les voyons. Elles sont toutes jolies, pourtant la taille est à reprendre. Madame de Sévigné dit :

— C'est grand dommage ! mesdemoiselles de la Mothe sont des diamants; mais il y a une paille.

Cette paille, c'est une manière de bosse, non point placée comme les autres, qui ne dépare pas, qui a de la grace, qui ne gâte même point le corps de jupe. On la voit, on la sait, on ne la voudrait pas ôter; il semble que sans cette paille elles ne seraient point aussi charmantes qu'elles sont. Quant au visage, c'est la perfection. La dernière surtout, madame de Ventadour, est un vrai prodige. Je voudrais toute la journée la regarder dans la glace; je voudrais qu'elle fût une autre avec cette figure-là, car, pour elle, je ne puis la souffrir.

Enfin, lorsqu'elles étaient mesdemoiselles de la Mothe, on appelait l'aînée mademoiselle de Toussi. Elle eut autour d'elle les petits-maîtres de bel air; la maréchale, qui voulait un mari, écarta d'un geste souverain cette tourbe menue, défendit les œillades, les sourires et les billets doux, et eut assez d'adresse pour triompher des habitants du *Tendre*. Ce n'était point le compte de la demoiselle. Ses petites passions s'agitaient; elle désirait autre chose que des gens par-devant notaire, qui ne se présentaient point, et chercha à peloter en attendant partie.

La seule personne qu'elle eut sous sa main, tant on faisait bonne garde, ce fut l'écuyer de sa mère, nommé d'Hervieux, homme de quarante ans, laid, quoique assez bien fait de taille; mais, tout laid qu'il était, c'était

un homme, et non une poupée, comme les joujoux des petites filles. Elle lui fit comprendre clair et net que, s'il lui en contait, elle achèverait le conte. Il n'en fit semblant de rien, demeura dans le respect et finit par demander à la duchesse la permission de se retirer. Celle-ci pénétra le mystère, lui octroya le consulat de Turin, mille francs de pension sur un évêché, et le tint pour le plus honnête homme de France.

Voilà donc mademoiselle de Toussi délaissée. Cela ne pouvait durer longtemps. Elle rencontra Caderousse chez madame de Bonnelle, sa tante, où l'on jouait un jeu d'enfer. C'était le temps où on l'estimait si fort de ne pas être le mari de sa femme. Il se faisait plaindre et dorloter par tout le monde, et, comme il était fort discret, il lui pleuvait des dédommagements. On concluait de sa bonté conjugale qu'il valait mieux que les autres, puisqu'il sacrifiait son plaisir à la santé d'une honnête, affreuse et mourante créature, dont il était fort heureux d'être quitte à si bon marché.

Il poussa sa pointe près de mademoiselle de Toussi, elle fit la renchérie; ensuite, elle s'avisa de lui demander s'il l'épouserait bien, après la mort de sa femme. Caderousse se révolta, puis il s'adoucit, puis il avoua que sa femme ne signifiait rien, qu'il était ou serait libre, enfin, il ne ménagea pas ces promesses fallacieuses et doubles qui n'engagent pas celui qui les donne et qui permettent à celle qui les reçoit de s'abuser, si elle le veut absolument. Mademoiselle de Toussi le voulut plus absolument qu'une autre.

C'était donc en chemin de réussite, lorsque Caderousse perdit au jeu contre le roi une somme considérable. Il paya une partie comptant et sonda pour avoir du temps ensuite. Il lui fut répondu que les dettes de jeu n'attendaient pas. Le duc fut donc obligé de partir

et d'aller chez lui battre monnaie. Ce départ devint une désolation d'autant plus vive, qu'on en était aux bourgades primitives, sur la carte de mademoiselle de Scudéri. On n'avait pas dépassé *tendres baisers et Promesses chéries.* Ces villages-là sont très-loin de la capitale ; il y a encore bien du chemin avant le palais du *Bonheur parfait.*

Mon Dieu ! la sotte chose que cette carte ! la sotte fille que mademoiselle de Scudéri ! et les sottes gens qui l'ont prônée !

Il y a longtemps que je pense cela : je le dis.

Caderousse trouva l'argent rare en province; il resta longtemps à revenir, et cette absence lui fut la plus malheureuse du monde. Le duc d'Aumont se présenta pour mademoiselle de Toussi. Le duc d'Aumont ! duc et pair, premier gentilhomme de la chambre, gouverneur du Boulonnais, veuf en premières noces de la sœur du marquis de Louvois, y avait-il apparence qu'on le refusât ?... Cependant la mort de sa première femme avait eu quelque chose de si étrange, qu'il y avait à réfléchir et pour lui et pour celle qui la remplacerait. Il faut vous la raconter cette mort; je la sais d'original, car je connaissais beaucoup la duchesse, et le duc lui-même me l'a souvent répétée depuis. Tout Paris en a parlé, chacun a fait sa version ; voici la véritable :

Le duc d'Aumont et sa femme s'aimaient comme dans les romans, ce qui est rare en ce siècle et à cette cour.

Mademoiselle de Louvois reçut à son mariage un cadeau magnifique, auquel elle attachait le plus grand prix, et que son mari la pria de porter toujours comme un talisman de bonheur. C'était un chapelet de diamants, en chatons de la plus belle eau. Elle le porta en effet nuit et jour. Un matin, qu'elle avait beaucoup de

personnes de qualité chez elle, ce chapelet disparut. Je vous laisse à penser la colère, le chagrin et aussi la vergogne de ne savoir qui accuser. On fit cent mille conjectures. Elle l'avait sorti de sa poche, elle l'avait montré à la ronde, ensuite posé sur une table, et, depuis, on ne le revit plus.

Une de ses femmes, témoin de ses angoisses, la tourmenta jusqu'à ce qu'elle l'eût conduite au devin. C'était pour elle, personne très-pieuse, une grande affaire, mais elle accommoda sa conscience à la manière de la maréchale de Gramont, et se décida. Le devin, après l'avoir entendue, la renvoya à un prêtre de la paroisse Saint-Séverin, chez lequel il fallait se rendre à minuit, dans la pleine lune, qu'il fît clair au ciel et sur la terre. Elle profita d'une nuit où le duc était à la cour pour son service, et la voilà chez le prêtre de Saint-Séverin, accompagnée de sa suivante.

Elle eut grand'peur; cependant elle entra seule, ainsi qu'il l'exigeait, et monta avec lui en haut de son logis, dans une vielle tourelle, où il élevait des pigeons. Ces pigeons étaient nourris d'une façon particulière, avec une graine rouge, qui venait on ne sait d'où, et qui les rendait bavards comme des perroquets lorsqu'il leur déliait la langue. Madame d'Aumont entra dans une petite chambre fort mal propre. Ces bêtes dormaient et commençaient à piailler quand leur maître leur ordonna, en une langue inconnue, de rendre des oracles et de s'y préparer sur-le-champ. Il ferma la porte à clef, ouvrit la fenêtre pour que les rayons de la lune tombassent sur la cage, et les interrogea, en recommandant à la duchesse, transie de peur, de ne pas quitter sa place et de ne répondre qu'à lui seul, quoi qu'elle entendît.

Les pigeons et le sorcier commencèrent alors un

dialogue, toujours dans le même baragouin. Cela dura un quart d'heure, ils se firent prier, ils essayèrent des façons que le devin mit à néant avec force graines rouges. La duchesse s'entendit appeler trois fois et resta immobile, sans une goutte de sang dans les veines. Enfin le prêtre se tourna et lui dit qu'elle aurait son chapelet à deux conditions :

La première, qu'elle ne révélerait rien de tout ceci à son mari ;

La seconde, elle n'a jamais voulu la dire.

Elle s'engagea à la première chose ; pour l'autre, elle n'en voulut pas entendre parler. Il se passa alors des événements singuliers, qui sont restés un mystère ; cependant elle obtint de retrouver son chapelet, malgré tout ; mais elle ne put savoir qui l'avait dérobé, à cause de son refus. Elle sortit de là, désolée de s'y être rendue, et répétant incessamment qu'elle en mourrait. Le devin l'avait prévenue que, si elle manquait à sa parole, rien ne la sauverait de la colère des esprits.

— Je suis donc une femme morte, pensait-elle ; je vais être obligée de prendre le lit. M. d'Aumont me tourmentera pour lui dire quel est mon mal ; je l'aime trop, je ne saurais lui rien refuser ; il apprendra tout, et les diables me viendront tordre le cou, en récompense.

Tout se réalisa comme le sorcier et elle l'annonçaient. Le chapelet se retrouva le lendemain dans la poche de sa jupe. Elle ne se releva point, car son sang s'était glacé et rien ne la réchauffa. Son mari passa les nuits et les jours auprès d'elle, avec les médecins : on n'en put rien obtenir. Mais le duc la pressa tant, qu'elle conta son histoire, en ajoutant :

— C'est ma vie que je vous donne.

Elle mourut vingt-quatre heures après, désespérée.

On voulut expliquer la chose, et on l'expliqua : il y a des gens que rien n'embarrasse. Le chapelet avait été volé par la suivante, qui imagina la comédie afin d'en tirer de l'argent. La duchesse en donna beaucoup à cette clique. Dans la crainte d'être dénoncée, elle aida sa maîtresse à accomplir la prophétie du devin, en lui *sucrant* sa tisane à la façon de la Brinvilliers. On découvrit que cet homme n'était point prêtre ; on le brûla à petit bruit, lui et ses pigeons ; la fille disparut, et M. d'Aumont assure que sa femme est morte d'une fausse couche. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il la regretta fort et qu'il eut bien de la peine à en reprendre une autre.

Cette histoire mystérieuse occupa la cour et la ville. Chacun fit sa version ; quelques-uns prétendirent que le diable avait gravement offensé la pauvre duchesse, qu'elle en mourait de honte et de regret. Dans ce siècle, où nous avons tant de beaux esprits, on croit à tout ce qui ne s'explique pas sur-le-champ : on accepte les choses surnaturelles, on se bouche les yeux pour ne pas voir celles qui nous les crèvent. Je ne donne pas mon opinion sur cette histoire ; M. d'Aumont n'en a jamais parlé qu'en frissonnant, et longtemps il voulut se jeter à la Trappe, en expiation, disait-il. En expiation de quoi ?... Voilà ce que je ne saurais vous raconter.

Il vécut comme un saint, fuyant les occasions, ne levant pas les yeux, jusqu'à ce qu'il rencontrât mademoiselle de Toussi, dont il s'éprit dès la première fois. S'il lui fallait une expiation, Dieu la lui envoya bonne.

Mademoiselle de Toussi ne le refusa pas ; bien que très-amoureuse, elle réfléchissait. Madame de Caderousse vivait encore, elle y pouvait mettre de l'obstination et durer longtemps. M. d'Aumont était prêt ; elle se laissa faire. Mais elle écrivit à son amant de se hâter,

s'il voulait la retrouver libre. Il se hâta en effet, et put la voir deux jours avant le mariage. Ce ne furent que pleurs, désespoir et *arrachement* de cheveux. Cependant, on ne sortit point des deux villages que vous savez, malgré les supplications de Caderousse, et le lendemain elle arriva triomphante au contrat que Leurs Majestés signèrent.

Caderousse ne parut pas aux fêtes du mariage; il était réellement amoureux, et le bonheur de son rival le suffoquait. Il se mit à jouer comme un fou, se jeta après quinola et la bassette, à défaut de sa maîtresse, et perdit mille pistoles en deux jours.

Mais qu'il avait affaire à une autre mouche qu'il ne croyait! Après une semaine de cet hyménée, au moment où il entrait chez madame de Bonnelle pour une partie de hocca, Catherine, sa suivante, parangon de vertu et de dévotion, lui remit, en grand mystère, une lettre, dont il ne reconnut pas l'écriture.

— C'est une restitution, monsieur le duc, dit la sainte fille.

Elle ne savait pas si bien parler. Et combien ce mot amusa les rieurs!

XVI

Madame la duchesse d'Aumont s'ennuya de son mari dès le lendemain, et se résolut à rappeler Caderousse; mais comment faire, puisqu'il ne paraissait pas? où le chercher? Lui envoyer un message, c'était risquer fort: elle essaya un de ces coups que leur hardiesse même rendent faciles, et chargea Catherine de ce bienheureux billet, en ajoutant:

— Un jour, au jeu, avant mon mariage, j'ai gagné à

M. de Caderousse une somme assez ronde, mais j'ai appris qu'il y a eu de la triche, je dois la restituer honnêtement, et, pour ne compromettre personne, je m'adresse à toi. Fais que nul n'en sache rien.

Catherine crut fermement le conte, elle s'acquitta en femme usagée de la mission qu'elle avait reçue, et Caderousse surpris, charmé, trouva un rendez-vous sous cette enveloppe. Il lui était enjoint de venir le lendemain à l'hôtel d'Aumont, déguisé suivant sa fantaisie, et de faire en sorte de parvenir jusqu'à elle. Le mari allait à Versailles, c'était une occasion trop favorable pour la manquer.

Caderousse ne fit pas grand frais d'invention; il prit un habit commun, monta à cheval, arriva à l'hôtel d'Aumont comme s'il débarquait de Versailles, disant qu'il était un des vingt-quatre violons du roi, qui venait de sa part trouver le duc, pour quelque bagatelle relative à l'Opéra, le duc ayant la surintendance sur tous les divertissements. Comme on lui dit qu'il n'y était pas, il demanda la duchesse; elle le reçut; il feignit de s'en retourner et entra dans une salle basse, où il se cacha jusqu'à ce qu'elle le vînt querir. Les laquais furent envoyés en différents messages. Le suisse le crut sorti, nul n'y pensa plus, et pendant ce temps, madame d'Aumont l'enferma dans un cabinet, derrière sa chambre, où elle lui donna du pain et des confitures, afin qu'il ne mourût pas de faim. Il resta là jusqu'à la nuit, n'osant remuer. La duchesse se fit malade, pour se retirer de bonne heure; elle congédia ses femmes, et enfin elle ouvrit la porte à l'amour. Je n'ai pas besoin de vous dire avec quels transports ils se revirent, ni ce qu'ils se contèrent, mais la conversation fu longue, et vers les quâtre heures du matin, au moment où elle se ralentissait un peu, un carrosse à six chevaux s'arrêta

devant l'hôtel. On heurte à tour de bras, c'était M. d'Aumont, impatient de retrouver sa chère duchesse.

Elle se crut perdue, remit Caderousse en sa boîte et attendit. Le mari se fit un grand mérite de son retour. Elle le donna au diable et n'en fut pas moins obligée de le recevoir. Pour comble de désolation, il ne songea pas à retourner dans son appartement. Il s'établit chez elle, très-amoureux, très-empressé, et y resta la grasse matinée. Vous voyez d'ici Caderousse grelottant, ne pouvant pas s'asseoir, à peine se tenir debout, n'osant faire un mouvement, et la belle, de son côté, le sachant témoin et auditeur de sa conversation avec son mari. M. de Monaco ne m'a heureusement jamais joué de ces tours-là, je crois que je n'y aurais point tenu.

Vers onze heures, le duc ouvrit l'œil; pour la duchesse, elle ne l'avait guère fermé. Il se disposa à rentrer chez lui; on vint annoncer une cousine de province, grande dévote, de qui la succession était grasse. Il poussa un cri de joie et ordonna qu'on la fît entrer.

— Elle sera charmée de me voir *dans mon ménage*, dit-il. Vous n'avez point hâte de vous lever, chère amie; elle ne passera ici que deux jours pour vous connaître. Après elle s'en retourne; mais elle m'a déclaré dans sa lettre qu'elle ne vous quitterait pas de ce temps-là afin de ne point perdre une minute.

— Votre intention est-elle de la faire coucher dans ma chambre, monsieur? dit la dame, en furie contre cette fâcheuse.

— Non pas, s'il vous plaît! mais j'y coucherai moi-même. Ma cousine prendrait mauvaise opinion de nous s'il en était autrement, et il y en aurait assez pour qu'elle nous déshéritât; elle n'entend pas les modes de la cour, et vit selon les anciens.

Pauvre Caderousse! il devait en entendre de toutes

les espèces ! la faim, la terrible faim ! commençait à lui ronger les entrailles, et il souffrait la mort et la passion.

La cousine vint (madame de Rarai, non pas celle qui court les ruelles et les antichambres, qui intrigue partout, je ne sais même si elles étaient parentes). On lui fit une fête et une chair infinies. Elle baisa et rebaisa la duchesse, la trouva jolie *comme un petit Jésus de cire*, dit-elle. Puis elle exigea qu'on ne se gênât point ; elle voulut assister à la toilette de la mignonne, admira ses affiquets, bavarda à rompre la tête, et, jusqu'au dîner, fut son ombre.

Le dîner servi, le duc reparut ; tout ce que la pauvre amoureuse put faire fut de mettre adroitement la clef de Caderousse dans sa poche, car la bonne dame et une vieille gouvernante, qu'elle avait amenée, furetaient dans les recoins, ouvraient les armoires en poussant des cris d'étonnement de ce qu'elles y trouvaient. Elles en auraient poussé bien d'autres en découvrant ce secret-là. La journée, la soirée se passèrent ; impossible d'échapper à cette simpiternelle, à son mari et à la servante, qui l'entouraient comme saint Joseph dans l'étable, entre les bêtes ; elle en pensa crever de colère. Ce fut bien pis lorsque, le soir, elle ne vit pas le moyen de courir, même une minute, aux provisions, et qu'après avoir conduit la Rarai dans son trou, elle fut suivie en pompe par M. d'Aumont, qui ne la lâchait pas.

— Il en mourra ! pensait-elle, il est peut-être mort en faiblesse, que sais-je?

Elle fut dix fois sur le point de se trouver mal, et le duc, remarquant son occupation, lui demandait à chaque instant ce qu'elle avait et d'où venaient ses soupirs.

— C'est, dit-elle, que j'étouffe.

Il voulut la secourir par ses soins, ce fut pis encore, enfin il s'endormit. Elle avait bourré ses poches de gâteaux et de fruits au dessert pour les jeter au prisonnier, elle essaya dès qu'elle crut l'autre hors d'état de l'entendre, et se leva, mais il ne sommeillait que tout juste, et, se mettant sur son séant, il s'informa si c'était qu'elle fût malade.

— Non, répliqua-t-elle avec beaucoup de sang-froid, mais j'ai l'habitude d'un peu d'eau de la reine de Hongrie sur mes tempes, j'en vais chercher dans mon cabinet.

— J'irai pour vous, si vous le voulez bien, ou j'appellerai vos femmes.

— Je sais où cela est, ne dérangez personne.

Pendant ce temps, elle ouvrait la cachette, y jetait précipitamment ses poches pleines de friandises, ce qui lui fut un grand soulagement, s'assura que le *muré* vivait encore, et revint prendre sa place. Heureusement, il n'y avait point de lumières.

— Ah ! dit M. d'Aumont, cette eau de senteur fait merveilles autour de vous.

Elle n'avait ni eau ni senteur, mais l'imagination lui frappait le nez à ce pauvre mari ! Caderousse mourait de faim, il chercha sa vie dans les poches ; il était si près, qu'on l'entendit grignoter.

— Qu'est-ce cela ? commença le duc un peu endormi.

— Un rat dans la tapisserie, apparemment.

— Je les ferai jeter bas demain, je ne puis souffrir ces vilaines bêtes. Tapez un peu sur le mur pour le faire taire.

Le bruit cessa. La nuit finit en paix. Le lendemain, même obsession de la vieille et du mari. La patience échappait à la duchesse, lorsque M. d'Aumont reçut un

courrier de Versailles qui le forçait à partir sur-le-champ. La pauvre femme respira. Cependant elle eut encore une autre aubaine, la Rarai voulut voir madame de Bonnelles, et le duc les y conduisit avant de s'en aller.

Chez madame de Bonnelles, une scène d'une façon plus rare l'attendait. Il n'était bruit que de la disparition de Caderousse, sa femme le demandait partout, elle n'avait qu'un cri, et vingt estafiers étaient en quête, sans compter ses parents et ses amis. Les uns le croyaient assassiné, d'autres pris par un duel, d'autres à la Bastille; quelques-uns juraient qu'il faisait la débauche en beau lieu, le plus grand nombre le supposait autour d'un tapis vert avec des aigrefins. Quoi qu'il en fût, on le cherchait. Le marquis de Fervaques, fils de madame de Bonnelles, demanda étourdiment à la duchesse si ce n'était point elle qui cachait Caderousse? Il ne croyait pas si bien dire, et elle, toute jeune se troubla, ce que le marquis vit très-bien, tout sot qu'il était. Elle demeura la soirée dans une anxiété affreuse. Heureusement, la vieille médaille de cousine voulut rentrer de bonne heure, elle la suivit avec grande joie.

Je vous réponds qu'elle la coucha vite, qu'elle renvoya ses femmes, qu'elle ferma les verrous et qu'elle se jeta à la cachette; elle trouva le malheureux à moitié mort. Lorsqu'elle le retira de là, il tomba tout du long sur le tapis. L'eau de la reine de Hongrie fit son jeu pour de bon cette fois; il fallut plus d'une heure, après quoi il revint à lui-même et avala un bouillon, qu'elle avait demandé comme pour elle; outre cela, tout au moins pour quatre sous de pain, un grand pot de confitures avec une douzaine de noix confites, et but une bouteille du meilleur vin de la cave. Il se sentit plus rassuré; mais

ces deux jours l'avaient changé à un point inouï. Il semblait un vrai *stratagème*, comme disait cette vieille diablesse de madame Noblet à Monsieur, au lieu de *fantôme*, en parlant de M. de Vitry. Il resta après dans un fauteuil, ne pouvant remuer, et elle le soigna. La nuit se passa ainsi ou autrement, je l'ignore; mais le matin il fallut partir, et pour cela, elle fit monter le suisse, sous prétexte de lui dire ceux qui devaient entrer et ceux qu'elle ne voulait pas recevoir; pendant ce temps, le galant s'échappa par un petit degré.

Sa femme le trouva tellement *stratagème*, qu'elle le voulut à peine reconnaître et que les commères se mirent à jaser là-dessus. La marquise de Rambures le guignait depuis longtemps; elle avait entendu la conversation du marquis de Fervaques et de la duchesse; elle devina tout par le trouble de celle-ci et se promit de les brouiller à son profit. Ce qui fut dit fut fait; d'abord par des confidences, ensuite par lettres supposées, elle les mit si bien en furie l'un contre l'autre qu'ils en étaient à se manger le blanc des yeux. Caderousse ne revit jamais l'armoire aux confitures; en revanche, on dit que d'autres l'ont vue.

Ce n'était pas le tout de l'ôter à la duchesse, il fallait le prendre, et là la marquise échoua. Elle essaya en vain tous les charmes; elle était si décriée, qu'il ne voulut point se mettre en concurrence avec plusieurs gens d'épée, un conseiller, deux hommes de finance et même quelques bourgeois. Pour le retenir, elle le fit jouer à la bassette, la rage du moment, succédant au hocca. Ils se mirent en train. Dans une seule séance, il gagna sept mille pistoles, et le lendemain cent mille livres. Vous jugez les cris! J'ai oublié de vous dire que, pendant toutes ces intrigues, la duchesse de Caderousse était allée de vie à trépas, faisant jurer à son mari d'a-

voir soin de ses enfants et de ne se jamais remarier. Madame de Rambures, comme tout le monde, ne l'ignorait point ; mais elle n'ignorait pas non plus que les hommes ne tiennent leurs serments qu'autant qu'ils en ont envie. Pour se tirer de cette ruine, elle fait à Caderousse une proposition en manière de payement, que celui-ci se hâte d'accepter. C'était tout simplement d'épouser mademoiselle de Rambures, sa fille, très-grande héritière, et de reprendre les sommes perdues sur sa dot. Il s'agissait d'environ quatre-vingt mille livres de rente ; c'était là un fier *alpiou* et un *va-tout* distingué que la bassette lui apportait.

Le mariage se fit presque en cachette : les parents de M. de Rambures, d'une haute et très-ancienne famille de Picardie, s'y seraient opposés. Un veuf avec des enfants, et connu comme lui ! Madame d'Aumont en fut enragée et ne trouva rien de mieux que de se faire dévote, de porter des grandes manches et d'aller, avec la duchesse de Charost, fille du pauvre M. Fouquet, soigner les malades et ensevelir les morts. La duchesse de Charost tuait les gens avec ses remèdes, et madame d'Aumont les mettait en bière. Elles parcouraient les villages des environs de Paris avec leur apothicairerie et leurs linceuls, et, partout où elles passaient, c'était pis que la peste ; les paysans les fuyaient. Elles formaient, ainsi que quelques autres béates, une manière de communauté dont le scapulaire était de ne point mettre de rouge. La princesse d'Harcourt, entre autres, fille du duc de Brancase les prône en tous lieux. Lorsqu'on lui parle de sa sainteté :

— Ah ! dit-elle humblement, je ne suis pas si sainte que *ma sœur* d'Aumont, *ma sœur* de Charost, qui vont aux hôpitaux et dans le cimetière !

Je ne sais si je me trompe sur le compte de Cade-

rousse et la duchesse d'Aumont, mais j'ai peu l'idée de leur mérite et de leur pénitence. Caderousse mange le bien de ses enfants, et la duchesse, malgré son amour pour le Créateur, n'a pas renoncé à la créature ; demandez plutôt au marquis de Riran (1).

XVII

Nous restâmes un mois à Caderousse, où il vint quantité de noblesse pour nous voir, et où l'on donna des fêtes admirables. Le vice-légat nous fit faire une procession à la mode de Rome, et ce ne fut pas ce qui nous amusa le moins, tant c'était plaisant. Nous passions très-bien notre temps à Avignon, dans la maison de Caderousse. Tout le comtat y affluait ; M. de Monaco faisait la roue du matin au soir autour de moi. Il étalait des habits magnifiques, et ce fut la seule fois de sa vie qu'il s'avisa de s'habiller suivant son rang et suivant les manières de tout le monde. Il me l'a bien fait payer depuis, sans compter les reproches. Quant à moi, je ne me doutais guère que ce gros homme fût là pour me

(1) Madame de Monaco ne se trompait pas. Le duc de Caderousse tua en quatre jours la marquise de Bertillac, sa maîtresse, en lui allant vendre ses bijoux pour en jouer le prix. Il révéla à tout le monde d'où venait cet argent ; la marquise en fut frappée à mort de honte et de regret. On poussa contre lui clameur de haro. La duchesse d'Aumont eut une aventure épouvantable avec M. de Rheims, frère de M. de Louvois, dont tous les historiens du temps font mention. Le duc de Villequier, fils du premier lit de son mari, joua un peu le rôle d'Hippolyte. Madame de Monaco était morte depuis plusieurs années quand ces deux faits se passèrent. Cependant Caderousse s'amenda et devint un parfait modèle de l'honnête homme et du grand seigneur.

courtiser. La lettre du maréchal à ma mère ne le disait pas, elle l'engageait seulement à le bien recevoir et à le traiter comme un des grands amis de notre maison. Il venait s'asseoir sur un tabouret derrière moi, et commençait invariablement la conversation par les mêmes mots que voici :

— Mademoiselle, ce ciel d'Avignon ressemble beaucoup à celui de Monaco.

A quoi je lui répondais :

— J'en suis bien aise, si cela vous agrée, monsieur.

Nous en faisions des rires infinis avec Puyguilhem, quand nous pouvions nous échapper.

Une autre fois, il me demanda sérieusement si j'aimais la merluche.

— En vérité, monsieur, je n'en sais rien, je n'en ai jamais mangé.

— C'est que, reprit-il, y a deux ans, j'ai passé un carême à Monaco, dans un couvent de franciscains, et l'on m'en donnait deux fois par jour, les dimanches.

Voyez un peu quel intéressant détail et comme il est tout propre à rendre une jeune demoiselle amoureuse!

Le jour de la procession, il y avait une armée infinie de pénitents de toutes les couleurs. Ils passaient sous notre balcon, et beaucoup s'arrêtaient pour saluer Caderousse et les autres grands seigneurs du pays. C'était d'autant plus généreux de leur part qu'avec leur capuce, il était impossible de les reconnaître. Caderousse, qui voulait être aimé chez lui, leur disait à tous :

— Passez au logis ce soir, on vous y recevra.

Il en résulta une foule de toutes sortes de gens, qui soupèrent, burent, mangèrent et dormirent même, sans gêne aucune. Ma mère, Lauzun, M. de Monaco, presque tout ce qui composait la compagnie des étrangers allèrent au château, où le vice-légat donnait un gala ma-

gnifique J'étais fatiguée, je demandai à rester céans. On me l'accorda avec peine; mais, comme je me couchai tranquillement, ma mère fut bien forcée d'y consentir. J'entendais ce train dans la maison, qui me berçait; à la clarté d'une petite chandelle en cire brûlant devant une image. Ma porte s'ouvrit bien doucement, et Blondeau, tout émue, s'approcha de mon lit :

— Oh ! mademoiselle, mademoiselle, dit-elle, si vous saviez !

— Quoi?

— Oh ! quelque chose de bien merveilleux; je ne l'aurais jamais cru.

— Quoi, encore ?

— Mais je l'ai vu, je lui ai parlé, je lui ai promis de vous le dire... Un pénitent bleu.

— Après ?

— Eh bien, mademoiselle, c'est le jeune homme au figuier...

— Philippe !

— Oui, Philippe ; il est là, il demande, il supplie, il dit qu'il a risqué sa vie pour vous voir; que, si on le rattrape, on le tuera, mais que cela lui est égal, pourvu qu'il vous ait vue auparavant.

— Où est-il?

— Là, dans la galerie.

— Aide-moi à me lever, à m'ajuster un peu, et tu l'appelleras.

— Ah ! mademoiselle, quel bonheur que vous ne soyez pas allée avec les autres !

J'étais restée uniquement pour faire pièce à ma mère qui m'avait forcée à mettre une coiffure que je haïssais, et qui m'allait mal. Le tout, parce que madame de Basté voulait rompre mon caractère dans les petites choses, disait-elle, et m'obliger à faire la volonté des

autres, non la mienne. D'après ce beau système, je m'étais décidée à leur rompre en visière, à faire juste l'opposé de ce que l'on me demanderait. Je me fis malade et n'allai pas chez le vice-légat; je préférai m'ennuyer au logis, et, comme Dieu protége l'innocence, il advint que je ne m'ennuyai point.

En un tour je fus levée, habillée d'assez bon air et prête à recevoir Philippe. Il entra avec sa robe bleue de pénitent, passe-partout et sauf-conduit universel dans ces pays de prêtres. Il était beau comme Apollon, et, réellement, il est impossible d'être plus semblable à quelqu'un qu'il ne l'était au roi, si ce n'est que Philippe a une beauté bien plus véritable. Il se jeta à mes genoux, dès qu'il me vit, dans un transport de joie qui ne se peut concevoir. Je fus un peu troublée, je l'avoue. Pourtant, j'en voulus sortir en lui demandant comment il avait fait pour s'échapper, et ce qu'il venait faire à Avignon.

— Je viens vous voir, mademoiselle, implorer votre aide et votre protection pour sortir de mon emprisonnement, de mon oisiveté, pour être rendu à la vie des autres, pour reprendre une place sur la terre et parvenir à vous mériter.

— Mais, Philippe, il me semble que ce sont là beaucoup de choses à la fois.

— Toutes ces choses n'en font qu'une, mademoiselle; on m'a ôté mes droits, on m'a enfermé depuis que je suis au monde, on m'a refusé ce que l'on accorde à ceux de mon âge, la permission de se faire un sort, au moins, si on n'en a pas un tout fait. Je suis las de cette injustice, et je n'entends pas la supporter davantage.

La curiosité me dévorait; le moment des questions était venu, et je grillais de les commencer. Je n'osais guère.

— Pourtant, Philippe, hasardai-je, vous dépendez de quelqu'un ?

— De personne.

— Et ce M. de... Saint-Mars ?

— C'est un valet du Mazarin.

— Mais votre père, votre mère ?

— Je n'en ai jamais eu.

— On en a toujours.

— Je n'en ai point, moi, répliqua-t-il avec amertume.

— Et la reine, et le cardinal ? Ils vous protégent, ils vous aiment.

— Dites qu'ils me persécutent ; car c'est par leur ordre que je suis séparé de tout ; c'est par leur ordre que j'ai quitté Vincennes et ma mie Rougemont, qui était si bonne. C'est par leur ordre que j'ai été remis aux mains de mon geôlier, qui fait peser sur moi un joug de fer, qui m'enferme sous les verrous, comme un criminel, qui me défend de voir même les domestiques du logis ; et, lorsque par hasard, une fois tous les mois, il me promène dans la campagne, comme vous avez vu, m'interdit de regarder jusqu'aux pauvres enfants abandonnés sur le bord du chemin, dont le malheur et le mien sont pareils.

— Pauvre Philippe !

— Il me voudrait faire porter un masque, car mon visage est mon crime, à ce qu'il paraît. Ce masque, il me le met sans cesse, et sans cesse je l'arrache, j'étouffe sous ce carton, il me brûle. Si vous saviez de quelles duretés j'ai payé le bonheur de vous avoir vue un quart d'heure !

— Comment alors avez-vous fait pour vous soustraire à lui ? Votre grille est cependant bien fermée.

— Plus fermée que jamais ; pourtant, j'en suis venu à bout. J'avais de l'argent, je n'en voulais pas davantage,

vous étiez à Avignon, j'étais sûr d'y arriver. Je me suis fait condamner à rester dans ma chambre trois jours, en ayant des airs de rébellion, que mon *maître* ne souffre pas. J'ai refusé d'ouvrir un matin, quand on est venu m'apporter ma pitance, j'ai encore refusé le soir, et l'on sait que dans ces moments de pénitence c'est assez mon habitude. La nuit, j'ai pris le même chemin que pour arriver au bienheureux figuier, ma fenêtre et le vieux lierre qui y grimpe.

— Ensuite ? Vous êtes si bien gardé !

— Oui, le jardin a de hautes murailles, ces hautes murailles sont garnies de verres et de lames tranchantes, et puis l'on me croyait sans moyens, sans but d'évasion surtout. Perdu dans le monde, on ne m'y connaissait pas un ami. Mon gardien ne me supposait pas capable de tant de résolution, est-ce qu'il me connaît? Est-ce que je n'ai pas toujours dissimulé avec lui? C'est dans ma solitude que se sont développées mes facultés de toutes sortes; tout seul avec moi-même, j'ai essayé les forces de mon âme et celles de mon corps. Ils me traitent comme un enfant faible, débile, volontaire, mais impuissant, que le malheur et la servitude ont accablé, et qui ne saurait oser, même en pensée, s'il murmure.

— Comment vous ont-ils laissé de l'argent?

— Ils l'ignoraient. Ma mie Rougemont, en me quittant dans un autre château, où l'on me conduisit après le bois de Vincennes, la dernière fois que je fus seul avec elle, me dit, et ceci je ne l'oublierai jamais :

— Mon cher Philippe, on va nous séparer, c'est éternel, Dieu m'est témoin que je vous aime comme mon enfant, et que je ne me consolerai pas de vous perdre. Je crains que vous ne soyez bien malheureux, hélas ! Je n'y puis rien faire, ni vous non plus, la lutte même est impossible. Cependant, ce n'est point un crime que de

chercher à fuir ce malheur. Prenez cet or et ces trois diamants enfermés dans ce petit sac ; ayez-les toujours sur vous, et cachez-les avec un soin minutieux ; ce sera peut-être un jour votre vie et votre liberté. Quand vous serez en âge de courir pays, essayez de vous échapper, allez le plus loin possible de la France et n'y rentrez plus, voilà ce que ma tendresse vous engage à faire, et rien autre ; surtout, soyez discret. Adieu.

— Vous ne l'avez plus revue?

— Non, elle partit le soir même. Je fus mené de maison en maison, ou plutôt de masure en masure, de province en province, jusqu'au logis où Dieu vous a conduite. Je voyageais presque toujours masqué, en dépit de ma volonté à moi, surtout en traversant les villes. Dès qu'on m'avait remarqué quelque part, le lendemain nous déménagions. Nous étions sur le point de quitter ce castel, et...

— Comment s'appelle cet endroit?

— Je l'ignore. Depuis Vincennes, je n'ai jamais su le nom des lieux que j'habitais. Je ne sais rien ni de moi ni des autres ; je ne suis rien et je ne tiens à rien ici-bas.

Il prononça ces mots d'un ton à déchirer le cœur. Je répétai :

— Pauvre Philippe !

— Je ne suis plus à plaindre maintenant, car je suis libre, et la vie est à moi. Depuis la première fois que je vous ai vue à Vincennes, j'ai toujours pensé à vous, moi qui n'ai, depuis que je suis au monde, ni mère, ni sœur, ni maîtresse, je ne connaissais que vous, je n'aimai que vous. Cette rencontre me parut un coup du ciel, je jurai que maintenant je ne vous perdrais plus. Je m'échappai, ainsi que je vous l'ai dit, je franchis cette muraille hérissée en y laissant des lambeaux de ma chair, puis je me mis à courir par la campagne, jusqu'à une

ferme, où, pour de l'or, on me vendit un cheval. Je demandai la route d'Avignon, je l'ai suivie, par les traverses le plus possible et en courant de mon mieux, crevant les chevaux et en achetant d'autres. Hier au soir, je suis arrivé, on m'a annoncé la procession, ses usages, j'en ai profité, me voilà.

— Et maintenant, qu'allez-vous devenir ?

— Je vais aller où l'on se bat; on se bat toujours quelque part; je me ferai un nom, puisque je n'en ai point; je gagnerai des richesses, je viendrai ensuite vous apporter tout cela et vous demander ma récompense.

— A moi, Philippe ?

— Et à qui donc? Hors vous, qu'ai-je à aimer sur la terre? — qui m'aimera, encore une fois?

— Et si je ne vous aimais pas, Philippe ! lui dis-je avec la cruauté d'une petite fille qui joue à la coquetterie et à la dissimulation.

— Vous !

Il me regarda d'un air si étonné, si naïf, que j'en aurais eu pitié dix ans plus tard; alors j'essayais seulement mon sceptre, et ces premiers triomphes m'enivraient; et puis j'aimais Puyguilhem, et puis je n'étais pas accoutumée à un cœur parfait, tendre, soumis comme celui de Philippe. L'instinct qui nous porte à céder aux mauvais et à tourmenter les bons s'éveillait en moi. Je pris un air d'importance pour lui répondre et l'instruire de ce qu'il ignorait.

XVIII

Je ne suis pas comme vous, mon pauvre Philippe, j'ai une mère, j'ai un père, et ce père est le maréchal de

Gramont. Si vous le connaissiez, cela vous en dirait assez.

— Et pourquoi le maréchal de Gramont vous empêcherait-il de m'aimer?

— Parce que des filles de ma qualité ne peuvent écouter que des grands seigneurs très-riches, et qu'il leur est interdit de regarder aucun autre.

— Mais, en revenant de l'armée, je serai grand seigneur, je serai riche.

— On ne me permettra jamais d'attendre jusque-là.

— Vous ne consentirez point à autre chose?

— Je ne suis pas la maîtresse.

— Alors je vois bien qu'il faut me hâter.

— Vous hâter bien vite, et encore!...

— Dites-moi, mademoiselle, reprit-il après avoir rêvassé un instant, savez-vous à qui je ressemble?

— Oh! que oui, je le sais.

— Dites-le-moi, oh! dites-le-moi, je vous en conjure.

— Il vaut peut-être mieux vous le cacher.

— Non, non, au contraire. Si je le sais, cela m'aidera beaucoup.

— Oui, à des folies!

— Des folies? Ma fortune, notre mariage!

Je secouai la tête sans répondre, j'avais grande envie de lui raconter mon amour pour Lauzun, rien que pour voir comment il le prendrait. Il ne m'en laissa pas le temps et recommença à me supplier.

— Dites-le-moi! dites-le-moi! A qui donc est-ce que je ressemble?

Ma mère avait dans sa chambre un joli portrait du roi, envoyé par mon père, et que M. de Monaco lui avait remis de sa part, c'était une copie de celui que le maréchal devait porter en Espagne, en demandant la main de l'Infante. Sa Majesté permit qu'il fût donné

à madame de Gramont, ce qui n'était pas alors une mince faveur. Je me levai, je courus chez elle, je pris ce petit cadre et je l'apportai vivement.

— Tenez, lui dis-je.

Il poussa un cri de surprise, et se jeta devant une glace.

— C'est moi ! c'est moi ! Mais c'est moi, n'est-ce pas ?

— Non, ce n'est pas vous.

— Et qui donc alors ?

— Sa Majesté Louis quatorzième, roi de France et de Navarre.

— Le roi !

Il tomba sur une chaise comme anéanti, et resta plusieurs minutes sans parler. Ensuite il regarda de nouveau le portrait comme dans une sorte de contemplation.

— Il n'y a pas à balancer, je partirai demain pour Paris.

— Pour Paris ! et qu'y voulez-vous faire ?

Il se releva avec une noblesse et une majesté incomparable.

— Mademoiselle de Gramont, j'irai demander compte à la reine Anne d'Autriche de cette ressemblance, de mon enfance élevée par elle, de tout ce que j'ignore, de tout ce que j'ai souffert et de ce que je sais aussi !

Je fus vivement frappée et j'éprouvai une sorte de respect pour ce jeune homme, qui me parut véritablement grand. Je ne sais quel rayon entourait ses cheveux, on eût dit une auréole ou une couronne. Le feu du génie étincelait dans son regard, une volonté puissante, un courage indomptable, s'y lisaient également.

— Monsieur, lui dis-je, entraînée par une émotion involontaire, n'allez point à Paris, vous n'en reviendriez plus.

— Qu'importe, si j'y gagne une gloire durable !

— Pauvre Philippe ! je répétai toujours, pauvre Philippe !

Cependant le temps s'écoulait et nous ne nous en apercevions pas. Blondeau faisait bonne garde, et quelques-uns des gens qui revenaient du palais passant à côté d'elle, elle leur demanda si la fête durait encore.

— Nos maîtres sont en chemin ; nous ne les précédons guère.

Elle se hâta de me prévenir. Philippe, absorbé dans ses pensées, ne voyait et n'entendait rien. Je lui parlai plusieurs fois sans qu'il y prît garde. Enfin, je lui touchai le bras, il tressaillit.

— Ma mère arrive, il faut nous séparer, Philippe.

— Pourquoi ?

— Parce que, si l'on vous trouvait ici, nous serions perdus tous les deux.

— Perdus ! Est-ce que mon visage n'est pas une sauvegarde ? Est-ce que, lorsqu'on ressemble ainsi à Louis XIV et qu'on a été élevé par la reine mère en cachette, on n'a pas le droit de commander? Je reste ici.

— Mon Dieu ! dans ma chambre, à cette heure ! lorsque j'ai refusé de les suivre ; tout m'accuse, vous dis-je... oh ! partez ! partez !

— Laissez-moi ce portrait.

— Cela ne se peut, il n'est pas à moi.

— Je le veux pourtant, et je ne le rendrai point, il m'est nécessaire.

Philippe, élevé dans la retraite, loin du monde, ignorait les choses les plus simples, les plus ordinaires ; il ne se doutait pas des lois du monde, de ses usages ; les exigences de rang, de qualité lui étaient inconnues, il croyait en son cœur et en celui des autres, et ne com-

prenait pas qu'on s'interposât entre lui et ses désirs, surtout lorsqu'ils ne nuisaient à personne.

— Que vous importe, reprit-il, de me laisser cette peinture? Je n'en ferai pas mauvais usage.

— Elle ne m'appartient pas, et ma mère la demandera.

— Vous lui direz que je l'ai prise.

Le débat continuait et s'animait; Blondeau, sur les épines, allait et venait de la fenêtre à la porte, guettant le retour du cortége. Tout fait cortége dans ces villes du Midi! Tout à coup elle s'écria :

— Mademoiselle! mademoiselle! hâtez-vous! J'aperçois les torches.

— Sortez, sortez, au nom du ciel! Philippe, remettez votre capuchon, ou je ne sais ce qui arrivera.

— Mais... ne vous reverrai-je point?

— Certainement non; si vous ne partez à l'instant, nous serons séparés pour la vie.

— Alors, demain...

— Oui, demain; mais allez-vous-en.

— Vous me le promettez?

— Je vous le promets.

— J'obéis alors.

Il ramena son capuce sur son front, et il en attachait le dernier nœud lorsque ma porte s'ouvrit toute grande et Puyguilhem entra suivi de Blondeau, qui s'y opposait de tout son pouvoir.

— Elle est couchée, dites-vous? Eh bien, je m'en assurerai du moins.

Je n'avais pas une goutte de sang dans les veines. Je connaissais ces deux hommes; je savais jusqu'où la jalousie pouvait conduire mon cousin, et, quant à Philippe, c'était bien pis encore. Hors M. de Saint-Mars, il ne respectait rien. Heureusement, le pénitent était mas-

qué. Je sentis que de ma présence d'esprit dépendait ce qui devait suivre, aussi je me remis promptement et je demandai à Lauzun ce qu'il venait faire chez moi, à une pareille heure et avec de pareilles façons.

— Et qu'y fait donc ce révérend, mademoiselle?

— C'est un saint homme qui m'apportait des reliques.

Malgré l'imminence du danger, j'avais grande envie de rire en faisant cette réponse.

— Madame la maréchale et madame de Basté ne seront pas fâchées de les voir, et je suppose qu'il va les attendre.

Philippe ne remua pas; mais je voyais les éclairs de ses yeux à travers les trous de son masque.

— Est-il muet ?

— Monsieur de Puyguilhem, quand ma mère et ma gouvernante viendront, j'aurai à leur répondre; à vous, je ne vous dois rien. Veuillez sortir d'ici sur-le-champ.

Philippe ne comprenait pas trop cette scène; cependant, par un instinct chevaleresque, il sentit qu'une querelle n'était point à sa place en ma présence. Il passa devant moi en s'inclinant, atteignit Lauzun qui masquait l'entrée, et, le poussant avec sa force de jeune sauvage, il s'élança dans le corridor.

— Par la mort Dieu! j'en aurai raison! s'écria Puyguilhem.

Les voilà courant tous les deux. Blondeau après eux, moi après Blondeau, traversant une grande galerie où dormaient des laquais, bien étonnés de cette poursuite. Philippe n'alla pas loin sans se retourner, la fuite et cette manière de couardise n'étaient pas de son caractère. Je les rejoignis dans un passage, au moment où Lauzun dégaînait et où l'autre déchirait sa robe.

— Au nom du ciel ! pas de bruit, pas d'esclandre, pour moi, au moins, que ce soit pour moi !

Ils ne m'écoutaient pas, et je ne sais ce qui s'allait passer, lorsque nous entendîmes un grand tumulte en bas et la voix de Caderousse commandant à ses gens.

— Fermez les portes, gardez les issues, que personne ne sorte sans mon ordre. Personne, entendez-vous ? qui que ce soit. Est-ce bien là ce que vous désirez, monsieur ?

— Oui, monsieur, je vous remercie.

A ces mots, Philippe se recula jusqu'à la muraille, cherchant une issue et donnant des marques de la plus grande frayeur.

— Le voilà ! le voilà ! disait-il, cachez-moi, sur votre salut éternel !

— Ah ! ah ! reprit Lauzun, avant que j'aie eu le temps de répondre un mot, vous vous cachez, beau sire, nous allons voir alors, il faudra bien montrer qui vous êtes. Par ici ! par ici ! cria-t-il, accourez !

En un clin d'œil dix valets parurent.

— Tenez cet homme, ne le lâchez pas, je vais quérir M. le duc de Caderousse et je reviens.

— Ah ! mon cousin, interrompis-je, vous ne savez pas ce que vous faites !

— Je ne le sais, mordieu ! que trop. Laissez-moi passer.

Blondeau me suppliait pendant ce temps de tirer à quartier et de les laisser se débattre, mais je n'aurais eu garde. Je n'eus pas longtemps à attendre. La compagnie tout entière parut au bout de ce petit passage noir où nous étions, qui conduisait à la salle du dais, par derrière. Philippe s'était d'abord débattu ; depuis qu'on approchait, il restait immobile, et moi je tremblais horriblement. En jetant les yeux sur ceux qui s'avançaient

j'eus la clef du mystère. Je reconnus M. de Saint-Mars entre ma mère et M. de Caderousse.

— Est-ce là votre homme, monsieur? demanda le duc en le lui montrant.

— Je n'en puis répondre, monsieur, mais cela doit être, d'après ce que dit ce jeune cadet.

— Il est difficile de s'en assurer ici, le capuce d'un pénitent est sacré à Avignon.

— Je ne veux pas plus que vous le lui enlever, monsieur le duc, car si c'est lui, je lui défends, sous peine de la vie, de se démasquer. Je suis ses traces, bien faciles à suivre depuis qu'il s'est échappé de chez moi, je sais dans quelle auberge il a couché cette nuit à Avignon, je sais qu'il est sorti ce matin en pénitent bleu, les pénitents de toutes les couleurs sont ce soir chez vous, ou au château. Vous avez vu les ordres dont je suis porteur. M. le vice-légat m'a permis de chercher mon pupille, tout est parfaitement en règle, je vous prie de vouloir bien souffrir que je l'emmène.

— De tout mon cœur, monsieur; pourtant, je voudrais être certain de mon fait. Je ne puis accepter qu'aucun Avignonnais soit molesté chez moi. Tâchez donc de vous assurer du personnage, après vous en serez le maître.

Je regardais fixement Philippe, et il me sembla s'agiter sous sa robe, comme s'il cherchait à en dénouer les cordons. M. de Saint-Mars avait deux pistolets à sa ceinture, et je ne doutai pas une minute qu'il ne lui envoyât un coup dans la tête au premier mouvement. Mon anxiété était extrême. La foule grossissait autour de nous; je me trouvais placée à côté du prisonnier; un de ceux qui le tenaient m'en séparait seulement. Je lui glissai quelques mots à voix basse.

— Ne vous démasquez pas, et l'on vous sauvera.

Comment? je n'en savais rien, pourtant je n'en doutais pas. Il resta insensible. M. de Saint-Mars approchait, il lui prit la main, tandis que les estafiers lui serraient le bras; je vis le pauvre enfant tressaillir des pieds à la tête.

— C'est vous, Philippe? dit-il.

Il ne répliqua pas.

— Si vous n'êtes pas celui que je cherche, avouez-moi qui vous êtes. Sur mon honneur, il ne vous sera rien fait, fussiez-vous coupable, je vous préserverai de tout!

Même silence..

— Prenez garde! Je suis porteur des pouvoirs les plus étendus; en refusant de m'éclairer, les prisons pontificales s'ouvriront pour vous tout à l'heure.

Rien.

— Parlez donc!

Point d'affaires.

— Parlerez-vous?

Il commença à tirer son pistolet de sa ceinture : nous vîmes tous ce mouvement. Blondeau était derrière moi qui frissonnait.

— Votre vie est à moi, poursuivit-il; je vais la prendre, vous l'aurez voulu.

A ces mots, la pauvre Blondeau, qui n'y entendait malice, et qui voyait seulement la mort d'un si beau jeune homme devant ses yeux, se précipita comme une folle entre eux deux, en criant :

— Ne le tuez pas, monsieur, c'est lui!

XIX

M. de Saint-Mars retira précipitamment sa main, et saisit son pupille par le bord de sa robe. Le jeune homme restait à la même place.

— Venez, monsieur! lui dit-il de ce ton auquel Philippe ne résistait pas et qui le faisait trembler incessamment.

Il arriva une chose qui saisit tout le monde, plus que des phrases, des débats ou des menaces : on entendit un immense sanglot sortir de ce capuchon impassible, et le pauvre enfant tomba comme foudroyé aux pieds de son bourreau.

Nous le crûmes mort. Chacun s'élança, moi la première; M. de Saint-Mars se mit entre nous et ce corps, et, sortant de sa poche un parchemin auquel pendait le sceau royal :

— De par le roi; que nul n'avance; il s'agit ici de haute trahison.

Je vous laisse à penser comme on se sauva, en dépit de la curiosité! Blondeau, Puyguilhem et moi nous restâmes seuls avec ce terrible et mystérieux gardien, qui se baissait vers sa victime en nous faisant signe de suivre les autres.

— Envoyez-moi mes gens qui sont en bas! criait-il à Lauzun. Et vous, jeune fille, qui vous a si bien instruite?

— Mais, monsieur, dis-je le cœur palpitant, est-il mort? Regardez le premier s'il est mort?

— Je le saurai tout à l'heure; que cette jeune fille me réponde.

— Monsieur, c'est horrible; il en peut encore reve-

nir, il a besoin de soins, secourez-le. C'est un assassinat.

Lauzun revenait avec les domestiques qui nous servirent au château de cet homme; leur maître fit signe d'emporter ce malheureux, ajouta quelques recommandations à voix basse, puis, avant de les suivre, il se retourna vers Puyguilhem :

— Monsieur, vous qui paraissez si zélé aux ordres du roi, je vous confie cette jeune fille; je reviens incontinent l'interroger. Ne la laissez point partir.

Lui et ses domestiques descendirent l'escalier. Comme je voulais regagner ma chambre, j'aperçus madame de Basté en sentinelle dans la galerie; il fallait passer à côté d'elle, j'étais entre deux feux, Puyguilhem n'ayant pas pris la peine d'accompagner M. de Saint-Mars, auquel il ne pardonnait point de l'avoir appelé *Cadet*.

J'avançai néanmoins, préparée à tout; ma gouvernante ardait de curiosité. Elle s'avança sur moi comme un faucon, auquel elle ressemblait un peu par son nez crochu et les grelots qu'elle portait aux manchettes.

— Voilà donc, mademoiselle, cette belle maladie qui vous retient au logis ! Vous courez par les chemins après des vagabonds poursuivis par la justice de Sa Majesté. Cette fois, c'est sans rémission, M. le maréchal en sera instruit.

— Je le lui dirai moi-même, madame.

— En attendant, venez répondre à madame votre mère, qui s'apprête à vous demander compte de tout ceci.

— Je le lui rendrai, madame.

Je passai en levant fièrement la tête.

— Orgueil de Satan ! marmottait-elle.

Et comme Blondeau me suivait, elle la retint, espérant en avoir meilleur marché, c'était ce que je crai-

gnais. A peine si elle commençait ses exclamations contre ma suivante, que j'appelai celle-ci :

— Venez, Blondeau, lui dis-je, c'est à ma mère qu'il vous faut répondre avec moi.

Madame de Basté n'avait plus que mon cousin, et celui-là n'était pas en humeur de fête. Elle s'allait accrocher à lui, lorsqu'il tira une grande révérence :

— Excusez-moi, madame, moi aussi je me rends chez madame la maréchale.

Il la coupa si lestement, qu'elle sentit le vent de son manteau, et ce fut tout. Pendant ce temps nous arrivions chez ma mère, qui se promenait entourée de ses femmes, avec une impatience visible.

— Enfin ! s'écria-t-elle, vous voilà, mademoiselle de Gramont. Et vous, impudente, que je vais chasser tout à l'heure.

— Ne chassez personne et ne grondez point, ma mère, tout peut s'expliquer d'un mot. Ce jeune homme est celui que nous avons rencontré sur la route, qui nous a si honnêtement offert un asile. Je m'étais couchée, mais, ne pouvant dormir, je me relevai en robe de nuit, vous le voyez bien, je jetai sur moi ma mante et j'allai avec Blondeau prendre l'air à la fenêtre de la galerie ; ce jeune homme vint, se fit reconnaître, me reconduisit jusqu'à ma chambre, où mon cousin l'a trouvé en rentrant, et où il implorait votre protection, celle du maréchal, pour quitter la France, pour aller guerroyer quelque part et gagner, s'il se peut, la gloire et la fortune. Il vous attendait, il voulait se jeter à vos pieds, lorsque M. de Puyguilhem s'est écrié comme un fou, juste au moment de l'entrée de cet homme, et a causé tout ce tapage. Vous voyez qu'en ceci je n'ai pas eu le moindre reproche à me faire.

Ma mère, lorsque j'entortillais ainsi mes excuses, les

prenait pour bonnes et s'en contentait. Cette fois elle fut difficile, il s'agissait de haute trahison ! Elle nous interrogea un quart d'heure durant, Blondeau et moi, et nous tira, bien entendu, les mêmes réponses. Puyguilhem n'osait y mettre son mot, mais il enrageait à vue d'œil. Pour madame de Basté, elle me parut transformée en harpie.

Peu après, M. de Saint-Mars reparut, et ce fut à recommencer. Il fut plus minutieux encore. J'adoucis mon conte de mon mieux. Blondeau, fine comme une suivante de comédie, s'en prit à ses yeux, pleura en fontaine, *mangea des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld, et me laissa m'expliquer. Il fallut se contenter de ce que nous voulûmes dire, c'était une chose trop grave que d'aller plus loin vis-à-vis de nous, dans les États du pape, le vice-légat ne l'eût pas souffert. Je voulais surtout savoir des nouvelles de Philippe, et je n'en osais demander. Au moment de prendre congé, cet homme ajouta, me menaçant presque du doigt.

— Écoutez un bon avis, mademoiselle, il est plus que probable que vous ne rencontrerez plus ce jeune homme; mais si, par des événements impossibles à prévoir, il se trouvait de nouveau sur votre chemin, ne vous mêlez plus de ses affaires, c'est trop dangereux, et remerciez Dieu d'en être quitte à si bon marché cette fois.

Ma mère lui répliqua qu'elle y mettrait bon ordre.

— On ne sait, madame, on ne sait ; je pars à l'instant même avec mon pupille, revenu de son évanouissement : je vous dis adieu et merci, et à vous aussi, jeune homme; il se peut que nous nous rencontrions encore.

Quand je pense où et comment ces trois hommes devaient se revoir !

Il était cinq heures du matin quand on rentra chez soi, ma mère ne s'aperçut pas encore du larcin qu'on lui

avait fait. Philippe l'emportait, cette funeste peinture, qui devait plus tard rendre son sort épouvantable. Il parvint à la soustraire, je ne sais comment. Alors, j'étais bien aise qu'il l'eût, parce qu'il l'avait désirée. Lorsque la maréchale la réclama à grands cris, je soutins que je ne l'avais pas vue, et l'on ne put être sûr de rien.

Celui qui se contenta le plus difficilement, ce fut Puyguilhem, dont la jalousie ne prit pas le change, et nous vîmes, justement deux jours après, un spectacle dont il se fit une arme et un exemple pour me tourmenter. Ce fut la dernière chose dont on nous régala à Avignon. En ce pays, *les petits pendements bien cholis* sont offerts aux dames en manière de cadeaux.

Un gentilhomme du comtat, s'en allant faire un voyage du Levant, recommanda sa femme à un autre gentilhomme, nommé Tinosi, dont il se croyait sûr comme de lui-même et qui était son ami particulier. Cette femme était très-belle. Tinosi, de complexion amoureuse, n'y résista pas et la rendit infidèle. Ils ne se cachèrent point, tout le monde savait leurs amours. Le bruit courut faussement que le mari était mort; au lieu de cela, il revint la même année. Les amants s'étaient si peu contraints qu'ils se crurent découverts, et, dès le soir de son arrivée, ils l'empoisonnèrent bel et bien.

La justice de Sa Sainteté s'empara d'eux. On les jugea, on les condamna à avoir la tête coupée sur le même échafaud. Nous les vîmes passer, et l'exécution s'allait faire sur la place, en face de nous. La femme était belle à miracle et marchait la tête haute comme au triomphe, ce qui fit dire à madame de Basté :

— Fi ! la vilaine ! comme elle nous regarde. Elle n'aura honte ni vergogne, même en face du bourreau.

— Voilà une hardie commère ! reprenait M. de Monaco. Pourquoi cet homme qui est avec elle a-t-il l'air

le plus abattu qu'on puisse voir? Est-ce donc un couard?

Il jetait des yeux féroces à tout le monde, surtout du côté du vice-légat placé près de ma mère. On le voulut exécuter le premier. Il supplia tant, et comme on passait outre, il se montra tellement furieux, qu'on fut contraint de lui céder pour ne pas le mettre au désespoir. Quand sa maîtresse fut entre les mains du bourreau, il cria :

— Tuez-la, mais ne la touchez pas !

Il étendit le bras vers elle, lui adressa les plus tendres paroles; dès que la tête tomba, il se montra presque joyeux; toute crainte, toute faiblesse avait disparu.

— Ah! dit-il, je vais la rejoindre, et personne, du moins, ne la possédera sur la terre après moi!

C'était un jaloux, et quel jaloux que celui-là ! Ses regards sur le vice-légat n'étaient que dans la peur qu'il fît grâce à cette femme lorsqu'il aurait été exécuté, et qu'ensuite elle n'en vînt à en aimer un autre. Voilà pourquoi il tenait tant, comme la femme de Sganarelle, à ne la quitter qu'après l'*avoir vue pendue*. Je ne sais d'où vient que Molière me trotte ainsi par la tête, ce matin.

Chacun discourut à ce sujet; Puyguilhem, placé derrière moi, me parlait à travers mes mille boucles qui le cachaient à la compagnie.

— Ah ! je comprends cet homme, je suis ainsi. En ce moment, depuis cette aventure, il me semble que je voudrais vous voir morte, pour que vous ne retrouviez jamais ce pénitent de malheur.

— Il n'est pas besoin de mourir, je ne le retrouverai point.

Je lui disais cela tristement, le sort de Philippe me mettait en grande inquiétude, je n'en aimais pas moins mon cousin de tout mon amour ; mais il ne voulait pas que j'eusse même une pensée ou un regret pour un autre. Je m'étais reculée de ce balcon au moment de la tuerie, il m'y retint de force et exigea que je regardasse.

— C'est une leçon, répétait-il ; c'est une leçon.

M. de Monaco, de l'autre côté, me contait des sornettes. Il faisait des préceptes de jalousie dont nous avons vu les beaux résultats. Notre départ, fixé à huit jours de là, ne lui laissait guère le temps de s'expliquer ; il n'avait encore rien dit ; le moment lui sembla opportun. Ne prenant aucun ombrage de Lauzun, qu'il considérait comme un marmouset, il me demanda tout à coup, par une transition brusque de la penderie au Parnasse, il me demanda si j'aimais les vers, et si je lui ferais l'honneur d'en lire quelques-uns.

— Comment, monsieur, vous êtes poëte ! s'écria Lauzun. Après cela, vous n'êtes peut-être poëte que comme vous étiez jaloux tout à l'heure, à votre aise et suivant les circonstances.

Nous avions quitté la croisée depuis plus d'une heure, et nous nous promenions le long des plates-bandes et de la charmille du jardin : j'avais encore le cœur très-gros de ce que j'avais été obligée de subir.

— Voyons ces vers, monsieur, continuai-je.

— Les voici ; ils vous sont adressés.

— Ah ! monsieur le duc, ceci est du dernier galant !

Puyguilhem me pria de lire tout haut, si cela n'était pas indiscret, n'attendant rien moins qu'un chef-d'œuvre, ajouta-t-il, de M. de Valentinois.

Je lus, et voici ce que je lus :

SONNET

SUR LES YEUX DE MADEMOISELLE DE G.....

Ce ne sont pas des yeux, ce sont plutôt des dieux :
Ils ont dessus les rois la puissance absolue.
Dieux ! non ; ce sont des cieux, ils ont la couleur bleue
Et le mouvement prompt comme celui des cieux.

Cieux ! non ; mais deux soleils clairement radieux
Dont les rayons brillants nous offusquent la vue.
Soleils ! non ; mais éclairs, de puissance incogneue,
Des foudres de l'amour signes présagieux.

Car s'ils étaient des dieux, feraient-ils tant de mal ?
Si des cieux, ils auraient leur mouvement égal :
Deux soleils, ne se peut : le soleil est unique.

Eclairs ! non ; car ceux-ci durent trop et trop clairs :
Toutefois, je les nomme, afin que je m'explique,
Des yeux, des dieux, des cieux, des soleils, des éclairs.

— Oh ! que ce dernier vers est beau, monsieur le duc, s'écria Lauzun, et qu'il a dû vous coûter cher ?

M. de Monaco ne l'écoutait point et me regardait ; je reployais ce papier dans mes doigts et je ne savais par où commencer pour en rire, lorsque madame de Basté parut soudain, et Lauzun courut à elle.

— Venez, venez, madame, écouter les soleils, les cieux, les éclairs de M. de Valentinois ; on en est ébloui.

Elle prit sa mine agréable, et je m'apprêtai à recommencer. Au troisième soleil, elle m'interrompit.

— Eh ! mignonne, ne prenez pas cela pour vous, s'il vous plaît, et ne vous en allez pas pavaner ; je connais ces vers pour les avoir souvent lus dans ma jeunesse ; ils furent adressés par Porcher-Laugier à la duchesse de Beaufort. Je les ai grandement enviés, et vous me charmez de me les redire ; mais, encore une fois, ne les prenez pas pour vous.

Puyguilhem se sauva d'un côté, en éclatant ; moi je tirai de l'autre, en riant encore plus fort. Nous laissâmes M. de Monaco et madame de Basté se regarder en face ; je vous assure qu'ils étaient à peindre. Le duc marmottait entre ses dents je ne sais quoi ; nous n'entendîmes que :

— Vieille sorcière!

Heureusement, elle était un peu sourde; elle crut avoir fait une belle chose, et elle prit cela pour des compliments.

XX

Nous prîmes bientôt congé d'Avignon, de Caderousse, du vice-légat et de tous les plaisirs, pour rejoindre notre pays de Béarn. Je ne fus pas fâchée de m'en aller. J'avais une espèce de chagrin à cause de Philippe, et j'y pensais trop dans ce logis. Blondeau m'en parlait à chaque instant, et nous étions exténuées de conjectures. L'humeur de mon cousin ne variait guère, il n'avait d'attention pour personne, et la maréchale commençait à se plaindre de lui. Tout le voyage, il galopa par les routes au lieu de se tenir à la portière, et il fut en tout le plus ennuyeux du monde.

Nous ne revînmes point aux mêmes endroits. Ma mère voulut aller à Carcassonne, à une dévotion; elle fit un vœu pour que mon père réussît en ambassade et nous ramenât l'infante, que l'on désirait tant. Nous retrouvâmes notre château et ses trois cent soixante-cinq fenêtres, et sa salle d'armes, et tout ce qui le rendait célèbre; mais j'ai négligé de dire qu'auparavant nous avions passé par Toulouse, où nous allâmes au parloir des Ursulines saluer madame la comtesse d'Isembourg, cousine de l'empereur, qui s'y était retirée et y vivait en grande odeur de sainteté. Elle avait eu une plaisante aventure, laquelle prouve qu'il faut savoir tirer parti de tout et combien les fortunes sont différentes. Bien que cela ne soit pas de mon temps, puisque le feu roi et le cardinal mon oncle régnaient alors, je ne

puis m'empêcher de le dire, comme chose digne de remarque.

Il y avait à Nancy un gentilhomme nommé Massaube, originaire de Montpellier. Il vint en France avec un régiment lorrain, au service du roi; mais comme il voulait faire entrer des *passe-volants* à une revue, il fut obligé, par suite de rébellion, de se sauver en Allemagne. On l'exécuta en effigie à Paris, il n'en fut que mieux reçu en ce pays ennemi, les princes lui firent fête, le duc de Lorraine le menait souvent chez le comte d'Isembourg, général des finances en Espagne et gouverneur de Luxembourg. Massaube commença ses prouesses avec les demoiselles suivantes, par mille talents qu'il avait et son air français, dont les femmes sont très-friandes, et puis il n'avait pour rivaux que des Allemands. Nul n'est prophète dans son pays, nous le savons, et cela me rappelle ce que madame Cornuel disait de la comtesse de Fiesque, au temps où, ne trouvant plus d'amants à la cour ni à la ville, elle s'était rabattue sur des Polonais.

Cette bonne comtesse est absolument comme les vieux rubans, dont la mode est passée ici et qui se vendent merveilleusement à l'étranger.

Massaube n'en était pas là encore, mais les demoiselles en caquetèrent si bien du matin au soir, qu'elles mirent la curiosité dans le cerveau de leur maîtresse. Elle en fut vite affolée. Comme elle était admirablement belle, qu'elle n'avait que vingt-deux ans, il ne se fit point prier pour y répondre. Cette amourette commença à se répandre et mena du bruit. La dame eut peur de son mari, et supplia le gentilhomme de l'enlever et l'emmener en France.

Le bât le blessait juste à cet endroit. Il avait été pendu en effigie et trouvait que c'était assez. Tout

le monde n'a pas l'effronterie de Pommenars, allant se voir à la potence et se plaignant qu'on l'a mal habillé. Mon Dieu! qu'il est amusant ce pauvre Pommenars, avec ses procès! Et quel joli voleur cela fait! Massaube essaya néanmoins; il connaissait le duc Saint-Simon, alors favori du feu roi et père de ma bonne amie la duchesse de Brissac, dont nous aurons bien à dire, il lui écrivit (à M. de Saint-Simon) pour négocier son retour, il lui promit tout ce qu'on voulut, fit toutes les soumissions, les excuses, et enfin il eut permission de rentrer.

Ce n'était encore que la moitié de la chose, son imagination acheva le reste. Il inventa que la comtesse d'Isembourg, parente de l'empereur, tenait un fort sur le Rhin et le voulait livrer au roi, par mécontentement de sa famille. Il osa demander au cardinal main forte pour cette exécution, et celui-ci lui donna des lettres pour tous les gouverneurs des places frontières, portant ordre de lui fournir les gens et les munitions dont il pourrait avoir besoin, le tout pour *enlever Hermione!* Il prit son frère cadet, jeune homme plein de courage, fit faire un carrosse à quatre personnes, et disposa des relais en trente endroits, avec l'argent de la comtesse, bien entendu; jamais on ne vit pareille rage d'être enlevée.

Les gouverneurs tinrent des escortes par les chemins, selon le commandement qu'ils en avaient reçu. Il fut si heureux, qu'il ne manqua pas d'une heure, et qu'il emmena sa maîtresse à la barbe du comte, un jour de foire, en plein midi; il employa le nom de son maître, celui du roi, celui de toute la terre, et passa. On les poursuivit, néanmoins; à la frontière de Lorraine, il en fallut découdre. Le frère, qui y trempait

à peine le bout du doigt, fut pris, conduit à Cologne, où on lui coupa la tête.

Pendant ce temps les étourneaux arrivèrent à la cour, se présentèrent au roi, à son Éminence, assurèrent que le fort était gardé pour Sa Majesté, et tout allait au mieux, quand le comte d'Isembourg les envoya réclamer. Prévenus à temps, ils s'échappèrent, changèrent de nom, s'appelèrent Mesplach, et s'enfuirent dans l'Albigeois, au fond des montagnes. Ils y vécurent trois ou quatre ans, de l'or et des pierreries de la comtesse, sans que personne pût savoir qui ils étaient.

Massaube allait quelquefois se divertir à Toulouse. Un jour son valet, mal satisfait de lui, le dénonça comme un espion de l'empereur. On n'en douta pas, vu le mystère dont il s'entourait. On l'arrêta, on en donna avis à la cour. M. le cardinal, de bonne humeur ce jour-là sans doute, répondit que ce n'était point un espion, mais un officier qui avait enlevé une princesse allemande.

— Je souhaiterais, ajouta-t-il, que tous les gentilshommes français en fissent autant.

On le jeta dehors ; mais la comtesse était à Toulouse, et, comme désormais elle augmenta son train et se ruina, elle en fut réduite à laver les écuelles, triste métier pour une héroïne impériale. L'évêque d'Alby prit le temps où la misère d'une part et les infidélités de l'autre la mettaient au désespoir, et la persuada de se mettre en une religion. Massaube, rassasié, fit la grimace pour la forme, puis il s'alla faire capitaine de chevau-légers. La princesse devint une excellente religieuse et reprit si bien la dignité de sa naissance, que les plus grandes dames l'allaient voir et complaient avec elle. Ma mère n'y manqua

point et s'arrêta exprès à Toulouse. J'ai cru qu'il était à propos de raconter la vie de cette dame comme une chose rare et précieuse; d'ordinaire, on n'a pas un roi et un cardinal pour complices dans les exploits amoureux qu'on accomplit. Elle paraissait douce, bonne, mais fort triste.

En arrivant à Bidache, nous fûmes reçus par un gentilhomme de mon père, envoyé de sa part, et aussi par Louston-Bassompierre, devenu un des beaux cavaliers de France, ce qui fit froncer le sourcil à M. de Puyguilhem. Le maréchal les mandait à madame de Gramont, afin d'annoncer d'abord son ambassade, tout à fait arrangée, et à laquelle il se préparait, puis les paroles échangées entre lui et M. de Monaco et la décision de mon mariage, qui devait se célébrer un peu avant celui du roi, pour que je pusse assister aux fêtes et jouir de mes honneurs. Ma mère ne me communiqua pas dès le même jour la seconde partie de cette lettre, je l'appris le soir par Blondeau, laquelle la tenait du petit Bassompierre, car les pages, les écuyers et les gentilshommes du maréchal ne parlaient d'autre chose.

Je jetai un cri de terreur, et je vous assure que je la ressentais réellement, à la seule pensée d'être la femme de M. de Monaco. M. de Monaco! ce gros, sot, vilain, colère, fat, ennuyeux personnage! M. de Monaco, à moi! à Charlotte de Gramont!

— Ah! m'écriai-je, monsieur mon père, je suis votre fille, et cela ne se fera point!

— Mademoiselle, il y faudra bien consentir, M. le cardinal le veut, la reine le veut, le roi le veut, M. le maréchal le veut, M. le prince de Monaco le veut.

— Et moi, je ne veux pas! Dussé-je plutôt m'en aller courir le pays avec les bohêmes!

Blondeau se mit à rire.

— Mademoiselle, ils disent qu'il est prince souverain à Monaco, que vous y serez comme reine, et cela vaut la peine qu'on s'y attache.

— J'aimerais autant épouser le roi d'Éthiopie.

Il était venu avant ma naissance, à Paris, une manière de nègre affreux, qui se donnait pour le roi d'Éthiopie, dont nos mères faisaient des bons contes et des comparaisons. Il s'appelait Zaga-Christ, et j'ai vu son tombeau à Rueil. Il avait enlevé je ne sais quelle femme de robe, on les arrêta, et Zaga-Christ refusa de répondre à ce misérable Laffemas, au Fort-l'Évêque, ajoutant que les rois ne répondaient qu'aux dieux. Mon père prétendait que Laffemas avait été comédien, et qu'il dit à ses gens d'un air olympique :

— Qu'on m'apporte donc ma robe de Jupiter.

— J'ai entendu ce conte plus de cent fois en mon enfance, et depuis, nous connaissions le roi d'Éthiopie comme s'il eût vécu en même temps que nous.

J'étais si folle, que, malgré ma peur et ma colère, cette comparaison du roi d'Éthiopie et de M. de Monaco me fit rire aux larmes. Il en sera toujours ainsi, ou du moins il en était ainsi autrefois, lorsqu'il ne me faisait pas pleurer, il me faisait rire ; il n'a jamais su être qu'atroce ou ridicule. Quand Blondeau m'eut mise au lit, je ne pus dormir. Le temps pressait, je le sentais, il fallait être prête à la résistance, il fallait à tout prix empêcher ce sot hyménée, et pour cela, il fallait prévenir mon cousin, aussi attaqué que moi par cette nouvelle. Dès l'aube, j'éveillai Blondeau, et je lui commandai d'aller à sa chambre, de lui parler de ma part, et de savoir comment nous y prendre pour nous rejoindre.

— Vraiment, mademoiselle, si on me voit entrer, je passerai pour sa mignonne, mais cela est peu de chose.

Si j'étais à votre place, je le ferais venir sur-le-champ. Avant deux heures d'ici, excepté les jardiniers là-bas ou les valets de chevaux par ici, personne ne lèvera le nez à Bidache, je ferai bonne garde et vous pourrez dire tout à votre aise.

Je me fis un peu prier, pourtant je consentis. Blondeau fit ces choses à merveille et si finement, que les souris n'en trottèrent pas moins dans les corridors. Elle amena Puyguilhem, encore marri de sommeil et de ses jalousies, et ne sachant ce que je lui voulais ainsi. Blondeau s'établit dans l'antichambre, on ne pouvait arriver à nous sans l'écarter ; c'est bien la meilleure *Dariolette ou plaisir de ma vie* que l'on puisse voir. Dès que nous fûmes seuls, j'allai vers mon cousin, et je lui demandai brusquement s'il m'aimait.

— Je croyais, mademoiselle, que c'était à moi de faire cette question.

— Pas de reproches, pas de plaintes, mon cher Puyguilhem, nous avons autre chose en tête. Mon mariage est décidé.

— Votre mariage est décidé ! Et avec qui donc ?

— Hélas ! M. de Monaco.

— C'est là un plaisant rival qu'on me donne. Cela ne se peut.

— Cela est !

— Qui vous l'a dit ?

— Mon père l'a annoncé à toute sa maison, et il ne vient ici que pour cela.

— Ce mariage vous déplaît ?

Il faisait déjà cette même mine qui le rend le plus hautain, le plus impertinent, le plus odieux de tous les hommes. Je me sentis à mon tour en colère.

— Qui vous a dit qu'il me déplaise ?

Dans certains moments de notre vie, lorsque nos ca-

ractères sont en présence, nous devenons indomptables l'un et l'autre, et si nous avions été unis, je crois que nous nous fussions tués dans quelque dispute. Ce jour-là, nous allions commencer ainsi, mais la grandeur du péril me ramena la première, je rétractai cette parole et je le suppliai de trouver un moyen pour que ce mariage ne s'accomplit pas.

Comme mon orgueil ployait, le sien s'en fit accroire et il me *pardonna*. J'étais d'abord trop visiblement éplorée pour qu'il doutât de mon chagrin.

— Je vous crois, je vous crois, ma cousine, et je ne veux pas conserver un soupçon, aujourd'hui qu'il faut nous sauver tous les deux. Ce beau prince de Monaco, vraiment ! ce roi de paille, oser s'attaquer à vous et à moi ! Nul ne sait ce que nous pouvons faire et combien peu il nous inquiète.

— Un moyen ! un moyen ! répétais-je avec impatience.

— Un moyen !

Il se mit à rêver.

— Si j'étais déjà ce que je serai un jour, il y en aurait mille; mais un pauvre cadet ayant pour toute fortune assurée la survivance des cent becs-à-corbin, qu'est-ce que cela ? — Un moyen ! un moyen ! — Il y en a deux, cependant, ma cousine ; seulement peut-être ne vous plaira-t-il point d'y avoir recours.

— Je les accepte d'avance.

— Ne vous engagez pas, écoutez d'abord.

— Dites vite, je meurs d'impatience.

— Vous les saurez demain, si vous consentez à m'envoyer quérir comme aujourd'hui, et, foi de gentilhomme ! s'ils vous agréent, ce ne sera pas moi qui reculerai.

— Il est indispensable d'attendre jusqu'à demain ?

— Oui, mademoiselle, car on se lève autour de nous.

— Eh bien, attendons, alors ! mais j'aurai grand'peine à aller jusque-là.

XXI

Après le déjeuner, madame de Gramont prit un air solennel et m'ordonna de la suivre avec madame de Basté. Nous entrâmes dans son dernier cabinet, et elle fit soigneusement fermer les portes derrière nous, comme s'il se fût agi d'une conspiration. Elle se mit à sa place ordinaire, ma gouvernante à côté d'elle, et me fit signe de m'asseoir en face sur un tabouret, qui m'avait bien la mine d'une sellette. Après trois minutes de silence solennel, ma mère me dit :

— Il est fort question de vous dans la lettre de votre père, vous ne sauriez être trop reconnaissante de ce qu'il fait.

— Je le suis beaucoup, madame, mais je le serai bien davantage quand je saurai de quoi il s'agit.

— Il est question de votre mariage, mademoiselle.

Je m'inclinai.

— Un parti magnifique, une maison princière.

Même silence.

— Grande fortune, alliance superbe.

Je ne répondis pas davantage.

— Quoi ! cela ne vous satisfait pas encore ?

— Mais, madame, vous ne me parlez pas du mari ?

— Je ne vous ai pas parlé d'autre chose, ce me semble.

— Pourtant...

— Parti magnifique, maison princière, grande fortune, alliance superbe.

— Après ?

— Comment après ?

— Oui, le mari, encore une fois !

— Le mari ! Réellement, mademoiselle, vous vous jouez.

— Madame, je vous assure que je ne me joue point. Quel est l'heureux seigneur auquel je suis destinée, et qui réunit toutes ces perfections ?

— Vous le connaissez, il ne saurait vous déplaire ; c'est le prince de Monaco.

Je me mordis les lèvres pour ne pas répondre, je voulais voir venir.

— Vous ne dites rien ?

— Non, madame.

— Vous n'êtes pas contente ?

— Non, madame.

— Vous ne comptez pas refuser, je pense ?

— Si, madame.

— Vous refusez ?

— Absolument.

— Vous ne voulez pas être princesse de Monaco ?

— Je n'en ai aucune envie.

Ma mère et madame de Basté poussèrent une exclamation en chœur, puis elles reprirent l'une après l'autre :

— Vous désobéiriez à M. le maréchal ?

— Vous repousseriez un état comme celui-là ?

— Vous ne considéreriez pas les avantages qu'il vous offre ?

— Ah ! mademoiselle, vous ai-je élevée pour cela !

— Vous m'avez élevée pour être heureuse, madame, j'espère.

— Ne le seriez-vous point ?

Et les litanies recommencèrent pour me vanter la principauté, la fortune, les alliances et le reste. Je n'en

fus point éblouie ; pour tout *répons*, je secouai la tête, ce qui signifiait :

— Je sais tout cela, et je le repousse.

— Le maréchal va venir, mademoiselle, reprit ma mère d'un ton piqué, oserez-vous lui répéter la même chose ?

— A lui, comme à vous, ma mère.

— Vous verrez qu'il faudra un ordre du roi pour la marier !

— N'avez-vous plus rien à m'ordonner, madame ?

— Rien. Seulement, réfléchissez mûrement. Cette affaire mystérieuse du pénitent d'Avignon n'a pas été expliquée, votre père l'ignore, mon intention était de la lui cacher ; si vous persistez dans votre rébellion, je lui dirai tout.

— Mon père en rira, madame, je le connais mieux que vous.

Je rentrai chez moi, et je n'en sortis pas de la journée, je me fis excuser pour dîner, pour souper même ; on me servit chez moi, je ne touchai à rien ; je ne vivais pas, dans l'attente de la nuit et de ce que j'allais apprendre. Les officiers racontèrent ma tristesse, comme quoi je leur avais tout rendu sans y mettre la dent (ce sont les expressions de Blondeau) ; il en résulta une visite de ma mère, qui s'inquiéta et qui m'aimait fort ; quant à madame de Basté, elle me tint rigueur.

La maréchale me demanda si je n'étais point malade, elle m'interrogea avec tendresse. Quand elle fut très-sûre de ma santé, elle reprit son grand air et me quitta sur cette sentence :

— Mademoiselle, le commandement de Dieu dit : *Père et mère honoreras, afin de vivre longuement.* Vous êtes souffrante, parce que vous avez désobéi.

La nuit arriva trop lentement à mon gré. J'écoutai

les bruits, jusqu'à ce qu'ils fussent éteints, et comme le cœur me battait ! Blondeau essayait de me distraire, je n'entendais rien, j'attendais ! Ce n'était plus cette émotion tiède de Philippe, le jour du figuier, c'était une flamme dont j'étais glacée, c'était un frisson ardent, c'étaient les impressions les plus opposées qui me dévoraient la tête et le cœur. Je respirais à peine, je ne parlais point ; un seul nom était sur mes lèvres, une seule image devant mes yeux. Ah ! que je l'aimais !

Blondeau me demanda trois fois si l'heure était venue, j'aurais voulu, à la fois, la retarder et l'avancer. Je lui fis signe de voir elle-même. Elle ouvrit doucement les portes, fit deux pas dans le corridor et poussa un cri aussitôt étouffé. Je crus tout découvert, je faillis m'évanouir lorsque je le vis à mes pieds, presque aussi éperdu que moi.

— Ma cousine ! ma cousine ! remettez-vous, c'est votre esclave, c'est celui dont la vie vous appartient qui vous en conjure.

— Ah ! repris-je, je reviens de bien loin, je me mourais.

Blondeau s'était installée dans l'antichambre, son lit en travers de la porte ; nous avions ouvert à tout risque une issue condamnée, conduisant par un petit degré à une vaste salle d'Académie au-dessus de moi. Mes frères et Lauzun y avaient organisé des jeux, dans notre enfance ; tout cela était très-abandonné alors. Nous ne craignions donc pas les surprises. Je fis asseoir Puyguilhem à côté de moi, et je lui demandai, avec l'impatience de mon caractère, les moyens qu'il m'avait promis. Je lui racontai l'entrevue du matin et mes craintes, mes douleurs.

Il me baisait les mains sans m'interrompre.

— Mais dites donc ! dites donc ! répétai-je.

— Je vais dire, je réfléchis seulement. Oui, il y a deux moyens sûrs.

— Lesquels?

— Le premier, c'est de me permettre de vous enlever. Nous pourrons nous échapper un soir, nous enfuir dans les montagnes et capituler ensuite.

— Oui, il faudra bien nous marier, je pense.

— Il faudra! sans doute. Nous avons pour nous le précédent de mademoiselle de Montmorency-Boutteville et de M. de Chatillon; mais peut-être ne sommes-nous pas dans les mêmes termes, et encore ils ont eu de la peine à réussir. M. le Prince, alors dans toute sa faveur, a difficilement garanti M. de Chatillon d'un séjour à la Bastille, et M. de Chatillon était un Coligny!

— C'est vrai.

— Le mariage était fait, consommé, et cependant, si l'épée victorieuse de Rocroi et de Lens ne se fût pas mise dans la balance, madame de Boutteville le faisait casser malgré tout. Le maréchal de Gramont sera-t-il plus clément que madame de Boutteville? Qu'en pensez-vous, ma cousine?

Je baissai la tête, je connaissais mon père. Ces raisons spécieuses me fermèrent la bouche, je croyais en Lauzun; depuis ce temps, éclairée par l'expérience, j'ai tout compris. Il me voulait bien épouser, mais avec l'agrément de ma famille, ce qu'il désirait le plus de moi, c'était la fortune et la puissance. Or, si le maréchal nous persécutait, il n'aurait ni l'un ni l'autre. Ce n'était pas son compte. Il s'y prit avec beaucoup d'adresse pour arriver à son but, s'il n'y parvint pas, c'est qu'il avait affaire à un de ces hommes qui défient tous les calculs, et avec lesquels il est impossible de deviner d'avance ce qu'il arrivera.

— Ce moyen-là ne me paraît pas inattaquable; vous en avez un autre, quel est-il?

Ah! que je me souviens de cette nuit-là! Que de fois depuis, en retrouvant dans mon imagination le fidèle tableau, je me suis demandé si le Puyguilhem d'alors pouvait être le Lauzun d'aujourd'hui, le Lauzun de Louis XIV, de madame de Montespan, de Mademoiselle? Je le vois d'ici, lorsque je lui adressai cette question, dont le danger m'était inconnu, je vois son regard, je vois son geste, je vois la grâce sans pareille avec laquelle il se remit à mes genoux, les coudes appuyés sur les bras du fauteuil, les mains jointes, le visage animé de tout ce que la tendresse a de plus séduisant, de plus irrésistible. Et comme je le regardais aussi, moi! Comme je me sentais pénétrée par cet amour qui s'emparait de moi-même! il me fascinait à la manière du serpent avec les petits oiseaux.

— Ma cousine, dit-il enfin de cette voix voilée qui lui a gagné tant de cœurs, je vais voir jusqu'à quel point vous m'aimez, car, si je ne vous suis pas plus cher que toutes choses au monde, il est très-certain que je ne repasserai plus le seuil de cette porte.

— Vous êtes un grand ingrat, monsieur.

— N'importe! nous verrons bien.

— Écoutez-moi, et, je vous en conjure, ne me chassez pas au premier mot.

Il s'approcha alors de mon oreille et me parla bas plus d'un quart d'heure, avec un feu, une passion, une adresse toutefois, qui m'ôtèrent et la volonté de l'interrompre et celle de me fâcher. Je devins rouge comme une cerise, il m'embarrassait fort, il me donnait vergogne, et me forçait à baisser les yeux; bientôt je ne trouvai point que ce fût assez, je les fermai tout à fait. Il me semblait qu'en ne le voyant plus je me cachais.

Je ne suis point obligée de vous répéter ce qu'il me dit. La conversation fut longue, et continua à voix basse que nous ne nous entendions pour ainsi dire pas, nous nous devinions. Blondeau toussa plusieurs fois pour nous avertir que le temps s'écoulait; nous n'y prîmes pas garde, et les rayons du soleil nous retrouvèrent à la même place, dans la même position; ils nous apportèrent une clarté indiscrète, un signal indispensable, auquel il nous fallut obéir, dans l'intérêt même de nos amours. Blondeau frappait à la porte avec insistance.

— Mademoiselle! mademoiselle! le chien de madame de Basté aboie; on commence à se lever; au nom du ciel, séparez-vous!

— Il le faut donc! reprit Puyguilhem.

— Oui, répondis-je tout étourdie et ne me rendant pas bien compte de moi-même.

— Nous nous reverrons ce soir; nous nous reverrons, ma reine, et alors...

— Partez! partez! N'en dites pas davantage, partez!

Il eut grand'peine à quitter mes genoux, et moi grand'peine à ne pas l'y retenir. Blondeau le fit dextrement sortir, après une reconnaissance des alentours; sauf l'affreux chien de Bologne de ma gouvernante, tout était silencieux. Clélie était trop bien élevée pour ne pas comprendre son rôle de confidente; elle me léchait les pieds, pendant que Blondeau faisait si parfaitement le métier de la demoiselle *Plaisir de ma vie*.

Quant à moi, je ne remuais point de cette place, j'écoutais encore cette voix enfuie, j'entendais toujours ce qu'il ne me disait plus, un nouveau monde s'ouvrait devant moi, je me sentais vivre tout autrement, et je n'avais plus qu'une pensée. Tout à coup, un bouquet tomba à mes côtés, lancé hardiment par ma fenêtre ouverte, un bouquet tout humide des pleurs de l'aurore;

tout parfumé des senteurs du matin ; dans ce bouquet était un billet embaumé, lui, des fleurs de l'amour. Je l'ouvris bien vite, je le lus, je le dévorai vingt fois, je le plaçai sur mon cœur, où chacun des mots se grava si parfaitement, qu'ils y sont encore. Il fallut pourtant s'habiller, descendre, paraître au salon, répondre aux autres, tandis que je pensais à lui ; avoir l'air de vivre, tandis que j'aimais seulement, le revoir lui-même, et non pas le regarder, car mon regard m'eût trahie.

Le soir arriva ; je montai comme à l'ordinaire, j'ouvris ma croisée et je m'enivrai de ces arbres, de ces roses, de cette lune qui brillait, de toute la nature, radieuse et jeune comme moi. J'attendais ; il vint.

Ah ! que ces souvenirs me vieillissent et me laissent une vie désolée. Où est-il, mon jeune amant ? Où suis-je moi-même ? Où sont ces splendeurs du bel âge, ces magnificences de Bidache ? Je me meurs, il est à Pignerol, Bidache est décapité de ses maîtres.

C'est ainsi que tout change, que tout passe, et, quand on y songe bien, ce n'est pas la peine de naître.

Lorsque Puyguilhem me quitta, il faisait plus grand jour encore que la veille, et ses derniers mots furent ceux-ci :

— Maintenant, cousine adorée, nous attendrons M. le maréchal de Gramont de pied ferme.

XXII

Le maréchal retarda tout un mois : ce fut le temps le plus heureux de ma vie. Je ne puis vous dire ce que j'éprouvai de joies, de craintes charmantes, de brûlantes émotions, pendant ces premiers moments d'un amour

qui me transportait. Jamais Puyguilhem ne retrouva les amabilités, les attentions d'alors. Il se conduisait avec assez de finesse pour tromper les autres et pour me satisfaire complétement. Ma mère et madame de Basté jouaient chaque soir avec lui et l'écuyer de la maréchale au reversis. Souvent, pendant le jeu, Bassompierre tenait mes laines ou m'aidait à tendre mon ouvrage. Il me contait les plus belles choses, dont je n'entendais pas un mot. Mon cœur, mes yeux, mes oreilles étaient à mes souvenirs, à mes espérances, et quelquefois, lassé, l'enfant me disait tout triste :

— Ah ! mademoiselle, vous étiez bien plus aimable à Paris qu'à Bidache.

Le jour, je me promenais dans le parc avec *mon ombre*, madame de Basté, qui me chantait toujours la même antienne. Vous jugez si mes oreilles, fermées au gentil page, s'ouvraient pour la gouvernante ! Lorsqu'elle avait recommencé inutilement la même question, elle ajoutait invariablement :

— Qu'y a-t-il, mademoiselle ? à quoi pensez-vous ? Il est fort impoli de ne point écouter les gens.

— Madame, je pense à M. de Monaco.

Cette réponse, faite deux ou trois fois, répétée à ma mère, persuada la bonne dame que j'étais amoureuse de ce masque malgré mes refus, qu'elle prit pour une feinte, malgré les apparences ; elle en bénit le ciel, et je la trouvai plus bienveillante qu'autrefois. Elle m'envoyait de loin des petits signes approbateurs et encourageants, lorsque je bayais aux corneilles, ou plutôt aux étoiles, attendant l'heure où je devais *le* voir. Je n'y comprenais rien, mais j'acceptais, comme j'acceptais tout alors, avec indifférence, en fille amoureuse qui n'a plus qu'une pensée. Je changeais à vue d'œil, mes joues devenaient pâles et mes yeux éteints, on en fit l'honneur

à M. de Monaco et à l'impatience de conclure ce pompeux hyménée, je ne m'en doutais seulement pas.

Mon père précéda tout son train d'ambassade (je parlerai tout à l'heure de l'ambassade et du train), afin de venir passer quelques semaines chez lui, pour mettre ordre et préparer les cérémonies. La maréchale le salua de mon tendre sentiment, avec une joie sans pareille. Il leva les épaules.

— Madame, répliqua-t-il, vous n'y êtes point, et jamais on ne me fera croire que ma fille soit férue d'un pareil magot.

— Alors, pourquoi le lui donnez-vous?

— Belle question! Pourquoi a-t-il en perspective la principauté de Monaco et le duché de Valentinois?

— C'est là tout?

— Que souhaitez-vous encore? La couronne de France? Elle est prise, je vous en avertis. D'ailleurs, je saurai, j'interrogerai mademoiselle de Gramont.

Le soir, il y eut une façon de cour plénière à Bidache, ainsi que cela arrivait dès que mon père y paraissait. Il débarquait, de tous les coins, des hobereaux, avec leurs rapières dans les jambes, pour le venir saluer. Nous étions ordinairement fort peu parées en ces cérémonies; mais il me prit envie, ce jour-là, de me couvrir de joyaux. Le maréchal le remarqua, et je l'entendis plusieurs fois répéter :

— Elle est vraiment belle, madame la princesse, et elle représentera bien dans son empire.

Je me flattais de ne jamais représenter dans cet empire-là. Lauzun ne me quittait pas de l'œil, Bassompierre, de l'autre côté, et même un beau jeune homme habitant un petit château dans notre voisinage; sa race était aussi ancienne que les rochers des Pyrénées, il remontait à la bataille de Roncevaux, et méprisait souve-

rainement ce qu'il appelait les nouveaux nobles. Il eut la hardiesse de dire une fois à mon père qui, selon sa coutume, le traitait fort cavalièrement :

— M. le maréchal, il se peut que vous soyez plus grand seigneur que moi, mais je suis meilleur gentilhomme que vous. Mes pères étaient des princes, lorsque les vôtres leur tenaient l'étrier et frottaient leurs bottes.

— Ma foi ! répliqua M. de Gramont, que rien ne déferrait, je ne dis pas le contraire, mon cher monsieur ; mais, à présent, c'est moi qui suis à cheval, et je le fais piaffer à ma guise. Vous connaissez le proverbe : Vaut mieux goujat debout qu'empereur enterré.

Ce M. de Biaritz, tel est son nom, ne venait jamais à Bidache sans une invitation spéciale et répétée. Mon père ne l'appelait que Charlemagne, par une dérision de parole, mais il le tenait en grande estime ; et, dès son arrivée, il l'avait mandé pour en obtenir des renseignements. La mère de notre voisin était une très-grande dame espagnole ; il lui ressemblait beaucoup, et j'ai rarement vu beauté plus remarquable et plus étrange que la sienne. Je savais qu'il me trouvait belle aussi, et si je jette en passant ce mot sur son compte, c'est que j'aurai à en parler plus tard.

Puyguilhem, jaloux de tout et de tous, ne manqua pas d'exercice ; entre lui et Bassompierre, il se contraignit pourtant ; mais lorsque nous fûmes seuls, le soir, il donna carrière à sa furie, et m'accabla de toutes façons.

— Il s'en est fallu de peu que je n'éclatasse, mademoiselle ; j'ai failli perdre en une minute tout notre avenir, et cela par votre faute. Vous êtes d'une coquetterie !...

— Lorsque je serai madame de Puyguilhem, il me faudra donc renfermer !

— Quand vous serez ma femme, j'y saurai mettre ordre; d'ici-là, mettez-le vous-même.

Je trouvais ces brusqueries, ces rages adorables; je l'aimais! Il se calma promptement par la nécessité d'examiner de près nos affaires. Le lendemain était ce grand jour où, selon son expression, je serais appelée à confesser ma foi.

— Avez-vous du courage, chère cousine? Oserez-vous?

— J'oserai.

— Et si la confession va jusqu'au martyre, le pourrez-vous supporter?

— Je supporterai même la mort.

— Quant à moi, je m'attends à tout; mes chevaux sont sellés et mes coffres prêts. Si le maréchal se fâche, il me chassera.

— Nous séparer!

— Je reviendrai, soyez tranquille, on ne me bat pas ainsi. M. de Gramont est un Gascon gasconnant, mais je suis un Gascon gasconnant et agissant, un Gascon entêté surtout. Or, je veux-vous avoir à moi, bien à moi, à moi seul, et, pour peu que vous soyez constante, je vous aurai. Apprêtez-vous, la tempête sera terrible. Jugez donc! un si bon mariage avec ce cher prince, de si jolis établissements, tout cela rompu pour un cadet sans un rouge liard! Mettez-vous à sa place à ce père courtisan. Je sais que dans vingt ans d'ici, quand je serai le premier personnage du royaume après le roi, si une de mes filles s'avisait d'en faire autant, je l'enfermerais dans un *in pace*.

— Merci.

— Rassurez-vous, le maréchal n'est point d'étoffe à cela. Il va crier, il va se plaindre, il va menacer; mais si vous êtes ferme, il cédera. Je le connais. C'est un

fanfaron de courage; sa réputation est faite; en argent comme à la guerre, il paye beaucoup en paroles. D'ailleurs, il m'entendra à mon tour, et après je vous réponds de lui.

Je me rassurai donc, et je vins d'un pas tranquille au déjeuner. Cependant mon cœur battait plus fort, lorsque mon père me dit d'un ton fort gai :

— Nous avons à causer, ma fille.

— Quand il vous plaira, monsieur le maréchal.

En sortant de table, il passa son bras sous le mien, et m'emmena dans la galerie, pour rejoindre son cabinet.

— Eh bien, eh bien, mademoiselle, on m'a dit de singulières choses à mon arrivée, continua-t-il en riant.

— Que vous a-t-on dit, monsieur?

— On m'a dit, mais je ne l'ai pas cru, je vous assure, on m'a dit que vous étiez amoureuse.

Je devins rouge jusqu'à la racine des cheveux, et je pris mon grand courage.

— Et pourquoi ne le croyez-vous pas, mon père?

Il me regarda de l'air le plus surpris; nous étions alors à la porte de son cabinet, il s'effaça pour me faire place, et, me saluant comme si j'avais été la reine, pendant que je passais :

— C'est différent, dit-il, et tant mieux! les choses iront toutes seules, mademoiselle la princesse, je vais mander votre prétendu.

— Pas encore, monsieur, répliquai-je en m'asseyant, et aussi résolue que si je montais à l'assaut.

— Quoi! amoureuse et si peu pressée! quoi! ambitieuse et retardataire! Tout cela ne va pas ensemble.

— Je ne comprends pas trop ce que signifient vos paroles, mon père, et vous devriez me les expliquer. Que vous a-t-on dit?

— Que vous étiez amoureuse, je dis *amoureuse*, entendez-vous? du prince de Monaco. Ceci m'a étonné, je l'avoue, et jusqu'à ce que vous me l'ayez confirmé tout à l'heure, je ne le croirai point.

— Vous avez raison de ne pas le croire, monsieur, et je vous en remercie, cela ne pouvait pas être, cela n'est pas.

— Qu'est-ce que je disais ! Ainsi vous n'êtes pas amoureuse, hein?..

— Je vous demande pardon, monsieur; mais non pas de M. de Monaco.

— Et de qui donc ? de Charlemagne ?

Il fit un grand éclat de rire, dont je fus un peu déconcertée.

— Non, monsieur, répliquai-je; pourtant...

— Cela m'étonne, car il a juste ce qu'il faut pour vous tourner la tête, à vous autres jeunes filles. Si ce n'est pas lui, qui est-ce donc, alors?

— Je vous le dirai après. Il est nécessaire d'abord de nous expliquer franchement.

— Parlez, parlez, mademoiselle de Gramont.

— Je suis irrévocablement décidée à ne pas épouser M. de Monaco.

— Vraiment ? demanda-t-il de son air goguenard. Et pourquoi cela?

— Vous le savez, monsieur. J'en aime un autre.

— Qu'est-ce que cela fait?

— Comment, ce que cela fait?

— Sans doute. Me prenez-vous pour un tyran, et croyez-vous que j'exige l'impossible? Je vous donne M. de Monaco, ou plutôt la principauté, le duché, la fortune, le grand État, tout ce qui s'y rattache enfin; mais je ne vous force pas d'aimer le mari que je vous offre ; je ne vous demande pas compte de votre cœur. Soyez

princesse de Monaco, et qu'ensuite M. de Monaco soit tout ce qu'il plaira à Dieu, cela ne me regarde plus.

— Ce que vous dites là est affreux, monsieur; et... si l'on vous entendait...

— Si l'on m'entendait, cela n'étonnerait personne. On ne peut être plus raisonnable que je le suis. Je vous parle en bon père, qui veut votre fortune et votre bonheur.

— Heureusement, tout cela n'est plus possible. Je ne veux pas, je ne puis pas, je vous le répète, épouser M. de Monaco.

— C'est une plaisanterie, mademoiselle.

— Rien n'est plus sérieux, mon père.

— Une fille de votre esprit!

— Vous m'avez donné quelque peu du vôtre, c'est vrai, non de la même sorte.

— Je suis donc bien trompé, alors. Mais ne jouons plus, ce n'en est pas la saison, votre mariage est annoncé, accepté du roi, de la reine, de Son Éminence, il doit s'accomplir.

— Il ne s'accomplira pas.

— Qui l'empêchera?

— Moi! Je mourrai plutôt à la peine.

Le maréchal se remit à rire.

— Voyez-vous cela! Quel beau chapitre de l'*Astrée* ou de *Cléopâtre*.

— Ne riez pas, monsieur, car je ne ris point.

— C'est justement là le plus plaisant de l'aventure.

— Je ne vous ai pas encore tout dit.

En ce moment je devins si tremblante, que j'aurais fait pitié à tout autre qu'à mon père.

— Ah! il y en a encore. Ma foi! je ne vois pas ce que cela peut être de mieux. Ce que je sais n'est pas mal comme cela.

Je me sentais embarrassée, intimidée même. L'aveu que j'allais faire n'était point facile, mon père le pourrait mal prendre, et alors que deviendrais-je? C'était l'entrée dans une religion, c'était la perte de mes espérances. Le maréchal me regardait de cet œil perçant et inquisiteur dont la sûreté l'a rendu célèbre.

— Eh bien? dit-il.

Je n'eus encore pas le courage de répondre, j'étais si émue, que je tombai à genoux, les mains jointes, comme une petite fille à confesse. Mon père ne me releva pas.

— Monsieur... monsieur, balbutiai-je, je ne puis, je ne dois pas épouser M. de Monaco, parce que...

— Parce que ?..

— Parce que... je ne m'appartiens plus.

M. de Gramont m'examina un instant et partit d'un grand éclat de rire.

XXIII

Jamais, dans toute ma vie, je ne fus si déconcertée, et cela se comprend. Je m'attendais à une scène pathétique, à la malédiction paternelle peut-être, tout au moins à des reproches sanglants; les frais en étaient faits d'avance, la résistance était préparée ; au milieu de ces furies, de ces imprécations, on se moquait de moi, on me riait au nez, je ne puis vous rendre ce que j'éprouvais.

— Ah ! ah ! ah ! continua le maréchal se tenant les côtes, recommencez cela : *je ne m'appartiens plus!* d'honneur vous êtes meilleure comédienne que la Baron.

Je me relevai ébouriffée et je lui jetai des yeux féroces.

— Monsieur, je ne comptais pas vous voir plaisanter avec mon honneur.

— Votre honneur ! encore mieux ! quelque promesse de petite fille, quelques serrements de mains échangés au coin d'un rosier, au clair de la lune, ne voilà-t-il pas un bel embarras !

Je me piquai au jeu, et d'humiliée que j'étais, je devins résolue. C'est, je crois, la seule fois de ma vie que j'aie été humble, cela m'en a guéri pour longtemps. J'étais exaspérée d'un pareil traitement. Moi, une petite fille ! moi qui, pour me conserver à mon amant, avais accompli le plus grand de tous les sacrifices ; moi, qui me croyais presque une héroïne ! Je racontai à mon père ce qui s'était passé, excepté que je ne nommai point Puyguilhem, et que j'évitai même toute désignation trop claire. Le maréchal m'écouta assez attentivement, jouant avec ses ordres, ce qui de sa part était preuve d'une réflexion soutenue. Quand j'eus fini, il leva les yeux sur moi.

— Vraiment, mademoiselle, voilà une magnifique histoire, fort bien imaginée. Il est malheureux que je ne puisse pas en accepter un mot.

— Que dites-vous ?

— Je dis que vous êtes une tête folle, que vous êtes moins ma fille que je ne le supposais. Vous vous laissez prendre aux bagatelles, au lieu de songer au solide, je n'aurais pas cru cela de vous.

— Mon père...

— Raisonnons tranquillement, ma fille; vous ne trouvez pas M. de Valentinois selon votre goût, il vous déplaît; c'est un sot, je le sais, c'est un tonneau, je le vois, c'est peut-être un chien de caractère, je le crois aussi : devant ces niaiseries vous évitez l'essentiel, c'est-à-dire un bon et solide état, les honneurs véritables, le rang et

tout ce qui s'ensuit ; ce n'est pas digne d'un esprit pareil au vôtre. Vous construisez un petit roman sur le modèle de *Cyrus*, ou je ne sais quoi ; il est fort bien conçu, mademoiselle Scudéry en serait jalouse, et vous me le débitez à grand renfort de larmes et de soupirs. Vous imaginez un héros, vous lui prêtez vos sentiments et vos idées, comme s'il était quelqu'un, dans ma maison, qui fût assez ennemi de lui-même, pour...

— Oui, monsieur, et je vous le nommerai ! m'écriai-je, poussée à bout par sa dénégation. C'est mon cousin, le comte de Puyguilhem.

— De mieux en mieux ! Puyguilhem ! le garçon le plus ambitieux que je connaisse, le triple sang de Gascon, enté sur Gascon gasconnant. Puyguilhem, qui me connaît, avoir agi de la sorte ! Se laisser entraîner par l'amour, sans être certain que l'amour le conduit où il veut aller ! Allons ! allons ! mademoiselle de Gramont, vous me prenez pour un autre.

— Faites venir Puyguilhem et interrogez-le sur l'heure, monsieur, vous verrez.

— Chansons que tout cela ! il n'est pas, il ne peut pas être que vous vous soyez oubliée à ce point ; revenons à la vérité. Une fille de votre naissance, de votre esprit, ne fait pas de ces choses-là ; elle connaît trop ses devoirs et ses intérêts ; elle juge son père et ses vues, le caractère de ses parents d'une façon plus vraisemblable. Est-il possible qu'un bambin, un cavalier de fortune, soit pour elle autre chose qu'un serviteur ou un instrument ? Vous iriez crier ces folies sur les toits qu'on ne vous écouterait point.

— Je vous jure, monsieur...

— Assez ! assez, ne vous moquez pas de moi davantage. je n'entendrai plus rien. M. de Monaco ne tardera pas à venir ; vous le recevrez, s'il vous plaît, comme un

homme qui vous est destiné. Vous rentrerez en vous-même, vous laisserez de côté ces fables et ces sornettes, et je suis certain qu'en consultant même votre cousin, dont il vous a plu de faire votre mannequin à effaroucher, je suis sûr, dis-je, qu'il vous donnera les mêmes avis que moi ; croyez-le.

Je sentais mon sang bouillir. Le sang-froid du maréchal, sa froide raillerie, cette résistance que je sentais inébranlable comme un roc, derrière ce masque qui souriait, me mettaient hors de toutes mesures. Je ne sais plus ce que je dis, mais j'entrai en pleine révolte. Je menaçai mon père de tout révéler à M. de Monaco, de m'enfuir, de me jeter dans un couvent, de me tuer même. Il n'en riait que de plus belle.

— Révéler à M. de Monaco ? Hélas ! le pauvre homme, il ne s'en fâchera point ; il sait d'avance ce qui l'attend, et l'époque ne fait rien à l'affaire ; d'ailleurs il ne vous croira pas ; je le préviendrai. Vous enfuir ! Où irez-vous toute seule ? Vous jeter au couvent ! Lequel vous recevra quand je vous réclamerai ? Quant à vous tuer vous-même, vous en êtes la maîtresse, si vous voulez emporter la réputation d'une sotte. Prenez votre parti, mon enfant ; laissez-vous faire princesse souveraine, vous tâterez de la puissance ; c'est bon. Vous rendrez vos sujets heureux ; vous mènerez votre mari comme il vous plaira ; vous aurez une maison composée à votre fantaisie, rien ne vous empêchera de faire la fortune de vos amis, de vos parents.

— Ah ! monsieur !

— Ingrate ! moi qui vous ai choisi ce mari entre tous. Le cardinal Mazarin même a décidé qu'il vous convenait à ravir. C'est lui qui en a eu la première idée, et vous le désobligeriez beaucoup, vous nous nuiriez à tous en hésitant. Son Éminence m'a dit à mon audience de congé :

« — Allez, monsou le maressal, allez vite marier la pétité di Gramont avec cet essellent prince, et ramenez-la aux fêtes de la reine. Ze dois cela à la mémoire di son grand oncle, mon protectore, et ze ne l'oublirai zamais. »

Notre conversation dura ainsi plus de deux heures sans que je pusse gagner un pouce de terrain. Mon père nia tout, et nia en goguenardant, ce qui m'ôtait même la possibilité de le convaincre. Je le quittai versant des larmes de rage, et je rentrai chez moi pour m'y désoler à mon aise. J'entendis un grand bruit de chevaux dans la cour ; je courus à mon cabinet qui y avait vue ; c'était le maréchal sortant avec Puyguilhem et une grosse suite. Tous les deux me saluèrent, mon père avec une courtoisie ironique qui m'exaspéra davantage encore.

J'ai su depuis ce qui s'était passé entre eux dans cette promenade et la manière dont se décida mon sort. M. de Gramont précéda les gentilshommes de quelques pas et tira Lauzun à quartier.

— En vérité, mon cousin, lui dit-il de très-bonne humeur, si je ne te connaissais pas pour ce que tu es, ma fille m'a fait des sots contes qui t'auraient singulièrement recommandé dans mon esprit ; heureusement, je sais ce que tu veux. Mais rends-moi donc le service de lui remettre la cervelle à sa place ; elle est restée trop longtemps à Bidache et elle devient provinciale en diable. Ne s'avise-t-elle pas de me conter des billevesées sur l'amour, sur le mariage, absolument comme si elle habitait un village. Fais-lui entendre, et elle te croira, que je ne puis avoir pour gendre qu'un homme de nom et d'état fixé ; persuade-lui bien que le galant dont elle parle, je ne sais quel hobereau, Charlemagne peut-être, ou un de mes pages, le petit Bassompierre, je n'ai pas voulu qu'elle me le dise, ce beau galant-là, quand même

il en viendrait à un éclat quelconque en l'enlevant, n'aurait de moi que ce qu'il aurait pris. Je la lui laisserai épouser pour les punir tous les deux, mais ni appui ni argent ne tomberait dans l'escarcelle; il en serait quitte pour les beaux yeux de ma fille, et, foi de gentilhomme! je ne pourrais pas lui faire un plus mauvais cadeau.

Mon père savait à qui il parlait, il n'eut pas besoin d'en dire davantage. La promenade n'était à autre fin et les fruits s'en recueillirent pour tout le monde.

Je me fis excuser au souper. Le maréchal dit à ma mère et à ma gouvernante :

— Madame, laissez-la un peu, je vous prie, et surtout que personne n'entre chez elle d'ici à demain matin, sous aucun prétexte. Je connais cette maladie-là, et je gage que bientôt elle sera souple comme un gant.

Le bon apôtre avait ses raisons et voulait laisser agir son auxiliaire.

Moi, je ruminais autre chose et j'en étais venue à décider l'enlèvement. Je haïssais mon père, je ne doutais pas que Lauzun ne partageât mes sentiments, et j'avais déjà tout préparé dans ma pensée. Mon cousin arriva plus tard, avec plus de précautions que de coutume. Nos entrevues avaient toujours lieu au clair de lune et des étoiles, il eût été imprudent de garder la lumière. Dès qu'il entra, rien qu'à sa façon de marcher, je le devinai triste, même sans le voir.

— Ah! lui dis-je, vous savez tout, mon père vous a parlé.

— Hélas! oui.

— Et vous êtes indigné, furieux, comme moi, je l'espère.

— Je suis désespéré, ma cousine.

— Moi, je suis pleine d'espérance, au contraire. Il

nous reste le premier moyen, le plus sûr, peut-être, il faut l'employer.

— Non, me répondit-il, tout abattu.

— Comment non? Vous ne le voulez pas, vous me refusez de me soustraire à la tyrannie, vous me livrerez au malheur? Ah! mon cousin!

— Ma cousine, ma chère cousine, écoutez-moi.

— Vous ne m'aimez pas.

— Je ne vous aime pas! je ne vous aime pas, moi! Moi, qui songe à vous, uniquement à vous; moi qui sacrifie mon bonheur au vôtre! Moi qui donnerais ma vie pour vous éviter un chagrin, je ne vous aime pas!

— Ah! vous m'abandonnez!

— Écoutez-moi, ma cousine, écoutez celui pour qui vous êtes tout sur la terre, écoutez un ami dévoué, et si vous me condamnez ensuite, je m'y soumettrai, puisque j'aurai la certitude d'avoir rempli mon devoir, quelque pénible qu'il soit. Le maréchal est décidé à user de la plus grande rigueur si vous quittez le logis paternel. Il me l'a déclaré. Vous serez poursuivie, reprise, enfermée pour votre vie dans quelque couvent éloigné, où nul ne vous cherchera, où vous vivrez séparée de tout sans espoir et sans consolation. Il m'en a donné sa parole, et m'a chargé de vous prévenir. Or vous connaissez le maréchal, plus il rit, et il a beaucoup ri, à ce qu'il paraît, plus il est à craindre. Il sait tout et il prononce ainsi, c'est vous dire qu'il est sûr de son fait.

Je ne pouvais répondre à cela.

— Maintenant, que puis-je, moi? Rien que vous rendre votre liberté, rien que vous supplier d'obéir et de ne pas perdre pour moi votre existence. Je ne serais point un honnête homme si j'agissais autrement. Vous laisser immoler à mon amour, c'est ce que je ne

ferai jamais, soyez-en sûre ! Soumettez-vous donc, et épousez M. de Monaco; voilà ce que je puis encore trouver le courage de vous conseiller.

— Grand Dieu ! c'est vous qui parlez ainsi.

— Ne voyez-vous pas ma douleur, mon désespoir? Ne comprenez-vous pas ce que j'éprouve? Renoncer à vous, vous jeter dans les bras d'un autre, lorsque... Ah ! pas un mot de plus, ou j'y succomberais.

Il versa des larmes en abondance, des larmes qui se mêlèrent aux miennes et qui en diminuèrent l'amertume. Nous restâmes la nuit entière dans cette lutte; il s'y prit avec tant d'adresse, que je me laissai convaincre. Je crus non-seulement en sa tendresse, mais encore à son dévouement. Je crus qu'il renonçait à moi par ce dévouement même, je crus tout ce qu'il voulut me faire croire enfin. Il est impossible d'être plus aveugle et plus sotte que cela.

Je promis ce qu'il me demanda; de ce jour je rompis avec l'honnêteté, car je me décidai à donner ma main à un homme que je haïssais, jurant à un autre de l'aimer toujours. N'est-ce pas la faute de mon père? Ne m'a-t-il pas ouvert lui-même la carrière où j'ai marché, en me contraignant ainsi? Il a refusé de m'entendre, il m'a poussée dans l'abîme, ne se souciant pas de savoir si j'y tomberais. Que Dieu le lui pardonne ! Quant à moi, j'ai bien de la peine à m'y décider, lorsque j'arrive, si jeune encore, à la fin d'une vie de douleur. Sa conduite actuelle n'est pas faite pour effacer le reste. Ah ! qu'il est cruel, cet homme, lorsqu'il rit ! C'est un bourreau.

XXIV

Je veux interrompre le récit de mes aventures pour raconter ce qui m'est arrivé aujourd'hui; je ne puis m'en taire, car la chose est trop bouffonne; elle m'a rendu un peu de gaieté, à moi qui, depuis deux ans, ne ris plus. C'est un bon moment de gagné; il a eu pourtant son coin d'amertume; ne faut-il pas payer en ce monde?

J'étais éveillée, j'entends en disposition de recevoir ceux que ma maladie n'effraye pas, et qui veulent bien encore passer quelques instants auprès de mon lit. Hélas! je ne me réveille plus; car je ne dors point. Blondeau vint, d'un air de grand mystère, m'annoncer une dame qui désirait ne pas se nommer. J'étais seule, par conséquent la précaution me sembla de mauvais augure. J'ai déjà eu la visite d'une des mignonnes de M. de Monaco, qui ne s'en gêne pas, *malgré* ses furies, et je ne me souciais pas de recommencer cette entrevue, encore moins de subir les gémissements et les accusations dont on accablait le *traître*, je fis donc répondre que je n'étais point visible. Blondeau reparut.

— Madame la princesse, cette dame veut entrer.

— Vraiment? Comment est-elle cette dame?

— Madame, elle est assez belle.

— Jeune?

— On ne sait.

— Comment on ne sait?

— Non, madame, elle est si singulièrement habillée, elle a une coiffure si relevée, tant de garnitures et de falbalas, qu'on ne comprend rien à son visage.

— Serait-ce donc quelque coureuse?

— Si madame la princesse le permet, c'est plutôt quelque sorcière, elle a une baguette.

— Dis-lui que j'ai vu tous les devins possible, et que je n'en recevrai plus. Si elle résiste, appelle mes laquais et chasse-la.

J'attendis quelques minutes, Blondeau apparut de nouveau.

— Elle est partie, je pense!

— Non, madame. Elle ne s'en ira point sans voir madame la princesse. Elle est résolue, c'est pour un très-grand intérêt, il s'agit de M. le conte de Lauzun.

— Que ne l'annonçait-elle tout de suite! Il n'eût pas été besoin de tant de questions. Introduis-la.

Je vis entrer une grande femme, d'assez bon air, un beau port de tête, mais quelque chose d'égaré dans les yeux. Ainsi que l'avait dit Blondeau, son âge était un problème, cependant, en la regardant de près et attentivement, on découvrait qu'elle était jeune. Jamais plus bizarre accoutrement ne frappa mes regards, depuis madame de Marans et sa loge de dévotion. J'aurai peine à vous le décrire, mais il réunissait toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Ce qui m'étonna le plus, ce fut une chérusque, à la mode de la reine Marie de Médicis, telle que j'en avais vu sur le portrait de ma grand'mère, puis d'une manière de collier, avec des pointes comme un hérisson, fichées dans des rosettes de velours nacarat. Elle portait à la main deux gros livres, ou plutôt deux cahiers remplis d'écriture, et, de l'autre côté, le plus précieux chien épagneul qui se puisse rencontrer, de la race de ceux de la princesse de Tarente, dont elle en a donné deux à Madame, celui-là était plus petit encore.

A la porte, elle s'arrêta, me fit une révérence qui sen-

tait la cour sans bassesse ni familiarité, ceci me parut valoir mieux que la chérusque. Avançant quelques pas, elle en fit une autre, ce ne fut qu'à la troisième, et tout près de mon lit, qu'elle entama le discours :

— C'est bien à Son Altesse madame la princesse de Monaco que j'ai l'honneur de parler?

L'Altesse me dégrisa un peu. Ce titre qu'on me refuse en France, et auquel j'ai réellement droit, ne m'était donné à Paris que par des inférieurs ou des obséquieux. Je me tins sur mes gardes, et je répondis :

— Oui, madame, je suis la princesse de Monaco. Et vous?

— Moi, madame, je suis Charlotte Rose de Caumont la Force, maintenant épouse de Briou, conseiller au parlement de Paris, et cousine du comte de Lauzun, votre parent et votre ami.

— Blondeau, approche un siége à madame.

— C'est de lui que je viens vous entretenir.

— Je suis prête à vous entendre.

Elle fit un arrangement d'un quart d'heure durant, avec ses jupes, ses garnitures, ses festons, son chien, ses livres, on ne peut se figurer cela, et son éventail, brochant sur le tout. J'attendais impatiemment, car j'étais assez folle pour espérer un souvenir, un message de celui qui m'a oubliée et qui est la seule pensée de mon cœur.

— Eh bien, madame? repris-je.

— M'y voici. Fidèle est à sa place, tout va bien; nous pouvons causer. Vous aimez M. de Lauzun?

Je fis un bond dans mon lit. Une question semblable, à brûle-pourpoint, d'une étrangère, c'était à ne pas supporter. Je déteste qu'on m'interroge. Excepté le roi, la reine et le Dauphin, je ne le permets à personne. Monsieur même et les deux Madame connaissent mon aver-

sion, et ils ne me demandent que ce que je veux dire.

— Qui vous donne le droit, madame, de me parler ainsi?

— Mon Dieu ! je ne tiens pas à votre réponse, madame, est-ce que quelqu'un l'ignore? C'est un fait que je constate, afin d'expliquer ma visite, et pourquoi je m'adresse à vous de préférence à madame de Nogent, ou à d'autres parentes du comte, c'est que vous me seconderez mieux. Il s'agit de le délivrer.

J'oubliai tout.

— Le délivrer! est-ce possible?

— Oui, s'il veut suivre exactement mes instructions. Avez-vous une personne sûre à lui envoyer?

— Miséricorde, madame! Vous perdez le sens, pardonnez-moi de vous le dire. Une personne sûre à Pignerol ! Comment y entrerait-elle? Comment lui parlerait-on, à lui, qui est au secret? Si c'est là votre moyen, il ne nous conduira guère loin, je vous en avertis.

Cette singulière femme se prit à sourire d'un air de pitié, puis elle se leva, étendit les bras, après avoir posé son chien et ses livres sur un fauteuil, fit deux ou trois signes en l'air avec son éventail, prononça quelques paroles dans la langue de Covielle, du *Bourgeois Gentilhomme*, apparemment, ensuite elle se tourna de mon côté et recommença la révérence.

— Vous ne me connaissez pas, madame, je le vois bien, dit-elle, vous ignorez quel pouvoir est le mien et avec quel esprit je suis en relation. Je vais vous conter mon histoire, et après cela vous aurez toute confiance. La conjuration que je viens de faire nous assure la liberté entière, personne n'approchera, soyez-en sûre, nous pouvons causer tranquilles.

J'avais bien ouï parler de cette extravagante, je l'avais

même vue à la cour, quelques années auparavant, lorsqu'elle était chez madame de Guise. Je me souviens confusément qu'on racontait des choses extraordinaires sur ses amours et ses habitudes ; on la prétendait sorcière, et, vous le voyez, elle adopte cette prétention ; je me résolus donc à la laisser dire, ne fût-ce que pour voir où elle en arriverait avec M. de Lauzun.

— Il n'est pas que vous ne me connaissiez, madame, reprit-elle, vous savez que je suis bel et bien une Caumont la Force, et que, si mon père n'a pas le sou, il n'en est pas moins grand seigneur pour cela. Il me plaça chez madame de Guise, ce qui ne m'allait guère ; mais c'était pour me faire connaître, pour entrer à la cour. Mon Dieu ! quel chien de service ! Ma maîtresse employait et emploie encore certainement sa vie à se quereller avec Mademoiselle. Les deux sœurs en sont aux gros mots, ce qui n'est guère de saison pour deux princesses, cousines germaines du roi.

— Passons, passons, madame.

— J'habitais donc le Luxembourg, et chaque matin nous n'étions pas sûres d'y coucher le soir, tant Mademoiselle faisait rage pour nous en déguerpir. Je trouvais cette existence insupportable, et je méditais fort de la quitter, lorsqu'un jour, furetant dans le cabinet des livres de feu monsieur Gaston, je découvris un bouquin tout poudreux, tout lacéré, oublié dans un coin depuis le temps de la reine Marie. Je l'ouvris sans penser à rien. Il ne m'est pas permis de vous dire ce qui en résulta ; mais, à dater de ce jour, je fus investie des merveilleux pouvoirs qui m'ont rendue célèbre et qui soumettent tout à ma volonté.

— Vous êtes bien heureuse, madame, et j'en voudrais pouvoir dire autant.

— Ah ! fit-elle avec un soupir, une seule chose m'est

rebelle, et c'est, dans ce monde corrompu, la plus nécessaire, l'argent ! Oui, madame, l'argent ; il paraît que c'est de famille, j'ai beau faire, beau crier, il n'en vient point dans ma poche, ou si, par fortune il m'en tombe, il la perce sur-le-champ pour en sortir. J'ai eu les plus beaux galants de la cour, tous magnifiques et empressés, jamais rien pour cela, ils m'en auraient volontiers pris au lieu de m'en donner, ainsi qu'ils faisaient aux autres. Un seul excepté, mais celui-là ! celui-là ! oh ! mon Dieu ! est-il possible qu'on me l'ait enlevé, cela est-il possible !

Et ma folle se met à jeter les hauts cris, en se tordant les bras, tandis que son chien, assis sur son derrière en face d'elle, lui répondait en duo sur l'air le plus lamentable ; jamais je n'entendis pareille musique. Je m'égosillai à les faire taire, point ! ils n'en hurlèrent que mieux ; j'appelai Blondeau, afin qu'on m'en débarrassât, elle ne parut pas davantage. Je commençais à me croire réellement ensorcelée, et cependant je ne pouvais m'empêcher de rire de ce ramage et de ces deux figures, lorsque tout à coup le silence se fit, maîtresse et chien reprirent leur place comme par enchantement ; elle recommença l'arrangement des jupes, et me dit, en s'essuyant la bouche avec son éventail :

— Ah ! cela fait du bien de se soulager un peu ; je savais qu'on ne nous interromprait pas. Où en étais-je ?

— A votre bourse vide, madame.

— J'en suis toujours là ; mais revenons-en à ma jeunesse et au beau temps de mes amours. Vous connaissez certainement le marquis de Nesle ? Il me vit chez madame de Guise ; il me plut, et je décidai que je lui plairais. J'entrepris de l'épouser, je n'avais qu'à vouloir. Il devint en huit jours si amoureux de moi,

qu'il s'en alla déclarer à monsieur son père qu'il n'aurait jamais d'autre femme. Les Mailly jetèrent les hauts cris ; ils repoussèrent très-loin cette alliance, toujours parce que je n'ai point de bien, et prièrent monsieur le prince, dont ils ont l'honneur d'être parents, de raisonner le jeune homme. On l'emmena pour cela à Chantilly. J'étais bien tranquille, je me croyais sûre de mon fait, je le devais croire ; mais ce misérable esprit m'a trompée! Malheureuse! malheureuse fille !

Et la voilà qui recommence à geindre, à se lamenter, en compagnie de Fidèle, toujours sur son derrière, la copiant de son mieux. Pour cette fois, je ne me tourmentai point, et je ris de bon cœur, attendant patiemment qu'elle finisse. Je me souviens en même temps de cette histoire de M. de Nesle, et voici ce que c'était :

Mademoiselle de la Force était très-mal famée ; elle s'éprit même de monsieur le Dauphin, bien jeune encore, et fit toutes choses pour le toucher. Il paraît qu'elle n'avait point le livre de la reine Marie, Monseigneur ne la regardait pas, il ne regarde guère personne. Les rimeurs firent ce couplet, qu'en cherchant tout à l'heure j'ai trouvé dans les noëls :

Ah ! que monseigneur est charmant,
Disait la Force en soupirant,
Que n'est-il un peu plus pressant !
J'en ferais la folie.
Ah ! que monseigneur est charmant ?
Faut-il que je l'en prie ?

Les Mailly savaient cela comme tout le monde ; ils savaient encore mille autres galanteries dont on avait parlé, et puis ils ne voulaient pas s'embâter de cette folle *sans le sou*, ainsi qu'elle me l'avait dit elle-même. Ils employèrent le vert et le sec pour détacher le jeune

homme de cette créature. Monsieur le Prince le chapitra inutilement ; tous les Condés et les Conti réunis n'en purent rien obtenir ; il se jeta dans le parc de Chantilly, comme un insensé, après plusieurs heures de discussions avec eux à ce sujet, tellement ému, qu'il cherchait la rivière pour s'y précipiter. Il fit un mouvement brusque et se retira en arrière. Voici pourquoi : il portait au cou un sachet suspendu par un ruban ; la la Force le lui avait donné, sous prétexte de sa santé, avec la recommandation de ne le quitter jamais, et il le gardait religieusement. Dans son effort pour se jeter à l'eau, le cordon se rompit, le sachet tomba, et, sur l'heure même, le marquis de Nesle fut guéri de son amour. Celle qu'il adorait lui parut aussi laide et désagréable qu'il l'avait vue belle jusque-là, et il courut bien vite annoncer aux princes qu'il ne voulait plus en entendre parler.

Il se crut ensorcelé, ce qui pouvait être vrai, et fit chercher dans les jardins, au bord du canal, où il avait voulu quitter ses habits, le malheureux sachet, cause de tous ces désastres.

En l'ouvrant, on y trouva deux pattes de crapaud, tenant un cœur enveloppé dans une aile de chauve-souris, et dans un papier couvert de caractères inconnus.

Lorsque M. de Nesle vit tout cela, il s'enfuit, saisi d'horreur! Quant à moi, j'en aurais ri à sa place, et je ne puis m'empêcher d'en rire encore, surtout en songeant à ce qui s'ensuivit et à ce que j'ai entendu ce matin.

XXV

Quand madame de Briou eut terminé son second *soulagement*, ainsi qu'elle le disait, elle reprit sa tran-

quillité, son chien, son livre et sa jupe, et parut aussi droite qu'en sortant d'un baquet d'empois. J'essuyai de bonnes larmes que je lui devais à force d'avoir ri, et je me préparai à entendre la suite. C'est mon premier moment de gaieté depuis des années, et ce sera certainement le dernier de ma vie. Il faut donc en remercier cette excellente créature, qui ne s'en formalisa pas et n'eut point l'air de s'en apercevoir.

— Vous jugez, princesse, reprit-elle (je trouvai cela un peu familier pour une première entrevue), vous jugez si je fus contente de voir M. de Nesle m'échapper sans avoir eu pour moi d'autre attention que de m'aimer à la rage. Il m'en fallut cependant prendre mon parti et chercher fortune ailleurs. Madame de Guise ne voit guère d'honnêtes gens, vous le savez; on la fuit parce qu'elle est hargneuse et dévote. Ce n'est pas comme madame la grande-duchesse. Oh! celle-là! à la bonne heure! on peut être au nombre de ses filles et vivre en repos; elle aime la plaisanterie, le beau monde, elle aime le roi aussi, car vous savez qu'elle aime le roi.

— On le dit.

— *Parbleu!* on a raison de le dire, elle n'a pas planté là la Toscane et son sot mari pour autre chose. J'en suis sûre, moi! et j'ai le droit de n'en pas douter, puisque je lui ai envoyé son horoscope, où il est annoncé qu'elle aura la gloire de subjuguer son auguste cousin et d'accomplir avec lui des merveilles. Elle a fait venir ensuite plusieurs devins en Italie qui lui ont annoncé la même destinée, là-dessus elle est arrivée tout droit à...

— A l'abbaye de Montmartre, où on l'a reléguée, et votre horoscope a eu tort.

— Oh! c'est que, quand le diable est de mauvaise humeur, quand une âme lui échappe, il s'attaque à nous,

qui n'en pouvons mais... Je reprends ; un matin, je me promenais dans le jardin du Luxembourg de très-bonne heure; il n'y avait de levé, croyais-je, que le soleil et moi, lorsqu'au détour d'une allée, j'aperçus un jeune robin, joli, rosé, poupin, dont les yeux et les dents brillaient dans son sourire, dont la belle main, chargée de bagues, sortait toute blanche de ses manchettes de dentelles, et qui me regarda tout d'abord. Je ne pus m'empêcher de le regarder aussi; il me salua, je lui rendis son salut; il me parla, je lui répondis; il me sembla aimable, je lui produisis le même effet, et nous fîmes, côte à côte, plusieurs tours d'allée. Ah ! le charmant passe-temps, madame, que l'amour d'un jeune conseiller timide, chaste, honnête, qui n'ose pas avoir une pensée douteuse ! En avez-vous jamais essayé?

— Non, madame.

— Eh bien, je vous plains, ils valent mieux que les seigneurs. C'était M. de Briou, mon cher monsieur de Briou ; nous nous aimâmes dès ce premier jour avec une folie qui dure encore, et quand je remontai pour le déjeuner de Madame, j'en étais si préoccupée, que je lui mis dans une salade du sucre en poudre au lieu de sel. Le soir je laissai ma croisée ouverte, il vint me donner une sérénade, la plus plaisante du monde. Le lendemain, nous nous retrouvâmes, à la même heure, dans la même allée, et ainsi tous les jours, n'ayant pour confident que Fidèle, le vrai parangon des amis, jusqu'au moment où, ne résistant plus à nos transports, nous nous allâmes marier dans une église de village, malgré ce père dénaturé, cet homme sans entrailles, ce président Briou, auquel je dois tous mes malheurs.

Ici, elle ne jugea pas à propos de faire les frais d'un troisième désespoir ; mais Fidèle, sur un signe connu probablement, se mit à hurler d'une façon lamentable.

— Il en est toujours ainsi, madame, dès qu'on prononce devant lui le nom de ce mortier intraitable. Jugez si c'est un ami ! Nous nous mariâmes; je quittai le Luxembourg, et mon mari m'emmena triomphalement à Versailles, où l'on nous installa avec la permission et sous la protection de Sa Majesté. Mais l'on ne sait pas quelle peine nous eûmes à en arriver là, et par quelle superbe invention j'en suis venue à bout.

— Cela doit être fort intéressant.

— Cela est du dernier galant et du dernier intérêt; vous ne verrez cette idée dans aucun roman, et cependant la Calprenède me l'aurait volée s'il l'eût connue. Mon cher Briou, dès qu'il se fut résolu à m'épouser, ne manqua pas, en fils respectueux, d'aller déclarer sa volonté à son père, en ajoutant qu'il était irrévocablement décidé, et que certainement il ne changerait point. Le président se mit dans une fureur épouvantable, lui jeta au nez M. de Nesle et toutes les calomnies dont je suis abreuvée. Vous comprenez comment mon cher Briou le reçut. Mais le père ne se tint pas pour battu. Il mit ses laquais en souquenilles de soldats et enferma son fils dans sa maison, avec des sentinelles tout autour de lui, pour nous empêcher de nous voir. Je crus que j'en mourrais, et je fus pendant quelques jours à m'arracher les cheveux et à méditer mon trépas.

— Je suis charmée de voir que vous en êtes restée aux méditations.

— J'en revins, oui, madame, j'en revins par une merveilleuse combinaison que voici : je connaissais un trompette. Je ne sais plus trop comment j'avais connu ce trompette; mais enfin, je le connaissais. Il avait pris depuis quelque temps une profession assez lucrative, à cause de la mode, qui se mêle de tout, et qui vint à ces sortes de divertissements. Il s'était fait musicien ambu-

'lant et accompagnait des ours dansant dans la rue.

Je le payai et je l'envoyai à l'hôtel de Briou avec ses bêtes ; il les conduisit de son mieux et obtint, à force d'instances, l'autorisation d'y entrer. Le prisonnier, attiré par le bruit, parut à sa croisée ; il vit son père et un gros de gens dans la cour, et il demanda que l'on trouvât bon qu'il y vînt aussi. Il avait reconnu le trompette pour un homme à moi, et il eut envie de lui parler, si c'était possible.

Mon messager chercha son moment et lui remit un poulet de ma part, pendant que le père et ses amis admiraient les ours. Leur maître recueillit un bon lopin, dont il remercia la compagnie, en s'inclinant, puis il ajouta :

— Si monsieur le président veut me le permettre, je lui amènerai dans huit jours un autre ours dont il sera plus charmé encore. Il est plein de grâce et de gentillesse ; il danse, il devine, il ne lui manque que la parole.

— Savez-vous quel était cet ours ?

— Il m'est, je suppose, très-permis de l'ignorer.

— Eh bien, madame, c'était moi ! Jugez si j'aimais mon Briou pour m'affubler d'un costume semblable ! Oui, princesse, oui, je me fis ours ; je m'habituai à marcher en ours, je dansai des sarabandes avec les autres ours, qui me grognaient et qui m'auraient dévorée sans leur muselière. Je vécus pendant ces huit jours de la vie des ours, dans une de leurs peaux, que je me faisais appliquer quelques heures, afin de ne point sembler gênée, et, le moment venu, je traversai Paris, cousue dans cette sale fourrure, conduite au bout d'une chaîne, recevant les pierres et la boue lancées par les polissons, obéissant au bâton et à des ordres donnés en la langue des ours. Étais-je assez humiliée ?

A la pensée de cette fille en ours, cabriolant et paradant sur la place, le rire me reprit de plus belle; et je crus que j'en allais étouffer. Elle ne s'en déconcerta pas, et attendit patiemment que je fusse en état d'écouter son histoire; ce qui n'arriva pas trop vite, car je recommençais dès qu'elle ouvrait la bouche. Enfin, je me calmai, et elle reprit :

— Ma lettre avait prévenu mon cher Briou; il obtint encore de descendre, assista à mes exercices, dont tout le monde fut parfaitement satisfait. On voulut ensuite voir de près et caresser un si charmant animal, chacun y vint à son tour. Quand ce fut lui, je lui expliquai tout bas, en deux mots, le plan de fuite que j'avais formé. Il me comprit sur-le-champ; il avait compris aussi bien vite le trompette, lorsqu'il lui avait glissé dans l'oreille :

— L'ours est mademoiselle de la Force (1).

Une troisième visite de la troupe permit à mon amant de recevoir une clef de la porte du jardin, par laquelle il se sauva la nuit, en descendant d'abord de sa fenêtre avec ses draps noués ensemble. Je l'attendais dans la ruelle, non pas en ours, cette fois, mais en femme impatiente de le retrouver. Nous courûmes au village, où le curé nous maria, ainsi que je vous l'ai dit. Le roi nous fit loger au Grand-Commun, à Versailles, à cause de l'honneur que j'ai d'appartenir à MM. de la Force, qui voulaient maintenir le mariage. Mais le tyran fut inflexible, mon Briou n'avait pas vingt-cinq ans, et le mariage fut cassé en plein Parlement; l'avocat général Talon leur en dit de tant de couleurs, qu'ils m'enlevèrent mon mari, et, qui pis est, le donnèrent à une autre.

(1) Cette histoire parfaitement vraie, et dont parlent plusieurs Mémoires du temps, ne rappelle-t-elle pas la folie si spirituelle : *l'ours et le pacha ?* Ne croit-on pas entendre Lagingeole dire à la sultane : « l'Ours est votre époux? »

Il n'est pas besoin d'ajouter que le moment était venu du cinquième acte de la tragédie, et que la sorcière, ainsi que le *parangon des amis*, ne manquèrent point leur scène. Je me rappelais le procès et le mariage; les Briou étaient fort riches, aussi n'avaient-ils aucune envie de donner leur fortune à cette écervelée dont les amours avec Baron avaient précédé de bien peu cette aventure. Ce que je n'ai jamais compris, c'est comment le roi et MM. de la Force la protégèrent, et comment, l'ayant protégée, ils l'abandonnèrent ensuite au point où elle était d'être obligée d'écrire de pauvres romans comme l'*Histoire de Marguerite de Valois*, dont elle m'apportait le manuscrit, qu'elle publiera bientôt, à ce qu'elle assure. — A sa place, j'aimerais mieux retrouver mon trompette et me remettre à danser avec les ours; au moins, on serait obligé de la nourrir, et son nom resterait caché, avec son visage, sous sa peau.

Je n'ai pas pensé à lui demander si cette comédie d'ours fut jouée en hiver ou en été, ce qui donnerait un bien autre mérite à la chose.

Quand elle eut suffisamment pleuré et moi suffisamment ri, je revins au sujet principal de sa visite, et je lui demandai ce qui se pouvait faire pour M. de Lauzun, et en quoi je servirais le projet étrange dont elle m'avait entretenu.

— L'esprit m'a révélé ce que vous ne croirez point, peut-être; c'est que M. de Lauzun a résolu de se sauver tout seul, et qu'il y travaille en ce moment. Il est venu à bout de faire un trou à sa cheminée avec tant de bonheur, qu'on ne s'est encore aperçu de rien. Il faudrait maintenant tenir plusieurs affidés autour de Pignerol, et le recevoir, dès que la brèche sera assez large; on aidera après à sa fuite en Suisse, en Italie, au diable, s'il le faut, s'il est un asile sûr qui l'arrache à la vengeance du roi.

— Quoi ! madame, c'est là tout votre plan ?

— Ne suffit-il point, madame ?

— Hélas ! il ne me semble même pas raisonnable. En admettant, ce dont je doute fort, que M. de Lauzun ait pu creuser ce trou et le cacher jusqu'ici, comment le dissimulera-t-il? comment sortira-t-il de la forteresse si bien gardée (1)?

Je n'avais pas achevé ces mots, que mon extravagante se leva en pied et me fit une grande révérence.

— Je vois bien, madame, que je me suis trompée, et que la maladie vous ôte l'esprit que vous aviez autrefois. Vous ne croyez rien, vous riez de tout, vous n'aimez pas assez M. de Lauzun pour me comprendre ; vous ressemblez aux courtisans qui ne pensent qu'à eux. Je ne vous en dirai pas davantage, on ne me tirerait plus un mot; je remporte ce manuscrit, cette *Reine Marguerite*, dont je vous supposais digne, vous ne la lirez point, vous n'en saurez rien, ni de rien autre chose venant de moi. Adieu, décidément, il n'y a au monde de bon, de précieux, de véritable que Fidèle, je ne veux plus voir rien que lui; vous, qui me sembliez si parfaite, vous ne valez pas mieux que les autres ; grâce à votre dureté, mon pauvre cousin mourra de misère et d'ennui sur la paille d'un cachot. Allez ! allez ! cela vous portera malheur, et cet agneau sera vengé !

Lauzun en agneau et mademoiselle de la Force en ours, composent une bizarre ménagerie.

Après ce trait de Parthe, lancé en fuyant, elle reprit tout son bagage, m'adressa de nouveau un geste désespéré, et sortit sans retourner la tête.

J'en ris encore.

(1) Madame de Briou disait vrai, Lauzun creusait un trou en cachette ; mais madame de Monaco ne se trompait pas non plus, le trou fut découvert et bouché.

Ce qu'il y a de particulier, néanmoins, c'est que Blondeau a été prise de sommeil aussitôt son entrée, qu'elle n'a ouvert les yeux qu'à son départ, et que mes autres femmes n'ont entendu ni mon sifflet, ni mes éclats de rire, ni même les cris du chien.

Explique qui pourra ce phénomène.

XXVI

Revenons maintenant à ma jeunesse, à ce moment suprême de mon mariage, où ma vie allait se décider, et où je fus si lâchement abandonnée par celui qui aurait dû me soutenir. Je l'avais écouté dans l'admiration de son amour, de son dévouement; je lui promis, puisqu'il le fallait, que j'obéirais à mon père, mais que, jusqu'au dernier soupir, je l'aimerais, et ce serment-là je l'ai tenu, quoi qu'on en puisse dire et penser.

Le maréchal arrivait de Lyon, où il avait été, avec la cour, pour l'entrevue de Madame Royale, duchesse de Savoie, avec le roi et la reine. On comptait, à défaut de l'Infante, prendre une de ses filles pour notre sire. Mais là justement tout changea; la reine mère reçut l'avis que l'Espagne nous donnerait Marie-Thérèse, tout autre projet fut éloigné, et comme mon père s'était montré dans son ambassade en Allemagne, dont il arrivait, aussi droit que magnifique (chose rare pour lui, quant au dernier article du moins!), on le chargea de cette négociation difficile. Il laissa, ainsi que je l'ai raconté, son train en arrière, afin de passer quelques moments en sa maison de Bidache et de régler ses affaires de famille. Ce train, plus magnifique encore que celui de Bavière, allait à petites journées; le maréchal le devait

rejoindre à Fontarabie. Il eut l'adresse de se faire payer une bonne somme par le cardinal, pour ses mules, ses caparaçons et ses habits, de sorte qu'il n'y perdit point, sans compter les présents qu'il reçut.

Le lendemain de mon entrevue avec Lauzun, je descendis plus morte que vivante, et si pâle, que ma bonne mère s'en effraya.

— Laissez, dit M. de Gramont. Une demoiselle qui se marie est toujours sérieuse, surtout quand elle va régner, non-seulement sur son époux, mais encore sur ses sujets. J'ai écrit ce matin à M. de Valentinois d'arriver à Bidache le plus tôt possible. Mon ambassade ne sera pas longue, ce n'est point moi qui ramènerai la jeune reine, je serai donc vite de retour, et, comme madame la duchesse de Valentinois doit briller aux fêtes du mariage royal, nous conclurons incontinent pour nous y rendre après tous ensemble.

Ma mère dit que cela était admirable et que je devais remercier mon père de ses bontés. Je crois que j'eusse étranglé de colère plutôt que de répondre un mot.

— C'est bien ! c'est bien ! poursuivit le maréchal ; je veux que chacun soit content aujourd'hui ; et vous, Puyguilhem, vous allez m'être aussi obligé que cette morveuse. J'ai une dépêche importante à porter à Son Éminence ; la Cour retourne à Paris ; je vous y envoie. Vous partirez ce soir, vous reviendrez avec le comte de Guiche pour le splendide hyménée de madame la princesse, je tiens à ce que la famille soit réunie. Vous voilà bien content de retourner vers les belles dames ! Mademoiselle du Gué-Bagnols se marie, dit-on, vous serez peut-être plus heureux après qu'avant. Quant à M. Guiche, il va bien, il va très-bien : on ne parle que de lui dans les ruelles. Vous verrez, madame, combien votre fils a bon air maintenant.

Il causa très-librement, ne semblant pas s'apercevoir des coups qu'il me portait, me forçant à lui répondre, à sourire, lorsque les larmes roulaient dans mes yeux. Il me surveilla si bien et me tint de si bonne façon, que je ne pus trouver une minute de solitude jusqu'au départ de mon cousin. Je m'échappai quand il prit congé de ma mère, je n'aurais pu résister, je me serais trahie.

Je me mis au lit, avec une grosse fièvre, et j'y restai plusieurs jours.

Lorsque mon père quitta Bidache, il monta dans mon appartement et me fit mille plaisanteries, qui m'enflammèrent le sang au point que j'en pensai étouffer.

— Je reviendrai dans un mois, deux tout ou plus ; d'ici là vous ne vous ennuierez point, ma fille, vous allez être entourée des tailleurs, des brodeurs, des bijoutiers, qui vous arriveront de Bordeaux et de Toulouse, encore ne sera-ce que le fretin ; car, pour les magnificences, votre frère s'en est chargé et vous les rapportera de la bonne faiseuse. Que vous allez être éblouissante, et que vos yeux feront de mal quand vous reparaîtrez à la cour ! Je m'en inquiète d'avance pour ce pauvre M. de Monaco.

S'il ne fût pas parti, je ne sais ce que j'allais lui dire.

Combien cette maison me parut immense et déserte, lorsque je recommençai à descendre !

Cependant elle se remplissait chaque jour de personnes conviées, de parents, de simples connaissances ou de tenanciers. Les compliments pleuvaient, j'avais grande envie de répondre des injures. J'obtins de ma mère et de madame de Basté de très-peu paraître, j'obtins même de reprendre mes promenades, à la condition d'être accompagnée par Blondeau et par un laquais. Ma première course fut pour la ruine de la montagne, où je trouvai mes bohêmes, où Puyguilhem m'avoua sa

tendresse ! Ah ! que je fus malheureuse en revoyant ces pierres, ces lierres en festons, ces beaux arbres et ces sentiers défleuris maintenant comme mon cœur! Je versai d'abondantes larmes, le laquais restait loin, et je ne gardai que Blondeau, qui me voyait pleurer tous les jours dans ma chambre et dont je ne me cachais pas.

— Mademoiselle, me dit-elle, si vous alliez rencontrer la vieille femme, elle qui vous a fait tant de promesses, elle pourrait peut-être vous consoler.

— Je ne la rencontrerai point, ma chère amie, ces sortes de gens ne viennent jamais quand on en a besoin, et puis d'ailleurs m'empêcherait-elle d'épouser M. de Monaco?

Je ne la rencontrai pas, en effet, j'eus beau remuer et retourner les ruines dans tous les sens, j'avoue que j'espérais mieux, et mes secrètes pensées étaient de la revoir. Je revins au logis triste et découragée; en entrant dans ma chambre, dont la fenêtre était ouverte, je trouvai sur le balcon une boule de papier enveloppant une petite pomme ; je fus sur le point de la jeter, lorsque mes yeux s'arrêtèrent sur ces mots, écrits très-lisiblement par dessus :

— « Le destin ne peut être changé. Notre sort est fixé, il faut s'y soumettre ; mais l'avenir et les amis sont là. »

Cela ne compromettait personne, et c'était clair à mes yeux. J'en fus à la fois triste et bien aise; je ne pouvais éviter mon malheur, le mariage se devait conclure, au moins l'espérance était là. Je serrai ce billet soigneusement. Ma vieille amie veillait donc sur moi, si je ne la voyais point. Elle me suivrait peut-être, elle me secourrait; c'était un appui, croyais-je : dans la jeunesse on croit tout.

J'en fus un peu consolée. Après un mois d'absence, je vis un matin, à l'instant où je ne l'attendais pas, —

j'étais à ma toilette, je vis Puyguilhem descendre d'un carrosse dans la cour. Le cœur me battit à m'étouffer, et je ne regardai point qui l'accompagnait. Il me parut néanmoins qu'il y avait plusieurs personnes. Mes jambes flageolaient sous moi. Blondeau fut obligée de me donner des gouttes, j'allais perdre connaissance. J'entendis après marcher, causer et rire dans le corridor, on frappa fortement à ma porte; je crus que c'était lui, une joie folle traversa ma pensée; il était gai, il était heureux, il fallait donc qu'il apportât de bonnes nouvelles à notre amour, je m'élançai les cheveux épars, et j'ouvris moi-même. Je me trouvai en face d'un cavalier que je ne reconnus point d'abord.

— Mademoiselle de Gramont? demanda-t-il.

Je m'apprêtais à prendre mon grand air pour le lancer de son insolence, il laissa tomber son feutre, son manteau de voyage qui l'enveloppait, et, me jetant les bras au cou, il me baisa deux ou trois fois sans me laisser le temps de me reconnaître, tout en riant de ma surprise.

— Ma sœur! ma sœur! répéta-t-il comme un écolier faisant un tour à son camarade.

C'était le comte de Guiche.

Nous étions séparés depuis bien des années, et à cet âge la différence est énorme. Je retrouvais mon frère, beau, bien fait, agréable de tout point, fort, spirituel et d'une élégance suprême. Je le regardais étonnée, je l'écoutais, je ne répondais point tant j'étais étourdie de toutes ces émotions à la fois. Quant à lui, il ne faisait que rire, tournait autour de moi, prenant ma main, mes cheveux, examinant ma taille.

— Par ma foi! mademoiselle de Gramont, vous êtes belle et j'en suis charmé. J'amène avec moi certain amoureux bien empressé de se jeter à vos pieds, et, ce

qui est plus important, j'apporte des caisses où vous trouverez des miracles de goût, qui vous rendront encore plus belle, ce qui ne nuit point.

Jamais je ne fus si sotte : je pris machinalement un soulier posé sur un coussin et je me chaussai, ce qui fit rire mon frère de plus belle, et il y avait de quoi.

— Des souliers ! ah ! quels souliers, ma sœur ! j'en ai dans votre bagage de si jolis, de si mignons, qu'en vérité je les crois seulement propres à garder le lit. Mais remettez-vous, remettez-vous donc. Êtes-vous devenue à ce point *Bidachienne* que vous ne sachiez pas dominer une impression, et que l'arrivée d'un frère vous fasse pâmer ? Mauvaise habitude ! il faudra vous en défaire au pays où vous allez, sans quoi vous seriez la victime de vous-même et des autres. Premier conseil de frère aîné ; ne vous y accoutumez pas, je suis rarement en humeur de maître d'école.

Je commençais à respirer : pourtant ce qu'il m'avait dit d'un amoureux m'occupait ; je songeais à Puyguilhem et je n'osais lui faire une question directe. Était-il donc dans la confidence ?

— Qui vient avec vous, mon frère ? répliquai-je bien timidement.

— Ne vous l'ai-je pas dit ? *j'apporte* M. de Monaco et *j'amène* vos présents de noce. La langue m'a fourché et je ne m'en dédis pas, car votre mari n'est réellement qu'une *chose*, et vos joyaux, vos parures deviendront la partie essentielle de cette union.

Je soupirai.

— Prenez-en votre parti, ma petite sœur, il en est toujours, ou presque toujours ainsi à la cour, vous ne serez pas la seule, je vous en réponds. Mais vous voilà toute triste, toute changée, d'où vient cela ? Vous n'êtes plus gaie, folle, résolue comme jadis, vous avez pris un

air de petite fille, alors que vous êtes une belle personne. Vous ne seriez plus une héroïne de la Fronde à présent, et je n'aurais pas cru cela de vous. Allons ! du courage, faites relever ces cheveux, je vous montrerai la coiffure à la mode, nous ouvrirons vos coffres et nous y prendrons ce qui vous plaira. Au diable les soucis ! commencez à vous accoutumer aux belles façons et moquez-vous du reste !

Je lui obéis machinalement, et aussitôt il nous expliqua ce qu'il fallait faire pour arranger mes boucles selon la coutume du jour chez les dames. Il nous en cita une douzaine des plus célèbres, d'après lesquelles tout marchait. Sa volubilité était extrême, je le jugeai tout de suite sur cette conversation, et combien je me trompais !

Lorsqu'il m'eut bichonnée à sa fantaisie, je le renvoyai pour qu'on me passât ma robe ; et comme son valet de chambre le venait prévenir que son appartement était prêt, il me supplia d'attendre qu'il fût habillé pour descendre avec lui.

— Je veux assister à l'entrevue de Cyrus et de Mandane, ma petite sœur ; je veux vous remettre moi-même aux bras de ce grand vainqueur. A propos, il radote d'une aventure d'Avignon, d'un pénitent, où vous êtes mêlée. Si bien que la reine l'a fait venir pour l'interroger ; elle doit en parler à mon père ; on dit qu'il y a là-dessous un secret d'État. Qu'est-ce que c'est ?

Il sortit sans s'occuper de ma réponse, en me criant :

— Attendez-moi !

L'attente fut assez longue, mais j'avais bien à penser ! J'allais revoir Puyguilhem, il revenait avec mon frère et mon mari futur, c'était entre eux deux que je le retrouvais, et il y pouvait consentir ! Je suivis le comte de Guiche, lorsqu'il reparut ; je répondis à tort et à travers

aux plaisanteries qu'il m'adressa. Le bruit courait, prétendait-il, que j'adorais M. de Valentinois.

— Si je n'étais pas votre frère, je dirais : Tant mieux! si elle aime celui-là, c'est une preuve qu'elle en pourra bien aimer un autre.

En entrant au salon, j'aperçus un cercle imposant, ma mère et madame de Basté au centre. Guiche me donnait la main ; mon oncle, le comte de Gramont, était près de la maréchale, puis M. de Monaco, puis *lui !*

Je fis la révérence en tremblant et les yeux baissés. Mon oncle m'embrassa et me dit que j'étais belle ; M. de Monaco me baisa le bout des doigts, avec la permission de la maréchale, et, quant à lui, il me salua le plus respectueusement possible.

XXVII

Avant d'aller plus loin, il est nécessaire de consacrer quelques pages au comte de Guiche et aux événements de cour dans lesquels il commençait à se trouver mêlé. Nous allons bientôt remonter sur le théâtre, la première chose est de présenter les acteurs, et ce que les poëtes appellent, je crois, l'exposition.

Depuis plusieurs années déjà mon frère, malgré sa jeunesse, était fort du monde et commençait à compter. Il ne bougeait de chez la reine d'Angleterre, où la princesse Henriette et lui *jouaient à la poupée d'amour*, selon l'expression de madame de Sévigné. Ils pelotaient en attendant la partie. Il voyait chaque jour le roi et Monsieur, étant de leur âge, à peu de chose près, et ayant l'honneur d'être de leurs jeux, plus tard de leurs parties. Le roi ne le goûta jamais beaucoup ; mais Monsieur s'en

engoua et le prit pour son favori. Guiche le menait par le bout du nez et s'en moquait déjà. Personne n'était plus moqueur que ce cher comte, il mordait à tout et par tout, on le verra bien. Il fut des voyages, avec son gouverneur même, lorsque mon père était absent, et commença d'aller à l'armée en même temps que le roi. Il s'y distingua fort, il reçut une blessure à la main au siége de Dunkerque, le jour où Sa Majesté tomba malade de cette fièvre qui faillit l'emporter.

Dès 1651, il s'était marié, j'ai négligé de le dire, tout occupée de moi-même. D'ailleurs sa femme fut si peu de chose dans sa vie, qu'elle n'y compta point. Elle avait treize ans quand il l'épousa. Elle était petite-fille de M. le chancelier, et c'est une jolie et aimable personne. Elle a supporté avec beaucoup d'esprit et de bonté les mauvaises façons de son mari; on ne l'entendit jamais s'en plaindre, et pour moi j'ai trouvé en elle une amie; même, depuis la mort de mon frère, elle me vient voir assidûment; elle a l'indulgence de la vraie vertu.

Le premier amour du comte de Guiche fut mademoiselle de Beauvais, la fille de cette vieille et laide Beauvais, femme de chambre de la reine, dont l'affreux museau reçut le plus pur encens de la jeunesse du roi. Je ne sais si le comte fut aussi *heureux* près de la fille que son maître près de la mère. Il n'aimait point qu'on lui parlât, et détournait les chiens toutes les fois qu'il en était question.

Vers cette époque, on commençait à beaucoup aller en masque, et c'est aussi le commmencement des loteries, même celui des ballets. Le roi en dansait fréquemment avec mesdemoiselles de Mancini, Mademoiselle et ce qu'on appelait le monde du Louvre. La comtesse de Soissons était mariée; c'était sous le règne

de madame la connétable, alors Marie de Mancini. La reine de Suède paraissait dans ses assemblées, où l'on se jouait d'elle, et trouvait mon frère à son goût; il la maltraitait et la faisait courir sans montrer qu'il s'aperçût de sa bonne volonté ; elle en témoigna plus d'une fois sa colère.

M. de Candale, amant en titre de madame d'Olonne, et l'un des petits-maîtres les plus brillants de la cabale de la Fronde, mourut de sa belle mort, à Lyon, ce qui est un vrai malheur, dans un moment où il pleut des coups. M. le Prince se raccommoda à la grande joie de mon père ; il prit aussitôt Guiche en gré, et en fit grand état. Il était (M. le Prince) tout à fait brouillé avec madame de Châtillon, qui, pour s'en consoler, descendait jusqu'à l'abbé Fouquet, lequel la maltraitait et la battait. Que les temps sont changés ! Si on eût dit à l'amiral de Coligny :

— La femme de votre petit-fils sera maltraitée par l'abbé Fouquet.

Il eût juré son gros juron et jeté le prophète à la porte. Cela était cependant, et au vu de chacun.

Monsieur était un étrange prince ; il s'habillait en femme, il portait du rouge et des mouches, il passait sa vie à ajuster mademoiselle de Gordon et à se mettre des rubans dans les cheveux. Mon frère le méprisait jusqu'au point de lui donner un jour, dans un bal où l'on était en masques, à Lyon, lors de la visite à Madame Royale, de lui donner, dis-je, des coups de pied au derrière, devant toute la cour, et le prince n'en faisait que rire ; il se croyait parfaitement déguisé.

La reine prit quelque ombrage de cette grande intimité et Monsieur ne pouvait voir le comte qu'en présence du maréchal Duplessis, son gouverneur ; mais madame de Choisy et cette folle comtesse de Fiennes,

les bonnes amies de Monsieur, leur procuraient des rendez-vous en secret, comme des amants. Au voyage de Lyon, ainsi que je l'ai dit, ils s'émancipèrent. La princesse Marguerite de Savoie, qu'on y fit venir si maladroitement pour épouser le roi, qui ne voulait pas d'elle, s'y montra la personne la plus spirituelle et en même temps la plus naturelle du monde. Nul n'aurait pris la position comme elle la prit. Mon père eut avec elle des entretiens particuliers qui la lui révélèrent avec ses qualités éminentes.

Manicamp était le grand ami du comte de Guiche et le plus insolent, le plus drôle de corps que je connaisse. Il se croyait tout permis sous l'abri de mon frère, et même vis-à-vis de Monsieur; ils en firent tant, que la reine les renvoya à Paris, où le comte devint amoureux de madame d'Olonne; de peur que personne n'en ignore, il la suivait au sermon du père Enève, jésuite, qui prêchait l'Avent aux hospitalières de la Place-Royale. C'était le sermon à la mode, où se rendait le beau monde. Les adorateurs de madame d'Olonne y passaient en troupe, entre autres Marcillac, fils du duc de Larochefoucauld et de la Fronde, qui mangeait des yeux mon cher frère, avec ses rubans et ses élégances qui n'appartenaient qu'à lui. Le bruit courait, mais je n'en crois rien, que Guiche ménageait la d'Olonne pour la donner à Monsieur. La reine, qui n'aimait pas les favoris de ses enfants, le répétait à Monsieur toute la journée, celui-ci se défendait; ce qu'il y a de sûr, c'est que mon frère n'était guère homme à servir d'hameçon aux autres.

Pendant le temps que mon frère et Puyguilhem avaient passé à Paris, il y eut une mascarade avec Mademoiselle, mademoiselle de Villeroy et mademoiselle de Gordon. Ce fut une galanterie très précieuse, et qui

me coûta plus tard bien des larmes; car, à dater de ce jour, Mademoiselle remarqua M. de Lauzun et conserva son idée. Les femmes étaient habillées de toile d'argent, avec des passe-poils couleur rose, des tabliers et des pièces de velours noir, garnis de dentelles d'or et d'argent. Les habits étaient échancrés à la bressane, avec des manchettes et collerettes à leur mode, de toile jaune très-fine, le tout entouré de point de Venise. Les chapeaux de velours noir étaient couverts de plumes couleur de feu rose et blanc. Le corps de Mademoiselle était lacé de perles, attachées avec des diamants, il y en avait partout; Monsieur et mademoiselle de Villeroy étaient parés de diamants; mademoiselle de Gordon d'émeraudes. Elles étaient coiffées en paysannes de Bresse, avec des cheveux noirs, des houlettes de vernis couleur de feu, bordé d'argent. Monsieur était en femme et portait ce costume; de mon temps, je ne lui aurais jamais permis ces choses-là.

Le duc de Roquelaure, le marquis de Villeroy, mon frère et Puyguilhem, bergers de ces paysannes, étaient fort bien vêtus. J'ai noté tout cela dans le temps, parce que nos deux courtisans en radotaient. Mademoiselle m'en parla dès que je revins à la cour, et bien des fois depuis; elle ne l'oublia point, ni moi non plus.

Mon cher frère fit une fort vilaine action envers sa belle madame d'Olonne, et il en fut payé tout de suite. Il lui arracha les lettres de Marcillac et alla les colporter partout, surtout à l'hôtel de Liancourt, afin d'empêcher le mariage du prince avec la petite-fille de ce duc. Il n'en vint point à bout, et en fut d'abord pour sa courte honte et puis pour le reste. A son tour, Marcillac obtint les lettres du comte de Guiche, et les promena à Paris et dans tous les coins des ruelles. Il les porta même au cardinal, et là se gâta l'affaire. Dans une de

ces lettres, il parlait de Monsieur et de la reine en ces termes peu aimables :

« J'ai fait tout ce que j'ai pu pour résoudre l'enfant à être votre galant ; il en avait assez d'envie, mais il craint la bonne femme. »

Notez qu'il mentait comme un charlatan. Jamais il ne voulut donner Monsieur à la d'Olonne. Quoi qu'il en soit, la reine, se voyant traitée de *bonne femme*, entra en furie ; Monsieur, Mademoiselle, qui étaient fort tripoteurs, s'en mêlèrent. Mon père partait pour son ambassade, il en fut désespéré et eut les mille peines à raccommoder la chose ; mais la reine mère ne pardonna jamais, et la vie entière du comte de Guiche s'en ressentit.

La reine avait un ressouvenir très-mauvais ; il ne faisait pas bon à l'offenser, elle n'était pas Espagnole pour rien. Voilà où en étaient les choses au moment de mon mariage : le roi, amoureux éperdu de mademoiselle de Mancini, qui n'en valait guère la peine, après avoir oublié sa sœur Olympe (la comtesse de Soissons) et mademoiselle de la Mothe-Argencourt, une des filles de la reine, se laissait marier malgré lui. Le cardinal était encore tout-puissant ; la reine essayait de dominer son fils, et n'y réussissait point. Toutes les intrigues se croisaient autour de l'avenir ; c'était le roi, c'était la jeune cour.

Mon frère, dont on a voulu faire un héros de roman, était un homme capricieux, d'humeur noire avec sa famille, visionnaire, sans cœur, fort brave, très-emporté par moments, apathique et paresseux, presque toujours mordant, caustique, incapable d'amitié pour personne, pas même pour lui, lorsque cela lui donnait de la peine. Il n'aima pas même Madame, car je l'ai vu souvent se plaindre de l'esclavage qu'elle lui imposait, il ne la con-

servait que pour sa vanité. Il lui fallait être maître et non pas soumis; il lui fallait être adulé sans le rendre : enfin, excepté dans ses moments brillants de la cour, le comte de Guiche n'avait rien d'aimable ni d'attachant que son visage et sa bonne grâce. Je le sais mieux que personne, car il ne se cachait point avec moi.

Son esprit se perdait quelquefois dans des lanterneries et des sophistications sans terme. Il s'engageait dans des discussions qu'il ne pouvait soutenir, car il était fort ignorant, bien qu'il eût la rage de savoir le pourquoi de toutes choses. J'ai déjà parlé de ses affectations, de ses plaintes sans sujet, de ses évanouissements et de ses petits chiens. Il était une manière d'hermaphrodite par les façons et les habitudes : femme, en tout ce qui touchait la toilette, les finesses, les confidences exagérées, les susceptibilités, les coquetteries, les puérilités même, il redevenait homme aussitôt que le danger ou la gloire l'appelaient, comme Achille à Lesbos. Ses fréquentations avec Monsieur lui donnaient les goûts de ce prince, il s'était accoutumé près de lui à regarder comme capital l'arrangement d'un justaucorps ou d'un panache. Presque aussi Gascon que mon père, sa nonchalance donnait à ses gasconnades une autre tournure. Il disait tout, comme lui, mais ce n'était pas un trait lancé, c'était une mine dont on n'entendait l'explosion qu'après avoir écouté un instant. Plus incisif, peut-être, plus mordant, il eut des amis néanmoins qui se prirent à l'écorce et qui crurent à sa bonté, à cause de sa paresse, qui l'empêchait d'être méchant sans un intérêt bien direct. Moins adroit que le maréchal, parce qu'il était plus fier et plus orgueilleux de son mérite, ou plutôt je m'explique mal, parce qu'il tenait davantage à l'imposer aux autres, il ne réussit point à la cour aussi bien que lui. Il est mort à temps, il ne serait jamais arrivé à

rien ; il avait jeté son feu, comme une fusée. D'ailleurs, le roi ne l'aimait pas.

Tel était cet homme que la moitié du monde a jugé si différemment de l'autre, sans que nul rencontrât juste. A dater du moment où nous sommes arrivés, il se mêla toujours dans ma vie, nous le retrouverons sans cesse, voilà pourquoi j'ai tenu à développer son caractère ; de plus, j'écris pour ôter les masques, je veux faire connaître mes gens. Du point où je suis placée, sur mon lit de mort, je les vois bien ; je n'ai plus d'intérêts à ménager, je n'ai plus à craindre que mon juge de là-haut, je n'oserais pas calomnier, car il me voit et m'entend ; mais je suis juste, et c'est un soulagement en l'état où je suis. Voilà que ce mot de *soulagement* venu au bout de ma plume me fait rire en me rappelant madame de Briou. Cependant je ne l'effacerai pas. Retournons à mon mariage et à M. de Monaco.

XXVIII

Après la présentation et un compliment, M. de Monaco se regarda comme le maître futur de ma personne et s'étala en conséquence.

— Ah ! mademoiselle, que je suis heureux ! s'écria-t-il.

— En êtes-vous bien sûr ? demanda le comte de Guiche, suivant son effronterie de famille.

— Pourquoi cela ?

— C'est que vous n'en avez pas l'air, et que ma sœur ne me semble persuadée ni de son bonheur ni du vôtre.

Je regardai Guiche avec reconnaissance, j'espérais que le duc se fâcherait ; mais voire ! il se mit à rire.

— Mon père sera ici dans deux jours, poursuivit le comte, et il nous amène une foule d'amis, il en a, je crois, recruté dans toutes les Espagnes.

Nous n'en manquions déjà pas d'amis autour de nous, et, comme je ne voulais pas regarder Puyguilhem, je les regardai. J'avisai dans un coin M. de Biaritz, qui me salua d'un air profondément triste, j'en fus étonnée, et son visage me sembla plus beau encore avec cette expression. Lorsqu'il vit sur ma physionomie que je songeais à lui, il s'approcha lentement, et, profitant d'un moment où je me retournais, ce qui m'écartait un peu des autres, il me demanda si je comptais bientôt me promener encore dans les ruines.

Cette question m'étonna et me fit rougir. Je lui demandai à mon tour comment il savait que j'y eusse été.

— Parce que j'y étais moi-même, mademoiselle.

— Mais je ne vous ai point vu.

— Je vous ai bien vue, moi !

Je n'osai en dire davantage. Je ne savais de laquelle de mes promenades il s'agissait. Peut-être était-ce la première, peut-être m'avait-il entendue avec Puyguilhem, et cependant mes Bohêmes faisaient bonne garde. Une idée me poursuivait que ce beau jeune homme, si sauvage, si loin des façons de cour, d'un sang aussi vieux que les rochers de nos montagnes, avait un lien quelconque avec les sujets de ma bonne amie. J'en eus presque le frisson : je savais qu'il m'aimait, on sait toujours ces choses-là ! mais il me faisait peur.

Il viendra une époque où nous aurons la clef de cette énigme.

Il me fut impossible d'échanger un mot avec Lauzun dans cette éternelle journée. J'espérais que le soir il se souviendrait d'autrefois, et je mis Blondeau en senti-

nelle. En effet, nous l'entendîmes arriver, et je courus à lui le cœur plein tout à la fois de douleur et de joie. Je le trouvai froid, compassé, raisonnable. Armé de son sacrifice, il exigea que je devinsse comme lui, en apparence du moins. Il me fit consentir à cesser nos entrevues et à lui garder l'avenir. Il tremblait, assurait-il, que nous fussions découverts. Le maréchal n'ignorait rien, il devait nous épier et j'en serais la victime. Il mourrait de désespoir s'il était cause pour moi d'un chagrin, d'une privation. Il m'aimait tant! il se dévouait aux regrets, à la jalousie, à mille tourments, pour me jeter aux bras d'un rival riche et puissant, parce qu'un cadet de famille n'était point un mari digne de moi.

Ce qu'il y a de pis, ce dont je rougis à présent, c'est que j'étais assez folle pour l'en remercier, pour admirer ce désintéressement et pour le proclamer le plus héroïque des amoureux. On passe la moitié de la vie à être dupé, et le reste à se venger sur les autres de l'humiliation de l'avoir été.

Nous vîmes arriver mon père trois jours après, avec un train de Jean de Paris: le pays entier le suivait. Il fut reçu, en descendant de carrosse, par les gens de son bailliage et les principaux de Bidache, Barnache, etc., derrière lesquels se tenaient mes frères (Louvigny arriva aussi), mon oncle, M. de Monaco et les autres. Ma mère et moi, ainsi que toutes les dames, nous restions aux fenêtres. Mon père savait très-bien représenter aux occasions; il dit ce qu'il fallait et entra dans le château avec ses courtisans, ceux de l'ambassade et les nouveaux.

Après avoir salué ma mère, puis chacune des principales dames et moi, il appela un joli jeune homme très-proprement et magnifiquement habillé, et dit à la

duchesse (on commençait à donner ce titre à ma mère) :

— Madame, voici un jeune homme d'assez bonne maison, qui m'a été confié par sa sœur aînée, et pour lequel je vous demanderai vos bontés. C'est le chevalier de Charny.

Encore une ancienne connaissance retrouvée ! Charny ajouta un compliment bien tourné, en homme qui sait ce qu'il vaut, qui connaît sa position et qui la prend. Il vint à moi de la meilleure grâce du monde, me rappela notre escapade et nos joies d'enfants, et me supplia de le regarder à l'avenir comme le plus passionné de mes serviteurs. Je me trouvais donc bien placée entre toute cette jeunesse et la perspective d'appartenir à M. de Valentinois, le seul qui n'eût de jeune que l'âge, dont l'extérieur, l'esprit, les manières étaient si différents des miennes et des leurs. Je poussai un gros soupir et je me réfugiai derrière ma mère, pour n'avoir plus à répondre à personne.

M. de Gramont m'y découvrit et me complimenta. Il me jeta deux ou trois grosses railleries en me témoignant sa satisfaction.

— Je vous l'avais dit, ma fille, on s'accoutume à tout. Vous vous ferez merveilleusement à votre futur état, vous serez bientôt charmée de l'avoir accepté, et vous m'en remercierez plus tard.

M. le maréchal duc de Gramont s'est fort trompé ; je ne l'ai point remercié, et je ne le remercierai jamais.

Pendant les quelques semaines qui s'écoulèrent jusqu'à mon mariage, Lauzun m'évita sans affectation ; nous n'échangeâmes pas un mot en particulier, il veillait même sur ses regards. Chaque soir je l'attendais en vain, je restais de longues heures immobile, les yeux fixés sur cette porte qui ne s'ouvrait plus pour lui, et

sur Blondeau, s'endormant à son poste. J'étais si cruellement atteinte, que, plusieurs fois, j'eus la tentation de le chercher, puisqu'il ne me cherchait pas. La honte me retint, peut-être la crainte encore plus que la honte, je le trouvais si glacé, que je craignais d'être mal reçue.

Au contraire de lui, Charny s'enflammait et ne prenait pas la peine de le cacher. Il me suivait partout, il m'assassinait de sa passion; en outre qu'il ne me déplaisait point, je le supportais, pour tâcher d'exciter Puyguilhem à la jalousie; il ne paraissait pas s'en apercevoir, ce qui m'exaspérait. M. de Monaco d'une part, et *Charlemagne* de l'autre, en séchaient. M. de Monaco n'y fit point de façon, et en parla à mon père, qui lui répondit tout bonnement ceci :

— Je sais, je sais, il n'y a pas de quoi brider une puce. Charny est un enfant, ma fille est une coquette, ce sont des folies. D'ailleurs il ne faut pas nous en occuper; à la cour, cela vous arrivera sans cesse. Lorsqu'on a une belle femme, on n'a pas le droit d'empêcher les autres de s'en apercevoir, et même de le lui dire. Le seul parti à prendre est de la mieux persuader que les autres, et, avec votre esprit, cela ne peut pas manquer d'arriver.

Cette maxime ne le contenta point, il eut recours à ma mère : elle l'assura de mon sentiment tendre pour lui, et me fit un sermon magnifique, dont je ne retins pas le premier mot. Désespéré de ces efforts inutiles, le duc se mit à bouder, et crut que j'y allais prendre garde; il en fut pour son humeur chagrine, et revint de lui-même lorsqu'il s'ennuya.

Quant à M. de Biaritz, il ne dit mot, il ne porta pas une plainte; mais, un jour de grande chasse dans les montagnes, je priai sérieusement Guiche de ne pas quit-

ter le chevalier, et de ne point souffrir qu'il s'écartât. L'œil de notre héros basque étincelait de telle sorte, que je craignais une rencontre, et, sur son terrain, au milieu de ses précipices, le descendant des preux eût vaincu le petit-fils de Henri IV, malgré le sang béarnais qu'il tenait de son aïeul. M. de Biaritz eut le bon esprit de se contenir; j'ai su tout ce qu'il lui en avait coûté.

Les jours s'écoulaient; le moment approchait. mon sang se glaçait dans mes veines à cette idée. Je passais ma vie entre les tailleurs, les bijoutiers et les compliments. Mes frères ne sortaient pas de ma chambre, où toutes les femmes assistaient à ma toilette. Cette jeunesse était folle et gaie. Les fêtes se succédaient à l'envi; celles à la mode du pays, pour les vassaux, puis les nôtres. On m'accablait de harangues; il pleuvait des lettres auxquelles il fallait répondre. Mes parents, ceux de M. de Monaco, me félicitaient et se félicitaient eux-mêmes: l'alliance était brillante des deux côtés.

La veille du contrat, trois gentilshommes arrivèrent. Un du roi, un de la reine, un du cardinal; ils venaient complimenter de la part de Leurs Majestés et de son Éminence. La cour voyageait dans le Midi et s'acheminait vers Saint-Jean de Luz, où se devait conclure le mariage avec l'infante. Le cardinal envoyait à la duchesse de Valentinois une couronne à la mode italienne, pour porter à Monaco, et le présent n'était pas mince. Il fut convenu que je m'en parerais le jour suprême. Rien ne marquait autant la faveur de mon père, car le Mazarin était avare; il ne donnait jamais rien à personne, si ce n'est pour qu'on le lui rendît au centuple, et, à cet égard-là, mon père en savait encore plus long que lui..

Le contrat fut signé au bruit des fusées, des coups

de fusil, des réjouissances de tous les Bidachiens. Les cours et le parc, le château même, étaient pleins de gens. On chantait, on dansait, on buvait, on brûlait des feux de joie, et la triste héroïne de cette fête avait les yeux gros de larmes. Mon cousin se montra charmant. Sa gaieté brillait plus que les pièces d'artifice, et M. de Monaco l'adorait. Moi, je suffoquais; mais il fallait se contraindre sous ce harnais de pierreries qu'on m'imposait. Guiche fut très-bon; il comprit que je n'étais pas heureuse et ne se moqua pas de moi : c'est un beau trait.

Le matin du 4 janvier 1660, dès sept heures, on fut éveillé par le bruit du canon; c'est-à-dire de deux petits fauconneaux qu'avait le maréchal, et dont on tirait des salves dans les occasions. Ma mère, madame de Basté, ma jeune sœur, mes frères, toutes les dames entrèrent dans ma chambre en cérémonie, portant l'habit de la mariée, magnifique robe de brocard d'argent, entièrement brodée en perles fines, avec des reliefs moitié satin, moitié velours blanc, comme le reste. Le manteau pareil, à la longue queue, que devait porter le pauvre Bassompierre, et qu'il porta, malgré ses gémissements.

Ma coiffure était une espèce de chaperon de perles fines, tout en fleurs, d'un travail admirable. C'étaient des lis, des marguerites, des fleurs d'orangers et des renoncules. L'étoffe de la robe avait été faite et brodée exprès à Lyon. Pour la couronne, le maréchal l'avait commandée, dans son ambassade d'Allemagne, à un joaillier de Munich très-renommé pour ces sortes de travaux. La princesse Louise de Savoie, mariée à l'électeur de Bavière, lui en fit présent. Mon voile, en point de Venise, de toute magnificence, venait de la dogaresse. Rien ne manquait à cette parure, que la

fleur de mon visage, pâle et défiguré à effrayer ceux qui m'aimaient.

Lorsque je fus prête, les cloches sonnèrent en branle, le canon recommença, les vassaux crièrent; le maréchal me vint prendre et me conduisit à son carrosse. Je devais revenir dans celui que M. de Monaco avait amené pour cette circonstance, et qui étincelait de dorures. Je trouvai sur mon passage Charny, plus pâle que moi, M. de Biaritz, qui me fit trembler tant il était sinistre. Bassompierre m'attendait pour porter ma queue, il ne se soutenait plus lui-même, et de chaque côté de la portière M. de Monaco, épanoui, mille fois plus sot que de coutume, et Puyguilhem souriant, mais dont les yeux me parurent des flammes.

Nous allâmes à l'église du bourg; l'évêque de Pamiers nous maria, assisté de deux ou trois autres. Le cardinal de Grimaldi, archevêque d'Aix, grand-oncle de *mon mari*, n'avait pu venir et avait délégué M. de Pamiers à sa place. Je retournai avec M. de Valentinois et ses proches dans son carrosse; j'étais séparé des miens, c'en était fait, mademoiselle de Gramont n'existait plus.

Je devais porter le soir la couronne du cardinal Mazarin, une robe de satin blanc, couverte de point d'Espagne en argent et brodée de diamants et de perles, la plus magnifique chose du monde. Je dînai avec ma toilette de mariage, entre mon père et M. de Monaco. Je saisis ensuite un moment où l'on me laissait respirer, pour remonter chez moi et pleurer un peu quelques minutes; la nuit tombait, il faisait un temps horrible.

Lorsque j'entrai dans un corridor noir conduisant chez mes femmes, j'entendis des pas derrière moi: j'étais suivie, je me retournai, on me saisit par mon beau

voile, qui fut mis en pièces, un bras se passa autour de ma taille, une voix bien connue se fit entendre et bouleversa mon cœur.

— Si cet homme vient ce soir dans votre appartement, je vous donne ma parole que je le tue et vous avec lui ; je n'y tiens plus !

Il est facile de comprendre combien je fus à la fois heureuse et épouvantée. Il se réveillait donc enfin ! Cette tranquillité n'était qu'une feinte, il avait souffert ! Il me regrettait, il m'aimait, il me disputait à son rival, il se regardait comme mon maître, et ne me permettait pas la révolte. Mais aussi ces menaces ! Je le connaissais, il les exécuterait, il braverait tout, il détruirait en une minute la dissimulation de trois mois. Comment faire ? Comment le contenir ? Comment empêcher M. de Monaco de se prélasser dans ses droits de mari, et lui interdire une chambre devenue la sienne ? Il y avait là de quoi embarrasser une tête plus rassise. J'appelai Blondeau, qui me suivait, et je laissai échapper mon inquiétude, non pour la consulter, je hais les avis des subalternes et je ne descendais point jusque à eux, mais parce que cela me desserrait le cœur.

— Ah ! mademoiselle ! s'écria-t-elle sur-le-champ, M. le maréchal seul peut vous tirer de là, il faut lui tout dire.

Cette idée m'était déjà venue, mais je répugnais à l'exécution. Mon père avait une si terrible manière de plaisanter ! Je craignais cette plaisanterie plus que les mots sévères de qui que ce fût. Déjà, depuis le matin, plusieurs fois il m'avait mise au supplice. Cette menace de Puyguilhem, faite en passant (car il m'avait quittée de suite en entendant arriver Blondeau), dans un corridor noir, lui semblerait peu dangereuse, il en rirait. M. de Monaco, transpercé par mon cousin, ne se ran-

geait pas dans ma tête comme une chose possible et avouable. Cette figure-là victime de la jalousie ! Comment être jaloux sérieusement d'un pareil museau et aller jusqu'à la tragédie du couteau? J'entendais d'avance les pasquinades de M. de Gramont là-dessus.

Je me déterminai pourtant. J'ôtai mon voile, mis en pièces, et je descendis très-décidée à tout braver. La première personne que je rencontrai fut le chevalier de Charny, tout botté, l'air triste et la mine basse.

— Eh ! mon Dieu ! lui dis-je, qu'avez-vous, et où allez-vous ainsi?

— Hélas ! madame, je pars tout à l'heure.

— Vous partez !

— Oui, avec M. le maréchal, M. de Puyguilhem et M. de Louvigny.

— Puyguilhem ! Louvigny ! mon père ! où vous conduit-on ?

— A Pau; un courrier arrivé à l'instant apporte une dépêche. M. le maréchal doit s'y rendre et nous emmène.

— Oh ! pensai-je, mon père ! mon père ! il songe à tout !

C'était un grand poids de moins, je n'aurais pas de confidence à faire ; je quittai Charny bien soulagée, mais craignant encore. Puyguilhem suivrait-il le maréchal? N'allait-il pas débuter par une désobéissance? Je le cherchai, je cherchai M. de Gramont. Guiche me dit qu'ils étaient enfermés ensemble, mon sort se jouait.

J'ai su depuis cette conversation. Le maréchal trouva Lauzun au bas du degré, rouge encore de notre entrevue brusquée. Il le saisit au passage et l'emmena, beaucoup malgré lui. Entré dans le cabinet des livres, il le fit passer d'abord, et derrière lui ferma la porte au verrou. Puis il le regarda jusque dans le blanc de l'œil.

ce dont le hardi compagnon ne se déconcerta pas.

— Monsieur, dit-il, allez incontinent mettre des bottes et un balandras, nous partons dans un quart d'heure.

— Pardon, monsieur le maréchal, c'est impossible.

— Ouais! impossible! et pourquoi?

— Je suis hors d'état de monter à cheval.

— Vraiment! vous me semblez cependant alerte et dispos. N'êtes-vous pas plutôt sur le chemin de la folie? je n'entends pas qu'on y marche sous ma bannière.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur.

— Je sais, où plutôt je devine ce que vous voulez faire, moi, vous avez des billevesées de jeune homme; depuis ce matin je vous épie et vos yeux vous trahissent, mon pauvre garçon, vous n'êtes pas encore bien habile, quoique vous promettiez infiniment.

— Monsieur le maréchal me fait trop d'honneur.

— Ne prenez pas cet air ironique, et écoutez-moi. Avec vous, je ne ferai point de discours, de beaux sentiments, nous nous connaissons l'un et l'autre. Le roi va se marier à Saint-Jean de Luz.

— Oui, monsieur.

— Monsieur votre père a décidé qu'à partir de ce moment, il vous abandonnait la compagnie des Cent-Becs-à-Corbin, dont vous n'aviez que la survivance.

— Je ne le savais pas.

— Je le sais, moi. Or, cette compagnie, c'est votre entrée sérieuse à la cour, c'est le commencement de votre fortune. Le roi vous verra chaque jour, vous, qu'il connaît à peine, et je me trompe fort, ou bien il ne vous en faut pas davantage pour vous emparer du poste.

Lauzun eut un éclair dans les yeux, mais il se tut.

— Je reçois à l'instant une dépêche de Son Éminence qui me force à me rendre à Pau, peut-être à Bayonne,

sur-le-champ. J'ai besoin, dans une de ces deux villes, d'un autre moi-même en les quittant; j'ai songé à vous. Vous y passerez agréablement votre temps; dans deux ou trois semaines, madame de Valentinois et la maréchale y viendront *espérer* leurs Majestés, au-devant desquelles je dois me rendre; ensuite, vous servirez d'écuyer à ces dames, pour marcher vers Saint-Jean de Luz, où vous attendra votre compagnie. Je suis bon parent, monsieur, et j'arrange bien les choses, ne le trouvez-vous pas?

En retour, il vous faut me sacrifier aujourd'hui votre *incommodité*, m'accompagner de bonne grâce, et laisser le Dieu d'hyménée éteindre ses flambeaux pour allumer ceux de votre gloire. C'est non-seulement un ordre que je vous donne, mais c'est une prière que je vous fais.

Puyguilhem m'aimait, il était certainement enragé contre mon mariage et contre mon mari, mais la première passion de cet homme a toujours été et sera toujours l'ambition, soutenue par l'orgueil. Mon père touchait admirablement cette corde. Cependant, il ne se rendait pas encore.

—Si votre maladie vous jouait le mauvais tour de vous retenir ce soir, plus de Becs-à-Corbin, plus de commandement de Bayonne, plus de duchesse de Valentinois à la cour, plus de faveur pour son cousin, partant plus de fortune. Ce serait là une méchante maladie, bien pis que les sept plaies d'Égypte, en vérité. Elle vous jetterait même peut-être en Espagne, ou ailleurs, selon que l'exil vous séduirait plus en un lieu qu'en l'autre. Mon pauvre comte, je vous plaindrais fort, et ce serait dommage.

M. de Lauzun est nanti d'une promptitude de jugement très-rare et d'une résolution aussi prompte que le jugement. En un clin d'œil ces paroles lui montrè-

rent l'abîme ouvert, il n'était pas homme à s'y jeter.

— A quelle heure monsieur le maréchal monte-t-il en carrosse?

— A l'instant, monsieur. Vous avez juste le temps de vous préparer, sans vous écarter même.

— J'obéis, monsieur le maréchal.

Mon père lui fit un signe de main, et, dès qu'il fut sorti, il revint vers nous. On était réuni autour de ma mère, dans la chambre du dais; le cercle, fort sérieux déjà, se ressentait de ce départ subit. Au fond, tout à fait dans l'ombre, j'apercevais le visage pâle de Biaritz, ne bougeant non plus qu'une statue et me lançant des regards effrayants. Bassompierre et Charny faisaient la paire de muets, M. de Monaco s'était imprimé un sourire résumant toutes les sottises qu'il avait dites et celles qu'il dirait. Mon père vint droit à moi, et, me donnant la main, il me conduisit à la cheminée, où personne ne se tenait.

— Madame de Valentinois, me dit-il, je remplis jusqu'à la fin mes obligations de père; j'espère que vous vous en souviendrez, et que mademoiselle de Gramont se montrera digne de la maison dont elle sort. Vous avez une belle boule à jouer; ne la manquez pas, vous vous en repentiriez toute votre vie.

Il n'attendit point de réponse, et retourna vers ma mère, jusqu'à ce que les écuyers le vinssent prévenir. Mes amants le suivirent comme des crucifiés, excepté Biaritz, qui ne branla pas. Je crois que, s'il eût tenu M. de Monaco dans quelque coin, j'eusse été bientôt veuve. Nous ne les vîmes pas partir; mais j'entendis les carrosses, et chaque tour de roue me passa sur le cœur.

La veillée ne se conduisit point tard. Ma mère conservait les anciens usages lorsqu'elle en était la maîtresse. On me mena dans ma chambre en grande

pompe; j'avais tant prié pour être dispensée des cérémonies de la chemise et autres, qu'on me l'avait accordé. Nous n'étions point à la cour, et puis, en ce temps-là, on n'y tenait pas tant qu'aujourd'hui, le feu roi n'en ayant pas la furie comme celui d'à présent. On suivait encore les modes de Louis XIII pour toutes ces choses, notre cher sire ne s'étant pas montré ce qu'il devait être sous le cardinal Mazarin.

Ma mère et madame de Basté m'embrassèrent tout en larmes, après le sermon d'usage. Je ne sais pourquoi elles pleuraient, puisqu'elles me croyaient heureuse. Guiche, qui venait de chez le marié, força la porte pour m'embrasser et se moquer de moi. Il me trouva le meilleur air du monde sous mes dentelles et mes floches, badina quelques minutes et s'enfuit en criant :

— Voilà Son Altesse !

Les étiquettes d'à présent veulent que l'on vous couche en face de toute la France. Grâces au ciel, je le répète, nous nous en affranchissions. J'attendais M. de Valentinois, seule avec Blondeau, ayant renvoyé les autres, bien triste et bien marrie, et décidée pourtant à obéir à mon père. Il entra. Son déshabillé, parfaitement ridicule, le faisait ressembler au Gros-Guillaume de la comédie. Il s'était surtout monté un bonnet, en manière de cloche, qui m'eût fait rire aux larmes, pour le peu que je ne fusse pas l'héroïne de la pièce. Blondeau, quoique toute contristée, ne put s'en tenir, et se cacha derrière mes rideaux. Un valet de chambre et deux pages le suivaient, chargés de ces mille brimborions italiens sans lesquels il ne pouvait dormir. Des reliques, des images, des dragées, je ne sais quelle horloge à mécanique, avec un coq chantant les heures, puis deux ou trois fioles, dont une d'eau bénite et des chapelets.

Il fallut une table exprès, à côté du lit, pour ranger tout cela. Le prince m'avait saluée aussi sérieusement que le roi sur son trône ; ensuite il ne s'occupa plus que de ses habitudes, avec ses valets, le tout en langue italienne, que je ne comprenais pas. Je crus que cela ne prendrait point de fin ; mais cela en eut une pourtant, et nous nous trouvâmes seuls. Blondeau, avant de sortir, me baisa la main, me suppliant d'avoir du courage ; la pauvre enfant n'enviait pas mon sort.

Lorsqu'elle eut fermé la porte, M. de Monaco alla s'assurer que tout était clos, puis il revint vers moi. N'allez pas vous imaginer qu'il fût vieux, au moins ; il n'était que trop jeune, au contraire, et avait peu d'années de plus que moi. Son grand-père vivait et régnait ; nous n'avions à attendre que deux générations. Cela ne tarda guère, néanmoins, comme il se verra. Il alla s'agenouiller devant le prie-Dieu et y resta plus d'une demi-heure, les mains dévotement jointes, les yeux au ciel et dans l'attitude d'un vrai béat. Deux chandelles de cire brûlaient à mes colonnes ; j'eus l'espièglerie de les souffler et de nous mettre ainsi dans une obscurité complète.

— Qu'est-ce à dire, madame ? demanda-t-il.

— Je ne sais, monsieur, répondis-je.

— Appellerai-je vos femmes ou mes gens pour nous rendre de la clarté ?

— Il n'en est pas besoin, monsieur.

Il ne parla point, mais je l'entendis marcher par la chambre, sans se rapprocher, toutefois, et je ne puis dire combien de temps il resta autour de ses drogues, grommelant à tâtons. Enfin, il vint !

Le jour est long à paraître en hiver. Je l'attendais avec impatience, par cette nuit éternelle. Il n'est point de supplice comparable à celui-là, et les hommes ne s'en dou-

teront jamais. A la petite pointe de l'aurore, mon mari dormait, je n'osai pas le regarder, mais il me sembla qu'il dormait bien et que je me pouvais éclipser sans danger. Je courus chez Blondeau. La bonne fille ne s'était pas couchée et s'était endormie un chapelet à la main, priant pour moi, sans doute. Je me jetai sur son lit, fondant en larmes; cependant la fatigue me saisit et je m'endormis également pendant une heure ou deux. Le mouvement des domestiques, allant et venant par les corridors, me réveilla. Il fallut retourner à cette chambre fatale, le prince n'avait pas changé de place.

A mon aspect, il ouvrit les yeux, se les frotta, me regarda un instant et me dit d'un ton aussi rogue que sa mine :

— Corbleu ! madame, vous voici donc ma femme ! et vous ne doutez pas que ce vous soit un grand honneur. Je vous avertis dès ce matin que, si vous vous avisez de ressembler à vos grand'mères, à vos tantes et à une infinité de vos parentes qui ne valent rien, vous y trouverez votre perte.

Vous qui connaissez maintenant Charlotte de Gramont, vous comprendrez comment elle accepta cette algarade, et l'effet qu'elle produisit.

XXIX

Mon premier mouvement fut une colère si superbe, que j'en crus étouffer. Je n'avais pas la force de parler tant j'étais émue. Quant à lui, fier de son chef-d'œuvre, il me regardait en dessous, d'un air narquois, en homme qui se croit le maître et qui établit solidement sa couronne. De mon côté, je songeai aussitôt que j'allais de-

venir esclave, si je ne lui montrais de suite à qui il parlait. Je connaissais le sire, son esprit obtus, borné, étroit, entêté, stupide; je savais également qu'avec l'âge ces défauts augmenteraient, et qu'une volonté ferme pouvait seule dompter cet ours des Alpes. Assez maîtresse de moi-même, après un instant, je lui dis d'une voix assurée :

— Vous oubliez sans doute où vous êtes et qui je suis, monsieur, que vous insistez ainsi sur l'honneur que vous me faites et que vous insultez ma famille.

Il me regarda étonné que j'osasse lui répondre. Je continuai :

— Je n'eusse pas provoqué, et sitôt, une explication de ce genre ; mais je l'accepte ; il ne saurait être mieux que d'apprendre à quoi l'on doit se fixer dans l'avenir. Je suis d'assez bonne maison pour qu'on puisse compter avec moi. Je n'aime pas les discours de cette sorte, et ce n'est pas en vous y prenant ainsi que vous ferez de moi une personne soumise. Je ne cède jamais à la contrainte ; je me roidis contre les ordres, même lorsque je suis disposée à accepter des prières. Je suis votre femme, il est vrai, mais je suis la duchesse de Valentinois; je sais ce que je dois à ce nom, à ce titre, de toutes les manières ; il n'est pas besoin que vous me le rappeliez.

La figure du prince, assis sur son lit, son bonnet à cloche aplati par les coussins, ses cheveux hors des papillotes (on ne portait pas encore de perruques en ce temps), ne peut se rendre. Il avait l'air d'un premier pris. Il essaya de gronder pourtant. Je criai plus haut que lui, et, avant de quitter la chambre, il était complétement désarmé. Mais cette injure était gravée dans ma mémoire sans pouvoir s'en effacer jamais ; de ce

moment data toute notre vie ; il avait attaqué mon orgueil, mon orgueil n'oublia pas.

Les cérémonies recommencèrent au lever, comme aussi les plaisanteries de mon frère, avec lequel j'aurais voulu rire : j'étais trop fortement blessé. Je fis ma toilette presque en silence ; je renvoyai mes femmes ; je reçus ma mère comme la duchesse de Gramont venant chez la duchesse de Valentinois. Rien n'effaçait de ma pensée les paroles que j'avais entendues, rien ! pas même ma tristesse et mes regrets.

Au déjeuner, qui fut somptueux, je retrouvai Biaritz plus blanc qu'un linceul. Il me glaça ; néanmoins, il me toucha également, et j'allai vers lui comme on se promenait dans les jardins. Il se recula croyant que je passais.

— Monsieur de Biaritz, lui dis-je, vous êtes très-pâle. Souffrez-vous ? Seriez-vous malade ?

— Non, madame, je suis mort.

— Mort ? répétai-je, m'efforçant de rire ; n'allez-vous point ressusciter ?

— Jamais.

— Sérieusement ?

— Madame, je ne suis point de ceux qui plaisantent.

Puyguilhem n'était pas là, M. de Monaco y était trop ; j'eus envie d'une distraction, je cherchai à consoler ce beau ténébreux.

— Pas même si l'on vous plaint ?

— Et qui me plaindrait ? d'ailleurs, je ne demande point que l'on me plaigne.

Il était alors fier comme un hidalgo.

— Je suis Basque, continua-t-il, je suis gentilhomme, pas une race d'au delà des monts ne vaut la mienne : je ne dois rien à personne, grâce au ciel ! Je suis jeune et fort, je crains Dieu, je ne crains que lui, et, s'il me

plaît d'être malheureux, c'est que je veux l'être; je ne vois pas pourquoi l'on me plaindrait.

Je ne pus m'empêcher de lui tendre ma main, afin qu'il la baisât; ce mouvement me vint malgré moi, malgré ma volonté, malgré mon cœur. Il était si beau, si fier, si ardent! Mon regard exprima mes pensées; car, en baisant cette main que je lui donnais sans qu'il l'eût demandée, il me dit tout bas :

— Est-il donc trop tard ?

Une charmille nous cachait; je fus émue pour la première fois de ma vie, d'une de ces émotions qui depuis m'ont été familières. Je lui laissai un rayon d'espérance; il demeura dans le respect, mais il me mit au doigt un anneau constellé fort bizarre.

— Cette bague vient du premier, du plus ancien des enchanteurs; elle fut trouvée par un de mes ancêtres, après la bataille de Roncevaux, au doigt d'un Sarrasin terrible, qu'il tua de sa propre main, sur un tas de cadavres immolés à sa gloire. Elle est depuis lors dans notre maison; je vous la prête, madame; gardez-la soigneusement, elle a de grandes vertus, elle vous portera bonheur ; je vous la prête, entendez-vous ? Je viendrai vous la demander en temps et lieu.

— On me cherchait déjà; des pas se firent entendre; il disparut, léger comme un écureuil, et, lorsqu'on parvint jusqu'à moi, on me trouva seule. J'étais tremblante et bouleversée au dernier point. Une nouvelle sorte d'émotions se réveillait en moi, j'en étais aussi surprise qu'effrayée; je sentais qu'elle me conduirait à des actions coupables, et je n'avais pas la force de la réprimer. J'en rêvais toute la journée et toute la nuit encore, et bien des fois depuis; j'en rêve sur ce lit de mort, où je suis arrivée si jeune, victime de cette puissance contre laquelle je n'ai pas combattu.

L'absence de mon père rendit les fêtes de mon mariage assez tristes. Je ne faisais rien pour les égayer. Mon nouvel état me déplaisait mortellement ; l'absence de Puyguilhem attristait mon cœur, la présence de Biaritz me donnait le frisson. Je ne vivais plus en moi-même ; je fuyais le passé, le présent, je fuyais surtout l'avenir. Je m'habillais avec coquetterie, je me parais pendant de longues heures ; je me surprenais à mon miroir, me regardant, heureuse de me trouver belle. J'appelais de tous mes vœux le moment du départ, l'arrivée de la cour, ces magnificences, ces hommages qui m'attendaient. Mon mari se rapetissait de plus en plus, et ma domination s'établissait sur les ruines de sa tentative manquée. Je le traitais en cadet de famille, non pas en Grimaldi ; il prenait de l'amour aussi à mes yeux, qui en mitraillaient. Je le voyais du reste, et j'en doublais le charme pour doubler mon pouvoir.

Un courrier du maréchal vint enfin nous prévenir ; il nous attendait à Bayonne pour se mettre en chemin, au-devant du roi, jusqu'aux confins de la province. Notre départ, tout préparé, s'exécuta presque sur l'heure. J'étais si pressée ! M. de Monaco y fit beaucoup de diligence, puisque je le voulais. Je n'étais pas peu orgueilleuse de l'avoir changé ainsi, en comparant cette soumission à ses sottes paroles du lendemain des noces. Vit-on jamais pareil bélître ? Je n'y saurais penser encore sans honte et sans colère.

Nous trouvâmes Puyguilhem à la dernière couchée, ainsi que mon frère et Charny. Je fus comblée de joie en les voyant, chacun s'en aperçut, et Guiche me demanda si je me troublais ainsi à chaque arrivée de parents.

— Prenez garde, ma sœur, la famille est nombreuse, et vous vous engagez fort.

Il va sans dire que Biaritz ne nous avait pas suivis et que j'avais conservé sa bague. Son dernier regard fut en même temps un adieu, un regret, une menace et un ordre. Cette race de montagnards ne ressemble à rien qu'à elle-même.

On nous reçut à Bayonne avec tous les égards dus à la gouvernante. Mon père nous escorta depuis la porte de la ville, à cheval, à côté du carrosse, et un gros de gentilshommes ayant fort bon air, au bruit du canon et de toutes les cloches en branle. Je fus fort louée, on me trouva belle, ce dont je fis hommage à l'amant de mon cœur.

Dès le lendemain, mon père, mes frères, la noblesse presque entière, nous quittèrent, et, à mon inexprimable joie, M. de Monaco se crut obligé de faire le gendre et de les suivre. J'étais libre! Nous logions au gouvernement, mon cousin y était avec nous. M. de Gramont me baisa d'une façon toute malicieuse en partant.

— Ma fille, vous voilà dame et maîtresse ici, en mon absence, n'en abusez pas, soyez bonne à vos *sujets* et que je n'aie point à mon retour les oreilles cornées de vos cruautés.

Peut-on donner une absolution plus positive? Mon père n'aime personne; mais parmi ceux auxquels il veut le plus de bien, on peut mettre Lauzun en première ligne; et parmi ceux auxquels il souhaite le plus de mal, M. de Monaco tient la meilleure place. Il n'a jamais fait que rire de ses plaintes à mon sujet. Je me souviens qu'il lui écrivit une fois :

« Croyez-moi, monsieur, ne vous plaignez pas de la princesse ; considérez ce qu'elle vaut, ce qu'elle est au prix de vous. Le cœur des femmes est une chose fragile, et n'en eût-on qu'une partie, il faut s'estimer heureux, les morceaux en sont bons. Vous ne pouvez

douter de la portion qu'elle vous laisse, c'est assez. »

Aussitôt après avoir, à notre tour, conduit le maréchal et ses suivants aussi loin que possible, nous revînmes à Bayonne. Je prétextai la fatigue, une incommodité subite; je rentrai chez moi en annonçant que je voulais dormir et qu'on ne me troublât point. Blondeau l'introduisit. Quel moment ! mon cœur bat encore à ce souvenir; et quelles heures, quels jours les suivirent ! Ce fut là le bonheur suprême; ce fut un de ces coins du ciel qui paraissent radieux au milieu des orages de la vie, le paradis qu'on nous promet ne saurait être au-dessus.

Je parcourus avec lui les environs de Bayonne, délicieux malgré la saison. Le soleil du Midi ne boude point comme le nôtre. Nous vîmes la mer, nous vîmes ces bords de l'Adour chantés par les poëtes, et partout nous nous aimions sans contrainte; nul ne nous suivait que des valets. Une seule pensée me console de ce temps passé, c'est qu'aucune autre n'a eu ce cœur neuf et jeune comme moi; c'est qu'aucun amour ne l'a emporté sur le mien dans sa vie. Je gage que lui ne se souvient même plus de cela.

Nous recevions chaque jour un courrier de mon père, nous instruisant de la marche de la cour et de ses repos. Nous avions encore deux semaines devant nous; je proposai au comte une longue course pour voir une grotte célèbre où se passa, dit la complainte, je ne sais quelle aventure d'amour. Nous devions partir le matin et à cheval, j'en raffolais, avec un fourgon chargé de vivres et nos gens pour le conduire. Ma mère s'étonnait un peu de nos façons d'être; mais madame de Basté assura qu'à présent les jeunes femmes étaient libres, que les grandes manières l'exigeaient ainsi, que, du reste, le comte de Puyguilhem, mon proche parent,

mon compagnon d'enfance, si respectueux, si sage, si honnête homme, ne pouvait en aucune façon me compromettre. La maréchale se rendit sur-le-champ. Le rusé garçon avait ensorcelé la vieille Basté, au point de lui faire renier trente ans de veuvage et de la vertu la plus pure, s'il avait daigné le vouloir.

Nous passâmes une journée adorable, et nous suivîmes longtemps les bords d'un petit ruisseau, doré par le soleil, avec de belles verdures et des baies rouges, lui faisant une voûte malgré la saison. Nous nous disions ce que notre sentiment passionné apportait de douceurs à nos lèvres. Plusieurs fois, derrière cette haie impénétrable de l'autre rive, il m'avait semblé entendre des pas se réglant sur les nôtres. Je crus m'être trompée jusqu'au moment où la bordure cessa pendant quelque distance, et j'aperçus alors un paysan, un montagnard, beau et découplé comme ils le sont tous, mais dont le visage me frappa par sa régularité et sa pâleur. Le comte n'y fit aucune attention, moi, je n'en pouvais détourner mes yeux; il s'arrêta, je rencontrai les siens, je les reconnus sur l'heure. C'était Biaritz. Ce regard-là n'avait pas son pareil. Il me fit un geste de désespoir et disparut. Je tremblais des pieds à la tête. L'énergie de cet homme, sa violence et sa volonté me troublaient au point d'en perdre le jugement. Par un mouvement involontaire, je me mis entre mon cousin et le ruisseau, et cette haie, si charmante tout à l'heure, à présent si remplie de terreurs et de piéges. Lauzun crut à une frayeur puérile d'un inconnu.

— Ne craignez rien, me dit-il en souriant, nos montagnards ne sont ni des assassins ni des voleurs; d'ailleurs ils nous connaissent tous et nos gens ne sont pas loin.

Mais je ne respirais plus, je voulus quitter le sentier,

retourner près de la grotte où nous attendions nos domestiques, il consentit à tout en me raillant. M. de Lauzun est un des courages les plus téméraires de toute l'armée. Il n'a jamais rien redouté au monde, même la colère du roi.

Nous revînmes bien plus tôt que l'on ne nous attendait; la nuit m'effrayait par les chemins, et je ne puis exprimer ce que je souffrais pendant cette route. Je voyais derrière chaque branche un mousquet braqué sur nous; chaque pierre me semblait un homme en embuscade, et le moindre bruit me faisait tressaillir. Puyguilhem se moquait beaucoup de moi.

Heureusement, j'en fus quitte pour la peur.

Cet homme me devait désormais poursuivre, rien n'était plus clair. L'espèce de charme qui m'attirait vers lui et vers sa beauté ne diminuait point et m'étonnait de plus en plus. Mon cœur, tout à Puyguilhem, n'était pour rien dans cette affaire, en ce temps-là, du moins. Je souhaitais qu'il s'éloignât, et pourtant ses apparitions me frappaient agréablement. J'ai souvent éprouvé cela depuis; c'est le secret de mon existence singulière.

On vint nous dire que la cour approchait, j'en fus ravie. Mon père la précéda pour la recevoir. Il me lança un regard à jour, comme disait mon oncle, le comte de Gramont; ensuite ses yeux se portèrent sur Lauzun, qui le salua profondément en manière de réponse, l'impertinent! Mon père se mit à rire; on sait déjà qu'il riait de tout.

M. de Monaco resta avec la reine; elle le retint, par un de ses caprices qu'elle avait souvent; mes frères restèrent également; tout cela arriva le jour suivant, et Leurs Majestés nous trouvèrent à une lieue de la ville. Nous descendîmes du carrosse pour les saluer; la reine ne me reconnut point, même lorsqu'on m'eut annoncée,

elle m'examina attentivement, et j'entendis le roi lui dire :

— C'est là madame de Valentinois ! elle est belle !

Je fus fort goûtée dès ce premier jour : la personne qui se rapprocha le plus de moi et qui fut la plus remplie de grâces, était Mademoiselle, alors en grand deuil de monsieur Gaston, son père. Elle voulut que je restasse près d'elle, et, comme ma mère et moi nous faisions les honneurs de la ville à la reine, elle me prit à son côté partout où nous allions. Les principales visites furent dans les couvents ; les religieuses sont très-coquettes en ce pays : elles portaient des guimpes de quintin plissé, mettaient du rouge, et se faisaient gloire d'avoir des *mourants*, j'espère qu'elles ne les ressuscitent jamais. A l'abbaye des Ursulines, une d'elles pria Comminges de la présenter à Mademoiselle, et de lui dire qu'elle était la dévote de Saint-Aunois, un de ses serviteurs, depuis plus de dix ans. Mademoiselle et moi nous restâmes interdites.

Les hommes et les femmes sont habillés à l'espagnole et vivent de même, ce qui charma la reine mère. Le lendemain de la cour, la princesse de Carignan, madame de Bade et bien d'autres arrivèrent. Ce furent des réceptions continuelles, j'en aurais été excédée sans que Leurs Majestés me comblèrent de leurs bontés et tout le reste de compliments. Puyguilhem était d'une jalousie folle ; tout en félicitant son amour-propre, il ne m'eût voulu ni moins belle ni moins adorée.

Au voyage de Saint-Jean de Luz, j'allai dans le carrosse de Mademoiselle, ma mère dans celui de la reine. Mademoiselle m'interrogea sur lui presque tout le chemin ; j'en étais ravie alors, je ne me doutais pas de ce qui en résulterait quelques années plus tard.

On logea la cour, partie dans la ville, partie à Si-

bourre, petit village de l'autre côté de la rivière, où mène un pont, par l'île des Récollets. M. le cardinal y demeurait. Le roi d'Espagne arriva à Saint-Sébastien en même temps que nous à Saint-Jean de Luz, et les compliments s'échangèrent. Les conférences se faisaient à l'île des Faisans, à deux lieues de la ville. Mademoiselle eut la fantaisie d'y aller avec Monsieur, et m'emmena. L'on passait un pont, qui était comme une galerie tapissée; au bout, il y avait un salon, dont l'autre porte donnait sur un pareil pont, bâti du côté de l'Espagne. Une grande fenêtre ouvrait sur la rivière, en face de Fontarabie, qui était l'endroit par où ils arrivaient d'Espagne sur cette eau. On entrait ensuite dans deux chambres, une de France, une d'Espagne; elles étaient magnifiquement meublées avec des tapisseries. Il y avait d'autres petites chambres autour avec des cabinets, et la salle de l'assemblée à l'autre bout de l'île; elle était fort vaste, avec une seule croisée sur la rivière, on y mettait deux sentinelles lorsque les rois y étaient. Chaque chambre n'avait qu'une porte, à la réserve de la salle de la conférence, qui en avait deux très-vastes. La tapisserie du côté d'Espagne était admirable, et la nôtre aussi. Les Espagnols avaient par terre des tapis de Perse à fond d'or et d'argent, merveilleusement beaux, les nôtres étaient d'un velours cramoisi, chamarrés d'un gros galon d'or et d'argent. Les serrures étaient d'or. Il y avait deux horloges et deux écritoires, tout était égal et bien mesuré.

Après beaucoup d'allées et de venues de Fontarabie à Saint-Jean de Luz, le jour du mariage fut fixé. Mademoiselle obtint d'aller à la cérémonie, ce qu'on refusa à Monsieur, comme de trop grande conséquence pour lui, sous prétexte que, l'héritier présomptif d'Espagne n'entrant point en France, lui ne pouvait aller en Es-

pagne. Monsieur commençait déjà de me trouver à son gout et de me le dire; aussi me fit-il un crime de ce que je suivis Mademoiselle au lieu de rester à bouder avec lui. M. de Créqui devait porter à la reine une cassette, que l'on accommoda la veille chez Son Éminence, en famille. Je la vis pourtant. C'était un assez grand coffre de calambour garni d'or; on y mit tout ce qu'on put s'imaginer de bijoux d'or et de diamants : comme des montres, des livres, des gants et miroirs, boîtes à mouches, pastilles, petits flacons, couteaux, ciseaux, étuis à cure-dents, petits tableaux de minature, croix, chapelets, bracelets, bagues, crochets de toutes sortes. C'était un vrai trésor. L'on y mit aussi des perles, des pendants d'oreilles, des diamants en grand nombre, dans une petite boîte. Il n'y eut jamais de présent si galant et si magnifique.

Le lendemain, je prêtai à Mademoiselle mon carrosse, afin que ses armes ne parussent pas à cette cérémonie, où elle allait inconnue. Elle prit avec elle la duchesse de Navailles, qui venait pour être dame d'honneur de la reine, deux autres dames et moi. Nous montâmes dans des bateaux à Andaye, en face de Fontarabie. Ces bateaux étaient peints et dorés d'une manière très-propre et très-magnifique, avec des meubles qui y répondaient et des rideaux de damas bleu, à franges d'or et d'argent.

Nous allâmes droit à l'église, où l'on nous mit fort à nôtre aise, en vue du roi d'Espagne, lequel avait bien la plus drôle de place qui se puisse imaginer. C'était une courtine, ou plutôt un lit sans bois, en brocard d'or, attaché au plancher. Son drap de pied était sous la courtine, auprès duquel était un siége pour don Louis de Haro et un banc pour les grands d'Espagne. Les Français étaient sur le degré autour de l'autel.

Le roi arriva bientôt après, précédé de ses gardes suisses, de ses aumôniers et de l'évêque de Pampelune. Philippe IV portait un habit gris, avec de la broderie d'argent; un gros diamant en table, d'où pendait une perle, retroussait son chapeau. Ce sont deux pièces de la couronne d'une grande beauté; le diamant s'appelle le *Miroir du Portugal* et la perle la *Pèlegrine*. Il fit la révérence avec une gravité qui ne se peut copier et dont j'eus grande envie de rire.

L'infante le suivait seule, habillée de satin blanc en broderies, avec de petits nœuds à lames d'argent, fort parée à la mode d'Espagne. Elle était coiffée avec de faux cheveux et portait d'assez vilaines pierreries. Elle ressemblait beaucoup en laid à la reine mère, sa tante, elle n'avait pas les mains si belles qu'elle.

Après la messe, le roi se mit dans sa chaise et l'infante sur son carreau, on lut les dispenses du pape, on apporta la procuration de notre roi, que don Louis représentait, puis on les maria. Lorsqu'il fallut dire : Oui, elle fit une grande révérence au roi son père, qui lui permit de répondre, mais elle ne donna pas la main à don Louis, et l'on n'échangea pas de bague.

Nous allâmes ensuite voir manger le roi; il prenait de la grenade avec une cuiller, buvait de l'eau de cannelle, entouré de son médecin et de tous les grands. On le servait à genoux. Comme on crierait ici si le nôtre exigeait pareille chose, et cependant la fierté castillane s'en accommode. L'infante, chez laquelle on nous conduisit ensuite, dînait également. Elle embrassa Mademoiselle, et nous la suivîmes toutes en sa chambre. Nous y restâmes un quart d'heure, puis nous nous pressâmes de retourner à Saint-Jean de Luz, où le soir, au bal, il n'y en eut que pour nous à parler.

Le roi n'y tenait pas de voir l'infante. Pendant que la

reine était à une conférence en l'île des Faisans, il s'échappa et y courut, fort peu accompagné, en vrai héros de roman. Pendant que le roi d'Espagne et son auguste sœur causaient, la jeune reine auprès d'eux, il la regarda par-dessus l'épaule de don Louis. Ils le virent de leur côté et sourirent, autrement ils ne firent semblant de rien. Le roi les attendit à embarquer et galopa au bord de la rivière, comme un jeune cadet. L'infante lui trouva la bonne mine qu'il avait, elle rougit fort; mais elle n'ôta pas les yeux de dessus lui.

La paix fut signée le dimanche suivant, en grande cérémonie, les deux cours y étaient. Jamais il ne se vit tant de dorures et de bijoux, tant de broderies, tant de magnificence. La reine mère avait son voile de veuve et deux demi-tours, une croix de perles et ses pendants d'oreilles. Les cordons de chapeaux du roi et de Monsieur étaient en diamants, on peut juger, par là, du reste de leur ajustement. Les mousquetaires avaient des casaques neuves, les gardes et les suisses aussi. Ils avaient tous des houppelandes bleues, avec un galon d'or et d'argent et le chiffre du roi au milieu. Les Espagnols étaient affreux, en jaune avec des passements à carreaux rouges et blancs : on eût dit des livrées.

On porta au roi cinq ou six coffres-forts magnifiques en forme de bahuts, garnis de bandes d'or, ils étaient remplis de parfums, que Sa Majesté nous distribua. La reine mère nous présenta elle-même au roi son frère et à la jeune reine, qui nous accueillirent fort honnêtement. Marie-Thérèse avait une robe de satin blanc, en broderies de jais; dans les lisières étaient des fleurs de lis, elle était coiffée avec des cheveux d'un beau blond, et des émeraudes en poires, bordées de diamants, venant du coffre que M. de Créquy avait porté, suivi de soixante laquais ou pages à sa livrée, et plus de deux

cents gentilshommes, c'est bien là sa magnificence. Le traité fut juré par les rois, à genoux, la main sur l'Évangile, ensuite, ils s'embrassèrent. Puis le roi d'Espagne regarda M. de Turenne et dit :

— Cet homme m'a donné de méchantes heures.

Dès le lendemain, la reine mère alla seule avec ses dames chercher la jeune reine. Dès en arrivant le soir, elle ôta son *garde-enfant* et soupa, puis se coucha de fort bonne heure; elle avait beaucoup pleuré, mais elle était gaie. Elle resta habillée à l'espagnole les deux jours de devant son mariage, où Mademoiselle et la Palatine eurent de grands démêlés, à cause de la queue que voulait celle-ci et qu'elle n'eut point. Cette affaire réglée, on partit pour la messe. La reine avait un manteau royal de velours violet, semé de fleurs de lis, un habit blanc dessous de brocard, avec quantité de pierreries et une couronne sur la tête. Mon Dieu ! qu'elle devait avoir chaud ! Le roi était tout couvert d'or, c'était un soleil, et Monsieur aussi, qui menait la reine. Les deux compagnies de gentilshommes au Bec-de-Corbin ne se montrent que dans ces grandes occasions, elles formaient la haie. Puyguilhem commandait la première et le marquis d'Humières l'autre. Le capitaine des gardes du corps voulut déloger les Becs-de-Corbin pour y mettre ses gens. Lauzun le prit sur un ton avec lui qui ne sentait pas le cadet de Gascogne, et qui révélait ce qu'il deviendrait plus tard. Il alla au roi, sans façon, réclama son droit, et le fit valoir de telle sorte, qu'il l'emporta sur-le-champ ; on ne parla d'autre chose à la cour toute la journée.

Le soir, la reine s'habilla et se para à la française, et reçut toute la France jusqu'à huit heures. Le coucher eut lieu sans cérémonie aucune. Le lendemain et les jours suivants, le roi se montra fort amoureux de la

reine. Il fit à Puyguilhem l'honneur de lui en parler souvent, ce qui sembla à tous une étrange étoile, pour une entrée en ce pays-ci. Il le mit de ses promenades, de son jeu le soir; quant à moi, j'en fus ravie, et M. de Valentinois aussi, ce qu'il y a de plus bizarre. Il ne cessait de le répéter à tout le monde. Mon père l'écouta comme les autres; enfin, impatienté, il lui dit :

— Ne tambourinez donc pas tant le comte de Puyguilhem, monsieur, il vous est devenu trop proche pour en faire les honneurs : cela vous donne un air glorieux qui ne vous va pas.

Et les gens de rire ! Il est à remarquer que M. de Monaco n'a jamais été jaloux de Lauzun, et c'est le seul. Admirable instinct ! Pendant ces fêtes, il tourmenta le pauvre Charny, que le roi fit comte, il tourmenta les courtisans dont j'étais entourée, et il essaya de me tourmenter moi-même, ce qui était plus malaisé. Je ne l'écoutais déjà point ; il me menaça de m'emmener à Monaco sur l'heure, je le menaçai de demander la place de surintendante de la reine, dont la princesse Palatine désirait se déprendre, bien que je n'en eusse aucune envie. Le roi l'acheta peu après pour Olympe Mancini, comtesse de Soissons. De ces menaces réciproques, il advint que nous retournâmes à Paris avec Leurs Majestés, et que nous fîmes avec elles ce long chemin, où il nous arriva des choses dignes de remarque ; je vous les raconterai certainement mieux qu'aucune personne vivante, car j'ai su par mon père et par M. d'Épernon, gouverneur de la province, ce que l'on s'est efforcé de cacher, à cause des conséquences.

D'abord à Caprioux, le jour que le roi et la reine y logèrent, une maison où étaient quantité de dames vint à crouler. Elles coururent toutes en chemise par les rues, dans leur frayeur, ce qui divertit fort les sentinelles et

ceux de la cour que ce vacarme réveilla. C'était un tremblement de terre, il en arrive fréquemment en ce pays ; on n'y fait presque pas d'attention. Le roi en fut dérangé, parce que la sentinelle qui était devant sa fenêtre ne savait d'où venait ce bruit et cria : Aux armes ! Je ne m'aperçus de rien, je dormais.

Une autre aventure, plus grave, nous occupa au Mont-de Marsan, et c'est de celle-là surtout que je veux parler, car j'en connais les dessous de cartes, peu les ont appris. On s'est empressé d'étouffer l'affaire, à cause de la qualité des coupables et aussi du crime qu'ils avaient commis. Les peuples du Midi s'emportent facilement ; il ne faut pas leur dire ce qui les peut exciter à mal faire, ils n'y sont que trop disposés. Voici donc le fait tel qu'il s'est passé, et je n'en sais point de plus extraordinaire.

On trouva, la veille de notre passage, au milieu des champs, une malheureuse à moitié enterrée, percée de cent coups, le visage tout défiguré, avec une chemise très-fine, nouée de rubans aux manchettes. Cela fit supposer que c'était une femme de qualité : on la porta à l'hôpital ; après l'avoir pansée, on lui donna un peu de vin, et la justice y alla pour l'interroger. Au temps qu'elle allait répondre, elle ne retrouva point la parole, mais elle fit des signes qui parurent être que, depuis la veille, elle était dans cet état.

Le roi apprit cela et commanda les plus exactes perquisitions, ajoutant que peut-être Dieu permettrait que la connaissance et la parole lui revinssent pour lui demander justice. Dans cette espérance, on essaya de lui faire voir Sa Majesté, et on l'apporta à la porte de l'église, où le roi la trouva en sortant de la messe. On ne saurait se figurer ce visage, ces pieds, ces mains, qu'elle joignait ou plutôt qu'elle essayait de joindre, car elles étaient affreusement mutilées, il ne se peut rien de plus

effroyable. Le roi eut la patience et la bonté d'attendre plus de dix minutes auprès d'elle, espérant toujours un miracle, qui ne se fit point. La pauvre femme jeta seulement quelques larmes, et sur cette figure sans traits, cela faisait compassion.

Il était facile de reconnaître à sa peau, à ses cheveux, qu'elle était jeune, et sans doute belle. Aussi l'indignation fut-elle générale contre ses bourreaux. Le peuple demanda hautement qu'il fût ordonné des recherches. Le duc d'Épernon prit la chose à cœur, ainsi que mon père, lequel rendait à ce duc de grands devoirs, à cause de son âge, de sa place de gouverneur de Guienne et de colonel général de l'infanterie. Ils jurèrent qu'ils auraient raison de ce crime: M. de Gramont demanda un bailli d'auprès de Bayonne, un homme savant et adroit dans sa partie, et le chargea de cette affaire. Lorsque nous quittâmes le Mont-de-Marsan, la cour n'en entendit plus parler; mais moi, j'appris la fin de mon père, dont le bailli découvrit toute l'histoire avec cette intelligence naturelle à sa profession, quand on l'exerce rigoureusement.

Vers le milieu de ces landes, qui ont une grande étendue, dans un pays aussi désert que les sables de l'Arabie, se trouve un ancien château nommé Tosse, bâti un peu loin du bourg et de l'étang portant le même nom. Cependant on les aperçoit du haut des tours, et tout le canton appartient au même seigneur; ce n'est pas fort éloigné de Bayonne. La maison de Cauteretz possédait ce fief depuis les Croisades, et de père en fils ils n'en sortaient point. Vivant sur leurs terres, y chassant, allant à la pêche, quelquefois même en mer sur de petits bâtiments côtiers. Cette race était sévère, farouche, presque sauvage, noble comme le roi et peu accessible aux misères des autres. Aussi, malgré

leur fortune et leur état, n'y avait-il point de presse pour les épouser. Les filles en avaient peur à vingt lieues à la ronde; ils enlevaient presque toujours leurs femmes et capitulaient ensuite; plus d'une châtelaine mourut de chagrin dans ces vieilles tours.

A l'époque dont je parle, cette maison de Cauteretz n'était représentée que par deux orphelins; mademoiselle de Cauteretz avait vingt ans, et son frère vingt-quatre. Elle était seule de femme dans le château avec sa nourrice, et jamais une autre n'en franchissait le seuil. Les Cauteretz étaient, il est vrai, hardis, féroces; mais ils n'étaient ni libertins ni voleurs. On les craignait tout en les estimant, cependant, et le jeune comte surtout s'était fait non des amis, c'est trop dire, mais des partisans, par la sévérité de ses mœurs et la rigidité de ses habitudes. Sa sœur ne le quittait point, ils allaient partout ensemble; aussi téméraire, aussi forte que lui, elle ne reculait devant aucun péril. Le bruit général était qu'ils ne se marieraient pas, et qu'en eux finirait cette antique lignée. Ils ne voyaient absolument personne, suivant la coutume de leurs ancêtres : cependant les gens du pays apercevaient de la lumière en haut d'une tourelle jusque bien avant dans la nuit. On ne manqua pas à l'accusation ordinaire, le sortilége, et la magie, et on les craignit davantage encore.

Un jour, ils se mirent en chasse de bonne heure et coururent comme des désespérés, avec leurs gens, sans rien prendre, ce qui les rendit d'une humeur enragée. En rentrant, ils trouvèrent une nouvelle dont nous eussions tous été ravis, et qui les désola. Un héritage considérable leur arrivait du côté de leur mère, et leur présence était nécessaire à Dax, où on les mandait à cet effet. Leur premier mouvement fut un refus positif; ils étaient assez riches. La sœur, en sa qualité de fille

d'Ève, eut un accès de curiosité et l'envie de voir, pour la première fois, une petite ville; elle décida son frère à accepter. Ils partirent le lendemain.

Le bruit de leur arrivée à Dax se répandit vite, et beaucoup eurent la curiosité de les voir. Ils se logèrent chez la veuve d'un gentilhomme un peu leur parente, dont le bien n'était pas grand et qui avait une fille d'une rare beauté. La pauvre petite conjurait sa mère de ne pas les accueillir; elle tremblait devant eux, il semblait qu'elle pressentît l'avenir. Elle se fit malade afin de ne pas les voir; mais comme leurs affaires se trouvèrent plus embrouillées qu'ils ne croyaient, ils restèrent assez longtemps pour qu'elle ne pût continuer son rôle. Il fallut se montrer, ce qui la désespéra.

M. de Cauteretz était beau à la façon de Biaritz, de ces beautés étranges, impérieuses, incontestables pourtant, qu'on trouve en ces pays-là. Il étonnait et saisissait en même temps. Sa sœur était belle aussi, belle en arrière d'amazone, sans grâce, sans charmes, belle *à coups de serpe*, comme disait mon oncle de la duchesse du Lude. L'un et l'autre ne ressemblaient à personne. Malgré leur rudesse, ils se montrèrent aimables envers mademoiselle de Taras, laquelle en fut d'autant plus charmée qu'elle s'y attendait moins.

Peu à peu elle s'habitua à leurs manières, elle osa les regarder. En levant les yeux sur le frère, elle le trouva bien fait; en levant les yeux sur la sœur, il lui sembla qu'elle était bonne. Ils passaient leurs soirées ensemble, ils sortaient aux environs, ils visitaient les endroits remarquables; ils en vinrent enfin à ne plus se quitter; mademoiselle de Cauteretz devina promptement que le comte aimait sa compagne, et que celle-ci était bien près d'en faire autant, elle en fut ravie ; au moins, pour cette fois, il entrerait une femme de bonne volonté au

château de Tosse. Incapable de se contraindre, elle communiqua sa pensée à son frère, et celui-ci avoua qu'en effet il aimait mademoiselle de Taras.

— Ce qui vous étonnera, ma sœur, c'est que je ne suis point, malgré cela, disposé à l'épouser. Mon aversion pour le mariage augmente à un tel point, qu'elle ne doit pas être naturelle ; il faut que cette union me prépare quelque grand malheur.

— Que prétendez-vous faire, alors ?

— Je ne sais ; je ne prétends rien. J'attends. Ma cousine est libre, moi aussi ; nous verrons si elle m'aime assez pour me suivre en dépit de tout. Si elle refuse, eh bien, je ferai comme mon père, je l'enlèverai.

— Vous, mon frère. Vous, si sage, si prudent !

— Je l'aime.

Mademoiselle de Cauteretz réfléchit et ne poussa pas plus loin la conversation. Il lui fut facile de suivre les progrès de l'amour dans le cœur de la jeune fille ; elle vit combien chaque jour elle cherchait davantage le comte, combien elle semblait plus triste en le quittant. Elle en eut du chagrin pour elle. C'était alors le temps de la Fronde, où l'on se permettait toutes choses. Mademoiselle de Cauteretz devina que son frère n'y ferait aucune façon, que la petite ne s'y opposerait pas ; elle essaya de retourner à Tosse, il lui fut formellement déclaré qu'il n'en serait rien, les affaires n'étant point terminées. Elle prit alors le parti de prévenir madame de Taras. Celle-ci répondit de sa fille, et jura, en femme bornée et aveugle qu'elle était, sur les saints et sur les reliques, qu'elle connaissait son enfant et qu'elle la savait incapable de l'oubli d'elle-même.

Huit jours après, en se réveillant, mademoiselle de Cauteretz apprit le départ du comte et de sa cousine, et trouva une lettre par laquelle il lui jurait d'en faire

sa femme, aussitôt qu'il serait sûr d'en être aimé uniquement.

— Quant à vous, ajouta-t-il, retournez à Tosse, c'est ce que vous avez de mieux à faire, attendez-nous et préparez des berceaux pour vos neveux.

La mère désespérée jeta les hauts cris, voulut les faire poursuivre, on la calma en lui répétant qu'elle perdrait sa fille, qu'à présent elle ne dépendait plus que de la générosité du ravisseur, bien dangereux à irriter, et qu'il ne l'épouserait jamais si on excitait sa colère. Le parti était assez bon pour risquer quelque chose, après tout, il n'en serait ni plus ni moins. Le fin mot, c'est que personne ne se souciait de mettre son doigt dans cette sauce-là, avec un homme tel que le comte.

Mademoiselle de Cauteretz retourna à Tosse et y resta trois ans seule, regardant souvent du haut des tours ce pays désolé qui l'entourait, cet étang aux bords fangeux et cette vaste plaine de sable où rien ne se montrait à l'horizon. Un grand changement s'opéra en elle, on ne la reconnaissait plus. Abandonnant ses exercices favoris, elle ne sortait du château que rarement, pour se promener aux endroits les plus déserts et les plus lointains, elle n'échangeait pas un mot avec ses gens, on la voyait seulement à la messe, le dimanche, dans un banc seigneurial, où elle priait avec ferveur, la tête baissée, souvent les yeux rougis de larmes.

Une nuit on frappa fortement à la porte ; un bruit de chevaux se fit entendre et des voix appelèrent. Elle reconnut celle du comte et s'empressa de courir au devant de lui. Dès qu'on eut ouvert, elle se jeta dans ses bras, tout émue.

— Ma sœur, lui dit-il en l'embrassant, je vous ramène ma femme.

Elle regarda à côté de lui, c'était mademoiselle de Taras, souriante et heureuse. Elle l'embrassa aussi, de bon cœur, et la conduisit à l'appartement du comte, toujours préparé, toujours entretenu avec le même soin que s'il eût couché la veille. Ensuite, elle retourna chez elle, pâle, triste, elle qui aurait dû être si charmée. Au lieu de se remettre au lit, elle écrivit, ensuite elle pria, et dans sa prière elle répandit bien des larmes.

— Mon Dieu ! répétait-elle, inspirez-moi et envoyez-moi la force pour ce que je dois faire.

Au lever du soleil, elle était debout et marchait à grands pas vers le bourg. A leur réveil, le comte et la comtesse la demandèrent, elle rentrait à peine, et, comme son frère fut étonné de sa promenade, elle s'en excusa sur le besoin d'aller à l'église remercier Dieu de leur heureux retour.

— Vous eussiez pu au moins emmener un domestique, répondit le comte, il me semble qu'en mon absence vous oubliez beaucoup votre rang.

Mademoiselle de Cautereiz continua à mener son train ordinaire de tristesse et de solitude ; elle ne sortit plus du tout et refusa d'accompagner son frère sous prétexte de santé. Le ménage du comte semblait très-heureux. Sa femme et lui s'aimaient comme dans les romans ; seulement il était d'une jalousie effrénée, et la comtesse ne regardait pas un oiseau dans l'air qu'il ne lui en demandât le motif. Comme par le passé, il ne vint pas une visite chez eux, ils s'enfermaient ensemble et laissaient leur sœur dans son appartement, où la pauvre fille dépérissait ainsi qu'un rossignol en cage. Le soir ils se promenaient sur la plate-forme des tours, prononçant de rares paroles. La comtesse aimait sa belle-sœur et, s'apercevant de sa tristesse, elle essayait d'en pénétrer la cause. Par extraordinaire, un dimanche, le curé

étant au logis, le comte les laissa seules une heure.

— Qu'avez-vous, ma sœur? dit vivement la jeune femme ; je vois que vous mourez de chagrin, et je n'en puis deviner la cause.

— Ah ! s'écria mademoiselle de Cauteretz, ne parlez jamais ainsi devant mon frère, ou vous seriez responsable des malheurs les plus affreux.

La comtesse la regarda étonnée.

— Mon Dieu ! dit la comtesse, vous m'effrayez ; qu'y a-t-il ? des malheurs ! quels malheurs peuvent nous atteindre ici, dans notre château, où nous sommes les maîtres absolus, où personne n'entre ? Qu'avons-nous à craindre du reste du monde, qui nous ignore et que nous ignorons ?

— Ma sœur ! ma sœur ! ne m'interrogez pas, par pitié. Ne voyez-vous point que vous me déchirez le cœur !

— Au contraire, je vous interrogerai, je vous supplierai ; je veux tout savoir.

Elles passèrent ainsi le temps de leur solitude, l'une à supplier, l'autre à dire non. Le comte revint, et il s'écoula beaucoup de semaines avant que l'occasion se représentât. Madame de Cauteretz ne pensait qu'à ce silence et devenait triste aussi. Son mari, qui ne voyait point la tristesse de sa sœur, vit la sienne, et commença à la tourmenter pour en connaître la raison. Mille fois elle fut au moment de se confier à lui ; elle eut peur et se tut.

Pour la fête de Notre-Dame de mars, le comte fit encore venir le curé, et les deux sœurs purent se promener seules, dans leur prison sans toit. Mademoiselle de Cauterez ne perdit pas son temps en prières ; elle démontra à sa belle-sœur la nécessité de s'entendre, et lui jura que, si elle refusait de lui tout avouer, elle

préviendrait son frère et le lui ferait demander par lui. Mademoiselle de Cauteretz hésita encore; elle jeta bien des larmes, et enfin elle se décida à lui avouer le sujet de ses chagrins.

Pendant leur absence, un jour, à la chasse, elle rencontra un jeune homme fort bien fait, qui lisait au pied d'un arbre. Son cheval en eut peur, fit un écart inattendu qui la désarçonna, malgré son habileté, et la jeta sur le sable. Elle était seule avec un vieux piqueur. Le jeune homme s'empressa de la ramasser, de lui jeter de l'eau au visage et de lui donner les soins nécessaires. Comme elle ne revenait point à elle, il tira de sa poche une lancette et la saigna; il était médecin. Mademoiselle de Cauteretz resta fort longtemps malade de cette chute. Le docteur vint tous les jours la voir. Lorsqu'elle fut guérie, il revint encore, car il s'était fixé au bourg. Enfin ils s'aimèrent, ils se le dirent, en dépit des obstacles et de la naissance; la demoiselle oublia son rang, descendit jusqu'à celui qui devint son amant, et, à dater de ce jour, rendus prudents par la crainte, ils ne se virent plus au château que la nuit, aidés par la nourrice et quelquefois le matin, dans de longues promenades. Tel était l'état des choses. Depuis le retour de son frère, ils ne se voyaient plus; elle n'osait sortir; lui n'osait paraître au château sans y être appelé; ils s'écrivaient, mais tous les deux mouraient de cette séparation, dont mademoiselle de Cauteretz sentait pourtant la nécessité, tandis que l'amoureux entrait en révolte. Il rôdait sans cesse autour du logis; la moindre circonstance les devait perdre, le comte pouvait le découvrir et c'en était fait de la pauvre fille; son frère ne lui pardonnerait jamais une mésalliance, les Cauteretz, impitoyables sur toutes choses, l'étaient bien plus encore à cet égard. Elle était donc au désespoir, ne vi-

vant pas, tremblante au moindre bruit, désolée de ne plus le voir et craignant sa présence; elle ne savait que devenir, à qui se vouer; sa belle-sœur, aussi impuissante qu'elle, était cependant son unique refuge, et maintenant que la glace était rompue, elle était charmée de l'avoir fait.

Il s'ensuivit un conseil entre elles deux, aussi long qu'il leur fut permis de le tenir. Le comte revint trop tôt, et elles restèrent indécises ; mais la comtesse ne pensa à autre chose toute la nuit, et le lendemain elle eut l'*audace* d'aller seule dans la chambre de sa sœur. Elle lui déclara la nécessité impérieuse de terminer cette intrigue, elle releva son courage, mit à néant ses objections, et finit par lui dire :

— Cet homme doit être prévenu afin qu'il s'éloigne et vous rende la paix. Je sais que vous ne pouvez plus le revoir, aussi ne le reverrez-vous plus. Mon mari sera forcé d'aller à Bayonne, où on a convoqué le ban de la noblesse, il ne nous emmène pas. Pendant ce temps, je me ferai malade, on appellera le médecin, et je lui parlerai, la nourrice nous aidera.

— Quoi ! vous, ma sœur ! mais si mon frère l'apprend, il ne vous pardonnera jamais ! Michelet n'est point un médecin ordinaire, sa beauté le rendra suspect à un jaloux.

— Dieu nous fera la grâce qu'il ne le saura point, et puis je suis forte de mon devoir, de ma grande amitié pour lui, de mon innocence, il ne m'arrivera rien, soyez tranquille. Je m'estimerai trop heureuse de vous avoir délivrée d'une pareille douleur et d'un pareil danger.

A peine elle était là depuis un quart d'heure, que son mari arriva, déjà inquiet. Il avait la mine sombre, et leur demanda brusquement pourquoi elles s'étaient

tues à son aspect. Ni l'une ni l'autre ne savait mentir, elles s'embarrassèrent dans la réponse. Il alla aussitôt vers la fenêtre, et, comme elle le suivaient de l'œil, elles aperçurent Michelet la tête en l'air, le regard fixé sur ce côté du château, avec toutes les marques d'une grande tristesse et d'un profond accablement.

— Connaissez-vous cet homme? dit-il.

— Non, répliqua sa femme, nous ne savons pas ce que cela veut dire.

— Ah! ah!

Il lui présenta la main pour l'emmener, sans rien ajouter davantage, et, à dater de ce moment jusqu'à son départ pour Bayonne, il ne la quitta pas une minute, elles ne purent échanger une parole. Il demeura plus sévère encore que de coutume, semblant les observer, ne parlant plus de Michelet, qui se promenait toujours néanmoins, enfin, la maison devenait plus triste que jamais, les domestiques osaient à peine marcher, la mauvaise humeur du maître se rejetait sur tout, on eût dit un sépulcre.

La veille de son voyage, en soupant, il reprit un peu de gaieté. Il fit à sa sœur quelques plaisanteries, et à sa femme quelques caresses fort tendres. Celle-ci, qui l'aimait fort et que sa froideur désolait, en fut joyeuse et les lui rendit de bon cœur. Il souffrit qu'elle chantât plusieurs airs avec son luth et l'encouragea de ses éloges.

— Allons! dit-il, je vois que vous passerez bien votre temps en mon absence et que vous ne vous ennuierez point ensemble. C'est fort heureux, car vous n'aurez aucune compagnie, et les jours sont longs maintenant.

C'était juste le temps que nous étions à Bayonne, attendant le roi, et que mon père avait convoqué la

noblesse, pour lui faire honneur. Tout le pays y venait, beaucoup de gentilshommes et de dames fort bien faites, car il s'en trouve en cette province plus qu'en aucune autre en France, elles ont des airs mutins et rusés dont les hommes raffolent. M. de Cauteretz dit adieu, avec grand désespoir, à sa femme et à sa sœur, recommanda à ses domestiques de leur obéir et de ne les laisser manquer de rien, puis il monta à cheval et partit.

Elles restèrent en haut de la plate-forme à le suivre des yeux, à lui faire des signes en agitant leurs mouchoirs jusqu'à ce qu'il eût disparu bien loin dans cet horizon de terre. Une fois seules, elles parlèrent de ce qui les occupait tant. La comtesse voulait absolument faire venir Michelet, et lui signifier de ne plus penser à sa belle-sœur, que tout était fini entre eux; mademoiselle de Cauteretz ne s'y pouvait résoudre. Elles passèrent ainsi deux jours à batailler. Enfin, après bien des larmes et des soupirs, le troisième elles lui envoyèrent la nourrice avec ordre de venir le soir voir madame la comtesse, qui était malade. Sa belle-sœur se fondait en eau. Quand arriva la nuit, elle lui dit :

— Je me vais enfermer dans ma chambre; sans cela, je ne me tiendrais pas de paraître, et tout serait perdu. Ne m'envoyez pas quérir après qu'il sera parti, je ne sortirai que demain matin; je resterai à prier Dieu dans le jeûne, et j'espère alors réunir mes forces pour entendre ce que vous aurez à m'apprendre. Je désire qu'il vous écoute, pour ma raison et pour mon repos; mais mon cœur tremble rien qu'en y pensant. Je ne veux donc rien savoir aujourd'hui, je n'y suis pas assez préparée, et je sens que j'en mourrais, quoi que vous ayez à me dire.

La pauvre fille ne prévoyait pas les suites de cette

retraite; quand Dieu veut une chose, jusqu'à la plus petite circonstance la fait arriver.

Elles ne soupèrent pas : la comtesse se mit au lit pour la forme; se disant malade, elle envoya demander le médecin du bourg, c'était le moment. Il accourut très-empressé, et ne comptant guère sur ce qui allait lui revenir. La comtesse commença de lui parler de sa sœur et doucement, doucement, le prépara au coup. Cet homme l'aimait par passion, et, lorsqu'il entendit qu'il ne la verrait plus, que tout était fini, il versa quantité de larmes, semblant un crucifié, la suppliant de ne point ordonner cette séparation, et se mettant dans un tel état, qu'elle en eut pitié elle-même et se fit conscience de le désespérer.

On a su tous ces détails par la nourrice, cachée dans le cabinet à côté, et que la frayeur empêcha de paraître.

Il se jeta à genoux devant son lit, prit sa main et la baisa, la suppliant toujours ; et elle était très-émue, car on ne saurait se montrer plus tendre et plus serviable que cette malheureuse femme. A ce même moment le comte entra ; avant qu'ils l'eussent vu, pour ainsi dire, il s'était déjà jeté sur Michelet, son poignard à la main, et lui en perçait le cœur. Celui-ci tomba roide. La comtesse le regarda sans trouver une parole, saisie, blessée, aussi morte que lui.

— Mon ami ! mon ami !...

Ce fut tout ce qu'elle put dire, et s'évanouit.

— Quand elle revint à elle, elle était dans un carrosse bien fermé avec des cadenas, où on ne voyait rien, où mantelets et portières ne pouvaient s'ouvrir : c'était une tombe ambulante. Elle cria, elle appela, nul ne lui répondit; il lui parut cependant que plusieurs chevaux galopaient autour du carrosse. Elle ne com-

prenait rien à cet enlèvement, son idée fut que son mari la faisait partir afin d'agir à sa fantaisie avec sa sœur, et son inquiétude ne connut point de bornes.

— Il la tuera... pensait-elle, il la tuera !

Qu'il pût être le moins du monde question d'elle, et qu'on pût l'accuser, elle n'y songea certainement point. La voiture courait toujours. Elle ne douta pas qu'on prît la poste, car on changeait de chevaux; et, chaque fois qu'on s'arrêta, elle appelait son mari d'un ton lamentable. Rien ne lui répondait.

On ne lui donna pas à manger, elle n'eut signe de vie de rien ni de personne, elle avait faim, elle était épuisée, elle étouffait, bien qu'elle n'eût d'autre vêtement qu'une mante et sa chemise ; enfin, la fatigue l'endormit, et elle tomba sur les coussins du carrosse. Il faisait nuit close lorsqu'on l'en tira à moitié morte. Elle ne reconnut aucun des gens qui l'entouraient et demanda où on la conduisait.

— C'est par ordre de M. le comte, madame.

Elle était à une petite maison fort noire et fort délabrée; une vieille femme et un vieil homme se montraient seuls; le postillon dételait ses chevaux, ni son mari ni autres ne parurent. Elle s'enveloppa dans sa mante et suivit, bien effrayée, les deux vieilles gens. Ils la mirent dans une chambre humide, sale, sans autres meubles qu'un mauvais lit et deux escabelles. Elle supplia qu'on lui fît venir le comte ou quelqu'un ; ils ne répondirent rien et la laissèrent.

Cinq minutes après, une porte dérobée s'ouvrit au fond ; c'était son mari ; elle courut à lui, se jeta à son cou en criant :

— Grâce ! grâce ! — songeant toujours à sa sœur, apparemment.

Il passa son bras sous elle, l'enleva, se mit à courir à

travers un jardin inculte, enclos de haies à demi brisées, en franchit une qui tombait, rentra dans un champ et la déposa au bord d'un trou profond, fraîchement creusé dans la terre. Rien n'était plus sauvage que ce lieu et plus effrayant que la pâleur du comte.

— Écoute, lui dit-il, tu m'as trompé, tu m'as trahi, tu mérites tous les supplices. En vain tu demandes grâce. Tu as vu la punition de ton galant ; je me suis trop pressé, depuis lors j'ai réfléchi ; tu mourras lentement, toi, et ce ne sera pas encore assez de tes souffrances pour payer les miennes.

La malheureuse se récria, protesta, jura, supplia, sans accuser sa sœur, néanmoins; elle n'eût point trahi ce secret pour sauver sa vie ; il n'en tint compte, la lia et commença cette horrible boucherie que j'ai dite. Il la larda par tout le corps, lui coupa les doigts, lui fendit la langue, la perça de cent coups; elle criait à fendre le cœur, mais, comme son sang coulait de ses blessures, elle tomba en faiblesse. Il l'enterra donc alors jusqu'aux aisselles, l'accabla d'injures, lui souhaita de mourir en désespérée et d'être damnée ensuite, bien qu'elle ne l'entendit point, puis il la laissa à cette place et dans cet état, où le lendemain les vieilles gens, qui étaient des fermiers de cette ancienne maison appartenant aux Cauteretz, la trouvèrent et la firent porter au Mont-de-Marsan.

Quant à cet infâme, à ce bourreau, il prit son cheval et erra toute la nuit à l'aventure, puis il retourna à Tosse d'un trait; la bête tomba morte en arrivant. Le logis était sens dessus dessous. Mademoiselle de Cauteretz, à la vue de son amant assassiné, était devenue complétement folle et ne souffrait pas qu'on le lui enlevât. Les domestiques ne savaient que dire et que faire, la disparition d'une de leurs maîtresses (car tout le

monde dormait, hors la nourrice et l'écuyer, son confident, qui l'avait introduit quand il était venu la nuit), la folie de l'autre, cet homme tout sanglant; ils allaient çà et là, courant et ne sachant que faire et que dire. La vue de leur maître les rassura dans le premier moment, mais ils s'en effrayèrent encore davantage lorsqu'ils l'eurent regardé. La nourrice s'arrachait les cheveux en criant à tous les échos ce qu'on ne lui demandait point. Ce qu'elle disait, l'aspect de sa sœur, lui donnèrent des doutes; il l'interrogea, il se rappela les dernières paroles de sa malheureuse femme :

— Ce n'est pas moi, mais je ne puis le dire!

Il rassembla ces circonstances; il vit son crime, et, poussant un grand cri, il courut à l'écurie, prit le premier cheval venu, qu'il monta sans selle, et courut comme un éberlobé droit à la ferme. La main de Dieu le suivait; il tomba dans une fondrière et y resta deux jours à moitié mort, les jambes cassées. Des paysans l'entendirent geindre et le sortirent de là à grande peine.

Sa pauvre femme mourut, sans parler, bien entendu. Mais le bailli de mon père n'eut pas male mort à découvrir le fait. On en parlait sourdement dans le pays; ses vassaux le craignaient, tout agonisant qu'il était; cependant la rumeur se prolongeait, et l'on sut tout. Le bailli en appela à mon père, demandant s'il fallait poursuivre. Le maréchal ne le trouva pas à propos. Mademoiselle de Cauteretz restait folle; le comte, dont le curé s'était emparé, souffrait des maux inouïs, comme une punition méritée, et promit de se jeter, dès qu'il pourrait, dans une religion, et la plus austère, afin d'expier pendant toute sa vie.

On assoupit autant qu'on le put, afin de ne point faire crier après nous, et c'était sagement pensé. Il faut que

l'on respecte les grands investis de la puissance; en eux, on respecte cette puissance même, qui, sans cela, ne devient plus qu'un jouet.

XXX

A Bordeaux, la comtesse de Lauzun, ma tante, amena mademoiselle de Lauzun, sa fille, pour être à la jeune reine. Le roi désirait qu'elle prît des personnes de la première qualité du royaume. Je m'emparai de cette aimable cousine, afin de plaire à son frère, qui l'aimait fort et qui me la recommanda instamment. Elle épousa un an après le comte de Nogent. Ce voyage ne nous était guère commode, nous nous voyions à peine et jamais seuls, M. de Valentinois ne me quittait pas, il faisait la roue près de moi, même aux courses à Vincennes et à Fontainebleau, où il y eut de fort grands festins. Mes amoureux, mes *mourants*, ainsi qu'on disait alors, s'en pâmaient, et je n'y avais que faire. On allait partout faire sa cour et nous assistâmes en manteau à l'entrée de la reine à Paris, qui dura depuis six heures du matin jusqu'à huit heures du soir. Ce fut fort magnifique, mais jamais il ne se vit pareille fatigue.

Le vieux M. de Lorraine obsédait tout le monde. Il souhaitait marier monsieur son neveu, le prince Charles, soit à Mademoiselle, soit à mesdemoiselles ses sœurs, soit à mesdemoiselles de Mancini, qui n'en voulaient point; en attendant, il était, lui, amoureux de la fille d'un apothicaire de chez Mademoiselle, nommée Marianne Pajot, et parlait de l'épouser. Madame en était enragée, la cour entière s'occupait de cela, et les jeunes seigneurs se mirent à tourner autour de Marianne pour démonter son vieux galant. Guiche même s'en voulut

mêler, malgré ses visées sur un gibier de meilleure race, qui commençait à se faire chasser par les amateurs. Quant à Puyguilhem, il ne pensait alors qu'à moi ; il a bien changé depuis.

M. le cardinal s'apprêtait à donner un bal à la reine; mais le feu prit dans la salle où l'on faisait les préparatifs. Il en eut une telle peur, qu'il se fit transporter à Vincennes, où il mourut deux mois après. Il laissa, par son testament, cent mille livres à mon père, dont il fut fort charmé; cela le consola vite de la perte de son grand ami ; il n'en parlait qu'en révérences et avec une figure d'héritier, dont le roi se divertissait infiniment.

M. de Monaco commençait à me tourmenter, en ce temps pour me faire aller en Italie, et moi, je ne m'en souciais point, je le refusais en le rudoyant si bien qu'il en porta plainte au maréchal. Celui-ci, à l'ordinaire, n'en fit que rire, et m'approuva de rester à la cour.

— Vous aurez bien le temps d'y être quand vous régnerez; puisque M. votre père tient encore la place, laissez-la-lui et ne vous en inquiétez pas.

Ce n'était point le compte de mon mari. Je tremblais qu'un jour il ne m'enlevât sans rien dire, et nous en parlions tout le long du jour avec Puyguilhem, dès qu'il pouvait me rencontrer seule. Il était fort question du mariage de Monsieur avec madame Henriette d'Angleterre, que j'avais retrouvée bonne et affable comme en notre enfance.

— Mon cousin me dit un jour : ·

—Il y a moyen de rester, devenez surintendante de la nouvelle Madame.

Ce fut une lumière. Je fis atteler mon carrosse et je me rendis chez la reine d'Angleterre, dont j'invoquai l'ancienne bonté pour moi, en ajoutant que je souhaitais passionnément cette place qui me fixerait près de

la princesse. Elle me promit qu'elle y ferait tous ses efforts, et ajouta :

— Je crois y arriver sans grande peine. La reine mère, je ne sais pourquoi, car elle vous connaît peu, vous tient en grande estime ; Monsieur parle de vous ainsi qu'il ne le fait d'aucune autre ; le roi vous regarde comme fort digne de votre rang ; ma fille vous aime, et tous nous serons flattés de ce que vous demandez à entrer chez elle, c'est beaucoup, une duchesse! De mon temps, à la cour, cela n'eût point été admis; elles étaient si fières avant le cardinal de Richelieu ! Beaucoup vous blâmeront au moins. Y avez-vous réfléchi?

Que m'importaient les blâmes ! je voulais rester.

Je m'en retournais à mon logis, lorsque je trouvai à la porte même du Louvre, où demeurait la reine d'Angleterre, le carrosse de madame de Boisse, qui en descendit sur-le-champ et me vint parler à la portière du mien. Son mari était de la maison de la Force, proche parent de M. de Lauzun, et à cause de cela nous nous voyions quelquefois, bien qu'elle ne me plût pas non plus que ses aventures. Elle avait fait grand bruit sous la Régence, quand elle s'appelait madame de Langey ; elle était, elle, mademoiselle de Courtaumer de Saint-Simon, de Normandie. Le duc de Saint-Simon est leur cadet, quoi qu'il en dise, et cette branche-là vaut mieux que la sienne, à cause des alliances.

Cette aventure est fort difficile à conter, et cependant en ce temps-là, c'était chose reçue en public, dont personne ne s'offusquait, pas même les plus sévères. A présent on devient sérieux, on ne veut pas que les mots suivent les choses, et si ce qu'on m'assurait hier est vrai, si le roi est embrelucoqué de madame de Maintenon, le règne des prudes approche : heureusement je ne le verrai point.

Je n'en vais pas moins vous dire l'histoire de madame de Boisse ; *Honny soit qui mal y pense ;* l'arrêt du Parlement a passé par là.

M. de Langey ne pouvait souffrir ni M. de Courtaumer, oncle et tuteur de sa femme, ni la marquise de la Caze, sa mère, remariée, ni le vieux président Madelaine, son grand-père, et il ne laissait point madame de Langey communiquer avec sa famille autrement qu'à coups de procès; elle était héritière et fort riche. Sa jalousie était extrême ; il la suivait jusqu'au prêche, et roulait des yeux enragés aux bedeaux quand ils touchaient sa chaise en passant. Ils étaient huguenots et il lui donnait à lire les saintes Écritures avec ses commentaires, il en vint même jusqu'à lui proposer de s'enfermer ensemble dans leur appartement, à Courtaumer, et de faire faire un tour par lequel on leur donnerait les choses nécessaires, afin de ne se plus quitter du tout.

La famille eut des soupçons sur cette grande jalousie ; quelques mots échappés à la jeune femme leur firent supposer que ce mariage n'était pas comme les autres, et l'on s'arrangea de manière, en usant de ruse, à la faire venir sans lui chez sa tante, madame Lecoq, pour l'interroger à leur aise. Il en résulta des aveux complets ; M. de Langey n'était pas dans son devoir. Grande rumeur ! Voilà le bonhomme Madeleine révolutionnant sa compagnie sur ce qu'il appelait *les mauvais traitements* du comte, et l'exploit arriva pour la rupture au moment où il s'y attendait le moins.

On échange des factums. La maison de Langey jeta les hauts cris, demanda le congrès en particulier ; on le refuse, et les voilà en visite chez le lieutenant civil, à cause que les parties sont de la religion. Que de cérémonies ! Nous n'avons pas cela à craindre maintenant. Quel que soit son lot, on le garde, en modifiant les conséquences.

Langey était bien fait et de bonne mine. Je tiens ces détails et bien d'autres, que je n'écrirai pas, de mon père qui vit l'aventure d'original. Madame de Franquetot-Carcabu, en voyant Langey au Cours, dit au maréchal :

— Hélas ! à qui se fiera-t-on désormais?

Les harangères et les poissardes l'allèrent attendre à la porte du lieutenant civil.

— Ah ! ma commère, se répétaient-elles, plût à Dieu que j'eusse un mari fait comme cela !

Il eut les femmes pour lui; elles se révoltèrent des façons de la sienne et de ce qu'elle endurait d'humiliations pour arriver à son but. Le lieutenant civil lui fut favorable, et il eût conservé sa femme s'il eût eu l'esprit de ne pas demander le congrès. Il y eut des procédures qui durèrent deux ans ; on ne parlait que de cela partout Paris. Les femmes, même les plus bégueules, s'accoutumèrent à ces discussions, jusqu'à ma mère, la reine des précieuses, qui venait de faire mettre Ninon aux Madelonettes, et qui s'égosillait à défendre M. de Langey. Le maréchal en riait dans les ruelles.

On fit des vers, méchants à la vérité ; les vaudevilles ne chantaient que cette sotte histoire. On appelait Langey le *Marquis de Congrès ;* les laquais se le répétaient les uns aux autres, beaucoup ne le connaissaient que sous ce nom. Madame de Sévigné lui dit un peu gaillardement :

— Pour vous, monsieur, votre procès est dans vos chausses.

Madame de Rambouillet disait aussi :

— Cet homme-là a le courage d'un coq.

Madame de Sévigné ! madame de Rambouillet ! la fine fleur de ces précieuses qu'un mot équivoque faisait évanouir !

Il n'y eut pas jusqu'à Berthod, musicien de la chapelle, qui ne se mêlât d'aboyer. C'était un de ces gens d'Italie que le cardinal Mazarin appela pour jouer les rôles de femmes dans les comédies en musique qu'il faisait jouer. Je vous demande si ce n'est pas la pelle qui se moque du fourgon ! A quoi Langey y répondit, lorsqu'on lui dit cela, avec plus d'esprit qu'il ne lui appartenait :

— Je ne suis point une pelle, et il est un fourgon.

On appelait ces chanteurs des *incommodés*, d'après un mot de madame de Longueville, qui, en entendant une de leurs ariettes, se pencha vers mademoiselle de Seneterre et lui jeta dans l'oreille :

— Mon Dieu ! mademoiselle, que cet incommodé chante bien !

Il en résulta un sobriquet assez drôle. Madame de Motteville avait un frère fort ennuyeux, s'appelant aussi Bertault, et forçant tout le monde à écouter ses vers. On appela Bertault l'*incommode*, et l'autre Berthod l'*incommodé*.

Madame de Langey ne témoigna pas beaucoup de cœur ; elle ne fut nullement touchée des indignités qu'elle eut à souffrir, et jouait aux épingles avec sa cousine. Ni lui ni elle ne voulurent s'accommoder, et le congrès eut lieu ; on ne trouva que blanque, et le mari fut condamné. Les huguenots en furent aussi humiliés que si la religion entière eût été compromise ; quant à madame Lecocq et à sa nièce, elles reçurent les félicitations comme s'il se fût agi de la naissance d'un garçon. Langey alla partout : on en était embarrassé ; il alla même au bal ; ce fut une huée étrange. Il offrit les violons à la Mothe-Argencourt ; il fit la cour à mademoiselle de Marivaux, et finit par épouser mademoiselle de Saint-Geniez, sœur du duc de Navailles, dont il eut deux enfants.

Il fallait une fille pareille pour un pareil homme. Voici un de ses exploits : Elle avait une vieille tante, qui lui refusait son héritage. Elle la força en son château, la mit en prison dans une chambre, où il n'y avait que les quatre murs, sans pain ni eau; puis elle enferma les deux gentilshommes dans une armoire où on a accoutumé, en ce pays, de mettre du salé. Ils y restèrent trois fois vingt-quatre heures sans boire ni manger. On dit que depuis elle a aussi *salé* Langey.

Pour mademoiselle de Courtaumer, elle devint madame de Boisse, comme vous savez, et elle est morte jeune, avec une tiolée d'enfants, c'est-à-dire trois filles vivantes et je ne sais combien de morts. Elle ne se releva point de son ridicule et de ses vilenies. Comme on ne se rend jamais justice, elle s'était inventée de devenir dame d'atours de Madame. C'était pourquoi elle allait chez la reine d'Angleterre et pourquoi elle m'arrêtait au passage pour me demander mon avis.

— Vous êtes la maîtresse, madame, lui répondis-je; pourtant le duché regarde monsieur votre mari; et, pour une duchesse, les atours de Madame sont peu de chose. Permettez-moi de vous saluer.

Il va sans dire que, duchesse ou non, elle fut refusée; elle se fit dévote avant de mourir, et envoya tous ses gens à confesse. Un des cochers ne s'y prêta guère, mais il fallut s'y décider. Son confesseur lui ordonna de jeûner.

— Je ne saurais faire cela, mon père.

— Et pourquoi ?

— Je ne veux point me ruiner; je suis un pauvre homme, j'ai femme et enfants. J'ai vu jeûner monsieur et madame tout le carême : il faut du cotignac, des poires de bon chrétien, du riz, des épinards, des raisins, des figues... C'est trop cher.

On en a bien ri ; on a bien ri aussi d'un mot de mon père, à propos de ce Boisse et de M. de la Guiche. A une chasse du roi, ils aperçurent le cerf avant les autres, et coururent ensemble comme deux fous de ce côté-là. Boisse a une aune de menton, et la Guiche n'en a pas du tout.

— Eh bien, dit le roi, où vont-ils si vite ?

— Sire, M. de Boisse emporte le menton de M. de la Guiche, et la Guiche court après.

— Il est joli, mon père ; je me souviens encore de sa réponse à Michelette Hérault, gouvernante de la guenon, des chiens et des perroquets de la chambre du roi, sous la régence. Elle venait de perdre son mari ; et le maréchal, courtisan de tout et de tous, prit un air triste et lui fit un compliment plein de douleur.

— Hélas ! le pauvre homme... il a bien fait de mourir.

— Le prenez-vous par là, madame Hérault ? — Ma foi, je ne m'en soucie pas plus que vous.

Cela est resté en proverbe, et on le dit encore.

XXXI

Il est à propos maintenant de parler de madame Henriette, qui nous a tous honorés de ses bontés et que j'ai connue mieux que personne. Elle a laissé une réputation toute singulière et toute différente de celle qu'elle se fit d'abord ; je puis dire d'elle ce que j'ai dit du comte de Guiche, qu'elle ne mérite ni l'une ni l'autre.

Dans son enfance et sa première jeunesse, lorsqu'elle était *soufferte* à la cour, sa santé et son humeur s'en ressentirent. Les privations, les humiliations qu'elle supporta outraient justement sa fierté. Elle ne parlait à

qui que ce fût, ne répondait point, semblant plus prête à mordre qu'à sourire. Le roi la détestait, la reine mère la traitait avec hauteur, Monsieur la raillait, Mademoiselle la querellait pour le rang; elle en devint acariâtre et passa pour méchante. Sa beauté, qui l'a rendue si célèbre, n'existait nullement. Maigre à l'excès, sans teint, par cela même sans grâce, sans tournure, sans le moindre charme, on lui disputa jusqu'à ses yeux et à ses cheveux, magnifiquement beaux. On en fit un monstre, elle n'eut pas la permission de danser; c'était à qui se sauverait pour qu'elle ne les priât pas, à commencer par le roi, auquel la reine sa mère devait l'ordonner formellement.

Il disait à Monsieur, lorsque celui-ci insistait pour son mariage :

— Vous êtes donc bien pressé d'épouser des os?

Et cependant, lorsqu'il parlait ainsi, tout était changé dans la princesse. Après la restauration de Charles II, la reine d'Angleterre voulut aller jouir de cet heureux retour, elle emmena madame Henriette, et celle-ci ne fut pas plutôt au milieu d'une cour idolâtre, qu'elle se transforma entièrement. En six mois, elle devint aussi charmante qu'elle l'était peu. Cette enfant gauche, embarrassée, maladroite, parut gracieuse par essence; cette taille de travers ne se redressa point, bien entendu, mais ce défaut semblait un charme de plus. Ses bras longs et maigres s'arrondirent, le visage se fit souriant, frais, ouvert, de jaune et de sournois qu'il était. Les yeux étincelèrent, toute cette personne enfin, que nul ne regardait, qui repoussait les gens, éclipsa les plus grandes beautés et les rendit fades à côté d'elle.

Les seigneurs anglais s'en montrèrent tous passionnés, entre autres le duc de Buckingham, fils de celui qui a été si amoureux de la reine mère au temps de sa

jeunesse. Il faisait publiquement la cour à la princesse royale, sœur aînée de Charles II, mariée à Guillaume de Nassau, prince d'Orange. Celle-ci ne le rebutait pas; mais, quand il vit la princesse Henriette, il ne put tenir contre elle et il en perdit la raison.

Madame était coquette, d'une de ces coquetteries qui se plaisent à exciter les gens pour les désespérer. Elle permit au duc toutes sortes d'entreprises, et elle les autorisa en ne les défendant point. Cela fit le discours de l'Angleterre et de l'Europe, et Monsieur, dont le caractère ne ressemble à personne, loin de s'en alarmer, en tira vanité.

— Eh bien, disait-il au roi, il paraît que mes os sont maintenant bons à ronger, car tout le monde y veut mettre la dent.

Ce qui ne l'empêcha pas d'être par la suite le plus ridicule de tous les jaloux, avec les habitudes qu'il affichait.

Cependant on écrivait d'ici pour presser le mariage, il fallait se décider à partir. Madame m'a souvent répété qu'elle n'en avait nulle envie et que le beau Buckingham lui effleurait le cœur. Il n'est sorte de galanteries qu'il n'inventât, à la mode de son père, jetant l'argent par flots, ne trouvant rien d'assez extravagant pour prouver sa flamme; on ferait un livre de ces amours.

Bien qu'on fût en hiver, Monsieur pressa tellement, qu'il fallut se mettre en route.

Le roi Charles II accompagna la reine, sa mère, jusqu'à une journée de Londres. Buckingham la suivit comme tout le reste de la cour; mais il ne put se résoudre à abandonner la princesse, et demanda la permission de passer en France. Sans bagages, sans équipages d'aucune sorte, il s'embarqua à Portsmouth avec la reine.

Le premier jour tout alla bien; mais le second, le navire fut ensablé, par suite d'un vent contraire, et au plus grand danger de périr. Le duc de Buckingham devint pour ainsi dire fou, l'idée de voir mourir son idole sans rien tenter pour la sauver le rendait furieux, il accusait *et les vents et Neptune*, comme dans les pièces à machines de l'Opéra, et ne parlait rien moins que de traverser le détroit à la nage, la princesse sur son dos. Heureusement l'orage se calma, le péril se dissipa, et l'on put entrer au port, où l'on relâcha de force.

Madame Henriette avait une fièvre violente, elle insista cependant pour se rembarquer; on la transporta au vaisseau, elle n'y fut pas plutôt que la rougeole sortit. La voilà dans un autre péril tout aussi redoutable, où le duc ne pouvait mais, et dont il resta le patient, en donnant le spectacle d'une douleur enragée. Certainement il se fût jeté sur son épée si madame Henriette eût succombé.

Lorsqu'elle se sentit assez bien pour souffrir la mer, on se dirigea sur le Havre, ce fut une autre aventure; il eut des jalousies extravagantes des soins que l'amiral d'Angleterre donnait à la princesse, et il le querella sans aucune raison. Les choses se poussèrent si loin, que la reine envoya Buckingham à Paris, pendant qu'elles se reposaient au Havre, afin de *remplumer* la malade, comme disait mon père.

Nous vîmes ici le duc, dans un état à faire pitié, contant ses soupirs aux échos, au point d'en mettre Monsieur en furie, par la volonté du comte de Guiche, son favori du moment, lequel trouvait insolent, disait-il, qu'un Anglais osât lever les yeux jusqu'à la femme d'un de nos princes, fût-elle cent fois plus sœur de son maître encore.

Lorsqu'ils se rencontraient, c'étaient deux coqs fu-

rieux, ils semblaient prêts à se jeter l'un sur l'autre. Le maréchal en houspillait mon frère de la belle façon, et celui-ci prenait ses airs pointus, en répliquant qu'il était à Monsieur et qu'il ne souffrirait pas qu'on l'insultât.

— Oui, disait mon père, vous ne souffrirez pas qu'il oit... trompé d'une autre façon que de la vôtre.

Enfin elle arriva, cette charmante des charmantes, et révolutionna la cour. A peine était-on remis du mariage de mademoiselle de Mancini avec le connétable Colonne et des cris qu'elle avait poussés en partant. Le roi ne fit rien pour la consoler, au contraire. Il ordonna qu'elle obéît à son oncle, comme s'il était vivant, et la vit s'éloigner avec une indifférence complète. Il nous fallait autre chose maintenant. En ce pays-ci on attend toujours un spectacle quelconque, la faveur, la disgrâce, le bonheur, le malheur, tout est bon, pourvu qu'on voie et que ce soit du nouveau.

Mon frère, on le sait, tenait le haut du pavé, Monsieur l'aima depuis leur enfance, maintenant il en raffolait. Vaniteux et méprisant, Guiche était d'une hauteur insupportable; si j'avais porté le haut-de-chausses, j'aurais eu du plaisir à rabattre cela, je l'avoue. Il était amoureux de madame de Chalais, fille du duc de Marmoutiers, très-aimable, sans être fort belle. Il la cherchait partout; c'était la passion la plus publique et la plus déclarée du monde, si bien qu'on doutait qu'il fût accepté, il y eût mis plus de mystère. Quant à moi, je le croyais assez insolent pour ne se cacher point.

Le duc de Buckingham imagina le premier que madame de Chalais ne le garderait pas longtemps, la jalousie a de si bons yeux! Un soir, chez la princesse d'Angleterre, celle-ci lui dit, en lui montrant la Chalais, que c'était la maîtresse du comte de Guiche. Ils parlaient toujours anglais ensemble.

— Ah! lui répondit-il, elle n'est pas assez aimable pour un pareil seigneur, qui me paraît, malgré que j'en aie, le plus honnête homme de la cour. Je souhaite, madame, que tout le monde ne soit pas de mon avis.

Le pauvre Buckingham devinait juste, Guiche souffla si bien la jalousie à Monsieur, que celui-ci alla trouver la reine mère et demanda qu'on chassât le duc. La reine avait grande complaisance pour M. de Buckingham, en mémoire de son père, qui l'avait tant aimée, et qu'elle fut soupçonnée d'aimer aussi. Elle le défendit de tout son pouvoir; mais Monsieur ne voulut rien entendre, et Buckingham fut obligé de partir un peu plus tard.

Il parut cependant au mariage. On le fit en carême, sans cérémonie, dans la chapelle du palais. J'y assistai en ma qualité de surintendante, à la grande rage de M. de Monaco, et à la grande joie de Lauzun, qui y vint un peu en contrebande, mais qui commençait pourtant déjà à s'approcher du roi insensiblement. Le comte de Guiche et Buckingham se lançaient des regards désolés et furieux. Je crois que, si Monsieur n'eût été une personne royale, ils se fussent jetés sur lui en furie, quittes à se transpercer ensuite.

La nouvelle Madame étonna par son esprit, comme elle étonnait par sa beauté. Jusque-là toujours près de la reine, sa mère, ou de la reine mère de notre sire, elle n'avait rien été par elle-même. Mais aussitôt après son union, elle vint habiter les Tuileries avec Monsieur, pendant que Leurs Majestés allèrent à Fontainebleau. Toute la France alors se trouva chez elle, les hommes ne pensaient qu'à lui faire leur cour, et les femmes à obtenir l'octroiement de son amitié.

Nulle n'y réussit autant que moi, d'abord à cause de la grande habitude, et puis Madame aimait mon frère,

en ce moment, autant que sa coquetterie et sa soif de conquêtes lui permettaient d'aimer quelqu'un, et puis encore Monsieur, toujours poussé par Guiche, se mit à m'aimer, moi, indigne, selon que ses goûts et ses inclinations lui permettaient d'aimer une femme. C'était un drôle de ménage que celui de Monsieur et Madame, allez! et je n'oserais dire, même après ma mort, tout ce que j'en ai vu. Madame de Lafayette, mesdemoiselles de la Trémoille, de Créquy, de Châtillon et de Tonnay-Charente, furent les plus près dans l'intimité de madame Henriette, mais personne n'en sut aussi long que moi sur cela.

Nous restions les après-midi avec Madame, nous avions l'honneur de la suivre au cours; au retour de la promenade, on soupait chez Monsieur; après le souper, les hommes de la cour s'y rendaient, et l'on passait le soir parmi les plaisirs de la comédie, du jeu et des violons. Mon frère ne manquait pas de s'y rendre. Sa familiarité avec Monsieur lui donnait entrée aux heures les plus particulières. Il voyait Madame à tous moments et avec tous ses charmes, Monsieur était assez fou pour les lui faire admirer. Il l'introduisit même un jour à sa toilette, et lui montra ses beaux cheveux, tombant sur ses épaules comme un manteau.

Puyguilhem, au milieu de ces joies, se montrait malheureux. Bien que je l'aimasse fort, nos entrevues étaient rares, et nous ne nous voyions plus qu'à la dérobée. D'abord mes devoirs et mes plaisirs chez Madame, puis M. de Monaco, puis Charny, puis vingt autres, qui ne me quittaient guère, Villeroy, du Lude, Rochefort, et *tutti quanti!* Il était naturellement jaloux, on le sait, et il enrageait de la belle façon, tout en étant bien aise qu'on me trouvât belle! Quant à lui, il ne s'occupait que du roi et de moi. Beaucoup lui je-

taient des regards, beaucoup l'appelaient; il ne songeait qu'à sa faveur et à mon amour. Combien de fois depuis j'ai regretté ce temps où j'en savais si mal jouir!

Un jour, Madame partait pour Fontainebleau le lendemain, afin de rejoindre la reine; j'étais chez moi et j'y avais madame Cornuel, cette robine dont l'esprit était unepuissance. On parlait de cette petite de Turin, qui venait d'épouser la Renouillère, dont elle s'était embrelucoquée, bien qu'il n'eût pas le sou, parce qu'il étalait une manière de train, c'est-à-dire un gentilhomme! ce gentilhomme ne lui coûtait guère à entretenir, ils étaient d'accord entre eux que, quand l'un dînerait, il ne souperait pas, chacun à son tour. Tant il en fut qu'elle l'épousa malgré sa mère. Nous avions aussi parlant de cette belle œuvre, Sapho, mademoiselle de Scudéry, qui ne s'en pouvait taire.

— Ce garçon est un sot, disait-elle; elle lui en donnera à garder.

— Ah bah! répondit madame Cornuel, il s'y fera comme les autres. Les cornes sont comme les dents, elles font du mal à percer, et après on s'en trouve très-bien.

— Madame, reprit mademoiselle de Scudéry d'un air pincé, parlons, s'il vous plaît, de votre procès et de M. de Sainte-Foy, le maître des requêtes.

— Cet homme est un grand fourbe; il s'appelle Sainte-Foy, comme les Blancs-Manteaux qui sont habillés de noir.

— Gagnerez-vous nonobstant?

— Je ne sais; j'ai des protecteurs. Pourtant les plus puissants me manqueront, je le crains. M. de Rohan, surtout, qui ne fait point les choses à propos. Cet homme-là est bien né, mais il a été mal fouetté.

— Il a pourtant aidé la comtesse de Fiesque dans sa dernière affaire au Parlement.

— Je le crois bien; elle dit qu'il n'est pas fou et qu'il parle comme un autre. A la manière de ces gens qui ont mangé de l'ail et qui ne sentent point leurs camarades. Cette pauvre comtesse! elle sera longtemps jolie, elle est salée dans l'extravagance, comme les conserves dans du vinaigre.

— Ne vîtes-vous point hier chez Madame les beaux diamants de madame de Lyonne? Elle s'obstine à rester jeune, et nos pères disent qu'elle ne l'est plus depuis longtemps.

— M. le maréchal en sait quelque chose, madame; mais pour M. le comte de Guiche et les seigneurs de son âge, ses diamants sont du lard dans la souricière.

— Nous allons recevoir cela à Fontainebleau.

— Madame, vous y allez donc?

— Oui, madame, et vous?

— Madame, je n'ai point l'honneur d'être de la cour, et puis je déteste la route de Fontainebleau, depuis le jour où les voleurs m'y arrêtèrent et me mirent la main sur la gorge. « Vous n'avez que faire là, leur dis-je; je n'ai ni perles ni... le reste. » Ils ne m'en firent pas moins une grande peur.

Mademoiselle de Scudéry et madame de Cornuel se détestaient. Celle-ci ne pouvait pardonner à Sapho de l'avoir mise dans les romans sous le nom de Zénocrite; elle s'en était amèrement plainte, et l'autre lui avait répondu de son ton de prédicateur de façon à la mécontenter encore : mademoiselle de Scudéry était laide et très-noire; aussi madame Cornuel, pour se venger, disait-elle :

— La Providence paraît en ce que Dieu fait suer de l'encre à mademoiselle de Scudéry, qui barbouille tant de cet honnête papier, qui n'en peut mais!

Elles se harpignaient sans cesse, et c'était grande

fête de les avoir ensemble. Cela m'arrivait souvent. Je me rappelle ce jour, à cause de ce qui survint. Pendant qu'elles étaient là, Puyguilhem entra par chez moi, et Guiche par chez M. de Monaco. Ils tournèrent jusqu'à ce que tous deux, en grand mystère, ils fussent venus me dire à l'oreille, se cachant l'un de l'autre et très-tragiquement :

— Il faut que je vous parle à l'instant, et *seule*. Renvoyez ces vieilles folles.

J'étais fort embarrassée pour les satisfaire, vous en conviendrez.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

PRÉFACE..... 1
CHAPITRE I..... 27
— II..... 33
— III..... 42
— IV..... 56
— V..... 70
— VI..... 84
— VII..... 98
— VIII..... 106
— IX..... 114
— X..... 121
— XI..... 129
— XII..... 137
— XIII..... 145
— XIV..... 152
— XV..... 161
— XVI..... 168
— XVII..... 176
— XVIII..... 183
— XIX..... 192
— XX..... 200
— XXI..... 208
— XXII..... 215
— XXIII..... 223
— XXIV..... 231
— XXV..... 238
— XXVI..... 246
— XXVII..... 253
— XXVIII..... 260
— XXIX..... 275
— XXX..... 307
— XXXI..... 314

FIN DE LA TABLE DU TOME PREMIER.

CORBEIL, typogr. et stér. de CRÉTÉ.

LA

PRINCESSE DE MONACO

— VIE ET AVENTURES —

RECUEILLIES PAR

ALEXANDRE DUMAS

DEUXIÈME SÉRIE

2ᵉ. Série

PARIS

MICHEL LEVY FRÈRES, LIBRAIRES ÉDITEURS

RUE VIVIENNE, 2 BIS, ET BOULEVARD DES ITALIENS, 5

A LA LIBRAIRIE NOUVELLE

1865

Tous droits reservés

Gud
Fr 843.9
100810

LA PRINCESSE DE MONACO

VIE ET AVENTURES

Renvoyer mes deux vieilles folles, ce n'était pas difficile; mais leur parler à chacun en particulier et tout de suite, je ne savais comment m'y prendre. J'y réfléchissais à part moi et je me décidais à me débarrasser de mon frère, lorsque M. de Monaco entra, et pour la première, pour la seule fois de sa vie peut-être, il sut faire quelque chose à propos. Son air mystérieux chassa Sapho et Zénocrite, ensuite il emmena Guiche avec lui, en parlant de je ne sais quel procès qu'il s'était mis en tête d'intenter à M. de Martignon. Nous restâmes seuls, Puyguilhem et moi; mon frère me cria en sortant :

— Je reviens !

La porte fermée, mon cousin s'approcha et, me prenant la main entre les siennes, il me la serra à me faire crier :

— Il faut me répondre et franchement, ajouta-t-il à cet exorde.

— A quoi? Vous me faites horriblement mal, monsieur.

— Qui choisirez-vous du roi ou de Monsieur?

— Pourquoi faire ?

Les yeux lui sortaient de la tête, mon étonnement, qu'il prenait pour de la dissimulation, lui donnait plus de colère.

— Comment ! pourquoi faire ? Qu'est-ce qu'une jeune et belle dame comme vous peut faire de princes jeunes et beaux comme eux ?

— Ce que je n'ai jamais songé à en faire assurément.

— Vous vous jouez de moi, madame, vous me rendez la risée de la cour, vous me forcerez à manquer de respect... Je ne me connais plus.

— Je le vois bien, et vous cessez de me connaître aussi, ce me semble. S'il vous déplaisait de vous expliquer mieux, de me dire tranquillement ce qui en est, nous finirons peut-être par nous entendre.

— Ah ! s'écria-t-il, vous ne m'aimez plus.

C'était profondément injuste, j'eus d'abord envie de me fâcher, et puis, au contraire, je fus bien aise.

— Je ne sais ce que vous voulez dire, je ne vous ai jamais tant aimé.

— Et vos amants ?

— Que vous importe ! Ils me trouvent belle, et c'est là tout le secret, je ne leur ai jamais permis d'aller plus loin.

— Mais ces deux-là !

— Lesquels ?

— Le roi ! Monsieur !

— J'ignore ce que cela signifie.

— Ne mentez pas, je vous en conjure. Je vais tâcher, moi, de parler avec calme. Monsieur vous aime.

— Vous ne connaissez pas Monsieur, il n'aime personne. Il n'aimera surtout jamais une femme. Il voit en nous des êtres plus jolis que lui, à la peau plus douce, plus fine, plus blanche, des rivales en ajustements, en pierreries, en tout ce qui l'occupe uniquement. Il

cause avec moi, parce que j'entends mieux qu'une autre et la parure et les joyaux, parce que j'écoute sans l'interrompre ses plaintes sur Madame, parce que je ris quand il a envie de faire rire et que je cause sérieusement de bagatelles. Mais de l'amour ! de l'amour avec Philippe d'Orléans ! Il n'aura des maîtresses qu'en peinture, je vous en réponds.

— Alors ce sera le roi.

— Le roi, qui ne me regarde pas, qui me salue juste, lorsqu'il y est obligé, pour ne point manquer au nom que je porte ! Le roi, qui ne se doute pas si je suis brune ou blonde. Allons, mon cher Puyguilhem, décidément vous êtes fou.

— Je ne suis point fou ; je sais ce que j'ai entendu moi-même à Fontainebleau avant-hier. Sa Majesté interrogeait madame Colbert sur plusieurs dames avec un intérêt très-marqué, vous avez été la première. « Quel est son âge ? — A-t-elle de l'esprit ? — Elle ne peut aimer M. de Valentinois ? — Quelle est son humeur ? — Elle est fort belle. — Elle danse bien. — Madame la va conduire avec elle, je suppose ? » Que pensez-vous de ces questions ?

— Que Sa Majesté n'avait apparemment rien à dire à madame Colbert, et qu'elle s'était informée de moi, faute de mieux.

Je ne pus m'empêcher de rougir, et ma vanité se trouva agréablement chatouillée. La jalousie est maladroite. Est-ce qu'il aurait dû me raconter cela ! Les hommes ordinaires on peut ne les point écouter, mais un roi qui parle a la voix bien haute. Puyguilhem s'en aperçut, et ne retint plus sa colère. Il me traita de Turc à More, au point de m'embarrasser, et finit par *me défendre* le voyage de Fontainebleau. Jamais il ne fut homme plus dominant et plus despote ; il a été ainsi avec tout le monde, même avec le roi ; aussi il est à Pi-

gnerol et il y restera, ainsi qu'il l'a dit en y entrant, *in secula seculorum*.

Je me révoltai, car je ne suis point patiente. Nous eûmes une vive discussion, et, comme je lui objectais ma charge, M. de Monaco, Madame, et le reste, il me répondit fort honnêtement que j'étais libre de les envoyer par-dessus les moulins.

Malgré ma mauvaise humeur, je ne pus m'empêcher d'en rire. Jeter par-dessus les moulins mon mari, la surintendance de la maison de Madame, parce que le roi avait dit trois mots de moi à madame Colbert, et que Monsieur prenait l'air de me conter des galanteries! J'allais essayer quelques raisons, lorsque nous entendîmes Guiche qui revenait.

— Arrangez-vous comme il vous plaira, me dit très-vite mon cousin; mais si vous allez à Fontainebleau, j'éclate, et, ma foi! gare la Bastille et le couvent, cela dépend de vous.

Mon frère entra, aussi empressé que Puyguilhem. Il s'aperçut de la querelle; mais il ne voyait que ce qu'il voulait voir et ne parlait jamais de ce qu'il voyait. Il plaisanta aigrement, suivant sa manière, puis tout à coup, haussant le ton:

— Puyguilhem, allez un peu faire la cour à mademoiselle de Tonnay-Charente, s'il vous plaît, j'ai besoin de parler à ma sœur.

— A mademoiselle de Tonnay-Charente! Pourquoi elle plutôt qu'une autre?

— Parce qu'elle est plus jolie, parce qu'elle lui plaît infiniment, et que je ne l'en crois pas mal traité.

— Vraiment! il compte l'épouser, peut-être?

— Madame, je ne me marie pas ainsi. Un astrologue, c'est-à-dire une sorcière de nos montagnes, m'a prédit que ma fortune ou ma ruine se feraient par un mariage. M. de Mortemart est fort riche, fort grand seigneur,

mais ce n'est pas encore assez haut pour moi. D'ailleurs, mademoiselle de Tonnay-Charente est courtisée par le marquis de Montespan, quasi notre voisin ; je n'irais pas sur ses brisées.

— Enfin, monsieur, je ne vous impose personne; pourtant je voudrais vous voir occuper ailleurs, pour une heure au moins.

— Puyguilhem ne se le fit pas répéter ; mais, pour s'enfuir *en* Parthe, ainsi que le dit M. Corneille, il me lança comme adieu ces mots :

— Vous êtes réellement trop incommodée, madame la duchesse, et vous ne pouvez être demain du voyage de Fontainebleau.

Aussitôt qu'il eut disparu, Guiche se récria.

— Comment ! vous n'irez pas à Fontainebleau? J'espère qu'il se trompe, et que vous y triompherez, au contraire.

— Je ne sais, repris-je comme une sotte lâche que j'étais ; je ne me sens pas bien, en effet.

— Ne pas aller à Fontainebleau ! mais c'est impossible, ma sœur, c'est impossible de toutes les manières. Madame a besoin de vous, et moi je vous conjure de n'y point manquer, si vous m'aimez seulement un peu.

— Et pourquoi, s'il vous plaît?

— Ma sœur, voulez-vous me rendre un grand, un très-grand service?

— De tout mon cœur.

— Écoutez-moi donc, alors. Non-seulement il faut aller demain à Fontainebleau, mais il faut vous y conduire d'une certaine façon.

— Quelle est cette certaine façon?

— Monsieur vous aime.

— Allons donc ! Quelle folie !

— Monsieur vous aime, vous dis-je. Il vous aime,

parce que je le veux. Il vous aimera bien davantage lorsque cela sera nécessaire à mes intérêts.

— Je n'ai aucun intérêt à être aimée de Monsieur.

— Vous peut-être ! mais moi....

— Vous !

— Oui, moi. Et, pour ce même intérêt, si vous êtes une bonne sœur, il faudra... il faudra...

— Achevez.

— Il faudra aimer Monsieur vous-même, ou du moins en faire assez le semblant pour l'occuper.

— Il vous ennuie donc, que vous cherchez à vous en décharger sur moi ?

— Mon Dieu, ma sœur, qu'ai-je besoin de vous en dire davantage ? Je vous croyais plus habile. Et d'ailleurs, qu'est-ce que cela vous fait ? Je ne vous demande, après tout, rien de bien pénible, rien en dehors du devoir. Monsieur a de l'esprit, Monsieur est bien fait, Monsieur est aussi futile que la femme la plus futile de France ; il n'est point méchant, il aime à rire, attirez-le à vous, tâchez qu'il ne s'occupe que de vous, et vous me rendrez le plus heureux du monde.

— Vous êtes donc bien amoureux de Madame ?

— Vous êtes une curieuse, madame la duchesse.

— Eh bien ! franchement, je ne serais pas fâchée d'assister à cela. Je vous défie de vous en tirer tous les deux. Vous visiterez les quatre coins de la carte du Tendre et vous ne serez pas plus avancés en ce pays-là qu'en celui-ci. Vous n'avez pourtant pas, comme l'illustre Sapho qui sort d'ici, pris pour fille suivante *la demoiselle Modestie ;* vous ne placerez jamais vos fonds *à la banque d'Estime ;* mais si vous trouvez moyen de découvrir quelque nouveau village en cette contrée, vous n'aurez garde de le laisser à l'écart. Ah ! mon cher frère, vous ne connaissez pas Madame. Si vous l'aimiez, et au cas où elle vous *réciproquerait*, comme disait cette dia-

blesse, c'est qu'elle ne vous connaîtrait guère non plus.

— Ce sont là nos affaires, et non les vôtres; soyez seulement bonne sœur, et le reste ira de soi-même.

— Hélas ! monsieur, je suis fâchée de vous refuser !

— Pourquoi me refuser?

— Parce que je ne suis pas libre de faire autrement : M. de Valentinois m'emmènerait.

— Il ne vous emmènera pas, nous le lui ferons défendre.

— Malgré cela, je ne saurais.

— Ma petite sœur, s'agit-il donc de quelque galant?

— Quand cela serait ! Vous en voulez donner un à Son Altesse royale, je ne saurais faire mieux qu'elle.

— Mon Dieu ! je ne me mêle pas de vos amours, ma chère duchesse, M. de Valentinois ne le permettrait pas ; il est gardien de ses trésors, maintenant, et nous n'avons plus que le droit de conseil. Allez à Fontainebleau, soyez belle, soyez ajustée, qu'on vous remarque et que je puisse vous voir satisfaite, je n'en demande pas davantage.

M. de Monaco ouvrit la porte et allongea la tête pour regarder qui était là ; il n'en fait jamais d'autres ; il semble qu'il n'y ait point de laquais dans sa maison et qu'il soit obligé de se chausser lui-même.

Il entra de son pas d'éléphant.

— Madame, j'ai rencontré M. de Puyguilhem sur le degré, il m'a appris que vous renonciez au voyage.

— Je me sens fort incommodée, monsieur.

— J'en suis fâché, madame, il faut tâcher de vous porter mieux ; j'ai besoin que vous alliez à la cour, ne fût-ce que pour une semaine, et vous me semblez disposée à garder le logis.

— Ne puis-je me reposer un peu?

— Vous reposer, madame ! vous vous reposerez dans le carrosse, Madame vous permettra de prendre le vôtre

pour cette fois. Pourtant, il ne serait guère honnête de céder votre place dans le sien, songez-y. Vous avez voulu vous mettre chez elle, au lieu de venir commander chez vous, ce n'est pas moi qui vous y ai forcée, vous ne me refuserez pas votre crédit, lorsque j'ai nécessité d'en user?

— Vous entendez, ma sœur?

— Je sais que le roi s'est enquis de vous, je sais qu'il vous a distinguée, je sais qu'il ne vous refusera point ce que vous lui demanderez, et qu'il s'agit d'une chose importante pour notre maison.

— Allons! pensai-je, ils ont tous gagé que je n'en sortirais pas nette. Que faut-il demander?

— L'annexe au duché de Valentinois, de la terre de Cressé, donnée à madame Diane de Poitiers par le roi Henri II, et qu'on nous a retirée lors de nos lettres-patentes. Nous la rêvons, mon père et moi, depuis tant d'années!

— Ah! vous voulez la terre de madame Diane! repris-je en souriant, et que diriez-vous, monsieur, si, avec sa terre, je prenais aussi sa place?

— Sa place! Laquelle, s'il vous plaît?

— Celle de maîtresse du roi, qui me trouve belle, qui parle de moi, et auquel vous m'adressez si bien.

M. de Valentinois me regarda, tout étonné de cette conséquence. Il hésita un peu, ensuite il reprit plus fermement:

— Madame, nous partirons demain pour Fontainebleau.

II

J'étais fort tourmentée au sujet de Puyguilhem, je ne savais réellement pas quelle figure il me ferait à Fon-

tainebleau; je craignais ses brusqueries, et l'avenir a prouvé que j'avais grandement raison de les craindre. Je montai dans le carrosse avec Monsieur et Madame, très-inquiète de mon arrivée et de ce qu'il allait me dire en public; cela ne l'arrêtait point.

Nous arrivâmes aux flambeaux. Le roi et les courtisans vinrent au-devant de Madame, ce qui formait une superbe cavalcade; il faisait le plus beau temps du monde; on avait servi le souper dans l'appartement de la reine mère, les portes ouvertes et le parterre embaumant, je vous assure que c'était fort propre. J'aperçus dans la foule le visage de Lauzun, pâle et courroucé. Comme j'étais à la table de Leurs Majestés, il n'approchait pas. Je ne servais pas Madame, le roi avait décidé que la reine serait servie par sa dame d'honneur, et les Filles de France par les filles; d'ailleurs ma place de surintendante était au-dessus de la dame d'honneur, et je n'aurais point consenti à donner la serviette. Madame Henriette a été la première Madame qui ait eu une surintendante, en sa qualité de fille de roi et aussi de petite-fille de France, la reine sa mère étant fille de notre bon roi Henri IV. Il est digne de remarque que cette grande reine d'Angleterre a eu son mari décapité par ses sujets rebelles, et son père assassiné par Ravaillac. Elle est bien heureuse de n'avoir pas vu mourir sa fille empoisonnée par cet exécrable chevalier de Lorraine, qui eût dû périr sur l'échafaud. Cette race royale des Stuarts est marquée d'un sceau fatal.

On se retira tard, malgré la fatigue de la journée. Monsieur ne me quitta pas, et Madame ne s'occupa que du roi, lequel ne s'occupa que d'elle. C'était pitié de voir la mine de mon frère d'un côté et celle de Lauzun de l'autre. L'un sérieux, rongeant ses lèvres, l'autre piteux et pleurant à moitié. Mon frère n'a jamais su se dominer en rien, par une faiblesse dans les nerfs, il

n'avait pas une impression un peu forte sans pleurer. A l'armée, où il était fort brave, il était rare qu'on ne lui vît pas une larme. Je rentrai dans l'appartement qu'on m'avait donné, et M. de Monaco s'en alla jouer le reste de la nuit chez la comtesse de Soissons, où ils restèrent à perdre des sommes folles.

Je n'étais pas encore couchée, lorsque Blondeau me vint trouver dans le cabinet de ma toilette, et me dit que Puyguilhem était là, insistant pour me parler absolument.

— J'ai eu beau dire que madame quittait ses hardes, il m'a répondu qu'il voulait la voir, et madame sait bien que lorsque M. le comte veut...

— Qu'il entre dans ma chambre, restez aux alentours, afin d'écarter les gens, et prévenez-moi si M. de Valentinois arrivait.

J'étais en craintes, je l'avoue. Je passai chez moi presque tremblante. Il vint à moi, me prit les deux mains, sans me faire de mal, cette fois, et me regarda quelques minutes en silence, bien fixement :

— Vous me mettez au supplice, ma cousine, dit-il ; vous voulez que je me livre à quelque extravagance. Ne pouviez-vous rester à Paris ? Ne pouviez-vous être malade ?

— M. de Valentinois ne le veut point.

— Ne pouviez-vous parler à Monsieur de telle sorte qu'il ne continuât pas son manége ?

— M. le comte de Guiche en ordonne autrement.

— Ne pouviez-vous, au moins, vous montrer moins avenante, moins affable, moins coquette, s'il faut le dire, et ne pas attirer après vous cette foule de mouches bourdonnant et brillant à votre suite?

— M. le comte de Puyguilhem ne me le pardonnerait pas.

— Comment ! s'écria-t-il en furie, je ne vous le par-

donnerais pas, moi qui enrage de vous voir ainsi !

— Si j'étais moins suivie, c'est que l'on me trouverait moins belle, c'est que personne ne vous disputerait votre maîtresse, et vous cesseriez de m'aimer, je vous en réponds. Vous m'en voudriez bien fort de ma retenue.

— Raisonnement de votre frère de Guiche, sophistication à perte de vue, à laquelle je ne me laisserai pas prendre. *Je ne veux pas*, entendez-vous, je ne veux pas souffrir ces façons de faire. Je vous aime pour moi tout seul, et ni roi ni princes ne partageront ce qui est à moi.

— Allors, nous allons rompre avec Madame, n'est-ce pas? quitter cette place que j'ai obtenue à si grande peine?

— Certainement, qu'avez-vous besoin, madame la duchesse, d'être domestique chez madame Henriette? Vous êtes assez grande dame pour être servie sans servir les autres.

— Faisons donc nos paquets et partons pour Monaco; c'est là qu'on me servira bien et que j'aurai un trône tout à mon aise. Par exemple, M. de Puyguilhem ne me verra plus; M. de Puyguilhem ne sera plus maître de me dicter ses ordres. J'aurai près de moi des gens de qualité fort honnêtes, assure-t-on; il me sera facile de choisir une distraction, sans compter les cours d'Italie, que l'on me propose de visiter.

Il écumait et mordait ses lèvres, selon son habitude en pareil cas.

— Vous me rendrez fou.

— Choisissez.

Nous eûmes ainsi une longue lutte, qui se termina le mieux du monde : par une de ces heures qu'il savait occuper de façon à faire oublier le reste. Il n'est point d'homme plus agréable et plus attachant; Mademoiselle,

madame de Montespan et mille autres le savent bien. Notre attachement fut pendant des années tel que je viens de vous le montrer : un combat perpétuel entre sa jalousie, son despotisme et les nécessités indispensables du nom que je porte, de ma famille, de tout ce qui m'entoure, et notre amour mutuel. Il me dominait en dépit de tout; il me tourmentait de toutes les manières. J'essayais en vain de me révolter, de le fuir; bien plus, de chercher ailleurs les distractions qui me détacheraient de lui, je suis revenue, j'ai tout pardonné; je l'aime même aujourd'hui, où sa dureté et son ingratitude ont passé les bornes. Hélas! je n'ai pas longtemps à l'aimer, et je ne regrette la vie que pour lui.

Nous eûmes quelques jours de trêve après cette scène. La cour entière fut occupée de la nouvelle attitude du roi près de Madame. Il connaissait, en la voyant de plus près, combien il avait été injuste en ne la trouvant pas la plus belle personne de l'univers. Il s'attachait à elle de plus en plus; elle était la véritable reine; elle disposait de toutes les parties de divertissements; elles se faisaient pour elle, et le roi n'y avait de plaisir que par celui qu'elle en recevait.

J'étais donc agréablement placée, je voyais tout, je savais tout, j'étais de tout. En dépit de Puyguilhem et de sa jalousie, le roi et monsieur me traitaient de façon à créer bien des envieux; cela ne manqua point. On essaya de me brouiller avec Madame, et cette princesse me le vint dire sur-le-champ, en m'assurant que tout serait inutile, et qu'elle n'écoutait rien.

C'était dans le milieu de l'été; Madame s'allait baigner tous les jours et nous avec elle. Nous partions en carrosse, à cause de la chaleur. Nous restions assez longtemps dans l'eau, la princesse aimait ce rafraîchissement. Nous revenions ensuite à cheval avec les dames, habillées galamment, mille plumes au chapeau, accom-

pagnées du roi et de la jeunesse de la cour. Après souper, on montait dans les calèches, et, au bruit des violons, on s'allait promener une partie de la nuit autour du canal.

Un soir, nous rentrions, ou plutôt un matin, j'eus l'honneur de suivre la princesse jusque dans sa chambre du lit; comme je m'en allais, elle fit deux pas vers moi, et me demanda si j'avais envie de dormir.

— Pas le moins du monde, madame.

— Eh bien! que diriez-vous d'un tour de parc toutes les deux, pour bien causer? Le temps est superbe, j'ai envie d'un bouquet de roses, allons le cueillir!

— Mais, madame...

— Qui le saura? Ils dorment tous, depuis le roi jusqu'au marmiton, excepté les amoureux, cependant, qui ne dorment point.

— A ce compte-là, madame, le roi ne dormirait guère.

Madame rougit un peu et ne répondit pas. Elle appela sa femme de chambre anglaise, la mieux dans ses confidences, et se fit donner une mante; elle ordonna qu'on m'en jetât une sur ma toilette, déjà un peu chiffonnée par la promenade, et, me montrant la vaste étendue du parc et de la forêt devant nous :

— Allons, duchesse, ce sera charmant. Mary, ajouta-t-elle, enferme-toi ici et n'ouvre qu'à nous. Si Monsieur vient céans, ne fais pas mine d'entendre, laisse-le frapper; sa patience n'est pas longue, il s'en ira. Pour tous les autres, je dors, fût-ce les reines.

Elle sortit, riant en vraie enfant, bien enveloppée, se croyant méconnaissable et s'apprêtant, en cas de rencontre, à se donner comme une femme de service en bonne fortune. Nos coiffes, très-amples et très-faibles, appartenant à Mary, pouvaient tromper au premier coup d'œil, mais il ne fallait voir ni la chaussure ni les

broderies de la robe. Nous ne trouvâmes personne par les montées, ce qui fut un vrai coup du sort, et nous arrivâmes sans événement dans le parc. La princesse sautait comme une petite fille en riant de joie. Elle me voulut faire courir ; mais j'avais grand'peur d'être vue, et je l'entraînai le plus tôt possible vers le couvert. Elle se calma tout à coup.

— Duchesse, me dit-elle, je ne suis pas venue ici pour danser, au moins.

— Je m'en doute, madame, malgré les apparences. Il y a tant à admirer en ce beau lieu, et cette lune a des rayons si brillants ce soir !

— Les beaux lieux et la lune ne gâteront rien, mais nous causerons, s'il vous plaît.

— Tout autant que Votre Altesse le désirera.

— Dites-moi, madame de Valentinois, et bien franchement, m'aimez-vous?

— Je crois cette question inutile, madame. Avant d'être madame de Valentinois, j'étais mademoiselle de Gramont, et la princesse Henriette d'Angleterre daignait m'appeler sa sœur et son amie.

— On change quelquefois en vieillissant.

— Vous ai-je donné sujet de le croire ?

— Non, je ne puis dire cela ; mais, en la condition où je suis, on craint toujours d'être trompée.

— Madame, je ne demande rien à Son Altesse royale, c'est elle qui veut bien....

— Je vous crois donc, alors, et nous allons nous faire une promesse.

— Laquelle? je m'y soumets d'avance.

— Confiance entière, absolue. Je vous dirai tout ; vous ne me cacherez rien.

— Je le jure.

— Nous commencerons à présent, tout à l'heure. Je vous conterai ce que vous me conteriez vous-même,

pour vous mettre à votre aise, et puis je vous ouvrirai mon cœur. A nous deux ensuite nous ferons merveille. Avouez-moi que vous aimez M. de Puyguilhem, madame la duchesse.

Je ne songeai point à le cacher; c'était pour moi chose si naturelle ; c'était une vérité si bien entrée dans ma vie, je répondis simplement :

— Oui, madame.

— Le maréchal, M. de Guiche, connaissent-ils cet amour?

— Le maréchal, certainement; quant à mon frère, il ne m'en a jamais parlé, mais il doit le savoir.

— Et M. le duc de Valentinois?

— Doux Sauveur ! madame, il ne s'en doute pas.

— Tant mieux. Maintenant, dites encore, M. de Puyguilhem est ambitieux; il veut plaire au roi?

— Avant toutes choses, madame.

— Je m'en charge. Le roi l'aimera et il deviendra son favori avant la fin du voyage, vous pouvez le lui dire de ma part. Seulement qu'il n'en parle pas encore; laissez le temps passer et ne donnez pas l'éveil aux envieux.

— Que de bontés Votre Altesse royale a pour moi !

— C'est pour vous, en effet, ma belle, car M. de Puyguilhem ne me plaît point. Il n'est pas beau, pardonnez-moi mon mauvais jugement; il n'est pas bon; son regard gronde sans cesse comme un tonnerre lointain; enfin ce petit homme-là n'est point de mon goût, et j'ai idée que vous n'en serez pas longtemps contente.

— Hélas ! madame, c'est bien possible.

— A votre place, j'aimerais mieux Charny, j'aimerais mieux le chevalier Duplessis, j'aimerais mieux... oui, j'aimerais mieux... Monsieur lui-même.

— Ah ! cependant, madame, pour ce qui est de Monsieur... il me semble que...

— Que je ne l'aime guère, n'est-ce pas? Aussi je dis : A votre place, non pas à la mienne, je n'aime pas Monsieur, c'est vrai, mais Monsieur ne m'aime point, partant quitte, au lieu que vous !...

— Monsieur croit peut-être qu'il me fait l'honneur de m'aimer, c'est possible; quant à moi, je suis assurée qu'il se trompe.

— Vous pourriez avoir raison.

— Monsieur ressemble trop à une femme; il a trop des mêmes goûts que nous, pour pouvoir être jamais amoureux. Ce qui lui plaît dans celle qu'il appelle sa maîtresse, ce sont des atours à chiffonner, ce sont des pierreries à placer, ce sont des points de Venise à toucher et des brocarts à frôler en passant. La plus belle personne de la terre qui ne serait point ajustée lui ferait l'effet d'une buse, tandis que la buse sera pour lui la plus belle personne de la terre si elle suit la dernière mode, si elle porte des perles, des rubans et des satins.

— J'en suis aussi sûre que vous; eh bien! duchesse, me blâmeriez-vous de ne pouvoir supporter un pareil homme.

— Je n'en ai ni le droit ni la volonté.

— Me blâmeriez-vous?... mais il faut reprendre les choses de plus loin. Il faut tenir l'engagement que j'ai pris et vous révéler mes pensées. Cela ne me coûtera pas beaucoup, vous avez tant d'esprit!

Pourvu que vous soyez sincère.

— Madame, encore un coup, je supplie Votre Altesse royale de ne me rien apprendre.

— J'en serais plus fâchée que vous; j'ai trop besoin de parler.

III

— J'écoute, madame.

— Apprenez donc, avant tout, que la reine-mère est jalouse de moi.

— La reine mère?

— Oui, elle-même. Elle m'a envoyé ce matin l'abbé de Montaigu, avec la mission de me parler sévèrement.

— Pourquoi?

— Depuis que je suis ici, le roi ne me quitte pas, le roi ne va plus chez elle; le roi vient avec moi par les chemins, à la chasse, sur la rivière, il ne se plaît qu'en ma compagnie, je l'ai ravi même à la jeune reine, dont la grossesse ne lui permet pas d'être des nôtres et qu'il laisse parfaitement au logis.

— C'est vrai.

— La reine mère est malade, elle est dévote, elle fuit les plaisirs et voudrait que son royal fils eût les mêmes idées. Il en est fort loin, car il ne songe au contraire qu'à se divertir et à rendre sa cour la plus brillante du monde. La reine mère est abandonnée dans son oratoire, et la jeune reine avec ses femmes espagnoles. Ce n'est point leur compte.

— Je le comprends.

— Ma belle-mère pense qu'en me retenant auprès d'elle, on y retiendra le roi, qu'en m'engageant à rester sous sa tutelle, le roi et Monsieur y seront également. La mort de M. le cardinal a apporté beaucoup de tristesse dans la vie de ma belle-mère, elle l'aimait plus que de raison, cet Italien, qu'en pensez-vous?

Je me rappelai le pauvre Philippe et ce que j'avais vu

dans mon enfance, il me sembla que Madame disait vrai, mais je me tus, malgré nos conventions.

— M. de Mazarin était fort bien fait du temps du feu roi, répliquai-je, mon père me l'a assuré, du moins.

— Quoi qu'il en soit, l'abbé de Montaigu est venu ce matin, de l'air sucré que vous savez. Ma chère, il m'a représenté que nous étions bien jeunes, le roi et moi, pour courir ainsi partout ensemble, sans autre escorte qu'une folle jeunesse, à qui souvent le respect interdit de nous approcher; c'est un tête-à-tête public. Monsieur en pourrait prendre de l'ombrage, et les médisants en jaseraient. Le seul moyen d'empêcher ces deux choses, c'est de nous tenir le plus possible auprès de la reine mère, de ne point la quitter, de nous contenter des amusements sérieux auxquels notre rang nous condamne. Alors, la cour reprendra sa dignité, et nous serons, le roi et moi, des personnes accomplies.

— Et qu'a répondu Votre Altesse royale?

— J'ai répondu sans détour que, depuis mon enfance, j'avais souffert, que j'étais lasse de l'ennui et de la contrainte essuyés auprès de la reine ma mère, que je ne céderais jamais plus à une autorité pareille, maintenant que je m'y pouvais soustraire. J'ai ajouté que les bontés du roi m'étaient trop précieuses pour y renoncer, et que je ne souffrirais pas qu'on me les enlevât. J'assurai, à cela près, Sa Majesté, de mon respectueux attachement et de mon obéissance. Je ne puis oublier le Louvre, le temps de la Fronde, la maladie que j'y ai gagnée à force de misère, et comment la fille et la petite-fille de Henri IV ont été traitées par sa bru et par le galant de sa bru. Croyez-moi, chère duchesse, ces choses-là ne s'oublient pas parmi ceux de ma condition.

— Je le crois, en effet, madame. Et que compte faire maintenant Votre Altesse royale? La reine doit être furieuse.

— Elle le sera bien davantage encore. Ne prenez point de jalousie de ce que je vais me lier avec la comtesse de Soissons, le roi me l'a demandé, et c'est uniquement pour lui complaire, car cette femme-là m'est odieuse. Mais la jeune reine la croit sa rivale, et la reine-mère, pour cette raison et pour d'autres, l'a en aversion. Quant à moi, je sais à quoi m'en tenir sur ses façons avec Sa Majesté, et je n'ignore pas les motifs qui les rapprochent. L'amour n'est pour rien en cela, du côté du roi du moins, car, pour la comtesse, je n'en répondrais pas. Je ne répondrais pas non plus qu'à son défaut elle ne tournât ses visées du côté de Monsieur. C'est à vous d'y prendre garde, duchesse.

Nous nous mîmes à rire. Cependant, j'osai, au milieu de cette gaieté, adresser à la princesse une question très-intéressante, en m'autorisant de l'exemple qu'elle m'avait donné.

— Madame daignera-t-elle me répondre, ainsi que je l'ai fait? lui dis-je.

— Tout aussi franchement. Parlez.

— Est-ce que le roi... en vérité, je suis très-indiscrète, est-ce que le roi aime Madame autrement que... comme la femme de Monsieur...

— Hum! hum! fit-elle en secouant sa jolie tête avec un sourire mutin, cela se pourrait.

— Est-ce que Madame... regarderait Sa Majesté comme le plus honnête homme, le mieux fait de la cour, ainsi qu'il est réellement.

— Ah! duchesse, je suis fort embarrassée pour vous répondre. Je suis charmée de cette question, parce que cela me donnera de l'occasion d'examiner mon cœur. Nous l'allons faire ensemble, n'est-ce pas? vous m'éclairerez. Le roi est, en effet, le plus honnête homme et le mieux fait de son royaume, je le vois et je le sens; mais le roi a surtout un grand charme à mes yeux,

c'est le roi, et puis c'est celui qui m'a tant méprisée, c'est celui qui a refusé de danser avec moi au mariage du roi de Pologne et devant la reine de Suède, parce que *j'étais trop laide.* C'est celui qui a déclaré hautement qu'il laisserait éteindre sa lignée plutôt que d'épouser une princesse mendiante et désagréable de mon espèce; c'est celui qui raillait Monsieur de son empressement à ma recherche, qui m'appelait la vallée de Josaphat; c'est celui-là même aujourd'hui qui me supplie. Il est à mes genoux, il m'aime, il quitte tout pour moi, il se proclame aveugle, je suis la plus adorable de l'univers; de moi dépendent son bonheur et sa vie. Qu'en pensez-vous, duchesse? N'est-ce point là une vengeance douce à savourer? et croyez-vous qu'il soit pressé de pardonner à cet homme, d'en faire doublement mon maître, tandis que ce maître-là est en réalité mon esclave? Est-ce de l'amour que cet orgueil satisfait? Vous qui aimez Puyguilhem, est-ce de cette sorte? Est-ce pour la passion seule du triomphe? Croyez-vous enfin que j'aime le roi?

— Il me semble, au moins, que c'est une sorte d'inclination particulière.

— Je ne veux point être en une autre posture auprès de lui que celle d'à présent; mais je ne veux pas non plus qu'il ait des maîtresses. Je possède l'empire tout entier, je n'entends point de partage. Il me semble que je haïrais toute rivale dans son amitié. Je suis sa belle-sœur, la première dame de France, après la reine, et la première dame de la cour, *avant elle.* Une maîtresse me prendrait tout cela; une maîtresse relèverait de sa main ce superbe, qui m'a méprisée, et que je laisse à mes pieds; il n'aura point de maîtresse.

— Alors vous n'aurez non plus ni mari ni amant, si vous voulez tout interdire?

— Non.

— Ah ! je sais quelqu'un qui mourra de chagrin.

— Et qui cela ?

— Faut-il le dire ?

— Oui, oui, dites-le.

— Mon pauvre frère, dis-je en soupirant.

— Le comte de Guiche ?

Madame devint fort rouge.

— Il est déjà plus qu'à moitié mort, que sera-ce donc ?

— Le comte de Guiche est aimable, sans doute; il est le seigneur le plus élégant, le plus brave, le mieux fait; mais, mais... madame, vous vous trompez : le comte de Guiche ne m'aime pas !

Le ton de Madame était d'une grande aigreur, cela me redonna de l'espérance.

— Comment, madame ! le comte de Guiche ne vous aime pas !

— Il a aimé madame de Chalais, et maintenant il aime la Vallière; est-ce là le chemin de mon cœur, madame; le pensez-vous ? Et quand on vise aussi haut, s'amuse-t-on à regarder aussi bas ?

— Mademoiselle de la Vallière est une fille dont on ne parle pas, madame; elle est à Votre Altesse, parce que votre bonté l'a acceptée. Ignorée, obscure, c'est de toutes les personnes de la cour la moins faite pour porter ombrage.

On ne peut vous parler, il faut pourtant parler à quelqu'un; un homme bien épris choisit justement cette fille, la plus humble et la plus modeste, et vous ne le permettez pas, vous ne croyez point à son sentiment ! Ah ! madame !

— Me supposeriez-vous jalouse de votre frère, par hasard ? interrompit-elle avec cette hauteur qu'elle prenait quelquefois.

— Pourquoi pas, madame ? répliquai-je presque de

la même manière ; vous l'avez bien été de Buckingham !

— Je n'ai jamais rien accepté de qui que ce fût sans le rendre.

— Madame me connaissait, elle n'en dit pas davantage. Nous nous promenâmes en silence un bon quart d'heure. Enfin elle le rompit :

— Duchesse, vous ne m'en voulez pas ?

— Madame...

— Écoutez ; c'est que votre frère m'impatiente avec ses discours à perte de vue adressés à cette petite sotte. Elle le regarde de ses grands yeux étonnés, et ne lui répond point. Que peut-il faire auprès d'elle ? Quel plaisir y trouve-t-il ? Conseillez-lui donc, en amie, de la laisser de côté.

— Je n'y manquerai pas.

Je connus mieux Madame par cet entretien d'une heure que par toutes nos familiarités passées. Je me promis d'éclairer mon frère et de le diriger. Il y avait en elle plus d'orgueil que de tendresse, plus de coquetterie que d'entraînement. Elle voulait régner seule, la résistance et la rivalité l'excitaient et donnaient du prix à ce qu'on lui refusait. La petite de la Vallière devait servir à la prendre, ou Guiche était un niais.

— Enfin, duchesse, résumons ; que me conseillez-vous ? Le roi me va-t-il rester ? En acceptant la comtesse de Soissons, la seule rivalité possible, la détournerai-je sûrement ?

— Si Votre Altesse royale n'aime Sa Majesté que comme un beau-frère....

— Non, non !

— Alors, c'est comme un amant ?

— Encore moins.

— Quoi donc, alors ?

— Je vous l'ai dit, c'est une vengeance.

— Elle vous plaît ?

— Ah ! si elle me plaît !

— Eh bien, faites-la durer le plus longtemps possible. Je ne vois que cet avis à vous donner.

— Je n'y manquerai pas. Quant au comte...

— Madame, mon frère saura la vérité, et j'espère qu'il aura le courage de l'entendre.

— Bah ! bah ! bah ! ma chère, il se consolera vite.

— J'y tâcherai, madame.

— Il nous faut rentrer, me jeta-t-elle avec humeur, je suis fatiguée, je veux dormir. Prenons le plus court.

— Aux ordres de madame.

Elle se remit à bouder. J'en avais envie de rire et je pensais à part moi combien le roi eût changé pour elle, s'il l'avait entendue. Mon opinion sur ceci est que le roi lui plaisait sans qu'elle se l'avouât ; je crois encore qu'il avait pour elle un sentiment de galanterie, non de passion. Il la trouvait ce qu'elle était réellement, la plus attrayante personne qui fût autour de lui, mais son cœur ne s'y prit point. Enfin ils étaient tous les deux infiniment aimables, tous deux nés avec des dispositions galantes, ils se voyaient tous les jours au milieu des plaisirs et des divertissements ; il parut aux yeux de tout le monde qu'ils avaient l'un pour l'autre cet agrément qui précède les grandes passions. Il n'en était rien ; moi seule je le savais. La reine mère en était persuadée et en séchait sur sa chaise ; Madame ne craignit jamais que le roi et un peu Monsieur, quand il s'opposait à ses plaisirs.

Il était fort tard lorsque nous rentrâmes. Nous rencontrâmes quantité de gens, sans être reconnues. Qui nous attendait là à cette heure ? La princesse ne me dit rien jusqu'au moment de nous séparer. Mary ouvrit la porte au signal convenu. Je lui fis une révérence, et je me retirai ; elle me rappela.

— N'oubliez pas vos promesses, madame, me dit-elle souriante.

— Jamais je n'oublie.

— C'est bien, nous verrons alors. Soyez à deux heures chez moi ; nous dînerons seules. Monsieur va chez sa mère.

— Votre Altesse royale ne va pas avec Sa Majesté?

— Non, me glissa-t-elle dans le tuyau de l'oreille; je veux essayer s'il saurait se passer de moi.

Elle rentra vite après ces mots, et moi je retournai à ma chambre. Blondeau me vint ouvrir toute troublée.

— Ah ! madame, s'écria-t-elle; je ne sais ce qui va arriver, mais Monsieur attend madame la duchesse.

— Monsieur! à cette heure? et que veut-il?

— Je ne sais. Il est furieux.

— Pourquoi?

Parce que madame la duchesse est sortie. Il prétend que c'est avec M. le comte de Charny.

— C'est bien, je lui parlerai.

Je voulus passer.

— Ce n'est pas tout encore.

— Qu'y a-t-il de plus?

— Monseigneur est de retour, il attend madame dans sa chambre.

— Mon mari a-t-il vu Son Altesse royale?

— Oui, madame.

— Il a dit que madame partirait demain pour Monaco.

— Ah ! je n'y suis pas encore ! Conduis-moi près de Monsieur. A-t-il quelques flacons à la glace au moins, par cette chaleur.

Blondeau me regarda étonnée, elle ne comprenait pas ma présence d'esprit.

IV

Je trouvai Monsieur devant un miroir, s'ajustant sur la tête un bandeau de jayet qu'il avait trouvé dans mes coffres, où il fouillait toujours sans cérémonie. En me voyant derrière lui, il fronça le sourcil et demanda, sans se retourner :

— D'où venez-vous, madame, à une pareille heure ?

Je lui fis une superbe révérence.

— Est-il donc nécessaire que je fasse à monsieur une confession générale ?

— Ceci est pour me dire que cela ne me regarde pas. Vous vous trompez, madame, cela me regarde. La surintendante de Madame ne saurait être trop surveillée, et sans compter ce qu'il peut y avoir de particulier dans ma curiosité, ce motif-là doit vous suffire.

— Monsieur est admirablement coiffé avec ce diadème, il le porte aussi bien que moi.

— Ce n'est pas là répondre, s'écria-t-il en frappant du pied.

— J'étais avec Madame.

— Avec Madame où cela ?

— Dans sa chambre.

— Elle était donc enfermée ?

— Oui, monsieur.

— Qu'y faisiez-vous ?

— Nous causions.

— Ah ! vous causiez ! et que disiez-vous, s'il vous plaît ? Puisque vous causiez si bien, vous pourrez, j'espère, m'éclairer sur les sentiments, sur la conduite de Madame, dont on me rebat les oreilles. Elle traite de chansons mes remontrances, elle le prend sur le haut

tion avec la reine mère. Qu'est-ce à dire que tout cela? Que compte-t-elle faire à l'avenir?

— Ce qu'elle a fait dans le passé, je suppose.

— Me narguer, m'offenser, me déshonorer, peut-être, n'est-ce pas? J'y mettrai fin.

— Ah! monsieur!

— Et vous aussi, madame, je vous ferai morigéner par votre mari. Vous n'aurez plus la permission de courir ainsi partout, de vous moquer de lui, de pousser Madame dans une mauvaise voie; il faudra que tout cela change.

— Mon Dieu! monsieur, d'où vient cette colère? qui a pu y donner lieu? Qu'avons-nous fait depuis hier pour vous fâcher ainsi?

— Morbleu! il y a deux heures que je vous attends!

— Monsieur ne m'a pas fait l'honneur de m'annoncer sa visite.

— N'eussiez-vous pas dû la deviner?

— Et pourquoi? Votre Altesse royale daignera-t-elle me le dire?

— Ces visites-là ne s'annoncent point, il me semble que nous sommes ensemble de façon... Vous savez que je vous aime.

Je ne pus m'empêcher de rire.

— Vous en riez! Vous n'en ririez point si le roi était à ma place.

— Le roi!... c'est que Sa Majesté... enfin je pourrais le croire, tandis que monsieur...

— Eh bien?

— Monsieur aime trop Madame pour qu'il y ait une place à côté d'elle dans son cœur.

— Madame est Madame, interrompit-il impatienté, et cela ne regarde qu'elle et moi. Vous... vous, je vous aime... surtout à cause de votre frère.

Monsieur n'a jamais pu parler à une femme que de

ses amis. Je n'en étais pas si sûre en ce temps-là que toute la cour l'a appris depuis, le chevalier de Lorraine et d'Effiat aidant. Je ne sus que trop lui répondre, et je désirais fort qui s'en allât. Je tombais de fatigue et de sommeil. Il resta plus d'une heure à divaguer de la sorte. Je découvris cependant dans ses bavardages (car il était grand parleur et faiseur de propos) que les deux reines ne laisseraient à Madame ni paix ni trêve jusqu'à ce que le roi leur fût retourné. Elles avaient entièrement dominé Monsieur, elles le manœuvraient à leur manière, et elles en allaient faire un instrument de persécution à laquelle la princesse céderait quelque jour. Je ne pus dormir en rentrant chez moi, tant ces idées me tourmentaient. Il fallait peu de chose pour exciter M. de Monaco, pour le décider à m'emmener, pour m'arracher à Puyguilhem, et si Monsieur se mettait de la partie, je n'aurais pas longtemps à attendre.

Lorsque je parus le lendemain, je trouvai la cour occupée de quelques paroles de la reine mère et de son entrevue fort longue avec Monsieur. Elle était ravie de trouver un prétexte si spécieux de bienséance et de dévotion pour s'opposer à l'attachement du roi pour Madame. Elle n'eut pas de peine à faire entrer Monsieur dans ses sentiments : il était jaloux, on l'a vu ; il l'était par lui-même, et il le devenait encore davantage par l'humeur de Madame qu'il ne trouvait pas aussi éloignée de la galanterie qu'il l'aurait souhaité.

L'aigreur s'augmentait tellement, que le soir, comme on soupait chez la reine mère, elle n'adressa pas une seule fois la parole à Madame ; elle fit offrir des fruits confits d'Espagne au roi, à Monsieur, à Mademoiselle, même aux dames des princesses, et Madame n'en eut point. Le roi en fut si choqué, qu'il lui envoya les siens. En sortant de table, la reine mère ne le laissa pas

jouer ; elle l'entraîna dans son oratoire et lui dit les choses les plus tendres et les plus propres à lui toucher le cœur. Il se laissa aller, il lui promit tout ce qu'elle voulut, assura que Madame serait désormais traitée seulement comme la femme de son frère, et qu'il reviendrait ainsi que par le passé.

Monsieur en fut instruit par sa mère ; il le répéta à Madame, en en tirant la conséquence que le roi n'avait pas pour elle autant de considération qu'il lui en témoignait. Tout cela fit bientôt un cercle de redites et de démêlés qui ne nous donna pas un moment de repos. Le roi et la princesse continuaient leurs habitudes, chacun à la cour les croyant amoureux l'un de l'autre, excepté cependant Guiche et moi. Je rassurai mon frère, je lui montrai le fond de cette amitié, qui n'était que de l'orgueil et de la coquetterie satisfaite. Il excitait Monsieur sous main, et celui-ci nous faisait des cris abominables chaque soir. Madame arrivait éplorée dans ma chambre, jurant qu'elle demanderait justice au roi, qu'on ne traitait pas ainsi une princesse comme elle, qu'elle s'enfuirait plutôt près du roi, son frère, que d'endurer davantage ces indignités.

J'essayai de tout pour la calmer, sans y réussir. Elle passait des nuits désolées. Quelquefois, dans son désespoir, elle me parlait du comte de Guiche ; elle voulait qu'il employât son pouvoir pour obtenir de Monsieur qu'il ne la tourmentât point. Je me chargeai de la commission ; j'essayai moi-même mon apparente influence ; le prince ne me répondait qu'en battant la campagne.

La veille de je ne sais quelle fête, il faisait fort chaud, nous devions aller de bonne heure à la paroisse, Madame me dit dans l'oreille :

— Nous ne nous coucherons pas cette nuit.

— Pourquoi, Madame ?

— J'ai parlé au roi de notre promenade mystérieuse ;

il a eu envie d'en essayer. Il a été convenu qu'il nous viendrait prendre chez moi, accompagné d'un seul courtisan, et que nous irions tous les quatre admirer le temps dans les bosquets.

— Quel sera le courtisan ?

— Ne le devinez-vous pas ? Vous avez donc bien peu de confiance en ma parole !

— Quoi !... mon frère...

— Ah ! duchesse ! vous voulez que je le dise, car vous savez que M. de Guiche n'a que faire entre le roi et moi. C'est Puyguilhem.

— Merci, madame.

— Oui, nous tiendrons conseil ; il faut en finir avec la reine mère et Monsieur. Je ne sais d'ailleurs pourquoi vous me voudriez faire arracher le comte de Guiche à ses *nobles* amours.

— Je ne comprends pas ce que Votre Altesse me fait l'honneur de me dire.

— Oui, jouez l'ignorante. Vous ne comprenez pas ? Est-il quelqu'un à la cour qui ignore la passion de ce beau seigneur pour cette petite de la Vallière ?

— Enfantillage !

— Il l'a fort bien caché, je ne l'ignore point ; mais tout se découvre, et l'on publie maintenant ses intrigues avec cette fille. Qu'ont-ils donc tous à la trouver si jolie ? Elle boite ; elle a l'air d'un mouton qui rêve et qu'on réveille en sursaut ; rien n'y manque, même le bêlement.

Ce fut là l'aurore de cet astre, si étincelant depuis. Elle était entrée chez Madame, en sortant de Blois, après la mort de M. Gaston, duc d'Orléans. Sa mère était remariée à Saint-Remy, son premier maître d'hôtel. Leur fortune était médiocre et leur noblesse *cahin caha*. On la trouvait douce et naïve ; elle montrait sans dissimulation sa grande joie d'être chez Madame et de ne plus

entendre sa mère harpigner autour d'elle. Il était très-vrai que mon frère la courtisait, non-seulement lui, mais d'autres jeunes seigneurs encore, et cela à cause de sa simplicité et de ses façons de bergère; elle n'avait rien de brillant dans l'esprit. Mademoiselle de Tonnay-Charente s'en moquait à la journée, et Madame, on le voit, ne s'en privait point. Quant à moi, je l'avais à peine remarquée.

J'essayai de défendre le comte de Guiche, sans trop appuyer néanmoins; avec l'humeur de Madame, le mieux était de l'inquiéter. Je ne manquai pas d'en avertir l'amoureux avant de rentrer chez moi. Je mis à la hâte une manière de déshabillé et je passai chez ma princesse, que je trouvai se parant d'une manière négative. Elle se faisait jolie à la sourdine, comme une femme qui ne veut plaire qu'à un seul et qui ne doit voir que lui. On frappa discrètement à la porte. C'étaient le roi et Lauzun, le mouchoir sur le nez et embobelinés de manteaux de livrée; nous étions prêtes à les suivre. Le roi préludait ainsi, avec son favori nouveau, à ces fameuses promenades nocturnes chez les filles de la reine, en escaladant les toits et les cheminées pour cette effrontée de la Mothe-Houdancourt. M. et madame de Navailles en payèrent les pots cassés de ces promenades, sans me compter, ainsi qu'on le verra en son lieu.

Nous descendîmes, sans parler, l'escalier de service; nous arrivâmes dans le parc et nous prîmes les charmilles, que le roi aimait de préférence. Il s'y trouvait un certain bosquet, où nous allâmes nous asseoir. Le roi était d'une gaieté prodigieuse et faisait mille folies; il alla même jusqu'à embrasser Madame! Je n'en puis revenir encore, quand je songe surtout à ce qu'il est aujourd'hui.

— C'est que je l'aime bien, ma sœur! ajouta-t-il.

— Sire, vous n'avez pas toujours pensé comme cela.

— J'étais aveugle alors.

— A présent, vous êtes un petit garçon qui craignez le fouet, ainsi que certain favori l'écrivait de Monsieur.

— Madame, je crains d'affliger ma mère; que le ciel ne me laissera peut-être plus longtemps.

Madame parlait d'un ton aigre-doux, et le roi commençait à répondre sérieusement. Je sentis qu'ils allaient se fâcher; je fis signe à Puyguilhem, dont la présence d'esprit et la hardiesse m'étaient connues. Il se leva brusquement du tapis de mousse sur lequel il était assis.

— Sire, j'ai une idée.

— Je crois que vous en avez beaucoup; mais dites toujours celle-là.

— Le roi me permettra-t-il d'entrer un peu dans des détails que... qui... que... au premier coup d'œil...

— Dites tout ce que vous voudrez.

— Eh bien, sire, Sa Majesté la reine mère, que Dieu conserve...

— Mon Dieu, que vous êtes long! interrompit Madame impatientée; j'aurai tout expliqué en deux minutes, moi. Sa Majesté la reine mère a la bonté de me supposer sur l'esprit et le cœur de son auguste fils un crédit que je n'ai point; elle pousse même cette bonté jusqu'à la jalousie. Cette maladie se communique par ses soins à Monsieur et à la jeune reine; il en résulte pour chacun une existence qui ne se supporte pas; il y faut donc mettre un terme, et je supplie le roi de vouloir bien à l'avenir de ne me plus parler et ne me plus chercher jamais.

— Ah! madame!

— Oui, sire, j'y suis décidée. Puisque la reine, puisque Monsieur...

Elle détourna la tête sans achever. Était-elle émue?

Feignait-elle l'émotion? Je ne sais; elle était fort habile comédienne et ne disait que ce qu'elle voulait.

— Voulez-vous me désespérer? reprit le roi.

— Sire, j'ai mon idée, répliqua Lauzun.

— Et vous, madame de Valentinois?

— Sire, je dois avoir la même que celle de M. de Puyguilhem.

— Qu'il la dise donc, le bourreau!

— Sire, vous ne voulez point vous éloigner de Madame?

— A aucun prix.

— Vous voulez détourner les soupçons des reines et de Monsieur?

— Soupçons parfaitement stupides et imaginaires, mais qui n'en troublent pas moins la vie à chaque instant.

— Alors, sire, j'ai l'affaire de Votre Majesté; elle n'a plus qu'à y consentir.

V

— Pour détourner les soupçons d'une chose, il n'y a, selon moi, qu'un seul moyen à employer, continua Lauzun.

— Lequel? comment cela?

— On accuse Votre Majesté d'aimer Madame, on accuse Madame d'aimer le roi, prouvez à ceux qui vous accusent que l'on se trompe.

— Certainement, on se trompe, interrompit vivement la princesse, nous n'avons l'un pour l'autre que les sentiments d'un frère et d'une sœur.

— Je n'en doute pas, Madame, et ses lèvres se plissèrent de son fin sourire, mais les autres en doutent beaucoup. C'est fort peu respectueux, c'est témé-

raire, c'est d'une audace incroyable, mais cela est.

— Hélas ! oui, ma mère ne me laisse pas un moment de repos.

— Eh bien, sire, qui vous empêche de donner le change à Sa Majesté la reine mère, à la reine, à tout le monde ? Prenez un mannequin, une maîtresse supposée, dont on vous croie épris, et qui détourne sur elle l'attention des uns, avec la colère des autres.

Le roi me regardait fort, tout en écoutant Puyguilhem. Madame rougissait et son nez *s'armait en guerre.* Il y a des visages chez lesquels le nez est redoutable, et le sien était du nombre. Je la connaissais si bien, que je ne m'y trompai pas.

— C'est une idée cela, dit le roi lentement, me regardant toujours, il y a de jolies poupées à Fontainebleau.

— Non, pas *celle-là !* interrompit vivement la princesse, incapable de maîtriser son premier mouvement et devinant la pensée du roi, non pas celle-là, elle ne serait point une poupée et vous l'aimeriez.

Lauzun devint rouge à son tour, et son œil lança un de ces éclairs qui tuent lorsqu'on est Dieu ou lorsqu'on est roi.

— J'ai plusiers noms à citer à Sa Majesté, qui rempliront parfaitement le but des personnes obscures, trop heureuses d'attirer les regards et de faire parler d'elles.

— Voyons cela.

— D'abord mademoiselle de Pons. Le maréchal d'Albret, son cousin, aiderait son habileté un peu provinciale encore, et tout serait pour le mieux.

— Après ?

— Nous avons Chemerault...

— La plus coquette de toutes les filles de la reine ! interrompit Madame, cela ne se peut pas.

— Je vous citerai enfin la Vallière, et Madame la connaît bien, puisque c'est une de ses filles.

— La Vallière? demanda le roi. Qui est cela? A qui appartient-elle? Comment est-elle?

Il ne l'avait pas même remarquée!

— Sire, poursuivit la princesse, je crois que M. de Puyguilhem a trouvé ce qu'il faut. C'est une petite fille assez jolie, quoique un peu boiteuse, bien douce, bien naïve, incapable d'une pensée d'orgueil et d'ambition. Elle est peu de chose; elle ne tient guère à personne, et, excepté le comte de Guiche, fort amoureux d'elle, je ne crois pas que nul à la cour l'ait encore regardée.

Le roi fronça le sourcil; il n'a jamais pu supporter l'ombre d'une rivalité. Je le devinai mieux que la princesse et je m'empressai d'ajouter :

— Mon frère, en effet, y a fait quelque attention comme à une jolie enfant, sire, et c'est là tout. Je sais, à n'en pas douter, qu'aucune de ses vues sérieuses n'est tournée de ce côté; il vise ailleurs.

— Le comte de Guiche est un de ces hommes dont on ne triomphe pas aisément, fût-on roi, madame, répliqua notre sire très-sérieusement.

— Qu'importe, d'ailleurs! pour un mannequin, ajouta Madame.

— Je ne permettrais pas une plaisanterie à cet égard, madame; du moment où on la croit mienne, une femme ne peut même pas être soupçonnée. Je réfléchirai à cette conversation, et votre moyen me plaît assez, M. Puyguilhem; il est possible que je l'emploie.

— Ah! sire, n'allez pas...

Madame s'arrêta là en rougissant. Elle eût voulu garder le frère *comme frère*, mais sans que le frère devînt amant ailleurs. Ce qu'elle désirait avant tout, c'était la

gloire de se savoir aimée, celle de résister au plus grand roi du monde ; c'était de dominer la cour et de voir les courtisans à ses pieds. Quant à son cœur, il penchait plus pour Guiche, s'il penchait quelque part. ce que je ne sais pas encore. Madame était une vraie linotte, sans grande méchanceté, mais sans grande attache; elle s'ennuyait de Monsieur, qu'elle n'estimait pas : c'était une de ces personnes sur lesquelles on ne peut compter que lorsqu'on les tient.

Lauzun ne l'aimait guère; son conseil était à deux tranchants, il avait envie de donner une maîtresse au roi et de le détacher d'elle. Pendant le reste de la promenade, il entretint le maître, qui l'écoutait en rêvant et me regardait à la dérobée. Je le voyais et les autres aussi. Madame en prit de l'humeur ; quand nous rentrâmes, elle me plaisanta aigrement sur la nonchalance de ma marche, et me ferma presque la porte de sa chambre au nez, au moment où je lui demandais ses derniers ordres,

Le lendemain, chez la reine-mère, nous vîmes l'effet des idées de Lauzun. Le roi s'arrêta devant les *trois poupées*, et leur parla. Elles répondirent suivant leurs caractères ; mademoiselle de Pons gauchement (elle en a bien rappelé depuis qu'elle est madame d'Heudicourt !), Chemerault hardiment, et ses yeux brillant comme le *grand-duc des chandelles;* quant à la Vallière, elle ne répondit pas du tout, elle baissa les yeux, et elle eût volontiers pleuré de se savoir remarquée. Son émotion n'échappa à personne, et au roi encore moins.

Guiche vint après : il la trouva distraite. Pendant plusieurs jours, la pareille épreuve se renouvela jusqu'à ce qu'un beau matin, à l'étonnement général, le roi entrant chez Madame, chercha tout autour du cercle, et demanda où était la Vallière.

— Dans la chambre à côté, sire, répondit la princesse tout étonnée; elle s'occupe de mes rubans. La ferai-je mander?

— Non, j'y vais moi-même; j'aime fort les rubans, et vous avez ordinairement de charmants atours.

Le roi ouvrit la porte, entra, s'approcha de la Vallière; elle laissa tomber une coiffe, et Louis la ramassa promptement. Ses compagnes s'écartèrent par respect, et le roi l'entretint seul, les issues tout ouvertes, plus de deux heures. Chacun les pouvait voir, je vous jure qu'on les regardait!

Mesdemoiselles de Tonnay-Charente et Montalais, les deux bonnes amies de la Vallière, chuchotaient dans un coin; et j'entendis la belle Athénaïs de Mortemart qui disait en riant :

— Elle est trop niaise, elle ne saura jamais dire ce qu'il faut.

— Allez! allez! dit-il, Madame enrage, et j'en suis bien aise; elle veut vous conter cela.

La princesse enrageait en effet, et pour deux raisons.

— Votre frère est jaloux, me dit-elle.

— Il l'était... du moins peut-être il le voulait faire croire, car il n'aimait pas la Vallière autant que ses petits chiens. Son amour-propre était en souffrance; il eût bien joui d'entendre Madame... il ne le perdit pas, je le lui répétai le soir.

On annonça les carrosses. Le roi n'osa pas emmener la Vallière; il la salua profondément, et vint reprendre Madame, qui ne put lui cacher son dépit et sa colère.

— Eh bien, sire, vous vous êtes fort amusé avec cette petite fille!

— Mademoiselle de la Vallière est charmante, madame.

— Le trouvez-vous réellement? ne jouez-vous pas? n'en sommes-nous pas aux choses convenues?

Ces mots prononcés avec vivacité trahissaient une impression assez vive pour ne pouvoir se contraindre; le roi n'y répondit pas, c'était la meilleure réponse. Madame comprit, à dater de ce moment, qu'elle perdait le sceptre, et fut, pendant toute la promenade, d'une humeur détestable. J'étais à la portière, tout près d'elle, à côté de la comtesse de Soissons; elle se pencha vers moi, et me dit tout bas :

— Quel dangereux conseil votre Puyguilhem nous a donné là !

Je crus ne pouvoir mieux faire que d'imiter le maître, je me tus.

En même temps, mon frère jouait la contre-partie avec la Vallière. Piqué dans son cher orgueil, il courut au-devant d'elle et la chambra à son tour. Pendant que chacun s'organisait dans les carrosses, elle voulut lui échapper, mais il eut le temps d'exhaler sa bile en mots peu mesurés, et qui, plus tard, achevèrent sa disgrâce. Il la traita de la bonne façon, à ce point qu'elle en pleura et que, sans mademoiselle de Tonnay-Charente, elle fût restée au logis.

Le soir, au moment où je me couchais, ma porte s'ouvrit, et je vis entrer mon frère sur la pointe du pied, le visage pâle, fort peu ajusté, mais charmant. Il me demanda pardon de venir ainsi à pareille heure, il fallait qu'il me vît, moi seule je pouvais l'aider dans cette circonstance, car le maréchal ne voulait absolument pas se mêler de ses affaires.

— Et qu'y a-t-il? demandai-je.

— Il y a que j'ai maltraité ce matin la Vallière.

— C'est d'autant mieux de votre part, que le roi a presque déclaré l'amour qu'il lui porte.

— C'est justement pour cela, j'étais jaloux.

— Vous l'aimez donc bien?

— Moi! je ne m'en soucie guère; c'est une niaise, qui

n'a que sa jeunesse et qui à trente ans ne vaudra pas un regard.

— Alors, je ne vous conçois pas.

— Mon Dieu, ma sœur, vous ne me connaissez donc point? Je me suis occupé d'elle par désœuvrement, pour faire quelque chose; elle m'a accueilli par des airs originaux qui m'ont affriolé; il me fallait une contenance, j'ai pris celle-là. Dans huit jours, je l'aurais laissée. Mais à présent qu'on me l'enlève, eh bien, je ne puis souffrir qu'elle m'échappe.

— Ah! que voilà un beau raisonnement!

— J'ai eu la niaiserie de le lui dire, de le lui dire en termes peu mesurés. Si elle le veut, elle peut me perdre; je suis entre ses mains, et cela m'inquiète.

— Mon cher comte, elle ne le voudra pas.

— Mais *si* elle le voulait? Le roi ne m'aime point, j'en ignore le motif; si elle devient sa maîtresse, il ne me pardonnera pas de la lui avoir disputée et de l'avoir ensuite traitée du haut en bas. Que faire?

— Vous venez me demander un conseil, à moi!

— A qui le demanderais-je?

— Vous avez votre ami de Vardes, vous avez ce singe de Malicorne, plus fin que toutes les finesses; vous avez la comtesse de Soissons, vous avez...

— Je n'ai que ma sœur, et cette sœur est la duchesse de Valentinois, surintendante et amie de Madame.

Je souris; je le voyais venir, et je l'attendais.

Il se fit en ce moment du bruit dans mon cabinet, où se tenait Blondeau; j'eus envie d'appeler; il me sembla qu'on parlait bas; je réfléchis sur-le-champ que c'était sans doute quelque garçon bleu venant prendre les ordres de service. A cette heure, cela ne pouvait être autre chose; je ne m'en occupai plus, et je revins à Guiche qui me regardait.

— Que puis-je faire, à cause de tous ces titres?

— Duchesse, vous ne me devinez pas?

— Moi! suis-je un devin ou un explicateur d'oracles?

— Voyons, ma chère, vous savez que j'aime Madame.

— Je sais que vous aimez la Vallière.

— Ne vous souvenez-vous plus de mes prières, de mes recommandations au sujet de Monsieur?

— Sans doute, mais qu'est-ce à dire?

— Ah! vous m'impatientez! J'aime Madame, je n'ai jamais aimé qu'elle, je n'ai pris la Vallière que pour me venger de son mépris, de sa coquetterie avec le roi, et maintenant que le roi lui échappe, il faut, ma sœur, que je la voie, il faut que j'espère, il faut que cet amour soit connu d'elle, il faut que vous me serviez, enfin!

Depuis quelques minutes je sentais à travers mes courtines une senteur pénétrante que Madame avait rapportée d'Angleterre et dont elle remplissait ses armoires. Le roi, en ce temps, aimait fort les senteurs, autant qu'il les a détestées depuis. Derrière mon baldaquin se trouvait une petite porte ouvrant chez mes femmes en glissant dans la rainure. Quelque mystère du temps d'Henri II ou de François Ier, une vertu de jeune fille peut-être succombant à l'abri de ce secret d'alcôve. Je me sentis prendre la main, et Madame apparut comme un éclair par la fente de mes rideaux, un doigt sur les lèvres.

— Ah! me dis-je, M. le comte de Guiche est un heureux coquin! Savez-vous, mon frère, repris-je tout haut, que vous me demandez là une chose fort difficile?

— Pourquoi?

— Madame, en ce moment, ne songe point à vous, et, d'ailleurs, elle y songerait, qu'une si grande princesse ne saurait descendre jusqu'à votre obscurité.

— Madame, en ce moment-ci, ma sœur, est irritée,

elle l'est beaucoup, et avec raison, elle m'écoutera.

— Elle ne vous écoutera point. Comment la persuaderez-vous de votre amour, après avoir osé lui donner pour rivale une de ses filles?

— Pour rivale ! dites pour victime, j'ai passé ma rage de ce côté, Madame me torturait le cœur.

— Le cœur!

— Oui, le cœur, et jusqu'au dernier fond. J'aime Madame, entendez-vous? je l'aime, et, dût le roi m'exiler, me jeter à la Bastille, je lui dirai que je l'aime.

— Oh! pour cela, répliquai-je en souriant malgré moi, je crois que personne ne vous en empêchera maintenant.

Un mouvement de mes courtines me révéla que j'étais comprise.

VI

Mon frère avait dans ses idées, dans son caractère, de ces changements subits qui le rendaient impossible à deviner ou à suivre. Il ne mentait point, il disait vrai jusqu'au revirement de ses pensées, presqu'aussi inattendues une fois que l'autre. En ce moment, il adorait Madame, il l'adorait parce qu'il perdait la Vallière et qu'il lui fallait une vengeance ; il la lui fallait éclatante, il la lui fallait surtout contre le roi, ce projet insensé ne l'effrayait pas. Le roi lui enlevait la fille d'honneur, il prendrait la princesse, la belle-sœur du monarque, celle qui n'avait pas eu assez d'amour pour braver en sa faveur les jugements du monde. Tout cela je le devinais, moi qui le connaissais jusqu'à l'âme ; mais quant à madame Henriette, elle ne voyait que le beau côté de la chose. Elle aussi voulait une vengeance, le roi verrait que, comme lui, elle ne s'amusait pas à pleu-

rer, et que le consolateur était le comte de Guiche, le roi des cœurs, si lui était le roi de France.

Je trouvais notre position à tous les trois originale, et je me promettais de la prolonger, lorsque Blondeau entra, par la grande issue cette fois, et me dit d'un air effaré :

— Madame, voilà Monsieur !

— Son Altesse royale avait quelquefois l'idée de passer chez moi à cette heure indue ; mais il semblait y avoir renoncé, et je ne l'attendais plus depuis au moins trois semaines. Cette arrivée subite ne me troubla point, bien que la rencontre fût originale, et, me tournant gravement vers le comte de Guiche :

— Voulez-vous le voir ? lui demandai-je.

— Non, non, certainement ; pourtant je ne puis m'en aller ainsi, j'ai à vous parler encore.

— Passez donc dans mon cabinet de garde-robe, mon frère, et tenez-vous coi, il ne restera guère. Introduisez Son Altesse royale, ajoutai-je, lorsque mon frère fut caché.

Le prince s'impatientait, je ne lui avais jamais permis de pénétrer chez moi à cette heure sans m'en avoir prévenue. Il poussa presque Blondeau quand elle l'annonça, et me dit de fort mauvaise grâce :

— Qui donc était ici, madame la duchesse, que l'on a caché en m'entendant venir ?

— Monsieur, c'était mon frère.

— Guiche ici, à cette heure ! que vous voulait-il ?

— Et que me veut Son Altesse royale ?

— Parbleu ! je veux vous parler de Madame d'abord, de vous ensuite... Venait-il pour le même sujet ?

— Justement, monsieur.

— Ah ! ah ! pourquoi est-il parti alors ?

— Il a craint d'être indiscret.

— Quel enfantillage !... Madame de Valentinois, je

suis fort content de Madame, reprit-il en s'asseyant à son aise.

— Vraiment, monsieur !

— Très-content, vous dis-je ; mais elle va me gâter tout cela, j'en ai peur.

— Je ne comprends point.

— Sans doute. Elle a montré au monde entier que le roi était pour elle mon frère, et rien de plus ; elle a donné satisfaction à la reine mère, elle m'a laissé voir une certaine envie de me complaire. J'ai trouvé les choses bien ainsi ; mais à présent, voilà le roi fourré chez ses filles, hier avec mademoiselle de Pons, aujourd'hui avec la Vallière ; on dira qu'elle les lui abandonne pour le garder, et je ne devine pas ce que je gagne à ce changement.

— Que peut faire Madame ? Le roi n'est-il pas le maître ?

— Madame sait bien lui parler quand elle le veut, et à moi aussi ; qu'elle lui déclare sa résolution de ne point supporter ce chagrin chez elle, de mettre plutôt toutes ses filles à la porte, et il s'en ira faire l'amour ailleurs.

Je compris le fond de l'histoire.

— Monsieur, répliquai-je, ce n'est pas vous qui avez trouvé cela.

— Non, c'est la reine mère.

— J'en étais sûre ; cela ne ressemble point à votre esprit habituel. Vous ne pouvez vouloir que Madame se brouille avec le roi et perdre son crédit en même temps que le vôtre. Tout cela, je suis fâché de vous le dire, tout cela est inventé pour empêcher le roi de suivre Madame, pour qu'il ne se plaise point chez elle, pour qu'elle devienne à la cour au rang de madame la princesse ou de telle autre au même point. On a changé le moyen, mais non pas le but.

Monsieur ne répondit pas et se leva.

— Que vous a dit le comte de Guiche ? reprit-il.

— Absolument ce que je viens d'avoir l'honneur de répéter à Votre Altesse royale.

— Madame de Valentinois, me jurez-vous que Madame m'est fidèle ?

— Si je vous le jurais, monsieur, vous auriez tort de croire, attendu que, si je savais le contraire, je vous jurerais encore que vous n'êtes pas trompé. Madame est la plus charmante comme la plus honnête princesse du monde ; mais, mais ?...

— Eh bien ! mais ?...

Je savais que trois respirations s'étouffaient, que trois cœurs haletaient après ma réponse ; j'y mis de la malice, je la fis attendre.

— Mais... monsieur, vous êtes peut-être cause de ses torts apparents ?... Vous ne lui rendez point justice, vous...

— Je m'en occupe sans cesse.

— Oui, pour la tourmenter.

— Est-ce ma faute si elle ne me plaît point ?

— Serait-ce la sienne, alors, si vous ne lui plaisiez guère ?

— Je la trouve froide, impérieuse, coquette. Je la trouve maigre, noire, sèche de toute façon.

— Elle peut vous trouver, pardonnez-le-moi, monsieur, elle peut vous trouver... fat... prétentieux... efféminé... Elle peut ne pas aimer chez un homme tant de pommades, d'essences et d'attirail de senteurs.

— Et vous, duchesse, comment me trouvez-vous ?

— Monsieur...

— Vous ne me détestez point, je le sais ; mais puisque Madame me trouve si mal, à ce que vous dites, je serais enchanté de savoir si cette opinion est celle des autres ; mes amis ne pensent point ainsi, votre frère, pas plus

que les autres, et cependant votre frère n'est point flatteur.

— Monsieur sait combien je suis heureuse de l'attention dont il a daigné m'honorer.

J'inclinai ma tête, en faisant ce que mon père appelait une révérence de lit, mais au fait, pour cacher mon envie de rire. Le prince reprit sur le même ton, et pendant une demi-heure, entassa sottises sur sottises, pauvretés sur pauvretés, de façon à autoriser sa femme à se moquer de lui un peu mieux qu'en paroles.

— Enfin, duchesse, me dit-il pour conclusion, il résulte de tout cela que je n'aurais point dû épouser Madame, et que ma cousine de Montpensier eût bien mieux été mon fait, malgré son âge. Elle a du bien plus qu'aucune autre, et là gît la véritable consolation; que m'importe le reste si j'ai de gros écus?

En écoutant ce bizarre personnage, je me demandai pourquoi il venait chez moi à deux heures du matin me conter ces sornettes, et je ne pus m'empêcher de lui dire :

— Il me semble que demain il eût été grand temps, monsieur, et il n'est pas besoin de prendre des semblants de bonne fortune pour si peu de chose.

— Au contraire, je veux qu'on vous croie ma maîtresse, et puisque je ne puis rien obtenir de vous qu'un semblant, il faut bien m'y résigner.

Je ne pus retenir un éclat de rire, auquel répondirent mes courtines et mon cabinet; le prince n'entendit rien.

— Trouvez bon, à l'avenir, monsieur, que l'on vous refuse ma porte, puisqu'il est ainsi que M. de Valentinois pourrait n'être point satisfait de vos visites nocturnes, il a peut-être la faiblesse de ne point aimer à voir mon nom vous servir de bouquet.

Monsieur leva les épaules.

— M. de Valentinois, reprit-il, qui s'en inquiète? Ce

n'est pas vous assurément, et votre cher cousin Puyguilhem vous tient au cœur d'une autre manière, ne croyez pas que je l'ignore, au moins.

Au moment même où il parlait, la porte s'ouvrit de nouveau, et M. de Valentinois montra sa touffe ébouriffée, plus une mine interminable et aussi embarrassée que s'il eût été le premier pris.

Je ne puis vous exprimer comment il fut accueilli, par quels rires inextinguibles de ma part, de celle du prince et de celle des deux témoins cachés de cette scène. Nous ne pouvions trouver une parole. Mon cher époux restait ébahi, les battants poussés, il nous regardait et me répétait sans savoir ce qu'il disait :

— Monsieur ! Monsieur ! chez vous à cette heure ! Monsieur !

— Et Madame aussi, répliqua vivement la princesse en montrant sa tête au milieu de mes rideaux, j'espère que c'est touchant.

Autre Méduse, ce fut au tour de Son Altesse royale de rester confondue. Il se rappelait ce qu'il venait de dire, et ces deux visages de maris étaient plus plaisants l'un que l'autre, j'en ris encore de souvenir.

— Ah ! pensai-je sans le dire, bien entendu, il manque quelqu'un ici, c'est Puyguilhem !

Il n'y manquait pas, la bonne pièce. Souvent, très-souvent, il *oubliait* de me communiquer dans la journée une de ces affaires indispensables dont l'on aime tant à causer ensemble lorsque la confiance est entière, il venait donc la nuit par l'entrée de Blondeau, qui le gardait quelquefois sans l'introduire, si cela ne se pouvait. Il habitait alors une certaine armoire à garde-robe, de la même fabrique certainement que la porte secrète et tout aussi bien cachée. Il se trouva justement ce soir-là fort empressé de me parler, et il occupait sa

retraite pendant que les autres personnages de la comédie remplissaient la chambre.

Je repris ma présence d'esprit et mon sang-froid en même temps que Madame, tandis que Monsieur et M. de Valentinois en étaient encore à l'étonnement. La princesse rompit la première le silence, et, faisant à son mari un charmant et mutin signe de menace, elle lui dit d'un air où la jalousie n'avait rien de féroce :

— Ah ! Monsieur, je vous y prends.

— Palsembleu ! Madame, nous sommes tous pris, ce me semble ; nous n'avons rien de mieux à faire que de rentrer bons amis et d'oublier tout ; M. de Valentinois, je le gage, est de mon avis.

M. de Valentinois n'en était point, il voyait là quelque chose qu'il ne pouvait comprendre, et son caractère ombrageux cherchait à mordre, surtout quand il ne trouvait rien sous sa dent. Il se releva comme un coq en furie et se contenta d'un profond salut pour toute réponse.

Madame riait, elle riait comme une femme heureuse, qui veut que chacun le soit et que les autres bonheurs passent à côté du sien sans le heurter.

— M. de Valentinois, reprit-elle, la duchesse a été ce soir juge du camp entre Monsieur et moi, elle nous a entendus ensemble et séparément afin de nous réconcilier ensuite. Je n'ai pas besoin d'ajouter que Monsieur a tous les torts encore, ainsi que vous êtes en train d'en avoir en jetant sur ma bonne amie ces regards flamboyants. Savez-vous que vous n'êtes point beau ainsi et que vous êtes injuste, ce qui est plus grave. Ne souriez-vous pas enfin ?

Le courtisan prit le dessus et il se mit à grimacer quelque chose dont la physionomie ne s'embellit pas ; nous fîmes semblant de nous en contenter. Madame l'attaqua de propos, ainsi que Monsieur. Elle s'était

assise sur mon lit à moitié, toujours encadrée par mes rideaux et presque dans l'ombre. Elle fut étincelante d'esprit et de malice, et les mit tous les deux à terre. Lasse de son triomphe, elle songea à faire retraite. Avant de partir, elle me baisa au front et me dit tout bas :

— Je vous les emmène. Demain, continua-t-elle à haute voix, nous commençons les répétitions du ballet. Vous serez content, Monsieur, soyez tranquille, et d'autres aussi. M. le duc de Valentinois, veuillez m'attendre à la petite porte, je sors par là. Votre Altesse royale m'accompagne aussi, n'est-ce pas ? Laissons reposer notre juge, elle en a besoin.

Le moyen de refuser ? Il fallut s'en aller de compagnie. Je les suivis des yeux, en criant à M. de Valentinois :

— A demain, n'est-ce pas ? venez de bonne heure chez Madame, je suis épuisée, je vais dormir.

Ils n'avaient pas fermé la porte, que Guiche s'élança hors de sa cachette, ivre de joie :

— Ah ! ma sœur, ma sœur ! que je suis heureux et que vous êtes habile. Voyez en moi le meilleur de vos amis. Demain, bienheureux jour ! elle m'aime, elle m'aime ! Vous n'en doutez pas, j'espère ?

— Hâtez-vous de rentrer et cachez-vous bien, comte, vous allez commencer une intrigue très-hardie, ne vous perdez pas et nous avec vous. C'est égal, ils étaient très-drôles, tout à l'heure, messieurs les maris !

Nous recommençâmes à rire ; il me fallut presque le chasser, il eût toujours voulu parler d'elle. Je me tournais vers ma ruelle, après l'avoir renvoyé, lorsque je rencontrai une main qui cherchait la mienne, lorsque j'entendis une voix douce et passionnée murmurant à la porte secrète, à l'endroit où était Madame, le mot :

— Enfin !

Avec un tremblement de joie. *Il* était là !

Et maintenant que je me rappelle tout ceci, que je crois encore l'entendre, maintenant je ne le verrai plus, il est mort pour tous. Moi, je vais mourir aussi, je vais mourir, et il ne m'aime plus !

Tous les bonheurs s'expient.

VII

Le lendemain, la cour offrait un spectacle curieux. Je me rendis chez Madame de bonne heure, et lorsque nous descendîmes pour la promenade du jour, elle était radieuse. Son regard eut en un tour rencontré celui de mon frère; elle devint du plus bel incarnat du monde, au point de se cacher derrière son éventail, ce qui fut remarqué. Nous nous attendions tous à voir le roi auprès de la Vallière; mais, à notre étonnement, il ne la regarda pas. Il s'approcha de sa belle-sœur, très-empressé et très-galant, et demeura auprès d'elle tant que l'on fut au logis. Il riait, il semblait libre et dégagé de tous soucis comme de toute dissimulation. Madame en fut contrariée, elle avait compté sur autre chose, et la cour entière ne savait comment s'y reconnaître.

A la promenade il ne nous quitta point; des filles, pas un mot !

Guiche resta dans un coin tout désespéré, et moi je me demandais à quoi menait cette comédie.

— Mon Dieu, sire, dit Madame, vous voilà près de moi comme si je n'étais pas la femme de Monsieur et comme si la reine n'en devait rien savoir.

Elle avait parlé à voix basse, il répondit tout haut d'un air décidé :

— Madame, je suis heureux de trouver en *ma sœur*

une princesse aussi accomplie, de laquelle ma cour reçoit son principal lustre, et dont *la vertu* est aussi éclatante que l'esprit et la beauté.

La manière dont il appuya sur *ma sœur* et sur *la vertu* me démontrèrent le dessous de ses cartes. Le frère afficherait désormais son amitié pour que l'amant de la Vallière pût la voir en secret, à son aise, pour que la colère des reines ne se détournât point de la princesse à l'humble fille, et pour essayer en même temps de donner satisfaction aux mécontents des royales intéressées. Le jeu était bon, il fallait le jouer toujours; l'Amour était là et brouilla les levées : ce sont de ses coups.

En quittant les carrosses, on alla à la répétition du fameux ballet où nous dansions tous. Madame, dès en entrant, me prit par le bras et commença à folâtrer de manière à appeler près de nous celui qu'on y voulait avoir. Je n'avais pas prévenu Guiche de l'embuscade de la veille, j'attendais qu'il fût maître de lui, car ma place était fort difficile à tenir au milieu de tous. La princesse s'établit entre nous deux pendant qu'on répétait la première entrée où nous ne figurions point. Elle badinait avec mon frère en femme sûre de sa puissance et dont la franchise commence à céder. Celui-ci la voyant si familière, et auquel il n'en fallait pas tant montrer, se mit en devoir d'aller plus loin, et, profitant d'un instant où je laissais trotter mes yeux après Puyguilhem, il lui dit tout naturellement :

— Est-ce que Madame ne me trouverait point trop hardi si je lui adressais une question?

— C'est selon la réponse qui s'en devra suivre.

— La réponse est, hélas! à la volonté de Madame. Une chose m'a toujours étonné : on demande aux gens des nouvelles de leur santé, personne ne s'en fâche; on s'informe de l'état de votre fortune à la cour, on en est

flatté ; on vous dit : Êtes-vous de bonne humeur ? c'est une attention, et à côté de cela, il est défendu de s'enquérir du cœur de ses amis !... de celui des indifférents, ou même des belles idoles que chacun adore. N'est-ce pas étrange, en vérité, madame ?

J'écoutais, sans en avoir l'air, et je reconnus les phrases alambiquées, sophistiquées de mon cher frère ; j'en riais en moi-même et j'aurais voulu gager que Madame trouvait cela superbe. Elle répondit, en effet, la bouche en cœur :

— Mais qui songe au cœur des gens, monsieur ? Que me fait votre cœur ? que vous fait le mien ?

— Ah ! madame.

Il poussa un de ces soupirs qui étouffent les autres, tant sa poitrine semblait lourde à soulever.

— Eh bien ?

— Madame...

— C'est là tout, et ce beau préambule vous amène à me répondre comme un écolier devant son pédagogue.

— C'est que je n'osè plus, si vous défendez qu'on parle de votre cœur.

— Le cœur est un meuble inutile aux personnes de ma condition.

— Quoi ! madame, vous n'en avez pas ?

— Je ne dis point cela, je dis que je ne devrais pas en avoir.

— Alors... comment se porte-t-il ?

Madame se mit à rire pour cacher son embarras.

— Vous vous jouez à merveille, monsieur de Guiche, vous riez aussi bien que votre sœur qui se moque de tout.

— Ce n'est point une réponse.

— Je ne sais plus ce que vous me demandiez.

— Des nouvelles de votre cœur, madame ?

— Elles sont excellentes.

— Quoi ! personne ne l'a jamais touché ?

— Personne.

— Comment ! le plus grand roi du monde...

— Prenez garde, monsieur, vous allez devenir impertinent.

— Ah ! madame, Votre Altesse royale assomme un homme à terre.

Elle se tourna vers lui en lui jetant le plus charmant sourire; elle tendit de son côté son éventail comme un sceptre.

— Retirez-vous, comte, je vous pardonne et je vous rends votre épée.

— Ah ! madame, s'écria-t-il, ah ! madame, je vous quitte la place, je m'enfuis, je suis en trop grand péril.

Il s'enfuyait, en effet, lorsque je lui fis signe de revenir. La princesse étant charmée, elle voulait causer encore; je me mis en tiers, craignant de laisser les choses se pousser trop loin. On nous regardait de tous les côtés; les yeux du maître préparaient la foudre; cette petite sotte de la Vallière était prête à pleurer dans un coin, apparemment parce qu'il ne s'en occupait plus.

Monsieur, qui commérait à l'ordinaire, vint à nous en riant aux larmes et nous voulut absolument dire un conte.

— Monsieur, interrompit Madame, nous l'entendrons s'il est bon, autrement je me bouche les oreilles. Les méchants contes ne sont pas mon fait.

— Il s'agit des filles, toujours des filles, non pas des vôtres, mais de celles de la reine, et je n'en suis pas fâché; ma mère n'aura pas à me crier que chez vous seulement elles se pervertissent.

— Et quelle est celle des saintes de chez la reine que l'on accuse ?

— Mademoiselle de Chemerault; ce n'est point une sainte, et madame de Navailles ne le sait que trop. Elle se promenait hier vers une heure par les corridors, tout au travers des galants, qui, personne ne l'ignore, foisonnent à cette heure le manteau sur le nez, se rendant chez ces dames.

— Comme *certains* chez *certaine* duchesse, n'est-ce pas?

— Il ne s'agit pas de ces certains-là, mais de bien d'autres. Bussy... vous ne me disputerez pas celui-là, au moins? Bussy, donc, se glissait le long des murailles, cherchant le sanctuaire où repose la marquise de la Baume, peut-être madame de Monglat, peut-être...

— Peut-être une troisième, ou peut-être personne. Bussy est fort calomnié.

— Ah! madame, répliqua mon frère, peut-on appeler cela une calomnie? Bussy serait au désespoir s'il savait comment vous le défendez!

— Monsieur, finissez vite votre conte; on va vous appeler pour l'entrée.

— Eh bien! le *saint* Bussy, puisque vous canonisez tout le monde, en tournant le plus noir de tous les corridors, aperçut la *sainte* Chemerault qui venait de son côté, éclairée par une petite lanterne, à moitié cachée sous le bas de sa mante; ils se cassèrent presque le nez ensemble. Chemerault est une fille d'esprit, et très-prompte; elle espéra n'avoir pas été reconnue et souffla sa chandelle. Bussy ne lui en boucha que de plus belle le passage, et la salua jusqu'à terre en l'appelant par son nom.

— Monsieur, répliqua-t-elle, tout intimidée, je venais... je cherchais...

— Je comprends, mademoiselle, lui répondit-il avec le plus profond respect; mais, par la mort de Dieu! je ne voudrais pas avoir perdu ce que vous cherchez.

— Fi ! monsieur ! s'écria Madame, est-ce qu'on répète ces choses-là !

Elle ne s'en pâma pas moins de rire et de façon à appeler sur moi l'attention. On comprit qu'elle cherchait à piquer le roi ou à lui bien montrer qu'elle ne se souciait guère qu'il la regardât, content ou fâché. Il continuait une manière de passe-pied avec mademoiselle de Sévigné, depuis ma bonne amie madame de Grignan, qui représentait une nymphe ou une naïade, je ne m'en souviens plus, et qui était bien la plus jolie enfant du monde ; elle paraissait pour la première fois, ainsi que plusieurs petites filles de son âge, on en parlait déjà fort.

Cette même scène entre le roi, Madame, mon frère et Monsieur, se renouvela presque tous les jours ; seulement, chaque jour le comte gagnait du terrain, par suite de l'indifférence du roi, de la folie de Madame, et, il faut bien l'ajouter, de la bêtise de Monsieur, à qui je demande bien pardon de ma franchise. Je me mêlais de tout cela le moins possible, à cause de Puyguilhem, qui craignait pour moi les éclaboussures, et aussi pour M. de Monaco, auquel je donnais satisfaction sur ce point, afin d'être maîtresse ailleurs. On m'en mêlait malgré moi, je recevais les confidences de tous, les plaintes, les transports, et je voyais les choses avancer vers le dénoûment.

Le roi avait pris une habitude, il ne disait pas un mot à la Vallière le jour, soit au ballet, soit à la promenade, il ne la regardait même pas. Mais, à la promenade du soir, il sortait de la calèche de Madame, et s'allait mettre près de celle de la Vallière, dont la portière était abattue, et, comme c'était dans l'obscurité de la nuit, il lui parlait avec beaucoup de commodité.

Tout cela ne raccommoda pas Madame avec les reines. Ainsi que vous l'avez vu, elles tournèrent l'esprit de

Monsieur, qui s'en aigrit et qui prit un point d'honneur de ce que le roi fût amoureux d'une fille de Madame. Il ne lui laissait ni paix ni trêve pour la lui faire chasser ; de son côté, Madame manquait souvent à ce qu'elle devait à Monsieur, de sorte que les piques étaient grandes de toutes parts.

Dans ce même temps, le bruit fut énorme de la passion du comte de Guiche. La reine mère se hâta de l'apprendre à Monsieur, celui-ci commença par lui faire mauvaise mine. Mon cher frère, avec son impertinence ordinaire, ne fit semblant ni de le savoir ni de s'en soucier ; ce ne fut pas faute d'observations. Il poussa l'insolence si loin, qu'il vint prendre la main de Madame, et la conduisit sous le grand boulingrin, pour y mieux causer à la barbe de toute la cour, Monsieur n'étant qu'à quelques pas et ne pouvant manquer de le savoir sur l'heure. Ce que voyant, je prévis le coup et je me retirai chez moi.

J'y étais à peine depuis cinq minutes, que j'entendis marcher très-vite dans le corridor. Mon frère poussa la porte sans gratter, et jetant son chapeau sur un meuble, dans une de ses brusques colères auxquelles il était sujet :

— Je ne souffrirai point cela ! s'écria-t-il, il me faudra faire raison, entendez-vous, ma sœur ?

— Et de quoi ? lui demandai-je en tâchant de conserver mon sang-froid et de dominer le sien.

— Eh ! parbleu ! Monsieur prend des airs que je n'entends point endurer. J'étais avec Madame sous le boulingrin ; il est arrivé comme un coq en furie et l'a emmenée en me lançant des regards de tonnerre, sans répondre à mon salut et sans lui donner le temps de finir sa phrase. Que diable ! nous sommes gentilshommes tous les deux !

— Je ne dis pas le contraire ; mais il y a deux petites

circonstances qui vous donnent tort; la première, c'est que Madame est la femme de Monsieur et qu'il aurait le droit de la garder, fût-il le dernier des boueux de Paris; la seconde, c'est que le sang royal ne coule pas dans vos veines, que je sache, tout gentilhomme que vous êtes.

— Et notre grand'mère Corisandre, pour qui la prenez-vous, s'il vous plaît? Nous descendons d'Henri IV au même degré que lui. Qu'importe la manière!

Et, avec son caractère de hanneton, il se mit à rire de sa plaisanterie; moi je ne l'aidai pas, je le sentais perdu.

— Vous ne voyez donc point où vous allez, mon frère, que vous vous obstinez ainsi? Vous visez droit à la ruine de notre maison en votre personne. Le roi, par mille raisons, prendra le parti de Monsieur, et le moins qui puisse vous arriver sera une retraite à la Bastille.

— Je ne céderai point, vous dis-je! s'écria-t-il reprenant sa colère et frappant du pied. Monsieur n'est qu'une femme mal apprise, une poupée couverte de rubans, qui défend un bien auquel il ne peut prétendre. De par tous les saints, je ne me laisserai point insulter! il en arrivera ce qu'il plaira au sort.

— Vous êtes fou!

— J'enlèverai plutôt Madame et je m'enfuirai avec elle en Amérique.

— A l'autre, à présent! Madame se fera lourde pour ne pas vous suivre.

— Elle m'aime, je le sais, et...

J'entendis courir dans la galerie, j'entendis une respiration haletante à ma porte, qui se poussa plutôt qu'elle ne s'ouvrit, et Monsieur parut, le chapeau sur la tête, sa fraise dérangée, ce qui indiquait chez lui une grande émotion, ses yeux étaient des escarboucles. Guiche le regardait fixement et ne branlait point. Quant à moi, je tremblais fort.

— Sortez, monsieur ! dit le prince en allongeant sa canne vers le corridor.

— Nos ancêtres auraient dit : « Sortons ! » répliqua Guiche, sans faire un pas.

VIII

Je les connaissais tous les deux et je me doutais de ce qui allait arriver. Jamais je ne fus plus embarrassée de ma vie. Je n'osais appeler à l'aide, et pourtant je prévoyais des suites terribles. Ma destinée m'a toujours liée à des gens sans cervelle et sans mesure. Deux hommes seulement, à la cour, ont osé résister en face à nos maîtres (sauf M. de Montespan, qui était fou) : l'un était mon frère, l'autre mon amant. Quoi qu'il en fût, je me trouvais là fort empêtrée. J'essayai de dire une parole, Guiche me salua d'un : « Laissez-nous, madame » qui en eût effrayé une plus timide. Monsieur riposta à la provocation de tout à l'heure par un mouvement en avant, Monsieur était très-brave, en dépit de son rouge et de ses mouches.

— Insolent ! s'écria-t-il.

— Prenez garde, monsieur ! répliqua Guiche, blanc comme un spectre ; songez à qui vous parlez !

— Songez à qui vous parlez vous-même ! m'écriai-je, décidée à intervenir pour empêcher les choses d'aller plus loin.

— Je parle à Philippe de Bourbon, le premier gentilhomme du royaume après le roi, je ne l'ignore point, madame ; je ne l'oublierai pas, je vous le promets, à condition que Monsieur s'en souviendra comme moi. Son aïeul était Béarnais comme le mien, et plus d'une fois les princes de la maison de Navarre et ceux de Bi-

dache ont eu la même table et le même lit. Que Monsieur veuille bien le tenir en mémoire.

Je ne vis jamais port de tête plus fier que celui du comte, lorsqu'il parlait ainsi, et, en dedans de moi-même, j'en étais fière aussi, quoique tremblante. Ces choses-là étaient bonnes à dire avant que le cardinal de Richelieu eût nivelé tous les fronts, pour ne laisser au-dessus des autres que celui qui portait la couronne.

Monsieur devint timide, non pas qu'il eût peur, mais par suite de l'ascendant que prenaient ses favoris sur son caractère faible. Son premier moment de colère factice passé, il se soumettait au tyran du jour. N'avons-nous pas vu bien pis du temps du chevalier de Lorraine? Cependant le souvenir de son offense lui rendit un peu de vaillantise. Il fit quelques pas en avant; car jusque-là il était resté à la porte, et, tout rouge de son ressentiment, il reprit :

— Je vous croyais mon ami, monsieur de Guiche?

— Certes, monsieur, je l'étais, et j'en tirais honneur.

— Pourquoi vous permettre, alors, d'attenter au mien? Pourquoi donner lieu à des blâmes impertinents contre Madame? Ma femme ne vous devait-elle pas être sacrée?

— Monsieur, je ne sais ce que vous voulez dire.

— Vous! oser lever les yeux sur Madame! ne le niez pas, je le sais.

— Cela est faux; mais cela serait vrai que nous serions quittes.

— Comment, s'il vous plaît?

— Vous daignez afficher ma sœur que voici assez publiquement, monsieur, et, malgré mon respect pour la maison royale, l'honneur de la maison de Grimaldi et celui de la maison de Gramont sont tout aussi susceptibles que le sien.

Je restai interdite; pour Monsieur il n'hésita pas, et, se tournant de mon côté :

— Je vous prie de croire, madame la duchesse, que je n'autoriserai jamais monsieur votre frère à parler ainsi.

— J'ai le droit de le faire et j'en use. Je n'ai point manqué à mon devoir envers Madame, je ne puis souffrir d'être accusé, et désormais, vous le comprenez, monsieur, tout est rompu entre nous. L'amitié que vous invoquiez tout à l'heure ne peut exister sans la confiance; vous trouverez bon que je me retire et que je ne sois plus que votre serviteur.

— Vit-on jamais pareille audace? Il me donne mon congé.

— Si Votre Altesse royale le veut prendre ainsi, je ne retire pas mes paroles.

— Monsieur... balbutiai-je en m'inclinant.

— C'est très-bien, madame, c'est à merveille, me répondit Monsieur d'une voix émue et tremblante. M. de Guiche est un ingrat, on me l'avait toujours répété, je ne le croyais point, je sais ce qui me reste à faire. Quant à vous, ce n'est pas votre faute et vous n'avez point à vous en tourmenter. Adieu.

Il m'ôta son chapeau si bas, que les plumes balayaient la terre, et sortit sans regarder son ancien ami, lequel, Dieu me pardonne, ne daigna pas même baisser les yeux.

— Vous avez fait là un beau trait, mon frère, repris-je aussitôt, vous êtes sûr de ne point coucher en votre lit ce soir. Hâtez-vous de vous retirer, nous tâcherons d'apaiser cela.

— Moi ! je vais de ce pas chez Madame, pour la répétition du ballet, elle m'attend.

— Encore une fois vous êtes fou !

— Je ne courberai point la tête, ma sœur. Ce joujou

de prince m'a insulté, et je ne sais ce qui m'a tenu de lui jeter mon gant au visage.

— En vérité, je ne sais plus où nous sommes, où vous vous croyez. Attendez au moins que j'aille un peu voir, demander... que je sache s'il y a sûreté pour vous.

— On ne me traitera point en laquais, je vous le répète; Madame m'aime, je n'en puis douter; je m'en montrerai digne et je soutiendrai le choix qu'elle a daigné faire.

Je passai trois quarts d'heure à le raisonner, à le tranquilliser, à le consoler ensuite; il riait, il pleurait, selon son habitude, et, hors le petit moment où il parla au prince, ses façons ordinaires d'affectation reprirent le dessus. J'obtins enfin de le précéder chez Madame, et ce fut pour lui un grand bonheur, sans cette précaution il se fût trouvé à la porte avec le roi en furie, il eût été capable de lui jeter au nez, comme à son frère, que *Louis de Bourbon* ne valait pas mieux que le comte de Guiche, il eût peut-être porté sa tête sur l'échafaud.

Ici, je me rappelle un conte que fait mon père, et je ne puis m'empêcher de vous le dire :

Du temps de la Fronde, un gentilhomme espagnol de nos parents s'était mis en tête pour soulever la ville de Pau, qui tenait alors pour le roi. Pour ce faire, il mit en avant un honnête bourgeois très-aimé des corporations, lequel prit la chose au sérieux jusqu'à se compromettre gravement. Mon grand-père, on le sait, ne plaisantait pas. Il fit pendre le bourgeois, et le pendit haut et court, afin d'obtenir l'ordre dans son gouvernement. On en fit de grands reproches à l'Espagnol.

— C'est vous qui l'avez fait mourir, lui répétait souvent mon père, cela est sur votre conscience.

— Ah bah ! il était si *vioux;* il serait mort *depouis.*

— Mon pauvre frère aussi serait mort *depouis ;* mais il n'importe, il s'est sauvé le billot.

Madame était incommodée de la scène du boulingrin ; elle gardait la chambre et ordonna de laisser entrer seulement les acteurs du ballet ; Guiche en faisait partie, ce n'était donc pas l'exclure. Le roi arriva, fort sérieux, j'entrais par l'intérieur en même temps. Sa Majesté fronça le sourcil à mon aspect et dit à Madame qu'il croyait la trouver seule.

Elle lui répondit qu'en effet elle ne recevait personne, hors les danseurs, pour ne pas faire manquer la répétition. Je faisais ma révérence pour retourner d'où je venais, fort inquiète, Madame me rappela.

— Restez, madame de Valentinois, dit-elle, le roi n'a rien de particulier à me communiquer.

— Je vous demande pardon, madame ; mais madame de Valentinois peut rester, néanmoins; elle sait aussi bien que moi ce qui s'est passé. Je suis fort mécontent du comte de Guiche, il s'est permis des façons que j'entends réprimer, et sans une vieille amitié d'enfance pour le maréchal, je le punirais de façon à ce qu'il se rappelât ce qu'il oublie.

— Quoi donc, sire? Est-ce cette sotte aventure du boulingrin ? Elle fera bientôt autant de bruit que celle de la reine mère avec le duc de Buckingham dans le jardin d'Amiens, au clair de lune.

— Madame! s'écria le roi d'une voix irritée.

Il ne pouvait souffrir aucune allusion à la reine sa mère et rien ne le mettait autant en furie que de l'accuser d'une galanterie quelconque.

— C'est qu'en vérité, sire, il y a contre moi trop d'acharnement ; la reine-mère veut me perdre, elle descend jusqu'à la calomnie, elle me prête des actions et des paroles dont je suis incapable, sans penser qu'elle aussi a été calomniée, qu'elle aussi elle a été victime de jalousies absurdes, qu'elle a aimé à plaire, étant jeune comme moi, et qu'elle n'était pas coupable pour cela.

Le roi fronçait le sourcil, il se contint; il avait pour sa belle-sœur une affection aussi vraie qu'il la pût avoir. Je dirai à la fin de ces Mémoires la vérité sur le roi; je ne veux point mourir sans l'avoir écrite, car la postérité le jugera mal, je le crains; il a tant de flatteurs! En cette circonstance, il sut vaincre son ressentiment et expliqua tranquillement à Madame ce qui s'était passé entre Monsieur et mon frère. Je la vis pâlir, elle avait peur!

— Vous comprenez donc, madame, que, bien loin de recevoir *seulement* les danseurs du ballet chez vous ce matin, il vous faut, au contraire, les exclure. Monsieur ne tardera pas à venir, ces propos ne doivent pas se renouveler. J'ai prié le maréchal de Gramont de chercher son fils, de le renvoyer à Paris et de lui défendre de ma part de reparaître à Fontainebleau, tant que la cour y sera. Il en est quitte pour cela; mais qu'à l'avenir il ne recommence point.

— Allons, pensai-je, la Vallière est une bonne fille, elle n'a pas parlé, sans cela l'occasion était trop belle et nous verrions une autre question.

Je n'essayai pas de défendre Guiche, et Madame encore moins que moi. Je fus même obligée de remercier le maître; il pouvait frapper plus fort. Dès que je pus m'échapper, je courus à mon appartement: j'y trouvai deux lettres de l'exilé: une pour moi, une pour la princesse. Je remis celle-ci en son temps; la princesse la reçut avec émotion et me chargea d'une réponse verbale que je transmis, en annonçant que je ne ferais pas davantage.

Le fameux ballet se dansa sans le pauvre comte, mais il n'en sembla pas moins le plus agréable qu'il fût possible, soit par le lieu où il dansait, qui était le bord de l'étang, ou par l'invention qu'on avait trouvée de faire venir au bout d'une allée le théâtre tout entier, chargé d'une infinité de personnes qui s'approchaient insensi-

blement et qui faisaient une entrée en dansant devant ce théâtre.

Le matin même, comme nous endossions nos habits de caractère, un de mes laquais vint prévenir Blondeau qu'un garçon bleu demandait à me remettre à moi-même un billet de Madame. Bien que je fusse en peignoir, j'ordonnai qu'on l'introduisît, et, sans le regarder, je pris sa lettre. Je lus ces trois lignes :

« Ma sœur, si vous ne voulez pas que je me fasse arrêter pour quelque folie, il faut que vous m'introduisiez chez Madame tout à l'heure. »

Je me retournai épouvantée, c'était lui !

— Blondeau, au nom du ciel, ferme les portes, que personne n'entre ; c'est une extravagance qui va le perdre. Vit-on jamais pareille folie !

Il se mit à rire aux éclats, en protestant qu'on ne le reconnaîtrait point. En effet, son déguisement était parfait.

— Souvenez-vous de ceci, madame la duchesse, et je vous en donne ma parole d'honneur, souvenez-vous que, si dans une heure je n'ai pas vu Madame, je vais tranquillement sur le théâtre, en costume, prendre ma place et en chasser ce fat de Dampierre à qui on l'a donnée.

J'en tremblais des pieds à la tête, il l'aurait fait. Ni prières ni menaces ne purent rien obtenir de cette tête éventée. Il me fallut céder. Ce n'était pas fort dangereux. Je pénétrais chez madame par des couloirs de service obscurs, les garçons bleus et tous les gens du château y passaient sans qu'on le remarquât, ni Monsieur ni aucun courtisan n'y venaient, et depuis l'histoire de Chemerault avec Bussy, les filles ne s'y risquaient guère. Je marchai, il me suivit jusqu'au cabinet de toilette, où la princesse était seule avec ses femmes. Je la priai de les renvoyer un instant, sous un prétexte, et

après avoir mis le verrou de la chambre où Monsieur pouvait arriver, je me jetai à ses genoux et je lui racontai la chose. Après quelques façons un peu étudiées, elle permit que j'appelasse le galant :

— Nous le gronderons et nous l'empêcherons de recommencer. C'est une imprudence inouïe, on ne saurait approuver cela.

Je ne puis vous raconter ce qu'ils se dirent pendant une demi-heure qu'il passa à ses pieds. Guiche se perdait dans des phrases sans terme et ses yeux tournaient comme les aiguilles des oublis. Du moment où il parlait d'amour, ce garçon perdait tous ses avantages, à force d'en vouloir chercher. Ils firent des projets sans raison ; madame était aussi folle que lui, et c'était là ce qu'ils appelaient *leur amour*. Ils me raillèrent de ce que je les priais de se séparer.

— Ma sœur craint tout, disait Guiche.

— Elle aime trop Monsieur pour nous être favorable, ajoutait la princesse avec ironie. N'allez pas croire que j'adore le comte, au moins ! Je ne supporterais pas cette idée-là. Mais je suis ravie de jouer un tour à Monsieur, de faire ce qu'il défend. Et le roi, donc ! Oui, je le verrai en dépit d'eux; je suis plus puissante qu'eux.

— Madame, je vous en conjure, il est tard, vous ne serez pas prête. On viendra vous chercher, et, si l'on soupçonnait...

— Qui donc oserait entrer chez moi quand j'y suis enfermée? Monsieur lui-même...

Comme pour lui donner un démenti, on frappa à la porte, et la voix de Son Altesse royale se fit entendre.

— Ouvrez, ouvrez, madame, je sais qui est là et je veux le voir.

IX

Nous nous regardâmes pétrifiés; mais je repris bien vite ma présence d'esprit, et, saisissant mon frère par le bras, je voulus l'entraîner dans le couloir de service.

— Non, me dit-il, je ne fuirai pas devant lui, je ne laisserai pas Madame exposée seule à sa fureur.

— Ouvrez donc! ouvrez donc, criait Monsieur.

— Au nom de Dieu! sauvez-vous, comte, balbutia madame tout interdite, ou c'en est fait de nous.

— Vous l'exigez!

— Oui, je l'exige, je l'ordonne; allez! allez! Madame de Valentinois, emmenez-le.

— Je cède, mais je n'irai pas loin, et s'il ose...

Je le poussai dehors, je fermai doucement après lui, je mis le verrou, et, plus forte alors, j'allai parlementer avec Monsieur.

— Que voulez-vous, grand prince? lui dis-je avec un air d'ironie.

— Je vous l'apprendrai quand je serai entré; je sais que vous êtes là, dépêchez-vous.

— C'est impossible.

— Pourquoi?

— Nul ne verra Madame qu'elle ne soit habillée.

Je lui donnai ainsi le temps de se remettre; elle reprenait la couleur et la vie.

— Mais, morbleu! je le veux, ouvrez!

— Non.

— Je ferai jeter la porte en dedans.

J'éclatai d'un rire bruyant.

— Vous n'avez qu'à essayer.

— Vous ne voulez pas?

— Non! non! non!

— Que madame répète aussi non.

La princesse s'écria du haut de sa tête :

— Non!

— C'est bien.

J'écoutai; tout rentra dans le silence; nous nous en croyions débarrassées et je courais déjà vers l'autre issue pour veiller à notre étourdi, lorsque la voix du prince se fit entendre justement de ce côté; le danger devenait plus fort au contraire, et nous ne savions plus quel moyen employer.

— Imbécile, maraud, rustre! disait-il, que fais-tu à cette porte? Qui t'a permis d'approcher de si près les cabinets de Madame? Hâte-toi de détaler, ou sinon je t'apprendrai à rôder ainsi autour de ses filles de service.

Je devinai tout : Monsieur, trompé par le déguisement de mon frère, par l'obscurité du lieu, le prenait simplement pour un laquais en faute; il lui eût donné un coup de pied en conséquence, que je n'en eusse pas été étonnée, et certainement le chatouilleux gentilhomme ne l'eût pas souffert; j'ouvris.

— Ah! vous voilà par ici, monsieur! Il n'y a pas à vous en montrer, vous découvrez tout. Entrez donc, puisque vous avez éventé nos ruses; la garnison est prête à se rendre.

J'avais pris mon air le plus riant et je tremblais de peur.

— Quel est ce drôle, madame ? demanda Monsieur en me montrant le comte qui se cachait dans l'ombre et qui ne bougeait pas.

— Qui? cet homme! c'est un ancien valet du cerdeau, qui est maintenant garçon bleu, et que j'ai placé ici. Il m'a suivie pour apporter différents objets demandés par Madame, et il attend mes ordres, sans doute.

— C'est bien, mon garçon, nous n'avons plus besoin de toi, retourne chez M. le maréchal de Gramont, et portes-y la petite caisse que je t'ai montrée. Pardon, monsieur, c'est une brave créature, mais c'est un sot accompli. Entrez donc.

Monsieur hésita, comme si un soupçon le retenait, il vit partir le comte et le suivit des yeux. J'eus un moment terrible : vers le milieu du corridor, un jour très-brillant arrivait par une fenêtre élevée, l'obscurité n'en était que plus vive tout alentour. Guiche passa dessous et fut éclairé des pieds à la tête. Monsieur l'examinait, il l'eût reconnu peut-être, sa présence d'esprit nous sauva : il se baissa juste à cette place, ramassa précieusement une épingle qu'il piqua sur sa manche en marronnant. Ce trait de caractère et cette tranquillité ôtèrent toutes les craintes, si toutefois le prince en avait conçu.

Il passa donc devant moi et s'approcha de Madame, qui minaudait au miroir, à moitié coiffée.

— Quoi ! pas plus habillée que cela ! On va vous attendre, et j'en suis charmé. Le roi se guérira peut-être ainsi de cette rage de vous mettre où vous ne devez pas être.

— Comment cela ?

— Je suis venu exprès pour vous donner avis de ce que j'ai pensé. Vous ne danserez plus de ballet.

— Cela m'amuse trop, j'en danserai encore.

— Vous n'en danserez plus, vous dis-je. La reine en danse-t-elle?

— Non certainement, jamais. Elle s'en meurt d'envie; mais le roi ne le veut point.

— Pourquoi feriez-vous autrement qu'elle? Pourquoi vous exposer sur le théatre comme les histrions ?

— Mais le roi, mais Mademoiselle, mais bien d'autres princesses, mais vous-même?...

— Tout cela n'est rien, c'est vous. Ma mère me l'a bien montré ce matin : le roi veut marquer une différence du tout de vous à la reine; il vous fait danser pour la divertir, il vous mêle aux autres dames; il n'y a plus de distinction, c'est un parti pris de vous humilier.

— Mais, monsieur...

— Vous ne danserez point.

— Songez donc...

— Non.

Il continua sur ce ton une demi-heure, et je vis le moment où il nous enfermait. C'était là une nouvelle invention de la reine mère pour brouiller le roi et Madame; sa jalousie et sa haine ne pouvaient être satisfaites à moins. En rendant Monsieur l'instrument de ses coups, elle les portait plus sûrement et leur donnait une apparence de raison. Philippe la croyait comme un oracle, rien ne put jamais balancer le pouvoir qu'elle avait sur lui, et sa mort seule y mit un terme.

A force de prières, nous arrachâmes *la permission* de ne rien déranger à la fête, mais sous la condition que ce serait la dernière fois. Madame le promit, il me semble qu'elle l'a tenu, mes souvenirs ne sont pas très-présents à cet égard-là, j'en ai tant d'autres!

Ce fut le temps que la cour quitta Fontainebleau et que le pauvre M. Fouquet donna sa célèbre fête. Madame y fut, bien entendu, et nous tous aussi. Le comte de Guiche obtint d'y paraître, ce qui le combla de joie. Il avait les habits les plus galants qu'on pût voir, et Puyguilhem était admirablement ajusté aussi. Un des remarqués fut encore le comte de Charny, qu'on appelait en riant le *fils de Louison*. Il ne pouvait s'en taire et dégainait à chaque instant pour cela. Il eut même un duel à Vaulx qui fit le plus grand bruit possible et dont Mademoiselle se mêla. J'en étais la cause et Louison le prétexte. Il ne digérait point un comte de Médina, ad-

mirablement beau et qui me suivait partout. Ce Médina eut le malheur, en jouant dans leur chambre la nuit, avec une vingtaine de gentilshommes, de l'appeler fils de Louison. Il lui en coûta un œil, que Charny embrocha fort proprement de sa rapière.

J'étais heureuse et tranquille alors, ne prévoyant pas l'orage qui grondait autour de moi. Tous les Grimaldi de l'espèce s'étaient ligués, j'étais grosse et l'on me voulait faire faire mes couches à Monaco pour montrer au peuple l'héritier de ses souverains. On ne m'en soufflait mot, je ne m'en doutais guère. Je me croyais solidement établie dans ma place et hors de toute atteinte. Pour me mieux ménager même, je me retirais des intrigues de mon frère ; j'affectais de ne pas m'en mêler du tout, afin de pouvoir m'en ôter les mains nettes en cas d'exclusion. Puyguilhem ne m'avait jamais plus aimée, il ne s'occupait que de moi. J'étais heureuse.

M. Fouquet faillit être arrêté à Vaulx, on le sait de reste; mais la reine mère, qui le perdait à l'instigation de madame de Chevreuse, obtint du roi qu'il ne se manquât pas à lui-même et qu'il ne le fît prendre qu'à Nantes, où la cour se rendait. Madame de Chevreuse était mariée en secret à un gentilhomme nommé de Laigues, parce que personne ne la voulait plus autrement. Ce fut ce gentilhomme, mal content du surintendant, qui le ruina. Madame n'en sut rien qu'avec le public.

On parlait donc d'aller à Nantes ; je faisais mes préparatifs quand mon père entra chez moi un matin et me dit, tournant autour de mes coffres selon son habitude :

— Voilà de beaux atours, ma pauvre fille ; mais, hélas ! ils ne verront point le pays que vous croyez.

— Comment cela ?

— Vous emballez ces ajustements pour suivre la cour, eh bien ! vous ne la suivrez pas.

— Qui m'en empêchera?

— Messieurs de Grimaldi.

— Allons donc!

— Tout est prêt, ma chère duchesse, avant huit jours, que vous le vouliez ou non, vous serez en route pour Monaco.

Je restai interdite et je me mis à trembler. Cependant, comme il n'était pas dans mon caractère d'être longtemps abattue, je me levai précipitamment et, m'avançant vers le maréchal :

— Vous souffrirez cela, vous, monsieur? lui dis-je en furie.

— MM. de Monaco ont écrit au roi, lequel m'en a prévenu hier au coucher. Monsieur y a consenti sur-le-champ, je n'ai plus rien à faire qu'à m'humilier.

— Eh bien, moi je ne m'humilierai pas et je ne partirai point.

— Vous partirez.

— Vous m'aviez promis...

— Que vous n'habiteriez pas Monaco, et je vous le promets encore ; mais une fois, mais cette première fois, je ne puis vous garantir, il y faut aller. Restez-y le moins possible, revenez ensuite, et je vous proteste que vous n'y retournerez plus. Que diable ! il faut être raisonnable aussi et ne pas exiger l'impossible.

— Je me jetterai aux pieds du roi.

Vous ferez une sottise inutile.

— Ah ! mon père, mon père, j'en mourrai.

— Point. Vous reviendrez plus belle que jamais, ayant fait votre devoir en donnant un héritier à la maison de votre mari, et ensuite vous régnerez ici, sans qu'on vous tourmente de nouveau.

Je ne pouvais m'empêcher de jeter des larmes, à

quoi mon père ne faisait nulle attention. Il continua à me prêcher de la sorte tant qu'il lui plut, puis il s'en alla, et comme M. de Valentinois arriva aussitôt après, je vous laisse à penser comme il fut reçu. Il écouta tout avec la plus grande patience, jusqu'au moment où je lui déclarai que je ne partirais point.

— Ah ! quant à cela, madame, c'est autre chose. J'ai l'ordre du roi, la permission de Monsieur et du maréchal, vous partirez, dussé-je vous lier dans votre carrosse.

— Me manquer à ce point !

— C'est un parti arrêté; mettez-vous en mesure, nous quitterons Paris deux jours après la cour, seulement nous prendrons une autre route.

— Quand reviendrons-nous ?

— Dans quelques années; ma présence est nécessaire à Monaco; d'ailleurs, une fois que vous connaîtrez le pays, vous ne voudrez plus le quitter.

— Ah ! fi ! l'abomination ! je sais ce qu'est votre Italie, j'ai vu les lettres de madame Royale et de madame la grande-duchesse, lesquelles gouvernent autre chose que la principauté de Monaco.

— Ces princesses, me répliqua-t-il d'un air tendre, n'aiment point leurs maris.

Et moi donc ! Comment pouvait-il s'y tromper? Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'y tâchais pas et qu'il se trompait bien lui-même.

Il fallait maintenant tout dire à Puyguilhem, et ce n'était pas le plus facile ; il fallait prévenir aussi Madame et mon frère, ils allaient jeter les hauts cris. Bien que je ne me mêlasse point de leurs amours, ma présence seule était une sauvegarde. Je m'apprêtai donc à deux expéditions; je n'eus pas longtemps à attendre. Puyguilhem passa chez moi de bonne heure.

Il me trouva encore en larmes. Quant à lui, s'il ne

pleurait point, c'est qu'il y avait en lui plus de fermeté que de tendresse, quand l'orgueil et la colère ne l'emportaient pas.

— Je vous suivrai, me dit-il sur-le-champ.

— Et comment? sous quel prétexte?

— Je ne sais, mais je vous suivrai.

Je l'aurais adoré pour ce mot seul.

Bien des gens ont blâmé mon sentiment, beaucoup m'ontaccusée à tort et à travers; c'est que nul ne pouvait savoir, excepté la femme aimée, quel charme immense il y avait en lui, comment il traitait la femme aimée, tant qu'il l'aimait, hélas! J'ai quelque expérience, jamais je n'ai rien rencontré de pareil. Mademoiselle ne l'a pas fait pour rien comte d'Eu et duc de Montpensier.

Nous passâmes deux heures ensemble, ce fut un éclair. Il me promit de tout arranger pour nous séparer le moins possible. Je me consolai quelque peu. Ensuite je me rendis à mon service. La princesse savait déjà la triste nouvelle, elle vint au-devant de moi en pleurant.

— Vous reviendrez bientôt, chère duchesse, je ne saurais me passer de vous, et votre frère vous aime tant!

Je savais à quoi m'en tenir sur le grand amour de mon frère; je ne m'en tourmentais point, et cela seul, au contraire, me consolait un peu de mon départ. Je reçus de tous côtés des compliments.

— Vous allez régner, me disait-on.

Je ne songeais point au trône, hélas!

Monsieur vint à moi d'un air joyeux.

— Je vous laisse partir, méchante, j'y trouve mon compte de deux façons.

— Monsieur, je vous en conjure, n'écoutez point

ces billevesées sur le comte de Guiché. Malgré sa vivacité, c'est le plus dévoué de vos serviteurs.

— Oui-dà, duchesse ! vous me prenez pour un autre. Je sais ce que j'ai vu, et rien ne m'en fera départir.

— Si vous m'aimez, pourtant, ma voix doit être puissante sur votre cœur.

— Vous vous moquez de moi et vous aidez les autres à en faire autant.

— Vision.

— Madame la duchesse, je ne vous crois plus.

— Monsieur, je suis, ou plutôt j'étais votre meilleure amie; mais d'après un pareil traitement ne comptez plus sur moi.

— Comme il vous plaira.

Nous nous séparâmes brouillés, ce qui ne me sembla pas d'un bon augure pour les amours de Madame.

X

Il fallait donc partir ! Nous en étions dans la désolation, Puyguilhem et moi. Je fis mes adieux à la cour une semaine avant de quitter Paris afin d'être tout à nous. Madame fondit en larmes, elle avait besoin de moi. L'intrigue de mon frère marchait bien; mais, entourés d'ennemis, ainsi qu'ils l'étaient, qui pouvait me remplacer? ils couraient de grands dangers. La Vallière et tout son escadron de filles, gênaient la princesse, elle les craignait plus qu'elle n'en voulait convenir et était ainsi plus jalouse qu'elle ne l'avouait de la nouvelle passion du roi. Elle eut bien raison de me pleurer, après mon départ ils ne firent que des sottises; le comte de Guiche, avec tout son esprit, n'a jamais su se conduire, à force d'alambiquer sa vie et ses senti-

ments. Quant à Madame, son orgueil, sa coquetterie et son envie de dominer l'ont toujours aveuglée sur elle-même et sur les autres.

Lorsque je pris congé du roi, il me regarda fort, j'étais très-belle, et je l'entendais dire :

— Madame, revenez-nous bientôt et ne nous quittez plus.

J'avais bien envie de lui répondre :

— Hélas ! sire, je ne demande pas mieux que de rester avec vous dès à présent.

Je n'osai point, mon père ne m'aurait pas soutenue, et je n'étais pas assez forte contre tous les Grimaldi. Je sortis du château les larmes aux yeux ; la reine mère, qui se souvenait, me reçut par exception, elle souffrait déjà beaucoup de son cancer, néanmoins elle se disposait au voyage de Nantes. Sa Majesté me recommanda à M. de Valentinois comme *une des fleurs de la cour de France*, ce qui le rendit très-fier et moi fort peu soumise.

Je comptais les heures et les minutes et je les voyais s'enfuir avec une douleur insensée : un homme vaut-il tous ces regrets ! La pensée de m'en aller tête à tête avec M. de Valentinois me glaçait d'ennui ; qu'allait-il me dire pendant ce long voyage ? Il me vint une idée et je me hâtai de la mettre à l'exécution. Sous prétexte de grossesse, je demandai une litière, je voulus une litière, afin de m'y étendre à mon aise et de ne pas avoir face à face ce chien de visage pendant deux cents lieues et plus. Je convins de n'y souffrir que Blondeau, mon indispensable. Mon mari s'en consola en emportant nombre de bouteilles de vin et en prenant avec lui une manière de chapelain qu'il avait, lequel s'inclinait devant son génie en écoutant ses sots discours avec jubilation. C'était aussi un sot homme.

Tout était prêt, il fallait se mettre en route. Je retar-

dais néanmoins et je gagnai quatre ou cinq jours encore, sous prétexte de fatigue et de santé. Je ne pouvais m'arracher à cet homme, que j'aimais tant, pour mon malheur; enfin le moment vint, nos adieux furent déchirants, je me faisais mille fantômes, je croyais ne le jamais revoir, j'avais des pressentiments terribles et je ne voyais plus rien dans l'avenir au delà de cet instant fatal.

Je me couchai brisée; on me réveilla dès l'aube, il me sembla que le ciel portait un crêpe comme mon cœur, le soleil n'était plus pour moi à sa place, mon amant l'avait dans sa poche. Blondeau me remit une lettre, je reconnus son écriture; je l'ouvris sur-le-champ, les yeux gros de larmes et convaincue néanmoins que j'y trouverais une consolation. Celui qu'on aime ne console-t-il pas de tout avec un mot, avec un regard, avec moins que cela, avec une pensée?

Cette lettre, la voici, je la copie. J'ai toutes ses lettres, et je les sais par cœur; depuis ma maladie, c'est mon unique lecture!

« Ne vous tourmentez pas, ne vous affligez pas, ma belle duchesse, je ne vous quitte point ainsi, je ne saurais consentir à nous séparer. Ne vous étonnez de rien, attendez-vous à me revoir dans un moment et sous un costume où vous seule me reconnaîtrez; pas un mot, pas un signe de surprise, et nous nous retrouverons en dépit des jaloux et des obstacles. Vous me connaissez, vous savez ce dont je suis capable quand je veux; or, je ne veux pas perdre ainsi les célestes béatitudes de votre sourire, et j'ai besoin, pour vivre, du rayon de vos yeux.

« Votre esclave, chère cousine,

« PUYGUILHEM. »

— Blondeau! Blondeau! nous allons le revoir! il ne me quitte point, Blondeau, entends-tu? Fais bien attention par les chemins, il sera là. Où? comment? je l'ignore, mais il y sera, il l'a dit.

Folle! je croyais alors tout ce qu'il disait!

Je montai donc dans ma litière avec une sorte de joie qui me rendait la vie. M. de Valentinois et ceux qui, la veille, m'avaient vue mourante, n'en revenaient point. Mon père, qui vint nous regarder partir, me fit un compliment à sa manière; je n'ose point le répéter textuellement, mais on le comprend.

— En vérité, ma fille, on serait tenté de croire, à l'éclat de vos yeux, que vous avez vu cette nuit bonne compagnie.

M. de Valentinois ne manqua pas de répondre une bêtise.

Nous nous mîmes en chemin, lui avec son abbé Paldi, un secrétaire assez bien fait, et qui était fils naturel du maréchal de Villeroi; il va sans dire qu'il m'adorait; de plus, un nain qu'il avait acheté pour me faire une surprise et qu'on tenait éloigné de moi à cause de mon état. On le cacha sous les rideaux du carrosse, et, jusqu'à ma couche, il ne parut point. Le nain était un vrai singe pour la malice, il avait beaucoup d'esprit et n'était pas plus laid qu'il ne fallait en son état de nain. Très-bien proportionné, on eût dit un homme véritable vu par une de ces lunettes qui rapetissent. Il était de la Pologne, où il y en a une infinité d'autres; on l'appelait Ladislas Kouski; on en fit le nom de *Laski*, qu'il a porté toute sa vie. Il mourut l'année dernière d'une indigestion de boudins; il en mangeait de plus gros que lui.

Nous sortions à peine de Paris, qu'en regardant de tous les côtés, j'aperçus un homme qui trottinait l'amble sur un bidet d'allure, vêtu de gros camelot, des balles bien pleines derrière sa selle, enfin toute l'appa-

rence d'un marchand colporteur. Son chapeau assez avancé sur une paire de grandes lunettes, lui donnait l'apparence d'un vieillard encore vert, dont les cheveux grisonnaient pourtant. Il était seul, avec un gros chien de l'espèce de ceux des Pyrénées, que je remarquai parfaitement. Il resta seulement cinq minutes à portée de la litière, ensuite il se mêla avec nos gens, derrière les équipages. Nous voyagions à petite journée, avec nos chevaux.

Je ne sais quelle folle idée me passa par la tête.

— Blondeau ! dis-je, voici le comte.

Elle se mit à rire.

— Monsieur le comte, madame, cela ?

— Oui, Blondeau, c'est lui, j'en suis sûre, je l'ai reconnu; c'est lui, c'est lui, te dis-je, tu verras !

Je ne l'aperçus plus jusqu'à la dînée ; mais comme je demandai à Blondeau si elle le voyait encore, elle me répondit que le marchand restait à l'arrière-garde, en grand entretien avec les piqueurs et palefreniers, qui menaient les chevaux de main.

— Est-il vraisemblable, madame, que M. le comte puisse causer avec les gens de l'écurie de monseigneur?

— Il causerait avec le diable pour se rapprocher de moi, ma pauvre Blondeau, tu ne le connais guère.

Vers midi, on se reposa dans une auberge isolée, où mon cuisinier était venu d'avance et nous préparait à manger. Je montai dans la meilleure chambre, cherchant partout le marchand et très-convaincue que je l'allais voir paraître avec ses balles. Cela ne manqua point. Le secrétaire de M. de Valentinois, qui ne demandait qu'à se rapprocher de moi, le vint annoncer, il ne se doutait guère de l'aventure.

— C'est un colporteur, dites-vous, monsieur de Pomarest ?

Le maréchal lui permettait de porter ce nom, qui était celui d'un petit fief.

— Oui, madame la duchesse, il a des marchandises du Levant, à ce qu'il assure.

— Ah ! mon Dieu ! ne va-t-il pas nous donner la peste !

Cette exclamation fut si naturelle, que Blondeau me crut désabusée.

— Non, non, madame, il a vendu à toute la cour, à M. le comte de Guiche même ; il prétend s'être présenté chez madame la duchesse et n'avoir pu pénétrer jusqu'à elle.

— Eh bien, qu'il vienne ! répliquai-je négligemment. Ah ! comme le cœur me battait ! M. de Valentinois était là.

Le porte-balle entre avec force révérences, son chapeau à la main, ses lunettes fichées sur son nez, ses longs cheveux et sa barbe blanche entourant sa tête ; ce n'était pas Puyguilhem, ce ne pouvait être lui : c'était un affreux juif. J'en fus toute glacée, et Blondeau me regardait en triomphe.

Cependant, il approchait et ne parlait point. Quand il fut tout à mon côté, je regardai le coin de sa joue entre ses lunettes et sa barbe, je ne pouvais m'y tromper ; mais moi seul l'aimais assez pour le connaître : c'était lui... ce ne pouvait être que lui ! Je ne pus retenir un mouvement de surprise ; un éclair passa à travers ces verres salis ; son regard ! il me recommandait la prudence.

— Madame... monseigneur... reprit-il d'une voix étranglée et avec un accent de l'autre monde ; madame, monseigneur, achetez ces brocards et ces damas ; je suis un pauvre juif et j'ai besoin d'argent.

Je tremblais à faire pitié, et je ne répondis pas. J'eus à peine la force de faire un geste de consentement.

M. de Valentinois eut un mouvement de galanterie inaccoutumée.

— As-tu de belles choses, vieux d'Israël, ou bien comptes-tu attraper notre argent? Montre le fond de ton sac à madame la duchesse; elle choisira selon son goût.

Il ouvrit fort tranquillement ses valises et nous montra des pièces d'étoffes, des pierreries, des objets enfin de toute magnificence à nous éblouir; tout cela venait réellement du Levant. Il avait loué la balle et les habits d'un juif, s'engageant à lui faire faire de bonnes affaires pour prix de sa complaisance. Je n'en revenais point, moi qui ignorais cela. J'achetai presque toute la boutique. M. de Valentinois faisait une singulière grimace; je n'y pris point garde, et j'entassai les bracelets, les colliers, les corps de jupe et les habits les uns sur les autres, Blondeau en était chargée.

Puyguilhem joua son rôle à merveille; personne n'eut de soupçons, pas même l'amoureux secrétaire, auquel je fis présent d'une bague. *Le juif* se retira en tirant le pied; il débattit le prix comme un vrai usurier, ne cédant rien et tenant bon contre le duc, bien plus avare que tous les juifs ensemble.

Le soir, dans une autre auberge, après le souper, j'entrai dans ma chambre. Blondeau me dit tout bas qu'il attendait. Ce n'était pas le marchand, grâce à Dieu! mais un beau courtisan, un charmant seigneur musqué, élégant, amoureux surtout, qu'elle avait introduit facilement pendant que nous et toute la suite nous nous occupions du repas. Et quelle joie! je crus l'aimer encore davantage; je crus ne l'avoir pas vu depuis un siècle... Je lui savais tant de gré de son déguisement, de la peine qu'il se donnait pour moi!...

Le lendemain le marchand nous suivit encore. Sous prétexte des trésors qu'il portait, il demandait hum-

blement la permission de marcher avec nos gens trois jours encore. M. de Valentinois le refusa, dans la crainte que je n'achetasse encore quelque bagatelle; mais je n'en tins compte, et j'ordonnai, au contraire, que le juif fût accueilli, en assurant à mon époux que je n'avais plus besoin de rien.

Ce voyage me ravissait; ces dangers, ces craintes, ces difficultés rendaient nos entrevues plus douces et plus tendres. Chaque soir je le priais de ne pas aller plus loin, en tremblant d'être obéie. Le matin, mes regards cherchaient le pauvre juif, bien modestement caché parmi les derniers de nos domestiques, je frémissais de ne pas l'y trouver, et je ne respirais à l'aise qu'après l'avoir découvert. M. de Valentinois ne le remarquait plus.

Cela dura toute une semaine, et puis nous nous dîmes adieu; il ne pouvait quitter la cour si longtemps, c'était risquer sa faveur naissante. Je descendis le lendemain le cœur mort, je ne me soutenais plus, il fallut me porter à la litière. Au moment où l'on m'y plaçait, Blondeau, qui soutenait mon bras, fit un mouvement de surprise.

— Qu'y a-t-il? lui demandai-je.

Elle ne me répondit que par un signe; les laquais s'éloignèrent, elle me montra un billet.

— De lui, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Qui te l'a remis?

— Je ne sais, on me l'a glissé dans la main.

J'ouvris précipitamment, je lus :

« Je ne suis pas parti, je ne puis; vous me reverrez « encore aujourd'hui, adorable cousine, et tant que je « pourrai vous voir. »

— Ah! dis-je, il est là, mais où?

Nous le cherchâmes et nous ne le vîmes point. Rien

jusqu'à la dînée ; mais, au moment de repartir, le postillon qui conduisait ma litière me parut avoir une tournure toute pimpante, bien qu'il ne se retournât pas, j'en eus le soupçon toute la journée. Le soir j'eus la joie immense d'apprendre que je ne me trompais point, et que mon amant m'aimait assez pour ne pouvoir m'abandonner si vite.

Tout cela fut bien particulier, surtout par ce qui s'en suivit, de part et d'autre.

XI

Nous arrivâmes enfin à Lyon, et là je sentais qu'il en fallait voir la fin et qu'il ne pouvait aller plus loin sans se perdre. Je m'en désolais, cette manière de roman me semblant bien plus charmante que le reste.

Nous passâmes quatre jours en cette grande ville avec toutes sortes de fêtes et de festins ; on nous rendit de grands honneurs, le roi et M. de Villeroi, gouverneur de la province, l'avaient ordonné ainsi. M. de Valentinois commença dès lors à être traité comme l'héritier d'une maison souveraine. Il reçut en même temps un mot de son père ; le maréchal nous priait, de la part de M. Fouquet, de passer à Pignerol pour y voir un prisonnier, recommandé par madame Duplessis-Bellière, et qu'on avait pris en Savoie. Cela ne nous détournait guère, et il s'agissait de rendre un grand service à une famille.

C'était un jeune homme de grande maison, qui s'avisait de contrecarrer M. de Savoie dans ses amours avec une jolie fille, et, comme la jolie fille se laissait prendre à sa puissance, il songea à se débarrasser de son rival. M. de Savoie, prévenu, le fit traquer ; il se sauva en

France, où, en bon voisin et parent, le roi lui rendit le service de l'envoyer à Pignerol. Madame Duplessis-Bellière était la grande amie de sa mère, on s'adressa à elle pour obtenir son élargissement, et cette affaire se traitait. Il est inutile de dire à personne, en ce siècle-ci, que madame Duplessis-Bellière était l'amie complaisante de M. Fouquet; sa *complaisance* ne se bornait pas à sa propre personne, elle s'étendait encore à celle des autres, quand le surintendant en avait la fantaisie.

Mon père avait bien flairé à Vaux le danger de M. Fouquet, il était trop bon courtisan pour que son nez se trompât à cette chasse. Mais une fois le voyage de Nantes décidé, bien que ce danger existât toujours, il le vit assez éloigné pour ne pas refuser au ministre une petite complaisance qui ne le compromettait point. Le roi semblait des plus affables avec son hôte, il lui parlait sans cesse de son luxe et de sa magnificence avec une grimace si bien cachée qu'elle ne paraissait pas. Les habitudes du maréchal chez la reine-mère, quelque intimes qu'elles fussent, ne lui laissèrent pas découvrir avec certitude ce qui se tramait. Dans tous les cas, avant de nous écrire, il parla de son projet et de la recommandation chez la reine-mère, et eut soin de faire ressortir la sévérité partiale de M. de Savoie, que la reine-mère ne pouvait souffrir.

— Quoi! monsieur le maréchal, dit-elle, un pauvre jeune homme est amoureux! M. de Savoie le condamne à mort parce qu'il prend sa maîtresse et que le malheureux en est jaloux! A-t-on jamais pendu les gens sur une pensée? Écrivez, écrivez à votre gendre, qu'il voie l'état des choses et qu'il le fasse savoir, le roi ne s'en fâchera point, d'ailleurs cela fait plaisir au bon M. Fouquet.

Le *bon M. Fouquet* sembla dangereux en diable à ce fin renard, c'était trop tendre; mais la phrase précédente le mettait à couvert, il écrivit.

Quant à moi, je trouvais indifférent de passer d'un côté ou de l'autre, Puyguilhem m'avait définitivement quittée, que m'importait le reste ! Je ne voyais plus rien sur la terre qui fût digne de m'occuper. Après trois jours encore de séjour à Lyon, nous prîmes la route des montagnes.

Ma litière fut mise à dos de mulets dès que nous entrâmes dans les Alpes et que nous nous exposâmes dans ces sentiers épouvantables. Je ne sais où l'on peut trouver cela beau, c'est effrayant, c'est étouffant, voilà tout. Nos Pyrénées sont bien plus riantes, et je ne pus m'empêcher de penser à Bidache, quand je me vis entourée de ces grands monts. Je me rappelai ma jeunesse, mes amours si doux avec Puyguilhem, puis Biaritz, puis les gitanos, et la protection singulière qu'ils m'avaient promise, j'en riais en moi-même, jusqu'ici je n'en avais guère ressenti les effets. J'admirais comment cette reine se faisait des illusions sur son pouvoir, et je fus presque tentée de me moquer d'elle. J'avais bien choisi mon moment.

Il n'y a pour ainsi dire point de route dans les Alpes, ce sont des précipices à faire trembler; quant aux gîtes, ce sont des cahutes où, sans les matelas de ma litière, je n'aurais pas trouvé de quoi dormir. Ma grossesse me fatiguait fort; il fallait être moi, il fallait être M. de Valentinois pour courir les chemins dans un état semblable.

Un soir, bêtes et gens, nous ne tenions plus sur nos pieds, nous ne trouvions ni cabane ni chalet, il tombait depuis le matin une pluie fine et nous commencions à craindre de demeurer à la belle étoile, joint à cela que pas une ne montrait le bout de son nez. Pomarest fut envoyé à la découverte avec trois laquais ; il revint au bout d'une heure, en chantant victoire. Il avait trouvé une chaumière, occupée par une tribu de bohémiens,

ce qui n'était pas trop rassurant; mais nous étions en force et, en veillant bien sur nos poches, nous n'avions point de risques à courir.

— D'ailleurs, ajoutai-je, les bohèmes sont de la même famille que les gitanos, et je ne les crains point. Allons!

Mon courage en prêta à tout le monde. Nous suivîmes Pomarest et ses Argonautes, malgré les difficultés du chemin, et nous eûmes tous une grande joie à l'aspect de la lumière qui pointait un peu plus haut. Ces pluies de montagnes sont glacées, et nous soupirions plus encore après le feu qu'après le souper.

M. de Valentinois entra devant moi, Pomarest m'aida à descendre, l'abbé Paldi était comme hébété; quant au nain, on l'avait envoyé directement à Monaco avec les carrosses.

Nous trouvâmes une assez grande chambre, noire et enfumée, dans une nudité complète, au milieu brûlait un grand bûcher, autour duquel la horde tout entière était assise sur la terre battue. Ils se levèrent tous quand ils me virent, leurs visages et surtout leurs haillons n'avaient rien de rassurant. On ne peut s'imaginer un rassemblement de brigands semblable. Une vieille femme décrépite nous souhaita la bienvenue en je ne sais quelle langue, ses gestes nous indiquaient des intentions pacifiques et bienveillantes, elle nous montrait le feu et nous engageait à en approcher comme eux.

— Allons! dis-je à M. de Valentinois, nous voilà en cercle avec des bohèmes, on en rirait bien à la cour. La peste soit de la commission de madame Duplessis-Bellière.

Je fis pourtant bonne contenance, et je me plaçai sur des coussins, toujours fournis par ma litière, que je bénissais. Mais yeux firent le tour de l'assemblée; j'avisai une jolie fille aux yeux noirs et à la peau brune, qu'il

me sembla avoir déjà vue ailleurs, et, comme je la regardais fort, elle se leva, me fit la révérence, avec un petit signe d'intimité signifiant :

— C'est bien moi, vous ne vous trompez pas.

Mes souvenirs devinrent plus précis, c'était une gitana, une des sujettes de ma reine amie; je lui adressai la parole en patois de mon pays, ses yeux brillèrent encore davantage et elle me répondit sur-le-champ. Je n'avais plus peur, nous étions sauvés. Je lui demandai comment elle avait quitté sa tribu, ce qu'elle faisait si loin de l'Espagne et du Béarn.

— Oh ! dit-elle, je suis ici pour vous et je n'y suis pas seule.

— Pour moi !

— Croyez-vous qu'une gitana oublie l'enfant de son lait? n'a-t-elle pas promis que partout vous seriez protégée? nous vous attendons depuis longtemps, maintenant nous allons vous suivre et nous poserons nos tentes dans vos États.

— A Monaco?

— Oui.

Le voisinage était peu tentant et j'allais faire là un singulier cadeau à mes sujets. Ce n'était pourtant pas le moment de faire des manières, j'eus l'air fort reconnaissant.

La vieille femme qui nous avait reçus s'était aussi levée de sa place, elle nous écoutait avec intérêt; tout à coup elle nous interrompit par quelques paroles dans sa langue inconnue, la jeune fille se retourna vers moi et me dit :

— La mère a affaire à vous.

— Que me veut-elle?

Elles recommencèrent leur discours inintelligible et l'enfant semblait très-effrayée.

— La mère voit le malheur, reprit-elle après un ins-

tant de réflexion, elle dit que vous allez vers un endroit dont le nom vous fera pleurer d'immenses larmes pendant bien des années de votre vie, et que vous y trouverez le grand infortuné, le sang méconnu, que vous ne vous y attendez point à rencontrer.

Ceci était pour moi du grec. Je me mis à sourire; ce que voyant la vieille, elle étendit vers moi les bras comme une femme qui menace et qui avertit en lançant un torrent de phrases incompréhensibles.

— Que dit la mère? demandai-je.

— Elle dit qu'il ne faut pas vous jouer, mais la croire.

— Ah! repris-je, je crois facilement que je dois pleurer à Monaco, quant au reste, je n'y comprends rien.

— Ce n'est pas à Monaco.

— Où donc?

— Je ne sais, elle ne le dit point.

— C'est à Pignerol, alors. On m'y retiendra peut-être en prison!

La vieille s'était rassise, la tête cachée dans le bas de sa robe, et ne semblait point disposée à s'expliquer davantage. Seulement après un quart d'heure de silence elle laissa échapper ces mots sans changer d'attitude:

— Ce que vous aimez le plus! ce que vous aimez le plus!

Je frissonnai quand la gitana me les eut répétés; un danger menaçait Puyguilhem, sans doute. J'interrogeai, je priai, je menaçai; ni demandes, ni prières, ni menaces ne purent lui arracher une réponse. M. de Valentinois, ne comprenant rien à cette scène, faisait la plus étrange figure du monde, ses yeux allaient des bohèmes à moi, à mesure que nous parlions, jusqu'à ce qu'il me vît inquiète et courroucée.

— Ces misérables vous manquent-elles de respect? demanda-t-il tout bouffi de colère.

— Non, non, monsieur, ne vous inquiétez point.

Il n'en sut pas davantage.

On nous préparait le souper tant bien que mal pendant ce temps, et par une impression que je ne saurais définir, chacun parlait bas. Les bohèmes ne parlaient point du tout; mais ils regardaient de tous leurs yeux la vaisselle d'argent que mes officiers étalaient: nous n'en avions pas d'autre sur les mulets, et il fallait bien manger dans quelque chose. J'en conçus quelque inquiétude, je le dis à ma petite amie; elle me répondit que nous étions en sûreté d'après les ordres de ma grand'mère nourrice, et qu'il ne nous serait pas pris une aiguière. Je dois avouer cependant qu'en arrivant à Monaco, lorsque le maître d'hôtel compta les assiettes, il en manquait trois sur le service de campagne; on ne manqua pas d'accuser les bohèmes, peut-être n'étaient-ils, après tout, qu'un prétexte.

On avait monté mon lit, je m'étendis avec plaisir, Blondeau à mes pieds; M. de Monaco et mes gens veillèrent: il n'était point prudent de se trop fier à nos hôtes. Le lendemain je vidai ma bourse dans le tablier de la gitana. Elle en fit la distribution à ses camarades et ne garda rien pour elle. Je lui voulus donner quelque monnaie, elle refusa, j'eus beaucoup de peine à lui faire accepter une bague.

Depuis ce moment, jusqu'à Pignerol, il ne nous arriva plus rien de remarquable. Quand nous fûmes en vue de la forteresse, mon cœur se serra. Ces tours, ces remparts, ces sentinelles, la prédiction de la vieille bohème, qui donc serait enfermé là? Il y eut des pourparlers à la porte avant d'ouvrir et d'introduire notre équipage. Enfin on baissa le pont-levis, on leva la herse, nous entrâmes; un homme nous attendait chapeau bas et parlait déjà au duc qui l'appelait M. le gouverneur; à la lueur des torches, je reconnus M. de Saint-Mars, le gardien, le tyran du malheureux Philippe.

XII

La vue de cet homme me fit tressaillir et me rappela le pauvre Philippe. Il devait être là, puisque ce gardien y était lui-même. Mes lèvres s'ouvrirent pour lui demander ce qu'il était devenu : je me souvins à temps du grand mystère de tout ceci, et je me promis seulement d'employer la ruse et l'adresse pour découvrir quelque chose à son endroit.

M. de Valentinois, heureusement, ne reconnut pas l'homme qu'il avait vu à Avignon, et l'autre feignit de ne pas le reconnaître ; les explications eussent été trop difficiles à donner. M. de Saint-Mars est fort prudent.

Nous fûmes reçus avec tous les honneurs possibles, la garnison sous les armes. Je cherchais autour de moi ce pauvre Philippe ; je ne le vis point, ni rien qui lui ressemblât. Je pensai qu'on le renfermait bien pour le punir de son escapade. M. de Saint-Mars nous précéda dans des corridors noirs et sombres ; il nous fit monter un degré tout noir ; mon cœur se serra, sans que je pusse dire pourquoi ; c'était un avertissement de l'avenir.

On nous introduisit dans une pièce immense, tendue de cuir de Cordoue, dont les dorures étaient fanées ; une manière de lampe, très-fumeuse, éclairait juste le milieu. On alluma pour nous les bougies d'un flambeau à plusieurs branches ; mais il y faisait froid, et je tremblais.

— Madame la duchesse, me dit le gouverneur, cet appartement est bien indigne de vous ; mais je vous reçois comme je peux, non comme je veux. Le service du roi m'impose une retraite absolue. Je vis seul dans

cette forteresse, et les habitudes d'un vieux soldat ne sont pas celles d'une princesse. Vous voulez donc bien m'excuser.

— Vous vivez seul, monsieur? repris-je.

— Avec mes officiers, oui, madame, et ils sont peu nombreux.

— Avez-vous beaucoup de prisonniers?

— Je n'en sais pas au juste le nombre, madame.

Ceci signifiait : Ne me questionnez pas là-dessus, vous n'en saurez rien.

M. de Valentinois, selon son habitude, avait déjà demandé son appartement ; il avait toujours les mêmes manies, et il lui fallait chaque soir un entretien d'un quart d'heure avec son valet de chambre. J'étais seule avec le gouverneur ; je me risquai.

— Je vous dois, monsieur, des remercîments et de la reconnaissance, je ne l'ai point oublié. Vous avez rendu un grand service à ma mère et à moi, il y a deux ans, en Languedoc.

Il s'inclina sans répondre.

— Vous me faites sans doute l'honneur de me reconnaître?

— En doutez-vous, madame la duchesse?

— Vous aviez alors près de vous monsieur votre fils, je crois, ou un de messieurs vos neveux. Je ne le vois point ici ; où donc est-il?

Je m'efforçai de prononcer cette phrase le plus indifféremment possible ; mais ma voix tremblait néanmoins. M. de Saint-Mars prit un air désolé et me répondit :

— Hélas! madame, ce n'était ni mon fils ni mon filleul, c'était mon pupille; mais Dieu me l'a repris, il est mort.

Je me sentis pâlir, et j'eus bien de la peine à me contraindre ; je me sentais observée, et l'air de cet homme me pénétrait comme une flèche. Je baissai les yeux ;

quand je les relevai, il me regardait encore, mais avec une expression de triomphe qui m'éclaira. Il me trompait, Philippe vivait encore, Philippe était à Pignerol, je le sentais au dedans de moi ; j'en étais sûre. De ce moment je pris la résolution de tout savoir. Pour en arriver à ce but, il fallait jouer la comédie avec ce geôlier et le bien convaincre de mes regrets ; car, assurément, il en savait plus long sur nos rapports que je le pensais.

— C'est triste, monsieur, c'est bien triste de mourir à cet âge. De quoi l'avez-vous perdu ?

— Une fluxion de poitrine, madame ; il s'est trop échauffé à la chasse, qu'il aimait fort.

Je soupirais avec une vérité qui le prit. Il me crut persuadée. Tout alguazil qu'il était, il s'y trompa d'autant mieux que j'affectai un air affligé dont M. de Valentinois ne manqua pas de faire la remarque. Je ne mangeai point au souper, passablement servi du reste. Le gouverneur me pressait juste assez pour un honnête homme, geôlier de son état. Mon Dieu ! que je le hais.

Mon mari eût été soufflé par moi qu'il n'eût pas mieux fait ni mieux dit. Il annonça son projet de passer deux jours à Pignerol, pour reposer bêtes et gens, en même temps que l'on traiterait l'affaire du prisonnier. M. Saint-Mars se montra très-disposé à seconder les vues du ministre et à lui être agréable, surtout après avoir lu la lettre où le maréchal parlait de la reine-mère. Il poussa la complaisance jusqu'à dire que nous le pourrions voir.

— On voit donc les prisonniers, monsieur ? demandai-je de la façon la plus innocente.

— Pas tous, ni tout le monde, madame ; mais à M. le duc je n'ai rien à refuser.

— Comment vivent-ils ? restent-ils seuls ; ont-ils quelque plaisir, quelque distraction ?

— Madame, on n'est pas en prison dans le but de se divertir, cependant je fais mes efforts pour que mes pensionnaires vivent le mieux qu'il se peut faire. Je les reçois quelquefois à ma table; ceux qui ne sont pas au secret, je leur permets de se voir entre eux; ils ont un mail, ils se promènent, ils jouent aux cartes, je leur prête des livres et le temps se passe.

— En avez-vous plusieurs au secret?

— Un seul, madame.

— Qu'est-ce que le secret? s'il vous plaît. Pardon, je suis bien indiscrète peut-être, mais je n'ai pas l'habitude des prisons, vous le comprenez, et l'on n'est pas fâché de s'instruire, qui sait ce que l'avenir nous réserve!

Je jouais avec cette possibilité, je ne me doutais guère qu'un jour cet homme tiendrait sous ses mêmes verroux, à ce même secret, l'être qui m'est le plus cher en ce monde : que ces verroux, ces murailles, ces bastions, qui m'effrayaient seraient ainsi autour de lui, comme autour du pauvre Philippe. Le gouverneur me regardait en souriant, de son sourire tout particulier, il me répondit avec beaucoup de complaisance; j'appris ainsi que les malheureux au secret restaient seuls à perpétuité, sans sortir, sans échanger un mot avec personne; leur quartier était une grosse tour, plus forte et mieux défendue que les autres, sous trois portes de fer, une garde particulière et des difficultés sans nombre même pour respirer. Les grilles n'eussent pas laissé passer une mouche.

— Rassurez-vous, madame la duchesse, ajouta-t-il, votre protégé n'est pas là.

Non certes, mon protégé n'était pas là; mais un secret mouvement me disait que Philippe y était, que Philippe, l'enfant caché au bois de Vincennes, l'adolescent du château de Languedoc, devenu jeune homme, souffrait dans ces murs, sous la main de ce bourreau. J'examinais le

visage de tout ce monde, comme pour y lire ce secret ; j'avisai en ce moment même un laquais derrière la chaise de Saint-Mars, dont la figure m'était connue ; je ne savais où je l'avais vu, mais ce n'était pas la première fois. Il me semblait là un vrai factotum, s'occupant de tout et possédant la confiance entière de son maître. Sa peau brune, ses yeux noirs, ses dents blanches, le rendaient très-facile à reconnaître ; c'était un gitano. Ce point une fois trouvé, je me souvins qu'il avait servi à Bidache et qu'il faisait partie de la bande de ma bonne amie.

Quant à lui, il ne fit point mine de m'avoir jamais rencontrée, cela se comprend. Pourtant je ne pus m'empêcher de chercher quelque chose de particulier dans sa présence à la forteresse.

Je saluai notre hôte aussitôt après souper, et je rentrai dans ma chambre, où Blondeau m'attendait avec impatience, je le vis aux regards qu'elle jeta sur M. de Valentinois, lequel ne s'en allait point. Enfin je le renvoyai, et vite elle tira les barres pour nous enfermer.

— Madame, madame, j'ai bien du nouveau !

— Philippe est ici, n'est-ce pas ?

— Qui vous l'a dit?

— Personne, mais je le sais.

— Chut ! on peut nous entendre, madame, et Dieu sait les suites. Pardon, madame, je suis bien hardie, pourtant...

— Je pardonne, parle bas, si tu veux, mais parle vite.

— Madame a-t-elle remarqué le maître d'hôtel ?

— Oui, un laquais qui s'en donne les airs, c'est un gitano de Bidache.

— Madame, il est ici pour vous.

— Pour moi ! celui-là aussi !

— Oui, madame et depuis deux ans. Sa reine l'a envoyé près de M. de Saint-Mars, parce que M. de Saint-

Mars se trouve mêlé à votre horoscope et qu'il doit être surveillé.

— M. de Saint-Mars est mêlé à mon horoscope, comment ?

— Je ne sais, mais il y est. Le gitano a été prévenu de l'arrivée de Madame, il l'attendait. Il m'a reconnue et il est venu me le dire. Son maître ne voit que par ses yeux, il a commencé par lui sauver la vie dans une embuscade ménagée exprès, depuis lors, il est tout-puissant auprès de M. le gouverneur, que tout le monde craint excepté lui.

— Il t'a donc parlé de Philippe !

— Oui, madame ; c'est-à-dire madame croit que c'est M. Philippe, à ce qu'il paraît, lui, il n'en sait rien. Ce qu'il sait, c'est qu'il y a ici un prisonnier que personne ne voit, qui ne vient à la messe que dans une tribune grillée et qui porte un masque de fer sur le visage, chaque fois qu'il reçoit les services d'un porte-clefs ou d'un soldat ; il ne l'ôte que lorsqu'il est seul. M. de Saint-Mars va passer avec lui de longues heures, quelquefois on entend ce pauvre malheureux crier, malgré l'épaisseur des murailles ; il a été bien malade, le médecin a été appelé fort tard et ne l'a vu qu'avec son masque. Onne lui laisse ni couteau ni canif, il écrit avec une plume toute taillée, mais ce qu'il écrit ne sort pas des mains de M. de Saint-Mars. C'est enfin un prisonnier bien à plaindre, je vous assure, et dont tout le monde s'occupe ici.

— Ton gitano l'a-t-il vu ?

— Oui, il le voit souvent de la part de son maître, mais jamais seul.

— Comment a-t-il pu te raconter tout cela ? pourquoi te l'a-t-il raconté ?

— Madame, aussitôt qu'on me conduisit ici, pendant que je préparais la toilette de madame, il est entré avec

mille précautions, me demandant si je le reconnaissais, et comme j'ai répondu que je le reconnaissais très-bien, il a dit ce que je viens de dire, en me recommandant de prévenir madame, parce qu'il était essentiel qu'elle le sût, c'était l'ordre de sa reine.

Je réfléchis et je formai sur-le-champ un plan à suivre. Je voulais être introduite près de ce prisonnier, si c'était Philippe, ainsi que je n'en doutais point, je voulais le sauver, je voulais le consoler au moins ; mais comment faire? Mon état rendait tout déguisement impossible; entrer sous mon nom, avec mes habits, dans ce cachot, il n'y fallait point même songer, même avec le secours du bon gitano. Pourtant j'étais décidée à le voir, et, vous le savez bien, Lauzun, ce que je veux, je le fais malgré tout.

— Va chercher ton gitano, je veux le voir, dis-je à ma fidèle servante.

— Il viendra, madame, il viendra lorsque tout le monde sera rentré ; il viendra par ma chambre, cela ne compromettra que moi.

— Ma pauvre Blondeau ! si on le voit, on dira que c'est ton galant et que tu n'es pas longtemps à en faire un.

— Puisque c'est pour le service de madame la princesse, qu'importe !

Cette bonne fille m'a toujours été dévouée comme un chien.

J'attendis mon confident pendant plus de deux heures; je m'étais couchée, car je souffrais fort ; il vint enfin et baisa le bord de mes draps pour révérence. Je le regardai jusqu'à l'âme, il ne s'agissait pas de se livrer à un traître, pour passer le reste de ses jours à la Bastille. Il ne s'épouvanta point de mon regard, j'en fus aise, c'était beaucoup, j'aime la hardiesse, cela promet.

— Tu veux me servir?

— J'en ai l'ordre.

— C'est bien. Qu'as-tu à me dire?

Il recommença ce que je savais déjà, avec plus de détails, il me dépeignit la taille, la voix, les façons du prisonnier, de sorte que je ne conservai plus de doute, c'était Philippe. Il me confirma ce qu'avait dit Blondeau. Sa reine ordonnait que je susse tout cela, mais elle n'en donnait pas le motif, cela m'intéressait, voilà tout, et *il était écrit* que je devais avoir toute ma vie des choses extraordinaires avec ce beau ténébreux, cet Amadis des livres de chevalerie.

J'écoutai, je sentis mon cœur battre et ma tête se remplir de chimères, c'était comme une procession de fantômes dans mes idées. Pauvre Philippe! il était là, si près de moi, et je ne le verrais point! et je ne le consolerais point! Oh! malgré tous les Saint-Mars du monde, cela ne pouvait pas aller ainsi!

— Gitano, repris-je, il faut que je voie ce prisonnier.

— Ah! madame, il me serait plus facile de mettre le feu à sa tour, que de vous y faire entrer.

— Je le veux.

— C'est impossible.

— Et lui, n'en peut-il sortir?

— Non.

— Cependant j'exige que tu l'amènes ici, puisque je ne puis aller près de lui.

— Comment faire?

— Je n'en sais rien, cherche.

Le pauvre bohème ouvrait des yeux à se les écarquiller, la sueur lui tombait du front, car *il fallait* qu'il m'obéît, *la mère* l'ordonnait, c'était une loi de vie ou de mort.

— Madame, noble princesse, ayez pitié de moi! fit-il enfin.

— Je veux le revoir.

Il resta immobile à m'écouter, semblant cloué aux

planches. J'étais si résolue, j'avais tant d'envie de voir mon ancien ami, que je ne branlais pas. Tout à coup il battit ses mains l'une contre l'autre, et s'écria :

— Eh bien, vous le verrez, madame, vous le verrez la nuit prochaine, où je serai pendu avant. Il n'est pas sûr que je ne le sois point après, mais au moins vous aurez été satisfaite.

Comme il disait ces mots, on frappa deux fois à la porte de ma chambre.

XIII

Nous étions confondus, d'autant plus qu'on entendait au dehors la voix de M. de Saint-Mars qui criait :

— Ne craignez rien, madame la duchesse, c'est moi, veuillez m'ouvrir.

Le gitano disparut si prestement par la petite porte, qu'on le vit à peine. Blondeau m'interrogea du regard, j'étais tremblante, mais je voulais savoir.

— Fais entrer monsieur le gouverneur, lui dis-je.

Il entra et son regard fit le tour de la chambre, où il ne vit sans doute rien de dangereux, car ses sourcils froncés se déplissèrent. Il me salua et me demanda pardon d'oser se présenter à une pareille heure, mais il arrivait à l'instant un courrier de la cour, lequel apportait des nouvelles importantes et une lettre de mon père pour moi.

Les nouvelles étaient la disgrâce de M. Fouquet, son arrestation à Nantes, ses conspirations, ses aventures avec de belles dames, la cassette de la correspondance et tout ce qui s'ensuit. La lettre de mon père ne contenait que ces mots :

« Ma chère fille, laissez crever comme un chien le

protégé du surintendant, ou faites-vous bien venir de M. de Saint-Mars, lequel a l'oreille de M. Colbert et peut nous être utile à tous. Mon courrier vous trouvera, je l'espère, à Pignerol ; si vous n'y étiez plus, écrivez au gouverneur et conviez-le pour quelques jours à Monaco, c'est du bon voisinage et cela se trouve en l'avenir.

« Votre affectionné père,

« GRAMONT. »

Ma première idée fut que mon mari voudrait repartir le lendemain, ensuite la recommandation du maréchal me rassura. Il fallait séduire le geôlier, nous n'avions pas trop de vingt-quatre heures pour cela ; cependant, pour être plus sûre de mon fait, je commençai sur-le-champ.

M'armant du plus aimable sourire, je levai les yeux sur lui et je trouvai les siens qui me scrutaient, il n'était jamais en défaut.

— M. Fouquet était-il de vos amis, monsieur? lui demandai-je.

— Non, madame.

La réponse fut brève et tranchée, comme un homme qui ne marchande pas. C'était commode, je sus ce que j'avais à ajouter.

— Je m'en doutais bien et cela devait être. Ces airs évaporés ne plaisent qu'aux têtes sans cervelle et aux gens médiocres. On n'est pas surintendant en jetant l'argent par les rues à la première beauté qui plaît et en envoyant des billets doux. Parlez-moi de M. Colbert, à la bonne heure ! voilà un homme !

Il m'observait toujours.

— Oui, répondit-il lentement, M. Colbert est un homme zélé, actif, entendu ; c'est un homme juste, c'est

un homme discret; d'ailleurs, n'est-il pas l'élève du cardinal Mazarin?

— Ah! sans doute. Ce cher cardinal qui m'aimait tant!

— Il vous aimait, madame? Pardon, je suis un peu bien indiscret, je devrais me retirer et vous laisser en repos.

Il souriait en s'inclinant; le sourire était si étranger à ce visage, qu'il s'en effaça sur-le-champ, il n'y pouvait rester.

— Non, non, monsieur, vous ne me gênez point. Je ne puis dormir, vous le voyez, j'avais rappelé mes femmes. Certes, le feu cardinal m'aimait à cause de mon grand-oncle, le cardinal de Richelieu.

Blondeau lui avait avancé un siége, il s'assit, et insensiblement nous causâmes. Je me fis toute de grâce et de douceur. Je l'écoutai beaucoup, je ne le contrariai point, enfin je sus si bien m'y prendre, que ce loup eut les griffes limées. Il me quitta deux heures après, subjugué, non que je lui eusse rien promis ni rien avoué, mais seulement par une flatterie adroite. C'est une des rares circonstances de ma vie où je daignai prendre la peine de feindre. Philippe eût dû m'en savoir gré, car cela me révolte.

Le lendemain, M. de Valentinois apprit tout; il ne s'en était point douté, son sommeil résiste même aux orages de cour. Je n'avais plus entendu parler du gitano; Blondeau, qui le chercha sur mon ordre, ne put l'apercevoir nulle part de la journée. Le gouverneur nous fit servir chez moi et demanda humblement s'il pouvait être admis à ma table sans me désobliger. Vous jugez si je refusai! Je fus encore plus chatte que la veille, et, pour passe-temps, il me proposa ce que je désirais le plus, une visite dans la forteresse.

Je le suivis sur les remparts, je montai des degrés

qui ne prenaient point de fin, je fis l'ignorante sur bien des choses que je n'ignorais pas, afin de lui donner le plaisir de me les expliquer. Il me montra les donjons, les cachots vides et les gentillesses recherchées d'une prison d'État. J'ai peut-être vu la chambre de Lauzun ! Depuis qu'il est dans ce lieu abominable, je le vois sans cesse, je m'y promène et je passe des nuits entières à chercher laquelle de ces affreuses niches est la sienne.

En ce temps-là, je ne songeais qu'au pauvre Philippe, je voyais devant moi ce grand donjon tout droit, où il était, sans doute. Les fenêtres avaient trois grilles ; c'étaient plutôt des trous que des fenêtres, le jour n'y devait arriver que comme un entonnoir. J'en frissonnais. Saint-Mars ne disait mot là-dessus ; il m'expliquait tout, hors cela, et moi je n'osais le questionner, tout en craignant qu'il ne fût affecté de ne le point faire.

Il me sembla une fois apercevoir comme un point blanc au bout de ces trois grilles ; le gouverneur le vit comme moi, car il fit un haut-le-corps très-prononcé, réprimé bien vite; je n'eus pas l'air de m'en apercevoir ; quant à M. de Valentinois, il ne voyait rien.

Après une longue promenade, nous rentrâmes un peu fatigués, très-attristés surtout. Je retournai vers ma chambre pour interroger Blondeau encore une fois et savoir des nouvelles du gitano si singulièrement disparu. Elle ne l'avait point vu davantage; je commençai à craindre très-fort pour lui. Nous nous mîmes à table; ce ne fut pas lui qui tint le bâton de majordome. Je regardais ces visages inconnus, et je devais faire moi-même une piteuse figure. Le rusé renard de gouverneur avait-il imaginé de m'endormir par ses cajoleries et savait-il nos intelligences? J'en tremblais ; s'il allait me retenir ! Et puis, je suis du nombre de ces gens qui désirent d'autant plus ce qui est difficile. J'avais la fièvre à

l'idée de ne point voir Philippe, de le savoir malheureux, si près de moi, sans échanger une parole. Ce mystère m'affriolait. Pourquoi le retenir ainsi? quel était son crime? quel était ce malheureux lui-même? J'y songeais malgré moi, et son souvenir s'embellissait de mes pensées et de mes recherches.

M. de Valentinois fut ma providence. Lui, qui n'entendait point de malice, demanda tout bonnement à Saint-Mars où était ce maître d'hôtel basané de la veille, qui sert fort adroitement et qu'il en voudrait bien un semblable.

— Tous nos officiers sont quasi timbrés, ajouta-t-il. Madame de Valentinois leur tourne la tête, en trouvant qu'ils ne font que des gaucheries, et la peur de mal faire fait qu'ils font plus mal de moitié.

— Ah! dit le gouverneur en souriant d'un sourire qui me parut franc cette fois, vous avez remarqué mon pauvre Basto, monsieur le duc? C'est, en effet, un garçon fort habile et fort honnête. Il m'a sauvé la vie, il m'est entièrement dévoué; c'est le seul homme en qui j'aie confiance et je ne lui cache rien. Il est en ce moment chargé d'un soin plus important que de servir la table; j'espère que vous n'en serez pas moins soignés pour cela.

— Nous vous incommodons fort, monsieur, j'ai grand' peur, repris-je avec une douceur que je ne sentais guère, aussi nous partirons demain.

Il me répondit des compliments; et, au fait, il n'était pas fâché de nous avoir; ses officiers surtout, ils devaient s'ennuyer dans ce coin isolé, sous ces murs noirs. C'étaient presque des prisonniers aussi. On entra dans la salle : le gouverneur nous établit au jeu et disparut pendant deux heures. J'avais le champ libre pour interroger un petit enseigne, assez bien fait, qui me dévorait des yeux et qui m'eût révélé bien autre chose que

les secrets de la prison si je l'eusse laissé dire. Il ne se fit point prier pour me répondre et pour dérouler son chapelet sur son redoutable état. J'appris qu'il existait dans la grosse tour un être inconnu, dont le gouverneur ne parlait jamais, avec lequel il passait quelquefois des journées entières, sans qu'on le vît ni entrer ni sortir; c'était sans doute un grand personnage, car on le servait dans des plats d'argent et une cuisine fort rehaussée. Basto seul portait cette réfection; en vain l'interrogeait-on, il restait muet comme son maître. La garde se faisait en bas des montées de ce donjon; mais nul n'avait seulement franchi la première marche. M. de Saint-Mars était arrivé avec cet homme couvert d'un manteau, un masque noir sur le visage; depuis lors, le nombre des soldats était doublé, et l'on ne sortait plus de la citadelle dont les portes restaient closes et les ponts levés, sans compter les herses.

Il y avait là de quoi rendre cent femmes curieuses et leur faire jeter leur langue aux chiens.

Le gouverneur revint et fit des excuses sans les motiver. Je pris mes belles façons plus que jamais. Je le conviai pour Monaco. Je lui représentai qu'il avait besoin d'air et que le service du roi ne souffrirait pas d'une petite absence. Il me remercia fort, mais il tint bon dans son refus.

— A moins d'une circonstance imprévue, je ne puis sortir d'ici de longtemps. Je suis le serviteur de Sa Majesté et je dois rester à ma tâche. Elle est rude peut-être, mais je l'ai prise et je la garderai.

Enfin, le soir arriva! Nous nous retirâmes, nous devions partir dans la journée du lendemain. J'en soupirais de regret et de colère. Mes désirs s'allaient briser contre ces murs inaccessibles et contre cet homme plus inaccessible encore. Je me fis déshabiller sans mot dire; Blondeau savait mon humeur, elle ne me parlait pas,

seulement elle crut devoir me prévenir d'une liberté qu'elle avait prise.

— Monseigneur a fait demander si madame était visible, j'ai répondu qu'elle ne recevait point, tant elle était fatiguée et tant le soleil l'accablait ce soir.

— C'est bien, Blondeau, dès que je serai couchée, tu peux rentrer chez toi, ma fille; je ne veillerai ni ne lirai cette nuit. Mets bien les verroux et ferme la porte, excepté la tienne, car j'ai presque peur ici.

Depuis une heure, peut-être, elle était partie, je ne dormais point, le plus grand silence régnait autour de moi, excepté dans ma tête, qui bruissait comme une mer en furie. Il me sembla tout à coup entendre parler bas, du côté de Blondeau; je n'eus pas peur, au contraire, j'espérai que le gitano revenait, ainsi qu'il l'avait promis la veille; je me levai sur mon séant pour écouter. Aucune porte ne s'était ouverte, aucun meuble n'avait bougé, cependant on chuchotait, je n'en pouvais douter un instant. Ma fidèle suivante conservait de la lumière, selon mon ordre; je l'appelai, elle vint presque aussitôt, tout effarée.

— Madame, c'est le bohème !

— Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne vite !

— Mais, madame, il a si peur, qu'il tremble que je ne reconnaisse plus sa voix. Il est entré par le mur, je dormais, il m'a éveillée doucement, afin que je ne criasse pas. Je ne sais pourquoi il me semble que ce n'est pas celui d'hier, et pourquoi je tremble plus fort que lui encore.

— N'importe ! qu'il entre !

Elle lui fit signe, il parut, caché sous le manteau, un grand feutre sur ses yeux, qu'il n'ôta point; il fit signe à Blondeau de sortir, mais si impérieusement que j'en restai stupéfaite. Ce geste était d'un maître, et il n'y avait rien là de la bassesse obséquieuse d'un gitano. Blondeau

hésita à obéir ; mais, comme il le renouvela plus vivement que la première fois, elle obéit, après avoir toutefois allumé des bougies.

Nous étions seuls, le chapeau et le manteau tombèrent, c'était Philippe ! Je jetai un cri et je faillis m'évanouir.

Il tomba à genoux près de mon lit, prit ma main qui tomba devant ses lèvres, et me conjura, à voix basse, au nom de ma vie, de la sienne, de prendre du calme et de ne pas nous trahir. Il était beau, d'une beauté triomphante, d'une beauté magique ; sa ressemblance avec le roi était plus frappante que jamais, mais il lui ressemblait comme un ange ressemble à un homme, c'étaient les mêmes traits avec je ne sais quel charme dont je ne pourrais rendre compte et qu'il me serait impossible de vous exprimer. Je restai à le regarder, à l'entendre, c'était du miel que ses paroles, du feu que ses regards. Enfin, que vous dirai-je ? Je vous ai déjà confessé la singulière impression éveillée en moi par la vue de Biaritz, cette impression se représenta plus vive, ce malheur était si touchant, si immense !

Je ne sus qu'au moment de le quitter comment il avait pu s'introduire, je n'avais pas même songé à m'en enquérir, il me le dit bien tard, et je vais vous le dire aussi.

XIV

Voici ce qui s'était passé : Mon bohème, ainsi que vous le savez, était l'âme damnée de Saint-Mars, du moins celui-ci le croyait-il. Il allait d'ordinaire chaque matin passer plusieurs heures avec le prisonnier, à quelque jeu, ou à lui donner des leçons de luth dont il

jouait à miracle, ainsi que de la viole. Plus tard, le gouverneur le remplaçait, il tenait conversation avec sa victime, ce que celui-ci n'aimait guère, ou bien ils lisaient ensemble les livres qu'on lui permettait. M. de Saint-Mars et le bohême traitaient Philippe avec le plus grand respect, ils ne s'asseyaient devant lui qu'après en avoir obtenu la permission, qu'il ne refusait jamais, quoique rien ne fût plus digne que son maintien.

Ce jour-là, le gitano alla comme de coutume près de son infortuné, mais il lui raconta mon désir de le voir, auquel il s'associa de tout son cœur, on n'en doute pas, il lui dit aussi son projet de nous servir et celui qu'il avait conçu pour le soir.

Basto connaissait aussi bien que le gouverneur lui-même les secrets de la citadelle; comme lui, il se rendait au donjon par des passages secrets, construits dans l'intérieur de ces épaisses murailles. Un de ces passages aboutissait à mon appartement, le gitano s'était sauvé par là la veille. Chose horrible! cet homme n'était près de M. Saint-Mars que pour une mission surtout : à la moindre révolte, à la moindre tentative d'évasion, au moindre accident préparé dont le gouverneur serait victime, il avait ordre de pénétrer près du prisonnier et de le poignarder sur-le-champ. C'était en même temps un geôlier et un bourreau. Heureusement ma bonne étoile en avait fait un ami!

Il fut donc convenu entre eux, ce matin-là, que Basto porterait à son maître la nouvelle d'une soi-disant indisposition de Philippe, ce qui arrivait quelquefois. En pareil cas, le bohême ne le quittait point; comme tous ses pareils, il savait un peu de médecine empirique, il le soignait donc à sa manière et passait souvent la nuit près de lui. Jamais Saint-Mars ne s'y opposa; car, il faut en convenir, excepté la liberté et la tendresse, il ne lui refusait aucun égard. Alors il paraissait peu lui-

même, il mettait une manière de délicatesse à lui épargner sa présence. C'étaient les beaux jours pour le malheureux jeune homme.

Tout se passa comme à l'ordinaire. Le gouverneur nous quitta pour lui rendre visite, et le trouva au lit, avec une grande difficulté de parler et une somnolence très-lourde et impossible à vaincre. Basto dit à voix basse à M. de Saint-Mars qu'il lui avait fait prendre une goutte calmante et qu'il fallait ne point en déranger l'effet.

— Soignez-le bien, Basto, répliqua le gentilhomme, je ne voudrais pas pour vingt années de ma vie qu'il mourût en ce moment.

— Il faudra le laisser tranquille, il dormira jusqu'à demain, moi-même je le quitterai cette nuit; car le repos le plus absolu est nécessaire. Le moindre bruit, en l'éveillant, détruirait l'effet du remède. Vous pouvez vous fier à moi, vous le savez; ne craignez rien, je réponds de tout en suivant exactement ce qui doit être fait.

Saint-Mars revint près de nous; à l'heure où tout dort, il vint de nouveau chez Philippe et le trouva dans le même état. Basto ferma la porte après lui, très-certain que jusqu'au lendemain au moins il ne paraîtrait pas. Aussitôt il affubla son prisonnier de ses vêtements, pendant qu'il se couvrit lui-même de son manteau de lit, qu'il s'ajusta pour plus de sûreté encore le masque sur le visage, chose que l'infortuné faisait souvent lui-même dans ses accès de désespoir. Il lui montra ensuite le passage, lui en indiqua les détours et revint prendre sa place dans le lit que quittait Philippe. L'honnête Basto, il risquait sa tête, ainsi qu'il l'a fait encore depuis, mais cette fois sans la sauver. Les bohèmes sont ainsi, ils obéissent jusqu'à la mort à ceux qui les protégent; mais ils haïssent également ceux qui les offensent; c'est une race terrible.

Je n'ai pas besoin de vous en dire plus, vous le devinez. Le lendemain, dès l'aube, il me quitta, plus heureux que le roi, auquel il ressemblait tant, ayant goûté la première joie de sa vie, en emportant un éternel souvenir. Son dernier mot fut celui-ci :

— Je vous reverrai, ou ils me tueront.

Je n'entreprendrai pas de vous dire ce qui se passa en moi, je n'en sais rien. De ce jour, une existence ignorée s'ouvrit devant mes yeux ; je me jetai la tête en avant dans cette carrière ; je n'ai jamais réfléchi depuis, je n'ai jamais bien compris mes sentiments, mais je me suis laissée aller suivant le moment et la circonstance. Mon cœur n'a point varié de son unique amour, c'est tout ce que je puis assurer.

Nous partîmes à midi ; le gouverneur nous donna un déjeuner auquel je ne parus point ; je demandai un bouillon dans ma chambre, j'avais peur de mes regards. Il ne me revit que sous mon loup de voyage, dolente, appuyée sur le bras de Blondeau, et me plaignant fort.

— Venez à Monaco, lui répétai-je en montant dans ma litière ; vous y trouverez un accueil digne de notre reconnaissance, monsieur, et vous y serez reçu en ami.

Il me promit bien, mais il me sembla soucieux. Avait-il des soupçons ?

Une fois derrière mes rideaux, avant qu'on se mît en marche, je portai mes yeux sur ce donjon où j'étai tant aimée, et je ne les en écartai plus tant qu'il me fut possible de l'apercevoir.

Très-peu après, nous arrivâmes à Monaco. Je fus contente de ma réception et des honneurs qu'on me rendit ; là, j'étais souveraine. Les peuples montrèrent grande joie de me revoir. On me fit des arcs de triomphe, des harangues et des présents. Je reçus le tout de mon mieux. Monaco est un pays superbe, où l'on jouit d'une vue merveilleuse ; malgré l'ennui que j'emportais avec

moi, et qui ne me quitta pas, j'en étais frappée. Le château est au bord de la mer, entouré de quantité d'orangers. Il n'est pas très-vieux, bien meublé et fort magnifique en domestique et en vaisselle. La ville, enfin, n'est point grande, c'est un joujou de prince ; les Grimaldi en sont fiers cependant. Ils ont trois bateaux qu'ils appellent une flotte, quatre gendarmes qu'ils appellent une armée, dix courtisans qu'ils appellent une cour.

Les parents de M. de Valentinois étant les gens les plus considérables d'Italie, on en avait réuni beaucoup pour me faire cortége. Tous avaient des habits fort riches, mais ridicules. Ils admiraient les nôtres tout en les critiquant, surtout la quantité de rubans et d'aiguillettes à férets que nous portions. J'avais une chambre très-grande et très-sombre, avec des courtines prises à Constantinople par un ancien Grimaldi. Rien n'est plus majestueux et plus triste.

M. de Valentinois rayonnait, il était le premier, et ne craignait plus les moqueries d'en haut. Il me montra avec orgueil ses portraits de famille, me les voulant faire apprécier, en appuyant sur les dates et les hauts faits de chacun, comme s'il eût parlé à une maltotière.

— Monsieur, lui dis-je, je vous pardonnerais ces façons, si vous n'étiez pas venu à Bidache ; mais vous devez savoir que je me connais en ancêtres, et la bataille de Roncevaux, où était mon aïeul, ne s'est pas donnée hier, que je sache.

Je me croyais là bien en repos, certes, et loin de tout. Il en fut autrement, ainsi qu'on le verra, et certes, j'étais loin de m'y attendre, mais les romans ne m'abandonneront point.

Le pays de Monaco est charmant, je vous l'ai dit ; il renferme plusieurs villes, qui lui donnent fort bon air, surtout celle de Menton, qui est grande et belle. On

m'y fit une entrée magnifique, MM. de Monaco me promenant avec un certain orgueil, car tout ce qui tient à la cour de France est au premier rang partout, la fille du maréchal de Gramont, la petite-nièce du feu cardinal de Richelieu, si craint et si respecté dans toute l'Europe, ne peut être une mince dame.

Le jour de mon entrée à Menton, je regardais machinalement la foule de ces yeux noirs qui me regardaient aussi, et je crus apercevoir parmi ces visages étrangers quelques figures de ma connaissance, mes gardes du corps les bohèmes. J'admirai comme à la cour, où j'étais entourée de ma famille, il n'était point question d'eux, et comme ils me retrouvaient le jour où j'étais seule, au loin de tous les miens. Une autre circonstance me frappa. A mon aspect chacun se découvrait, ils criaient, leurs chapeaux en l'air, ouvrant des bouches comme des petits oiseaux qui demandent la becquée. Un seul homme, enveloppé d'un manteau brun, se cachant derrière les autres, gardait un feutre brun sur la tête. J'en étais intriguée, car il semblait se multiplier, je le voyais à tous les coins de rues.

La nuit, je ne pus dormir, à cause de la chaleur et de ma grossesse, qui me fatiguait, je me mis à ma fenêtre pour respirer un peu cet air parfumé d'orangers; mon homme au manteau et au feutre se promenait de long en large, assez loin des sentinelles pour ne pas être inquiété. Je le montrai à Blondeau, car, maintenant que je le voyais mieux, si la pensée n'eût pas été si folle, il me semblait le reconnaître. Cette idée s'effaça, je fis mes couches à Monaco, j'eus mon fils et je ne pensai plus à cet inconnu.

Ce n'est pas que j'eusse l'adoration des marmots, c'est là, selon moi, une sotte engeance; mais mon mari ayant un héritier de son nom, j'étais dès lors bien plus fière et bien mieux placée dans sa famille, où je deve-

mais une puissance. Je jouai fort bien à la reine, je tins ma cour de façon à montrer ce que j'aurais su faire sur un autre théâtre, et jamais la principauté ne fut en liesse comme en ce temps-là, on y dansait partout.

On ne peut se figurer les guerres dont Monaco et notre Pont d'Hercule furent témoins au temps des Guelfes et des Gibelins, lorsque MM. de Spinola et MM. de Grimaldi se disputaient la possession de ce rocher, qui demeura enfin à ceux-ci. Il existe à Monaco une foule de vieux tableaux et d'images représentant ces hauts faits. Ils composent une grande moitié de la galerie du palais, où se trouvent pourtant quelques toiles précieuses. Il en existe une entre autres représentant François de Grimaldi, déguisé en moine, ainsi que tous les siens, et chassant les Spinola gibelins de la ville, après en avoir préalablement égorgé les trois quarts; c'était la manière de ce temps-là. De ces déguisements sont venus les supports des armes de MM. de Grimaldi, qui sont deux moines, l'épée haute d'une main et soutenant de l'autre l'écu de leur maison.

Parmi ces tableaux assez princiers, il en était un surtout dont je ne comprenais point le sujet et qui m'occupait. On voyait au milieu un Sarrasin en costume magnifique, agenouillé dans une église, en face d'une femme fort belle, agenouillée comme lui. Tous les deux, les mains jointes, priaient avec ferveur. Tout autour, dans de petits ronds, il se représentait d'autres scènes : ainsi de grandes forêts, des paysages, des vaisseaux, des combats, une femme le poignard levé sur une autre, cette même femme coupable liée à un arbre, les cheveux épars; d'autres femmes enlevées, des incendies, toute espèce *d'espièglerie*s de ce genre, et toujours ce même Sarrasin tenant la place principale, sabrant, brûlant, tapant d'estoc et de taille, le tout accompagné de

légendes latines et italiennes, illisibles, et datant du xᵉ siècle.

(A propos, j'avais négligé de vous dire que mes sujets me haranguaient en italien, et que, comme il m'ennuyait de leur répondre en cette langue, je me mis à parler français avec mon assurance ordinaire. Jamais je ne vis de figures plus étonnées que les leurs.)

— Je demandai à M. de Valentinois ce qu'était ce Turc si brave et si beau; il me répondit que c'était Aroune, de la vallée des Châtaigniers; il n'en savait pas davantage, et c'était, je crois, tout ce que sa nourrice lui avait appris.

Cette vallée des Châtaigniers m'était vantée partout comme un des plus beaux lieux du monde; je demandai qu'on m'y conduisît. Aussitôt après mes couches, il fut décidé que j'irais, et l'on fit de grands préparatifs pour m'y donner une fête. Chacun m'assurait que j'allais voir une merveille; j'en voulais l'histoire, on l'ignorait; on est fort ignorant à Monaco. On savait seulement qu'Aroune avait été un pirate célèbre, et qu'il s'était ensuite converti. On ajoutait encore que son âme errait dans les arbres qu'il avait plantés (singulière occupation pour un pirate que de planter des arbres!) et que chaque siècle, à un certain anniversaire, il revenait en chair et en os, recommençait ses exactions, pour en être puni jusqu'au pardon universel. L'époque de son apparition approchait. Je n'en étais point fâchée; il me plaisait de rencontrer ce corsaire de l'autre monde et d'apprendre par lui ce qui s'y passe; cela aide à se conduire en celui-ci.

Un moine franciscain, assez instruit, me promit une histoire complète d'Aroune, et il me la donna en effet. Je vous la dirai tout à l'heure. J'ai d'abord à vous raconter pourquoi je n'allai point en ce moment à la vallée *Castagni* et les deux événements qui m'en empêchèrent.

Au moment où tout se préparait, où les beaux-esprits de Monaco enfantaient des vers à ma louange, où l'on tressait des fleurs et des guirlandes, le prince régnant, Honoré II, tomba malade. Je dois avoir dit quelque part qu'il était grand-père de mon mari et frère de l'archevêque d'Arles. Madame sa femme, Hippolyte Trivulce Metzi, était morte depuis longtemps, et son fils ne lui avait guère survécu. M. de Valentinois allait donc se trouver sur le trône, si Dieu lui enlevait son aïeul. On effeuilla les roses, on serra les rimes dans un tiroir, et l'on alla prier aux églises pour la conservation des jours d'Honoré, fort aimé de ses peuples et très-digne souverain, en effet.

Il était vieux, le ciel avait compté ses jours, il mourut dans mes bras, après avoir béni son arrière-petit-fils et recommandé à ses gens de nous obéir maintenant comme à lui-même. Ce bon vieillard me toucha le cœur à sa dernière heure, et je commençais à l'aimer quand Dieu le prit, ce qui diminua mes regrets, ou du moins ne les prolongea pas plus longtemps que n'avait duré ma tendresse.

Aussitôt après la mort d'Honoré, mon mari fut proclamé prince, sous le nom de Louis Ier. Il était filleul du roi Louis XIII. On ne le couronna qu'après les funérailles, qui furent fort belles. Il est inutile d'ajouter que je partageai ses honneurs; nous devînmes, à dater de cette époque, prince et princesse souverains de Monaco, et mon fils, presque naissant, reçut le titre de duc de Valentinois, que lui donna sa berceuse, en l'appelant monseigneur. J'avais pour confesseur un jeune moine qui se moquait beaucoup de cela, comme si ce n'était point la chose la plus naturelle du monde.

Les premiers moments du deuil, les étiquettes, les révérences, les lettres et les compliments éloignèrent la promenade à laquelle je pensais souvent néanmoins.

Tout à coup il se répandit une grande nouvelle, Aroune avait reparu, mais cette fois si positivement, qu'il devenait ridicule d'en douter, et, pour que rien n'y manquât, il s'était fait accompagner de toute une bande diabolique, certainement noircie au feu de l'enfer, jusqu'ici inoffensive, mais devant bientôt, sans aucun doute, tomber sur les paisibles Monacois. On avait vu ses forbans, cent témoins l'attestaient; les cris d'effroi montaient jusqu'à nous. Ce n'étaient pas nos vingt soldats de carton qui devaient les faire fuir.

J'ai hérité, on le sait, de la hardiesse paternelle, cette aventure me piquait, et je pris la résolution d'aller voir moi-même de près, si ces gens étaient des corps ou des âmes. M. de Monaco trouvait la chose un peu bien osée, il essaya de me la défendre, mais avec la certitude que je n'obéirais point. Je devais visiter la vallée; ce projet, retardé par la mort du prince, s'exécuterait en automne au lieu de l'été, c'était plus commode et moins fatigant. On ne me donnerait pas de fête, parce que cela serait manquer au respect dû à notre aïeul, à peine dans la tombe; mais je me promènerais à loisir dans mes États, et, si j'y rencontrais les ennemis de mes sujets, tant mieux, c'était à moi de veiller sur nos peuples et de savoir par moi-même quels dangers ils allaient courir. Armée de ce raisonnement, je partis avec une suite peu nombreuse.

XV

M. de Monaco me vit partir d'un air assez contrit. Cet exploit d'amazone ne lui plaisait point. D'un autre côté il savait de reste que j'en ferais à ma guise.

— Madame, songez à votre fils ! me dit-il en me mettant en carrosse, ne vous exposez pas dans ces préci-

pices et parmi les brigands. Je vous attends demain au soir.

Notre principauté, toute souveraine qu'elle est, n'est guère plus grande que Bidache; on en fait deux fois le tour en douze heures ; ainsi je n'allai pas bien loin. Nous nous dirigeâmes d'abord sur Roquebrune, qui est un village fort champêtre et fort bien situé; quand je dis *situé*, c'est-à-dire *perché* sur la cime d'un bloc de rochers à pic où l'air vous coupe la respiration. Les gens du pays prétendent qu'il a été précipité de la colline où il reposait jadis, et qu'il a été retenu à la place qu'il occupe par un genêt. On ne manqua pas de m'en offrir un bouquet magnifique; je le payai de la grâce d'un voleur. Les rues, pavées de cailloux, sont étroites et tortueuses, bonnes tout au plus pour les montagnards ou les chèvres; on pénètre dans les maisons par des escaliers à se casser le cou; le vieux château menace ruine, mais il a dû être beau dans les anciens jours.

De là, on domine quatre vallées ; Castagni, que je cherchais, est la plus reculée et la plus sauvage. Ce n'était pourtant que l'antichambre du nid des pirates. On nomme ce lieu le val *Cabralos* ou *Cabruari*. Deux torrents rafraîchissent ces affreux précipices, dominés par les montagnes de Sainte-Agnès. Ce sont des pics hérissés, déchiquetés, s'élevant jusqu'à un point culminant où se dressent les tourelles d'un château féodal.

Ce château est celui d'Aroune, le revenant d'aujourd'hui, le héros d'autrefois. Lorsque j'en aperçus les murailles, mon cœur se mit à battre, je ne sais en vérité pourquoi. Ce n'était point de la crainte, ce n'était pas de l'amour, assurément; l'amour pour un esprit sans corps n'est point dans mes habitudes. C'était une sorte d'impression dont je ne fus pas la maîtresse et qui me charma. Je ne l'avais jamais ressentie.

Avant d'aller plus loin, il faut vous dire l'histoire d'A-

roune, et pourquoi ces pauvres sots de Monacois en ont une si belle peur. C'est le vieux moine qui parle en ce moment, ou plutôt je vous traduis son homélie en la diminuant de moitié, sans cela vous n'y comprendriez rien ; elle est écrite pour la grâce de Dieu :

« Aroune était un Africain, un Maure, un infidèle, jeune, beau, brave entre tous les autres. Il commandait en son pays et avait juré, sur le tombeau de ses pères, haine aux chrétiens, surtout aux chrétiennes, qu'il enlevait sur les côtes de la Méditerranée pour s'en composer un sérail. Quand il eût fini, il se fit pirate, vola sur les mers, apportant des richesses immenses à son rocher, qui n'était pas encore Cabruari, mais un autre plus près de la Turquie. La terreur régnait partout, en Provence, en Italie, en Espagne; les pêcheurs allumaient des feux, se répondant de cime en cime quand on voyait à l'horizon la terrible voile triangulaire du malandrin. Plus méchante que lui était Sarah, sa femme en titre; jalouse et idolâtre, toute chrétienne belle et jeune était son ennemie; elle les faisait fouetter d'abord et jeter à la mer ensuite; elle eût pu, ce me semble, commencer par là.

« Aroune, un jour, fit captif un vaisseau de France allant en Espagne. Les commerçants luttèrent jusqu'à la mort (ils n'en feraient plus autant aujourd'hui); on les tua, mais on retint en esclavage une jeune fille d'une grande beauté, fille du maître du navire ; elle vit succomber son père et ses frères, elle se vit transporter sur le corsaire, sans que rien pût abattre son courage et sa fierté. Aroune l'aperçut, il fut frappé de sa pâleur et de la résignation chrétienne empreinte sur ses traits. Il la trouva belle, et pour la première fois la pitié approcha de son cœur. Elle était bien belle, en effet, cette Anna, et son âme était plus belle encore que son corps.

« Malgré ses efforts et sa résolution, la douleur dompta

sa volonté, elle tomba malade ; le chef ordonna qu'elle fût soignée comme lui-même, et, à dater de ce moment. tout changea en lui et autour de lui. Triste, morne, abattu, il ne levait plus la tête au bruit des batailles, rien ne l'excitait au carnage, il désirait le repos, se laissant bercer mollement par les vagues. Sarah comprit tout. Incapable de se contraindre, elle vomit un torrent d'injures contre sa rivale et quitta son mari en lui lançant ces paroles :

« — Tu aimes Anna, Anna mourra !

« Aroune connaissait sa terrible moitié, il se précipita sur ses traces, arriva presque aussitôt qu'elle dans la cabine de la belle fille, et la trouva déjà liée par deux esclaves qui s'apprêtaient à la jeter à la mer. Ce n'était point le compte de son maître, aussi la scène changea bientôt ; les esclaves reçurent chacun un coup de cimeterre qui les envoya voir Mahomet ; madame Sarah fut à son tour prise, liée, fouettée et jetée à la mer en présence de tout l'équipage qu'on assembla sur le pont pour cette justice.

« Le vaisseau était alors en face de Sainte-Agnès, dont la haute pointe attira les regards d'Aroune et lui plut par sa sauvagerie. Il jeta l'ancre, débarqua, lui, ses richesses et ses captives, s'empara du pays, se percha sur la montagne, et soumit tout à ses lois, excepté le cœur d'Anna, le plus précieux bien pour lui, cependant. Il essaya de tous les moyens, elle résista ; il voulait la faire musulmane, elle voulait le faire chrétien ; ils étaient loin de s'entendre, vous le voyez ; ils s'entendirent néanmoins, car ils s'aimaient, et celui qui aimait le plus céda à l'autre.

« Il vint trouver sa maîtresse qui priait et pleurait toujours, et lui annonça qu'il renonçait pour elle à sa patrie, aux tombeaux de ses ancêtres, à la guerre, sa seconde vie, qu'il allait se faire instruire dans la foi du

Christ, et habiter avec elle la Provence, si pour prix de tout cela elle voulait lui appartenir.

« — En récompense d'une pareille action, Arcane, je suis à vous.

« Ils partirent la nuit même avec la mère du héros, quelques domestiques, et peut-être bien aussi quelques caisses de sequins et de diamants un peu bien suspects à leur conscience, on n'y regardait pas de si près. Il enveloppa son départ de mystère, régala ses compagnons d'une prophétie où il leur annonçait leur ruine prochaine, et ne leur demanda que de ne le point déranger dans la route qu'Allah traçait à ses pas.

« Il eut bien quelques regrets, quelques remords, il hésita encore souvent; mais l'amour l'emporta, la forteresse fuyait derrière lui avec ses souvenirs, ils arrivèrent à Marseille.

« Les fiancés se rendirent à l'abbaye de Saint-Victor, descendirent dans les catacombes, près des tombeaux des martyrs, où un prêtre célébrait la messe. Anna pria avec ferveur, et bientôt le musulman subjugué pria comme elle, il était chrétien ! Il ne lui manquait que le baptême. Anna le conduisit chez l'évêque, où se formait en ce moment même une ligue des barons du voisinage, commandée par Guillaume, vicomte de Marseille, pour l'aller combattre.

« Ces mots :

« — Aroune est ici et il est chrétien ! tombèrent comme la foudre au milieu d'eux. L'assemblée entière tressaillit, chacun porta la main à son épée. Mais, à la voix d'Anna racontant le miracle, un cri d'admiration e d'enthousiasme monta vers le ciel. Le saint prélat appela les bénédictions de Dieu sur tous, et, après des cérémonies magnifiques, le Sarrasin reçut l'eau sainte en même temps que la main de la vierge provençale.

« Le passé n'était point expié encore, sans doute; à

dater de ce moment, une grande tristesse s'empara de lui, malgré son bonheur. Il avait des visions sanglantes, sa première femme lui apparaissait chaque nuit, le menaçant d'une mort prompte et d'un châtiment qui durerait jusqu'à la fin des âges. Il ne fit que languir et mourut quelques mois après. Anna vint finir ses jours dans un ermitage, au-dessous du castel bâti par Aroune, et laissa dans les environs la réputation d'une sainte que Dieu rappela à lui, après l'avoir assez laissée à la terre. »

Les gens du pays prétendirent que la nuit de la mort d'Aroune son esprit apparut à ses camarades, réunis dans un festin à Cabruari. Il leur raconta son apostasie et leur annonça qu'il devait errer en ces lieux mêmes, y reparaître tous les cent ans, et ne recevoir le pardon de l'Éternel qu'après être resté sous la puissance du diable pendant vingt siècles encore. J'ignore si les habitants disent vrai ; ce que je sais, c'est que le pirate était, selon le bruit général, plus en possession que jamais du val de Cabralos, et que j'étais fort décidée à le rencontrer, s'il n'y avait que ce moyen de savoir à quoi s'en tenir.

De la grotte, de la chapelle d'Anna, il ne reste rien ; la forteresse démantelée est encore debout. Nous y montâmes, ou plutôt j'y montai seule avec mon écuyer ; non pas Pomarest, que j'avais laissé au prince, mais un Italien, nommé le chevalier Carmenti, plus mon nain, qui ne me quittait jamais et qui avait le courage d'un géant, plus deux laquais, que j'avais emmenés de Bidache, gens de sac et de corde, qui auraient assassiné le roi sur un signe de moi. Le reste de ma suite demeura en bas et n'en fut pas fâché.

A peine je mis le pied sur la plate-forme, que j'entendis marcher dans les broussailles.

Je m'arrêtai ; nous écoutâmes tous. On marchait, et sans précaution même, rien n'était plus vrai. L'écuyer

me voulut éloigner ; je me moquai de lui et lui demandai s'il me prenait pour une poule mouillée.

— Je suis venue ici pour voir, et je verrai. Allez tous de côté et d'autre, fouillez, cherchez ; vous avez des armes ; ne craignez rien. Au premier bruit, d'ailleurs, nous serions secourus par ceux d'en bas. Moi je reste ici avec mon vaillant nain ; il suffira pour me défendre. Peut-être les esprits nous viendront-ils. Aroune aimait mon sexe ; s'il a envie de me voir, je l'attends.

Ils essayèrent de me détourner ; je m'assis résolûment sur une colonne abattue, et je leur fis signe de m'obéir. Demeurée seule avec mon pauvre nain, sa petite voix fêlée me faisait l'effet d'une crécelle de la semaine sainte ; je lui ordonnai de se taire. Il se tut, mais il pleura comme si je lui eusse donné un soufflet. Je lui jetai une aveline pour le consoler. J'avais fait habiller ce petit homme d'après un tableau de Paul Véronèse, qui se trouve dans notre galerie. Son costume était tout à la mode de ce temps-là et ne déparait point mon entreprise. Il tira sa manière d'épée et fit sentinelle. Quant à moi, je songeais, et cela me parut singulier d'être là sur ma colonne, à attendre le diable, en compagnie d'un nain. J'en aurais ri volontiers, si je n'eusse pas eu autre chose à faire.

Après quelques minutes, j'avais derrière moi un gros buisson si touffu, qu'on n'y voyait rien à travers, il me sembla que les branches remuaient ; je me tournai vivement, je crus apercevoir un œil de feu et entendre une respiration pressée. Mon *chevalier* se promenait toujours à quelques pas de moi ; j'écoutais. On approchait, on rampait, j'étais clouée à ma place, et, en dépit de ma raison, je ne craignais rien. Ce danger me plaisait. Allais-je voir briller un poignard ou paraître quelque horrible figure? Pas une puissance de ce monde ne m'eût fait essayer un mouvement ; j'entendis murmurer

doucement, doucement, tout près de mon oreille, d'une voix douce et mélodieuse !

— C'est moi.

— Qui? demandai-je sans retourner la tête.

— Je songeai à Puyguilhem d'abord, à Philippe ensuite. L'impossibilité m'ôta cette pensée.

— Devinez! répliqua-t-on.

— Je ne sais. Si vous étiez Aroune, par hasard? Je ne vous connais pas.

— Vous me connaissez.

La curiosité prenait insensiblement la place de cette impression involontaire, causée peut-être par les sottes idées de mes vassaux. Je fis un mouvement brusque en arrière; je regardai, c'était Biaritz. J'aurais dû le deviner. Qui diantre pouvait jouer le rôle de pirate de l'autre monde, excepté lui? J'en fus à la fois ébahie, troublée et contente. C'était un vrai tableau. Lui, à demi caché sous les branches, dardant ses yeux noirs, sans pareils dans l'univers, excepté ceux de la duchesse de Mazarin, moi embarrassée et joyeuse, baissant mes regards comme une petite fille à la grille de son couvent, et le valeureux nain, la brette levée, disposé à pourfendre corps et esprit mal intentionné, restant en vrai figure de Benoît, à l'aspect de ma bonne entente avec le revenant. J'en ai ri souvent toute seule depuis.

Mon imagination fit beaucoup de chemin en quelques secondes, je compris tout. Il était l'allié des bohèmes, il était là pour moi; c'était un de ces exploits à la façon de ses ancêtres, les preux sauvages. Il me voulait voir, il me voulait enlever peut-être; ceci me séduisait moins. J'aimais mon état de princesse, et je n'avais nulle envie de l'échanger contre un roman dans une masure, dussé-je être la compagne du grand Aroune lui-même en propre original. Il profitait de mon silence pour avancer et se trouva bientôt agenouillé der-

rière mon coude. Je sentais le feu de ses prunelles brûler mon visage qu'elles fixaient constamment, le vent amenait les boucles de ses cheveux dans les miennes et chatouillaient mon épaule à demi nue, sous la cape dont je m'étais couverte à la hâte et qui s'échappait de ma main.

— C'est vous! c'est vous, me disait-il vingt fois de suite, sur un ton enivré, se souciant peu d'être entendu et ne comptant plus au monde que nous deux.

J'étais plus maîtresse de moi, bien que je ne le fusse point absolument, et j'essayais de sourire en faisant une moquerie.

— Monsieur, lui dis-je, d'où vient que vous allez ainsi en masque par les chemins, et que vous faites peur aux petits enfants?

Il ne daigna pas me répondre; je ne l'avais pas blessé.

— On vous cherche, on vous trouvera, et alors que direz-vous?

— Rien qui blesse votre renommée, madame, je mourrais plutôt.

— Je ne veux point que vous mouriez. Mes gens vont reparaître, et alors...

Je n'achevais pas, que le chevalier était au bout de l'allée; en un clin d'œil je retrouvai mes esprits; je fis signe à Biaritz de se lever, j'appelai mon écuyer, le nain, et, leur montrant cet étranger qui les occupait fort :

— Voilà monsieur qui bat la montagne depuis vingt-quatre heures et qui n'a rien trouvé, leur dis-je, ce sont des esprits assurément, ou peut-être les paysans n'ont-ils point vu ce qu'ils croyaient.

Carmenti s'inclina respectueusement, on ne me contredisait point à Monaco. Mes deux laquais basques m'inquiétaient bien autrement que lui, ils allaient reconnaître notre compatriote, et je ne me souciais pas

de partager un secret avec eux. La chose devenait difficile, il fallait le renvoyer; certainement, il fallait s'armer d'une vertu tigresse et mettre tout ce bel amour sur le grand chemin. C'était dommage! Je n'ai jamais su mentir, à moi-même surtout, et j'avais grande envie qu'il restât. Entre le danger et le désir, une femme n'hésite guère. Aussi, pourquoi M. de Monaco était-il si ennuyeux? J'ai dit que je serais franche et je le suis. Je ne puis nier la pente de mon caractère, à laquelle je me suis abandonnée presque sans combattre. Il y a beaucoup chez moi des hommes de ma race; je ressemble infiniment davantage au maréchal qu'à ma sainte mère. J'ai de lui le courage, le franc parler et tout ce qui s'ensuit; est-ce ma faute?

Cependant il fallait se hâter, mes coquins allaient revenir. Il me traversa l'esprit qu'il saurait bien me retrouver, pour peu que j'ouvrisse le chemin. Lui faisant donc ce geste italien, un des plus gracieux que je sache, et qui contient tant de choses :

— Monsieur, lui dis-je, je suis bien aise d'avoir causé avec vous et de savoir de votre bouche combien l'apparition d'Aroune est insensée. Cela me tranquillise pour mes sujets. Je retourne à Monaco, et, quant à moi, je ne croirai désormais à l'existence du beau pirate qu'après l'avoir vu de mes yeux dans mon palais. Adieu. — Qu'on appelle mes Béarnais, messieurs, ils sont heureux de courir la montagne, cela leur rappelle Bidache et leur enfance, et moi aussi je n'ai rien oublié.

Je parlais à un homme dans le cœur duquel chacune de mes paroles entrait comme une flèche; je n'eus donc besoin de rien ajouter; j'étais comprise. Au moment où je quittais les ruines, il s'était déjà éclipsé sous les feuillages; mes gens ne le virent point lorsqu'ils revinrent de leur battue.

— Madame, s'écrièrent-ils à la fois, afin de montrer

le même zèle, ce sont des gitanos, nous les avons bien reconnus; mais pas plus de revenants que dans nos chausses. Si Son Altesse veut envoyer ici quelques hommes de milice, on en aura raison.

Nous redescendîmes près des autres, puis à Roquebrune, puis je repris mon carrosse et la route de Monaco. Je rêvais doucement à mon enfance, à ma jeunesse, au temps où j'avais connu Biaritz, si près encore et si loin déjà! Combien j'étais plus heureuse alors! combien ce visage si étrangement beau me rappelait de souvenirs et se rattachait aux années tranquillement passées dans le pays de mes pères! J'arrivai le soir au palais. Les gens de la ville étaient sur leurs portes et montraient une grande joie de me revoir. J'entendais leurs acclamations, distraite encore par ma pensée.

Comme le carrosse entrait dans la cour d'honneur, j'aperçus un gros de *mes courtisans* courant avec des torches, et M. de Monaco à la fenêtre, en compagnie d'une dame. Sans la reconnaître, car elle avait des coiffes, je vis bien à son air qu'elle n'était pas du crû. Je descendis à la hâte, piquée d'envie de la voir; elle venait au-devant de moi et le prince lui donnait la main. J'entendis des éclats de rire sous ces coiffes; une main, sans autre pareille en France que celle de la reine-mère, soutenait les dentelles; une voix joyeuse me jeta :

— Devinez!

C'était une personne à laquelle je ne pensais guère ordinairement, et à laquelle j'avais pensé le matin même, à propos des yeux de Biaritz, c'était Hortense Mancini, duchesse de Mazarin, qui fuyait son mari, se rendait près de la connétable, sa sœur, à Rome, avec toutes les façons d'une aventurière. Elle était ravie de cette escapade, et commençait ainsi cette vie d'aventures si compliquées et si romanesques. Je ne me dou-

tais guère de ce qu'elle apportait dans les plis de sa robe à la maison de mon mari, et de tout ce que l'admiration de M. de Monaco, pour cette princesse errante couvrait de sottises. Ce que je sentis fort bien, c'est qu'elle était plus belle que moi et que je ne voulais point du voisinage.

XVI

Madame de Mazarin, héritière de son cher oncle, avait été mariée, on le sait, à un Laporte de la Meilleraie, à la condition qu'il prendrait les noms et armes de l'*illustrissimo faquino*, et il fallut le maréchal de la Meilleraie pour accepter cette clause sans s'ouvrir une porte de derrière après la mort du cardinal. Le nouveau Mazarin était un fou et un sot, c'est trop de la moitié. Sa femme, belle, charmante, spirituelle, était cependant, il faut l'avouer, aussi folle que le put jamais être une créature du bon Dieu. Quand je dis *était*, c'est *est* que je devrais écrire. Ils vivent l'un et l'autre, ils sont toujours ce qu'ils *étaient* et resteront ainsi probablement tant que la terre les portera. Je me reconnais si bien comme morte, tout est si passé pour moi, que je mets les autres au même degré; nous sommes notre univers à nous-mêmes, quand nous approchons de la tombe.

Elle s'était détournée de sa route pour venir chez nous, voyageant comme une aventurière ou une héroïne de roman, seule avec un page et servante. Le page, beau comme l'amour, était le fils du duc de Beaufort et de la poissarde, vous le savez bien? le chevalier de Pezou, un enfant adorable, qui vient souvent encore perdre son temps à causer près de mon lit, et qui n'est

plus un enfant. Elle l'avait pris au maillot et l'élevait à la brochette. C'était pour elle un passe-temps, elle ne l'appelait que le petit *la Fronde*. A cet âge-là, il avait déjà le génie de l'intrigue et des aventures. Il conduisait la fuite et les déguisements de sa maîtresse, comme s'il eût mené la cour au cabaret pendant trente ans. Madame de Mazarin nous le présenta, je le lui enviais, c'était là un joli page vraiment! j'eusse donné les douze miens en échange.

M. de Monaco fit la roue dès ce premier soir. Il fallait le voir empressé; rien n'était beau, rien n'était bon, rien n'était assez présentable pour madame la duchesse; on eût dit des gens du ruisseau recevant un fermier des gabelles ou un marguillier de paroisse.

J'en levais les épaules et je l'aurais volontiers appelée Mancini, en lui rappelant monsieur son père. Elle fut du reste charmante, pleine de gentillesse, elle se moqua de son mari et d'elle-même. Elle nous conta en mourant de rire comment elle s'était sauvée, avec son page et sa duègne; comment M. de Mazarin était resté en prison vingt-quatre heures, pour demander à Dieu la grâce de sa femme, qui avait sucé un os de poulet le samedi soir, avant minuit. Toutes ces Mancini sont plus ou moins extraordinaires; celle-là et la duchesse de Bouillon sont assurément les meilleures.

J'étais rendue de fatigue, ou plutôt j'avais envie d'être seule, pour me représenter cette journée à mon aise. La duchesse nous fit veiller jusqu'à trois heures du matin, s'essayant la main sur mon mari, lequel prenait feu comme une allumette. Cette petite femme était de fer, elle aurait dû être lasse, car elle n'avait point dormi depuis Paris, je crois, courant à cheval par monts et par vaux, en barque, avec des tempêtes et des bateliers qui lui voulaient parler d'amour. De tout cela, elle riait galamment. Elle aimait peu ses sœurs, surtout Olympe,

qu'elle appelait scélérate et qu'elle supposait capable de tout. Il est certain qu'elle ne se retira pas blanche de la mort de Madame, ainsi qu'on le verra. Elle en avait sur son oncle de quoi écrire des volumes, et elle jurait sa foi jurée qu'il avait épousé la reine-mère.

— Hélas ! madame, lui répliqua M. de Monaco, dans la simplicité de son cœur, c'est un mauvais marché qu'ils ont fait là tous les deux.

A partir de ce jour et de cette visite, qui se prolongea cinq ou six jours, M. de Monaco devint l'esclave de cette femme, il ne vécut plus que pour elle et pour me faire enrager ; je ne lui connais pas d'autre but dans son existence. On assure que maintenant il s'occupe uniquement de gouverner et du bonheur de ses sujets ; c'est possible, depuis que je n'y suis plus. Quand la duchesse partit, il voulut l'accompagner jusqu'à Rome, la remettre lui-même aux mains de la connétable, et ne pas la quitter qu'elle ne fût en sûreté. Je ne m'y opposai point, j'ai toujours passé à mon mari ses fantaisies tant qu'elles n'ont point gêné les miennes, ou du moins tant qu'elles m'ont laissée libre d'en avoir d'autres à côté.

Je n'avais plus entendu parler d'Aroune, on ne le voyait point ; ma présence l'avait chassé, assuraient les commères ; le pays, redevenu tranquille, reprenait ses habitudes ; on s'occupait des olives et des oranges, du prochain, de nous, des galants, plus du revenant du tout. C'était mon compte. Demeurée seule chez moi, je l'attendais en dépit de mes gardes ; j'étais sûre qu'il passerait malgré tout. Chaque soir je congédiais ma cour de bonne heure pour m'asseoir sur une terrasse au milieu des orangers dominant la mer, entourée de parfums, sous le ciel étoilé, avec une musique que j'entretenais et qui laissait à une lieue les vingt-quatre violons, même le petit Baptiste. Cette musique jouait

toutes sortes d'ariettes et de chansons dans le lointain ; l'écho les répétait. Ce n'était pas au nombre des plaisirs innocents, bien que je fusse seule à en jouir. Il n'y a à Monaco aucun hiver, les nuits y sont admirables toute l'année ; je crois qu'il n'y pleut jamais. J'y voudrais voir Paris ; on s'y plairait fort.

Depuis une semaine j'étais dame et maîtresse ; je m'ennuyais de ma puissance et de mon entourage. Quand on est accoutumé à Saint-Germain et à Fontainebleau, Monaco paraît bien petit, y fût-on souveraine, Ces gens-là étaient de véritables topinambours ; ils ne connaissaient rien de ce qui occupe notre vie à nous, et le bel air de mes États était la mode du temps de Louis XIII. Je m'amusai alors, pour occuper mes loisirs, à faire jeter sur le papier le plan d'une église que je comptais bâtir, afin d'attacher à mon nom un monument durable. Il est dommage que ma couronne soit si petite ; j'aurais été loin, je suis ambitieuse.

Les lettres que je recevais de France m'apprenaient ce qui s'y passait ; on m'y regrettait beaucoup, du moins on daignait me le dire. Madame et mon frère continuaient leurs imprudentes amours en narguant et le roi, et Monsieur, et la Vallière, ce qui était bien pis, car ils narguaient deux fois le roi. Vous verrez plus tard ce qui en résulta. Quant à Lauzun, il m'oubliait un peu, lui !

Un dimanche soir, l'on avait fait une de ces ridicules processions du pays, pour je ne sais quel saint monacois ; j'étais assez fatiguée de la représentation de la journée. Je fis dire que je ne recevrais personne le soir, et je m'établis en robe de chambre sur un lit de repos avec la *Clélie*. J'étais dans la galerie des ancêtres, tout près de la chambre où fut assassiné Lucien de Grimaldi, aïeul du prince, par son neveu Goria, dont il était le tuteur, parce qu'il refusait de lui rendre sa fortune, et un peu aussi, peut-être, parce qu'il avait lui-même as-

sassiné son frère aîné dans sa jeunesse. Ce meurtre est célèbre dans la maison de Grimaldi ; la chambre est consacrée, le portrait de l'assassin y est encore voilé d'un crêpe, et celui de la victime, toute sanglante, occupe la place d'honneur. On ne peut s'empêcher de frémir en face de ces preuves muettes de la justice.

J'avais renvoyé mes femmes ; je lisais ; la nuit tombait petit à petit, une fraîche senteur me venait des jardins ; placée sous une fenêtre, un vent coquet soulevait mes cheveux et agitait la dentelle de ma gorgerette ; je me sentais endormir comme si quelque lutin m'avait bercée. Un bruit léger se fit entendre du côté de la chambre du meurtre. Ma paupière alourdie ne s'entr'ouvrit même pas pour l'écouter ; je n'écoute que des yeux. Un instant après le bruit recommença. Je crus que c'était Lasky courant quelque part sur les terrasses, ainsi qu'il en avait l'habitude. Je me retournai de l'autre côté en lui ordonnant d'une voix bourrue de me laisser tranquille et d'aller jouer ailleurs. Je n'entendis plus rien pendant quelques secondes, et puis cela recommença, et puis les pas approchèrent ; on y voyait à peine autour de soi. Impatientée et presque furieuse, je me levai vivement sur mon coude et je demandai impérieusement qui était là. Nul ne me répondit, mais une figure pâle, sanglante, comme le tableau de Lucien, était debout à la porte de la chambre du meurtre.

Il me faut bien l'avouer, ma terreur fut si grande, que je m'évanouis.

XVII

Je ne sais combien de temps je restai ainsi, je ne sais encore à présent même si ce que j'avais vu était réel ou

si j'étais la dupe de mon imagination. Ce que je sais, c'est que j'étais, en ouvrant les yeux, couchée à la même place, dans la même obscurité, je n'étais plus seule ; un homme agenouillé devant moi tenait ma main glacée et la réchauffait de ses baisers. Je ne compris pas d'abord qui ce pouvait être, ni même ce que cela pouvait être ; je n'avais nulle conscience de moi-même ; sa voix me rappela tout à fait à la vie, au souvenir ; c'était Biaritz.

— Écoutez-moi, écoutez-moi ! me disait-il ; revenez à vous, ne craignez rien, mais écoutez-moi ; le temps presse, on peut entrer.

— Étiez-vous donc là tout à l'heure ? lui demandai-je préoccupée de ce que j'avais vu.

— Non, me dit-il, non, je n'y étais pas ; j'arrive à travers mille dangers, je vous trouve ainsi mourante ; peut-être vous ai-je effrayée, peut-être en suis-je cause... Mais vous voilà revenue, écoutez-moi, écoutez-moi ; ma vie ou ma mort en dépendent.

Je n'étais pas accoutumée à un pareil langage. Il y avait dans cet homme je ne sais quelle sauvagerie fière et *subjuguante* (je crois que ce mot n'est point sur le dictionnaire) qui me tenait sous son regard. Je me soulevai languissamment et je l'écoutai pour ainsi dire malgré moi, ainsi qu'il le demandait.

— Je vous aime, madame, non point comme vous aiment les autres, à la cour et ailleurs, mais comme un homme de mon nom, de ma race, de mon sang peut aimer. Je vous aime à ce point de vouloir *envahir* votre existence et m'en rendre maître à tout prix.

Ceci sentait Roland et les preux de la Table-Ronde dans leurs moments de frénésie. Je ne pus m'empêcher de sourire ; il le vit.

— Ne riez point, car c'est trop sérieux. Je veux que

vous soyez à moi, que vous quittiez tout pour moi, où je ne vous veux que morte.

Excusez du peu ! Ce n'était plus un *envahissement*, c'était une *invasion* qu'il me proposait, et les barbares seuls pouvaient avoir de ces façons-là. Il y avait du Roncevaux et de messieurs les Sarrasins dans ce désir de possession, en excluant le reste, et nous n'admettons pas ces habitudes en ces pays-ci.

— Un mot encore, poursuivit-il, voyant que j'allais répondre sans avoir tout entendu, si vous consentez à ce que j'implore, vous serez reine, madame, reine comme le fut la femme aimée d'Aroune, dont j'avais pris le nom pour m'approcher de vous; toute cette contrée, si vous le voulez, toutes nos montagnes des Pyrénées, si vous le préférez, m'appartiendront; ou bien les rivages de l'Afrique, ou ceux de la Corse, dont un ferme courage peut se rendre maître, vous n'avez qu'à choisir; aimé de vous, je suis tout-puissant, je suis invincible.

Ce pauvre Biaritz se trompait d'adresse. S'il eût offert ces merveilles à la duchesse de Mazarin, la bien-aimée de mon mari, elle n'aurait eu garde de le dédire, et nous les aurions vus courant les aventures ensemble. Mais moi ! moi qui aimais Lauzun, moi qui aimais la cour, le roi, la puissance, mes commodités, mes élégances; moi qui aimais le plaisir, moi qui aimais les beaux esprits, moi la fille du maréchal de Gramont, la sœur du comte de Guiche, la souveraine de Monaco ! quelle folie ! Et pourquoi faire? Pour aller courir des dangers, coucher sur des planches ou sur des bruyères, à la manière des bohèmes, mes amis et mes gardiens ! Pour avoir une couronne de papier d'or, un beau garçon, fort bien fait, fort épris, c'est vrai, pour amant et pour esclave, ou pour maître ! Je n'étais point de cet acabit, je vous le jure, et j'eus grande envie de lui rire au nez,

pour tout de bon cette fois, moi dont les pensées étaient tout à l'heure si accommodantes et si tendrement indulgentes à l'endroit de ce fier Sicambre amoureux.

— Vous n'y pensez pas, monsieur, lui dis-je seulement d'un ton un peu bien rogue et étonné.

Il ne branla pas d'abord ; ensuite il se leva. Je m'attendais à des cris, à des furies, je fus toute surprise, au lieu de cela, d'un sang-froid et d'une tranquillité impassibles.

— Réfléchissez bien, madame ; réfléchissez.

Je ne le voyais guère ; il faisait une nuit claire, sans doute ; mais il était dans l'ombre, entre les fenêtres, cependant le son de sa voix me fit presque peur.

— Je n'ai ni à réfléchir ni à m'occuper de semblable folie, monsieur ; n'en parlons plus.

— Vous ne savez pas tout, ajouta-t-il, il s'en faut bien.

— Vraiment ! il y a encore quelque chose ? Ce n'est pas assez ?

— Raillez, raillez, belle princesse ; raillez ce fou, cet insensé qui vous veut, qui vous aime ; raillez-le, prenez-le pour un capitan, pour un matamore défiant le ciel et la terre contre un de vos regards ; mais sachez auparavant ce que ce capitan, ce matamore peut accomplir pour sa vengeance. Je ne suis pas seul à vous défendre en ce moment, je ne serai pas seul à vous attaquer.

— Je ne me défendrai point, monsieur, ce n'est pas moi que ce soin regarde, répliquai-je avec un mépris qui commençait à me gagner.

— Je vous suivrai partout, je vous arracherai ce qui vous rend si fière, même votre beauté.

— Êtes-vous le diable, ou quelqu'un de ses ministres, pour avoir cette puissance ?

— Prenez garde, prenez garde ! ne me tentez pas, car je vous tuerais sur-le-champ !

Le tigre se réveillait, il est vrai que je l'avais piqué depuis une heure aux endroits les plus sensibles. Par un des inexplicables sentiments de mon caractère, il me plaisait davantage en ce moment, et je me sentais envers lui dans la même disposition que ces gens qui se tueraient bien, s'ils étaient sûrs de ressusciter le lendemain. Je me serais volontiers fait couronner par lui reine des montagnes et des bohèmes pendant vingt-quatre heures durant. Mais ensuite...

Un rayon de la lune fit briller à sa main un de ces bons et beaux couteaux catalans que je connaissais de reste, et qui vous ôtent tout moyen de discussion. Je ne sais pourquoi le souvenir de cette scène effrayante, qui me créa un ennemi mortel, ne me laissa qu'une impression plaisante et une envie de m'en jouer. Cependant cet homme est peut-être cause de ma mort ; Blondeau prétend qu'il s'en est vanté ; je ne puis en être sûre, car, sans cela, je devrais le haïr. A la vérité je ne le hais pas : je serais très-embarrassée de vous dire pourquoi. Je suis ainsi, voilà tout.

Il se consultait sans doute pour savoir s'il en finirait d'un coup avec moi, ou s'il me laisserait le plaisir de souffrir pendant quelques années, afin de s'en réjouir à son aise. Je voyais bien cela, mais je ne le craignais pas, je l'admirais. Il y avait dans lui un autre personnage que dans Philippe ; c'était aussi un être bizarre, d'une autre bizarrerie ; ils étaient beaux également, d'une beauté différente, plus beaux que Lauzun tous les deux ; cependant ils ne l'effaçaient pas dans mon cœur, si, par moment, ils l'effaçaient dans *mon caprice*, selon le mot inventé par Ninon, pour désigner son amant d'un jour : elle a de l'esprit et du plus judicieux, cette Ninon.

Lui ne voyait qu'une chose : sa rage de tuerie et de massacre, sa passion de lion à assouvir. Il piaffait comme un cheval impatient du joug et qui n'ose le rompre. Je

me défendais mieux par ma faiblesse et mon impuissance qu'avec un bataillon armé.

— Ah ! dit-il, je ne puis vous ôter la vie, mon lâche cœur vous aime trop.

Et tout de suite, il se mit à mes genoux, où il recommença ses *tentations irrésistibles*, où il m'affriola par toutes sortes de perspectives attendrissantes, dont la plus douce était de nous adorer sur une montagne inaccessible, entourés de brigands et de sorciers. Il prenait à ces images un plaisir anodin; moi, je songeais à toute autre chose, et le temps s'écoulait. Un mot me frappa dans son pathos à la Clélie, c'est qu'il avait là tout prêts ses enleveurs pour me transporter à un petit bâtiment attendant au port d'Hercule; cette fois, je ne me sentis point tranquille.

Nous causions assez paisiblement, je le laissais dire et je pensais au moyen de sortir de cet embarras sans l'offenser; la fenêtre était ouverte, en trois sauts il aurait franchi les terrasses, même en m'emportant dans ses bras; les montagnards basques sont d'une force et d'une agilité sans secondes. Mes gens n'oseraient pas venir, j'avais défendu qu'on me troublât; mon nain seul, mon spirituel nain, aurait peut-être assez de hardiesse pour me sauver; il m'aimait fort, il avait fait de ces espiègleries-là; je me fiai à la Providence et je cherchai à gagner du temps, car d'appeler qui que ce fût, il n'y fallait pas songer.

Je vous ai promis que vous sauriez tout, mais je ne vous ai pas promis de tout vous raconter. Il est des détails que l'on devine, un confesseur intelligent ne les demande même pas. On m'a amené le père Bourdaloue l'autre jour; certes, il a voulu sonder mon âme, je la lui ai ouverte tout entière, mais il m'a comprise à demi-mot. Dieu me pardonnera, j'en suis certaine, il a mis la punition à côté de la faute. Ces fautes me tuent, elles

ont détruit mon existence; et ce Biaritz, qui me quitta ce soir-là désarmé de sa colère, m'a peut-être conduite au tombeau et mise dans l'état où je suis. On m'ôte les miroirs, je n'ai pas la force de me lever pour les aller quérir, je dirai plus, je n'en ai pas l'envie, je ne me soucie pas de constater l'état de ma ruine. Je vois mes mains, cela me suffit. Il est triste de penser qu'on a été belle, jeune, adorée, qu'on va mourir à trente-huit ans et qu'on ne laissera peut-être pas un regret.

J'étais depuis plus de trois heures avec mon *corsaire*, lorsque j'entendis courir dans la galerie voisine; la voix de Lasky criait du haut de sa tête :

— Madame la princesse, Votre Altesse veut-elle recevoir un gentilhomme français, venant de la part du roi et qu'on appelle M. de Saint-Mars.

Biaritz avait disparu avant que le vaillant nain se fût approché de moi.

XVIII

J'ai toujours eu dans mon existence de ces coups de massue donnés par la Providence, juste au moment où ils devaient frapper et où on ne les attendait point. Ainsi, le souvenir de Philippe en ce moment me venait comme un regret, et le nom du roi mêlé à tout cela me paraissait je ne sais quel mélange de certain, fort propre à me ramener des hauteurs où Biaritz m'avait conduite.

Le nain ne me voyait guère, il me devinait, il comprit qu'il m'était agréable d'être dérangée, il insista :

— Le souper est-il prêt? demandai-je en rattrapant autant de dignité que j'en pus saisir.

— Il attend madame la princesse depuis bien long-

temps. On n'a pas osé la prévenir. Mais ce seigneur est si pressé, il veut repartir demain matin; il a montré un ordre du roi. J'ai cru devoir...

— Tu as bien fait. Mes femmes sont chez moi, sans doute; que M. de Saint-Mars attende quelques instants avec mes officiers, je le recevrai ensuite.

Je tombais de Biaritz en disgrâce, je le pressentais. Saint-Mars ne venait pas pour un léger motif passer une nuit à Monaco; on avait pénétré mon intelligence avec Philippe, il y avait peut-être là une de ces haines de puissance qui brisent tout. Mes folies de jeune femme, mes aventures à la façon de la Calprenède commençaient à m'inquiéter. Les autres ne les voyaient point des mêmes yeux que moi, je me trouvais mêlée à quelque intrigue dont le but m'échappait comme la source. L'absence de M. de Monaco me rassurait néanmoins, j'étais maîtresse et très-impatiente d'apprendre; je fis réparer en quelques instants le désordre de ma toilette de sommeil, et je me rendis à la salle du dais, puisque ce geôlier venait au nom du roi, notre souverain d'abord, le suzerain de la principauté de Monaco ensuite.

Saint-Mars m'y attendait. Nos gentilshommes italiens et français mettaient toutes leurs grâces à dérider ce visage de prison, ils n'y parvenaient point. A mon aspect il s'avança, me fit ses saluts respectueux et me demanda, sans autre préambule, s'il pourrait avoir l'honneur de m'entretenir.

— Après le souper, sans doute, monsieur le gouverneur, et ce sera un vrai plaisir pour moi.

— Non, madame, avant le souper; les ordres du roi ne souffrent pas de retard.

— Laissez-nous, messieurs.

Je congédiai l'assemblée, et, restés seuls, je pris un siége, en montrant un autre à l'ambassadeur, qui devait

à cette qualité le droit de s'asseoir devant moi. Je me dédommagerai de l'étiquette par les formes, et l'impératrice n'eût pas demandé plus superbement :

— Qu'y a-t-il, monsieur ? Je vous écoute.

Rien ne troublait cet homme de pierre. Il s'inclina juste autant qu'il le fallait, et commença.

— Votre Altesse m'excusera, madame, mais je dois remplir mon devoir, voici l'ordre de Sa Majesté. Vous voudrez bien me répondre.

— C'est selon, monsieur.

— Réfléchissez que la bonté du roi vous épargne les formalités ordinaires, elle vous épargne les préventions et les inconvénients d'un éclat, même ignoré. Je ne vous crois point coupable, peut-être seulement êtes-vous trop instruite, ne cherchez à rien cacher, répondez franchement, et si vous savez vous taire, j'espère en demeurer là avec vous.

Le préambule était peu rassurant.

— Vous avez vu mon prisonnier en passant à Pignerol.

J'hésitai, puis je pensai qu'il le savait, je pensai ensuite qu'il valait mieux le taire ; à tout hasard, je niai.

— Il a été dans votre appartement, la nuit, sous les habits du gitano ; vous avez passé plusieurs heures ensemble ; que vous a-t-il dit ?

— Monsieur, je ne vous comprends pas.

— Encore un coup, madame, voici l'ordre de Sa Majesté, c'est en son nom que je vous parle, c'est elle-même qui vous interroge.

— Votre prisonnier ne m'a rien dit qui puisse intéresser ni le roi ni vous.

— Que savez-vous sur lui ?

— Rien.

— Que savait-il lui-même ?

— Je l'ignore.

— N'est-ce pas vous qui lui avez remis un portrait dont il tire des conséquences mensongères ?

— Je ne comprends rien à cela.

— Avez-vous entendu parler de lui depuis votre séjour à Monaco ?

— Non.

— Ni du bohème ?

— Pas davantage.

— Vous l'avez connu dans votre enfance, vous avez rencontré chez lui Sa Majesté la reine-mère, qu'en avez-vous pensé ?

— Ce que l'on pouvait penser à cet âge.

— Et depuis ?

— Qu'il y avait sur sa naissance un secret important, et que je n'en devais pas savoir plus.

— N'avez-vous parlé de cette rencontre à personne ?

— A personne.

— Pas même à M. Puyguilhem, pas même à M. le maréchal de Gramont ?

— A personne.

— Prenez garde, madame ! le hasard vous a mis en possession d'un secret d'État, d'un de ces secrets qui tuent quand on les révèle. Heureusement encore vous n'en savez que la moindre partie, sans cela, ni votre rang, ni votre beauté, ni votre jeunesse, ne vous mettraient à l'abri.

Je commençai à regretter Biaritz et ses sacripans, ils valaient mieux que la Bastille. Je fis pourtant bonne contenance, j'interrogeai à mon tour.

— Dans quel but, monsieur, m'adressez-vous ces questions étranges ?

— C'est l'ordre du roi.

— Serait-il donc arrivé quelque malheur à Philippe, au fidèle gitano ?

— Je n'ai point l'ordre de vous le confier.

Mon Dieu ! que cet ordre fait homme était désespérant.

— Je m'intéresse à ce jeune homme, monsieur, je m'y intéresse beaucoup, son malheur est sans exemple, il mérite la pitié de tous, rassurez-moi, je vous en prie, c'est une barbarie étrange que de ne point répondre lorsque l'inquiétude de son sort me déchire.

— Madame, vous êtes jeune et charmante, il faudrait avoir une âme de rocher pour ne point s'attendrir en vous écoutant. Sachez bien ceci : si vous voulez vivre, si vous voulez éviter un effroyable cachot où vous resteriez ensevelie jusqu'à votre mort, que jamais, jamais, entendez-vous? même vis-à-vis de moi, quand nous nous rencontrerons de nouveau, que jamais un mot, un geste, un regard, ne puissent laisser supposer que vous avez percé le mystère de cette existence, ou c'en est fait, vous êtes perdue. Si celui que vous appelez Philippe est encore un vivant, ni vous, ni qui que ce soit sur la terre, ne le saurez désormais ; nul œil humain ne l'apercevra, il n'est plus de ce monde, *s'il y est.* Ce conseil me fait sortir de mon devoir, mais je ne puis m'empêcher de vous le donner néanmoins. Ne m'en remerciez pas, je veux oublier moi-même que vous l'avez entendu. L'objet de ma visite ne doit pas être révélé à M. de Monaco ; s'il le demande, cherchez un prétexte, et que celui-là ne soit pas même soupçonné. Il y va de votre liberté, de votre vie, madame, je vous le répète, de la ruine de votre maison.

— J'ai su me taire depuis bien des années, monsieur, et dans un âge où l'on ne se tait pas d'ordinaire. Je ne parlerai point. Avez-vous rempli toute votre mission?

— Oui, madame.

— Allons donc souper, s'il vous plaît, car il en est l'heure.

Je marchai devant lui, ne faisant pas semblant de voir la main qu'il m'offrait, cette main avait peut-être tué Philippe ! Il me faisait horreur.

J'ai su depuis par Lauzun, qui le découvrit, je ne sais où, il découvrait tout, ce favori de notre sire ; j'ai su donc que le pauvre reclus, de concert avec le gitano, avait essayé de fuir, de quitter Pignerol la nuit, en se laissant glisser par une corde dans un précipice effrayant. On les découvrit. Le bohème fut mis à la torture tout d'abord, il n'avoua rien et mourut courageusement. Philippe, indigné, furieux, parla, raconta notre entrevue, son amour, et tout ce qu'il put raconter. On le tira de cette prison alors, avec son geôlier, on le mit dans une autre, laquelle ? je ne sais. Ce que je crois, c'est qu'il est maintenant revenu à la forteresse, puisque Saint-Mars y commande et y tient enfermé MM. Fouquet, Lauzun et bien d'autres !

Je vous laisse à penser si Puyguilhem se fit contre moi une arme de cette découverte ! C'était justement au temps de madame de Montespan, et c'est sans doute elle et Louvois qui l'instruisaient si bien, sans rien dire de la qualité du prisonnier, qu'ils ignoraient. Il s'en fit une arme contre moi et me reprocha toujours cette belle œuvre, comme si je n'avais pas le droit de pitié pour ceux qui souffrent. Il prenait bien celui d'aimer les heureuses, lui !

On soupa, et ensuite mes gentilshommes voulurent montrer à cet homme le palais aux flambeaux. C'est une assez belle maison, pas trop vieille, elle a été refaite il y a à peu près cent cinquante ans. Il en reste bien des vestiges de l'ancienne, mais tout cela se marie passablement. Les quatre ailes regardent les quatre points cardinaux, c'est-à-dire la place, le cap d'Aglio, les Monighetti et le cap Martin. L'aile du midi est bizarrement construite : elle est flanquée de deux tou-

relles, et au centre on admire une porte; ouvrage des païens, disent les commères de Monaco. La grande salle de Grimaldi, avec ses fresques d'un grand peintre et sa magnifique cheminée, est célèbre dans toute l'Italie. C'est un véritable chef-d'œuvre, dont MM. de Monaco sont très-fiers.

Ce qui est admirable, je l'ai dit, c'est le pays; les rochers, les pelouses, conduisant jusqu'à cette mer bleue de la Méditerranée, sont le plus délicieux coup d'œil, le plus propre à enflammer l'esprit et les sens que l'on puisse voir. Je comprends que Biaritz en ait fait le théâtre de ses exploits. Saint-Mars visita tout cela sans s'étonner et sans rien dire; mon nain assura qu'il n'y regardait point, il en est capable.

Le lendemain, il partit, son congé était pris de la veille. Je le fis tout doucettement suivre; mais le compère avait prévu le coup, il s'en fut droit à Menton, et s'embarqua sur un bâtiment côtier, qu'il loua pour lui et ses gens, sans permettre à aucune figure nouvelle de s'y glisser. Nous n'en sûmes pas davantage.

Le même soir, me promenant avec Lasky dans le jardin au bord de la mer, j'aperçus Biaritz en moine de sainte Dévote, la patronne du pays; ils entrent partout, ces moines, jusque chez le prince, presque sans en demander la permission. Je fus tout émue de le reconnaître. Comme il s'avançait vers moi, le nain, qui jouait quelques pas en avant avec mon petit chien, s'écria, revenant de mon côté :

— Altesse ! voilà monseigneur.

Je l'ai fait fouetter bien des fois pour le guérir de me parler ainsi; mais c'est une coutume de son pays dont il ne peut se départir, j'ai fini par y renoncer. L'arrivée de mon mari me tira de peine, et je le reçus d'un air agréable, ce qui l'étonna au point de le déconcerter.

— Quoi ! déjà de retour de Rome ? lui dis-je.

— J'ai reçu des lettres, il faut retourner en France, si cela ne vous déplaît point.

— Des lettres de France, adressées à vous, à Rome ! Il faut donc que ce soient des sorciers pour deviner que vous y êtes. Quant à me déplaire de retourner dans mon pays, je n'ai rien à répondre à cela. Quand partons-nous ?

— Mais... bientôt... demain.

— Demain ! soit. Pourtant c'est un peu bien pressé, j'ai peur. N'avez-vous pas à donner ordre ici à vos affaires ? Votre secrétaire d'État, votre contrôleur-général, tous vos ministres ne sont point prévenus, vos peuples espéraient vous conserver encore, avec quoi les consolerez-vous ?

Il n'aimait point les railleries sur sa petite couronne, ses petits sujets, sa petite cour ; d'ordinaire il s'emportait et me quittait la place, ce jour-là il sourit. Je n'en comprenais pas encore toute la portée, j'ignorais quel collier il s'était fait passer par madame de Mazarin et par la connétable ; je ne tardai pas à le deviner. Ce départ subit m'étonnait pourtant, non pas jusqu'à trouver tout simple et concevoir du premier coup que le prince de Monaco se fît à Paris l'ambassadeur extraordinaire de la connétable Colonne et de madame de Mazarin près des amants de ces dames ; c'était certainement le diplomate le plus occupé de l'Europe.

Il s'embrouilla dans cent mille bêtises imaginées pour en cacher une plus grosse. Il me fit des contes de la Mère l'Oie que j'eus l'air d'accepter. Je le flairais infidèle, et cela ne me contrariait pas. C'est une assez commode raison à donner lorsqu'on est tourmentée par les siens. On grossit les torts de son mari de tous ceux qu'on a, ou du moins de ceux qu'on vous prête. Le monde en est fort généreux ; il ne l'est que de cela.

Trois jours après cette conversation, nous montions

en carrosse pour retourner à Paris. Je n'avais pas revu Biaritz ; en me tenant au fond de ma chambre, sous prétexte de santé, je pris mes degrés de politesse vis-à-vis de lui et des autres. Lasky me rebattit les oreilles d'apparitions, de cris entendus la nuit. Le spectre de Lucien se promenait par les galeries en faisant un train épouvantable, filles et pages n'en dormaient pas. Je savais à quoi m'en tenir pour une partie, cependant je tremblais au souvenir de ce que j'avais vu ; ce fantôme menaçant annonçait, selon moi, quelque catastrophe à la maison de Monaco. Je ne me trompais pas ; depuis lors elle n'a fait que décroître. Mon mari, sous l'empire de deux passions, son amour pour cette Mancini et sa jalousie de paon contre moi, n'a fait que des sottises, et mon fils est un pauvre sire qui, en âge d'en faire à son tour, mettra les morceaux doubles.

J'étais joyeuse de quitter l'Italie, de revoir la France, la cour, mes amis, Lauzun avant tout le monde. Je ne songeais à Philippe que pour le craindre et m'inquiéter, je ne songeais à Biaritz que pour en avoir peur, je me le représentais rugissant. Le matin même de mon départ, Blondeau me remit une lettre qu'elle avait reçue à mon adresse :

« Vous partez, vous m'abandonnez, vous ne me laissez pas même un regard d'adieu ! Vous n'êtes plus devant moi, je ne puis vous joindre, vous vivrez donc. N'en soyez pas heureuse, cette vie sera pire que la mort, je me vengerai de vous sur tout ce que vous aimez, si toutefois vous aimez quelque chose. Vous vous souviendrez de moi malgré vous ; quant à moi, je vous oublierai, hors les moments où la vengeance fera battre ce cœur que vous foulez aux pieds avec tant de barbarie. Je serai là quand vous ne m'attendrez point, mais j'y serai pour vous maudire et pour vous rendre tout le mal que vous me faites. Menteuse, perfide, trai-

tresse ! Ne pas même me léguer l'illusion d'un regret ! Je ne comprends plus comment je vous ai tant aimée ! Adieu. »

Je ne m'effrayai pas trop de ces menaces Biaritz, ainsi que la vieille reine, me paraissait hors de son bon sens ; ils criaient à rompre la tête, c'était le plus clair de leurs furies et de leurs espérances. Nous suivîmes la route directe, cette fois, sans passer par Pignerol, et plus vite, puisque je n'étais plus grosse. On nous fit quantité de harangues ; on nous reçut partout en princes couronnés, même M. de Savoie, que nous saluâmes au passage. J'y eusse souhaité demeurer quinze jours, M. de Monaco ne le voulut point, le temps le dévorait de faire sa commission de la part de ces Mancini, et de mériter leur reconnaissance. Nous entrâmes à Paris le quinzième jour après notre départ de Monaco. C'était faire très-vite beaucoup de chemin.

A Lyon, nous rencontrâmes M. de Villeroi qui y était exilé dans le gouvernement de son père pour certaines folies amoureuses ; ce fut là le premier de ses exils. Il était alors un des plus honnêtes gens et des hommes les mieux faits de la cour ; on l'avait baptisé *le Charmant*. Cependant madame de Coulanges, qui nous reçut chez son père, l'intendant de Lyon, Dugué-Bagnols, madame de Coulanges m'assura qu'il était encore *bien plus charmé que charmant*. Elle a un de ces esprits qui rendraient belle la plus laide des femmes. Cette famille et cette société dont elle fait partie sont les plus agréables de la cour et de la ville. Son mari n'est qu'un maître des requêtes au conseil, encore n'y put-il point rester, depuis son fameux discours, le jour où il plaidait pour un croquant nommé Grapin, lequel réclamait une mare ou pour une mare. Coulanges s'embrouilla dans sa phrase sérieuse, lui, le petit homme le plus jovial, le plus amusant qu'il y ait, il s'en aperçut, s'arrêta tout

court, au lieu de se déconcerter, ainsi qu'aurait fait un maître sot, et, se tournant vers les juges :

— Messieurs, leur dit-il, pardon, mais je me noie dans la mare à Grapin.

Ce fut là sa dernière épreuve.

Malgré leur robe et leur qualité douteuse, les Coulanges vont jusque dans l'intimité de la reine et de madame la Dauphine; madame de Coulanges est une autorité. Il y a encore, dans ce cercle, madame de Sévigné, dont l'esprit pétille, qui est prude et précieuse sans qu'il y paraisse; madame de la Fayette : son charmant roman de la *Princesse de Clèves*, que l'on s'arrache de toutes parts, l'a fait mieux connaître; madame de Marans, devenue dévote et indulgente, c'est un fier miracle. M. de la Rochefoucaud, tous les beaux-esprits, Bussy-Rabutin avant d'être en exil ; j'aurais voulu connaître cet homme lorsqu'il était jeune encore, quel défi je lui aurais porté, et comme j'aurais volontiers humilié sa superbe. Il a bien de l'esprit; sans cette jactance, il en aurait davantage, il l'étouffe.

Quand je le puis, je vais en ce logis de Carnavalet, où demeure madame de Sévigné; on y cause mieux qu'en aucun lieu de France. Madame de Grignan est l'idole de ce temple, on l'y adore; je ne sais jusqu'à quel point elle le mérite, ce qui est sûr, c'est qu'elle n'a pas l'air de s'en soucier, et qu'elle vit dans sa beauté comme un coq en pâte dans sa propre essence. Elle se conservera longtemps ainsi. Tant mieux !

XIX

J'arrivai à Paris enchantée; je trouvai Puyguilhem, alors comte de Lauzun, beaucoup moins tendre qu'à

mon départ, et Guiche ne tarda pas de m'apprendre, sans avoir l'air d'y toucher, qu'il passait pour fort soupirant d'Athénaïs de Tonnay-Charente, maintenant marquise de Gondrin de Montespan. Elle l'appelait son *mourant*, et il se laissait donner ce titre. Si je m'en étais avisée! Elle se prétendait cruelle; mais elle était charmée qu'on l'adorât, qu'on le sût et qu'on me crût délaissée. Elle m'honorait déjà de sa haine, et je le lui rendais de toute ma puissance, qui n'est pas mince en ce genre-là.

Madame se jeta à mon cou en pleurant, et Monsieur, de son côté, m'appela sa fortune et me dit qu'il m'attendait avec impatience.

— Depuis que vous n'y êtes plus, ma belle princesse, je perds tout ce que je joue.

Je ne sais d'où venait cette tendresse, elle me parut étrange, jamais Monsieur ne m'en avait dit autant depuis que nous étions refroidis. Je parlerai d'eux tout à l'heure; mais je veux, pour n'en plus parler, raconter de suite mon aventure avec le roi, afin que ce soit une chose terminée. On l'a répétée de toutes les façons; j'aurai le courage de le dire, moi, quoiqu'il m'en coûte. Il n'est point flatteur pour mon amour-propre de faire l'aveu de mon délaissement. Je ne suis pas la seule, il est vrai, bien d'autres ont eu le même sort. J'ai succombé sous une cabale, peut-être aussi à cause de mon caractère, peut-être aussi... enfin, on va le savoir.

Tout ceci n'eut lieu que l'année suivante, à l'époque où le roi, fatigué de la Vallière, cherchait à s'en distraire quand il pouvait, sinon à se séparer d'elle. Il jetait les yeux autour de lui afin de rendre justice à tout le monde, je dois dire que chacun briguait sa faveur, que l'on se parait, s'attifait, se bretaudait à qui mieux mieux. Depuis ma couche et mon retour de Monaco, j'étais fort embellie; le roi m'avait reçue avec tous les

agiots qu'il ne faisait guère. Il me parlait peu, en revanche il me regardait beaucoup. Madame, toujours aux aguets de ses yeux, malgré ses tendresses avec mon frère, me le dit un peu aigrement. Lauzun, favori déclaré, courait avec notre sire à la chambre des filles, par les toits, afin de voir la Mothe-Houdancourt, qui l'écoutait à toutes oreilles. Lauzun pourtant, ambitieux avant le reste, poussait madame de Montespan, il espérait par elle tenir le roi sous sa domination et l'isoler des autres. C'était sagement pensé pour sa fortune ; Dieu en disposa autrement.

Un jour, nous étions à Saint-Germain, fort en gaieté et en fort bonne compagnie. Monsieur même, contre son ordinaire, ne boudait pas. Il avait son chevalier de Lorraine, plus madame de Grancey, qui commençait à se laisser donner pour maîtresse, et qui l'était en réalité, du chevalier, l'homme le plus arrogant, le plus insolent, le plus impudent qu'il y eût à la cour, sans compter sa scélératesse, que nous retrouverons plus tard. Madame folâtrait avec Guiche et de Vardes ; la Vallière était un peu malade et gardait la chambre, madame de Montespan ne se dévoilait pas encore ; il y avait bien madame d'Heudicourt, madame de Soubise et deux ou trois autres aspirantes en titre ; mais le vent n'était point tourné de leur côté en ce moment.

Lauzun et moi nous ne nous parlions plus depuis trois semaines. J'étais superbe d'indignation et de fureur, mais je ne le montrais point.

Le roi parla de se promener en calèche après *médianoche* dans la forêt. Il aimait cette sorte de parties, en l'absence de la reine surtout. Il faisait un clair de lune digne de Monaco, une belle nuit chaude et transparente ; nous étions tous jeunes, plus ou moins amoureux ; nous fûmes charmés. Le roi commençait à essayer ces petites calèches qu'il a adoptées maintenant

de préférence à tout, fort commodes dans les commencements d'un commerce, puisqu'on n'y peut tenir que deux. A présent il les conduit lui-même. Autrefois il avait un cocher de confiance, auquel il était défendu, sous les peines les plus sévères, de retourner la tête. Ce cocher s'appelait Simon, je ne l'ai pas oublié. Il est mort d'une chute de cheval.

Toute la soirée Sa Majesté s'était occupée de moi et j'en triomphais. Il ressemblait à Philippe à faire crier, de quoi je me gardais de parler à personne. Saint-Mars et ses menaces étaient toujours devant moi. Lorsqu'on se prépara pour la promenade, il s'approcha de moi et me dit de façon à n'être entendu que de moi seule :

— Madame, vous plaît-il de venir dans ma calèche ?

J'en rougis d'orgueil et de joie. Je répondis Oui très-fortement et jetant un regard à Lauzun qui m'observait. Le roi m'offrit la main et me conduisit, selon son habitude, avec un respect et une galanterie que personne poussait plus loin que lui envers les femmes, surtout envers celles qui lui plaisaient. Avant de monter en carrosse, il dit à Simon à demi-voix :

— Va devant toi, dans les allées, sans t'inquiéter des autres, et tâche qu'on te perde.

Cocher et courtisans connaissaient ce signal. Lorsqu'en s'asseyant il ne disait point : « Messieurs, on me suit ! » C'était un ordre de s'écarter.

Je compris où nous allions, et mon premier mouvement fut une sorte d'impression triste. J'aimais Lauzun, j'aurais été fière de lui porter un pareil sacrifice, mais en ce moment cela était-il possible? Ne m'abandonnerait-il pas, et devais-je avoir l'air d'être abandonnée? Pouvais-je repousser le plus grand roi du monde, le plus honnête homme du royaume, pour l'amant de madame de Montespan? Je me serais trouvée humiliée, en vérité.

— Madame, me demanda le roi, dès que nous fûmes hors de portée d'être entendus, est-il vrai que vous aimiez M. de Lauzun ?

La question était embarrassante. Il ne supportait les rivaux ni dans le présent ni dans le passé. Nier l'un et l'autre me semblait impossible, je ne sus comment répondre, je balbutiai.

— Je suis digne de votre confiance, reprit-il, n'ayez pas peur, j'ai toujours été fort secret et je le suis encore. Répondez-moi.

Il n'y avait pas moyen de reculer.

— Sire, nous avons dû nous marier tous deux, nous sommes parents, élevés dans la même maison, vous comprenez...

— Oui, un enfantillage, j'entends cela.

Je voyais au clair de la lune son front plissé et ses sourcils qui se rapprochaient, je n'étais pas tranquille. Il a toujours été jaloux par orgueil.

— Et maintenant ? continua-t-il.

— Oh ! maintenant je ne l'aime plus, sire.

Je dis cela le plus naturellement du monde, je croyais que c'était véritable. Le roi sourit.

— En êtes-vous bien sûre ?

— J'en suis certaine.

— Aimeriez-vous, par hasard, M. de Monaco ?

Le *par hasard* me sembla bien plus joli que le *quoi qu'on dise* de Trissotin. Je souris à mon tour.

— Ces hasards-là n'arrivent pas à tout le monde, sire.

— Ah ! oui, il y a cette folle de madame de Mazarin. Mon mari était alors avec elle en Italie, d'où il devait la suivre en Angleterre, jusqu'à ce qu'elle le chassât comme un laquais, pour satisfaire Saint-Évremont son vieil amoureux, et la demi-douzaine de jeunes évaporés qu'elle élevait à la brochette.

— Et puisque vous n'aimez ni M. de Lauzun ni M. de Monaco, qui aimez-vous donc, madame? Il faut bien que vous aimiez quelqu'un.

La demande était directe, je ne pouvais y répondre aussi directement, je baissai les yeux. Il me prit la main et la baisa. Le roi était avec les femmes, je l'ai dit, aussi respectueux, aussi *déférent* qu'un écolier des Quatre-Nations. Il les traitait avec tous les égards du monde, jusqu'à ce que... Ce sera le dernier chapitre de mes mémoires, j'ai promis de dire la vérité sur lui, je la dirai.

— Ne voulez-vous pas me dire qui vous aimez? Si on vous avouait qu'on vous aime, que répondriez-vous, madame?

— C'est selon *à qui* je répondrais.

— Mais... répondriez-vous, vraiment?

— Oui, sire.

— Et quoi donc enfin?

— Votre Majesté ne m'a pas fait d'abord l'honneur de me répondre, à moi.

— Madame, vous éludez la question.

— Je ne l'élude pas, sire, je l'attends.

— Suis-je d'ordinaire le confident des autres? Il ne peut être question que de moi.

— Votre Majesté m'honore beaucoup, mais...

— Mais ma recherche ne vous agrée pas.

— Je ne dis point cela.

— Mais... que dites-vous alors?

— Je dis que je n'ose pas dire ce que je pense, et que je n'ose pas penser ce que je dirais.

— Ah! madame.

Je suis obligée de vous avouer que le roi était charmant.

XX

Nous nous promenâmes ainsi fort longtemps. Le roi fut tendre, empressé ; il fut prodigue et généreux, et, sans se montrer passionné à la façon de Biaritz, il me laissa voir un sentiment très-vif dont je fus enivrée, je l'avoue. Pour la seule fois de ma vie j'oubliai complétement Lauzun ; je ne me souvins pas de son existence pendant ces moments adorables, qui satisfaisaient toutes mes passions. Je rentrai chez moi folle de joie, voyant déjà l'univers à mes pieds, me croyant la maîtresse de la cour, de la France entière, et rêvant pour le roi, pour moi, les gloires les plus splendides. Il m'aimait ! Il me l'avait juré, il m'avait promis de quitter la Vallière, de me donner la première place. Il m'avait promis que je serais désormais sa seule pensée, son seul amour.

J'étais sûre de ma famille, mon père m'avait élevée dans la vénération de la belle Corisandre, une des *mies* d'Henri IV et mon aïeule, on le sait. Mon frère sophistiquerait avec Madame ; quant à M. de Monaco, madame de Mazarin, qui le consolait de tout, le consolerait bien d'un petit exil dans ses États. C'était donc pour le mieux. Le lendemain, je devais être déclarée, la Vallière perdue ; je n'en dormis pas de la nuit.

Dès l'aube, je commençai ma toilette, et jamais je ne fus plus belle. Je mis mes magnifiques perles, qui me seyaient à miracle ; j'en avais pour soixante mille écus. Je mis une jupe et un corps de jupe en brocart mordoré et bleu de ciel, avec des broderies en chenille frisée qui firent fureur plus tard ; c'était la première. Blondeau m'avait déniché un brodeur dont j'ai fait la fortune et

qui avait, j'en conviens, des inventions merveilleuses. C'était le lundi de la Pentecôte et le jour de la procession des chevaliers du Saint-Esprit, où le roi était si beau. Les dames redoublaient de parures, sans quoi les courtisans les eussent écrasées.

Quand je parus, il y eut murmure et rumeur. Les uns me louaient, les autres me critiquaient, tous attendaient impatiemment ce qui allait suivre. Ma promenade de la veille était connue. Chacun en parlait, selon ses craintes ou ses espérances. La Vallière était là, pâle, défaite, très-peu belle, il en faût convenir; Madame pinçait ses lèvres et armait son nez; madame de Montespan riait en femme qui s'impose la gaieté; quant à Lauzun, il affectait l'indifférence, mais ses yeux étincelaient de rage.

Je saluai la reine, qui ne se doutait de rien. La reine-mère était morte alors; elle se fût doutée de tout, elle. Je saluai Madame, et je me mis près d'elle, selon ma charge; elle ne me parla d'abord pas, puis, me regardant du haut en bas, elle me jeta tout haut ce compliment :

— Madame, vous êtes bien belle, on vous prendrait pour une nouvelle mariée.

J'allais répondre; le roi entrait, je ne pensai plus qu'à lui. Monsieur, les princes, tous les courtisans le suivaient. Mon père me fit de loin un signe de l'œil qui me prouva qu'il savait tout. Le roi, comme à l'ordinaire, ne me donna aucune marque de distinction; j'en fus saisie.

On se rendit à la chapelle; je suivais Madame, tout en me désolant de n'être point où je croyais. Un regard de la Montespan me rappela à moi-même; elle triomphait de mon abattement. Je pris ma place la tête haute; je voulus être belle, je le fus, et j'eus la joie de l'entendre répéter autour de moi. La cérémonie eut lieu,

les colliers furent donnés, on rentra dans les appartements, et chacun se dispersa à sa guise. Le roi était rentré chez lui.

J'avais reçu bien des compliments, bien des Dieu garde sur ma faveur naissante. Cette éclipse déconcerta les courtisans plus que moi encore. Je marchais en causant gaiement, bien que j'eusse la mort dans le cœur, lorsque M. de Marcillac s'approcha de moi et me demanda tout bas de le suivre. C'était le confident bien connu des amours de Sa Majesté, le rival de Lauzun, le seul des préférés de Louis XIV qui n'ait eu que des disgrâces passagères jusqu'ici. Il m'a bien la mine d'y tenir longtemps ; c'est une médiocrité.

Tous les visages changèrent, excepté le mien, que je sus dominer. Je demeurai quelques instants encore, tant pour jouir de leur confusion que pour donner décemment le change. Puis je fis mes excuses et je me dirigeai vers mon appartement, sauf à prendre un autre chemin ensuite. M. de Marcillac me précédait. Il connaissait les couloirs secrets du château aussi bien que Bontemps, chez lequel nous allions. Je trouvai le valet de chambre du roi qui m'attendait et qui me salua jusqu'à terre. M. de Marcillac ne s'en allait point et personne ne parlait. Je me décidai pourtant, et je demandai ce que signifiait tout cela.

— Sa Majesté désire vous voir, madame.

— Où dois-je aller, alors ?

— Bontemps vous conduira, il a le mot d'ordre des petites entrées.

— Pourquoi les petites entrées ?

— Sa Majesté vous le dira elle-même.

— Alors pourquoi vous, monsieur le duc, êtes-vous venu m'appeler dans la galerie ?

— Par l'ordre du roi, madame.

Tout ceci ne ressemblait pas aux promesses de la

veille. J'aurais éclaté volontiers ; mais je me contins, il fallait voir la fin de la pièce.

— Eh bien, monsieur Bontemps, puisque c'est vous que je dois suivre, conduisez-moi.

Il ne se le fit pas répéter, et m'emmena par un labyrinthe de passages tous noirs, tous puants, tous peu faits pour y porter une robe telle que la mienne, jusqu'à une petite porte, dans un corridor borgne, et dans une partie du château destinée aux seuls domestiques et où je n'avais jamais mis le pied. Je suffoquais de colère, je faillis dix fois le laisser en route. Parvenus à cette porte, il s'arrêta, tira une clef, l'ouvrit, et, me faisant un nouveau salut, il me fit signe d'entrer en me disant à voix basse :

— Le roi est là.

J'entrai. Je le voyais, en effet, assis dans une manière de cabinet, fort richement orné, mais très-sombre ; il prenait jour par le haut, à travers des grilles et des vitrages. Il vint à moi, me tendant la main ; je ne donnai pas la mienne, et je me contentai d'une révérence de cérémonie.

— Ah ! madame, vous voilà plus belle que toutes les belles, et que je suis heureux de vous revoir !

Je recommençai de la même manière.

— Quoi donc ! Est-ce ainsi que je vous retrouve ? Si différente d'hier ! êtes-vous déjà changée ? Avez-vous oublié...

— Je n'ai rien oublié, sire, il me semble que je suis la seule à me souvenir.

Le roi rougit et essaya de sourire.

— Ah ! oui, hier ! Vous êtes pressée, madame ; je vois qu'on ne m'a pas trompé, et chez vous l'ambition est plus forte que l'amour.

Cette sorte de déclaration à brûle-pourpoint, si opposée à ce que j'avais entendu la veille, me confondit.

Mes ennemis étaient bien actifs, qu'ils avaient trouvé déjà le moyen de tout changer en quelques heures ! J'ignorais alors que la Vallière attendait, le soir, son royal amant au passage, et qu'ils étaient restés ensemble très-lon temps après que le roi m'eut quittée. Ses pleurs, son désespoir, ses prières, un feu mal éteint, la crainte d'un éclat, et par-dessus toutes choses l'habitude, tout avait contribué à ma confusion. Le roi, d'ailleurs, je le dirai, puisqu'il faut le dire, le roi me désirait, mais il ne m'aimait point. Son jeune âge, ses passions l'entraînaient vers moi, son cœur et sa raison l'en détournaient. Ma famille était trop considérable, une favorite dans la maison de Gramont, et une favorite de ma trempe, c'était une grande puissance. Il le sentait, surtout il sentait la résistance qu'on lui opposerait, et pour lui c'était la plus souveraine antipathie.

Il fallut à madame de Montespan une persistance de volonté que je n'eus point, pour s'établir où elle est encore, presque en effigie, seulement, il est vrai. MM. de Mortemart sont bien aussi grands seigneurs que nous, mais ils n'ont point cet esprit d'intrigue et d'envahissement que possèdent mon père et mes oncles. Le gros Vivonne s'est laissé faire maréchal de France, général des galères, gouverneur de Champagne, par la grâce de sa divine sœur; mais il n'a jamais cherché à commander personne, il n'a jamais donné un conseil, il n'a songé qu'à se bien divertir et à faire la cour à madame de Ludres. Mon père eût songé à autre chose, lui !

Je me trouvais précipitée de bien haut. Je suis fière, on le sait ; je ne souffre ni contrainte ni l'ombre même d'un mépris ; je fis un mouvement vers la porte.

— Où allez-vous donc ? me demanda le roi, fort étonné.

— Ma place n'est plus ici, dès que Votre Majesté me

méconnaît, sire, et vous trouverez bon que je me retire sur-le-champ.

— Au contraire, princesse; asseyons-nous et causons.

C'était un ordre, j'obéis.

Le roi ne savait pas plaisanter, il ne savait pas feindre en plaisantant non plus. Il voulut jouer au plus fin; je le devinai sur-le-champ et je me tins sur mes gardes.

— Voyons, me dit-il, je suis bien coupable à vos yeux, n'est-ce pas? Il fallait ce matin, après avoir donné les colliers de l'Ordre et l'accolade de chevalerie, prendre madame de Monaco par la main, et la déclarer, comme sous mon aïeul Philippe-Auguste, reine de la beauté et des amours. Voilà ce que vous vouliez.

— Vous raillez très-bien, sire, mais ce n'est pas s'excuser, c'est encore moins se faire pardonner; si vous daignez me passer ce mot et cette idée.

— Je ne m'excuse point, puisque je ne suis point coupable, madame. Je suis délicat en amour, je le suis à l'excès peut-être; mais enfin, tout ce que j'ai promis hier, je l'aurais fait, si un mot, un seul mot, ne m'en avait empêché.

— Me sera-t-il permis de demander lequel?

— Je vous l'ai dit tout à l'heure, madame, je crains de n'être pas aimé, de ne l'être pas du moins tant que je le voudrais et comme je le voudrais.

— Je ne vous comprends pas, sire.

— Enfin, je crains de trouver chez vous l'ambitieuse, la femme avide d'honneurs, plutôt que la maîtresse amoureuse. J'ai tort, sans doute, il dépend de vous de me convaincre.

— Comment?

— Acceptez le mystère, contentez-vous de mon cœur, n'exigez rien de plus. Soyez mon amie secrète, venez en ce lieu ignoré me porter le bonheur que j'attends de vous, et, aux yeux de toute la cour, soyons étrangers

l'un à l'autre. Si vous acceptez, je reconnais la calomnie, et je crois en vous comme en moi-même.

C'était poser la question sur un terrain brûlant, il y fallait rester, ou périr, je n'avais pas le choix. Je répondis fermement :

— J'accepte, sire.

— Quoi ! le mystère, quoi ! des entrevues rares, ignorées ! quoi ! la soumission, l'abnégation de vos penchants et le sacrifice de tout ce qui vous plaît.

— Oui, sire.

— Vous m'aimez donc, alors ?

Je l'aimais, en effet, ou plutôt je m'aveuglais moi-même à cet égard, il ne m'était donc pas difficile de l'aveugler aussi. Je trouvai une éloquence véritable qui le frappa ; il fut pour moi, au bout d'une demi-heure, aussi tendre, aussi confiant que la veille, il en revint au même point, aux mêmes propositions, et me pressa de les accepter. Plus adroite que lui, plus maîtresse de moi-même, je refusai.

— Non, sire; quand j'aurai prouvé ce que je suis, quand j'aurai confondu ceux qui m'accusent, alors j'accepterai le triomphe, encore peut-être je le refuserai. Je tiens à vous montrer combien mes ennemis sont lâches et vils, à mesure que vous apprendrez à me mieux connaître. Ne troublez pas la joie que j'éprouve par des instances inutiles, ou vous m'ôteriez toute envie de revenir la chercher.

Il fut subjugué par mes instances, par tout ce que je déployai d'adresse et de sentiments. J'étais piquée au vif. Nous restâmes fort longtemps en ce divin cabinet, et, lorsque je revins chez moi, j'étais si fatiguée de ma contrainte, de mes impressions refoulées, qu'il fallut me mettre au lit. Blondeau passa la nuit à me soigner.

Le lendemain je me levai réconfortée, sûre de moi-même, prête à faire face à tout et à tout terminer. Le

maréchal vint dans mon appartement s'informer de la vérité ; les bruits de la cour, qui ne cessait de parler depuis la veille, l'inquiétaient. Il eut beau m'interroger, je me tus.

— J'ai été malade, monsieur, et je vais bien, voilà toute la malice. Le roi m'a conduite en calèche, c'est vrai, mais il y conduit souvent les dames, selon l'idée qu'il a chaque jour, on n'en glose point, pourquoi gloser sur moi? Je vais reparaître tout à l'heure, je dirai à tous ce que je vous dis, et cela se terminera là.

Cela se termina en effet, je tins ma promesse. Je fus naturelle, digne, gaie, suivant la circonstance, et nul n'eut rien à reprendre en moi. Je vis le roi presque tous les jours dans notre cachette, conduite par Bontemps. M. de Marcillac ne s'en mêla plus, il était trop officiel. J'eus le courage de me taire, de ne montrer à personne ce que j'éprouvais. Je restai impassible devant les railleries, et je mis tant de mesure dans mes démarches, qu'on en vint à douter de la vérité. Le roi m'en félicita, il voulut même, dans un accès de générosité et d'amour, me faire humilier mes envieux et me proclamer sa maîtresse; je m'y refusai de nouveau. Je voulais mieux.

Enfin le terme vint, et ces circonstances sont toutes présentes à ma mémoire. Il arriva ce jour-là un événement que je veux retracer, parce qu'il est à la gloire du roi, et qu'il se montra dans toute sa puissance de volonté, dans la grandeur de son intelligence et dans la sagesse de son esprit.

C'était avant la messe. M. de Dangeau commençait déjà à être une manière de favori en dessous. Il se vantait d'aimer les lettres et de protéger ceux qui les servaient. Il dit au roi que M. de Corneille était dans la galerie, et qu'il lui voudrait bien parler un moment. Ceci ne se faisait point ; mais le roi n'était pas, en ce temps-là, si sévère sur l'étiquette qu'il a été depuis.

— Faites venir M. Corneille, dit-il.

On appela le bonhomme, qui vint comblé de cette faveur, et que Sa Majesté reçut avec toute la distinction qu'il méritait. Son génie n'était plus au niveau de sa jeunesse, on l'abandonnait pour Racine, qui commençait, et sa fortune s'en ressentait.

— Eh bien, que me voulez-vous, monsieur Corneille? demanda le roi.

— Sire, ma pension est bien modique, elle ne me suffit pas, je suis très-malheureux.

— Comment! M. Colbert ne vous a-t-il point donné ce qu'il fallait? Je ne l'aurais pas démenti. J'aime le génie, monsieur Corneille, et vous êtes une des gloires de mon règne.

— M. Colbert ne m'a même pas répondu, sire.

— Vous avez bien fait de vous adresser à moi, faites-en toujours autant, je ne veux pas que vous manquiez.

Corneille était si ému, qu'il ne pouvait pas répondre. Le roi l'interrogea alors sur des choses indifférentes, pour lui laisser le temps de se remettre. Il répondit presque en pleurant. Sa Majesté en fut profondément touchée et les assistants aussi, si bien qu'on oubliait l'heure de la messe, et les courtisans attendant dans la galerie. L'huissier se présenta et salua le roi pour lui faire comprendre que le moment était venu.

Sa Majesté se leva alors, prit M. Corneille par le bras, et, poussant elle-même deux battants de la porte, sans donner le temps à l'huissier de les toucher, il se présenta avec le tragique à la vue de toute la cour.

— Messieurs, annonça-t-il d'une voix qu'on entendit jusqu'aux derniers rangs, messieurs, le roi et le grand Corneille!

Le respect contint les applaudissements, mais l'émotion était au comble, et quant à Monsieur Corneille lui-

même, il a dit souvent depuis que ce fut le plus beau moment de sa vie.

Le roi, après, ou plutôt pendant la messe, me fit un signe convenu entre nous, qui m'instruisait d'aller à notre asile; ainsi j'avais baptisé ce petit coin, connu de nous seuls en ce temps-là, mais qui depuis a servi également à madame de Soubise; je l'ai bien su, c'est là où elle retrouve encore le roi maintenant; car sa faveur est éternelle, elle résiste à tout, elle triomphe de tout. Je la laisserai établie comme elle l'est depuis dix ans, en dépit de madame de la Vallière, de madame de Montespan, en présence de madame de Maintenon, qui commence et qui ira loin. Du fond de mon lit je sais et je vois tout.

Depuis longtemps, je l'ai dit, Lauzun ne me parlait absolument que pour ne pas avoir l'air de me dédaigner. Ce matin-là, la messe à peine finie, Madame passa chez Sa Majesté, pour je ne sais quelle affaire, j'attendais dans la galerie avec bien d'autres personnes, lorsqu'il vint à moi d'un air que je ne lui connaissais point.

— Madame, me dit-il, vous êtes bien triomphante, vous ne regardez plus vos amis.

— Monsieur, si mes amis veulent que je les regarde, ils n'ont qu'à se montrer.

— Très-bien, madame, ils se montreront, soyez tranquille.

Ces trois mots contenaient une menace, je la sentais sans la pouvoir toucher.

— Alors s'ils se montrent, monsieur, je vous promets que je les verrai bien.

— Eh, eh! peut-être pas autant que vous le pensez, madame.

Ensuite il se mit à goguenarder sur ma coiffure, sur une robe verte que j'avais ce jour-là, sur mille folies qui faisaient regarder les gens. J'en fus d'abord un peu in-

quiète, mais ensuite Madame m'appela, et je n'y pris point garde. Elle me dit que nous irions passer la journée à Saint-Cloud, que nous reviendrions le lendemain, et que c'était le roi, qui, à cause d'un courrier qu'il avait reçu, décommandait la cour. Je compris que c'était une manière de me prévenir, et que le rendez-vous serait remis au jour suivant. Souvent, sans s'en douter, Madame nous servait de communication et d'intermédiaire; ah ! si elle l'avait su.

Lorsqu'on annonça le changement de scène, Lauzun parut d'une humeur exécrable, il se mit à harpigner tout le monde, tombant à droite et à gauche, sur n'importe qui. On fit cercle pour l'entendre, Madame en riait fort et moi aussi, je me doutais pourtant qu'il y avait là-dessous quelque méchanceté à mon adresse. Madame de Montespan le poussait dans un chemin où elle excellait, où elle avait les premiers degrés, il est certain qu'alors ils étaient au mieux, et que le roi en avait à garder de sa façon. Il tomba surtout sur les beaux hommes, qu'il appelait des Adonis de ruelles. Lui, je l'ai dit, il était petit, il était blondasse, nullement beau de visage, mais de si grande mine, de si grand air, qu'il était plus beau que les beaux, plus grand que les grands, quand il lui plaisait de les écraser.

Nous voilà à Saint-Cloud, par une chaleur à tout brûler. Madame avait de ces fantaisies-là quand ses amours n'allaient que d'une aile. Elle avait emmené Lauzun, ainsi que beaucoup d'autres courtisans ; la file de carrosses était grande. Nous arrivâmes rôtis par le soleil et peu disposés à la cérémonie.

Madame avait cela de bon qu'elle ne l'aimait point (j'entends la cérémonie), et qu'elle la bannissait volontiers quand Monsieur n'y était pas, car, pour lui, il y tenait fort. Elle imagina donc de s'asseoir par terre, sur le parquet, pour avoir plus frais; toute sa cour fit

comme elle, du moins les dames, les seigneurs papillonnaient à l'entour. Lauzun se mit en galanterie avec les plus belles, il tournait dans le cercle, marchant partout, cherchant sa place sans prétention ; j'étais à demi couchée, une main renversée derrière moi ; il vint jusqu'à me toucher, comme pour répondre à la princesse de Tarente qui le turlupinait, et mit son talon, qu'il appuya de tout le poids de son corps, dans le creux de ma main, y fit la pirouette et s'en alla.

Je sentis une douleur terrible ; mais l'idée des conséquences retint mon cri, je retirai mes doigts tout mâchurés, je les cachai sous les plis de ma robe, et je me tus. Je crus que j'allais me trouver mal ; si j'eusse été debout, je serais tombée ; il me fallut la plus grande force du monde pour y résister. Malgré cela, plusieurs personnes s'en aperçurent, on le répéta sur-le-champ à Madame, qui en ce moment-là n'était plus bien portée pour moi. C'était pendant l'exil de mon frère ; avec elle plus qu'avec tout le monde, les absents avaient tort, elle turlupinait Vardes, qui plus tard... on verra cela.

Aussitôt qu'on lui eut dit ce qui se passait, elle m'appela. J'y dus courir, je me tenais tout juste debout.

— Madame, dit-elle, on assure que vous êtes blessée.

— Moi, madame, nullement.

— Ah ! j'en suis bien aise, c'eût été là une vilaine blessure à recevoir.

Elle me parla ainsi tout haut, ce qui m'humilia et me blessa tant, que j'en crus crever sur l'heure. Je faillis lui répondre une impertinence ; j'eus encore la force de me contenir, dans l'espoir d'une autre vengeance, plus éclatante que celle-là.

— Ah ! demain, pensai-je, le roi saura tout, et j'accepte ce que j'ai refusé tant de fois, pour avoir raison de ces insolents.

J'eus donc l'esprit en repos et satisfait par cette ré-

solution, je plaisantai, je jouai, je fus calme avec Madame, au point de l'amener aux manières de nos beaux jours, malgré les gros yeux de Vardes ; j'appelai tout le monde à moi, ce fut moi qui tins la belle place et qui eus la palme du bel esprit. En rentrant dans ma chambre, j'étais si suffoquée, que je ne me couchai point, et que, prenant Blondeau et un laquais, j'allai vaguer par les allées du parc; j'étouffais.

On devait rentrer à Versailles de bonne heure, ce qui m'arrangeait fort; j'espérais voir le roi et avoir mon *audience*, ainsi que le disait madame de Beauvais, sa première maîtressé. Madame me prit dans son carrosse, à l'ordinaire. J'avais enveloppé ma main d'un gant, elle me faisait beaucoup souffrir et elle était fort enflée. Madame y jeta les yeux, mais elle ne prononça pas une parole. Le voyage se passa bien ; nous rencontrâmes à la moitié du chemin M. de Marsillac, qui prit soin de nous dire combien le roi nous attendait avec impatience, et combien il avait de projets à communiquer à la princesse. Je n'eus garde de ne pas comprendre, et j'en fis mon profit tout doucement.

En effet, nous aperçûmes Sa Majesté se promener dans le parc, au soleil, avec Lenôtre et quelques employés du jardin. Ils discouraient fort et semblaient ne pas voir que nous arrivions; mais ils nous voyaient, et le roi avait une manière de coin de l'œil que je connaissais bien, qui en disait *gros*. Je me rendis chez moi et j'attendis. Je n'attendis pas longtemps, Bontemps vint et m'avertit qu'on était *où je savais*.

Je pris ma mante, je me mis en marche derrière lui, moins bien déguisée que de coutume, mais plus impatiente encore. Nous voilà enfilant corridors sur corridors, pour arriver à cette montée dont tant de gens eussent voulu connaître la route. Sur le palier, en face de la bienheureuse porte, était un privé auquel je n'a-

vais jamais pris garde jusque-là. Il me sembla y entendre un léger bruit, je n'y songeai point et je laissai faire à Bontemps les préliminaires habituels.

D'ordinaire, le roi ouvrait la porte en arrivant, mettait la clef à la serrure et la refermait ensuite; nous la trouvions toute prête. Bontemps eut beau chercher, beau regarder, beau retourner partout, il n'y avait point de clef; cependant le roi était là, il attendait, comment faire?

— Sa Majesté aura oublié d'ouvrir la porte, dit-il.

Et il frappa, doucement d'abord, puis plus fort, plus fort encore, jusqu'à ce qu'enfin le roi vint et demanda qui était là.

— C'est moi, sire, répliqua le valet de chambre.

— Seul?

— Non, sire.

— Eh bien, entrez.

— Impossible, sire, Votre Majesté a gardé la clef.

— Je l'ai mise comme à l'ordinaire.

— Je puis assurer au roi qu'elle n'y est point.

— Je l'y ai mise.

— Si Sa Majesté voulait bien nous ouvrir.

Le roi essaya, impossible.

— La serrure est fermée à double tour; il faut qu'il y ait quelque diablerie là-dessous. Quel est l'insolent?...

Nous parlementâmes ainsi à travers la porte, ce qui nous mettait dans la situation la plus ridicule du monde, et si nous avions su!

XXI

Je ne sache rien de plus ridiculement plaisant, je l'avoue, que ce colloque avec une porte entre nous,

sans pouvoir nous rejoindre à cause d'un si mièvre obstacle. Le plus grand roi de l'univers arrêté dans sa volonté par un tel empêchement ! Bontemps cherchant cette malheureuse clef par terre, le roi s'obstinant à ouvrir le pène, moi fort empêchée et ne sachant vraiment pas ce qui en résulterait. Je concentrais ma colère, mais elle était bien près d'éclater, lorsqu'enfin le roi me jeta un bonsoir très-sec et nous n'entendîmes plus rien.

Sa Majesté est fort indisposée de ceci, me dit Bontemps, j'engage madame la princesse à lui parler demain et à tâcher de le rejoindre, je le connais, c'est une chose grave pour lui, il soupçonnera quelque amant caché et c'est une chose qu'il ne pardonne pas.

Je ne répondis point, il ne me convenait en rien de m'excuser auprès du confident de Louis XIV, il me reconduisit chez moi. J'avais grande envie de dire que j'étais malade et de ne pas reparaître ; mais je réfléchis que, si l'on m'avait joué un tour, je donnerais gain de cause aux méchants et je mettrais les rieurs de leur côté.

Bien m'en prit, comme on va voir, car voici ce qui était arrivé :

Lauzun avait écumé, je ne sais par qui, mes entretiens avec le roi, il avait découvert mon chemin, et, ce jour-là, il alla d'abord visiter les alentours pour y chercher une cachette, guigna les privés et eut soin de s'y établir en fermant le crochet. Il n'y était pas depuis dix minutes, qu'il vit le roi ouvrir la porte, mettre la clef en dehors et rentrer chez lui. Aussitôt ce fut à son tour de sortir, d'aller prendre la clef, qu'il jeta dans les privés pour être sûr de ne pas la rendre, et de se remettre en embuscade au même lieu, toujours sous la protection de son crochet.

Il fut donc témoin de toute l'aventure, qu'il se garda

de répéter, mais qu'il me raconta plus tard à moi-même, dans notre court raccommodement ; je ne puis dire que je lui aie pardonné la sotte mine qu'il me fit faire en cette occasion, de même que je crois pieusement qu'il a pu aller à Pignerol à cause de ce souvenir et de bien d'autres ; mais celui-là ne lui a point nui.

Le soir, au jeu, le roi, qui d'ordinaire me parlait toujours, ne me dit pas un mot, il me salua avec sa galanterie ordinaire, mais ce fut tout. Il entreprit un reversis effrayant, avec Langlée et Dangeau, et mon oncle, qui faisait cent lazzis, selon son habitude. Je me voulus mettre du jeu du comte de Gramont, afin de me tenir à la table.

— Non, pas de dames ce soir, c'est trop sérieux ; elles nous amuseraient et nous feraient faire une triste partie, je ne veux pas.

Je compris que Bontemps avait eu raison ; mais, s'il est dans mon caractère de tenir d'autant plus à ce qui m'échappe, il est aussi dans ma façon de ne rien faire pour le reconquérir. Je me blesse, mais je ne plie devant le caprice de personne, pas même celui du roi. Je n'avais pas le moindre tort, je voulus attendre. Je n'eus l'air ni inquiet ni soucieux, cependant je souffrais à mourir.

Une semaine tout entière se passa sans que j'entendisse parler de rien. L'histoire se racontait sans noms, personne n'osait songer au roi, ou, si l'on y songeait, on ne le disait point ; on nommait encore moins la dame, mais on se divertissait hautement à ses dépens et à ceux de l'amant enfermé. On en parla jusque dans le carrosse de la reine, où le roi était aussi. Madame en fit mille plaisanteries, et me mit sur le chevalet.

— Voyez-vous cet amant derrière cette porte et la belle dans ce corridor, et le confident cherchant la

clef, pendant que le jaloux, à son observatoire, jouissait de tout cela? Le beau coup d'œil!

— Comment en ont-ils fini? demanda la reine.

— Je le sais, répondit le roi, car je connais l'aventure d'original.

— Vous, sire? s'écria Madame en jetant vers moi un regard soupçonneux. Et comment cela?

— Personne n'ignore que je suis fort secret; l'on n'ignore pas non plus que ma police est faite de façon à n'avoir rien de caché dans le château. Je connais les *deux* amants. Je connais la dame; elle a reçu là une bonne leçon, Dieu veuille qu'elle lui profite! J'ai lu dans mon enfance un livre espagnol dont le héros défile des proverbes sans fin; il y en a un que j'ai retenu et qu'elle fera bien de retenir aussi :

Il ne faut pas courir deux lièvres à la fois.

— Les proverbes sont, en effet, une bonne chose, dit la reine, qui n'y comprenait rien; je sais de quel livre vous parlez; c'est notre *Don Quichotte;* nous l'estimons fort en Espagne, et je suis étonnée que vous ne le fassiez pas traduire en français, ne l'est-il point?

Nul ne dit mot. J'avais reçu le coup, il me frappa, et il me fallut une force enragée pour ne pas éclater. Madame flairait la chose, je le vôyais. On m'eût tuée qu'on n'eût pas effacé mon sourire.

— Voilà, en effet, dis-je, une pauvre femme bien abîmée, et c'est le cas de se retirer, ou jamais.

Cette audace me sauva au yeux des autres; pour le roi, je ne sais ce qu'il en pensa.

— Vous en parlez bien à votre aise, madame la duchesse, reprit-il; on ne peut pas toujours faire ce que l'on désire : on a un mari, une famille, des devoirs, peut-être et probablement même une place à garder. On a affaire à un honnête homme; quelque blessé qu'il soit, il se tait, il considère l'entourage bien plus que

la personne; il se contente d'un mépris secret, et il garde pour lui ses préventions.

Madame de Montespan se mit à rire; elle couvait quelque méchanceté, et la méchanceté éclata.

— Comment, sire! vous traitez les choses ainsi. Que feriez-vous donc à la place de l'amant?

— Duquel? demanda Madame.

Le poison se versait goutte à goutte.

— Mais de celui qu'on avait si bien grillé derrière cette porte. Quelle figure il devait y faire! Ah! ah! ah! les plaisantes gens.

Le roi aurait pu répondre :

Je ne croyais pas être
Si plaisant que je suis!...

— Si plaisant qu'il fût, madame, dit le roi se contenant à peine, j'aurais fait comme lui. Me tenant en haut de mon mépris, j'aurais laissé la femme à celui qu'elle préfère, sans faire pour cela de mal à personne. La vengeance est trop petite et trop indigne d'un grand cœur quand elle descend jusque-là. En voilà assez, ce me semble, sur cette niaiserie, parlons d'autre chose.

Depuis ce moment, le roi fut pour moi de la même manière : parfaitement poli, mais froid; il ne me fit point de mal, mais il ne m'accorda rien. J'avais demandé pour M. de Monaco le titre et le rang de prince étranger, auquel il a bien autant de droits, je crois, que MM. de Rohan et d'autres qui, enfin, ne sont souverains nulle part; il me l'avait promis; il s'y est refusé formellement. Mes frères ont été sans cesse poursuivis, tourmentés pour des riens. Le pauvre Guiche a passé la moitié de sa vie en exil. Il est vrai que ses sottises ne chômaient pas. Louvigny, qui est un pauvre sire, ne

put jamais avoir le régiment des gardes, lorsque Guiche y dut renoncer; mon père en eut le déboire. Excepté son franc parler, qu'on ne lui ôtait pas parce qu'il était amusant, il ne garda pas grand'chose de son ancienne faveur. Le comte et la comtesse de Gramont sont les seuls qui aient conservé leur manière habituelle. Il est vrai que ma tante ne me peut souffrir et qu'il est impossible de se brouiller avec mon oncle; il rit de tout et n'accepte rien au sérieux.

J'ai rarement autant souffert qu'en cette promenade. Elle dura plus de trois heures; ensuite, il y eut appartement en grande cérémonie pour la réception d'un ambassadeur de Venise; nous y assistâmes toutes, et moi à côté de Madame, selon ma charge. Le soir, la reine tint cercle, autre supplice, et Madame imagina une promenade aux flambeaux, comme aux premiers jours de son mariage. On y rit fort, et moi plus que les autres.

Lauzun m'attrapa dans un coin de charmille, car nous, nous jouions comme des enfants, il me cloua derrière un arbre et me dit.

— Vous avez le courage des gladiateurs romains, qui mouraient en riant, à ce que racontait hier M. de Condom chez la reine.

— Je ne meurs point, monsieur, ni je n'ai envie de mourir.

— Si je ne vous connaissais pas, je vous croirais, tant vous êtes merveilleusement fière et belle ainsi.

Je cherchai à m'échapper, il me retint.

— Vous m'en voulez bien fort, n'est-ce pas?

— Moi, monsieur, et pourquoi vous en voudrais-je? Vous ne m'aimez plus, c'est votre bon plaisir, et je suis faite de façon à ne pas retenir les gens de force.

— Je ne vous aime plus! Ah! plût au ciel!

— Monsieur, madame de Montespan vous appelle, ce me semble.

— Désolé de vous laisser seule, madame, mais malheureusement Bontemps a perdu sa clef.

Il s'enfuit sur ce sarcasme, que je n'oubliai pas.

Maintenant que j'ai fini ce qui me concerne par rapport au roi, et que je tenais à dire, pour ne pas laisser en chemin l'histoire de mon frère et de Madame, nous allons la reprendre au point où elle en était à mon départ pour Monaco. Peu de personnes la savent bien, on la fait d'ordinaire en vraie pastorale, et cela n'a jamais été ainsi. Madame se consola du départ de Guiche, et Guiche se consola de la mort de Madame, lorsqu'il eut bien pleuré entre ma mère et ses petits chiens. Il s'éprit à sa façon de la duchesse de Brissac, qui l'adorait, en prenant des airs de divinité champêtre. Ces amours-là étaient curieux. Je ne crois pas qu'ils aient dit une fois : *Je vous aime*, du ton des autres. Ils roulaient des yeux, ils levaient le petit doigt au ciel pour le prendre à témoin de leurs folies, dont il ne se souciait guère, ils sophistiquaient en fausset des heures entières ; quant au reste, je ne sais, ma foi, ce qu'il en était. Il courait de singuliers bruits sur Guiche à la fin de sa vie, et Ninon disait de madame de Grignan et de moi :

— Ces deux dames sont les seuls hommes de leurs familles.

Cependant Louvigny montra bien quelque velléité masculine, à l'époque de son mariage avec mademoiselle de Castelnau, qu'il enleva fort joliment. Monsieur son frère n'entendit point raillerie, il mit le pistolet sur la gorge à Louvigny, qui, suivant les errements de notre oncle, du même nom que lui, ne flairait pas comme baume à l'endroit du courage. Il épousa, plus par peur que par amour. Mais sa pauvre femme l'a rudement payé, il lui en a fait voir de toutes les couleurs, à quoi

elle riposta de bonne grâce, à ce que prétendent les galants de la cour. Le seul bon moment qu'elle ait eu par lui, c'est lorsque la mort de son frère aîné lui a assuré le duché de Gramont.

Je vous ai laissé Madame et Guiche, au moment de mon départ, ayant entassé sottises sur sottises et fait chasser mon frère de Fontainebleau. Je ne voulais plus m'en mêler, on le sait. Or, voici ce qui arriva pendant mon absence.

Madame, ne m'ayant plus à ses côtés, se rapprocha plus que jamais de la comtesse de Soissons, dangereuse confidente, à laquelle elle en adjoignit une autre, qui, sans avoir les mêmes inconvénients, en avait de grands néanmoins, par son esprit d'intrigue et d'insinuation, par le peu de raison et de bon sens de sa conduite. C'était mademoiselle de Montalais, sœur de madame de Marans, dont nous parlions l'autre jour, laquelle a eu un enfant de M. le duc, s'est amourachée, comme un tas d'autres, de M. de Longueville, et devint dévote à sa mort, dans l'idée qu'il ne voulait point l'aimer et qu'elle n'avait plus que Dieu. Elle aurait dû s'en aviser plus tôt, elle se fût épargné un ridicule.

Les filles de la reine et de Madame avaient des galants à la douzaine. On eût pu monter une maison de charité pour y élever leurs enfants. Fiennes en eut un du chevalier de Lorraine qu'elle donna à madame d'Armagnac, et celle-ci le fit élever avec les siens; c'est une chose avouée, elles ne s'en cachent que juste assez pour ne point passer pour des effrontées et se faire jeter des pierres par les petits garçons. Une personne qui ferait les Mémoires de cette cour, qui raconterait tout exactement, ainsi que cela se passe, léguerait un beau livre à la postérité. On dit que le comte de Bussy-Rabutin s'en est occupé : je voudrais savoir s'il parle de moi et ce qu'il en dit.

Montalais était en même temps intime amie et confidente de la Vallière; elle était née pour cet emploi, auquel elle joignait celui de maîtresse d'un ami de mon frère, grand original, nommé Malicorne. Cette Montalais avait dans la tête toute la légion des démons de l'intrigue; elle en menait cinq ou six à la fois; elle allait et venait de l'un à l'autre, les poches pleines de poulets qu'elle portait à chacun, sans se tromper d'adresse, ce que j'admire fort. Elle fut assez hardie pour se fourrer elle-même dans les affaires de sa maîtresse et de mon frère, leur racontant tout droit qu'elle était à leur disposition, ou du moins à l'amoureux, car, pour Madame, elle y fit plus de façon.

Elle l'alla trouver un jour qu'elle était malade (Madame était grosse en ce temps-là et souffrait beaucoup); elle se jeta à ses genoux et se mit à la câliner, ce qui plaisait à la princesse en ces moments, la plaignant de ses petits maux et des ennuis que lui donnait Monsieur. Elle en vint insensiblement à lui parler des consolations et des dédommagements d'un beau seigneur qui se mourait pour elle, qui écrivait des lettres merveilleuses, et supplia Madame d'en écouter seulement la moitié d'une.

La princesse refusa d'abord. Montalais lui fit une douce violence et lui débita les phrases obscures que le comte de Guiche venait de lui remettre. Madame la voulut faire taire en badinant; mais elle entendit, malgré tout, et Montalais l'entortilla si bien, qu'elle lui fit avouer d'abord que l'amour de Guiche ne lui déplaisait pas; enfin, au bout de quelques jours, elle convint qu'elle l'aimait aussi.

Ceci se passait à Fontainebleau, où Guiche était revenu après le voyage de Nantes; il savait à quoi s'en tenir avant; mais ce voyage pouvait avoir tout changé, et Montalais mena les choses de la bonne façon. Comme

Madame quittait Fontainebleau en litière, Montalais lui jeta dedans plus de vingt lettres du comte, qu'elle lut pendant la route pour se distraire et pour autre chose aussi, non qu'elle en fût très-amoureuse, mais pour faire du roman et s'amuser.

Madame habitait alors les Tuileries et elle y resta quelques semaines sans en bouger. Montalais ne se trouva point empêchée ; elle menait de front les affaires de la Vallière et celles de la princesse, leur contant à toutes deux, sans qu'elles s'en doutassent, les secrets de chacune, et se croyant, avec son Malicorne, maîtresse de la France, parce qu'elle tripotait les fantaisies du roi comme celles de sa belle-sœur.

Bientôt les lettres ne lui suffirent plus, il lui fallut des entrevues, il fallut qu'elle amenât mon frère chez Madame, et cela avec une hardiesse dont seule elle était capable. Si Monsieur s'en fût douté, je crois qu'il l'aurait fait fouetter par ses pages. Elle habilla le comte en femme qui dit la bonne aventure, et si parfaitement, qu'il entra en plein jour aux Tuileries, devant les laquais, les filles, toute la maison, qui le voyaient chaque soir, et nul ne le reconnut.

Elle l'introduisit dans les cabinets où Madame se faisait faire la lecture, et les femmes de la princesse l'entouraient comme une personne de son rang a accoutumé de l'être quand elle est malade. Guiche entra, fit des révérences de vieille femme à s'y tromper ; il contrefit sa voix, son regard, commença par annoncer la bonne fortune à ces mijaurées et leur prédit juste ce qui leur pouvait plaire, afin de les attendrir en sa faveur. Ce fut ensuite au tour de Madame, qui était au lit, et qui se dolentait de toutes les manières. Il voulut être seul avec elle ; elle y fit des difficultés, mais elle finit par céder pourtant, et ils se mirent à causer bas. Le plus fort de l'affaire roula sur des moqueries de

Monsieur. C'était bien la peine de s'exposer à tout pour un si beau sujet.

Mon frère s'en alla comme il était venu, sans laisser un soupçon. Il croisa Monsieur sur le degré qui montait chez le chevalier de Lorraine, il ne le vit point. Ces entretiens se renouvelèrent plusieurs fois, aussi heureusement ; cependant, il fut bien près d'être pris. Un soir que Monsieur était allé chasser à Saint-Germain avec le roi et ne devait revenir que deux jours après, soit qu'il eût été prévenu, soit qu'il se défiât lui-même, il arriva à l'heure du souper. Guiche était chez Madame, seul avec elle. Montalais faisait le guet ; elle entendit le mari qui montait quatre à quatre, et n'eut que le temps de se précipiter avant lui dans la chambre. Le trouble s'empara des amants ; Montalais, plus adroite, prit mon frère par le bras et le cacha derrière la porte qu'elle ouvrit toute grande. Madame se sauva dans son arrière-cabinet, s'étendit sur une chaise allongée et fit semblant de dormir. Le bon prince traversa vite la chambre de sa femme, où était le galant, et, ne voyant personne, il poussa plus loin ; il était heureusement sans son d'Effiat et son chevalier de Lorraine, qui n'y eussent point été pris.

Montalais, la fine mouche, l'arrêta dans le premier cabinet, disant que Madame dormait, qu'elle souffrait fort, qu'on ne la dérangerait point, et mille autres sornettes. Pendant ce temps, mon frère s'échappait et se mêlait doucement dans l'antichambre à ceux qui attendaient, comme s'il ne venait que d'arriver. Nul n'y prit garde. Monsieur en fut pour ses recherches et Madame le maltraita fort d'être venu ainsi la priver de son repos.

— C'est, dit-il pour s'excuser, qu'on m'avait assuré que le comte de Guiche était ici.

— Quand il y serait, monsieur, est-ce qu'il n'en entre pas d'autres ?

— Sans doute, mais j'avais bien le droit d'y être aussi.

Je ne sais si son excuse fut admise.

Les affaires ne tardèrent pas à se gâter par la bêtise de la Vallière, qui était certes une très-bonne fille, mais qui n'a jamais eu le moindre de tous les esprits. Elle cachait au roi les secrets de Madame, qu'elle savait par Montalais, à qui elle avait juré le silence ; mais elle fit si bien avec des réticences et des airs pincés, que le roi se doutait qu'elle avait des mystères pour lui. C'est ce qu'il déteste le plus au monde, il veut tout savoir de ses maîtresses, il ne souffre pas qu'on lui cèle la moindre chose, et il demande à chaque minute :

— Qu'est-ce qu'on dit ? que savez-vous ?

Il avait encore contre elle une certaine jalousie d'un M. de Bragelonne, qui l'avait aimée à Blois et qu'elle avait manqué épouser. Montalais sut bien s'en servir plus tard pour entrer dans la confiance du roi, comme je le dirai. Il interrogea donc la Vallière, qui s'obstina à ne rien répondre. Il insista, il supplia ensuite ; elle persista à se taire, il la quitta furieux. Ils s'étaient promis de ne point s'endormir sur une colère, elle attendit, rien ne vint ; elle se monta la tête, pleura toute la nuit, et enfin le matin, de bonne heure, partit comme une folle et s'alla jeter dans un petit couvent borgne à Chaillot.

Le diable, qui se mêlait de tout cela, voulut que justement la veille, chez M. le Grand, quelqu'un s'avisa de dire que Madame était fort mal, beaucoup plus qu'on ne disait, et qu'elle n'en reviendrait assurément pas. Monsieur mon frère, qui est une vraie licorne pour ces choses-là, ne manqua pas de s'évanouir, et d'emmener Vardes dans un coin, afin de lui bien conter où il en était avec Madame, le chagrin qu'il aurait s'il lui

arrivait un malheur, et tout ce qu'il aurait dû coudre derrière ses lèvres.

Or, Vardes était bien le plus perfide, le plus abominable de tous les hommes, et, comme si ce ne fût pas assez, il avait pour maîtresse la comtesse de Soissons, plus méchante et plus intrigante que lui, si c'est possible, et plus capable de toutes sortes de mauvaisetés. Vardes alla de ce pas lui tout conter, pendant que mon frère courut chez Madame, se confessa à elle de son indiscrétion, dont Madame fut très en colère, et lui commanda de rompre avec Vardes sur-le-champ.

— Madame, lui répliqua-t-il, je me battrai avec Vardes incontinent, si vous l'exigez, mais je ne puis rompre avec un ami parce que j'ai eu le tort de lui faire une confidence ; Vardes est un honnête homme, il ne nous trahira point, et peut nous servir au contraire.

Sur ces entrefaites la Vallière se sauva. Le matin, on va dire au roi qu'on ne sait où la trouver et qu'elle a disparu des Tuileries.

Le roi arrive et va chez Madame lui demander compte de sa chère maîtresse ; Madame répond qu'elle n'en sait rien ; le roi lui dit qu'elle doit le savoir. Ils s'emportent de propos ensemble, et Monsieur arrive, qui dit gravement :

— Elle a bien fait de s'en aller, elle ne rentrera plus chez moi.

Le roi n'eut pas l'air d'avoir entendu, il les quitta, parcourut le château, interrogea les filles ses compagnes, jusqu'aux laquais, aux suivantes et même les servantes de peine. Montalais jetait les hauts cris et jurait qu'elle ignorait tout, ce qui était vrai. Enfin, un cocher raconta où il l'avait conduite. Le roi y courut, lui quatrième. Il la trouva couchée par terre, dans les larmes, et l'emmena bien vite, mais en conservant

néanmoins une arrière-pensée de son silence, ce que voyant, elle lui ouvrit son cœur.

Il se sentit fort de cette confidence, rentra aux Tuileries par un petit degré, fit appeler Madame dans un cabinet noir et lui demanda en grâce de reprendre la Vallière. On sait qu'elle ne la pouvait souffrir, la regardant comme la cause de sa rupture avec le roi ; elle se crut bien puissante, et, pour se venger, répondit Non, très-sec.

— Et pourquoi, madame ? demanda-t-il, quelle est votre raison ?

— Vous ne l'ignorez point ; d'ailleurs Monsieur n'y consentira pas.

— C'est donc parce qu'on la croit à moi que mon frère la chasse de sa maison ?

Madame baissa les yeux et se tut.

— S'il en est ainsi, je sais les moyens de le rendre moins difficile. La maîtresse du comte de Guiche vaut-elle mieux que celle du roi de France ?

— Et qui est la maîtresse du comte de Guiche ? demanda la princesse avec hauteur.

— Vous, madame.

— Moi !

— Ne mentez pas, je le sais.

Il lui raconta les détails, ce qu'il avait su par la Vallière, de façon à ce qu'elle ne pût rien nier, mais sans dire qui l'avait si bien renseigné là-dessus.

Madame fut atterrée. Le roi, qui avait fort pleuré et ne voulait pas le faire voir, avait l'âme attendrie ; il n'insista pas sur le blâme, et promit à Madame que, si elle voulait rompre avec le comte de Guiche et reprendre la Vallière, il ne se souviendrait plus de rien. Elle promit ce qu'il lui demanda, tout en maudissant les indiscrets.

La Vallière rétablie dans sa chambre, le roi vint le

soir chez Madame et fit appeler Montalais, fière d'une telle distinction. Il la questionna sur Bragelonne, lui fit raconter dix fois ce qu'il lui plut de dire; elle mentait comme la *Vie des saints*. Le roi la quitta enchanté et calmé. Sa maîtresse était justifiée, et Montalais un oracle.

Le roi conservait des habitudes de tous les jours chez la comtesse de Soissons. La Vallière ne pouvait l'en empêcher; mais elle haïssait la comtesse, et celle-ci ne l'ignorait pas. Vardes et elle s'ingéniaient contre elle du matin au soir; enfin, ils crurent avoir trouvé un bon moyen, et ce fut la fameuse lettre espagnole, qu'ils adressèrent à la Molina, femme de chambre de la reine, pour être remise à Sa Majesté, et dans laquelle ils racontaient les amours du roi et de la Vallière avec force de méchancetés.

La Molina, après l'avoir lue, au lieu de la remettre à sa maîtresse, la porta au roi, qui entra dans une colère épouvantable et jura qu'il en ferait rouer les auteurs s'il les pouvait découvrir. Il s'adressa à tout le monde, même à ce scélérat de Vardes, qui ne trouva rien de mieux que de jeter les soupçons sur le duc et la duchesse de Navailles, ce qui contribua beaucoup à leur disgrâce arrivée peu après.

Toute la cour fut en rumeur. Madame et le comte de Guiche savaient la chose; ils étaient dans les transes horribles et se voyaient chaque jour, par les soins de Montalais, pour chercher, disaient-ils, les moyens de se séparer. Est-ce que les amoureux trouvent ensemble ces moyens-là?

Vardes, devenu ami et confident de Madame, s'avisa de penser un jour qu'elle était plus jeune, plus belle que la comtesse de Soissons, qu'elle avait infiniment d'esprit, qu'elle était Madame, au plus particulier avec le roi, et qu'enfin elle valait mieux pour un homme de

sa sorte que la nièce de Mazarin. Il se mit donc à en devenir amoureux et à le lui montrer sans le lui dire, prenant seulement vis-à-vis d'elle les airs du plus grand respect et du plus grand dévouement.

Quand il vit la tournure nouvelle des affaires de son *ami*, il chercha les moyens de s'en débarrasser sans y paraître et sous les semblants de tendresse. Il alla chez mon père, lui raconta tout, lui dit que son fils se perdait, qu'il fallait l'arracher malgré lui à ce danger, et que le seul moyen était de l'envoyer en Lorraine commander les troupes devant Nancy. Le roi se hâta de le satisfaire; lorsque le maréchal, persuadé, le lui demanda, il ne douta pas que tous ne fussent d'accord pour avoir trouvé cette manière de l'éloigner sans scandale et le dit le soir à Madame, laquelle entra dans une douleur extravagante, non de perdre mon frère, mais de ce qu'elle le crut décidé à la quitter sans l'avoir prévenue.

Guiche, fort superbe et fort frondeur, une fois averti, écrivit à Madame qu'il n'irait point, et que, si elle y voulait consentir, il soutiendrait au roi, devant tous, qu'il n'avait pas demandé ce commandement et qu'il le refusait. Sans Vardes, qui craignit les éclaboussures, il faisait cette folie.

Montalais l'emmena promptement (j'entends mon frère), afin qu'ils se pussent consulter et dire adieu. Elle s'enferma dans un oratoire; comme ils étaient tout au plus tendre, Monsieur revint. On n'eut que le temps de cacher mon frère dans une cheminée, où il demeura longtemps sans pouvoir sortir. Enfin, Montalais l'en tira et le crut sauvé, tandis qu'au contraire le plus grand danger qu'il eût encore couru en cette galanterie le menaçait présentement.

Montalais avait des ennemis parmi ses compagnes, furieuses de la voir si avant dans les bonnes grâces du

roi et de sa maîtresse, entre autres une appelée d'Artigny, fille très-peu exemplaire de toutes façons, mais qui la guetta et résolut de la perdre. Elle vit entrer le comte de Guiche chez Madame avec elle, et puis elle alla tout de suite le déclarer à la reine-mère, qui ne l'avait jamais aimée.

La reine envoya incontinent chercher Monsieur, et, par un procédé de dévote, elle lui avoua tout. Je vous laisse à juger la furie! Il donna sur-le-champ l'ordre de chasser Montalais, laquelle se laissa faire, mais ne perdit pas la tête et emporta ses cassettes, où étaient les correspondances. Ensuite il alla chez Madame, et commença l'entretien par lui déclarer ce qu'il venait de faire; puis il l'accabla de toutes sortes d'injures et lui reprocha ses intrigues avec Guiche, qu'il connaissait maintenant de point en point, disait-il.

Je vais de ce pas trouver la reine votre mère au Palais-Royal, et lui annoncer que je vous répudie, que je vous envoie au couvent, que je ne vous garderai point céans et que vous êtes indigne de ma bonté.

Madame tombait des nuées; elle ne répondit point d'abord, mais, un peu remise, elle eut assez de présence d'esprit pour écouter son flot de paroles afin de n'avouer que tout juste. Elle devina qu'il en savait peu, et se fit un mérite de livrer ce peu-là, en cachant le reste. Elle convint d'une unique entrevue et de quelques lettres.

— Et encore innocemment, ajouta-t-elle.

Monsieur ne la crut pas; il en eut l'air, car elle commençait à entrer sur un terrain peu sûr pour lui, et sur lequel il n'aimait point à la suivre. Elle se plaignit doucement de ses amitiés et dit qu'elle se croyait permis quelques amitiés aussi, bien moins exclusives, bien moins violentes que le chevalier de Lorraine et ses autres suivants.

— Le chevalier de Lorraine, monsieur; est votre comte de Guiche à vous. J'ai voulu prendre un ami, comme vous en avez pris un; seulement cet ami n'est pas toujours avec moi, il ne loge point au château, il ne me suit pas jusque dans votre chambre, et me laisse plus des trois quarts de ma vie à passer avec vous. Vous voyez que nous ne sommes pas encore quittes.

Monsieur, lorsqu'on lui parlait *haut* du chevalier de Lorraine, *mangeait des pois chauds*, comme dit M. de la Rochefoucauld; c'était un embarras bien convenable, et que je ne me chargerai pas de vous expliquer, ayant toujours eu pour principe de ne me mêler que de ce qui me regarde. Madame se sauva par là, il ne sonna mot du couvent, et lui demanda seulement de ne plus recevoir mon frère.

— Mais, monsieur, cela fera parler, reprit Madame.

— Je me charge de le renvoyer sans bruit et sans éclat, madame.

— N'est-ce pas assez d'avoir renvoyé Montalais?

— Ah! quant à celle-là, ne m'en parlez pas, c'est une fille à ne point accepter. J'en ai appris de belles sur son compte. Je ne la veux plus, je ne la veux jamais.

Madame ne s'amusa pas à défendre Montalais, elle avait autre chose à faire, et la savait fille à se tirer d'affaire sans être aidée; elle dit à Monsieur que ces discussions et ces éclats dans sa maison lui donnaient mauvaise tournure, et qu'elle le priait de les cesser.

— Je n'ai rien à vous dire pour ce qui est entre nous, monsieur, vous êtes le maître; mais ne publiez pas vos chimères, mais vivons bien au moins pour ceux qui nous regardent. Nous sommes sur un théâtre où les places se payent double et où l'on nous siffle en conséquence.

Hélas! elle avait raison, les petits nous jugent; s'ils nous jugeaient à notre aune, nous serions innocents, mais ils nous jugent d'après leurs souffrances, dont ils

nous croient exempts, et ils nous haïssent. Dieu les venge.

Monsieur, enchanté d'avoir exercé son autorité, ou du moins d'en avoir montré l'ombre, ne conserva plus de ressentiments contre mon frère. Il crut à la parole de Madame ou voulut y croire, seulement il exigea qu'elle ne revît plus Montalais. Montalais fut le bouc émissaire, toutes les iniquités tombèrent sur elle, on l'envoya au couvent, la pauvre fille! et ce fut là un couvent bien révolutionné assurément.

Mon frère partit, bon gré, mal gré. Vardes l'embarqua en lui persuadant que sa présence froissait Madame. Dès qu'il fut loin, il sut mettre à profit cette absence pour s'insinuer, et maintenant je le dis, moi qui vais paraître devant Dieu, je le dis parce que la vérité m'attire et que je ne veux pas mentir, si Madame a aimé un homme dans sa vie, c'est Vardes qui a causé sa mort, c'est Vardes enfin qui doit porter devant Dieu le fardeau de son existence détruite, et non pas Guiche. Vous en serez bientôt convaincus comme moi.

Mon frère était un héros de roman à sa façon; il n'aimait que lui, mais il s'aimait tant, qu'il avait l'air d'aimer les autres, quand on n'y regardait pas de trop près. Il est des gens pour lesquels les impressions tendres sont une jouissance physique, il faut bien qu'ils aient un sujet à ces jouissances, les autres leur servent à cela. C'est un faux air d'attachement qui n'est que de l'amour de soi. Guiche était de ce nombre. Mais ce même caractère excluait chez lui toute intrigue, toute ambition, il ne voulait d'agitation que celle de Clélie ou de Madame, et il n'eût pas donné les émotions d'un rendez-vous difficile pour la couronne de France. Ce n'était donc point un amant dangereux pour une princesse, au contraire, il la détournait du souci des affaires, et n'employa jamais l'ombre de son crédit ni pour lui ni pour les siens.

Vardes, dévoré de toutes les passions possibles, énergique, dominateur, persistant, aimait, dans Madame, la princesse d'abord, la femme ensuite. Il la voulait posséder plus encore pour la conduire que pour en recevoir le bonheur. Je l'ai connu, Vardes, j'ai passé avec lui vingt-quatre heures d'une façon étrange, et ces vingt-quatre heures m'ont tout révélé sur cet homme. Si j'eusse été près de Madame, je l'en aurais garantie ; je le flairais.

La rivalité s'établit entre lui et le chevalier de Lorraine, autre dominant. La pauvre princesse en fut la victime; ne pouvant la vaincre, on l'a tuée.

La cour alla à Saint-Germain, et là, commença une nouvelle intrigue de la comtesse de Soissons et de Vardes contre la Vallière, et on y employa Madame, qui se laissa faire. On voulut donner au roi la Mothe-Houdancourt; ils persuadèrent à Sa Majesté que cette fille se mourait d'amour pour lui. Malgré sa passion pour la Vallière, il le crut, les hommes croient toujours ces choses-là, et commença à courir les gouttières avec Lauzun pour l'aller voir dans la chambre des filles. Madame de Navailles s'en aperçut et fit griller les cheminées; ce fut son coup de grâce, on la renvoya le lendemain.

Mon oncle, alors le chevalier de Gramont, était amoureux de la Mothe et quelque peu son amant; on l'exila sans miséricorde. C'est alors qu'il alla en Angleterre, où il fut le premier seigneur du pays pour les galanteries et les caprices. Il en revint le mari de mademoiselle d'Hamilton bien des années après.

Tout marchait donc en cette affaire contre la pauvre la Vallière, qui pleurait dans son coin et n'intriguait pas, elle, lorsque la reine-mère, dont les haines sommeillaient et ne mouraient point, découvrit l'histoire. Elle ne pouvait souffrir madame de Soissons, qui, au temps

de la minorité du roi, avait élevé autel contre autel et lui avait enlevé son empire sur son fils; elle écumait tout dans les amours de notre sire. Elle eut la certitude que les marquis d'Aluyé et Bouillon, amis de la comtesse, faisaient les lettres de la Mothe au roi, dont celle-ci n'écrivait pas un mot.

—Tenez-le pour certain, lui dit-elle, et voici d'avance la copie de celle que l'on vous remettra ce soir, dans laquelle, vous le voyez, on vous demande l'éloignement de la Vallière. Vous comparerez vous-même, et vous verrez si je vous trompe.

Le roi, le soir, reçut la lettre telle que la reine la lui avait annoncée. Il la rendit séance tenante et la copie avec. La comtesse en pensa crever. Le roi ne revit plus la Mothe, qui afficha des regrets et une désolation inconsolables, et la Vallière respira un peu. Quant à Madame, toute sous la domination de Vardes, elle ne renvoya point d'Artigni, qui l'avait vendue, lorsque Montalais (Montalais n'oubliait rien, la digne fille!), lorsque Montalais, du fond de son couvent, eut découvert qu'elle était venue à la cour grosse, qu'elle avait un enfant et qu'elle trompait tout le monde. Elle envoya les lettres de d'Artigni même. Madame fit mine de la chasser; mais Vardes ne le voulut pas, et elle resta.

Le beau, c'est que Monsieur le chérissait et n'en était nullement jaloux. Il trouva le moyen de lui faire tomber toute sa jalousie sur le prince de Marcillac, fils de M. de la Rochefoucauld, le même qui servait les amours du roi, dont j'ai parlé. Monsieur fit si bien rage, qu'il le força à s'en aller chez lui, ce dont il n'avait nullement envie, et Vardes, triomphant, commença à mettre madame de Châtillon dans ses intérêts, afin de ne se point brouiller encore avec la Soissons, qui lui pouvait servir jusqu'à ce qu'il fût assez sûr de Madame.

Je ne puis m'empêcher d'interrompre mes anciennes

aventures pour raconter ce qui vient de m'arriver aujourd'hui ; je ne saurais penser à autre chose, et, comme je ne me soucie pas de le confier à personne, je le veux écrire, cela me soulagera. Il est merveilleux que je puisse encore tenir la plume après ce que je souffre depuis deux ans. Fagon ne me cache pas la vérité, je sais que je suis perdue, et si je ne le savais pas, la scène de ce matin ne me laisserait aucuns doutes ; sans mon caractère et mon insouciance de tout à présent, j'en serais morte de peur de mourir.

Je parlais l'autre jour de mon père et de sa cruauté ; depuis le commencement de ma maladie, il l'a exercée sur moi d'une façon épouvantable, il vient d'y mettre le comble. Décidément, je ne sais plus que penser de cet homme-là. Je comprends toutes choses, si méchantes qu'elles soient, lorsqu'elles peuvent rapporter gloire, plaisirs, honneurs ou profits ; mais les atrocités inutiles ! mais les tortures infligées à un cadavre ! ce n'est rien, ou plutôt c'est une lâcheté.

M. de Gramont m'entretient depuis un mois, dans ses rares visites, de son départ pour son gouvernement de Béarn. Il a presque l'air de me quereller de ce que je ne meurs pas assez vite, et il me reproche la quasi-obligation qui le force à retarder ses projets.

— Guérissez-vous donc, madame, dit-il du même ton que s'il me conviait à me faire enterrer bien vite.

Ce matin il est arrivé de bonne heure. J'avais conquis une heure de sommeil, et c'est pour moi plus précieux que tous les trésors du monde. Blondeau l'en a prévenu, il n'en a tenu aucun compte et a ordonné qu'on m'éveillât, sous prétexte qu'il était pressé. J'en ai souffert des martyres, dont il n'a point eu pitié, au point de ne pouvoir lui répondre pendant quelques instants. Il a pris place auprès de mon lit, m'a beaucoup regardée, et puis il a commencé ainsi :

— J'arrive de Versailles, ma fille.

J'ai fait un signe de tête.

— J'ai vu le roi, et Sa Majesté m'a répété trois fois que je devais partir pour mon gouvernement, elle s'étonne que je sois encore ici. De sorte que, bon gré, mal gré, il faut charger mes carrosses.

— Je suis fâchée, mon père, car nous ne nous reverrons plus.

— J'espérais ne pas être contraint à cette extrémité, j'espérais que vous... guéririez; mais puisque cela traîne en longueur, le devoir parle, je dois obéir.

— Ce n'est pas moi qui vous retiens, monsieur.

— En vérité, ma fille, vous êtes une femme forte, et il y a plaisir à causer avec vous en vous reconnaissant un si grand courage. Que voulez-vous? c'est assez triste à votre âge de plier un bagage encore si bien garni; mais le comte de Guiche est allé marquer les logis, je vous suivrai bientôt, et il ne restera plus que Louvigny et sa sotte femme pour se moquer de nous tous.

— Vous resterez longtemps aussi, monsieur, vous avez bon pied, bon œil, bonnes dents, vous prenez les maux de la vie en homme qui ne les redoute guère, et, pour votre âge, vous avez le meilleur visage qui se puisse voir.

— Parbleu, je vous remercie du compliment, ma chère princesse; au moment où vous voilà, on ne farde pas la vérité, et quand on a votre fermeté d'esprit, on aime à l'entendre, je vous la dirai donc tout entière.

— Je vous écoute, monsieur.

— Eh bien, chacun s'étonne que vous n'appeliez pas un confesseur, et votre belle-sœur vous propose le père Bourdaloue comme celui qui vous préparera le mieux au grand passage, et que vous avez déjà vu, d'ailleurs.

— Je ne suis pas décidée encore, monsieur, j'y

songe, mais je veux auparavant achever certains arrangements d'affaires, pour être tout à mon salut. Je sais ce que j'ai à vivre, Fagon me l'a calculé, et je puis donner encore quelques jours au monde.

— Mais, du tout ! du tout ! Fagon vous trompe, ma pauvre fille, cela presse. Le roi me demandait hier de vos nouvelles, et il a insisté fort sur la visite du père Bourdaloue. Madame de Montespan et lui ne parlaient d'autre chose. « Il faut qu'elle fasse venir Bourdaloue, il n'y a que lui ! ont-ils répété, et le plus tôt possible, Fagon prétend qu'elle est fort mal. »

Madame de Montespan ! jusque sur mon lit de mort ce nom et ce souvenir doivent donc me poursuivre !

J'ai répondu au maréchal que j'aviserais, mes souffrances devant bien, en face de Dieu, me servir d'expiation.

— Tenez, ma fille, interrompit-il, comme un homme qui se déboutonne malgré lui, pressé par l'urgence ; je vois que vous ne me comprenez pas et qu'il faut casser les vitres ; c'est dur, mais c'est indispensable, vous n'en avez peut-être pas pour deux jours. Il suffit de vous regarder pour en être convaincu. Regardez plutôt.

Il sortit alors son petit miroir de poche et me le présenta, mes yeux s'y portèrent involontairement, et qu'y vis-je, grand Dieu ! un dessèchement outrageant pour la nature humaine, par le dérangement de tous les traits du visage, une tête de mort gâtée par une peau noire et luisante, rien, rien qui puisse faire souvenir de moi, pas un reste de cette beauté dont j'étais si vaine !

Je suis restée anéantie. Quoi ! c'est là moi ! moi, la princesse de Monaco ! moi, que tant d'hommes ont adorée ; moi, dont les poëtes ont célébré la beauté ; moi qui ai vu à mes pieds l'univers, c'est moi ! Ah ! que suis-je devenue ? C'est une cruauté épouvantable que de

m'en avoir instruite ; ma pauvre Blondeau avait eu plus de pitié, elle me l'avait caché, elle !

Lorsque le maréchal s'aperçut de l'état où il m'avait mise, lorsqu'il me vit prête à perdre connaissance, je ne sais s'il s'en repentit, mais il agita les sonnettes et appela mes gens. Blondeau ne se fit pas attendre.

— Ah ! qu'avez-vous fait, monsieur le maréchal ! s'écria-t-elle, me voyant à la main ce terrible miroir.

— Ne fallait-il pas lui dire, mam'selle Blondeau? Et pouvait-on la laisser mourir comme un chien (1)?

— Madame ne mourra pas, monseigneur, elle va mieux, au contraire, M. Fagon l'a dit. Maintenant, permettez-moi de la soigner, je sais ce qu'il lui faut.

Elle l'écarta sans cérémonie et me donna les cordiaux ordonnés par Fagon ; je revins à moi-même, et j'eus un moment horrible, un moment qui doit être un avant-goût de l'enfer. Je ne puis ni le rendre ni l'exprimer. Ce qui me domina fut une haine suprême pour mon père, je lui souhaitai sur-le-champ, en moi-même, de trouver à sa mort une pareille barbarie pour l'aider à partir ; mais je ne lui donnai point la jouissance de cette douleur. Lorsque je fus un peu remise, je redemandai à Blondeau le miroir.

— Non, madame, non, je ne vous le donnerai point.

— Je le veux, et j'en veux un plus grand même. Apportez-moi sur l'heure celui de ma toilette.

Après quelques difficultés, elle a obéi. Je me suis soulevée et j'ai contemplé ce spectre, avec le plus grand sang-froid, en apparence, mais blessée pourtant jusqu'au plus profond de mon être.

— Voilà, dis-je, une femme bien abîmée qui s'en va. Il ne m'en coûtera plus guère, à présent, de mourir

(1) Cette conversation *incroyable* du maréchal de Gramont avec sa fille est relatée dans plusieurs lettres de madame de Sévigné et de Bussy-Rebutin, au mois de juin 1678.

tout à fait, je sais ce qui reste de moi, c'est si peu de chose ! Monsieur. vous avez bien fait, je vous remercie ; je vous dois beaucoup ; après m'avoir donné la vie, vous m'apportez encore la mort ! C'est bien ainsi.

— Vous êtes aussi courageuse qu'un maréchal de France, madame ; je voudrais que toute la cour fût là pour vous entendre.

Je trouvai la force de sourire.

— Pour m'entendre, je le veux bien, à condition qu'on ne me verra pas. Blondeau, envoyez sur l'heure chez M. Fagon, il est près d'ici, et on le trouvera chez lui en ce moment. Je désire lui parler devant M. le maréchal.

Et je changeai la conversation. Je me mis à parler du roi, de la cour, de ce qui intéressait mon père autrement que moi et les siens. J'avais tant de tranquillité, que le maréchal s'en déconcerta. Il ne savait plus que me répondre, lorsque Fagon entra.

Après les révérences obligées, lorsqu'il approcha de moi, je le reçus en souriant et en lui montrant le miroir.

— En vérité, monsieur Fagon, lui dis-je, grâce à M. le maréchal, je sais ce que vous me cachiez, et c'est très-mal d'agir ainsi envers moi, qui suis une de vos meilleures pratiques. Quoi ! j'en suis réduite à cet état-ci, et vous me l'avez celé ! Comme c'est mal à vous ! Aussi faut-il réparer votre faute et me parler franchement sur le reste. Aussi bien, le plus difficile est fait. Vous m'estimez trop, je le suppose, pour penser que je prendrais encore la vie avec un pareil visage. Combien ai-je encore de temps à souffrir ?

Fagon me regarda étonné, confus, ne sachant que me répondre ; j'insistai.

— Monsieur Fagon, je vous demande une décision. Je la veux, il me la faut. Les gens de ma qualité et de

ma sorte ne meurent point sans avoir des dispositions à prendre. Ne craignez pas ; voyons, combien ai-je de jours ?

— Vous êtes loin de compter par jours, madame la princesse.

— Ah ! ah ! c'est déjà mieux. Combien de semaines ?

— Plus que des semaines, madame.

— Vraiment ! ce sont des mois ! Vous verrez que M. le maréchal aura l'agréable surprise de retrouver sa *jolie* fille. Combien de mois donc, monsieur ?

— Au moins trois, madame la princesse.

— Trois mois ! c'est une fortune ! J'ai le temps de tout terminer et d'apprendre au monde ce que c'est qu'une femme de mon caractère, lorsqu'elle le veut. Maintenant, monsieur Fagon, vous ne me trompez point ?

— Malheureusement, madame, il est des maladies sur lesquelles nous errons quelquefois, la science n'est pas infaillible ; mais il en est d'autres dont la marche est connue, réglée d'avance. Celle de madame la princesse est de ce genre. De même que lorsque vous m'avez interrogé, je vous ai dit, sur votre demande, qu'elle était incurable, de même je vous dis aujourd'hui qu'elle sera longue et que vous arriverez, à la fin, à ne plus souffrir du tout. Je dois ajouter qu'il n'est pas une seule femme à laquelle je voulusse parler ainsi, et que je connais même peu d'hommes assez courageux et d'un esprit assez élevé pour entendre avec autant de calme ce que je viens d'être appelé à vous dire.

— Il est vrai, répliqua le maréchal, ma fille est une vraie héroïne.

— Eh bien, monsieur, maintenant vous pourrez répéter à madame de Montespan et au roi ce que vous avez entendu ; vous pourrez les tranquilliser sur mon salut et leur apprendre que je saurai m'en aller quand

il en sera temps. Votre conscience de courtisan et de père est en repos désormais.

— Vous raillez, madame.

— Je ne raille point, je vous jure, je parle très-sérieusement. Vous allez partir, n'est-ce pas? Disons-nous donc adieu tout à l'heure, pour qu'il n'en soit plus question, et que cela se termine le même jour. Je vous souhaite plus de bonheur qu'à moi. Dans ce qui vous reste à vivre, je vous souhaite la continuation de votre philosophie et de votre bonne humeur. Je vous souhaite, enfin, ce que vous pourrez désirer, et je vous souhaite surtout des derniers moments aussi doux que ceux que vous m'avez faits.

Fagon était parti quand je parlai d'adieux à mon père, de sorte que nous étions seuls.

— Vous avez une fin digne d'envie, ma fille, digne du commencement surtout; vous ne vous êtes jamais refusé grand'chose, vous avez bien vécu, vous avez mené un train magnifique et de plaisirs et de galants. La vie est donc pleine pour vous, elle n'aurait plus que la vieillesse à vous offrir, et c'est une triste compagnie. A vous surtout on peut dire : « Tirez le rideau, la farce est jouée. »

Tel est monsieur mon père : sur mon lit de mort il plaisante, et son dernier adieu est un sarcasme.

Comme il me quittait, il a voulu m'embrasser.

— Oh ! non, monsieur, dispensez-vous de cet effort, on ne peut embrasser un pareil visage. Nous ne nous en séparons pas moins bons amis pour cela.

Il est parti, son mouchoir sur les yeux, afin de cacher qu'il ne pleurait point.

C'en est fait ! je ne le reverrai plus... C'est mon père cependant !

XXII

Je terminerai ces Mémoires, du moins ce que je me suis promis d'écrire, car je n'aurai pas le temps de tout raconter, ensuite je ferai venir Bourdaloue, et tout sera dit avec le monde. J'essayerai de me donner à Dieu. Je suis fâchée de ne l'avoir pas fait plus tôt, il me répugne de revenir à lui en l'état où je suis, je lui fais un triste présent. Il est souverainement bon, cela est vrai, mais c'est lui manquer de respect que de lui offrir de pareils débris, le rebut des créatures et le reste des passions. J'ai un courage qui m'étonnerait si mon orgueil ne m'était pas connu. L'orgueil seul me soutient et me dirige, l'orgueil me rend la puissance que la faiblesse humaine m'ôterait. Je mourrai bien, si j'ai mal vécu, je terminerai le rôle en femme forte et sûre d'elle-même, je ne veux pas que personne le puisse mieux jouer quand je n'y serai plus.

J'en étais restée au moment où madame de Châtillon entra un peu dans les affaires de Madame; elle n'y tint guère, parce que Vardes la craignit et l'évinça. Montalais, mise à Fontevrault par ordre de Monsieur, se désespérait, écrivait à Malicorne des lettres désespérées, ainsi qu'à son ami Corbinelli; tous les deux avaient ses fameuses cassettes, et ils se résolurent à en faire usage pour obtenir quelque adoucissement à son sort. Voilà donc tout ce monde en mouvement et en marché pour ces lettres. Mon père même s'en mêla; mais Malicorne ne les voulut point livrer qu'à bon escient, et Vardes, ami intime de Corbinelli, essaya de se les faire remettre par lui pour en avoir le profit qu'il comptait.

Il se fit un mérite de ces démarches près de Madame,

en même temps qu'il en prit prétexte pour demander une entrevue secrète. Elle eut lieu à Chaillot, par les soins de la mère de la Fayette, l'ancienne maîtresse de Louis XIII, qui aimait fort Madame, l'ayant eue enfant dans son couvent. Madame vit Vardes seul à seul, non-seulement là, mais encore chez madame de Châtillon, devenue madame de Meckelbourg, et je suis sûre qu'elle lui accorda ce que mon frère n'en a jamais eu. Elle m'a avoué elle-même, peu avant sa mort, qu'elle avait aimé Vardes avec une véritable passion, au point de ne lui rien refuser.

Pendant ce temps, il la trahissait de tous les côtés, et avec tous. Il s'était mis dans sa confidence, au point qu'elle lui montrait les lettres du roi d'Angleterre, son frère, et qu'il avait l'air de la soutenir contre notre sire, à nous, auquel il portait ces mêmes lettres, dont il lui vendait les secrets. Ensuite, il écrivait à Guiche que Madame le trompait pour Marcillac, en même temps qu'il desservait Marcillac auprès du roi et de Monsieur pour le faire chasser, ce qui eut lieu une seconde fois. Il aveuglait la comtesse de Soissons qu'il gardait, et par crainte et par habitude, au point de la faire entrer dans ses intrigues contre mon frère, et de l'aider à persuader Madame qu'il la croyait amoureuse de Marcillac, et qu'il n'en voulait plus entendre parler.

Sur ces entrefaites, le roi alla en Lorraine ; il reçut mon frère avec une faveur inaccoutumée, il le mit de ses particuliers, et lui fit raconter l'histoire entière de Madame et jurer qu'il ne la reverrait plus. Pour preuve, mon frère fit la cour à madame de Grancey, la même qui est aujourd'hui la maîtresse de Monsieur, et qui trônait en Lorraine à son chapitre. Madame le sut ; Vardes aidant, elle lui écrivit une lettre pleine d'aigreur, et lui défendit de jamais prononcer son nom. Sur quoi Guiche, après la prise de Marsal, joua le désespéré, s'en

fut se battre en Pologne et s'y conduisit avec grande vaillance. Il y eût été tué sans un gros médaillon où était le portrait de Madame, qui para le coup. On fit de ce portrait un étalage romanesque ; pour être juste, j'ajouterai qu'il le montrait à tout venant, et que Hongrois, Polonais et Turcs le crurent l'amant de madame Henriette, ce qui n'était point, en ce moment du moins. Plus tard,... c'est possible, je ne crois pas.

Vardes avait donc éloigné Guiche, Marcillac ; il voulut éloigner aussi les favorites et se servir des unes pour détruire les autres. Madame de Meckelbourg résista plus longtemps ; mais madame d'Armagnac, madame de Montespan, ne durèrent guère. Il fit agir Monsieur, qu'il menait en laisse ; on obtint du roi qu'il ne s'en mêlerait pas, et la princesse restait isolée. Je ne finirais pas si je vous racontais les intrigues qui se croisaient : c'était un vrai réseau dans lequel Madame était prise et dont Vardes tenait les bouts. Ils se voyaient chaque jour en cachette. Madame de Meckelbourg, bien que Madame ne lui montrât plus la même amitié, continua à les servir et à les recevoir comme par le passé. Madame en était folle.

Que se passa-t-il dans l'esprit de cet homme ? Je n'ai jamais pu l'expliquer ; mais ce qui est sûr, c'est qu'enveloppé dans ses filets comme il l'était, c'est qu'aimé de la plus charmante princesse du monde, au risque de se perdre, il lui revint le caprice de madame de Soissons avec son grand nez, et qu'il se redonna à elle au point que Madame ne put s'empêcher de s'en apercevoir.

Il n'alla point au rendez-vous, il se retira peu à peu, non des confidences, car il voulait tout savoir, mais des privautés amoureuses, n'étant que juste ce qu'il fallait pour ne pas rompre. Il y mit tant de négligence et de maladresse, que ses ficelles parurent, que chacun com-

mença à s'apercevoir des fourberies, et que l'on se défia.

Madame avait le défaut de trop écrire, ses lettres étaient par douzaines, et elle y disait tout. Vardes montrait au roi celles où il n'était question que d'affaires, ce qui livrait les secrets de tout le monde et amenait de grands inconvénients.

Un soir, Madame était conviée à dîner chez la reine-mère, en cérémonie; elle n'y allait guère autrement; avant de s'y rendre, on était à Fontainebleau, elle passa dans l'appartement de madame de Meckelbourg, où Vardes devait l'attendre. Elle était fort parée de jayets, ce qui lui seyait à merveille, avec ses cheveux et son beau teint. Elle se sentait fort gaie et sortit presque en chantant. Vardes y était, en effet, mais tout l'opposé d'elle, triste et sombre. Elle lui demanda ce qu'il avait.

— Pas grand'chose, madame, je sais seulement que vous ne m'aimez point et que nous ne pouvons durer longtemps aux termes où nous en sommes.

— Je ne vous aime point ! d'où vient cette belle imagination-là, et que fais-je ici, s'il vous plaît?

Lui, déterminé à lui chercher querelle, lui dit amèrement :

— Ne sais-je point où vous en êtes maintenant avec le roi?

— Moi !

— Oui, oui, madame, vous êtes en l'état qu'un honnête homme n'ose point croire à ce que vous dites, avec vos fourberies.

Rien n'était insolent comme Vardes, si ce n'est Lauzun.

Madame se leva.

— Je vous quitte la place, car je vois un parti pris de m'injurier, quoi que je fasse, et c'est bien vous qui ne m'aimez plus.

— Vous ai-je aimée seulement?

— Je crois bien que non.

— Suis-je fait d'un air à me jeter à la tête de tout le monde, et me faut-il partager ma maîtresse avec les souvenirs de Guiche et les familiarités du roi ?

— C'en est trop, monsieur, répliqua la princesse outrée de tant de hauteur impertinente, et je romps avec vous pour jamais. Quant au roi, je vous permets le rôle de Chabanier, et pour le comte de Guiche, il saura les services que vous lui avez rendus.

— Les saura-il tous, madame ?

— Il saura ce que vous valez, et moi je le sais désormais.

— Elle sortit plus en colère qu'elle n'était entrée joyeuse.

— Au dîner chez la reine-mère, qui dès lors ne mangeait point et épiloguait tout le monde, quelqu'un vint à parler de l'armée de Pologne, de leurs misères et de l'état affreux où ils étaient.

— Rien n'est plus vrai, dit le comte Duplessis, et j'ai vu tantôt la maréchale de Gramont tout en larmes pleurant le comte de Guiche, qui certainement n'en reviendra point.

Madame, à qui son dépit contre Vardes donnait de la bonne volonté pour son rival, fut saisie. Elle ne répondit rien, mais, en sortant de table, elle rencontra son infidèle, qui, comme les autres, avait tout entendu, et lui dit :

— Je vois que vous avez raison et que j'aime le comte de Guiche plus que je ne pense.

— J'en étais sûr, et cela étant, vous n'avez rien à me reprocher.

A dater de ce jour, tout fut terminé entre eux, et cela parce que Vardes ne voulut point recommencer, car pour Madame elle y serait venue, tant sa faiblesse était grande pour cet homme. Elle l'aimait en dépit d'elle-même avec son cœur, tandis que sa tête seule et ses

romans s'excitaient pour le comte de Guiche, elle me l'a dit cent fois elle-même.

— Je n'ai eu d'inclination naturelle que pour ce fripon de Vardes ; le reste, c'est-à-dire le roi et Guiche, je me le suis donné comme un jeu, une ambition et une vanité.

Vardes fut son Lauzun à elle ! Au fait ils se ressemblaient en plus d'un point.

Madame, je l'ai dit, était un de ces caractères versatiles et excités tou tà la fois, qui prennent tout passionnément et qui oublient promptement ce qu'ils avaient adopté aussi vite. Ce sentiment pour Vardes se calma, il ne lui en resta guère que l'envie de se venger de ce méchant marquis, et de le punir de la préférence inouïe qu'il accordait au nez de madame de Soissons, sur son joli et charmant visage. La comtesse, qui n'avait rien dit tant qu'elle avait eu sujet de parler, s'imagina d'être jalouse lorsqu'il ne fut plus temps. Elle était malade et pria Madame de l'aller voir. Celle-ci n'y manqua point, bien qu'elle la détestât, mais dans l'espérance de lui jouer quelque bon tour et de lui dire son fait doucement. Rien ne pouvait être plus favorable, car madame la comtesse aborda droit l'entretien. Elle se plaignit à Madame de ce qu'elle ne l'aimait point, elle qui lui était si dévouée.

— Je ne vous aime pas ! dit la princesse ; en vérité, madame, je ne vous comprends point ; quoi ! je ne vous aime pas ! et qui peut vous faire penser que je suis aussi ingrate ?

— Ingrate est bien le mot; moi qui vous suis si tendrement et respectueusement dévouée. Cependant je ne me plains pas sans sujet, soyez-en sûre, et je sais très-bien ce que je dis.

— Chansons que tout cela.

— Chansons ! Votre commerce depuis trois ans avec

M. de Vardes, lorsque vous n'ignorez point ce qu'il m'est, et à mon insu !

— Il n'a tenu qu'à vous de le savoir, je ne l'ai point caché.

— Vous l'avez caché, au contraire, à moi surtout. Si c'est galanterie, c'est me faire un tour bien sensible ; si ce n'est que de l'amitié, je ne m'explique point comment vous pouvez me la dissimuler, sachant combien je suis attachée à vos intérêts.

— Allons donc ! ma chère comtesse, vous êtes folle. Jamais Vardes n'a eu pour moi qu'une préférence où l'ambition avait plus de part qu'autre chose ; mais il vous aime plus que vous ne le pensez, je vous en réponds ; il ne vous quitterait pas pour les plus belles.

— Cela est-il certain ?

— Je vous en réponds.

— Et vous ne me comptez point faire de peine ?

— Rien n'est plus loin de ma pensée.

— Eh bien, souffrez donc, madame, qu'on aille quérir Vardes dans l'instant, et dites-lui, en ma présence, que vous ne voulez plus avoir de commerce avec lui que par moi.

— Ah ! pour cela, de tout mon cœur, je vous assure.

Vardes arriva. Les trouvant en présence, il fut mortellement embarrassé, ne sachant trop si ces amazones ne s'allaient pas ruer sur lui et si elles ne le prendraient point pour le déchirer, comme les nymphes de Diane. La comtesse lui expliqua ce donc il s'agissait. Il resta interdit, ce qui eût dû lui donner à penser, mais elle ne s'arrêta point aux apparences.

— Je n'ai point de difficultés à vous dire cela, monsieur de Vardes, continua Madame, et je ne sais pourquoi j'en aurais fait. Nous ne nous sommes ni dit ni écrit aucune chose que la comtesse ne pût connaître, et je ne m'oppose pas à ce qu'il en soit de même à l'avenir.

—Madame sait bien qu'en tout point je suis son humble serviteur.

—Vous me l'avez prouvé, vous me l'avez prouvé et je n'en doute pas, la comtesse non plus, elle peut être sûre...

— Je ne sais quoi me dit que vous me trompez, et que, s'il n'y a plus, il y a eu quelque commerce amoureux entre vous.

— Madame la comtesse, dit Vardes en se levant, comme je ne veux ni manquer de respect à Madame, ni quereller avec vous, je vous quitte la place, ne pouvant entendre discuter un sujet si délicat en ma présence. Je reviendrai plus tard, et je ne vous trouverai pas de si méchante humeur.

— Non, non, au contraire, interrompit la princesse très-vite, c'est moi qui m'en vais, et vous vous arrangerez pour le mieux; j'ai dit ce qu'on a voulu, je tiendrai ce que j'ai dit, on n'en peut demander davantage. Madame la comtesse sera toujours entre nous, elle entendra nos secrets.

— Oui, dit madame de Soissons tristement, quand les oiseaux sont envolés, on ferme la cage.

Madame sortit en riant comme une folle, ce qui déconcerta les amoureux, mais elle ne riait pas des lèvres. Vardes fit mine de l'accompagner, elle ne le souffrit pas, il fallait qu'il fût pris au piége et qu'il entendît les doléances de la comtesse, ce qui ne manqua point. Elle le tourna et le retourna si bien qu'il se coupa. Ce furent alors des cris et des plaintes qui le touchèrent et achevèrent de lui perdre la tête. Il avoua tout.

Madame de Soissons tomba en syncope et fit appeler Madame en ajoutant qu'elle se mourait. Madame y courut, ne supposant point pareille chose. Elle fut reçue de façon à lui faire regretter d'être venue.

— Madame, il m'a trompée pour vous; mais, sachez-

le bien, il ne vous aime pas, il ne vous a jamais aimée, il vous a trahie tout le temps, il vous a desservie près du roi, il lui a livré tous vos secrets et à moi aussi, appelez-vous cela de l'amour?

Quand Madame vit qu'elle le prenait ainsi et que Vardes s'était conduit de pareille façon, elle ne l'épargna pas non plus; elles se mirent à défiler leur chapelet, à raconter comment chacune avait été dupe, et découvrirent des tromperies qui passaient l'imagination.

La comtesse s'écria, dans son désespoir :

— Je ne le reverrai de ma vie! c'est un monstre!

Je vous jure qu'elle le revit et qu'il s'y prit de façon à lui faire rétracter son mot.

Juste en ce temps, mon frère revint de Pologne. Monsieur permit qu'il reparût à la cour; mais il exigea qu'il ne se trouvât point aux endroits où serait Madame. Il était bien temps : après l'avoir laissé aimer par Vardes.

Le comte de Guiche se donna des airs d'amant malheureux en public; mais, en particulier, il s'en donnait de la bonne façon avec Bussy, Malicorne, du Lude et tous les mauvais sujets de la cour. Chacun lui disait que Madame aimait Vardes, il n'en voulait pas convenir par orgueil, mais il en avait une peur très-concevable.

Cependant celui-ci, j'entends Vardes, qui voulait s'excuser et ne se point brouiller, lui conta les choses de façon à le laisser dans le doute du fait véritable, et à ne pas savoir s'il en devait tirer vengeance ou non. Tout le monde s'en mêla, madame de Meckelbourg surtout; on les accommoda par ordre de Madame, qui défendit qu'ils se battissent; mais Guiche ne se tint pas pour satisfait, pendant que Vardes jouait des tragédies, se cognait la tête contre les murs et semblait prêt à expirer de douleur.

Madame sut maintenir le roi dans ses intérêts malgré

les perfidies de Vardes, qui se poussèrent au dernier point. Madame et mon frère trouvèrent moyen de se rejoindre à une partie de masques, où Monsieur les réunit lui-même sans le reconnaître. Cette entrevue fut fort tendre. Mon frère montra une passion extraordinaire, et la princesse, qui avait refusé et ses lettres et de le voir chez la comtesse de Gramont, ma tante, l'écouta avec d'autant plus de plaisir qu'elle était furieuse contre Vardes, qui tenait contre elle des discours infâmes, et qu'elle venait de faire mettre à la Bastille, pour l'envoyer ensuite à son gouvernement.

La comtesse de Soissons, enragée de le perdre par le fait de Madame, s'en vengea sur le comte de Guiche, et l'accusa d'avoir voulu livrer Dunkerque aux Anglais, sans compter la lettre espagnole, qu'elle eut la lâche maladresse de lui mettre toute sur le dos. Heureusement, le roi s'échappa devant Madame : il se montra furieux contre le comte de Guiche et le plus obligé du monde à la comtesse de Soissons. Madame, alors, n'y tint plus, elle éclata. Elle dit au roi qu'on la poussait à bout, qu'elle allait alors dire la vérité ; mais elle lui fit jurer qu'il accorderait la grâce au comte de Guiche si elle lui prouvait combien ses fautes étaient petites en comparaison de celles de Vardes et de la comtesse.

Le roi le promit. Elle avoua alors l'intrigue de la lettre espagnole, avec les détails, ce qui mit Sa Majesté dans une furie telle qu'il n'en avait jamais eu de semblable. Il convint de chasser la Soissons, d'exiler Vardes, et il tint parole. Elle est tôt revenue ; mais Vardes est encore en exil et n'a pas mine de reparaître. Nous reparlerons de lui plus tard.

Mon frère serait resté, en dépit de tout, si le maréchal, dans sa terreur, ne l'eût fait partir pour la Hollande. En vain Guiche, et en vain moi, qui étais à la cour, nous le suppliâmes de le laisser à Paris, il ne

nous écouta pas. Mon frère en tomba malade; il voulait que je lui fisse voir Madame; mais j'avais déclaré que je ne me mêlerais point de ces intrigues, ni pour ni contre. Il trouva alors à lui seul un expédient, que je servis pour qu'il ne perdît personne, mais dont je n'avais pas eu connaissance. Il se fit faire un habit des livrées de la Vallière, et comme on portait Madame en chaise dans le Louvre, il eut la liberté de lui parler plusieurs fois. Le jour du départ, il ne manqua pas de se vêtir de son déguisement, comme de coutume, et de se trouver dans la rue. J'étais seule avec Madame, je le reconnus, et je lui dis :

— Il va partir, madame, ce pauvre garçon, ne lui direz-vous rien ?

— Je lui dirai que je le regrette fort et que, si monsieur son père m'eût voulu croire, il n'aurait pas cette peine-là.

— Madame, j'en vais mourir, je tremble la fièvre, et je n'en reviendrai assurément pas.

— Ce sont des folies que tout cela, vous en reviendrez, et bien vite, bientôt il n'y paraîtra plus.

— Madame, je m'en vais pour toujours, et avec la persuasion que vous ne m'aimez plus, que Vardes m'a chassé de votre cœur, si jamais j'y obtins une place, et c'est là ce qui cause mon plus grand désespoir.

— Non, non, monsieur, votre plus grand désespoir, c'est de ne plus revoir madame de Grancey, qui vous est accourue rejoindre, ce n'est plus de moi que vous vous occupez.

Les voilà donc, elle coquetant, lui sophistiquant, sur ce degré, au risque d'être surpris, sans songer qu'ils se disaient un dernier adieu, tant le naturel est fort. C'était bien le dernier, car ils ne se sont plus revus. Ils parlèrent ainsi près d'un quart d'heure; enfin, la peur me prit tout de bon, et je déclarai que je m'en allais.

Au moment de prendre ce dernier congé, mon pauvre frère tomba pâmé sur la montée, et comme il arriva quelqu'un, il nous fut bien forcé de partir et de le laisser en cet état.

Pour être vraie et finir cette histoire en son entier, j'ajouterai que, le soir même, il s'arrêta dans un petit village où l'attendaient Malicorne, Manicamp, Pomenars, je ne sais qui encore, qu'ils y firent une débauche enragée, et que Guiche raconta lui-même sa douleur et sa pamoison, en riant de tout son cœur. Il se contrefit, il contrefit Madame et moi, de façon à amuser son monde, qui le répéta. Madame l'a su, elle m'en a parlé, sans en avoir d'autre fâcherie que celle de l'orgueil blessé. Je tâchai d'excuser mon frère, et ce fut alors qu'elle me dit :

— Ne vous tourmentez pas de cela, ma chère princesse, les choses ne sont pas et n'ont jamais été ce que vous et les autres pensent. Ce n'est pas votre frère que j'ai aimé sérieusement, c'est ce scélérat de Vardes. Avec le comte de Guiche je faisais un roman qui me plaisait ; avec Vardes, c'était de la réalité et de l'histoire. S'il n'eût point été ainsi, il m'aurait conduit à mille folies, je crois que j'aurais quitté la cour, le roi, Monsieur et tout pour lui, à la façon des princesses errantes, comme dans les livres de chevalerie.

— Vous parlez de romans, madame, celui-là les passe tous. Je puis vous assurer que Vardes y eût regardé à deux fois, vous n'emportiez point le royaume d'Angleterre dans la queue de votre robe.

Depuis ce temps jusqu'à son voyage d'Angleterre, jusqu'à sa mort, à laquelle je n'assistai point, c'était en 70, pendant mon second et dernier séjour à Monaco, Madame ne me parla plus ni de Vardes ni de mon frère, qu'en termes généraux, sans confidence ni particulier. Elle eut, à ce qu'on prétend, quelques galante-

ries, mais je ne le crois pas. Il est hors de doute qu'elle est morte empoisonnée par le chevalier de Lorraine et le marquis d'Effiat. Le roi, à sa prière, avait chassé le chevalier de Lorraine, qui, en réalité, devenait pour elle d'une insolence extrême. Il ne le lui pardonna jamais, et il savait bien qu'il ne rentrerait pas en grâce de son vivant. Il envoya le poison d'Italie au marquis d'Effiat, et d'Effiat le versa dans le verre d'eau de chicorée qu'elle but malheureusement.

Je la regrettai fort. D'abord j'avais près d'elle une qualité que je n'eus plus ensuite et que nulle n'aurait pu avoir, et, malgré les défauts que j'ai dits, je lui étais attachée. Mon frère en afficha un grand deuil qui ne me toucha qu'à moitié, j'en conviens, je savais le dessous des cartes. Nous retrouverons le chevalier de Lorraine et ses intrigues, à la cour de Monsieur, plus tard, sous la seconde Madame, qui n'a point la même humeur et qui le souffre, mais il faut voir comment !

XXIII

Mon retour de Monaco me plaça dans une bonne posture à la cour, par la manière dont le roi fut pour moi. J'y étais de toutes les parties, à cause de Madame, que je ne quittais pas, et de la bonne volonté de notre sire.

La reine-mère ne tarda pas à mourir, on la regretta peu. Le roi la pleura et Monsieur aussi, Madame, pas du tout ! elle savait qu'elle ne l'aimait point.

Mon père eut un petit déboire assez drôle pour un vieux courtisan comme lui.

Il ne voulait point qu'on lui en parlât, mais nous ne nous en privions guère, et voici ce qui arriva.

La Vallière faisait de méchants vers ; le roi qui, à cette

époque, en était tout à fait embrelucoqué, se mit à en faire aussi. Il avait pour maître Dangeau et Saint-Aignan, ce n'était pas le dessus du panier, enfin, tel quel il s'en rapportait à eux. Il fit un petit madrigal assez plat, et, à son réveil, avisant mon père :

— Monsieur le maréchal, lui dit-il, lisez, je vous prie, ce petit madrigal, et dites-moi si vous en avez jamais vu un si impertinent. Parce qu'on sait que j'aime les vers, depuis quelque temps on m'en apporte de toutes les façons.

Le maréchal les prit, les lut, et, faisant une grimace de dégoût :

— Sire, Votre Majesté juge divinement bien de toutes choses, il est bien vrai que voilà le plus sot et le plus plat madrigal que j'aie jamais vu.

Le roi se mit à rire de bonne grâce.

— N'est-il pas encore vrai, reprit-il, que celui qui l'a fait est un fat ?

— Sire, il n'y a pas moyen de lui donner un autre nom.

— Eh bien, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement, car c'est moi qui l'ai fait.

— Ah ! ah ! sire, quelle trahison ! Je l'ai lu brusquement, que Votre Majesté me le rende...

— Non, non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. Je m'en souviendrai et je vous remercie de la leçon.

Et il se mit à rire de plus belle. Mon père, confus, désolé, essaya de raccommoder sa sottise, le roi ne s'y voulut point soumettre, et il répétait toujours :

— Je suis un grand fat, vous l'avez dit, monsieur le maréchal.

M. de Gramont n'en dormit pas de huit jours. Nous étions allés à la foire de Saint-Germain avec Madame, lorsqu'on nous raconta cette histoire, et j'en veux dire

quelques mots, parce qu'elle était alors si différente d'à présent qu'on ne la reconnaîtrait plus. C'était une grande enceinte où l'on entrait par sept portes au moins, et où se trouvaient réunies toutes les richesses du monde entier. Dans chaque partie on plaçait une profession, ce qui évitait la peine de chercher. Je ne vous parle pas des comédies de toutes sortes, des bêtes savantes, des jeux de hasard et autres, enfin de ce qui attirait les étrangers de cent pays. Cela durait deux mois. Le peuple y était le matin, la cour le soir ou la nuit, toujours masquée et déguisée, dans des carrosses gris et avec des grisons. On se promenait ainsi dans les rues; dans celles des orfèvres et des merciers, on achetait pour beaucoup d'argent quantité de pierreries et d'habits, des meubles, des grands miroirs, comme la comtesse de Fiesque qui vendit une métairie pour en avoir un.

On allait dans une allée sombre à des rendez-vous mystérieux, et Dieu sait ce qu'il s'y faisait d'intrigues! Ou bien l'on jouait sous le masque, et l'on tirait à une loterie que le roi avait mise à la mode, de là on se chauffait aux feux allumés, car c'était en février et mars. Madame et moi nous y courions sans cesse, dès que Monsieur était couché ou qu'il s'était sauvé pour s'y rendre aussi. Il nous y arriva une drôle de chose; pendant que mon frère emmenait Madame dans les galeries noires, je restai avec un grison à choisir une étoffe de robe de chambre. Un page vint derrière moi, et me glissa dans l'oreille :

— La veux-tu?

Je trouvai la question un peu bien familière, et je me retournai pour lui donner un soufflet; je reconnus le petit joli page de la Mazarin, ce chevalier de Pezou, qui, à cause du sang de sa mère apparemment, se trouvait là comme chez lui. Je me radoucis en le retrouvant plus joli que jamais.

— Oui-dà, répondis-je, me la donnerais-tu donc? et avec quoi ?

— Avec mon argent, parbleu ! ma gentille soubrette ; crois-tu donc que ma grand'mère Çatiche m'en laisse manquer?

— Ah ! ah ! je suis une soubrette? Qui te l'a dit ?

— Ton pied, ton œil et ta tournure. Je sais même ton nom et même à qui tu es.

— Dis-le vite.

— Tu es à une belle et imposante dame, que j'ai vue une fois en Italie, dont le mari m'a enlevé ma maîtresse.

— Voilà pourquoi tu veux lui enlever sa suivante.

— Je l'enlèverais bien elle-même, si elle y daignait consentir.

— Halte-là ! beau sire, on n'arrive point ainsi aux grandes dames, c'est bon pour nous tout au plus.

— Bah ! bah ! celle que je quitte n'y faisait pas tant de façons. Nous sommes très-bien partis ensemble pour Rome.

— Mais tu en es revenu ?

— Et le prince de...

— Tais-toi ! Nomme-t-on les gens? D'ailleurs la dame était en fonds pour deux ce me semble.

— Ah ! oui ; mais, je voulais revenir, je ne voulais point la suivre en Angleterre, je ne voulais pas abandonner les idées qui s'étaient mises dans ma tête.

— Quelles idées?

— Ah ! je ne te les dirai pas, tu serais indiscrète.

— Je ne le serai point.

— Tu le seras.

— On voit que tu ne me connais guère.

— Je te connais plus que tu ne penses.

— Qui sait? dis toujours.

— Eh bien, je suis ici pour ta belle maîtresse.

— Vraiment !

— Oui, pour elle, pour elle seule; depuis que je

l'ai vue, j'en rêve ; je ne connais rien à lui comparer.

— Pas même moi, fripon ?

— Toi, c'est autre chose.

— Cela fait deux jolies femmes au lieu d'une.

Il se mit à rire et à montrer deux rangs de perles.

— Je me contenterais bien d'une.

— De laquelle ?

Il eut un petit mouvement d'hésitation, et, prenant ma main, que j'avais dégantée.:

— De toi, ma foi ! cela me suffira ; voilà une royale main.

— Ah ! monsieur ?

— Est-ce dit ? veux-tu ?

Ce fut à mon tour de rire.

— Viens avec moi là-bas, sous la galerie des Féroniers, il n'y a personne à cette heure.

— Je ne puis, j'attends ma maîtresse.

— Ta maîtresse ! elle est ici ? où ?

— Elle se promène plus loin, là-bas, je ne sais où. .

— Avec quelque amant ?

— Avec le comte de Guiche.

— Son frère ?

Il se mit à tourner autour de moi pour m'examiner et en se parlant à lui-même :

— Cependant... cependant...

— Que marronnes-tu tout seul ?

— Je dis... je dis... Ah ça ! te moques-tu de moi ?

— En aucune façon.

— Tu me prends pour un niais.

— Je n'aurais garde.

— Ton bras, et partons alors.

— Partons.

Nous allâmes aux environs ; je savais par expérience que Madame et le comte de Guiche ne revenaient pas de sitôt. Je le suivis une bonne heure durant pendant la-

quelle il m'amusa fort. Je savais bien qu'il me reconnaissait; mais je n'en eus pas l'air, ni lui non plus; il me parla d'amour sous le nom de ma suivante, ce qui était commode et m'arrangeait tout à fait. Je n'avais qu'à entendre sans m'engager à rien.

Le lendemain, je revins seule à la foire de Saint-Germain, j'y revins plusieurs fois, et j'y rencontrai toujours ce charmant Pezou; je ne suis pas bien sûre que nous n'en soyons pas convenus d'avance. Je continuai à le voir souvent jusqu'à l'époque où il suivit M. de Beaufort, son père, à l'expédition de Candie; il y ramassa beaucoup de gloire, et lui seul peut dire ce que le duc est devenu. Il se peut que je le raconte, je ne sais s'il m'en donnera la permission et je ne voudrais pas le désobliger.

Une autre fois je trouvai à la foire le comédien Floridor, qui essaya de m'en conter. C'était l'époque de son procès, lorsque le fisc lui défendait de garder les priviléges de sa naissance, sous prétexte qu'il jouait la comédie. Il gagna bel et bien : c'était un gentilhomme et d'excellente mine. Il s'était jeté au théâtre par vocation et pour jouer les rois. Il fallait l'entendre là-dessus.

— Je suis roi pendant trois heures, disait-il, et je n'ai point les soucis du trône. Je fais ce que je veux, je décide, je me venge, et, si je meurs à la fin, c'est de mon consentement. Ah! le bel état, madame! et que Molière a bien fait de laisser celui de son père pour prendre le mien.

Quoi qu'on en ait dit, le père Poquelin, que j'ai connu et qui tendait mes tapisseries, n'était point si fâché de voir son fils où il était. Il maugréait seulement de ce qu'il n'amassait point, au lieu de dépenser, et aussi de son mariage.

— Gagner tant d'argent avec des paroles et des pattes de mouches, sans qu'il n'en coûte rien, et ne pas met-

tre un rouge liard dans son escarcelle : voilà, madame, mon grand chagrin, et vous en auriez bien autant à ma place.

Le pauvre Poquelin nous jugeait *à son aune !* c'est bien là l'expression.

J'arrivai juste au grand carrousel, qui a donné son nom à la place devant les Tuileries et pour lequel le roi et les courtisans firent de si grandes dépenses. Nous mîmes les plus beaux habits du monde, j'étais couverte de toutes les pierreries de ma maison ; ma mère n'y alla point et me donna les siennes ; M. de Monaco m'avait laissé emporter son trésor ; je fus certainement une des dames les mieux parées. Lauzun y était à la tête d'un quadrille, il avait pour devise : *Je vais le plus haut qu'on peut monter*, l'âme était une fusée. Mademoiselle commença à le remarquer dès lors, car elle me dit :

— Vous avez là un cousin bien ambitieux. Qui sait ? il y arrivera peut-être.

Ce ne fut ni de sa faute, à elle, ni celle de Lauzun, si cette élévation s'arrêta en route ; mais Dieu est juste, il ne l'a pas permis.

Une personne avec laquelle je fis connaissance en ce temps-là et dont on a bien parlé, c'est la marquise de la Baume. Madame la faisait venir en cachette de Monsieur, qui ne la pouvait souffrir, parce qu'elle avait un goût merveilleux pour les ajustements et qu'elle nous arrangeait des parures tout à fait singulières.

Madame de la Baume avait été la maîtresse de ce beau duc de Candale, qui mourut si jeune et qui a tant tourné de têtes. Elle était à Lyon quand elle en apprit la nouvelle, et le désespoir la saisit. Elle détestait son mari, et le lui avait bien prouvé. Il entra dans sa chambre en ce moment, comme ses cheveux, d'un blond admirable, étaient épars. Jamais on n'en vit de plus beaux ; il se mit à les louer, et voulut encore louer

bien des choses. La marquise, qui dévorait ses larmes, outrée de ces galanteries et ne sachant quelles marques lui en donner, prit ses cheveux et les coupa tout ras, en disant à son mari :

— Puisque vous les aimez tant, prenez-les et laissez-moi tranquille, aussi bien je n'en ai plus que faire !

M. de la Baume l'a fait enfermer deux ou trois fois ; elle était jeune, prodigue, elle avait un besoin perpétuel d'argent et se donnait pour cela. On a trouvé dans la cassette de M. Fouquet une lettre d'elle ainsi conçue :

« Je ne vous aime point, je hais le péché, mais je crains encore plus la nécessité ; c'est pourquoi venez tantôt me voir. »

Il lui envoya dix mille écus.

Ce fut elle qui, avec la marquise de Monglat, entra dans les intrigues de ce livre de Bussy, dont j'ai déjà parlé, et qui le fit chasser de la cour. On ne le voit point entier, il est imprimé en Hollande seulement tel qu'il est ; ici ce ne sont que des fragments et les noms n'y sont point. Madame de la Baume lui en a volé la plus grande partie qu'elle a fait courir sous le manteau, cela fit une affaire immense ; Bussy manqua de la souffleter ; il est fort brutal, et sans le comte du Lude, qui se jeta entre eux, on assure qu'il ne l'eût point manquée. Elle prit pour amant Louvois, le fils du chancelier Letellier, et maintenant elle lui sert de confidente. Madame la mit plus avant qu'il ne fallait dans ses particuliers, elle eut à s'en repentir ; c'est une méchante personne.

Elle a bien un peu écorniflé Lauzun ; mais je ne la craignais guère, et il est probable qu'avec elle seule pour rivale, je serais tranquille chez moi et lui chez lui. Encore une fois, Dieu ne l'a pas voulu.

Le jeu le plus à la mode en ce temps-là était le colin-maillard. Le roi en raffolait ; mais il défendait à la Val-

lière de s'en mêler, parce qu'il ne souffrait pas qu'une autre main pût toucher la sienne. Un soir, pour mieux se déguiser, il mit son cordon bleu à Lauzun, qui lui dit avec sa hardiesse ordinaire :

— Souvenez-vous-en, sire.

Il s'en souvint, en effet, mais plus tard. Monsieur, au colin-maillard, s'affublait souvent de jupons, qu'il cherchait chez Madame et se laissait prendre comme une de nous, lorsque le roi n'y était point toutefois. Aussi, cet effronté de chevalier de Lorraine, lorsqu'il saisissait un bas de robe, disait-il :

— C'est une femme ou c'est Monsieur ; qui diable y reconnaîtrait rien?

On jouait donc à colin-maillard partout, depuis la chambre du roi jusqu'à celle des pages, et jusqu'aux filles et aux laquais. Mademoiselle de Sévigné, cette suprême prude, aujourd'hui madame de Grignan, y eut une histoire impayable. Je dois dire qu'elle passe pour mon amie, que nous nous sommes fait des visites de Monaco à Grignan ; mais nous ne nous en aimons pas plus pour cela ; par conséquent, je ne me fais pas faute de raconter la chose telle qu'elle est, on en tirera telle conséquence qu'on voudra.

On était au Louvre, il faisait très-chaud et l'on jouait dans une pièce du rez-de-chaussée, ouvrant sur une manière de jardin, pratiqué pour la reine pendant sa grossesse. Le roi était ce soir-là d'une de ces gaietés qui lui prenaient quelquefois alors, mais qu'il a bien réformées depuis. Il nous lutinait toutes plus ou moins, lorsque le bandeau lui échéait, et particulièrement Sévigné, qui n'avait pas l'air de trop en détourner les regards.

Dans ce parterre, on avait transporté des orangers énormes, du temps de François Ier, on les avait arrangés en bosquets et c'était un parfum enchanteur ; on allait

y respirer, y rêver, *y aimer*, comme disait mon père, et c'était l'endroit le plus fréquenté du jardin. Le roi y attira insensiblement cette belle fille et s'y tint un quart d'heure durant en tête-à-tête ; elle en sortit rouge comme un pavot et se précipita en courant vers madame sa mère, qui très-peu après l'emmena.

Le bruit courut alors que le roi lui en voulait conter. Toute la cour en éclata, et ce furent des intrigues autour de la mère et de la fille, qui retentirent jusqu'en province. Que s'était-il passé entre le roi et elle ? Je ne sais, personne ne l'a dit ; ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis il n'y fit jamais attention, lors même qu'elle occupa la haute position de quasi-gouvernante en Provence ; il la reçut poliment et aussi froidement que si elle eût eu quatre-vingt-dix ans, au lieu d'être une des plus belles personnes de France. On s'exerça fort là-dessus, on chercha, on imagina, nul ne put rien apprendre, le roi ayant toujours été fort secret ; quant à elle, elle ne s'en vanta pas. Bussy, toujours en riottes avec sa cousine, écuma le fait et voulut savoir à tout prix ce qui en retournait, espérant se faire de fête et obtenir son rappel, il n'en eut pas plus que les autres et en enragea.

Ils étaient alors une société charmante se réunissant à Fresnes, chez madame Duplessis-Guénégaud, la même dont j'ai parlé autrefois et dont la fille avait épousé Caderousse. Nous y allâmes quelquefois, Guiche et moi, et, bien que nous ne fussions pas au nombre des *Quiquoix*, c'est-à-dire des hôtes habituels de Fresnes, nous y fûmes reçus en grande distinction. Rien de délicieux comme ces assemblées-là ; c'était le reste de l'hôtel de Rambouillet et des précieuses. On y prenait des noms dérivés de *Clélie* et du pays du Tendre. Madame de Guénégaud était Amalthée, M. de Pomponne Climadant, M. de Guénégaud Alcandre, M. de la Rochefoucauld Simanes, sans compter les Amiandre,

Meliandre, Cliodon, et je ne me souviens plus des autres. Cela se passait l'été à Fresnes et l'hiver à l'hôtel de Nevers, que tout le monde connaît.

Ce château de Fresnes est situé un peu au delà de Claye, près du confluent de la Beuvronne et de la Marne; il a été presque entièrement reconstruit par Mansard. Rien n'est si beau comme situation, comme promenade et comme habitation. Les appartements sont magnifiques. Fresnes est presque aussi splendide que Vaux et se ressentit de la disgrâce de M. Fouquet, dont M. de Guénégaud eut, comme bien d'autres, les éclaboussures. Nous trouvions là madame et mademoiselle de Sévigné, madame de la Fayette, la compagnie inséparable de M. de la Rochefoucauld, ce que chacun accepte et dont personne ne médit. Madame de Coulanges, mon ancienne rivale, devenue une charmante et spirituelle femme, sans laquelle il n'y avait pas de bonnes fêtes, et que le marquis de la Trousse, son cousin, accompagnait partout, sans compter l'abbé Testu, Brancas, le grand distrait, le marquis de la Fare, avant madame de la Sablière, c'était une kyrielle.

Nous y rencontrions aussi M. de Pomponne, dans l'intervalle de ses ambassades, Corbinelli d'Hacqueville, *et tutti quanti*. Nous y passions des heures délicieuses; mon frère s'y plaisait et moi je m'y reposais des intrigues de la cour. J'y restai deux ou trois jours me disant malade, pour vivre tranquille et m'amuser paisiblement. Madame le savait et me l'enviait. Elle m'écrivait à Fresnes de leur dire qu'elle y voudrait bien être, malgré leur disgrâce; elle avait connu madame de Guénégaud du temps de la Fronde et en conservait un bon souvenir.

Où sont-ils, ces beaux jours? Je croyais encore un peu à Lauzun et à sa tendresse. Il arrivait quelquefois le soir, sous ma livrée, comme un courrier, m'apportant un

message ou une lettre. Il entrait hardiment, sans autre déguisement qu'une perruque brune, ce qui le changeait fort. On n'y prenait point d'attention ; il se retirait dans quelque coin, jusqu'à l'heure où Blondeau lui ouvrait ma porte. Quels longs entretiens nous eûmes ensemble dans ce beau parc, la nuit ! D'autres couples s'y promenaient aussi bien que nous, mais on avait la politesse de s'éviter, et jamais la moindre indiscrétion ne traversa les amours des *Quiquoix*. Il n'en était pas fait mention ; le lendemain, la chose restait comme non avenue, excepté pour ce furet de Benserade, qui venait assez souvent et qui voulait tout voir. Il en racontait après à sa fantaisie ; cependant nous ne fûmes point *éventés*.

Je me souviens encore de ce salon comme si je le voyais, et permettez-moi de vous faire ce tableau, parce qu'il me repose l'âme. On devait jouer bientôt une pièce, faite pour *Quiquoix*, et intitulée la *Transformation de Louis Bayard ;* nous y jouions tous, ou presque tous ; on avait répété dans le cabinet des livres, et nous étions réunis près du vieux Arnauld d'Andilly, père de madame de Pomponne, si célèbre, ainsi que toute sa famille, dans les querelles de Port-Royal. Il y avait madame de la Fayette, qui rêvait à Zayde peut-être ; madame de Guénégaud qui barbouillait des images ; madame de Motteville lisant quelque pieux livre ; M. de Cessac, qui plus tard fut chassé de la cour pour avoir triché au jeu chez madame de la Vallière ; madame de Caderousse ; mademoiselle de Guénégaud, mademoiselle de Sévigné, allant et venant autour de nous comme des demoiselles aux grandes ailes bleues ; Guiche ceinturé comme son esprit et moi qui bayais.

C'était un tableau si calme, si honnête (je ne prévoyais pas les tours de Cessac, alors) que les larmes m'en viennent aux yeux rien que d'y penser. Le même soir, Lauzun parut, et ce fut le commencement de nos

querelles, car il oublia chez moi une lettre de madame de Montespan, ou plutôt elle tomba de sa poche en sortant son mouchoir. Cette lettre était assez claire pour ne point laisser de doute; je passai la nuit à la commenter, il y était question de moi, et elle me traitait de la belle manière.

Dès le lendemain, je demandai mes gens et je retournai à Paris. J'étouffais, il me fallait partir; quand il arriva tranquille, me demander pourquoi je revenais si vite, je l'aurais tué volontiers.

— Cette lettre? lui dis-je.

— Cette lettre? Elle n'est pas à moi.

— Voyez le dessus.

— C'est une erreur.

— Elle est de madame de Montespan, je connais sa main.

— C'est possible, mais pas pour moi.

— Pour qui donc?

— Ce n'est pas mon secret, je ne le puis dire.

— Je vous mets au défi.

— Madame, vous ai-je demandé les secrets de la cour de Monaco?

— Belle réponse.

— Digne de la demande. Il m'est revenu bien des bruits, dont je ne vous parle point, faites comme moi; prenons-nous tels que nous sommes, sans en chercher davantage.

— Ingrat!

— Vous me payez de retour.

— Prouvez-le.

— Ce ne serait pas difficile. Ne vois-je pas que vous ne m'aimez plus? Êtes-vous pour moi ce que vous étiez jadis? Je ne le crois point, quant à moi, et vous ne le croyez guère. Je vous trouve plaisante de me quereller pour une chimère semblable. Madame de Montespan!

elle pense bien à moi ! C'est une maladroite façon de vous excuser je vous en avertis.

Il me harpigna ainsi plus d'une heure, et, bien que j'eusse la preuve en main, c'est moi qui finis par lui demander pardon. Il me tint de cette façon en m'accusant pour m'empêcher de l'accuser, lui, jusqu'au moment où la cour tout entière ne parla que de cette belle intrigue, excepté le roi, bien entendu, qui le tint pour son favori et qui n'en aimait pas moins la belle Athénaïs. C'est, je crois, le moment de raconter les aventures successives de M. de Lauzun, jusqu'à son mariage avec Mademoiselle ; quand nous l'aurons conduit là, nous le laisserons un peu, pour nous occuper de moi et de quelques histoires assez singulières arrivées à d'autres, dont j'ai été à même d'être instruite.

Il avait été pris de suite en passion par le roi, qui lui donna son régiment de dragons en le créant, le fit peu après maréchal-de-camp, et le nomma enfin colonel-général des dragons, charge qu'il créa pour lui. C'était le temps de nos belles amours, il me faisait jouir de tous ses honneurs et les mettait à mes pieds ; j'en étais fière, j'aimais le roi de les lui donner ; mais quant à lui, ce n'était pas assez encore, jamais je ne vis ambition plus insatiable, il l'a bien payée depuis.

Le duc de Mazarin, déjà retiré de la cour, voulut se défaire de sa charge de grand-maître de l'artillerie. Puyguilhem en eut vent des premiers et courut chez le roi.

— Sire, lui dit-il, Votre Majesté a daigné me dire que rien n'était au-dessus de mes services et de mon dévouement à sa personne.

— Certainement.

— Eh bien, le duc de Mazarin veut vendre sa charge ; que le roi me permette de l'acheter.

— Y pensez-vous, Puyguilhem !

— Pourquoi, sire ? Je vaux bien, de toute manière, le duc de Mazarin.

Le roi réfléchit et lui répliqua :

— Je vous l'accorde, mais à une condition.

— Laquelle ? sire.

— Cette charge m'est demandée de bien des côtés, j'ai jusqu'ici refusé tout le monde, laissez-moi le temps de calmer ces ambitions, et promettez-moi qu'avant huit jours vous n'en parlerez pas à votre meilleur ami.

Le vrai, c'est que Louvois haïssait Puyguilhem, et que le roi craignait ses observations. Il voulait lui fermer la bouche en lui accordant autre chose et en arrangeant ses affaires de façon à ce qu'il n'eût rien à dire. Il demanda pour cela ces huit jours, que Lauzun lui promit de grand cœur.

Le matin bienheureux, Lauzun, qui avait les entrées des premiers gentilshommes de la chambre, autrement dit les grandes entrées, alla attendre la sortie du conseil dans une pièce qui séparait la cour de celle où le conseil se tenait. Il y trouva Nyert, premier valet de chambre en quartier, et celui-ci lui demanda ce qu'il venait de faire en ce lieu et à cette heure.

— Ma foi ! mon cher Nyert, je puis vous en faire la confidence, l'heure du secret est passée, vous serez le premier à l'apprendre, et j'espère que vous ne douterez pas de mes sentiments pour vous, je suis grand-maître de l'artillerie.

— Ah ! monsieur, quelle joie ! combien j'en suis heureux ! combien un pareil choix honore notre maître et vous qu'il a désigné !

Il regarda à sa montre, s'excusa sur ce qu'il lui restait encore un quart d'heure pour remplir un ordre pressant que le roi lui avait donné, et monta quatre à quatre un petit degré conduisant au bureau où M. Louvois travaillait toute la journée ; les ministres étaient

fort mal logés à Saint-Germain. Nyert le prévint de ce qui se passait, de quoi Louvois fut si charmé qu'il l'embrassa.

— Soyez tranquille, mon cher Nyert, je n'oublierai pas ce service; mais la nomination n'est pas positive, et, si je puis l'empêcher, elle ne le sera jamais.

Il renvoya Nyert, qu'il suivit peu après, une liasse de papiers à la main. Celui-ci feignit l'étonnement et lui fit observer que le roi était au conseil des finances, où il n'entrait point.

— N'importe, répondit le ministre, j'ai absolument besoin de parler à Sa Majesté, j'entrerai nonobstant.

Il ne salua pas même Lauzun, qui attendait.

XXIV

Le roi fut tout étonné de voir arriver Louvois, et celui-ci alla directement à lui, le priant de permettre qu'il lui parlât un instant pour une chose très-pressée.

Le roi se leva et marcha vers l'embrasure d'une fenêtre, et Louvois derrière lui.

— Sire, dit-il, Votre Majesté a nommé M. de Lauzun grand-maître de l'artillerie et va le déclarer à la sortie du conseil; il vous attend dans la pièce voisine, je l'ai vu. Je viens vous demander si vous avez bien réfléchi; Lauzun et moi, nous ne nous supportons point, nous serons en contact perpétuel; il est superbe et moi aussi, il ne cédera rien ni moi non plus; vous savez ses caprices, ses hauteurs, le moindre inconvénient sera de vous importuner tous les jours de nos dissensions, je crois d'un bon et loyal service de vous faire penser à tout cela.

Le roi devint furieux sans le dire : il était surtout pi-

qué de voir son secret divulgué à Louvois, qu'il craignait et à qui principalement il le voulait cacher. Il lui répondit d'un air fort sérieux :

— Cela n'est pas fait encore, monsieur, je sais mieux que personne les inconvénients et les avantages des grâces que j'accorde, je les pèse et les calcule, c'est donc moi qui déciderai selon mon jugement.

Et il se rassit au conseil sans ajouter autre chose. Louvois s'en alla fort penaud ; de son côté, Puyguilhem attendait. Le roi passa et ne lui dit mot. Fort étonné, il le suit à la messe, puis se remontre sous ses pas à chaque instant, épiant la déclaration promise; rien n'arrivait; enfin, mourant d'inquiétude, il se décide à en parler au roi après son petit coucher.

— Je sais, je sais, répliqua le roi impatienté; mais cela ne se peut pas encore, et je verrai.

Le ton et l'ambiguïté alarmèrent Lauzun. Il arriva désolé chez la Montespan, où l'heure du berger sonnait pour lui, attendu que le roi n'allait jamais la nuit chez ses maîtresses, quelquefois le soir, et il faisait prévenir. Ce qui me rappelle un joli mot de madame de Coulanges, laquelle en dit tant de charmants.

On lui demandait ce qu'elle ferait si le roi daignait jeter les yeux sur elle.

— Vraiment, dit-elle, je ne le sais point. Ce que je sais, c'est que je ne le choisirai jamais librement, en dépit de ses mérites. Je veux un amant de ma qualité, et malgré moi, je verrais toujours entre nous, dans les moments les plus tendres, le suisse et sa hallebarde, frappant par terre et criant : Le roi ! de peur que je ne l'oublie.

Madame de Montespan n'y regardait pas de si près, elle en avait pour tous les goûts et Lauzun suffisait au tête-à-tête. Le roi lui avait donné un fort beau meuble, couvert d'une étoffe merveilleuse, envoyée par le

schah de Perse, et sur lequel elle tenait habituellement cour d'amour. La couleur foncée des coussins faisait ressortir son teint si blanc et ses bras admirables. Lauzun s'y plaça à côté d'elle, et, après les premiers compliments, elle lui demanda d'où venait sa tristesse, pourquoi il riait à peine à ses saillies, qu'il aimait tant d'ordinaire.

— Je suis désolé, lui répondit-il, vous allez le comprendre.

Et tout de suite, il lui raconta ce qui s'était passé, les promesses et ses craintes.

— Quoi ! il vous avait promis, et ne le tient point ! à vous, bon, fidèle serviteur. Ah ! cela ne m'étonne point, il est si ingrat.

— Ne le condamnez pas encore, il peut avoir quelques raisons...

— Des raisons, il n'en a pas. Il n'en a d'autres que celles de sa volonté ; se plaît-il à quelque chose ? Ah ! vous ne le connaissez pas encore comme moi, vous ignorez le sentiment brutal de cet homme ; il ne pense qu'à lui, ne vit que pour lui : le reste des hommes, les femmes surtout, ce sont des jouets. Allez, j'en suis bien lasse ! et si j'étais sûre que ma place restât vide, je la quitterais ; mais la voir occupée par une autre, ah ! je n'y puis consentir.

— Cependant, comment saurai-je la vérité de tout ceci ? Lui en parlerez-vous ?

— Certainement. Voyons, répondez-moi : il vous a donné sa parole ?

— Oui.

— Il vous avait demandé le secret ?

— Oui.

— L'avez-vous tenu ?

— Jusqu'au dernier moment, même avec vous.

— Vous n'avez parlé à personne ? cherchez bien.

— Ce matin, dans la chambre du conseil, à Nyert, pour m'en faire un ami; mais ce ne peut être cela, il n'a vu âme vivante.

— En êtes-vous sûr?

— Ah! mon Dieu, vous m'éclairez! il m'a quitté cinq minutes.

— Il n'en fallait pas plus, c'est une créature de Louvois.

— Et Louvois est venu, il est entré dans la chambre du conseil, il a parlé au roi; plus de doutes, c'est lui! Malheureux!

— Cela sera très-difficile à ressouder, pourtant je n'en désespère pas. Laissez-moi faire, je lui parlerai de telle sorte que j'en aurai raison.

— Vous me le promettez?

— En doutez-vous?

— Quand?

— Dès demain.

La promesse fut scellée, le temps se passa le plus agréablement du monde entre deux personnes de tant d'esprit; on se sépara dans les meilleurs termes, seulement la dame fit jurer à Puyguilhem d'avoir de la patience, et de ne dire à qui que ce soit ses peurs ni son nouvel espoir.

Le lendemain, il revint bien impatient.

— Qu'a-t-il répondu?

— Rien. Impossible de lui tirer une syllabe.

— Ne vous lassez pas, recommencez.

Le lendemain, le surlendemain, même jeu. La patience n'était guère une vertu de ce favori; il parla un peu brusquement. Madame de Montespan n'en fit que rire; elle se défendit avec cet esprit que personne n'avait comme elle, et moitié sérieux, moitié plaisant, elle lui jura que le lendemain était le dernier terme, et qu'il aurait sa réponse.

— Par ma foi ! oui, je l'aurai, ou j'y perdrai mon nom.

— Vous dites cela d'un ton !... Ne croyez-vous pas en mon amitié ?

— J'y crois ; mais j'en serai plus sûr demain, vous verrez !

Lauzun avait pour principe qu'il faut des amis partout ; en conséquence, il s'était accordé la faveur d'une femme de chambre favorite de la marquise, et il avait obtenu d'elle la chose la plus inouïe, la plus téméraire qu'il soit possible d'imaginer. Il jouait tout bonnement sa tête pour satisfaire sa curiosité, et ce n'est pas la seule fois qu'il a risqué pareille folie.

Il se fit cacher par cette fille, qui se nommait Aspasie, je ne sais pourquoi, qui était très-belle, avec un fort grand air ; il se fit donc cacher sous le meuble dont je vous parlais tout à l'heure, très-certain de juger à son aise sa chère maîtresse et de pouvoir lui dire son fait. On frémit quand on y pense ! un mouvement involontaire, une toux, un éternuement, il était perdu.

Je vous l'ai dit, le roi ne découcha jamais du lit nuptial. Sans cette attention de sa part, la reine, qui supporte assez patiemment, en apparence, les rivales qu'il lui donne, eût fait rage et ne l'eût point laissé tranquille. Il allait donc le matin chez la Montespan, et le meuble en question était le siége ou plutôt le trône qu'il choisissait de préférence, ignorant qu'un de ses sujets eût l'outrecuidance d'y tenir souvent sa place.

Il arriva comme de coutume ; Lauzun, bien caché sous les courtines, écoutait de toutes ses oreilles. Il entendit d'abord des choses qui ne le concernaient point, mais que le roi et sa maîtresse se fussent abstenus de répéter devant lui. Je ne voudrais pas jurer qu'il les prit en douceur, mais il fit tout comme, et attendit ; enfin, l'entretien tourna sur son compte, et tout naturellement.

— Je suis fort embarrassé avec Lauzun, dit le roi, il a ma parole et je n'ai aucune envie de la tenir.

— Qui vous y oblige ?

— Je n'aime point à y manquer ; dans cette circonstance, ce n'est pas ma faute, c'est bien à lui seul qu'il devra s'en prendre.

— Quant à cela, c'est la vérité.

— Il a parlé, il a été conter cette affaire lorsque j'y avais mis pour condition un secret absolu ; il y a manqué, nous sommes quittes.

— Sans doute.

— Comment pourrai-je me mettre ainsi volontairement entre deux pareils caractères ? Je n'aurais pas un instant de repos, ils querelleraient du matin au soir ; ce que l'un ferait, l'autre le déferait sur-le-champ, ils me rendraient fou, en vérité.

— Ce Puyguilhem est si insolent ! si impérieux !

— Ah ! oui.

— Je n'ai jamais compris, pour ma part, quel charme vous attache à cet homme, tandis qu'il en est mille qui le valent et que vous ne regardez même pas. Vous le comblez de faveurs sans qu'il en soit plus reconnaissant, il semble que tout lui soit dû. C'est qu'il ne vous aime pas ; croyez-le bien.

— Je ne puis le supposer, madame ; après le peu qu'il était et ce que j'ai fait pour lui, ce serait le comble de l'ingratitude.

— Il est ingrat, sire, il l'est plus que vous ne le pouvez imaginer, il ne songe qu'à lui, qu'à satisfaire son ambition, votre service ne l'occupe guère, pourvu que les honneurs et les richesses pleuvent sur lui. Vous le voyez, il attaque tout le monde, excepté les Gramont ; ne croyez pas que ce soit par amour pour madame de Monaco, il ne s'en soucie plus, mais ils ont son secret, et lorsqu'on a accusé le comte de Guiche d'avoir livré

Dunkerque, on ne s'est trompé que d'adresse, le maréchal le sait bien.

— Mais, madame, d'où vient que, sachant cela, vous le recevez si parfaitement ? Il ne bouge de céans. Madame de la Vallière prétend qu'il y vient le soir.

— Ne m'avez-vous pas ordonné de le traiter comme votre ami le plus cher ?

— Certainement ; mais est-ce une raison de l'admettre à des heures indues ?

— Sire, ai-je besoin de me défendre des calomnies de la Vallière ? Ne savez-vous pas qu'elle veut ma perte et qu'elle invente...

— Je sais qu'il est impossible de rien inventer de pareil sur son compte.

Le roi lui ferma la bouche par ce discours ferme et sérieux ; il n'aimait pas qu'on attaquât la Vallière, en laquelle il croyait avec raison, et qu'il regardait comme une fille entièrement dévouée à lui. Madame de Montespan reprit vite une autre route, retomba sur Lauzun, jura que le roi devait lui retirer sa parole sans s'inquiéter de ses criailleries et de ses violences.

— Il est bien d'être l'ami, le père de ses sujets et de ses courtisans ; mais il y a des bornes à tout, il faut songer à soi aussi, vous n'y songez jamais, vous vous oubliez toujours, vous sacrifiez vos désirs et vos goûts à ceux des autres ; dans le rang que vous occupez, nul autre n'aurait cette condescendance.

Après deux heures d'un entretien aussi *sincère*, ce que Lauzun put mieux apprécier que personne, ils se séparèrent ; le roi, pour retourner à son appartement, madame de Montespan, pour se mettre à sa toilette, et aller à la répétition d'un ballet où le roi, la reine et toute la cour assistaient.

Puyguilhem, tiré de sa cachette, courut se rajuster

chez lui, puis il revint se coller à la porte de madame de Montespan, en disant à part lui :

— A nous deux, madame la marquise, maintenant, nous allons voir !

XXV

Il attendit ainsi trois quarts d'heure environ, puis il vit madame de Montespan sortir, parée et magnifique, le sourire sur les lèvres, qui l'accueillit d'un visage épanoui, auquel le sien se conforma. Il lui présenta la main et lui demanda la permission de la conduire, ce qu'elle accepta de la meilleure grâce du monde.

— Vous êtes, madame, d'une si triomphante beauté, que, si vous avez daigné dire un mot en ma faveur, je suis sûr de la réussite.

— Vous ne pouvez douter de ma promesse, monsieur, et je l'ai accomplie rigoureusement.

— Vous avez bien voulu parler au roi ?

— Pendant plus d'une demi-heure.

— Et vous avez appuyé ma demande ?

— Aussi chaudement que pour mon propre frère.

— Que Sa Majesté a-t-elle répondu ?

— Elle trouve la chose difficile, à cause des oppositions, cependant elle les lèvera, je l'espère.

— Vous avez daigné lui en fournir les moyens ?

— Je lui en ai donné plus de dix, auxquels elle s'est rendue me promettant de choisir les meilleurs.

— J'espère comme vous qu'elle les trouvera.

— N'en doutez point.

— Ainsi, le roi vous a promis, n'est-ce pas ? sur votre demande, à cause de ce que vous lui avez dit de moi, c'est à vous que j'en aurai l'obligation ?

— Uniquement, je vous en réponds.

Ne pouvant se contenir davantage, il lui serra la main à la briser, et, se penchant à son oreille :

— Vous êtes une menteuse, une gaupe, une carogne, une coquine, vous n'avez pas dit un mot de cela; vous avez, au contraire, engagé le roi à ne point m'écouter; vous lui avez dit de moi un mal horrible, vous m'avez traité presque dans les mêmes termes dont vous vous étiez servie contre lui, aux mêmes lieux et dans les mêmes circonstances.

Il ajouta à cette belle phrase une kyrielle d'injures que je n'oserais pas répéter, et la plus douce était gueuse et friponne; ensuite, il lui répéta, mot par mot, la conversation du roi et d'elle. La marquise fut si troublée, qu'elle ne trouva pas un mot à répondre. Elle eut de la peine à dissimuler sa terreur, sa colère, le tremblement de ses jambes et de ses lèvres; jamais elle ne fut si déconcertée. En arrivant dans le lieu de la répétition du ballet, elle s'évanouit.

Tout le monde était déjà réuni : le roi s'approcha effrayé, les eaux de la reine de Hongrie, les sels les plus violents n'y faisaient rien, elle ne revenait pas. Enfin elle ouvrit les yeux, mais si empêchée, qu'elle n'osait point les lever, dans la crainte d'apercevoir Lauzun. Elle demanda à rentrer chez elle, où le roi la suivit dès qu'il lui fut possible. Vous jugez de la scène ! elle en avait presque perdu la tête,

— Comment sait-il cela ? je l'ignore; est-ce le diable qui le lui a dit ? Mais il est certain qu'il m'a répété jusqu'au dernier mot.

— Vous vous trompez, cela n'est pas possible.

— Cela est certain, il sait tout; il a entendu, ou il est sorcier; et il m'a traitée !

— Comment l'avez-vous souffert?

— Et le moyen de faire autrement !

— Que n'appeliez-vous pour le faire jeter à la porte !

— Dans le palais de Votre Majesté ! un de ses amis, de ses principaux courtisans ! m'eût-on obéie ! d'ailleurs, je n'y ai pas même pensé, je l'avoue, je ne savais plus où je me trouvais, j'étais folle !

— Je ne sais qui me tient de le faire arrêter et conduire à la Bastille. Le fat ! l'impertinent !

— Ah ! c'est un misérable bien dangereux !

— Qu'il y prenne garde seulement, qu'il ne me fournisse pas l'ombre d'un prétexte, car, je le jure...

— Vous, sire ! il vous mènera par le bout du nez, il vous maltraitera et vous lui demanderez pardon.

— Madame !

— Cet homme-là vous possède et vous domine plus qu'aucune femme ; vous avez pour lui des faiblesses et un attrait que vous n'avez pour aucun autre. Je vous l'ai dit, vous le comblez de faveurs, qu'il daigne accepter sans seulement vous dire : Je vous remercie.

Le plus curieux, c'est qu'elle avait raison ; c'est qu'en effet, Lauzun était le maître du roi et non pas le roi le maître de Lauzun. Il a souffert de lui ce qu'il n'aurait pas permis à Monseigneur. Vous le verrez bien par la suite.

Depuis ce moment et pendant longtemps après, madame de Montespan n'osa plus parler au roi que dans le tuyau de l'oreille, et même ce fut avec des précautions infinies. Elle disait quelquefois en riant que Lauzun avait le diable à son service, et que les autres courtisans pouvaient bien le partager avec lui.

— Je crois qu'il est caché jusque dans les courtines de mon alcôve et que je vais le voir paraître la nuit avec ses cornes lumineuses.

— Hélas ! répondait madame Cornuel, à laquelle on racontait cela, madame de Montespan doit pourtant savoir qu'en ce genre-là surtout, tout ce qui brille n'est pas or.

Pendant quelques jours, Lauzun enragé et le roi embarrassé de sa colère, furent mal à l'aise vis-à-vis l'un de l'autre et ne se dirent rien. Enfin il n'y put plus tenir, et par ses grandes entrées, il trouva le moyen d'un tête-à-tête, malgré le soin de Sa Majesté à le fuir. Le roi, en le voyant approcher, fit deux pas vers la porte, Lauzun l'arrêta hardiment :

— Sire, deux mots.

— Que voulez-vous, monsieur ? répliqua notre sire en tâchant de prendre sa hauteur ordinaire.

— Je viens demander à Votre Majesté l'exécution de sa parole.

— Pourquoi ?

— Pour l'artillerie, sire ; vous m'avez promis, et j'y compte.

— Vous avez tort, monsieur.

— J'ai tort !

— Oui, vous avez tort ; cette parole, vous m'en avez dégagé vous-même. En vous la donnant, j'avais mis une condition ; vous y avez manqué, je suis libre.

— Sire, cela n'est ni d'un roi ni même d'un gentilhomme, c'est un faux-fuyant indigne et déloyal.

— Monsieur !

— Je le répète, un faux-fuyant pour éluder sa parole est indigne d'un gentilhomme, et je me regarderais comme déshonoré si j'y avais recours.

Il se recula de quelques pas, tourna le dos au roi, tira son épée, en brisa la lame avec son pied, et, jetant les morceaux au loin, il s'écria avec furie :

— Cela est si vrai que, jamais, jamais, je ne servirai un prince qui me manque si vilainement de parole, n'importe ce qui en arrivera.

Tout autre à sa place eût été perdu ; mais la preuve de ce que disait madame de Montespan sur la faiblesse du roi à son égard, c'est qu'au lieu de s'emporter, de

le faire prendre et jeter dans un cul-de-basse-fosse, le roi, tout transporté de colère qu'il était, ouvrit la fenêtre, jeta sa canne dans le jardin et dit avec la tranquillité d'un homme qui se domine.

— Je me reprocherais toute ma vie d'avoir frappé un homme de qualité, c'est cependant le seul traitement que vous méritiez.

Et le roi sortit.

Je vous laisse à juger l'état de rage, de crainte, presque de désespoir où fut Lauzun; il se vit perdu; cependant, il ne s'abandonna pas, jamais il n'a douté de son bonheur, je suis sûre qu'il n'en doute pas encore en ce moment, où il est enfermé dans cette citadelle imprenable, sous la garde du plus impitoyable des geôliers.

Il ne parut plus de la soirée, et le lendemain il fut arrêté dans sa chambre et conduit à la Bastille. Certes, il l'avait bien mérité; néanmoins, il ne se tint pas pour battu. Guitry, un des favoris du roi, pour lequel il avait créé la charge de grand-maître de la garde-robe, était son ami; il voulut le lui prouver, et osa parler à Sa Majesté qui peut-être ne demandait pas mieux.

— Sire, lui dit-il, ayez pitié de lui.

— Pitié de lui, monsieur, un insolent, un ingrat!

— Non, sire, un malheureux.

— Vous vous moquez!

— Il a perdu la tête, il est devenu fou, je vous l'atteste.

— Il n'est point fou, il a bien sa tête, il est dans son naturel, je le connais, qu'on ne m'en parle plus.

— Sire, je vous en conjure, écoutez-moi : Lauzun a compté sur votre parole, vous qui n'y manquez jamais; il a vu l'énormité de vous avoir déplu, et plus encore que la grandeur de sa place, il en a été ébloui, il en est désespéré, et alors son jugement...

— Monsieur, on ne manque pas de respect à son maître, rien n'excuse cette infâme action.

— Considérez, je vous le demande en grâce, la promesse, la hauteur de l'espérance, le dévouement inaltérable qu'il vous porte, la crainte de vous offenser. Considérez tout cela.

— J'aviserai, monsieur.

C'était son dernier mot, après lequel il n'y avait rien à ajouter. Mais Guitry revint à la charge, il revint souvent. Le roi le souffrit impatiemment d'abord, ensuite il s'y prêta, et alla jusqu'à dire :

— Ce pauvre Lauzun ! il doit bien s'ennuyer !

— De ne pas voir Votre Majesté, sire. Il ne pense qu'à cela.

— Vraiment ? Et pas à ses maîtresses ?

— Sa maîtresse la plus chère n'est rien pour lui près d'un mot de Votre Majesté.

— Est-ce bien sûr ? Ne voulez-vous pas le blanchir ?

— Je vous l'atteste.

— Nous verrons alors.

Le lendemain, il donna l'artillerie au duc du Lude; celui-ci, qui était premier gentilhomme de la chambre, vendit cette charge au duc de Gesvres, lequel laissait vacante une compagnie des gardes-du-corps.

— Guitry, dit le roi le soir à son coucher, voulez-vous aller faire un tour à la Bastille ?

— Sire, je n'en ai pas la moindre envie.

— Quoi ! pas même pour porter une bonne nouvelle à un de vos amis ?

— Ah ! pour cela, sire, c'est différent, j'y courrai dès l'aurore. Et quelle est cette bonne nouvelle ?

— Dites-lui que je lui offre la place de capitaine des gardes qu'avait Gesvres.

— Ah ! sire, ce n'est pas l'artillerie ! mais enfin...

— Vous faites bien le difficile, je pense qu'il ne le fera pas tant entre quatre verroux.

Guitry alla le trouver. Il était loin de s'attendre à

une pareille faveur, lui qui n'avait rien demandé. Et, comme son effronterie passe toute idée, lorsqu'il vit ce retour du roi vers lui, se flattant d'en tirer un parti meilleur, il prit la chose de haut, et répondit à Guitry :

— Je ne veux pas devenir d'évêque meunier.

Guitry revint l'oreille basse; le roi l'interrogea, et voyant son air embarrassé, se mit à rire :

— Je gage qu'il refuse, dit-il. Je le connais et je m'y attendais presque. Il croit que ma bonté ira plus loin. Retournez-y demain, prêchez-le, et qu'il sache bien qu'un second refus terminerait tout entre nous, je ne le pardonnerais pas.

Guitry revint à la charge, il lui dit très-sérieusement que c'était sa seule chance de salut, qu'il n'aurait pas davantage et qu'il fallait courber la tête, sauf à la relever plus tard. Lauzun voulut bien consentir à ce que lui offrait le roi, et, dès qu'il l'eut accepté, l'ordre de le faire sortir de la Bastille se donna.

Le soir qu'il sortit et qu'il alla saluer le roi pour prêter serment de sa nouvelle charge, la cour était fort grosse. Chacun voulait le voir arriver et assister à cette entrevue. Madame de Montespan, qui le craignait, eut l'air de faire la généreuse et de venir la première. Il la traita de Turc à More. Le roi lui sourit très-agréablement, et l'appela M. le capitaine des gardes tout d'abord.

— Sire, cette charge est pour moi la plus précieuse, en ce qu'elle me rapproche de Votre Majesté.

Madame de Montespan parut ensuite, comme je l'ai dit; elle le félicita, de cet air plein de promesse qu'elle savait prendre à volonté.

— Madame, lui répliqua-t-il, je sais tout ce que je vous dois, et je ne l'oublierai point.

Puis il lui tourna le dos si juste, qu'elle le reçut en plein dans le visage, ce que chacun vit et ce qui en fit

jubiler quelques-uns. Pour elle, elle garda son air agréable et plaisanta sur cette rustauderie, disant qu'il fallait passer quelque chose à un prisonnier.

Cela fut le commencement d'une nouvelle faveur. Il vendit ses dragons, il prima les autres capitaines, qui le primaient en âge et en qualité, et quand il avait le bâton, nul ne le portait aussi haut que lui; il fut bientôt fait lieutenant-général; puis son père mourut et il hérita de sa compagnie des cent gentilshommes de la maison du roi, au Bec-de-Corbin. Il ne se tint pourtant pas pour satisfait.

Nous nous voyions toujours, et, de temps en temps, il me revenait avec ses sentiments d'autrefois, jurant qu'il n'aimait que moi au monde, que les autres femmes étaient des jouets, non pas des maîtresses, que, si je le voulais, il abandonnerait la cour, l'ambition, ses projets, et que nous vivrions tranquillement à Paris, sans nous inquiéter de M. de Monaco, qui courait la Mazarine, ni du roi, ni du reste, qui ne lui valaient que du dégoût.

Il y avait des moments où je l'eusse fait, mais ensuite! Mon père me venait toujours sermonner à son égard.

— Ne l'écoutez point, ma chère, il vous mènera droit aux Petites-Maisons. Il croit que l'univers n'est créé que pour lui, et que chacun doit contribuer à son bonheur ou à son élévation. Je ne sais ce qui se passe entre vous; je ne vous le demande point, ce ne sont pas mes affaires, mais je n'ai à vous dire que ceci : Prenez garde!

Une autre fois, nous étions allés voir une course au bois de Boulogne, entre M. le Grand et le maréchal de Bellefonds, sur des chevaux allant vite comme des éclairs. Il y avait trois mille pistoles de paris, et je m'en étais mise. Lauzun, qui ne me parlait plus depuis plusieurs semaines, s'approcha tout à coup de moi.

— Madame, me dit-il, pour qui êtes vous?

— Et vous, monsieur?

— Ce n'est pas là répondre, c'est m'interroger.

— Je ne suis pour personne que pour ce beau cheval gris pommelé qui piaffe là-bas.

— Eh bien, j'en suis bien aise, car c'est aussi mon avis. Je l'ai vendu l'année dernière à M. le Grand, comme le meilleur et le plus rapide que j'aie jamais vû; il doit certainement devancer l'autre et de beaucoup.

Je répondis qu'il avait raison. Ceci est simple, n'est-ce pas? Il en résulta presque un duel. Lauzun, mal monté un autre jour, prétendit que j'aimais M. le Grand, à cause du chevalier de Lorraine dont chacun savait que je raffolais. Que je l'établissais de force chez Monsieur pour en être plus à portée, et la première fois qu'il le rencontra, le railla de telle sorte que le chevalier de Lorraine lui dit de son ton suprême de grand seigneur :

— Allons donc ! monsieur de Lauzun, vous voudriez faire croire que je suis heureux à vos dépens ; heureusement on sait que je n'ai besoin de personne pour cela, et l'on n'ignore pas de quoi nous sommes capables tous les deux. Tenez-vous donc tranquille et soyons toujours bons amis.

Lauzun faillit en crever de colère, mais il se tut ; le chevalier de Lorraine était de ceux qui tuent et avec le poison et avec l'épée, mais surtout avec la langue.

XXVI

On commençait alors à se sentir à la cour de différentes intrigues. Nous en avions chez Monsieur de très-marquantes et de très-curieuses, dont je veux parler tout de suite, pour venir aux autres. Le maréchal de Grancey avait deux filles : madame de Marcy, l'aînée, mariée et assez jolie ; madame de Grancey, la cadette, dont j'ai

parlé déjà, chanoinesse et délicieuse personne, d'un esprit plein de finesse, qui visait très-haut et qui pensa tout d'abord à se faire favorite. On appelait ces deux sœurs *les Anges*, je ne sais pourquoi, à moins que ce ne fût par opposition, car elles n'oubliaient point qu'elles avaient un corps, et rien n'était moins quintessencié que leur esprit.

M. de Villarceaux était leur oncle, il imagina, un jour que le bruit courait fort d'un *caprice* du roi pour l'une d'elles, il imagina, dis-je, de prier Sa Majesté de ne se servir que de son intermédiaire en pareille circonstance. Le roi n'en fit que rire et le tourna fort bien en ridicule de l'office qu'il proposait. Il en fut pour sa courte honte ; à dater de ce jour, le roi en rit avec les dames et ne regarda plus mesdemoiselles de Grancey, ce dont elles furent enragées.

Madame de Marcy en prit son parti et chercha ailleurs ; madame de Grancey le prit ainsi, mais n'ayant pu avoir la première place, elle voulut la seconde, et tourna ses visées du côté de Monsieur. Cette intrigue est très-curieuse et peint bien notre cour et notre prince ; je la sais d'original, puisque j'y ai été mêlée. La voici dans sa réalité ; qu'elle n'étonne point, en pensant aux personnages et à leurs façons de prendre la vie, selon qu'ils voulaient qu'elle fût.

Un matin, j'étais seule chez moi, de fort bonne heure, on m'annonça madame de Grancey ; bien que nous nous vissions souvent, elle n'avait pas l'habitude de venir à des moments aussi intimes, j'étais à ma toilette ; je la reçus néanmoins, sur ce qu'elle insista et assura qu'elle me voulait voir pour des raisons particulières.

— Surtout que madame de Monaco soit seule, dit-elle à Blondeau.

Elle entra très-simplement mise, en noir, selon son état, avec son cordon bleu, son voile très-épais et sa

croix en évidence, comme un porte-respect. Elle s'extasia sur ma maison, sur mon cabinet, sur ce qui m'entourait, et sur moi-même, si bien que, ne voulant pas être sa dupe, j'interrompis le compliment là et je lui dis en riant :

— Madame la comtesse, vous me flattez, c'est que vous voulez quelque chose?

— Eh bien, oui, je veux quelque chose ; je veux beaucoup, je veux que vous me parliez franchement et que vous me considériez comme une amie.

— Madame, je ne fais pas de promesses sans savoir si je les pourrai tenir. Parlez d'abord, nous verrons ensuite.

— Je ne ferai point de préambule ; avec une personne comme vous, il faut aller droit au but. Monsieur vous a aimée?

J'éclatai franchement de rire, elle ne s'en déconcerta pas et rit avec moi.

— Je vous comprends, reprit-elle, mais vous me devez comprendre aussi, et je répète ma question : Monsieur vous a aimée?

— Oui.

— Vous aime-t-il encore?

— De cette façon-là, il pourrait m'aimer toute sa vie, cependant il y a renoncé.

— A-t-il d'autres vues ailleurs?

— Pourquoi me demandez-vous cela? Est-ce qu'en vertueuse personne vous voudriez attirer ses vues de votre côté?

— Je vous le dirai plus tard, répondez d'abord.

— Madame, vous qui depuis trois mois vivez dans l'intimité de notre prince, vous en savez plus que moi là-dessus.

Elle sembla un instant déconcertée de ma clairvoyance, ensuite, prenant un grand parti :

— Ma foi jurée ! madame de Monaco, je vous dirai

tout. Je ne vais pas commencer par un appel à votre bonté et à votre discrétion. Je sais que vous avez trop d'esprit pour être bonne, et que vous me garderez le secret tant qu'il vous sera avantageux de le faire, ainsi, passons.

J'aimais cette façon d'agir, j'en témoignai ma satisfaction, et je promis tout ce qu'elle voulut.

— Je ne suis ni prude ni menteuse, madame, et je vous avoue tout naturellement que j'aime M. le chevalier de Lorraine, et que je suis aimée de lui.

— Ah bah ! fis-je comme une étonnée, et la pauvre Fiennes, et son enfant ?

— L'enfant est chez madame d'Armagnac ; il y est traité en perfection, et le chevalier l'aime beaucoup. Quant à mademoiselle de Fiennes, il l'a guérie de sa constance d'emprunt, en lui disant simplement ceci :

— Mademoiselle, nous nous sommes aimés, nous ne nous aimons plus, les immortelles flammes ne sont ni de notre âge ni de notre condition. Ce n'est pas une raison pour nous croire obligés de ne nous voir point, ou de rester en face l'un de l'autre comme des gens qui n'ont rien à se dire. Qu'il n'y soit plus pensé ; revenons comme avant notre intime connaissance ; le voulez-vous ? — Vous avez là un joli petit chien, qui vous l'a donné ?

— Le compliment était un peu dur, en effet, elle l'a dû comprendre.

— Elle l'a compris. Le chevalier m'appartient maintenant sans rivalité, nous ne pensons qu'à nous aimer toute la vie.

— Ah ! madame, quelle entreprise ! Comment le chevalier peut-il songer seulement que l'on aime ainsi ? Quant à vous, vous débutez...

— Je ne me fais point d'illusion, soyez tranquille, ce *toute la vie* est subordonné aux accidents, aux événe-

être soi-même sans compromettre son bonheur et son salut. Il y faut toujours mentir ! Et je n'avais jamais menti.

XXVII

A dater de ce jour, rien ne se fit au Palais-Royal que par madame de Grancey, le chevalier et moi. Monsieur me sut gré de ma liaison avec ses favoris, et il redevint pour moi comme dans nos beaux jours. Le Palais-Royal était un étrange lieu ; le bon sens de Madame y tenait le haut bout pour les choses essentielles ; quant aux petites, elle les abandonnait à notre direction et n'en parlait jamais que forcée. — Madame de Monaco, me disait-elle dans ces occasions, délivrez-moi de *ces gens-là ;* faites ce qu'ils veulent et obtenez qu'ils ne m'empoisonnent pas. C'est une vilaine mort, elle me serait plus vilaine encore si je la recevais de leurs mains.

Monsieur lui montrait de la déférence pour en obtenir la liberté ; et comme elle ne l'aimait point, elle n'était pas difficile à contenter sur ces chapitres. Mais dans les occasions de famille, il la consultait toujours et elle le guidait bien. Je me souviens d'un grave événement arrivé à l'hôtel de Condé, pour lequel M. le prince vint prendre les avis de Monsieur avant d'en référer au roi, et, si l'on eût cru Madame, tout se serait passé autrement.

Reprenons les choses de plus haut.

M. de Turenne était fort épris de madame de Coëtquen, laquelle le trompait joliment pour ce même chevalier de Lorraine, que toutes ces dames s'arrachaient. Le héros contait tout à sa maîtresse, et celle-ci contait tout à son cher amant, lequel contait tout à Monsieur. C'est ainsi qu'il apprit le voyage de la première Madame en Angleterre, que le roi voulait lui tenir soigneusement

ments prévus et imprévus de cette cour. Cependant, comme nous nous convenons fort, comme nous nous trouvons heureux de nous convenir, nous serions très-aises de trouver un moyen de nous convenir le plus longtemps possible.

— A la bonne heure ! voilà qui est parler.

— Monsieur aime infiniment le chevalier de Lorraine.

Je m'inclinai en signe d'assentiment, je ne pouvais faire ni plus ni moins.

— Si Monsieur voulait m'aimer également, si j'étais reconnue comme l'objet de ses soins, ne pensez-vous pas que mon crédit, ma position, établis de cette manière, deviendraient inattaquables? Ne pensez-vous pas que vous, le chevalier et moi réunis, rien ne pourrait nous abattre et que nous serions tout-puissants?

Je compris pourquoi on me parlait *franchement* et d'où venait toute cette belle amitié ; je me tins sur la réserve ; je la vis venir.

— Pourquoi me faites-vous l'honneur de me joindre à M. de Lorraine, s'il vous plaît?

— Et Madame? me répliqua-t-elle naïvement. Nous l'aurons contre nous, si vous ne la disposez point. Vous seule savez la conduire et la diriger.

C'était la seconde Madame, la princesse palatine, mariée depuis peu alors et munie de l'exécration la plus cordiale pour le chevalier de Lorraine, qui rentrait à la cour; elle était convaincue, ainsi que nous tous, qu'il avait tué la première Madame, et ne se souciait point de ce sort-là.

— Cet homme, disait-elle, sue le poison comme nous suons de l'eau.

Le chevalier n'ignorait point cela, madame de Grancey non plus, on me savait toute-puissante sur son esprit, on savait que je le dirigeais dans des voies inconnues pour elle, mais où elle marchait très-fermement.

C'était une autre femme que la première, bien moins aimable, bien moins charmante, mais bien meilleure. Elle était solide en amitié, elle était franche, et l'on était sûr d'être avec elle ce que l'on paraissait. Cependant elle avait ses idées dont elle ne se départait point; celle du chevalier de Lorraine était du nombre ; je ne voyais guère de moyen de l'en faire changer. J'écoutais pourtant, l'intrigue m'amusait.

— Ah ! oui, repris-je d'un air innocent, il y a Madame. C'est que, je ne vous le cache pas, elle a, elle a...

— Une singulière aversion pour le pauvre chevalier, qu'elle persiste à croire coupable d'un crime...

— Dont je ne doute pas non plus, je vous en avertis.

— Ah ! madame ! quelle calomnie !

— Madame, vrai ou non, le fait est certain pour Madame, elle a peu d'envie de recommencer la tragédie de Saint-Cloud, je vous le promets.

— Elle recommence la comédie, en attendant.

— Comment?

— Madame de Monaco, vous êtes l'amie de Madame; vous vous croyez bien avant dans ses secrets, cependant nous en savons plus long que vous encore.

— Les secrets de Madame sont faciles à deviner.

— Pas tant ! pas tant ! demandez-lui avec qui elle se promenait à Saint-Cloud, il y a trois mois, jour pour jour, à minuit, près de la grande cascade.

— A minuit, Madame est toujours couchée.

— Elle ne l'était point ce jour-là, priez-la de se le rappeler ; priez-la de se rappeler aussi que la personne qui l'accompagnait passait son bras sous le sien.

— C'était Monsieur ! m'écriai-je étonnée.

— Ce n'était point Monsieur, c'était le *frère de Monsieur*.

— Le roi?

— Oui, madame, le roi, qui eut cette nuit-là un en-

tretien avec sa belle-sœur, que celle-ci n'oubliera jamais et qui l'a fait bien pleurer.

Je tombais de mon haut, tout ceci m'était complétement inconnu ; je pris le parti de nier, afin de ne rien compromettre. La fine mouche s'aperçut qu'elle me touchait, et, avec un demi-sourire, sortant de sa poche un papier, elle me le présenta.

— Lisez, madame.

Je lus :

— « Relation véritable d'un entretien à Saint-Cloud, entre deux très-hauts personnages, plus parents qu'ils ne le voudraient.

« La dame est sortie de son appartement à minuit et toute seule, avec une femme de chambre de son pays, la seule qui sache ses secrets. Elle s'est dirigée vers l'allée qui domine la grande cascade, où un cavalier, qu'elle a salué profondément, l'attendait sans la moindre suite. Ils se sont éloignés de la suivante et le cavalier a passé son bras sous le sien.

— « Madame, a-t-il dit, j'ai voulu vous voir en particulier, parce que ce que j'ai à vous dire doit être dans votre plus intime secret.

— « Soyez assuré que je le garderai bien, sire.

— « Je le sais et je n'en suis pas en peine, mais je ne voulais pas qu'on soupçonnât même cette entrevue.

— « Je vous réponds de Grunchen.

— « Madame, dites-moi, êtes-vous heureuse avec mon frère ?

— « La dame soupira et ne répondit point.

— « Avez-vous donc à vous en plaindre ?

— « Non, sire, mais je n'ai pas à m'en louer non plus : si je l'avais connu comme je le connais, je n'aurais jamais consenti à mon mariage.

— « A-t-il de mauvais procédés pour vous ?

— « Non, mais il n'a pas ceux que je devais attendre de lui.

— « Vous ne l'aimez donc point?

« La dame eut un second moment d'embarras, plus prononcé que l'autre, et puis elle répondit brusquement :

— « Non, pas comme en mon pays on aime le mari que Dieu vous a donné.

— « Madame, j'ai une grâce à vous demander.

— « A moi?

— « Oui, et qui dépend de vous seule. N'en aimez jamais d'autre, malgré le juste mécontentement où vous êtes, ne me faites pas ce chagrin-là.

— « Je n'ai pas besoin qu'on m'apprenne mon devoir, monsieur.

— « Je sais que vous le connaissez et que vous le remplirez bien, mais quelquefois on n'est pas maître ; je le sais bien, je le sais par moi-même. Madame, promettez-moi que mon frère n'aura pas de reproche à vous faire, promettez-le moi?

— « Je n'ai pas besoin de vous le promettre, comment en pouvez-vous douter?

— « C'est que je vous aime, je vous aime beaucoup, je vous aime plus que madame Henriette, parce que vous êtes meilleure et plus franche.

— « Sire, je ne suis pas belle comme madame Henriette, il s'en faut, je suis laide et commune, je ne l'ignore pas. Il est inutile de me faire recommander la sagesse, car, excepté quelques ambitieux de ma qualité, personne ne cherchera à me la faire perdre.

— « Vous vous trompez, madame, vous êtes fraîche et blanche, et l'on vous trouverait fort à son goût, si l'on osait.

« La dame n'a point répondu et est demeurée interdite. Ils ont encore fait plusieurs tours d'allée. En-

suite il l'a quittée en lui baisant la main. La dame est restée quelques instants après lui, sa suivante l'a jointe, et elle a dit en allemand, les yeux pleins de larmes :

— « Ah ! ma pauvre Grunchen, il sait bien que je l'aime plus à lui tout seul que le reste du monde ensemble; mais cette amitié-là serait coupable, si je la lui disais. Que n'est-il mon mari ! que ne puis-je lui ouvrir mon cœur et mes pensées ! Je sens que je serai toujours malheureuse ici, car je le verrai entouré de ces jolies poupées qu'il me préfère et que je dois désirer qu'il me préfère toujours. Pourquoi ne suis-je plus en mon cher pays ? »

Après avoir lu ces quelques lignes, mille choses qui m'avaient échappé se présentèrent clairement à mon esprit. Je sentis qu'on disait vrai, que j'étais jouée et que mon pouvoir sur l'esprit de Madame n'était pas ce que je croyais. J'en eus un mouvement de dépit qui me porta à la vengeance.

— Montrez ce papier à Madame, vous verrez qu'elle ne niera point, madame la princesse; mais faites-lui comprendre en même temps qu'il en existe plusieurs copies, et que Monsieur, si jaloux de ses droits...

— C'est bien, soyez tranquille, et laissez-moi faire. J'accepte la ligue, et Madame apprendra que l'on me doit des égards.

Madame de Grancey me quitta là-dessus. J'eus le soir même avec Madame une explication dans laquelle je ne la ménageai pas. Elle pleura beaucoup et finit par me tout avouer. Elle aimait le roi, elle l'avait aimé du premier jour de son arrivée, et rien ne pouvait lui faire oublier cette impression.

— Je ne sais comment ces méchantes gens ont découvert ce que je me cache à moi-même; mais puisqu'ils ont mon secret, il faut me taire aussi sur leurs vilenies. Ah ! que je hais cette cour, où l'on ne saurait

caché. J'ai vu entre les mains du chevalier un portrait de M. de Turenne, qu'elle avait en bracelet, et que madame d'Elbeuf lui a fait redemander après sa mort; elle n'eut garde de le rendre et dit qu'elle l'avait perdu. Jamais homme ne fut moqué comme il le fut par cette femme, parfaitement sotte et ridicule, du reste, quoique belle et amusante. Je la vois encore arrivant chez la reine en jupe de velours noir, avec ses grosses broderies d'or et d'argent et un manteau tissu couleur de feu, or et argent. Cet habit avait coûté des sommes folles, et lorsqu'elle l'eut bien étalé ce jour-là, tout le monde cria qu'elle était mise comme une comédienne, et elle n'osa plus le remettre.

Le chevalier de Lorraine avait pour principe que tout était bon et qu'on ne devait se brouiller avec personne. Il resta donc au mieux avec la Coëtquen et Monsieur, par conséquent, bien qu'après la mort de M. de Turenne elle fût fort abîmée car tout le monde s'indigna de la façon indécente dont elle s'en consola sur-le-champ. Ils ne cessèrent pas de la voir; elle venait souvent au Palais-Royal, où elle faisait autorité, croyait-elle, y apportant assez volontiers les nouvelles du dehors et donnant son avis lorsqu'on ne le lui demandait pas. Elle nous arriva un soir et dit à Monsieur d'un air pincé :

— Je viens de l'hôtel de Condé; je suis chargée pour vous d'une demande, monsieur.

— Laquelle?

— Monsieur le prince demande si vous voulez lui faire l'honneur de le recevoir tout à l'heure.

— Et pourquoi en doute-t-il? pourquoi vous charge-t-il de la proposition? dit Monsieur tout étonné.

— Parce qu'il désire vous voir seul, et qu'il me croit assez bien placée pour obtenir de vous un dérangement à vos habitudes.

— Il y a donc quelque chose d'extraordinaire?

— De très-extraordinaire, assurément.

— Il faut l'envoyer quérir.

— Il n'en est pas besoin, M. le prince attend dans votre cabinet.

— Que ne le disiez-vous tout de suite ?

Monsieur sortit, et nous entourâmes la porteuse de nouvelles, qui se fit d'abord prier pour vider son sac, bien qu'elle en eût plus envie que nous, mais qui enfin s'y décida. Voici ce qui s'était passé :

Madame la princesse, mademoiselle de Maillé-Brézé, nièce du cardinal de Richelieu, fut donnée à M. le prince, presque de force, à une époque où il était amoureux de mademoiselle de Vigan. Il ne put jamais la souffrir, avec quelque raison. Elle n'était ni jolie ni aimable, elle avait l'air renfrogné, mais elle ne laissa pas de trouver des galants et de les prendre. Tant qu'elle fut jeune, ce furent des plumets et des muguets; lorsqu'elle vieillit, elle tomba dans les valets et dans les pages, et cela devint une sorte de honte, dont la gloire de M. le prince l'empêcha de prendre souci, et qui se passa à petit bruit dans le domestique. On ne la voyait guère qu'aux occasions, où le roi la traitait froidement; il se souvenait du temps de la Fronde, où elle lui prit Bordeaux, et tout ceci n'était pas fait pour qu'il l'aimât.

Un jour, c'était celui-là même de la visite de madame de Coëtquen, elle avait depuis quelque temps de l'affection pour un de ses valets nommé Duval. Il avait succédé à un page de fort bonne maison, un petit Rabutin, cousin de Bussy et de madame de Sévigné, qu'elle avait pris en nourrice, et qui maintenant, hors de sa maison et de ses bonnes grâces, lui conservait cependant respect et reconnaissance comme un garçon bien né qu'il était.

Il allait souvent lui présenter ses devoirs et causait familièrement avec elle. Le matin, avant son dîner, elle aimait à le recevoir et à lui entendre conter ses es-

pérances ; il avait le goût des entreprises et il l'a bien prouvé.

Ce jour-là, comme il entrait dans sa chambre, il y trouva Duval, qui prit des airs de sultan et eut l'audace de trouver mauvais le particulier où il était admis. Madame la princesse ne s'en fâcha point, sa jalousie lui plaisait. Il faut être tombée bien bas pour en être réduite à accepter la jalousie d'un laquais. Je remercie le ciel de mourir avant de savoir si je m'abaisserais à pareille épreuve.

Duval commença quelques propos auxquels madame la princesse se prêta d'abord. Rabutin se tint en arrière. Il était peiné pour sa protectrice de la voir souffrir ces libertés, et les façons de cet homme lui déplaisaient, à lui, accoutumé à n'endurer ces rustres que dans les antichambres.

— Vous avez l'air triste, mon cher enfant, et vous ne répondez rien à nos folles plaisanteries.

— Je ne les comprends pas, madame, répliqua-t-il sérieusement.

— Monsieur est trop raisonnable pour nous, madame, reprit Duval.

— Le pauvre Rabutin est donc bien changé, alors, car autrefois sa raison était loin de sa tête.

— C'est depuis qu'il a quitté la maison.

— Je voudrais bien qu'il y fût encore, alors il était plus gai.

— Vous êtes parbleu bien libre de le reprendre, ce n'est pas moi qui vous en empêche.

Rabutin, entendant ces mots, outré de l'insolence de ce misérable, mit aussitôt l'épée à la main pour le châtier. Duval osa tirer la sienne, — ce que la complaisance d'une femme peut faire d'un semblable pataud ! — Rabutin s'élança, le sang allait couler, la princesse s'élança entre eux, et ce maladroit de laquais, ne sachant

point se servir de son arme, la blessa à la gorge très-légèrement. Vous jugez quels cris dans l'hôtel. La princesse en poussa d'abord d'effrayants. Rabutin, voyant accourir du monde, ne se souciant point d'être pris l'épée à la main chez madame de Condé, se sauva en pays étranger où il est, à ce qu'il paraît, sur le chemin d'une grande fortune.

Duval fut arrêté et on lui fit son procès, plus tard; mais en ce moment, comme tout était en combustion dans l'hôtel, M. le prince arriva, auquel on ne put rien cacher. Il entra dans toutes ses furies, et, au lieu de plaindre madame sa femme qui se pâmait sur son lit, de peur ou de honte, il la maltraita fort, jurant qu'il en aurait raison, que la mesure était comblée, et qu'il ne souffrirait pas qu'elle en fît davantage. Elle lui répondit en jetant des larmes et en répétant :

— Monsieur, si vous aviez voulu être pour moi un mari, j'aurais pu être une bonne femme.

Mais les hommes n'entendent pas ces raisons-là. M. le prince éclata de plus en plus, dit à ses gens qu'il allait la faire enfermer, qu'il en demanderait sur-le-champ la permission au roi, qui ne tenait guère à cette vieille frondeuse. Tout le bel air de l'hôtel de Condé en fut décontenancé, et je vous laisse à penser la mine de M. le duc en face de madame sa mère. Je vous demande un peu si c'est là de la dignité.

M. le prince vint donc trouver Monsieur et lui conta le chef-d'œuvre en ajoutant :

— Je la vais envoyer à un de mes châteaux avec fort peu de suite, n'est-il pas vrai, monsieur?

— Vous me demandez conseil, monsieur?

— Certainement, avant de voir le roi, j'ai voulu vous tout dire; il fallait bien m'entendre en famille.

— Eh bien ! monsieur, appelons Madame, c'est la meilleure tête de nous tous.

— Madame viendra avec madame de Monaco.

— Madame de Monaco ne gâtera rien; elles ont toutes les deux des ajustements de raison qui me surprennent.

M. le duc, fils de M. le prince, était l'amant de madame de Marcy, sœur de madame de Grancey, ce qui nous mettait en très-bons termes ensemble; M. le prince ne fit donc aucune opposition. Nous fûmes appelées.

Madame écouta tout avec son sang-froid allemand; elle ne se gendarma pas contre des goûts qu'elle était loin de partager. Quand M. le prince eut fini, elle me regarda.

— Qu'en dites-vous, princesse?

— Rien, madame, j'attends la décision de Votre Altesse.

— C'est donc à moi de prononcer alors; mais monsieur mon cousin, j'en suis sûre, n'en fera qu'à sa volonté.

— Y avait-il quelqu'un dans cette bagarre avec madame votre femme et ces deux quidams?

— Personne.

— Rabutin est en fuite?

— Oui, madame.

— Où est Duval?

— Dans sa chambre, gardé à vue.

— A-t-il parlé?

— Non.

— Nul n'a rien vu, rien entendu qu'après!

— Absolument.

— Alors, mon cousin, vous n'avez qu'un parti à prendre. Rentrez au logis, ayez avec madame la princesse telle explication qu'il vous plaira, traitez-la de la façon dont vous avez envie, entre vous deux, vous en êtes le maître. Je vous approuve, et j'en ferais autant que vous; ensuite prenez mons Duval, envoyez-le où vous le

jugerez convenable, très-loin, pour qu'il ne revienne point ; ne prenez pas la peine de rien expliquer en votre maison ; soyez avec madame la princesse comme avant cette aventure et ne dites rien au roi. Ne faites pas de bruit. Peu de personnes connaissent ce scandale, vous allez le rendre public, vous allez devenir l'un et l'autre la risée de toute l'Europe. Et c'est bien la peine, vraiment. Réglez la conduite de madame la princesse, sauvez l'avenir par un peu de vigilance, et abandonnez le passé dont vous n'êtes plus le maître. Voilà mon avis ; est-ce le vôtre, monsieur?

— Oui.

— Et vous, madame de Monaco?

— Cent fois.

M. le prince était du nombre de ces gens qui demandent un conseil pour ne point le suivre. D'ailleurs, trop irrité, trop humilié même, il ne rompit pas le silence et nous quitta en disant que, réflexion faite, il allait demander au roi la permission d'agir.

— Si le roi n'était aveuglé par sa vieille haine, il vous la refuserait, monsieur, lui qui voit si bien tout.

Le roi ne la refusa point; madame la princesse fut envoyée à Châteauroux, où elle est encore, sans que nul ne la voie, sans un domestique nombreux, rien que des femmes et des vieillards, M. le prince est impitoyable, et M. le duc encore plus que lui, ce qui fait supposer qu'elle y restera longtemps de la même manière.

Madame ne s'était pas trompée. La cour et la ville ridiculisèrent l'aventure, on en parla jusque dans les derniers coins de la France, on en fit des chansons, des images, des ponts-neufs de toute sortes.

Duval alla proprement aux galères ; quant à Rabutin, je l'ai dit, il entra au service de l'Empereur, se battit contre le Turc, et arriva en peu d'années à une fortune qu'il n'eût point atteinte ici certainement. Mon père

me disait l'autre jour qu'une comtesse, princesse du Saint-Empire, s'était éprise de cet aventurier, et qu'il l'épouserait certainement. Voilà un événement, source de sa fortune, et qui perd madame la princesse en même temps que Duval. Il n'y a qu'heur et malheur en ce monde.

Justement, ce pauvre M. d'Olonne était à souper à l'hôtel de Nevers, lorsqu'on y vint conter cette histoire un jour avec des embellissements, et voilà M. de Courcelles qui entre aussi sur cette entrefaite. M. de la Rochefoucauld était auprès de moi, qui me dit :

— Madame, jamais ces deux hommes ne tiendront ensemble dans cette chambre.

Cette folie me fit rire, et, en effet, Courcelles sortait, lorsque le petit Coulanges le rappela en disant :

— Les discussions vont se terminer, on ne criera plus, je suis pour le bruit ! je suis pour le silence. Nous avons ici M. de Courcelles et M. d'Olonne, les deux hommes de Paris les plus compétents sur cette question. Demandez-leur leur avis.

— Ma foi, dit d'Olonne, un de plus, un de moins, qu'importe ! M. le prince était fait à cela.

— Et vous, Courcelles ?

— Moi... j'aime mieux les procès, répliqua-t-il.

Chacun d'eux dit ce qu'il faisait, ne juge-t-on pas toujours d'après soi ? Ce pauvre d'Olonne ! lorsqu'il mourut, prétend mon père, on lui annonça un prêtre nommé Cornouailles, qu'il avait demandé pour confesseur.

— Hélas ! marmotta-t-il à l'oreille de sa garde, ne pouviez-vous en avoir un autre ? Dois-je donc être encornaillé jusqu'à la mort ?

XXVIII

Madame de Grancey possédait l'esprit de Monsieur à ce point de tout se permettre et de lui faire braver le roi lui-même, ainsi qu'on va le voir. Mademoiselle de la Mothe-Houdancourt, la même que madame de Soissons avait voulu donner au roi à la place de la Vallière, et pour laquelle on écrivait de si belles lettres, mademoiselle la Mothe donc épousa le duc de Ventadour, lequel était le plus vilain singe, bossu, presque louche, méchant comme un âne, débauché et libertin dans le suprême, enfin la peste des maris... trompés. Aussi cette jeune et belle duchesse fit-elle émerillonner les yeux de tous les plumets, et fonda-t-on sur elle des espérances que jusqu'à présent, il faut en convenir, elle n'a point démenties. Mon père lui disait le lendemain de ses noces, alors qu'elle était sur son lit et recevait toute la France :

— Madame, tous ces jeunes gens sont ravis et ils ont raison. Il n'y a pas d'apparence que vous refusiez à d'autres ce que vous accordez à M. de Ventadour.

— Ah ! oui, reprenait Benserade, je voudrais bien qu'une mère, une tante, une amie voulût se mêler de gronder une femme comme celle-là parce qu'elle haïrait son mari et aurait un galant; ma foi, elle aurait bonne grâce et je voudrais bien l'y voir !

— Vous avez bien raison, lui répliquai-je, et c'est là un vilain moment à passer pour une si jolie fille.

— Pardieu, madame, je disais autrefois que je ne me consolais de ne pas être M. d'Armagnac avec sa grande beauté, que parce que je n'étais pas M. de Saint-Hérem avec sa grande laideur; mais je me rétracte, il paraît que les magots ont aussi leurs heures de triomphe.

Le magot comprit la raillerie et voulut prendre ses précautions. Grâce à ses goûts orduriers, il en trouva vite le moyen, et les galants s'éloignèrent; car, selon l'expression de madame Cornuel, il mit un bon suisse à sa porte.

Je sais qu'il n'a rien perdu pour attendre; mais enfin il a *attendu*, c'est plus qu'on ne devait supposer.

A cette noce de madame de Ventadour nous arrivâmes, madame de Nevers et moi, coiffées par la Martin, de cette coiffure que nous avons mise à la mode et dont on a tant parlé. Elle nous avait testonnées en Bretaudin, les cheveux coupés et frisés naturellement, ce qui nous faisait une petite tête de choux ronde, sans coiffe, fort jolie pour les jeunes, mais à faire rire pour les vieilles. Nous nous en réjouissions, convaincues qu'elles nous imiteraient, et elles n'y manquèrent pas. On appela cela la coiffure *hurluberlu;* ce fut mon père qui la baptisa, en se moquant de moi.

Toutes les femmes devinrent commes folles; on se faisait poser le premier appareil, et on se reposait comme d'une opération, car toutes ces papillottes vous faisaient souffrir mort et passion les premières nuits. On coupait les cheveux, partagés à la paysanne, en boucles rondes, d'étage en étage, cela faisait deux gros bouquets de cheveux de chaque côté, on mettait les rubans, comme d'ordinaire, et une grosse boucle nouée entre le bourrelet et la coiffure, tombant jusqu'à la gorge. Elles étaient incroyables, ces femmes sur le retour, avec ce style de juments, et les laides aussi. Madame de Choiseul ressemblait, disait Ninon, à un *printemps d'hôtellerie*. Je ne sais combien d'autres étaient horribles, entre autres cette pauvre madame de Marans, la sœur de Montalais, l'ancienne maîtresse de M. le duc, dont elle a une fille que l'on appelle Guenani, anagramme d'Anghien.

La reine enfin y vint. Elle se fit testonner par la Vienne,

et les dames par mademoiselle de la Borde; elles firent toutes les exécutions chez les princesses, à l'exclusion de la Martin, qui devint furieuse. J'entendis de mes oreilles la reine bien rabrouer madame de Crussol, laquelle se mit à crier au coucher de Sa Majesté, dès qu'elle l'aperçut :

— Ah ! madame, Votre Majesté a donc pris notre coiffure !

— Votre coiffure? lui répondit la reine, je vous assure que je n'ai point voulu prendre votre coiffure. Je me suis fait couper les cheveux, parce que le roi le trouve mieux ainsi, mais ce n'est point pour prendre votre coiffure.

On ne parlait d'autre chose, nous avions fait ce qui s'appelle une révolution. Madame de Soubise pensa mourir de chagrin, parce que l'état de ses dents ne lui permit pas les cheveux coupés, elle en fut toute honteuse; le fait est qu'on n'osait plus se montrer avec ses anciennes boucles renversées et que nous triomphions (1).

Au commencement, les premiers jours, il y eut cabale et nous voulions nous défendre. (J'en reviens à ce qui a commencé ce chapitre.) M. le duc, devant lequel on parlait de cette petite guerre, nous dit :

— Eh bien, madame, je suis du parti de l'hurluberlu, et si vous le voulez bien, nous allons décider une réunion où il sera parlé de cette jolie invention-là.

Il va sans dire que *les Anges* étaient des nôtres. M. le duc était amoureux de madame de Marcy à en perdre la raison, jusqu'au point de la faire venir à son gouvernement de Bourgogne, lorsqu'il tenait ses états à Dijon, et de faire tirer le canon à son arrivée. Il en était jaloux au point que toutes les jalousies se taisaient devant la sienne, c'était la quintessence de la jalousie, la jalousie incarnée; j'admirais qu'il en fût resté dans le monde après ce qu'il en avait reçu.

(1) Telle est l'origine des *anglaises* et des coiffures à la Sévigné. (*Note de l'éditeur.*)

Il imagina de nous donner une chasse. Nous étions : la comtesse de Soissons, mesdames de Coëtquen et de Bordeaux, *les Anges* et moi, plusieurs hommes, dont le chevalier de Lorraine et le duc de Monmouth, fils naturel de Charles II, dont il me faudra parler en détail tout à l'heure, et ce fut une délicieuse partie. C'était en carême, un samedi ; nous soupâmes à Saint-Maur, après la chasse, des plus beaux poissons de la mer, ensuite on alla à une petite maison, près de l'hôtel de Condé, où après minuit scrupuleusement sonné, nous eûmes un *médianoche* en viandes très-exquises, plus les musettes, les violons, les hautbois, les fleurs, tout ce qu'il y a de plus brillant et de plus amusant au monde.

Madame la duchesse n'y vint point, il n'en fut pas question même, et ce qui indigna les dévots et appela sur nous toutes les foudres, ce fut, non-seulement son absence, mais encore la petite circonstance que ce dimanche si religieusement attendu était le dimanche des Rameaux, où l'on ne permet ni ne tolère aucune viande. Notre coiffure fut célébrée, intrônée avec du vin de Champagne et de Bourgogne; nous ne rentrâmes chez nous qu'au grand jour.

Madame de Montespan eût voulu en être priée; mais *les Anges* ne la pouvaient souffrir, elles s'en défendirent près de M. le duc, qui y avait pensé; elle n'en fut point. Elle en eut une colère horrible et s'en fut crier partout à l'orgie, au manque de religion, presqu'au sacrilége; elle endoctrina le roi, qui prit la chose au grave et en tança M. le duc et toutes les dames, hors moi, à qui il ne disait mot en ce temps-là.

Monsieur vit revenir madame de Grancey tout en larmes de Saint-Germain ; il se mit dans une vraie rage, et, sans vouloir rien entendre, fit mettre ses chevaux, partit pour la cour, alla droit dans le cabinet du roi, et lui demanda pourquoi il s'en prenait ainsi à ses amies. Le

roi en resta dans un étonnement profond, lui, accoutumé à voir son frère si humble.

— Mais, monsieur, lui dit-il, je n'ai rien dit au chevalier de Lorraine; c'est pour lui une peccadille si mince que je ne m'amuse pas à la relever.

— Sire, il ne s'agit point du chevalier de Lorraine; il s'agit des dames, que vous avez reçues de façon à les rendre malades, pour une pauvre aile de faisan ou un ortolan gras qu'elles ont sucé chez M. le duc.

Il se *révolta* ainsi pendant une demi-heure; le roi eut grande patience, il l'écouta doucement, le calma par des promesses, et le renvoya à peu près satisfait. Ce fut une des rares fois où Monsieur sortit de son apathie, et il fallait qu'il fût bien ferré de cette Grancey pour en trouver le courage. Il voulut la faire nommer plus tard dame d'atours de Madame, à la place de Gourdon, et lui acheter la charge cinquante mille écus; Madame ne le voulut pas, et cela, parce que je ne m'en souciai guère.

Je faisais la pluie et le beau temps à cette cour jusqu'à l'époque où je tombai malade. Le chevalier de Lorraine n'aimait plus la Grancey que pour la forme et pour ne pas laisser dire qu'il m'aimait trop, ce dont je ne me souciais pas non plus, non pas que cela me déplût ou que cela fût faux, mais à cause des conséquences.

Monsieur avait épousé cette Madame-là bien vite et sans regretter l'autre. C'est la princesse palatine Anne de Gonzague qui a arrangé cette affaire; Madame est la nièce de feu son mari. On voulut m'envoyer en avant de la princesse, je refusai; je ne trouvais pas séant pour moi, qui étais si bien avec madame Henriette. La palatine y alla. C'est une fière intrigante. Elle a fait encore il n'y a pas longtemps sa nièce reine de Pologne. Quand je dis sa nièce, chacun me regardera, car on ignore bien généralement cette parenté; je la vais dire, elle

est curieuse. Ma mère la tenait du cardinal de Richelieu, son oncle, et j'ai une lettre de lui qui le prouve.

Madame Marie de Gonzague, sœur de la Palatine, épousa le roi de Pologne, et l'on se souvient encore de la belle et singulière ambassade qui la vint prendre. Mais, avant ce mariage, elle ne s'était pas privée de galants, d'abord M. le Grand, le pauvre Cinq-Mars, puis en secret et plus intimement M. le prince, aujourd'hui le grand Condé, qui fait enfermer sa femme. Elle en eut une fille, et ce n'était pas une petite affaire que de la cacher. Car M. le prince était marié, et, par conséquent, point de réparation possible pour la maison de Mantoue. M. et madame d'Arquien aimaient la princesse Marie comme leur sœur; celle-ci leur offrit de prendre la petite fille comme la leur, et M. le prince la dota très-richement; elle n'était point au monde. Madame d'Arquien feignit une grossesse, accoucha de la petite Marie, dont la princesse fut la marraine, et, lorsqu'elle alla en Pologne, elle l'emmena avec l'intention de l'y établir.

Sobieski, depuis le grand maréchal, est un homme d'un vrai mérite, il est le plus beau cavalier, et il trouva mademoiselle d'Arquien un parti de tout point désirable. La reine Marie perdit son mari et épousa en secondes noces son frère, qui lui succéda; elle était toute-puissante à Varsovie. Sa filleule devint le point de mire de toutes les ambitions, ce fut à qui l'aurait. Sobieski, bien que d'une grande naissance, était jeune, et il avait des concurrents redoutables. Cependant il était le plus amoureux, et il lui semblait que la filleule ne le voyait point indifféremment.

XXIX

On faisait, dans toutes les cours du Nord, des courses en traîneaux où le luxe s'étalait à l'envi. Mademoiselle d'Arquien en raffolait; l'honneur d'être son cavalier se disputait l'épée à la main, car ils n'y font point tant de façon en ces contrées presque sauvages. Un jour, on était dans les jardins du palais, par un beau soleil de février, c'était à qui s'emparerait du traîneau de la belle Marie. On en venait aux couteaux tirés, Sobieski seul se tenait à l'écart, non par faute de désir ou par crainte, mais parce qu'il savait combien mademoiselle d'Arquien, élevée en France, était loin de ces mœurs-là. Elle le remarqua et lui sut gré de ce sacrifice. Le soir, au bal, elle le prit pour son danseur, elle écouta les yeux baissés l'aveu qu'il osa lui faire, mais sans lui répondre encore.

Il rentra chez lui bien triste, bien inquiet, la reine avait rappelé sa filleule après leur danse, et depuis lors elle ne l'avait plus quittée. Sans doute elle lui défendrait de l'écouter à l'avenir, et un plus puissant que lui obtiendrait sa main. En effet, à dater de ce jour, tout les sépara. Il ne lui fut plus possible de lui adresser un mot, la reine le traita avec une rigueur inaccoutumée, lui répondant à peine lorsqu'il osait lui présenter ses hommages. Le malheureux jeune homme était si triste qu'il songea à s'en aller en Hongrie combattre le Turc et se faire tuer.

Le printemps vint, les glaces fondirent, les feuilles poussèrent et les fleurs aussi. On fit des fêtes ainsi qu'il est d'usage chez ces peuples, Sobieski n'y assista pas. Il se retira dans un de ses châteaux, solitairement, ne

voulant point entendre dire à ses rivaux combien Marie était charmante, quels beaux rubans et quelle belle couronne elle avait, et quelle grâce elle avait déployée dans le ballet des *Saisons*. Un matin, jamais le soleil ne fut plus brillant, jamais l'air ne fut plus pur, jamais les roses n'embaumèrent de leurs senteurs plus parfumées, il était seul au bord d'un ruisseau, dans son parc, il vit venir à lui deux femmes en costume de paysannes lithuaniennes, mais en velours, en soie et en pierreries. Il ne les reconnut point et allait passer près d'elles sans leur parler, tant il était malheureux. Celle qui semblait conduire l'autre l'arrêta :

— Bel ermite, lui dit-elle, puisque vous ne voulez plus vous faire de la cour avec nous, nous venons vivre avec vous aux champs. Ne nous renverrez-vous point ?

Il n'en pouvait croire ses yeux ! c'était la reine, c'était Marie, c'était toute la cour cachée derrière des arbres et qui se montra sur un signe de la souveraine, tous vêtus en bergers et en bergères de la plus galante façon qu'on puisse voir. Sobieski croyait rêver et ne trouvait pas une parole.

— Vous avez été le plus modeste, le plus docile, le plus persévérant; après l'épreuve que vous avez si bien supportée, vous serez le plus heureux, dit la reine, voici votre femme.

Les noces se célébrèrent à ce château, où la cour resta plusieurs semaines chez Sobieski. Ils n'ont point d'étiquette comme nous, la couronne étant élective et chacun pouvant devenir roi à son tour. D'ailleurs ces seigneurs polonais sont très-riches et très-magnifiques.

Après la mort du mari de madame de Gonzague, le roi, sur la prière de la Palatine, employa son influence pour Sobieski, voilà comment mademoiselle d'Arquien est, à l'heure qu'il est, reine de Pologne; sa sœur prétendue a épousé M. de Béthune et est ambassadrice

en ce pays, ce qui lui donne un air fort agréable.

Pendant que je suis dans le Nord, je raconterai une autre histoire, dont on s'est peu occupé à la cour, mais dont j'ai su tous les détails de la bouche de Madame, puisqu'il s'agissait de sa famille et d'une espèce de favorite à elle, madame la princesse de Tarente, née Amélie de Hesse, tante de Madame, qui eût facilement pris ma place sans son entêtement dans la huguenoterie. Le roi ne la voulut point souffrir près de sa belle-sœur, à leur grand regret à toutes deux. Elles baragouinaient de l'allemand avec délices; elles mangeaient des choux aigres et toutes les horreurs de leur chienne de cuisine. Le grand régal était du lard et du saucisson. Je l'ai vue sortir à jeun de la table du roi, où se trouvaient les choses les plus exquises, pour venir dévorer au Palais-Royal, dans un coin, l'affreuse fricassée dont l'odeur me faisait évanouir.

Le bruit courait, de par le monde, que je n'étais plus si bien avec Madame, parce qu'elle m'avait découvert une galanterie avec le chevalier de Lorraine, et là-dessus les conjectures marchaient. Le fait est que madame de Tarente avait jugé à propos d'*éclairer* Madame, disait-elle, sur ce qui se passait et sur ce qu'elle souffrait à ses côtés. Madame me bouda, sans oser m'en rien dire; mais j'eus l'adresse de me rendre nécessaire en la brouillant avec Monsieur et en les raccommodant après, chose que seule je pouvais faire. Elle fut forcée de revenir et de me tout conter. Je le *revalus* à la Tarente, non pas vis-à-vis de Madame, qui ne le souffrait pas et qui me faisait taire, mais vis-à-vis d'elle-même. Je la rudoyai de la bonne façon, je ne souffris plus qu'elle entrât en dehors des heures habituelles, sans un ordre exprès de Madame; enfin, je m'établis si bien, qu'elle me quitta la place et se sauva à sa terre de Vitré, en Bretagne, où elle resta un an sans reparaître.

Le même jour, pour amuser Madame et l'empêcher de la regretter, nous allâmes nous promener dans les rues et aux Tuileries, incognito, Madame et moi, avec d'Hacqueville, le galant de ma sœur borgnesse. Elle fut enchantée de cette équipée, et comme le roi le sut et lui en marqua de l'étonnement, du mécontentement presque, elle lui dit fort bien :

— Sire, lorsque, comme moi, on n'est pas sur le pied d'être galante, on peut oublier un peu sa dignité et se donner carrière. On sait que je ne fais point de mal et on m'excusera, soyez tranquille, plus que beaucoup d'autres qui ne bougent de leur fauteuil, mais qui savent s'en dédommager.

Cette Tarente avait une fille, madame de la Trémouille, qu'elle avait envoyée en Danemark, dont le roi et la reine étaient les proches parents. Il lui arriva à cette cour une aventure des plus romanesques; elle l'écrivit en entier pour Madame, qui me l'a donnée sur ma demande. Je vais la mettre ici, bien peu de personnes la savent bien, cela s'est passé trop loin de nous, et à la cour on ne s'occupe que de ce qu'on voit ou de ce qui peut servir à quelque chose.

Mademoiselle de la Trémouille fut envoyée à Copenhague, près de la reine, sa cousine germaine. C'est une très-belle et très-aimable personne. Elle ne venait point pour chercher un mari, mais elle en trouva plus qu'elle n'en voulait; les jolies filles riches et de grande maison n'en manquent point. Cependant elle avait entrevu en France, plusieurs années auparavant, un frère du roi, un prince Christian, fort bien fait et fort galant, dont son jeune souvenir était plein encore, bien qu'éloigné, et qui, dès son arrivée, devint passionné d'elle.

Certes, le mariage était assorti sous tous les rapports. La reine s'aperçut de cette inclination, elle en parla à sa cousine, qu'elle ne trouva point indifférente, et elle se

réjouit à l'idée de la fixer près d'elle. Dieu ou le diable en avaient ordonné autrement.

XXX

En tout pays il y a des favoris ; le roi de Danemark en avait un, digne de tous les romans, les plus romans possible. Il s'appelait Schumacker, et n'était autre chose que le fils d'un marchand de vins, dont les talents et le mérite extrême le firent parvenir de ce rien à la position de comte de Griffenfeld et de grand chancelier de Danemark et de Norwége. Le roi ne voyait que par ses yeux, et la reine elle-même, cédant à son influence, voulut le marier avec la fille du duc de Holstein-Augustenbourg, de la branche cadette de la maison royale. Il gouvernait admirablement ce pays, pour lequel il fit des lois qu'il n'avait point, jusqu'à être appelé le Richelieu du Nord.

Lorsque la princesse de la Trémouille arriva à Copenhague, la princesse de Holstein était en route pour s'y rendre, le comte de Griffenfeld n'eut pas plutôt vu la princesse Amélie, qu'il en devint aussi passionné que le prince Christian, et qu'il écrivit sur-le-champ au duc de Holstein qu'il renonçait à l'honneur de son alliance. Jugez.

Sur-le-champ les deux prétendants se posèrent en rivaux ; Griffenfeld avait pour lui son autorité, mais Christian avait le cœur de la princesse ; les chances pouvaient donc se combattre. Lorsque la reine, forte de l'aveu de sa cousine, alla trouver le roi et lui parler du mariage qu'elle désirait, elle fut tout étonnée de recevoir un refus, car Griffenfeld n'avait rien dit jusque-là à personne, il avait caché son amour et ses pré-

tentions, espérant ce qu'espèrent tous les amoureux, un encouragement de sa maîtresse ; le roi était son seul confident. Son empire sur lui était poussé si loin, qu'il lui fit trouver bon son refus de la princesse de Holstein et tous les embarras qui s'ensuivirent.

— Madame, dit le roi à la reine lorsqu'elle lui parla, mon frère n'épousera point la princesse Amélie, j'ai d'autres vues sur l'un et sur l'autre. Mon frère épousera une princesse de notre maison ; quant à votre cousine, il est un homme, le plus éminent, le plus magnifique de mon royaume, celui auquel j'ai le plus d'obligation et dont je souhaite le plus récompenser les services, cet homme me la demande, je ne puis la lui refuser.

— Mais, monsieur, vous n'êtes pas le maître ; mademoiselle de la Trémouille n'est pas votre sujette.

— Mademoiselle de la Trémouille se laissera toucher par l'amour qu'elle inspire, par les talents, le courage, le mérite incontestable de Griffenfeld ; d'ailleurs, je ne prétends point la contraindre, lui-même ne le souffrirait pas, il désire l'obtenir d'elle-même et d'elle seule ; je l'y veux aider, voilà tout.

A dater de ce moment, l'existence de la princesse fut des plus agitées. La cour se partagea en deux. Le roi voulait Griffenfeld, la reine voulait Christian ; chacun avait ses partisans et ses soutiens, c'étaient des cris abominables et des intrigues de toutes sortes. La princesse voyait Christian dans l'appartement de la reine, à l'insu du roi qui ne l'eût pas souffert. Ils avaient des entretiens les plus tendres et les plus touchants ; car, selon la coutume, plus on les séparait, plus ils s'aimaient. La reine pleurait avec eux leurs infortunes ; le prince voulait provoquer Griffenfeld et le tuer ; la princesse le lui défendait au nom de son bonheur et de son repos. C'était à fendre le cœur.

Un matin, Christian reçut l'ordre formel de partir pour inspecter l'armée au moment de la guerre ; il voulut résister ; son frère lui déclara qu'il le ferait mettre dans la forteresse s'il osait lui désobéir. On sort moins facilement de la forteresse qu'on ne revient de l'armée ; il partit.

Le lendemain même on annonça publiquement son mariage. La princesse Amélie l'apprit en arrivant chez le roi et se trouva mal. La reine, qui entrait en même temps, l'emmena chez elle, et la cour en fut toute déconcertée. En revenant à elle, elle se leva sur-le-champ, se rajusta et, sans écouter les observations de la reine, elle retourna immédiatement chez le roi, qui la reçut dans son cabinet, seule, aussitôt qu'il sut qu'elle le demandait.

— Sire, lui dit-elle, Votre Majesté connaît mes sentiments, il ne lui en a point été fait mystère ; ceux du prince, son frère, lui ont aussi été déclarés. Le refus qu'elle fait de consentir à notre union, et l'obstination qu'elle met au contraire à en former une autre, me dictent mon devoir. Je viens donc demander mon congé et la permission de rejoindre ma mère, à laquelle je rendrai compte de ma conduite.

— Cela ne se peut pas, dit le roi ; c'est impossible, madame, vous ne songez pas à nous quitter.

— Je le dois, sire, ma place n'est plus ici ; vous me refusez l'honneur de votre alliance ; vous ne me voulez point dans votre famille.

— Je vous veux plus que dans ma famille. Je vous donne à mon ami, à l'homme qui m'est le plus cher, au plus brave, au meilleur, au plus généreux de tous les êtres.

— Sire, Votre Majesté n'a pas réfléchi sans doute que la maison de Hesse et la maison de la Trémouille ne se peuvent unir au fils d'un marchand de vins.

— Vous êtes fière, madame, vous êtes plus fière que moi : je l'avais fiancé à la fille du duc de Holstein, qui ne l'avait point refusé, lui ! Un héros peut prétendre à toutes les récompenses.

— De votre part, sire, peut-être ; mais moi je ne lui dois rien, que la persécution que j'endure, et je ne puis que le haïr. Laissez-moi donc partir.

Le roi n'y consentit point, et quand la reine sut cette disposition, elle jeta les hauts cris, assurant qu'elle ne pourrait vivre sans sa chère cousine. Griffenfeld (1) n'osa se présenter devant elle, mais il l'accabla de tous les soins dont sa puissance lui laissait la liberté. Des courriers envoyés dans toutes les directions lui apportaient les fleurs les plus magnifiques, les fruits les plus succulents. Il arrivait des ajustements magnifiques de chez les meilleurs faiseurs de Paris. Avant qu'un désir fût formé par elle, il était satisfait ; c'était une splendeur digne des contes de fées. L'ingrate ne se laissait pas toucher, non que le comte fût vieux ou désagréable, il avait, au contraire, la jeunesse, la beauté et tous les agréments possibles ; mais il n'était point gentilhomme, et cette pensée seule la faisait évanouir.

Le moment vint où la guerre appela le roi et ses seigneurs contre les Suédois ; le comte partit plein d'ardeur ; décidé à remporter tant de gloire qu'elle pût toucher son insensible.

— Madame, lui dit-il en partant, je vois de quelle manière vous me traitez, mais je veux vous forcer à m'accorder votre estime.

Elle ne lui répondit que par des larmes, dont le soir même elle fut dédommagée par l'entrevue qu'elle eut avec Christian chez la reine. Il arrivait déguisé pour s'assurer de sa constance, pour lui jurer que rien ne

(1) C'est ce même Griffenfeld dont Victor Hugo a fait un des héros de son roman d'*Han d'Islande*.

saurait le séparer d'elle, et que les volontés de son frère seraient impuissantes à lier son sort.

La reine, qui les aimait, les garda presque toute la nuit dans son appartement sans que personne en fût informé, hors une fille de service très-affidée. Le lendemain il partit. Lui et Griffenfeld faisaient à l'envi des prodiges de valeur afin qu'elle en fût instruite; la renommée lui apportait leurs noms tous les jours. Le comte fit mieux encore; les courriers, par une erreur calculée, lui apportaient les paquets de la princesse; il les lui renvoyait avec une suite d'excuses, pour avoir seulement l'occasion de lui écrire et de tracer le dessus, qui était son nom.

La reine rejoignit le roi au siége de Weimar; la princesse suivit sa cousine, et là les exploits redoublèrent. On ne vit jamais une lutte plus noble et plus glorieuse; rien n'y faisait, elle voulait toujours partir, ou épouser Christian, et ne regardait point l'infortuné comte.

Il s'en lassa. Il la voulait à tout prix; il commença par calomnier le prince auprès de son frère, et par lui attribuer des vues coupables, que certainement celui-ci n'avait pas; mais, avant de venir là et d'aller plus loin encore, il voulut prévenir la princesse de ces résolutions. C'est encore une manière d'honneur. Comme elle le fuyait sans cesse, il se masqua à un bal de la cour et la vint trouver pendant qu'elle rêvait seule derrière une courtine.

— Madame, lui dit-il, vos rigueurs me poussent à bout, j'ai résolu de vous obtenir, ou d'y perdre la vie. Je vais donc risquer ma tête pour votre service, et je vous déclare d'abord que, moi vivant, jamais vous n'épouserez le prince. Je sacrifierai plus que ma vie encore, j'y vais perdre l'honneur, j'y vais perdre la gloire et la renommée que j'ai acquises; peu m'importe! si, après tous ces sacrifices, je parviens à en être récompensé par un de vos sourires.

— Vous avez tort, monsieur, lui répondit-elle froidement, ce n'est pas le moyen de réussir ; car, lorsque vous aurez perdu votre gloire et votre renommée, je ne sais trop ce qui vous restera.

Et elle lui tourna le dos, tout en fureur, en lui défendant de lui adresser jamais la parole. Outré de colère, il alla droit au roi et lui dénonça le prince Christian comme ayant ourdi une trame abominable pour s'emparer de la couronne, afin d'épouser la princesse. Il aposta des témoins, fit écrire de fausses lettres, enfin il obtint la disgrâce complète du prince, son exil et sa séparation d'avec la princesse.

— Vous l'avez voulu, madame, lui dit-il lorsqu'il la vit tout en larmes, ne vous en prenez qu'à vous.

— La reine et moi nous préviendrons le roi de votre félonie, monsieur; nous ne souffrirons pas le malheur d'un innocent.

— Hélas! madame, j'ai fait bien plus encore ! je ne crains personne à présent. Le gant est jeté.

Il était jeté, en effet, et loin encore !

XXXI

Ce Griffenfeld était un homme dans le genre de Biaritz, à passions vives et profondes, un homme à bouleverser le monde pour l'objet aimé. Le roi, notre roi à nous, est l'arbitre de l'Europe, il imagina d'obtenir son appui ; pour ce faire il lui écrivit en secret, et lui proposa l'abandon de certaines prétentions tout à l'avantage de son maître, enfin il lui vendit le Danemark, à la condition qu'il lui donnerait la main de mademoiselle de la Trémouille.

Le roi accepta sans se faire prier. Tout marchait à

merveille, déjà il avait prié Madame de s'intéresser à cette affaire, déjà il avait écrit de sa propre main à la princesse de Tarente qu'il verrait cette union avec plaisir, lorsque la catastrophe arriva. Un agent infidèle le trahit pour une récompense, apporta au roi la preuve de sa perfidie, et força la reconnaissance de ce monarque, son affection à se taire. Griffenfeld fut arrêté. Lorsqu'on l'eut mis en prison, il avoua tout sur-le-champ, et conserva une grande noblesse dans sa perfidie. Il écrivit au roi une lettre, que je regarde comme un modèle de franchise et de bon esprit :

« SIRE.

« J'ai trahi Votre Majesté, je mérite la mort, je ne viens demander ni pitié ni merci, je suis coupable, châtiez-moi. J'ai calomnié le prince, votre frère, j'ai fait tout cela, sire, et j'aurais fait plus encore, si j'avais cru pouvoir obtenir le prix que j'en attendais. Je n'aurai pas recours à de lâches détours pour m'excuser; ce que j'ai fait, je l'ai fait de mon plein gré, emporté par un sentiment auquel j'aurais sacrifié plus encore, si j'avais eu quelque chose de plus sacré que l'honneur et la confiance de Votre Majesté. J'accepte et je demande la punition qui m'est due ; mais je vous conjure de ne me point haïr, de ne me point mépriser, car mon respect et mon dévouement pour Votre Majesté sont indépendants de mes perfidies. Je vais mourir et j'en suis heureux; ma vie déshonorée ne peut plus être offerte à personne ; si j'avais réussi, j'aurais été un héros, j'ai échoué, je suis un misérable; le succès est tout. »

Le roi, ou plutôt le conseil suprême, le condamna à perdre ses biens, ses emplois, ses titres, et à avoir la tête tranchée; la princesse s'était sauvée de ces abomi-

nations. Il lui écrivit une lettre qu'elle refusa de lire, bien que ce fût le dernier adieu d'un mourant; elle le haïssait en perfection.

Tout le Danemark fut en deuil; on l'aimait. Bien des villes envoyèrent solliciter sa grâce près du roi, qui ne demandait pas mieux. Il reçut les députations avec beaucoup de bienveillance, mais il répondit toujours :

— J'en suis plus fâché que vous, il faut que justice soit faite.

Le jour fixé pour l'exécution, il fit venir un de ses anciens amis, et lui dicta ses dernières volontés.

— Vous verrez la princesse et vous lui direz que je meurs pour elle; vous lui direz que j'ai tenu ma promesse et que j'ai tout perdu, tout sacrifié pour l'obtenir; j'ai perdu la partie, j'ai tort. Vous lui direz encore que l'on ne m'a rien laissé; mais voici un bijou inestimable, la seule chose qui m'appartienne, je la prie de le conserver en souvenir de l'homme que sa haine a fait mourir et qui n'en est pas moins son plus passionné, son plus dévoué serviteur. Je m'en vais sans remords et sans craintes. J'ai commis un crime, mais la cause en est si belle que je ne le regrette point. J'ai tout connu, tout possédé sur la terre, excepté le bien pour lequel j'ai donné tous les autres, je n'ai plus rien à faire ici-bas. Adieu, je ne vous ferai point honte au dernier moment, et le pauvre Schumacker mourra la tête aussi haute que le noble comte de Griffenfeld, lorsqu'il entrait dans la cour précédé de ses massiers.

On le conduisit au supplice, au milieu d'une foule désolée, qu'il harangua avant de monter sur l'échafaud. Il était plus beau que jamais; la sérénité de son visage, ses traits calmes, son sourire bienveillant, tiraient les larmes de tous les yeux.

— Ne pleurez pas, disait-il, le roi est juste, j'ai mérité mon sort.

Lorsqu'il fut préparé et qu'il livra au bourreau sa tête, une voix s'éleva tout à coup au milieu du silence, au moment même où le glaive se balançait menaçant.

—Grâce ! de la part de Sa Majesté, pour Schumacker !

Un immense cri retentit dans toute la place; ce fut une bénédiction universelle au roi pour sa clémence. Quant au patient, lorsqu'on lui remit l'arrêt changeant sa peine en une prison perpétuelle, il dit froidement :

—Cette grâce est plus douloureuse que la mort même; je croyais tous mes maux finis, et ils recommencent.

Il redescendit lentement les marches de l'échafaud, en retournant ses regards vers la place où la mort lui serait venue.

Reconduit dans sa prison, il fit demander au roi de le servir comme soldat, afin d'expier sa faute en se faisant tuer pour lui. Cette grâce lui fut refusée.

— Tout est donc fini ! dit-il alors, je ne puis ni vivre ni mourir.

Il resta à Copenhague dans une étroite prison où il est encore, où nul ne le voit, où nul ne sait ce qu'il sent ni ce qu'il pense ; pour moi, je le crois très-malheureux.

Le beau de l'histoire, c'est que la princesse et le prince Christian ne se sont point mariés, bien que le pauvre Griffenfeld ne se mêle plus de leurs affaires et que personne ne s'y oppose. Christian revint près de son frère bien justifié ; mais le cœur humain est fait d'étrange sorte ! Dès qu'il fut libre d'adresser ses vœux à mademoiselle de la Trémouille, il ne s'en soucia plus. Soit qu'il lui en voulût de ce qu'il avait souffert, soit qu'il eût changé par un effet d'inconstance naturelle, il fut le premier à demander au roi de reprendre les négociations pour son mariage avec la princesse de je ne sais où. Ces noms allemands écorchent ma plume.

La reine, toute surprise, lui dit qu'il pouvait maintenant songer à sa cousine.

— Je sais que je le puis, madame, mais je me reconnais indigne d'elle, et je n'y songe plus.

Mademoiselle de la Trémouille avait le cœur trop bien placé pour ne pas lui rendre la pareille; elle eut même la force de n'en montrer ni chagrin ni tristesse. Elle revint en Danemark et le revit *comme un autre*, en apparence du moins; peut-être qu'au fond...

On assure cependant qu'elle accueille à merveille un certain comte d'Oldenbourg-Altembourg, qui soupire pour ses beaux yeux. Toute l'Allemagne en crie; ce comte n'est pas un prince, et cela ferait une mésalliance à son noble sang. Madame en parle toute la journée; elles s'écrivent avec madame de Tarente des lettres de quarante pages en allemand là-dessus.

La princesse persistera-t-elle? Oubliera-t-elle celui-là comme elle a oublié l'autre? Je ne sais. Ce qu'il y a, c'est que le pauvre Schumacker est dans sa prison. Le curieux, et cela est possible, le curieux serait qu'elle le regrettât et que lui l'eût prise en haine. Dieu seul saura ces choses et ne vous les apprendra point (1).

Je viens d'avoir tout à l'heure la visite d'un joli médecin que j'ai connu fort misérable et que voilà devenu tout-puissant; j'interromps mon récit pour dire cela. C'est encore une de ces révolutions qu'on ne comprend point et que la Providence se plaît à faire.

Il s'appelle Amonio et est Italien. Il vint en France étudier. Il était fort pauvre, mais fort beau, et par je ne sais quelle circonstance, il fit connaissance avec madame de Chelles. Celle-ci n'imagina rien de mieux que de l'établir à l'abbaye en qualité de médecin. Il n'eut garde de refuser. Le voilà dans le troupeau de nonnes, qui, toutes, se mettent à en raffoler; il y avait bien de quoi! Chelles semblait avoir la peste. Les religieuses

(1) La princesse de la Trémouille épousa le comte d'Oldenbourg-Altembourg. (*Note de l'éditeur.*)

tombaient malades à la douzaine, il ne savait auxquelles entendre. Cela alla passablement pendant quelques mois; mais la jalousie s'en mêla. Pour les vieilles, il fut uniformément respectueux et plein d'égards ; pour les jeunes, il fut uniformément autre chose, allant de l'une à l'autre, suivant sa fantaisie, en tout bien tout honneur certainement, mais suivant ces privautés de couvent dont ces bonnes sœurs sont très-friandes, à défaut de mieux. Un jour elles découvrirent mutuellement les préférences qu'il partageait. Lorsqu'une eut parlé, les autres, outrées de colère, parlèrent aussi.

— Et moi !

— Et moi !

On n'entendait que cela, le scélérat avait fait ses affaires.

—Il partira ! Il faut qu'il parte !

On demanda donc son renvoi à madame l'abbesse, trop coiffée de lui pour y consentir, d'autant plus qu'on se garda d'en dire la raison. Il fallut le voir malgré soi; la réflexion les avait calmées, elles se seraient apaisées certainement; mais il vint un supérieur provincial en tournée que le visage du médecin offusqua fort. Il fit toutes les remontrances à madame de Chelles, qui soutint Amonio, dit que c'était un ange et qu'il n'avait pas même une pensée de Satan.

Le provincial fouilla la question et découvrit l'aventure, qu'il se hâta de crier sur les toits, sur ceux de l'abbaye d'abord et partout ensuite ; il en écrivit aux supérieurs, tant et si bien que le pauvre Amonio fut honteusement chassé, que les dévots l'entreprirent et le mirent sur le pavé où il faillit mourir de faim.

Le hasard lui fit rencontrer mon frère, qui me l'amena, qui le présenta à tous ses amis et qui lui refit une sorte de bien-être. Et puis, tout à coup, il se trouve que le pape meurt, que le nouveau est un cardinal chez

lequel son oncle était camérier secret, et l'oncle appelait son neveu auprès de lui pour être médecin de Sa Sainteté, c'est-à-dire aider à gouverner la chrétienté tout entière. Il n'a pas oublié ses amis en partant, et il vient de m'assurer qu'il m'enverrait les indulgences *in articulo mortis*.

— Mais aussi, madame, madame de Chelles et ses nonnes auront de mes nouvelles,. je vous en réponds. Je les fais remettre à la règle la plus sévère, je réforme jusqu'au confesseur.

Je suis sûre qu'il tiendra parole.

Amonio me conduisit tout naturellement à un souvenir que j'ai effleuré tout à l'heure et qui n'en est pas moins resté un des plus parfumés de ma vie, au duc de Montmouth. Ce fut ce même Amonio qui nous servit de confident en cette circonstance trop singulière pour que je ne la rappelle point. Amonio fut placé par mon frère dans une petite maison de la rue de Vaugirard, où il allait quelquefois, non point faire la débauche, mais passer deux ou trois jours tranquille, pour se remettre de ses fatigues avant de recommencer.

Cette maison était fort jolie, solitaire, entourée de jardins ; en été, on y eût passé sa vie, et nous y allions souvent.

Je vis M. de Montmouth pour la première fois à cette chasse de M. le duc, dont je vous parlais ; je fus, comme tout le monde, frappée de sa beauté. C'était un de ces visages pâles, allongés, aux yeux de feu, dont le front semble porter une marque de malheur. Ils sont généralement tristes, d'une tristesse douce qui se communique, et qui n'est point désagréable. M. de Montmouth, ce soir-là, ne me quitta guère, et cela devait être, n'était-il pas bâtard de Charles II et en ai-je jamais manqué un seul ?

Je le rencontrai de nouveau à la cour et à la ville,

peu au Palais-Royal, où il ne venait presque jamais. La mort de sa tante l'avait fort affecté, il la croyait morte empoisonnée, et ne voulait point, disait-il, revoir ses bourreaux. On l'a accusé d'une intrigue avec elle pendant mon premier séjour à Monaco, mais je suis certaine que cela n'est point vrai, je ne le connaissais que par ouï-dire, mais lui savait que j'étais l'amie de sa tante, et ce fut la première chose qui l'attira.

Cependant il ne me parlait que pour marquer la position, moi, j'y songeais tout au plus ; nous restions donc indifférents l'un pour l'autre, en apparence, du moins. Un matin j'allai chez Amonio, il faisait un si beau temps, que l'idée de son petit jardin me trottait par la tête. Je voulais alors cueillir un bouquet de roses, il en avait de si parfumées !

Je partis seule avec Blondeau et un laquais dans un carrosse gris, très-simplement vêtue, enveloppée d'une cape, et je me réjouissais de cette petite matinée champêtre. En entrant chez le médecin, j'entendis une voix qui était étrangère, et l'accent du duc de Montmouth me le fit reconnaître sur-le-champ et ne me fit point fuir. Quelques mots lui expliquèrent ma présence ; quant à lui, il avait consulté Amonio pour des palpitations de cœur auxquelles il était sujet ; celui-ci avait parlé de sa retraite, il eut envie de la connaître, et il y vint, en l'absence de mon frère surtout, qu'il ne voyait guère de sang-froid.

Amonio nous fit servir une collation fort propre, et puis nous laissa seuls, il était fort discret.

M. de Montmouth me parla sur-le-champ de Madame, qu'il avait aimée à l'adoration, bien qu'elle ne l'écoutât point. Il voulut mille détails que seule je lui pouvais donner, et nous restâmes des heures infinies à causer d'elle. Peut-être à la fin étions-nous tentés de causer un peu de nous.

XXXII

Quelques jours après, nous nous retrouvâmes chez Amonio, où nous allions certainement avec un désir secret de nous rencontrer encore. Je ne sais pourquoi nous n'en parlâmes point, ce qui donna à ces hasards un air de rendez-vous à s'y méprendre. M. de Montmouth était d'une mélancolie plus grande qu'à l'ordinaire, il répondait simplement à ce que je lui disais, et ne m'interrogeait pas. Il se levait souvent, il me regardait, se rasseyait ensuite ; enfin, il me dit :

— Madame, croyez-vous aux fantômes ?

Cette question me rappela la chambre du tableau et les apparitions que j'avais eues ; je frissonnai presque en lui répondant :

— Certainement, j'y crois.

— Avez-vous entendu dire que l'esprit de madame Henriette revint près d'une fontaine à Saint-Cloud ?

— Je l'ai souvent entendu dire, j'ai même vu des personnes qui prétendaient l'avoir parfaitement reconnue.

— Et vous n'avez jamais eu la curiosité d'y aller ?

— Non, je l'avoue.

— Eh bien, je veux y aller, moi. Si je pouvais lui parler une fois encore, ma chère tante ! Quelle serait ma joie ! En auriez-vous donc peur ?

— Je ne sais... Je crois que oui.

— Pourtant elle ne vous ferait point de mal, elle vous aimait beaucoup et vous l'aimiez aussi, ce devrait être pour vous une douceur.

— Il me semble que les gens de l'autre monde ne reviennent en celui-ci que pour faire du mal.

— Elle était si bonne ! Quant à moi, j'irai ; n'y voulez-vous point venir avec moi ?

— Avec vous, monsieur, peut-être...

— Que pourriez-vous craindre ? Venez, elle sera heureuse de nous voir réunis, et nous aurons aussi bien du bonheur à la retrouver ensemble. Il se peut aussi que cela ne soit rien ; nous verrons.

Il me tourmenta tant, que je finis par le lui promettre et que nous prîmes jour pour cette escapade. Il fut convenu que nous irions chacun de notre côté, comme à une promenade, que nous nous rencontrerions près de la fontaine, que je connaissais bien ; Madame y allait presque tous les soirs en été, c'était l'endroit le plus frais du parc, et encore, la veille de sa mort, madame de la Fayette y fut avec elle. Le fantôme ne paraissait pas avant minuit, et, nous y trouvant avant sept heures, nous le devancerions.

M. de Montmouth me remercia beaucoup de ce qu'il appelait ma complaisance, il fut galant, empressé, il fut presque gai et passablement tendre, il ne tint qu'à moi qu'il le fût davantage. Je le quittai fort contente de ses façons, et n'ayant pas grand'peur d'un spectre que je devais aller saluer avec lui.

Le jour dit, je pris mon carrosse gris et mes grisons, j'allai à Saint-Cloud en cachette, Madame n'y était point, et je me promenai seule dans le parc, jusqu'à l'heure convenue. Mais il ne me fit point attendre ; je le rencontrai nez à nez au tournant d'un quinconce, il me cherchait. Blondeau et mon laquais restèrent à quelque distance, et nous nous acheminâmes lentement vers la fontaine. C'était une de ces belles nuits de juillet, par lesquelles il fait si bon vivre. La senteur pénétrante des arbres me montait au cerveau et me rendait très-disposée à ce que nous allions voir, ou du moins à ce que nous allions chercher.

La conversation s'en ressentit. Elle prit un tour plein de rêves et de chimères; nous pensions tout haut, et nos pensées n'étaient point de ce monde.

—Madame, me disait-il, ne trouvez-vous point que ces beaux arbres, cette belle lune, ces bruits lointains de la rivière et des cascades font penser à des choses inconnues?

—Je le trouve ce soir, je ne sais pourquoi, monsieur.

— Oh! je le sais bien, moi; c'est mon influence. Il m'est toujours arrivé de communiquer mes pensées tristes aux autres. Je suis prédestiné à des malheurs, je le sais; je ressemble à mon grand-père et je mourrai comme lui, jeune, et de mort violente; il y a longtemps qu'on l'a prédit à ma mère.

— Pourquoi me parler de cela, monsieur? Pourquoi vous nourrir de ces idées? Elles ne sont point de votre âge ni de votre condition; pensez plutôt à votre jeunesse, aux plaisirs qu'elle vous offre, et laissez venir le temps avec ce qu'il apportera. Ne sera-t-il pas temps de s'en occuper alors?

— Ne croyez pas que cela soit pénible; ne le croyez pas, au moins, j'y suis accoutumé, et ces idées sont mes compagnes ordinaires. Ma tante les avait aussi quelquefois, vous voyez qu'elles se sont réalisées; il en sera de même pour moi.

Minuit sonna à l'horloge du château, dont nous étions peu éloignés. Nous tressaillîmes tous les deux.

— Ah! dit-il, voici l'heure. Allons! elle nous attend peut-être.

Nous nous dirigeâmes vers cette fontaine, où tant de fois j'avais été à pareille heure avec celle qui n'était plus. Quel changement! que de fantômes apparaissaient à mon cœur, qui ne devait plus les revoir! Lauzun d'abord, qui ne m'aimait plus; Madame, deux ou trois autres femmes jeunes comme elle, disparues comme

elle ; je me sentis pénétrer d'un frisson mortel, et j'eus à peine la force d'avancer.

— Ah ! dis-je en moi-même, quelle différence !

Tout se taisait autour de nous, excepté ces mille bruits de la nuit, qu'on entend sans les définir, et qui cessent si on les écoute. J'ai toujours cru que la nature travaille sous les yeux du Créateur, et que ces mystères nous sont interdits. Nous approchions lentement ; la lune éclairait tout l'espace vide entre les arbres, autour de la fontaine, dont l'eau étincelait comme des paillettes.

Feu Madame avait fait placer des pierres couvertes de mousse autour du bassin pour qu'on pût s'y asseoir ; sur une d'elles elle se plaçait toujours ; mon sang se figea quand j'aperçus, sur cette même pierre, à la même place, une forme blanche à travers les feuilles. Je m'appuyai involontairement sur M. de Montmouth, j'allais tomber.

— Ah ! mon Dieu ! c'est elle, la voilà !

— Oui, oui, c'est elle ! Venez.

Il m'entraîna plus morte que vive, vers cette apparition ; quand nous fûmes assez près, elle se leva à une taille démesurément grande et marcha vers le bois en nous faisant un signe bienveillant de la main droite, ce qui a toujours été regardé comme d'un favorable augure. Je restai clouée à ma place, mais M. de Montmouth s'élança à sa poursuite en criant :

— Madame ! ma chère tante ! Henriette !

Il fut obligé de faire un détour à cause de la fontaine, qui les séparait ; je le vis s'enfoncer sous les arbres, criant toujours. Il revint très-peu après, me disant :

— Elle est disparue. Nous ne la reverrons point.

Je l'espérais bien, car je ne suis point brave avec les gens de l'autre monde. Il se rapprocha et me présenta la main pour sortir de cette broussaille.

— Je n'en puis plus, lui dis-je.

— Ah ! vous ne l'aimiez pas comme moi, alors, car vous eussiez été bien heureuse de cette apparition. Pauvre tante ! Elle revient donc ! c'est vrai !

Nous nous acheminâmes, lui ému, touché, presque joyeux, moi très-effrayée. Au moindre bruit, je tressaillais et je me pressais contre lui, bien involontairement, comme si c'eût été un autre. Insensiblement il me parla moins de Madame et plus de moi ; je ne lui répondais guère, mais il devint plus pressant, plus tendre ; il était bien beau, bien spirituel et bien passionné le duc de Montmouth, en ce temps-là !

Les ombrages de ce parc sont magnifiques, et le souvenir m'en plaît encore, à cette heure que je ne le verrai plus. Cette lune éclairait les grandes clairières ; les fleurs avaient, me semblait-il, une senteur plus douce, et les eaux un bruit plus harmonieux, des paillettes plus vives et plus brillantes ; des gazons parsemés de mousse et de violettes invitaient à s'y reposer, et les souvenirs de sa première jeunesse sont souvent dangereux.

Le lendemain, je retournai seule à Paris. M. de Montmouth y passa trois mois seulement ; il n'y était que d'aventure, et on le rappelait en Angleterre ; le roi de ce pays n'aimait pas à le savoir loin, il craignait son esprit inquiet, son ambition sans cesse éveillée, et je crois qu'il n'avait pas tort.

Quant au spectre de Madame, je ne sais qu'en penser. Voici ce qui arriva peu après et me fait quelquefois rougir de ma poltronnerie ; il est encore possible que ce jour-là, cependant, ce fût un vrai fantôme.

Un soir, un laquais du maréchal de Clérambault alla puiser de l'eau à la fontaine ; il vit une grande femme blanche, sans visage, qui disparut comme j'ai dit. Le pauvre homme revint en criant qu'il avait vu Madame ; il en eut une telle peur, qu'il tomba malade et mourut.

M. de Lastera, capitaine du château, ne fut pas si crédule que moi et les autres, il se rendit à la fontaine bien accompagné, en ayant soin de cacher son escorte, et quand il vit le revenant, il le menaça de cent coups de bâton s'il n'avouait ce qu'il était. Le spectre dit :

— Ah ! monsieur de Lastera, ne me faites point de mal, je suis la pauvre Philipinette.

C'était une vieille de village, abominable, sans dents, les yeux rouges, le nez enflé, la bouche jusqu'aux oreilles, soixante-dix-sept ans, enfin, un vrai monstre. On voulait la faire enfermer, Madame s'y opposa. J'étais présente lorsqu'elle la vint remercier.

— Mais, lui dit la princesse, quelle rage vous tient de faire l'esprit, au lieu de vous aller coucher ?

— Ah ! Madame, répondit-elle en riant, je ne puis avoir regret à ce que j'ai fait ; à mon âge, on dort peu, il faut bien quelque petite chose pour réveiller. Tout ce que j'ai fait dans ma jeunesse ne m'a pas tant réjoui que de faire l'esprit. J'étais bien sûre que tous ceux qui n'auraient pas peur de mon drap blanc auraient peur de mon visage. Les poltrons faisaient tant de grimaces que j'en mourais de rire. Ce plaisir me payait d'avoir porté la hotte toute la journée.

Je me sentis rougir ; l'idée que j'avais été du nombre de ces poltrons, que je n'y étais pas seule, et qu'elle pouvait le raconter, ne m'arrangeait guère. J'osai savoir à quoi m'en tenir.

— Et reconnaissiez-vous les gens qui allaient à cette fontaine ? demandai-je.

— Oh ! que oui, madame, je les reconnaissais bien tous.

— M'y avez-vous vue, par hasard ?

— Jamais, au grand jamais, madame ; mais je crois bien y avoir aperçu une fois le neveu de feu Madame, ce beau seigneur anglais qui a des habits d'or, et qu'on dit qui est le fils d'un roi.

Je me le tins pour dit. La diablesse de vieille savait tout. Je lui fis un joli présent, et j'écrivis à M. de Montmouth:

« Notre spectre n'était autre qu'une vieille abominable, nommée Philipinette, à qui feu Madame faisait des charités et qui la singe après sa mort. Si elle savait qui nous avons pu prendre pour elle, elle ne nous le pardonnerait jamais. Il me semble que nous nous sommes bien trompés cette nuit-là. »

Le comte de Charny, que Mademoiselle avait appelé au Luxembourg, fut ravi du départ de Montmouth, car il voulait fort renouer l'ancienne connaissance de nos premières années. Il était donc fort bon cavalier, très-brave et très-agréable de propos, tout fils de Louison qu'il était. Monsieur et Madame l'accueillirent au mieux, il passa plus de la moitié de sa vie à Saint-Cloud et avec eux à Paris, à l'hôtel de Gramont, où mon père et une autre personne aussi le recevaient avec plaisir. Mademoiselle le voulait marier avec une parente de Particelle, qui avait tant volé, et qui la dotait; il refusa net; j'ai rarement vu un homme si amoureux.

Mon frère en même temps était en commerce avec la duchesse de Brissac, et je vous assure que rien ne m'amusait davantage. Elle était le suprême en coquetterie, comme lui le suprême des avantageux. Ils se faisaient flamber mutuellement et ne brûlaient guère au fond, car ils étaient trop préoccupés de leurs personnes pour bien songer à autre chose. Ils passaient des heures entières à sophistiquer, ils montaient à cheval sur les nuages et s'en allaient à perte de vue. Et leurs lettres! Ah! quelles lettres! j'en avais conservé, je ne les retrouve plus, j'en suis fâchée. C'est du sentiment distillé, c'est un alambic perpétuel, ils ne disent rien comme les autres, et jusque dans les Mémoires, où d'ordinaire on ne cherche pas ses phrases, ils en faisaient des plus étranges. Cependant

madame de Brissac avait pris en outre comme provision d'hiver M. de Longueville, que bien d'autres lui disputaient, sans compter celles qui l'enviaient tout bas. La maréchale de la Ferté en avait un enfant qui servait de pont à la légitimation de ceux de madame de Montespan, sans nommer la mère. Le maréchal, jaloux à tuer, n'en présenta pas moins à sa femme M. de Longueville et le petit Bon (le comte de Fiesque), comme deux jeunes gens à montrer aux dames. Il fit ensuite des reproches à M. de Longueville, alors comte de Saint-Paul, de ce qu'il ne le venait pas voir, c'était peu de temps après la naissance de cet enfant de l'amour. M. de Longueville lui répondit d'un très-grand sang-froid :

— Monsieur, j'y ai été bien des fois cependant, il faut donc qu'on ne vous l'ait pas dit.

XXXIII

Ce fut à sa mort un déluge de larmes de toutes ces femmes. C'étaient mesdemoiselles de Dampierre et de Théobon, fille de la reine, qui s'enferma au couvent sous prétexte de pleurer son frère ; madame de Nogent, sœur de Lauzun, prit aussi le prétexte de pleurer son mari; la marquise de Castelnau, qui se consola sous prétexte qu'il ne l'aimait point et qu'il avait dit à Ninon :

— Mademoiselle, délivrez-moi de cette grosse marquise de Castelnau.

Ensuite madame de Marsan, dont chacun se moquait. Enfin, cette mort mit toutes les belles en deuil. Mon frère en fut cause première, et M. de Longueville aussi. Guiche vint dire que la rivière était guéable et elle ne l'était pas, et M. de Longueville refusa quartier à des

gens qui se rendaient et qui pour lors le tuèrent. Mon frère se couvrit de gloire, mais fit crier tout le monde après lui, à commencer par le roi. Mon père ne s'en exécuta point et cria partout que c'était un héros. Il avait raison.

M. de Monaco revint de courir sa belle, et, comme il était de fort mauvaise humeur, il n'entendit aucune raison et me voulut conduire à Monaco. Je me débattis de toutes mes forces, il y fallut céder; comme la première fois, mon père me déclara qu'il n'y pouvait rien. Ces deux folles de Mancini occupaient tout l'univers, on les arrêta à Aix, déguisées en homme, l'une venait chercher le chevalier de Lorraine et l'autre le comte de Marsan; je vous demande la figure que faisait là mon mari ! Ni l'un ni l'autre de ces princes de Lorraine ne songeaient à elle; l'un était en train de s'occuper de mille femmes, et l'autre d'épouser la vieille duchesse d'Aumont et ses trésors, ce dont il ne put venir à bout, grâce à Louvois, qui lui en voulait.

Je ne sais si vous comprenez bien que je ne suis pas les dates, et que je raconte comme cela vient à mon souvenir. Je ne pourrais débrouiller assez vite, s'il me fallait fixer les époques, et le temps me presse. Mon voyage de Monaco m'occupa fort au moment où je pense à présent; nous en étions tout à fait désolés, moi et mes amis. Cependant, je le répète, il fallut s'en aller. Tout ce que je pus obtenir, ce fut de voyager seule avec mes gens et mon nain, et d'être délivrée de cette vision cornue de mon mari dans cette calèche où je m'ennuyais tant.

Comme nous passions à Lyon, ou plutôt à Vienne, nous descendions le Rhône, j'allongeais le chemin de mon mieux, j'entendis dire que le marquis de Vardes y était de passage. Je ne revendiquai point l'honneur de sa connaissance. Il était exilé d'ordinaire en Languedoc,

mais il obtenait parfois la permission d'un voyage ailleurs, soit pour ses amours, soit pour ses affaires. Alors, et depuis longtemps déjà, il était fort épris de mademoiselle de Toiras, fille de qualité de Languedoc, avec laquelle il eut toutes sortes de tragédies ; je ne sais où ils en sont maintenant. Ce jour-là donc, à Vienne, j'étais dans une petite hôtellerie, fort borgne, et je ne comptais guère sur une visite. Lasky m'avait fait cent contes pour m'amuser, Blondeau arrangeait des hardes dans la chambre voisine ; le nain, me voyant toujours sérieuse, alla la rejoindre et finit par s'endormir, ainsi qu'il en avait l'habitude le soir.

Je regardais couler le Rhône de ma fenêtre, maudissant le caprice de mon mari et maugréant en moi-même, lorsque la porte s'ouvrit, et je vis entrer l'homme du monde que j'attendais le moins, cet audacieux marquis de Vardes.

— C'est moi, princesse, dit-il, et vous n'y comptiez guère.

— J'y comptais si peu, que je vous prie de sortir à l'instant, ou j'appelle mes gens pour vous mettre hors.

— Bah ! bah ! ce grand courroux se calmera tout à l'heure, quand vous saurez que vos gens sont hors d'ici, que cette auberge m'appartient, que Blondeau et le nain sont enfermés à triple tour dans leur officine, enfin, que j'ai résolu de passer quelques heures à causer avec vous sans être dérangé, pour mettre nos comptes en règle.

— Comment, lui dis-je, vous avez osé ?...

— Qu'est-ce que je n'ose pas, moi ! Je n'ai qu'un mot à dire pour vous faire comprendre mon pouvoir et mes raisons. Je suis avec un de vos amis, M. Biaritz.

Je fis un saut de peur.

— Rassurez-vous, il n'est point ici. J'ai trouvé, grâce à lui, d'excellents bohèmes qui vous adorent, qui me

croient votre serviteur passionné, et qui m'obéissent sans répliquer, quand je leur commande de marcher n'importe où, pour votre service.

— Quoi ! la reine s'est laissée tromper par vous? elle si adroite et si fine !

— La reine est morte, mais je l'aurais bien trompée tout de même; ce sont ses enfants qui vous soignent, pour accomplir ses dernières volontés : Biaritz vous adore et vous hait, et moi je suis à moitié de son avis. Vous me plaisez et je vous déteste. C'est vous qui avez éclairé Madame, c'est vous qui m'avez perdu, et cependant je trouve en vous des attraits qui me séduisent. Je me promis de me venger, en me satisfaisant.

Je commençais à me remettre, et je n'ai jamais été facile à intimider, si ce n'est par les spectres.

— Je ne vous crois point, répliquai-je en levant les épaules, je ne suis point, en votre pouvoir, mes gens sont là, et ils vont revenir ; vous n'auriez point osé risquer un guet-apens à une femme de ma qualité et de mon caractère.

— Vous le voyez, votre bateau, votre carrosse et vos gens ne sont plus là, la maison est remplie de mes bohèmes, qui n'étaient point là en ce dessein, je l'avoue; nous sommes seuls et personne ne vous enlèvera à mes désirs.

— J'ai bien assez de moi pour me défendre.

— Je compte sur vous, au contraire, pour m'aider à triompher.

— Insolent.

— J'ai vu Biaritz, madame.

Je commençais à étouffer de colère, je me contins pourtant.

— Ainsi, madame, d'ici à demain nous avons le temps de nous rappeler le passé et de nous préparer des souvenirs. Ils seront doux, ou cruels, selon qu'il vous plaira.

— Vraiment !

— Écoutez-moi d'abord.

Il me raconta toutes les intrigues que je vous ai dites, il me raconta toutes ses aventures avec Madame, il me raconta ses amours avec tout le monde, et au beau milieu je l'interrompis.

— Vous oubliez cette malheureuse duchesse de Roquelaure, que vous avez tuée à vingt-quatre ans.

Il devint pâle comme un mort.

— Ne parlez pas de cela, n'en parlez pas, je ne puis entendre ce nom, il me rappelle trop de choses que je veux oublier.

Il avait donc un endroit vulnérable ! Il se remit néanmoins et recommença, je le laissai dire, pour savoir jusqu'où il irait et ce que signifiait cette levée de boucliers, à laquelle je m'attendais si peu.

— Je suis loin de tout cela, continua-t-il, loin de cette pauvre Soissons qui m'adore, loin de la cour, mon centre, et c'est grâce à vous. Vous me connaissez assez pour être sûre que je ne vous aime point. Le hasard me fait trouver ici aujourd'hui, courant après mademoiselle de Toiras, qui me fuit et que je veux enlever.

— Prenez garde, monsieur ! on est condamné à être pendu pour enlever les filles de qualité. Voyez plutôt Pomenars et la fille du marquis de Créaux.

— Oui, mais Pomenars n'est pas pendu, malgré la condamnation, et mademoiselle Maillé de Créaux s'est avisée de se plaindre de rapt après quatorze ans de commerce, et cela ne m'arrivera jamais : d'abord parce que mademoiselle de Toiras ne se plaindra pas, et puis parce que notre commerce ne durera pas quatorze ans.

Quant à cela je n'en doutais point.

— J'avais emmené nos bohèmes pour cette expédition, quand j'apprends que vous êtes dans cette modeste hôtellerie. J'ai acheté l'hôtel, j'ai acheté la mai-

son, vous êtes chez moi. Les bohèmes sont en bas qui vous croient garder d'un danger, et cela vous explique la tranquillité où je suis.

Je fus obligée de reconnaître en moi-même qu'il avait raison.

— Mais enfin, repris-je, que me voulez-vous ?

— Ce que je vous veux, vous le pouvez deviner, mais ce que je veux de vous, c'est autre chose. Vous avez une lettre de moi à madame de Soissons qui peut empêcher à jamais mon rappel et me perdre tout à fait.

— Qui vous l'a dit?

— Je le sais, Madame l'a obtenue de la comtesse en échange de son retour à la cour, et Madame l'a envoyée à Guiche qui vous l'a remise.

J'étais stupéfaite de le voir si bien instruit d'un secret que je croyais savoir seule ou à peu près.

— Cette lettre, continua-t-il, est dans une boîte à secret que vous avez ici. Vous me la remettrez, s'il vous plaît, tout à l'heure, ou de gré ou de force. Je ne sortirai pas d'ici sans l'avoir.

— Cette cassette n'est pas ici.

— Elle y est, elle ne vous quitte pas plus que votre ombre, vous l'emportez même dans vos voyages de quelques heures. Elle contient votre correspondance galante, et vous ne l'exposeriez point à être vue.

Tout était vrai. Qui donc m'avait trahie? J'entrepris néanmoins de nier, il se mit à rire.

— Si vous me refusez cette simple lettre, j'emporterai la boîte, et alors je serai plus riche que je ne le voudrai. Je vous laisse le temps de décider, nous ne sommes pas pressés, madame; savez-vous que vous êtes plus belle que jamais !

Et là-dessus il me débita un torrent de galanteries des plus crues et des plus concluantes ; ma résistance l'anima à ce jeu, et il finit par me déclarer qu'il pren-

drait la lettre d'abord, et que, si je ne rachetais pas la cassette par un peu de complaisance, il la prendrait aussi.

Ma position était difficile et délicate. Je me trouvais bien seule avec lui : Blondeau et Lasky trop éloignés pour m'entendre, mes autres domestiques éloignés, l'auberge un peu isolée et les environs endormis ; il vit que je calculais mes chances, et comprit à mon regard que je n'en trouvais point.

— Essayez de crier par la fenêtre, on ne viendra point, et si l'on vient, la fable est déjà trouvée, vous êtes folle et je suis ici par ordre de votre mari ; vos gens mêmes n'en seront pas étonnés, ils savent comment vous êtes irascible.

Tout était vrai ; et, pour cette fois, je me croyais bien perdue. Cet homme a un esprit singulier, un des plus amusants que je sache. Lorsqu'il me vit très-convaincue de son pouvoir et de mon impuissance, pour se donner des airs de magnanimité, il parla de mille choses, il me raconta mille histoires, il parvint à me faire sourire malgré la perspective qui m'attendait et à laquelle je ne trouvais d'autre issue que de descendre par la fenêtre dans un petit jardin bordant le Rhône, et ce parti n'était guère facile, vu les quinze pieds qui me séparaient du sol.

Vers onze heures et demie il revint à son discours par un chemin détourné. Je m'embarrassais dans mes réponses, toujours un refus très-prononcé, lorsque j'entendis du bruit dans la pièce voisine, des éclats de voix criards qui me semblaient appartenir à mon vaillant nain, et je m'élançai vers la porte en l'appelant. Cette porte était fermée à double tour, et Vardes en avait la clef dans sa poche. Il affecta un grand mépris pour mes espérances et ma confiance entière aux bohèmes, et se mit à me presser davantage.

— Quand le nain et Blondeau seraient dans cette chambre, assurément je n'en aurais pas peur ; ils n'iront pas plus loin, dit-il.

Je me gardai bien de lui répondre que je connaissais leur fidélité et leur intelligence, et qu'assurément ils me tireraient de là.

— La cassette, belle princesse, répétait-il ; la cassette, ou bien...

— La cassette... la cassette... monsieur, répliquai-je pour gagner du temps et feignant d'être à moitié séduite, la cassette... cherchez vous-même; elle n'est point en cette chambre.

Il fureta de l'œil, en effet, et ne l'aperçut pas. Mes coffres étaient chez Blondeau ; mais la cassette était, selon l'ordinaire, sous le lit où je devais coucher, défendue par les rideaux et les courtines. Il commençait à être inquiet, car, s'il ouvrait la porte, il était perdu. Le bruit avait cessé ; évidemment Lasky et Blondeau travaillaient à ma délivrance. Je me défendais mollement de façon à ne pas lui permettre de ralentir l'attaque pour s'occuper d'autre chose, et j'écoutais... vous pouvez le penser.

J'entendis enfin marcher dans le jardin, j'entendis d'autres voix, j'entendis Blondeau crier, j'entendis le nain crier, et dix personnes qui disaient :

— Par ici ! par ici !

— Oui, par ici ! m'écriai-je également en me précipitant à la fenêtre.

En une seconde, deux ou trois hommes, que je reconnus pour des bohèmes, furent à l'escalade. Vardes, à côté de moi, très-embarrassé, n'osait me toucher, néanmoins ; d'ailleurs il ne savait où était la cassette, la chère cassette.

Lasky grimpa sur les épaules de tout le monde et arriva le premier au balcon. Vardes avait, je crois,

grande envie de le jeter par la fenêtre ; il n'osa pas et essaya de son moyen de folie; mais il avait compté sans Blondeau, qui connaissait tous les bohèmes et que les bohèmes connaissaient. Lorsqu'il prononça le premier mot :

— Folle ! dit-elle, folle, madame la princesse ! Allons donc ! Je vous dis que non, moi, et vous me connaissez.

Là-dessus, les bohèmes montrèrent le poing à Vardes. Je ne sais trop ce qui serait arrivé, car il avait laissé ses domestiques à une hôtellerie, pour ne pas ébruiter sa belle aventure, et il était seul, lorsque, comprenant comme lui qu'il valait mieux garder l'histoire pour nous, je dis en riant à ceux qui se mutinaient :

— Ce n'est rien, mes amis, rien qu'une gageure; M. de Vardes l'a perdue; il en conviendra, et cela ne vaut pas la peine de nous fâcher. Mon vaillant nain, tu en auras le prix et sur l'heure. N'est-il pas vrai, monsieur le marquis ?

Il mangea des pois chauds, et comme je voulais jouir de mon triomphe :

— Donnez tout à l'heure les vingt-cinq pistoles à Lasky; la cassette est sous mon lit et vous ne l'avez point vue. Donc, vous avez perdu, et tout est dit.

Il fut obligé d'en passer par là, mais quelle rage ! En donnant les vingt-cinq pistoles au nain, il me regarda, et ce regard promettait tout ce que, aidé de Biaritz, il m'a tenu depuis.

XXXIV

J'arrivai à Monaco sans autre aventure, et j'y trouvai le prince arrivé avant moi, faisant déjà rage d'ordonnances, de lois, de tout le gouvernement possible et dont

je ne m'inquiétais guère. En voyant ce charmant pays, je n'éprouvai qu'un ennui mortel ; les jours m'y paraissaient d'une longueur infinie ; nous étions entourés de courtisans dont la stupide flatterie m'eût fait haïr la couronne. Quelques beaux visages italiens m'apparaissent bien par-ci par-là ; mais M. de Monaco, ne pouvant mieux faire, se mit à être jaloux, et à mesure que je les remarquais, ils s'éclipsaient sur-le-champ.

Je recevais des nouvelles de Paris, c'était une consolation ; ainsi j'appris l'histoire de ce pauvre M. de Monlouet, mort subitement à cheval en lisant une lettre de sa maîtresse, ce qui n'empêcha pas sa femme de le pleurer au point d'en perdre la raison. J'appris la passion de mon frère Louvigny pour madame la grande-duchesse, laquelle n'était revenue en France que pour être la maîtresse du roi, sur la foi d'un astrologue italien. Le roi ne voulut point d'elle ; mais elle ne voulut point de Louvigny, qui s'en consolera en se voyant faire... tout à son aise. Sa femme, qu'il tourmentait à la journée, confia sa peine à plusieurs jeunes seigneurs de la cour, lesquels ne furent point discrets et en firent retentir les échos. Mon père m'écrivit tout cela, et comment, sans d'Hacqueville, ils allaient chacun de leur côté :

« Il l'a trouvée écrivant une lettre qui ne lui a guère plu, à un muguet inconnu, et depuis ce temps il fait rage. Il est aussi bête que votre mari. »

Mon père ne se doutait pas jusqu'à quel point mon mari allait mériter ce compliment, et qui l'eût pu croire en effet ? Les rigueurs de madame de Mazarin lui faisaient tourner la cervelle ; ne pouvant s'en prendre à elle, il s'en prit à moi. Sa jalousie monta, monta comme une pyramide. Il fut d'abord jaloux des jeunes gens bien faits, puis des laids, puis des vieillards, puis des femmes, puis de ma famille, puis de mon nain, puis de ma petite chienne. Il chassa successivement tout cela, excepté ma

famille, mon nain et ma petite chienne, que je défendis; ce furent entre nous des scènes et des querelles que je supportai avec *ma patience* habituelle, mais que je n'oubliai point.

Le séjour de Monaco était donc mortel ; je fus un peu distraite par une visite que me firent M. et madame de Grignan, qui vinrent exprès de leur gouvernement de province. Ils me trouvèrent presque estropiée par un misérable chirurgien, qui me saigna de travers. Je les reçus cependant de mon mieux. Nous causâmes fort. Je l'ai dit : madame de Grignan a de l'esprit, beaucoup d'esprit même, mais elle manque de charme et de naturel. Quel différence avec sa mère ! Nous passâmes quelques jours assez bien et qui firent diversion. Ils sont très-aimables l'un et l'autre, mais je n'aimerais point à vivre avec eux. M. de Grignan me fait l'effet de l'ogre des contes des fées avec ses trois femmes, dont il a tué deux en moins de dix ans.

Après leur départ, je retrouvai plus de solitude encore. Vous le savez : un peu avant de quitter Paris, j'avais accueilli passablement le comte de Charny, qui se rappelait son enfance et la mienne. Il me précéda à Lyon, où se trouvait le régiment dont Mademoiselle lui avait fait un présent fort généreux. Nous passâmes une semaine très-agréablement, puis il fallut se quitter. Il m'écrivit et très-souvent, le pauvre garçon ! La jalousie de M. de Monaco n'empêcha point ses lettres, et j'en faisais ma seule consolation, lorsqu'un bien triste événement vint changer mon existence et me tirer de ma monotonie.

Une lettre de ma mère m'apprit que le comte de Guiche était fort malade à l'armée de M. de Turenne, et je reçus par un courrier, trois jours après, une lettre de lui, ou plutôt un billet, où se trouvaient simplement ces mots :

« Ma sœur, je sens que je n'en ai plus pour longtemps à vivre ; et je voudrais, avant de mourir, vous revoir encore. Vous seule me savez apprécier, vous seule savez ce qui me tue, c'est l'ennui et la lassitude de la vie. Ils croiront tous que c'est le chagrin de fuir Madame ; en vérité, il n'en est rien, mais c'est que je trouve seulement qu'il n'y a plus moyen de rien faire de nouveau ici-bas, que rien n'est amusant, et qu'il vaut mieux partir. Si je ne vous revois point, sachez que c'est là la vérité et ne laissez pas dire de menteries. Je crois que madame de Brissac m'a achevé, elle s'ennuie autant que moi, nous ne nous allions en rien. Adieu, tâchez de venir me trouver, car je ne puis me faire transporter, hélas ! ce qui me coûte bien des regrets. Il m'ennuie de mourir ici, dans ce camp, ou plutôt dans ce village, et de ne pas revoir Paris. Ne m'oubliez pas, si vous pouvez... »

Dès que j'eus reçu ce billet, je courus à M. de Monaco et je le lui montrai en ajoutant que j'allais partir de suite.

— Point ! me répondit-il.

— Comment point ! Je vous assure que si, au contraire.

— Non, madame, non, vous ne partirez point. L'idée de monsieur votre frère est d'un malade ; vous ne le guérirez pas, vous n'avez pas besoin d'aller courir les armées, restez à votre devoir, chez vous, et ne m'en parlez plus.

Je lui répondis sur le même ton, la discussion s'échauffa, nous nous fâchâmes, enfin je lui déclarai que je m'en irais quoi qu'il en eût ; il me jura que je ne sortirais pas de la principauté ; ce défi me réveilla un peu.

— Par ma foi ! c'est ce que nous verrons, pensai-je. J'eus encore l'esprit de ne point le dire ; mais il me vint l'idée du courrier qui allait repartir. Je lui donnai un mot pour Charny, contenant ses instructions, je le

fis partir devant moi, et je revins fort tranquille. M. de Monaco crut que j'y avais renoncé et se calma. Il alla jusqu'à me proposer d'envoyer un courrier à mon frère pour lui donner du courage, je refusai.

Quinze jours après, mon nain entra chez moi devant M. de Monaco, qui me regardait coiffer ; il m'annonça un homme qui vendait des perles. J'ordonnai qu'il entrât. Mon mari ne s'y opposa point ; il n'en était pas venu à craindre les marchands. Sous sa barbe et sa robe je reconnus Charny, fort mal déguisé, du reste. Quelle différence avec Lauzun ! Le souvenir qui me vint de celui-ci et de ce premier voyage de Monaco, où il m'aimait tant, me mit sur le point de renvoyer celui-ci. Le souvenir et les regrets de cet homme m'ont toujours dominée, et, sans la rage de ses trahisons, qui me porta à la vengeance, jamais je n'aurais eu de regards pour personne. Oh ! qu'il m'a fait de mal !

Je me fis montrer les perles. Lasky et Blondeau, confidents tous les deux, aidaient et bruissaient autour de nous pour occuper le prince. Je ne trouvai rien de bien, et je demandai si l'on ne pouvait en avoir d'autres.

— Madame, nous partons pour le Levant demain au soir, notre vaisseau est au port d'Hercule, commandez, nous obéirons.

Je donnai, en effet, un ordre pour plusieurs joyaux, et mon mari me laissa faire. Il s'informa seulement du navire. Il venait réellement de Marseille, j'avais donné toutes les indications, et il appartenait à un juif, qui, pour une somme ronde, s'était prêté à nos désirs. En me quittant, Charny remit à Blondeau les habits d'hommes apportés pour nous deux et la robe de petite fille pour Lasky. Je fus charmante le reste du jour, pendant que Blondeau emballait derrière triples verroux mes pierreries. Nous eûmes même l'audace de

faire descendre un coffre de hardes précieuses par un laquais, sous prétexte de les porter chez le tailleur de la cour; deux des matelots vinrent l'y prendre, tout alla comme de la cire.

La journée fut encore plus facile. Le prince, Dieu semblait nous favoriser! le prince alla à la chasse et coucher à Menton. Il me le fit dire à six heures pour m'ôter l'inquiétude: c'était la première fois qu'il me quittait depuis que nous étions en Italie, aussi ne fallut-il rien moins qu'une chute de cheval et l'impossibilité pour qu'il s'y décidât. Il n'osa pas me faire venir le soir même, mais il en grillait d'envie et comptait bien s'en dédommager le lendemain.

Je ne lui en laissai pas le temps. A dix heures, j'étais en mer, habillée en cavalier, ainsi que Blondeau: je pouvais bien faire comme madame de Mazarin et madame Colonne. Je retrouvai Charny, et nous mîmes à la voile; au matin nous étions hors de poursuites. J'avais laissé un mot sans dire par quelle voie j'étais partie. A Marseille, je repris mes habits de femme et la poste. J'y laissai Charny, pour ne pas être accusée, et je poursuivis ma route pour Paris, où j'arrivai le plus vite possible et sans me reposer.

Mon retour surprit tout le monde. Je contai franchement ce que j'avais fait, en supprimant Charny, toutefois, présentant Blondeau et Lasky comme les héros de l'aventure. Je trouvai l'hôtel de Gramont dans le désespoir, c'est-à-dire mon père; car ma mère n'y était point, elle était chez elle à Frayé; ma belle-sœur de Guiche n'était point désolée, et quant à Louvigny et à sa femme, ils étaient inconsolables, en ce sens qu'ils n'étaient point affligés du tout, bien au contraire. Le lendemain même, la nouvelle arriva. Elle me frappa d'une sorte de stupeur, qui ressemblait à s'y méprendre à de la douleur. Le maréchal était dans le petit appar-

tement qu'il a en dehors des Capucines. Je chargeai le Père Bourdaloue d'aller le lui apprendre. Je savais quel coup lui porterait la mort de l'aîné de sa maison. Le Père vint, fit sortir tout le monde, sa vue seule disait tout. Le maréchal se jeta à son cou, ne pleura point, dit qu'il en mourrait, qu'il perdait tout ce qu'il aimait au monde, je le crois, et qu'il n'y survivrait point. Il y a survécu, et il me survivra encore mieux. Le Père lui parla de Dieu six heures durant, puis il se fit descendre à l'église, où les capucins disaient les vigiles pour le pauvre Guiche ; ensuite, il le remonta. Le roi lui écrivit, tout le monde vint à sa porte; il ne reçut personne, pas même nous, disant que nous étions tous charmés de cette mort, parce que nous étions jaloux.

M. d'Hacqueville eut la corvée d'aller annoncer la nouvelle à ma mère, qui, elle, pleura réellement son fils. Il avait écrit, avant de mourir, des amendes honorables, des pardons à tout le monde, particulièrement à sa femme, qui fit fort bien son personnage. Elle pleura lorsqu'on lui conta les honnêtetés et les excuses que son mari lui avait faites.

— Il était aimable, disait-elle, je l'aurais aimé passionnément s'il m'avait aimée un peu. J'ai souffert ses mépris avec douleur, sa mort me touche et me fait pitié. J'espérais toujours qu'il changerait de sentiment pourmoi.

Sa grand'mère, la chancelière, était ravie, et ne pensait qu'à remarier cette riche veuve. Huit jours après, excepté la maréchale, personne ne songeait plus qu'il y eût un comte de Guiche au monde. Il écrivit à Vardes, et lui manda mille choses qui pourront peut-être lui être bonnes, mais pas si bonnes que ma fameuse lettre. Enfin, il a bien fini la comédie, et n'a pas laissé une Artémise, je vous en réponds.

Louvigny, enchanté, imagina de me quereller et de dire que je donnais mauvais exemples et mauvais conseils à sa femme. Elle n'avait en vérité besoin ni de l'un ni de l'autre.

M. de Monaco devint furieux et m'écrivit des lettres enragées. Je lui répondis que je ne retournerais point. Il écrivit à mon père, mon père lui répondit que dans l'affliction de sa maison il désirait me garder près de lui, que du reste il n'était pas raisonnable, que j'avais été deux fois à Monaco, que j'y avais fait un long séjour, que je lui avais donné plusieurs enfants, qu'il pouvait bien me laisser tranquille. Il écrivit à Madame, qui répondit qu'elle avait besoin de moi. Il écrivit enfin au roi, qui répondit qu'il ne se mêlait pas de ces sortes de choses.

C'en était trop pour lui ! il n'avait qu'à venir, mais il n'eut garde. Il s'entêta à rester sur son rocher, et il lui passa par la tête la fantaisie la plus étrange que jamais mari, et mari souverain, ait imaginée. Un mauvais plaisant, Vardes, peut-être, lui envoya la liste de tous mes amants, vrais ou faux ; elle était longue, car on m'en a beaucoup donné, je ne dis rien de ceux que j'ai pris. Sa passion pour madame de Mazarin lui avait troublé l'esprit qu'il n'avait point ; ne pouvant me ravoir et se venger sur moi, il imagina autre chose.

Il fit faire autant de mannequins qu'on habilla suivant ses indications, et auxquels on fit des visages suivant ses renseignements, ensuite il fit mettre autour de sa principauté, à des distances honnêtes, de jolies petites potences auxquelles on accrocha ces effigies avec leur nom au-dessus, le tout sans autre jugement, bien entendu, et au gaudissement de ses sujets, qui se les montrent et en sont dans la joie. Non-seulement il l'a fait pour le passé, mais il le fait aujourd'hui encore pour le présent, du moins pour ce que l'on se divertit

à lui dire du présent. Il en résulte qu'on est obligé de rapprocher les potences, et que plus de moitié des hommes de la cour sont pendus à l'heure qu'il est sur les frontières de Monaco. Je vous atteste que j'en ai souvent bien ri et d'autres avec moi, le roi lui-même. C'est une frénésie de *pendement* qui passe toute idée. Ce qu'il y a de sûr, c'est que je n'y suis point retournée, que je n'y retournerai pas, dût-il me pendre moi-même au milieu de mes galants, et me faire aussi laide que je le suis devenue maintenant.

XXXV

Après la mort de mon frère, il passa bien vite dans la mémoire de tous, la cour s'occupa du procès d'une femme dont la vie mérite d'être racontée et sur laquelle il faut que je m'explique, à cause de la part que j'y ai prise, sur laquelle on ne manquerait pas de m'accuser si je ne disais pas la vérité. Je ne me prétends pas irréprochable ; mais les premiers torts viennent d'elle et je ne les accepte pas. Nous sommes reconciliées il y a peu de jours, c'est elle qui m'a donné les détails que j'ignorais sur sa vie, qu'elle a écrite et qu'elle m'a permis de lire ; on en ferait volontiers un roman ; et si la chaste plume de mademoiselle Scudéry s'était accommodée d'amours aussi vagabondes, jamais elle n'en aurait raconté de pareilles.

On devine qu'il est question de madame de Courcelles ; elle s'appelait madame de Lenoncourt de Marolles. Elle perdit, tout enfant, son père et ses frères à l'armée ; sa mère se conduisit comme une coquine, et épousa en secondes noces un croquant. On lui enleva sa petite fille, qui fut confiée à sa tante de Lenoncourt,

l'abbesse de Saint-Loup, à Orléans, qui l'éleva de son mieux et l'aima à l'adoration. Elle est belle et jolie comme madame de Montespan, plus charmante encore, peut-être. A quatorze ans, elle perdit son dernier frère et sa dernière sœur, et devint héritière de tous les biens de sa maison. Elle était donc certainement une des plus riches héritières de France.

Aussitôt tous les yeux furent tournés de ce côté ; M. Colbert, tout d'abord, la retuqua pour son frère Maulevier. Il obtint le consentement du roi, et regarda la chose comme faite. Ordre arriva donc à Saint-Loup d'envoyer la demoiselle à la cour ; à quoi l'abbesse, qui se croyait maîtresse, répliqua que sa nièce n'irait pas, qu'elle était trop jeune, et qu'elle ne se marierait qu'à son choix et à celui de sa tante.

M. Colbert irrita le roi contre cette désobéissance, tant et si bien, qu'il envoya un de ses carrosses avec des femmes et un exempt, plus douze gardes, pour amener mademoiselle de Lenoncourt à Paris.

L'abbesse résista, pleura ; la petite fille en fit semblant, bien qu'elle eût grande envie de s'en aller dans ce beau pays dont on lui parlait toujours. Elle se cramponna aux arbres, aux portes, à tout ce qu'elle put, très-sûre que cela n'empêcherait pas son départ et satisferait sa tante. Elle jouait déjà la comédie, la petite masque ! Aussitôt arrivée, on la présenta au roi, en habit de pensionnaire. Il lui dit qu'il récompenserait en elle les services de sa famille, et lui laissa le choix de demeurer près de la reine ou d'une princesse du sang. Elle n'eut garde de choisir la reine, trop pieuse et trop sévère ; elle choisit la princesse de Carignan.

C'était la belle-mère de la comtesse de Soissons ; elles demeuraient ensemble : jugez quelle école ! Les deux colonnes de la maison étaient la duchesse de Chevreuse et la princesse de Bade ; il y avait de quoi corrompre les

trente-six mille vierges. Aussi, en quelques mois, mademoiselle de Lenoncourt fut modelée à leur image et ressemblance.

A peine arrivée, on lui parla de son mariage avec Maulevier; elle n'osa pas dire non, bien que cela ne lui plût guère. Des roturiers, et qui choisissaient sa maison, jusqu'à ses femmes, sans l'en prévenir ! Il était en Espagne, mais son frère agissait pour lui. Ce à quoi elle tenait le plus au monde, c'était à sa volonté ; cette manière de l'attaquer d'avance ne lui disait rien qui vaille, et elle ne savait que faire pour s'en retirer. Heureusement le diable inspira à Ménars, frère de madame Colbert, une passion désordonnée pour elle; il osa s'introduire dans sa chambre. Elle en eut une telle peur, qu'elle s'évanouit, et en tombant se fit une blessure à la tête. Le prétexte était trouvé : elle rompit avec les Colbert.

Ses braves amies la poussaient dans cette voie sans en avoir l'air, et cela, parce que Louvois, qui avait alors trente-six ans et qui marchait à grands pas vers sa toute-puissance, était devenu aussi amoureux de l'héritière, non pour l'épouser, il était marié, mais pour en faire sa maîtresse. Il les avait mises dans ses intérêts, il lui fallait un mari à sa dévotion, il le trouva dans le marquis de Courcelles, neveu du maréchal de Villeroi; il avait besoin de Louvois, étant militaire, il était grossier et désagréable; cette belle Sidonie ne l'aimerait point ; il était perdu de dettes et de débauches, la fortune était pour lui et la femme rien. Elle ne le voulait point cependant, il ne lui plaisait pas, elle se fit prier, sa naissance était loin de la sienne; enfin, elle se décida par la promesse formelle que son mari la laisserait à Paris et à la cour, et qu'elle serait libre, la clause fut mise dans le contrat.

Le mariage se fit avec une pompe dont les Colbert en-

ragèrent ; nous y étions tous, le roi signa le contrat, la reine vint souper à l'hôtel de Soissons et lui donna la chemise. Mais c'étaient les roses. Je ne sais ce que ce brutal lui dit lorsqu'ils furent seuls, ni de quelles menaces il accompagna ses galanteries, tant il y a qu'elle en eut une peur horrible, qu'elle jura qu'elle ne lui serait rien, et qu'elle se sauva chez ses protectrices, qui en rirent très-fort. A force de présents, de complaisance, de liberté donnée et promise, Courcelles l'apaisa, et ils se raccommodèrent. Trois semaines durant ils vécurent en tourtereaux, ce fut tout ce qu'il en eut en sa vie.

Soit qu'il recommençât ses brutalités ou qu'elle eût de mauvais conseils, elle déclara tout haut qu'elle n'en voulait point, qu'il n'aurait pas les droits d'un mari et que leur désunion était accomplie ; aussitôt cinquante galants entrèrent en lice, et les poulets plurent à l'hôtel de Soissons, où elle demeurait encore ces premiers jours. Louvois, revenu de la guerre de Flandre, écarta à son arrivée tous les rivaux. Ils allèrent alors demeurer à l'Arsenal, où le ministre venait tous les jours, les fonctions de Courcelles la rapprochaient sans cesse, et bientôt la jeune femme ne fut entourée que de ses créatures. Tous se liguèrent, son mari et sa belle-mère en tête, ce fut à qui calomnierait et écarterait les autres, pour avoir seul l'*honneur* et le profit de la donner à Louvois ; elle s'en aperçut et tout cela l'éloigna de lui. Elle craignit surtout son autorité, par la confiance du roi qu'il avait ; il osa venir chez elle un soir, à onze heures ; elle le renvoya très-honteusement, disant qu'elle entendait être sa maîtresse et que personne ne prît chez elle pied de tyran.

On raconta à la cour les choses tout autrement, elle passa pour la maîtresse de Louvois et le laissa dire : c'était pour elle une couverture et une façon d'occuper les

gens. Elle avait un galant, et un galant qu'elle voulait cacher. C'est ici que la chose me regarde. Je crois qu'il a été pour elle ce que Lauzun fut pour moi, elle l'a aimé et n'a aimé que lui, malgré ses nombreuses aventures; en cela, nous nous ressemblons. J'avais alors quelque bonne volonté pour celui qu'elle choisit, qui n'était autre que le marquis de Villeroi, *le Charmant*, ainsi qu'on l'appelait partout. Il était cousin germain de son mari, un des amants en titre de madame de Soissons; intrigue à petit bruit, sans que nul s'en doutât, moi encore moins qu'un autre.

La première chose qu'elle fit, ce fut de lui demander notre rupture. Il y consentit, il ne m'aimait guère, paraissait-il; mais ce qu'il fit de plus abominable et de vraiment indigne d'un gentilhomme, — il est vrai qu'il l'était tout juste, — ce fut de lui sacrifier mes lettres et celles de Lauzun, qu'il m'avait dérobées en grande partie. Cependant ce commerce devait rester encore secret, elle ménageait Louvois, et moi je servais de paravent à ce bel amour. Joli rôle !

Cependant ils ne surent point assez se contraindre, Langlée les surprit un jour, et s'en alla tout conter à M. de Louvois, puis à Courcelles, ce qui était du pis pour eux. Il entra en furie, interdit son logis à Villeroi, ce qui donna à sa femme l'envie de le voir ailleurs; l'abbé d'Effiat, qui demeurait à l'Arsenal, beau, charmant, le plus dangereux coquin de la cour, si bien que le roi l'exila pour cela seul; l'abbé d'Effiat, qui n'était point abbé, offrit sa maison, qu'on accepta, et dont la belle Courcelles lui paya le droit d'entrée, bien entendu.

De cette façon, Louvois et moi nous restâmes dans l'ignorance. Mes lettres allaient toutes à cette beauté; elle les lisait, envoyait des extraits à son amant quand il était à l'armée, et il me répondait là-dessus. Je vous prie de vous bien figurer que la *meneuse* de tout cela

avait à peine dix-sept ans. Elle haïssait son mari plus encore, je crois, qu'elle n'aimait *le Charmant ;* elle finit par accepter la galanterie de Louvois, sous la promesse qu'il la protégerait contre Courcelles et contre sa belle-mère, aussi méchants, aussi corrompus l'un que l'autre. Il lui suffit, en effet, de quelques mots pour faire rendre à la marquise sa chère liberté; sa famille tomba à ses pieds, en la croyant puissante. Louvois enivré et ne se doutant pas de Villeroi, comme Villeroi ignorait d'Effiat, la fit paraître à la cour, resplendissante de parures et d'attraits, on ne parla que d'elle.

Madame Henriette s'en engoua singulièrement. Je la vis souvent chez elle, je ne sais pourquoi sa jalousie s'excita davantage en me voyant souvent. Mais elle défendit au *Charmant* de m'écrire davantage, et comme il était à l'armée que commandait mon père, elle en recevait sans cesse courriers et lettres déguisés, tandis que je n'entendais parler de lui que par la renommée. Mon père prit Oudenarde. Il en voulut porter la nouvelle à la reine; mais avant lui, Charleville, le valet de chambre de Villeroi, était arrivé chez madame de Courcelles avec une lettre qui lui apprenait la victoire, qu'elle n'eut garde de tenir secrète, sans dire d'où elle la tenait. Charleville, selon les ordres de son maître, se tenait caché jusqu'à ce qu'elle fût publique ; mais il s'ennuyait et s'imagina de se déguiser en Polonais, pour ne plus rester sous les verroux. Il se promena ainsi vêtu dans la cour du château de Saint-Germain. La reine sortait pour aller au salut : elle et ses dames furent frappées de cet habillement. On appela le faux Polonais pour le voir de plus près; je le reconnus aussitôt, la douairière de Courcelles l'appela par son nom, et la jeune marquise, incapable de feindre devant tant de gens, s'évanouit.

Ce fut un trait de lumière; je compris tout. Depuis longtemps déjà, je les soupçonnais. Le silence de Ville-

roi m'ouvrit à moitié les yeux, cette circonstance les dessilla. Alors, je l'avoue, je fus terrible. J'excitai la douairière, le mari, Louvois, Madame. Je fis fouiller ses cassettes, on y trouva la preuve de toutes ses intrigues, on y trouva mes lettres et celles que Villeroi lui avait sacrifiées. Lauzun l'apprit, je vous laisse à penser ce qu'il en advint; ce fut alors qu'il creva les yeux de mon portrait, qu'on trouva en cet état quand il fut conduit à Pignerol. Cependant il n'y eut point de partage; toute la cour fut pour moi, Madame surtout entra tout à fait en furie, de cette insolence envers elle et envers sa meilleure amie. Les Courcelles emmenèrent cette Hélène d'une nouvelle sorte; elle fut séquestrée et enfermée plus que jamais, se consolant sur l'amour de Villeroi; mais il fut aussi lâche avec elle qu'avec moi, et, pour rentrer en grâces, il signa la promesse de rompre avec elle de près et de loin. On ne manqua pas de lui montrer cette pièce, elle en prit une fièvre maligne, dont elle pensa mourir.

Cette maladie la changea au point de ne pas être reconnue, elle courut alors s'enfermer près de sa tante, à Orléans; là elle se remit de toutes les manières et reparut comme devant. Les amoureux reparurent, Louvois en tête; bien qu'elle ne fût pas pour lui tout ce qu'il souhaitait, il la protégea néanmoins, pendant que mesdames d'Elbeuf, de Rohan, de Bouillon, d'Auvergne, de Mazarin *et tutti quanti* la promenaient en masque. Elle se moqua de lui à plaisir, il ne la voulut point voir, jusqu'au jour où sa patience lui échappa et où il la fit bel et bien renfermer aux Filles de Sainte-Marie du faubourg Saint-Antoine. Madame de Mazarin, reprise après ses équipées, y était tout comme elle; elles se lièrent bien vite et se convenaient parfaitement. Elles firent tant enrager les pauvres sœurs, qu'elles obtinrent d'en être délivrées et qu'on les mit à Chelles, d'où le duc de Mazarin voulut en-

lever sa femme à la tête de soixante cavaliers; il n'y réussit point.

Elles sortirent ensemble, après le procès de la duchesse, et demeurèrent toutes deux à l'hôtel Mazarin, où tout alla bien jusqu'au jour où elles se disputèrent Caruge qui débutait. Ce fut la Courcelles qui l'emporta, et qui ne trouva rien de mieux, en quittant sa rivale, que d'aller s'établir chez son mari. Madame de Mazarin le prévint de tout et il chercha querelle à Caruge. Ils se battirent, ensuite ils s'expliquèrent et s'embrassèrent en bons amis ; je ne sais trop ce qu'ils purent expliquer qui les raccommodât, enfin voilà le fait. Ce touchant accord ne les empêcha pas d'aller en prison tous les deux, pour ce duel, et l'on jeta toutes les pierres à la femme ; son mari la reprit, l'emmena ou plutôt l'envoya à sa maison de Courcelles, près de Château-sur-Loire, dans le Maine, sous la surveillance de sa belle-mère, et tous ils lui tendirent un piége.

On lui apporta à point nommé un joli page nommé Rostaing de la Ferrière, que, faute de mieux, elle accepta, et elle devint grosse. Le mari, qui le sut de suite, envoya un officier et des soldats pour la garder, lui intenta un procès, obtint la prise de corps, et la fit conduire, avec son escorte, au château de la Sannonière, chez M. de Sanallec, son parent. Là, croyant se venger de son mari, elle avoua sa grossesse, son commerce avec Rostaing, qu'on fit sauver, son rôle fini, et qu'on cacha dans l'Arsenal. Quelque chose de toutes ces saletés transpira. M. de Rohan, qu'elle trouva moyen de faire prévenir, vint à son secours, la délivra, la fit passer à Luxembourg, d'où elle revint, sur le conseil de ses avocats, se constituer prisonnière à la Conciergerie.

Là, elle dévoila tout, elle montra le testament qu'on l'avait forcée à faire chez Sanallec, en faveur de son mari. Elle accusa Rostaing d'être leur complice, et sou-

tint que l'enfant était à Courcelles, ce que celui-ci niait sur toutes les coutures.

Madame Cornuel disait sur cela :

— Courcelles sera rasé et mis dans un couvent au lieu de sa femme. Ce chien de Parlement de Paris ne croit non plus aux... qu'aux sorciers, et il a de bonnes raisons pour cela.

Ce que madame de Courcelles confirmait en répétant :

— Je ne crains rien, puisque ce sont des hommes qui me jugent.

Or, il advint autre chose que l'on ne présageait point.

Madame de Courcelles se lassa de la Conciergerie ; elle gagna une de ses suivantes, prit ses habits et se sauva en Angleterre, près de madame de Mazarin, qui s'y était retirée et avec laquelle elle se raccommoda facilement ; elles avaient besoin l'une de l'autre. Je crois que ces femmes, et particulièrement la Courcelles, étaient possédées, ainsi que le dit l'Évangile, du diable nommé Légion, car elles ne pouvaient tenir en place. A peine fut-elle à Londres, qu'elle y trouva un nouveau galant, et celui-là valait à lui seul tous les autres, car c'était non-seulement un honnête homme, mais un homme de bien que ce pauvre Brulart du Boulay. Il en devint passionnément fou, amoureux n'est pas assez dire.

Il se mit à la plaindre de toute son âme ; ses malheurs, les basses intrigues dont elle était victime excusèrent ses fautes à ses yeux : il crut qu'elle se pouvait attacher sérieusement à quelqu'un qui la rendrait heureuse ; il essaya, en tâchant de vaincre une jalousie que le passé ne motivait que trop. Elle ne s'en inquiétait guère. Elle revint à Paris incognito, à son insu, et recommença ses courses avec Rohan, Crillon et le marquis de Villars, qui prit la haute main de ses affaires. Com-

bien de pensées coupables elle eût pu étaler, la belle Sidonia !

La peur la fit sauver près d'Auxonne, chez un de ses parents, nommé Lusigny, au château d'Athie. Boulay vint l'y prendre pour la conduire à Genève sous le nom de madame de Beaulieu ; elle y vécut assez retirée. Cependant sa beauté la fit remarquer, et la duchesse de Mazarin, qui était en route pour Hambourg, l'étant venue voir, tous les yeux furent sur elle. On ne l'appela plus que la belle étrangère, et l'on se groupait dans les rues lorsqu'elle passait. Elle joua là une comédie si complète, qu'elle obtint la protection des immaculés magistrats de cette pédante et ennuyeuse république, et, ce qui est plus difficile encore, elle se fit bien voir et bien considérer de ce tas de prudes, stupides huguenotes, leurs femmes. Elle s'empara de la maison du comte de Dhona, qui ne vit que par elle, et rendit amoureux le célèbre Gregorio Litti lui-même. Elle avait une lettre pour lui qu'elle lui présenta en lui disant :

— Ne croyez pas, monsieur Litti, que je sois ici pour quelque mauvaise affaire. Ce qui m'amène, c'est que mon mari le veut et que je ne le veux pas.

Il lui répondit, moitié plaisantant :

— Certes, madame, il y en a bien d'autres qui vous voudraient, parce que vos beautés sont trop grandes pour être le partage d'un seul.

Elle eut la prudence de se tenir assez tranquille et de cacher son commerce avec Boulay pendant assez longtemps. Quand il allait la voir, il se cachait à sa campagne, et elle se montrait partout, dans les plus belles assemblées, montant à cheval comme la duchesse de Bouillon et faisant en cachette tous les tours possibles au pauvre Boulay qui le devinait sans en être sûr, et qui se mourait de jalousie. C'étaient des cris et des scènes à se tuer ; ils étaient malheureux ; Boulay négligeait

tout pour elle ; elle l'aima à sa manière, d'estime, non d'amour, comme ce qui est bon. Enfin, un jour il la trouva en faute positive avec un palfrenier. Dans le premier accès de sa rage et de son désespoir, il fit une action indigne de lui, et écrivit à tous les amis de Sidonia, à Genève, ce qu'elle était, ce qu'ils étaient l'un pour l'autre, et cela dans des termes qu'un gentilhomme, un homme d'honneur, n'emploie pas envers celle qu'il a aimée. On la chassa honteusement.

Il en eut un cuisant regret, d'autant plus qu'il l'aimait encore et qu'en quittant l'asile qu'il lui enlevait, elle lui écrivit une lettre noble et touchante pour lui pardonner:

« Toutes vos injures et toutes vos impertinences, lui dit-elle, ne me peuvent faire oublier que vous êtes l'homme du monde auquel j'ai le plus d'obligations, et tout le mal que vous m'avez fait à l'avenir, n'empêchera pas que vous ne m'ayez rendu les derniers services. Ne vous laissez donc point surprendre, en lisant ce billet, à cette horreur qu'on sent pour les caractères de ses ennemis. Songez seulement que ce sont les marques de la reconnaissance d'une personne que vous avez aimée, et qui vous regardera comme le plus honnête homme du monde si vous ne voulez pas que ce soit comme le meilleur de ses amis. Si la passion que vous avez eue pour moi ne vous avait coûté que des soins et des soupirs, je ne vous laisserais point rompre avec moi présentement, car je n'ai d'autre crime à me reprocher envers vous que de ne pas vous avoir aimé de la manière que vous vouliez l'être et que vous le méritiez. »

Elle se retira en Savoie et de là tâcha de faire réformer le jugement prononcé qui lui rendait ses biens tout en la condamnant au couvent. On ne sait ce qui serait arrivé, lorsque son mari mourut. Le plus fort embarras était levé ; mais restaient les héritiers, plus âpres encore peut-être. Elle n'y prit pas garde, revint à Paris,

et se mit à y vivre en femme qui se divertit. Son beau-frère, le chevalier de Courcelles, la fit mettre à la Conciergerie, et là elle fut condamnée définitivement comme adultère, avec Rostaing (hélas ! que celui-là), à soixante mille francs à donner aux Courcelles, sans compter les amendes, annonces, etc. Mais aussi elle fut libre et dégagée de tout, elle trouva que ce n'était pas trop payé.

C'est alors, à la Conciergerie, qu'elle m'écrivit et que nous nous réconciliâmes. Je fis pour elle ce que je pus, sans la voir qu'en cachette ; elle a disparu depuis ; maintenant je ne sais où elle est.

Voilà toute l'histoire de cette femme qui a tant fait parler d'elle, et qui à mon retour de Monaco occupait la renommée et ses trompettes ; on ne tarda pas à l'oublier, moi surtout, pour une autre histoire, bien plus merveilleuse et qui me touchait de plus près, je veux dire le mariage de Mademoiselle et de Lauzun. Je ne raconterai que ce qui me touche et les choses ignorées; car, pour les faits généraux, ils sont les plus connus du monde.

Mademoiselle avait refusé la moitié des rois et des princes de l'Europe, et avait été refusée de l'autre ; cependant elle vieillissait, et le célibat lui semblait dur. J'ai déjà dit plusieurs fois que, depuis longtemps, elle s'était occupée de Lauzun, non pas comme d'un mari, sans doute, une pensée si énorme ne pouvait lui venir tout d'un coup, mais comme d'un homme qui lui plaisait. Mais, comme tout le monde la tourmentait pour son héritage, le saut fut bientôt fait dans son imagination, et elle se décida à choisir un époux, ce qu'elle annonça hautement, pour qu'on la laissât en repos sur son testament.

Il fut d'abord question du duc de Longueville, alors comte de Saint-Paul, qui eût été son fils, ensuite du roi d'Angleterre, et, après la mort de Madame Henriette,

de Monsieur. Il n'y eut qu'un cri pour Monsieur, excepté le roi qui ne s'en souciait guère, et Mademoiselle, qui ne s'en souciait pas. Elle refusa donc, avec la permission du maître, et Monsieur ne regretta que sa grande fortune. Aussitôt les ambitions recommencèrent, et le comte de Saint-Paul fut mis en avant. Mais ce n'était le compte ni de Mademoiselle ni d'un certain homme qui, depuis 1666, mettait tous ses soins à exciter une inclination qu'il avait vue naître du premier coup d'œil et que lui seul avait vue. Il soignait ses équipages, ses troupes, ses tentes, il redoublait de passion pour le service du roi, il fuyait les femmes, s'en laissant hautement aimer, il se fit l'ami brusque de la princesse, lui dit ses vérités, l'attira à lui par une pente insensible, et, lorsqu'il la vit bien prise, il se retira.

Mademoiselle alla vers lui davantage, elle le consulta sur toutes choses, elle l'honora d'une faveur tout avouée, qu'on trouva toute naturelle; il était le favori du roi, nul ne s'en inquiéta que moi, quelquefois, et encore je me moquai de moi-même. Lauzun, qui voyait les choses marcher selon ses désirs, fit de la coquetterie sévère avec la petite-fille de Henri IV, mais il l'entoura de sa sœur, de ses amis, qui lui chantèrent ses louanges; ils en vinrent au point de lui faire croire que madame de la Sablière, dont Lauzun s'occupait présentement, était une vieille bourgeoise borgne, et qu'on l'avait calomnié. Pour qui connaît Mademoiselle, si haute et si entière, cette crédulité dit tout. Ne voyant plus Lauzun, qu'elle avait l'habitude de voir tous les jours, Mademoiselle s'ennuya. Son occupation de lui augmenta au point de devenir de l'amour; elle se l'avoua à elle-même sans s'effrayer. Elle se persuada facilement qu'elle était payée de retour; son respect et son éloignement le prouvaient. Il la comblait de soins délicats qu'il s'efforçait de lui cacher, croyait-elle; elle

comprit alors la grandeur de sa passion et voulut la combattre : il n'était plus temps. Elle pria de toute son âme, et enfin, avec des combats d'orgueil déchirants, elle se décida à ne plus lutter et à couronner cette belle flamme par le mariage. Elle chercha dans l'histoire, dans le mariage de sa sœur avec le duc de Guise, des excuses à sa folie, elle en trouva de suffisantes et les accepta. Il ne fallait plus que prévenir Lauzun de son bonheur, et lui, qui le voyait venir, pour le rendre plus sûr, affecta de reculer.

Il fallut qu'elle lui écrivît, en propres termes, qu'elle le voulait, et encore la refusa-t-il d'abord, en lui disant qu'elle se moquait de lui et qu'il ne croirait jamais qu'elle voulût épouser le domestique de son cousin-germain. Il fit ensuite mille autres objections pour qu'elle les levât, ce qu'elle ne manqua pas de faire. Il lui persuada qu'il haïssait les femmes, le traître ! lorsqu'il en grillait d'ardeur. Pauvre Mademoiselle, pauvre grande princesse bercée ainsi par un cadet de Gascogne !

Il ne voulut faire aucune démarche, elle les fit toutes ; elle parla au roi, ce qui était le plus difficile ; elle avoua sa passion insensée et ridicule, à son âge. Elle ne s'épargna rien, et à la grande surprise de tout le monde, à la sienne propre, le roi, après quelques difficultés, lui donna son consentement. Mon père savait tout, je crois qu'il écoutait aux portes. Il vint sur-le-champ chez moi et me conta cette belle nouvelle. Je fis un saut de trois pieds sur mon fauteuil.

— Épouser Mademoiselle ! lui ! allons donc, cela ne se peut !

— Cela se pourra, car le roi y a consenti, et la chose doit être proposée demain en plein conseil, après qu'une députation, dont je ferai sans doute partie, aura remercié le roi et Mademoiselle de l'honneur qu'ils font à la noblesse.

— Cela ne sera pas, vous dis-je, cela ne sera pas !

Je courus chez Monsieur, auquel je présentai l'énormité de la chose ; il la sentit et me jura qu'il ne la souffrirait point.

Je vis qu'il fallait pousser l'amour-propre, et je le fis, je le laissai bien endoctriné. Le voir, *lui*, étant inutile, je courus chez Mademoiselle ; j'étais consignée, elle ne me reçut point. Quelle nuit je passai ! Le lendemain, j'attendais l'issue du conseil : malgré la résistance de Monsieur et de bien d'autres, le roi prononça que sa cousine était libre, qu'il n'avait pas le droit de l'empêcher, et qu'il donnait de nouveau son consentement. On vint me rendre cette réponse ; j'écumais. Heureusement la vanité de Lauzun le perdit. Au lieu d'attendre pour les livrées et pour donner plus de pompe à son triomphe, il fallait se marier le soir même et triompher le lendemain. Je le sentis bien, moi, et quand je vis cette faute, je repris courage. Je retournai chez Monsieur, qui enrageait aussi ; j'allai chez madame de Langeron, la grande influence de l'hôtel de Condé ; j'allai chez tout le monde. Je remuai ciel et terre, enfin j'eus le bonheur d'entendre M. le prince dire à Monsieur :

— Nous irons ensemble chez le roi lui représenter cette indignité ; mais si, malgré cela, il passe outre, le favori aura affaire à moi ; je ne souffrirai pas le déshonneur de la première maison d'Europe.

J'avais fait mieux : j'envoyai Monsieur chez madame de Montespan ; j'étais sûre, pour cette fois, que nous serions d'accord. Elle jeta cent cris et répéta que Mademoiselle était folle apparemment, et qu'il la fallait enfermer. Toute cette cabale soulevée, j'attendis comme une araignée dans sa toile. Sans moi on eût discouru, on eût projeté, on n'eût rien accompli du tout. C'est à moi, à moi seule, qu'il a dû sa chute. L'orgueilleux ! Je remuai jusqu'à la reine par Molina, à laquelle je

donnai un diamant de cinq cents pistoles, j'aurais donné jusqu'à mon dernier joyau pour qu'il tombât ! On alla chez Mademoiselle la complimenter, je m'en abstins, je l'aurais mordue ! Elle lui donnait ses immenses biens ! Il était insolent à révolter. Mais le lendemain, mais lorsque le roi, rendu enfin à sa raison, fit venir sa cousine et lui défendit de passer outre, lorsque M. de Montpensier devint Lauzun comme devant, ah ! que je fus heureuse ! Ah ! que cette humiliation lui allait à ravir ! Comme je lui écrivis :

« C'est à moi que vous devez tout. »

Ce fut un des beaux moments de ma vie. Cette sotte Mademoiselle ne me fit aucune pitié avec ses vieilles larmes ! J'en voulus jouir pourtant et j'y allai avec sa mère. Elle ne soupçonna même pas ma joie et ne devina pas sa rivale victorieuse, et c'est là de l'amour ! Cependant le roi y mit une grande bonté encore, lorsqu'il le revit après la réception et lui dit :

— Je vous ferai si grand, que vous n'aurez pas sujet de regretter la fortune que je vous ôte : je vous fais, en attendant, duc et pair et maréchal de France.

— Sire, répliqua-t-il, vous avez fait tant de ducs, qu'on n'est plus honoré de l'être, et pour le bâton de maréchal de France, Votre Majesté pourra me le donner quand je l'aurai mérité par mes services.

Toujours insolent ! A dater de ce moment, néanmoins, la fortune tourna. Madame de Montespan, Louvois, tous ses ennemis le minèrent et le représentèrent au roi comme très-dangereux ; ils en vinrent à bout en lui cherchant des crimes, en blessant l'orgueil du maître, en lui rappelant ses bienfaits si brutalement refusés ; ils parvinrent à le perdre, nul ne sut jamais pourquoi, mais la foudre grondait. Je ne m'en mêlai point. En commençant ces Mémoires, j'ai dit que je ne lui avais jamais fait de mal, j'étais décidée à ne pas révéler la

part que j'eus à la rupture du mariage, ma colère, ma jalousie, m'ont emportée, j'ai tout dit. Qu'on me le pardonne ; mais, si c'est un crime, il fut le mien.

XXXVI

Madame deMontespan lui montra son visage ordinaire, elle l'employa à choisir et faire monter ses pierreries, à quoi il se connaissait très-bien ; la veille du jour où on l'arrêta, il était encore à Paris pour elle, lorsque le duc de Rochefort, capitaine des gardes en quartier, l'arrêta, sans lui dire pourquoi, sans lui donner même la permission d'écrire. Il fut conduit à la Bastille et de là à Pignerol, à ce même Pignerol où e pauvre Philippe est encore avec lui peut-être ! D'Artagnan l'emmena avec toutes sortes d'égards. Il était dans un si grand désespoir, qu'on ne le quittait pas d'un moment. En un endroit dangereux, on voulut le faire descendre du carrosse.

— Ces malheurs-là ne sont pas faits pour moi ! dit-il, et il resta.

A Pierre-Encise, il crut rester, et commençait à Lyon ses compliments à M. d'Artagnan, quand il sut qu'on allait à Pignerol :

— Je suis perdu ! dit-il en soupirant.

Lorsqu'il entra à Pignerol, il dit à Saint-Mars :

— *In secula seculorum !*

Beaucoup eussent répondu : *Amen.*

Un peu plus tard, il mit le feu à la prison, puis il fit son trou, dont je vous ai parlé avec cette folle de madame de la Force ; puis voilà ce que j'ai appris l'autre jour. Il est venu à bout de voir M. Fouquet, soit par permission, soit par fraude. Ils sont là trois, grande-

ment marquants, dans cette forteresse. Ils ont commencé à causer, M. Fouquet l'a peu connu, il était encore peu de chose ; mais il l'interrogea avidement, et voilà Lauzun qui raconte sa fortune et ses malheurs à M. Fouquet, qui l'écoute en ouvrant des oreilles immenses.

— Quoi ! vous avez été général des dragons, capitaine des gardes, vous avez eu la patente de général d'armée, vous !

— Qui, et, par ma faute, j'ai manqué l'artillerie.

— Vraiment !

— Et ensuite, j'ai dû épouser Mademoiselle, avec le consentement du roi.

Pour cette fois, il le crut fou, et il eut peur de se trouver avec lui. C'est plus tard qu'il apprit la vérité des choses et qu'il les admira encore davantage. Depuis ce moment, je n'ai plus entendu parler de lui.

C'en est fait, me voilà au terme, à la période annoncée par Fagon, je ne souffre plus ; encore un jour, deux, quelques heures peut-être, et tout sera fini. Je n'aurai pas le temps de terminer tout ce que je voulais. C'est donc un dernier adieu, avant de quitter la plume, et ce dernier adieu, je veux le dire à la dernière journée de triomphe que j'ai eue, ensuite j'appellerai Bourdaloue et je ne penserai plus qu'à Dieu, qui me pardonnera, car j'ai bien souffert pour expier tout cela !

C'était au mois de juillet, j'étais à Versailles, nous étions toute la cour de France dans le bel appartement du roi, si divinement meublé. On n'y avait point chaud, tout était magnifique. Le jeu de reversis donnait la fortune. La Montespan tenait la carte, le roi auprès d'elle, Monsieur, la reine et madame de Soubise, qui portait ses fameuses girandoles d'émeraudes, signe de rendez-vous entre le roi et elle, Dangeau, Langlée, les joueurs, en-

fin, étaient là autour de cette table, que je regardais. La Montespan était belle à me faire crever de rage, coiffée de mille boucles, les deux des tempes tombant très-bas, des rubans noirs sur sa tête, des perles de la maréchale de Lhôpital, embellies de diamants et de pendeloques de la dernière beauté, trois ou quatre poinçons, point de coiffes, enfin merveilleuse, hélas! Ce jeu, ces conversations durèrent jusqu'à trois heures, entremêlés de musique. Le roi sortait pour ses courriers, jetait des mots à droite et à gauche jusqu'à six heures, où on quitta le jeu. Les jetons étaient des louis, on ne les comptait point. A six heures, nous montâmes toutes en calèche, le roi avait avec lui madame de Montespan, Monsieur, madame de Thianges et madame d'Heudicourt, qui a bien un peu goûté de la pomme d'or que Sa Majesté ne laisse pas le temps de mûrir. La reine était dans une de ces nouvelles calèches, qu'on appelle *la gloire de Niquée* où l'on ne se regarde point; j'avais l'honneur de suivre Madame. Nous allâmes sur le canal en gondoles, où nous attendait la musique, on y resta jusqu'à dix heures où l'on rentra pour la comédie. A minuit il y eut *médianoche* jusqu'au jour, presque; ainsi se passe la vie à la cour de France; c'est encore là ce que je ne verrai plus. J'avais un manteau, une jupe, un corps de jupe couverts de point de France d'été, avec le dessous en beau damas uni bleu de ciel. Les nœuds étaient assortis et ferrés de diamants, comme au temps de la reine-mère, c'était une mode qu'on voulait reprendre. J'avais mes belles perles; j'étais encore belle ainsi parée, je l'entendais répéter partout, et je me sentais heureuse. Un amour... une folie à moi, un enfant presque, mais qui semblait m'aimer! C'était un traître, le jour fini je ne le revis plus, et depuis lors je souffre et je meurs. Vardes, Biaritz, il les connaissait, je l'ai su, c'est leur vengeance. Il avait dit qu'il me

prendrait ma beauté, Biaritz, il me l'a prise, en effet. Ah! quel poison ! les lâches!

Je me souviens encore que ce jour-là, la cour était tout occupée de madame de Ludres; j'en veux parler de madame de Ludres, son souvenir me plaît, elle était belle, et puis cela me conduira au roi. Peu de gens savent tout sur elle, il y a pourtant là un roman tout de bon. Elle est chanoinesse de Poussay et fille chez Madame. Bien jeune, bien charmante. On commença à la remarquer parce que le chevalier de Vendôme et le maréchal de Vivonne devinrent amoureux d'elle et voulurent se battre pour elle. C'est-à-dire Vendôme voulait faire battre Vivonne, et celui-ci ne le voulait point, avec son gros ventre.

— Allons donc ! c'est comme s'il tirait dans une porte cochère. Qu'il se batte s'il le veut, mais je le défie de me faire battre, moi !

On en rit partout, le roi plus que les autres, et il remarqua l'Hélène de cette nouvelle Troie, il la trouva ce qu'elle était, charmante. Un peu fatigué des hauteurs de Montespan, un peu tiraillé par M. de Condom, il cherchait d'autres liens, cette jeune fille était là toute prête. Pour achever, Monsieur dit au roi qu'elle l'aimait, ce qui était vrai, et ce que Monsieur, qui était commère, découvrit sans trop de peine. Aussi tomba-t-il un jour à Saint-Cloud comme on ne l'attendait pas; elle devint pâle et rouge en même temps. On joua sur le tapis vert, il l'emmena sous les arbres, de ce moment son sort fut décidé. Je la vis revenir le soir, elle était radieuse; le lendemain elle demanda un congé à Madame et s'en alla à Versailles avec la maréchale Duplessis.

Sans être déclarée, sa faveur fut connue. Madame de Montespan en entra dans une fureur à en mourir, rien n'y fit; elle tint deux années, sans rang ni titre, mais très-établie. On ne voyait guère le moyen de l'en

faire sortir, lorsqu'on imagina une calomnie abominable, qui, du jour au lendemain, lui retira son bonheur. Ils dirent au roi qu'elle était couverte d'un mal contagieux, par suite d'un poison qu'on lui avait fait prendre dans sa jeunesse. Le soir elle l'attendait, et avec une dureté sans pareille, il ne vint pas, il ne la prévint pas, il la quitta, il la laissa pour reprendre sa vieille chaîne, sans un regret, sans un adieu.

Sachez-le bien, et j'ai promis de le dire, je le dis : le roi n'a ni cœur ni âme, il n'aime que lui, il ne songe qu'à son plaisir et à sa gloire, tout lui est instrument pour ces deux buts, après il brise ce qui lui a servi. Sa seule vertu est un grand vice, c'est son orgueil. Cet orgueil lui donne tout, cet orgueil l'a fait ce qu'il est, cet orgueil lui prête le faux brillant qui l'entoure, cet orgueil l'a placé au-dessus de tous les souverains du monde, parce qu'il a voulu y être et que la Providence l'y a conduit. Tous ceux qui ont aimé le roi ont été ses victimes, hommes et femmes, il n'a pour eux ni souvenirs ni regrets. Il a torturé la pauvre la Vallière, elle est au couvent, il l'y laisse. Elle y a été trois fois pendant leur commerce, la première il l'alla enlever à Chaillot, la seconde il y envoya, aussi sut-elle bien dire :

— La première fois il est venu lui-même !

La troisième il ne va pas même la voir.

Le roi est grand parce qu'il est haut et qu'on le voit de loin ; quand on en approche, les proportions se rapetissent. Quant à moi je suis heureuse de dire ceci et que les races futures l'apprennent, car maintenant la flatterie ne permet pas la vérité.

Je reviens à la pauvre Ludres.

Abandonnée ainsi, elle ne demanda ni explications ni retour, elle fut digne en toutes choses, et reparut comme si sa place eût été la même, au point d'embarrasser le maître, qui lui fit offrir deux cent mille francs.

— Dites au roi que je n'ai besoin de rien, répliqua-t-elle, etque je suis d'assez bonne maison pour n'avoir pas besoin d'être dotée.

Elle vint chez Madame, lui avoua tout et lui demanda de la reprendre. Madame avait de bons moments, tout ce qui était grand et simple la touchait ; elle la releva, l'embrassa et lui permit de rentrer chez elle, sans même lui faire une morale inutile. Elle la ramena avec elle une fois; la Montespan l'accabla de mépris; elle alla jusqu'à dire en parlant d'elle : *ce haillon !*

Quoi qu'il en fût, ce haillon en tentait bien d'autres. Caruge lui dit :

— Madame, vous êtes, ma foi, plus belle que jamais !

— Tout de bon ! j'en suis bien aise, c'est un ridicule de moins.

Peu à peu elle s'écarta, elle resta au Bouchet, chez une amie, lorsque Madame allait à la cour, et faisait seulement son service lorsqu'on était à Saint-Cloud ou au Palais-Royal, puis elle vint moins, de manière à ne pas faire d'éclat pressant. Un jour elle ne vint plus, elle écrivit à Madame qu'elle se retirait dans un couvent en Lorraine, qu'elle la remerciait de ses bontés. Ce fut tout : ni éclat, ni prise d'habit, ni plaintes, elle y est maintenant. Elle est heureuse peut-être. Cette image m'est venue en pensant à cette dernière journée où elle était humiliée et où je triomphais pour la dernière fois. J'ai pensé à son couvent.

Un couvent ! J'y voudrais bien être et vivre en repos, expier ! N'ai-je pas expié ? Pas assez peut-être. J'ai une lourde conscience, Bourdaloue va venir, il me la déchargera; mais changera-t-il mon cœur? De toutes mes fautes il me semble que la moins pardonnée sera cette sécheresse et ce peu de bonté que j'ai montrée aux autres. Dieu est bon, lui ! Il nous aime, il veut que nous l'ai-

mions et que nous nous aimions aussi. Mais, ai-je aimé ? Lauzun, oui... Après ?

Je me confesserai tout à l'heure.

Adieu donc à la vie, adieu au passé, adieu à l'avenir, adieu à toutes choses, j'ai vécu. Je quitte ce que Dieu m'ôte ; il me laissa mon âme, il l'appelle, elle va à ses ordres, cette âme altière qui ne sait obéir qu'à lui. Prions, priez pour moi, vous qui lirez ceci. Je sens le vent de l'éternité souffler sur mon cœur et en chasser ce qui tient à la terre. Je tremble, je me sens faible et petite devant celui que j'ai offensé, car il est souverainement juste.

J'ai vu Bourdaloue, je suis pardonnée, je suis heureuse. Si Dieu est juste, il est bon aussi, il pardonne au repentir, je me repens.

APPENDICE

Attestation de Magdeleine Blondeau, première femme de chambre de madame la princesse de Monaco.

Avant de quitter ce monde, et désirant mettre ma conscience en repos, je laisse à Carlotta-Maria, filleule de ma chère maîtresse, une cassette de bois de cèdre, dont on trouvera la clef sous le chevet de mon lit à gauche, avec mon chapelet et mon reliquaire de saint Antonio de Padova. Cette cassette renferme quatre cahiers de plus de deux cents pages chacun, écrits en entier de la main de madame la princesse de Monaco, née de Gramont, qu'elle m'a confiés à sa mort. Je l'ai soignée jusqu'à son dernier moment. Lorsqu'elle fut confessée, elle me fit venir, m'ordonna de prendre ce petit coffre et de l'emporter chez moi, puis elle me fit jurer sur mon salut éternel de le remettre au comte de Lauzun, si jamais il sortait de prison; mais excepté à lui je ne devais le montrer à personne.

— Et si M. le comte ne sort point de prison, que ferai-je de ces papiers?

— Tout ce que tu voudras, pourvu que M. de Monaco ne les possède jamais.

Après la mort de Son Altesse, je retournai à Monaco, où je m'étais mariée avec Gaëtano-Casanova, chef de la dogana, et j'y vécus tranquillement dans ma famille, jusqu'à ce que j'appris le retour de M. le comte à Paris. Je partis aussitôt pour remplir les dernières volontés de ma maîtresse.

M. le comte était bien changé, de toutes manières; je ne le reconnus pas. Il me reçut assez brusquement et ne se rappela point m'avoir jamais vue. Je lui avais pourtant porté mille fois des messages de ma maîtresse, et il ne connaissait que moi.

— Je dois remettre ceci à monsieur le comte, dis-je après l'avoir humblement salué.

— Qu'est-ce ceci ?

— C'est le dernier legs de ma chère maîtresse à monsieur le comte.

— Et que diable veux-tu que j'en fasse ?

— Ce que monsieur le comte voudra, ma mission est de la lui donner à lui-même, je n'en sais pas davantage.

— Ma chère amie (puisque nous sommes amis, à ce que tu prétends), remporte ces vieilleries. Si ta maîtresse vivait encore, je ne la voudrais pas voir, à plus forte raison ne perdrai-je pas mon temps à feuilleter sa correspondance. En sortant de Pignerol, je me suis promis de rompre entièrement avec le passé et de faire peau neuve ; si tu as compté sur quelque récompense, quoi qu'on t'ait pu dire, je suis trop gueux pour t'en donner une. Attends ! Si fait, parbleu ! prends ces paquets, ils contiennent, je le vois, les Mémoires de madame de Monaco, porte-les en Hollande, fais-les imprimer, et je veux perdre mon âme s'il ne s'y trouve assez de venin pour que tu les vendes au poids de l'or ; je connais la dame. Va, mon enfant, et que Dieu te conduise !

Je n'en obtins pas davantage, il ne m'écouta plus. J'ai remporté ces cahiers et cette cassette. Ils resteront

chez moi, j'ignore ce qu'ils deviendront ; mais je crains que mon fils, par un scrupule mal entendu, ne les rende à Son Altesse ; pourtant je n'ai pas le courage de les brûler. Peut-être renferment-ils des secrets importants. Que Dieu les garde ! J'ai fait mon devoir.

FIN DU DEUXIÈME ET DERNIER VOLUME.

TABLE

CHAPITRE I..... 1
— II..... 8
— III..... 17
— IV..... 25
— V..... 32
— VI..... 40
— VII..... 48
— VIII..... 56
— IX..... 64
— X..... 72
— XI..... 80
— XII..... 87
— XIII..... 95
— XIV..... 102
— XV..... 111
— XVI..... 122
— XVII..... 126
— XVIII..... 132
— XIX..... 142
— XX..... 148
— XXI..... 161
— XXII..... 189
— XXIII..... 201
— XXIV..... 216
— XXV..... 223
— XXVI..... 231
— XXVII..... 240
— XXVIII..... 248
— XXIX..... 254
— XXX..... 258
— XXXI..... 263
— XXXII..... 271
— XXXIII..... 278
— XXXIV..... 286
— XXXV..... 294
— XXXVI..... 310
APPENDICE. — Attestation de Magdeleine Blondeau..... 317

FIN DE LA TABLE DU TOME DEUXIÈME ET DERNIER.

CORBEIL, typ. et stér. de CRÉTÉ.

00100810

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 15 June, 2016